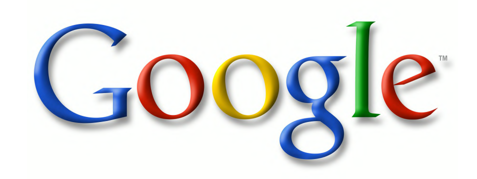
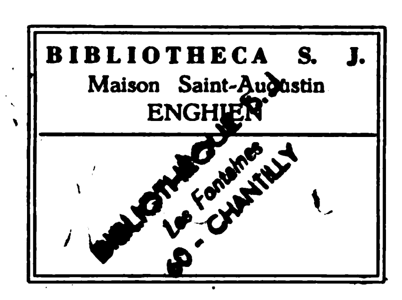








BIBLIOTHÈQUE

FRANCISCAINE



LA

CITÉ MYSTIQUE

DE DIEU

SOIT

LA VIE DE LA T.-S. VIERGE MARIE

MANIFESTÉE PAR LA MÊME SAINTE VIERGE A LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE JÉSUS D'AGRÉDA

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Qui l'a écrite par le commandement de ses supérieurs et de ses confesseurs

Traduite de l'espagnol

PAR LE R. P. CROSET, FRANCISCAIN

REVUE PAR UN RELIGIEUX DU MÊME ORDRE

TOME VI



PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1857

LA

CITÉ MYSTIQUE

DE DIEU

TROISIÈME PARTIE — LIVRE SEPTIÈME

CHAPITRE XI

Où l'on donne quelques détails sur la prudence avec laquelle la bienheureuse Marie dirigeait les nouveaux fidèles. — Ce qu'elle fit à l'égard de saint Étienne durant sa vie et au moment de sa mort. — Plusieurs autres événements.

179. Le Seigneur ayant investi l'auguste Marie du ministère de Mère et de Maîtresse de la sainte Église, devait lui donner en même temps une science et une lumière proportionnée à un office si sublime, afin que par ce moyen elle connût tous les membres de ce corps mystique, dont le gouvernement spirituel lui appartenait, et qu'elle fournît à chacun la doctrine et l'enseignement propres à son rang, à sa condition et à ses besoins. Notre Reine reçut cette lumière avec toute la plénitude et toute l'abondance de sagesse et

de science divine que l'on peut voir dans tout le cours de cette histoire. Elle connaissait tous les fidèles qui entraient dans l'Église, et pénétrait leurs inclinations naturelles, le degré de grâce et les vertus qu'ils avaient, le mérite de leurs œuvres, les fins et les commencements de chacun; de sorte qu'elle n'ignorait rien de tout ce qui regardait l'Église, à moins que le Seigneur ne lui cachât dans certaines occasions, pour quelque temps, des secrets, qu'il lui découvrait ensuite au moment opportun. Et toute cette science n'était point stérile, mais elle se trouvait accompagnée d'une égale participation de la charité de son très-saint Fils, par laquelle elle aimait tous les fidèles comme elle les connaissait. Et attendu qu'elle pénétrait d'ailleurs le mystère de la volonté divine, elle dispensait les sentiments de la charité intérieure avec poids et mesure, et suivant toutes les règles de cette sagesse, de sorte qu'elle n'aimait et n'estimait personne au-dessus ni au-dessous de ses mérites; défaut dans lequel nous tombons très-souvent à cause de notre ignorance, même en ce qui nous semble le plus juste.

180. Mais la Mère de l'amour bien ordonné et de la science la plus parfaite ne renversait point l'ordre de la justice distributive en l'application de son estime et de son affection maternelle; car elle les dispensait à la lumière de l'Agneau, qui l'éclairait et qui la guidait, afin qu'elle donnât de son amour intérieur à chacun ce qui lui était dû, plus ou moins, selon les divers degrés du mérite, quoiqu'elle fût à l'égard

de tous la mère la plus indulgente, la plus tendre, sans tiédeur, sans parcimonie et sans oubli. Mais dans les démonstrations extérieures de sa bienveillance et dans ses actes, elle se conduisait, quand elle était obligée de se trouver avec les fidèles assemblés, par d'autres règles d'une très-haute prudence, évitant toujours ces privautés, ces singularités qui éveillent l'émulation, la jalousie, l'envie dans les communautés, dans les familles, et dans toutes les sociétés où les actions publiques sont remarquées et contrôlées par le grand nombre. C'est une passion commune et naturelle à tous de désirer d'être estimé et aimé, surtout des personnages distingués et puissants; à peine trouverait-on un homme qui ne se flatte lui-même d'avoir autant de mérite que tout autre pour être autant estimé et favorisé que lui, et même davantage. Ce mal s'étend jusqu'aux personnes les plus élevées en dignité et même en vertu, comme on l'a vu dans le collége des apôtres, qui, sans avoir aucun motif de soupçonner notre adorable Sauveur de la moindre partialité, débattirent entre eux des questions de préséance et de supériorité, qu'ils osèrent soumettre à leur divin Maître (1).

181. Pour prévenir et empêcher ces sortes de disputes, notre grande Reine mettait le plus grand soin à se montrer toujours égale, toujours la même dans la distribution de ses faveurs et dans les témoignages d'affection qu'elle donnait à tous les fidèles à la vue

(1) Matth., XVIII, 1; Luc., IX, 46.

de l'Église Cette conduite fut non-seulement digne d'une telle Maîtresse, mais encore très-nécessaire dans les commencements, tant pour servir de système de gouvernement dans l'Église aux prélats dépositaires de l'autorité, qu'à raison de ce que, dans ces temps fortunés et prospères, tous les apôtres, tous les disciples et d'autres fidèles, se signalaient par des miracles et par d'autres dons divins, comme beaucoup de docteurs se distinguent dans ces derniers siècles par leur science et leur érudition. Il fallait leur enseigner à tous que, ni pour ces grands dons, ni pour d'autres grâces moins éclatantes, personne ne devait se laisser enfler d'une vaine présomption, ni se croire digne d'être plus honoré et plus favorisé de Dieu et de sa très-sainte Mère dans les choses extérieures. Le juste doit se contenter d'être dans l'amitié du Seigneur; et à celui qui ne l'est pas, tous les honneurs et tous les applaudissements ne serviront de rien.

182. Malgré cette réserve, notre très-prudente Princesse ne manquait pas de témoigner la vénération et de rendre l'honneur qui étaient dû à chacun des apôtres et des fidèles, selon leur dignité ou leur ministère; de sorte que, quant aux marques de vénération, elle montrait à tous par son exemple ce qu'ils devaient faire dans les choses d'obligation, comme par sa réserve elle leur enseignait la modération dans les choses volontaires et facultatives. Notre auguste Reine fut si admirable et si prudente en tout cela, qu'elle ne donna jamais le moindre sujet de plainte à

aucun des fidèles qui l'abordaient; jamais aucun ne put lui refuser, même avec la moindre apparence de raison, son estime et son respect; loin de là, tous l'aimaient, la bénissaient, et, pleins de joie, se reconnaissaient redevables à ses faveurs et à sa bonté maternelle. Aucun ne put craindre d'en être négligé ou rebuté dans ses besoins, aucun ne put s'apercevoir qu'elle le méprisât et qu'elle en favorisât ou aimât plus un autre; elle ne donnait jamais lieu aux fidèles de faire des comparaisons de ce genre, si grandes étaient la discrétion et la sagesse de notre Reine! si précis était le point auquel elle suspendait au levier de la prudence les balances de la charité extérieure! C'est pour cela qu'elle ne voulut point distribuer par elle-même les offices et les dignités entre les fidèles, ni solliciter pour aucun. A cet égard elle s'en rapportait entièrement à l'avis et à la décision des apôtres, auxquels par ses prières secrètes elle obtenait les lumières du Ciel.

183. Sa profonde humilité la portait aussi à agir avec tant de sagesse, que par sa conduite elle enseignait à tous cette vertu, puisqu'ils savaient qu'elle était Mère de la Sagesse elle-même, qu'elle n'ignorait rien, et qu'elle ne pouvait se tromper en ce qu'elle aurait fait. Néanmoins elle voulut laisser ce rare exemple dans la sainte Église, afin que personne ne présumât de sa science, de sa prudence ou de sa vertu, surtout dans les matières importantes, et que tous comprissent que le succès d'une affaire est attaché à l'humilité et au bon conseil, et qu'il y a pré-

somption à s'en rapporter à sa propre opinion, quand on est obligé de consulter celle des autres. Elle savait aussi que d'intercéder pour les autres dans les choses temporelles, cela inspire à celui qui intercède certains sentiments de supériorité présomptueuse et de vanité, que développent encore les remercîments flatteurs de ceux qui ont été favorisés par suite de cette intercession. Toutes ces misères, toutes ces taches inhérentes à une vertu commune, étaient infiniment au-dessous de la sainteté éminente de notre auguste Maîtresse : c'est pour cela qu'elle nous a enseigné par son exemple à nous conduire dans toutes nos actions de manière à ne point en diminuer le mérite et à ne mettre aucun obstacle à notre plus grande perfection. Toutefois, cette extrême circonspection avec laquelle elle agissait ne l'empêchait pas de donner aux apôtres ses conseils et ses avis en ce qui concernait l'exercice de leur ministère, et ils la consultaient souvent; elle traçait de même des règles de conduite aux autres fidèles de l'Église, car elle opérait toutes choses avec la plénitude de la sagesse et de la charité.

184. Saint Étienne, qui était du nombre des soixante-douze disciples, fut un des saints qui eurent le bonheur de mériter l'affection particulière de la grande Reine du ciel; car dès qu'il commença à suivre notre Sauveur Jésus-Christ, elle le regarda entre les autres avec une singulière tendresse, et lui accorda une des premières places dans son estime. Elle connut aussitôt que ce saint était choisi du Maître

de la vie pour défendre son honneur et son saint nom, et pour donner sa vie pour lui. En outre, cet invincible saint avait un caractère fort doux et fort pacifique, que la grâce rendit encore beaucoup plus aimable envers tous, et plus docile à toutes les inspirations de la sainteté. Ce bon naturel plaisait extrêmement à la très-douce Mère; et quand elle trouvait quelqu'un de ce naturel doux et bénin, elle disait que celui-là ressemblait davantage à son très-saint Fils. Ces qualités et les vertus héroïques qu'elle reconnaissait en saint Étienne la portaient à l'aimer tendrement, à le combler de ses bénédictions, et à rendre des actions de grâces au Seigneur de ce qu'il l'avait créé, appelé et choisi pour être les prémices de ses martyrs; et dans la prévision de son martyre, qu'elle savait être si glorieux, elle l'aimait intérieurement beaucoup, car son très-saint Fils lui avait révélé ce secret.

185. L'heureux saint répondait avec une attention scrupuleuse et avec une respectueuse fidélité aux bienfaits qu'il recevait de notre Sauveur Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère, car il était non-seulement pacifique, mais encore humble de cœur, et ceux qui le sont véritablement sont fort reconnaissants des faveurs qu'ils reçoivent, fussent-elles moins grandes que celles dont le saint disciple Étienne était l'objet. Il eut toujours une très-haute estime et une extrême vénération pour la Mère de miséricorde, et lui demandait sa protection avec la dévotion la plus fervente. Il la consultait sur beaucoup de choses mysté-

rieuses; car il était fort savant, plein de foi et du Saint-Esprit, comme dit saint Luc (1). Notre auguste Maîtresse satisfaisait à toutes ses questions, le fortifiait et l'animait, afin qu'il défendît courageusement l'honneur de Jésus-Christ. Et pour le confirmer davantage dans sa grande foi, elle lui prédit son martyre, lui disant : « Étienne, vous serez le premier-« né des martyrs que mon très-saint Fils et mon « Seigneur engendrera par l'exemple de sa mort; « vous suivrez ses traces comme un fidèle disciple « et un vaillant soldat, et vous porterez l'étendard « de sa croix dans la milice du martyre. Il faut pour « cela vous armer de force et du bouclier de la foi, « et soyez assuré que la vertu du Très-Haut vous « assistera dans le combat. »

186. Cet avis de la Reine des anges alluma dans le cœur de saint Étienne le plus ardent désir du martyre, comme on peut le conclure de ce que rapportent de lui les Actes des apôtres. Non-seulement il y est dit qu'il était plein de grâce et de force, et qu'il opérait de grands miracles et de grands prodiges dans Jérusalem; mais, après les apôtres saint Pierre et saint Jean, il n'est aucun disciple dont il soit dit qu'il disputât avec les Juifs et qu'il les confondît avant saint Étienne, à la sagesse et à l'esprit duquel ils ne pouvaient résister (2), parce qu'il leur prêchait et les reprenait avec un cœur intrépide, se signalant par sa hardiesse parmi les autres disciples. Saint Étienne faisait tout cela, enflammé du désir du mar-

(1) Act., VI, 5. — (2) *Ibid.*, 9.

tyre que notre grande Dame lui avait prédit. Et comme s'il avait eu peur qu'un rival vînt lui enlever cette couronne des mains, il se présentait avant tous les autres pour disputer avec les rabbins et les autres maîtres de la loi de Moïse, cherchant avec empressement les occasions de défendre l'honneur de Jésus-Christ, pour lequel il savait qu'il devait sacrifier sa vie. Le dragon infernal étant parvenu par sa malignité à découvrir le désir de saint Étienne, tourna toute sa rage contre lui, et résolut d'empêcher que ce courageux disciple reçût publiquement le martyre en témoignage de la foi de notre Rédempteur Jésus-Christ. Et pour exécuter son dessein il incita les Juifs les plus incrédules à donner secrètement la mort à saint Étienne. Lucifer était tourmenté par la vertu et le courage qu'il reconnaissait en ce saint disciple, et il craignait qu'avec une pareille magnanimité il ne fît de grandes choses, et en sa vie et en sa mort, pour honorer la doctrine et la foi de son Maître. Au reste, la haine que les Juifs avaient contre le saint était telle, qu'il lui fut facile de leur persuader de lui ôter la vie en secret.

187. Ils l'essayèrent plusieurs fois dans le peu de temps qui se passa depuis la descente du Saint-Esprit jusqu'au martyre du saint. Mais la grande Reine de l'univers, qui connaissait la malice et les artifices de Lucifer et des Juifs, délivra saint Étienne de toutes leurs embûches jusqu'au moment marqué où il devait être lapidé, comme je le dirai bientôt. En trois différentes occasions la bienheureuse Vierge envoya un

de ses anges qui l'assistaient, pour tirer saint Étienne d'une maison où ils avaient formé le dessein de l'étrangler. L'esprit céleste le délivra de ce péril d'une manière invisible pour les Juifs qui le cherchaient, mais le saint vit son libérateur et sentit qu'il le transportait au Cénacle, et qu'il le présentait à sa Reine. D'autres fois elle le faisait avertir par le même ange de ne point passer par telle rue, ou de ne point entrer dans telle maison où ils l'attendaient pour s'en défaire. D'autres fois encore la charitable Mère l'empêchait elle-même de sortir du Cénacle, parce qu'elle connaissait qu'on l'épiait pour le tuer. Et non-seulement on l'attendit plusieurs nuits quand il sortirait du Cénacle pour s'en retourner chez lui; mais on lui tendit aussi les mêmes piéges en d'autres maisons. Car saint Étienne, entraîné, comme je l'ai fait remarquer, par l'ardeur de son zèle, allait sans aucune précaution visiter et consoler beaucoup de fidèles dans leurs besoins, parce que, bien loin de craindre les périls et les occasions de mourir, il les désirait et les recherchait. Aussi, ne sachant point en quel temps le Seigneur lui accorderait le grand bonheur qui lui était promis, et voyant que sa divine Mère l'arrachait si souvent au danger, se plaignait-il parfois amoureusement à elle, et lui disait-il : « Ma Reine et ma « Protectrice, quand arrivera donc ce jour, quand « arrivera cette heure en laquelle je paierai à mon « Dieu et à mon adorable Maître la dette de ma vie, « en me sacrifiant pour l'honneur et la gloire de son « saint nom? »

188. La bienheureuse Marie ressentait une joie incomparable d'entendre ces douces plaintes de l'amour de Jésus-Christ dans la bouche de son serviteur Étienne, auquel elle répondait avec une tendresse maternelle : « Mon fils et serviteur très-fidèle du « Seigneur, le temps déterminé par sa très-haute « sagesse ne tardera pas de venir, vos espérances ne « seront point frustrées. Travaillez maintenant à ce « qu'il vous reste à faire dans sa sainte Église, la « couronne de votre nom vous est assurée : rendez de « continuelles actions de grâces au Seigneur qui vous « l'a préparée. » La pureté et la sainteté d'Étienne étaient d'une perfection suréminente, de sorte que les démons ne pouvaient s'approcher de lui qu'à une grande distance, et c'était pour cela que Jésus-Christ et sa très-sainte Mère l'aimaient beaucoup. Les apôtres l'ordonnèrent diacre. Il avait une vertu vraiment extraordinaire et héroïque, et il mérita ainsi d'être le premier qui après la Passion remporta sur tous la palme du martyre. Et pour découvrir davantage la sainteté de ce grand et premier martyre, j'ajouterai ici ce que j'en ai appris, selon ce que dit saint Luc au chapitre sixième des Actes des apôtres (1).

189. Il s'éleva dans Jérusalem des murmures parmi les fidèles; car les Grecs se plaignaient contre les Hébreux de ce que dans le service ordinaire des convertis on n'employait point les veuves des Grecs comme celles des Hébreux. Les uns et les autres

(1) Act., VI, 1.

étaient juifs israélites; mais on appelait Grecs ceux qui étaient nés en Grèce, et Hébreux ceux qui étaient originaires de la Palestine : et c'était là le sujet de la plainte des Grecs. Ce ministère journalier consistait dans la distribution des aumônes et des offrandes destinées à l'entretien des fidèles. On en chargea six hommes d'une probité reconnue, comme il a été rapporté au chapitre septième ; et cette mesure fut prise d'après le conseil de la bienheureuse Marie, comme il a été dit au même chapitre. Mais le nombre des fidèles augmentant, il fallut aussi employer à ce même ministère plusieurs femmes veuves d'un âge mûr, qui pourvoyaient aux besoins de leurs frères, surtout à ceux des autres femmes et des malades, leur distribuant ce que les six aumôniers en titre leur remettaient. C'étaient des veuves d'Hébreux. Et les Grecs s'imaginant qu'il était injurieux pour leurs veuves de n'être point employées à ce ministère, se plaignirent devant les apôtres du tort qu'on leur faisait.

190. Pour terminer ce différend, le collége des apôtres fit assembler les fidèles, et ils leur dirent : « Il n'est pas juste que nous laissions la prédication de « la parole de Dieu pour prendre soin de l'entretien « des frères qui viennent à la foi (1). Choisissez donc « vous-mêmes parmi vous sept hommes d'une vertu « éprouvée, qui soient pleins de sagesse et animés « du Saint-Esprit; nous leur confierons ce ministère,

(1) Act., vi, 2, etc.

« afin que nous puissions nous livrer à la prière et à « la prédication. Et vous vous adresserez à eux dans « les doutes ou dans les différends qui se présente- « ront à propos de l'entretien et des nécessités « des fidèles. » Cette proposition plut à toute l'assemblée, qui choisit sans distinction de nationalité les sept disciples que nomme saint Luc. Le premier et le plus considérable fut saint Étienne, dont la foi et la sagesse étaient connues de tous. Les sept élus furent surintendants des six premiers et des veuves qui remplissaient ce charitable office, dont les grecques ne furent pas plus exclues que les autres, car on ne fit plus aucune attention à la nationalité, mais seulement à la vertu de chacune. Saint Étienne fut celui qui par sa sagesse et sa sainteté admirable contribua le plus à terminer ce différend, et qui apaisa aussitôt les murmures des Grecs, en portant les Hébreux à leur donner satisfaction, afin qu'ils vécussent tous en bonne intelligence, comme enfants de notre Sauveur Jésus-Christ, et qu'ils agissent avec sincérité et charité, sans partialité et sans acception des personnes; ce qu'ils firent du moins pendant les quelques mois que le saint vécut encore.

191. Toutefois ce genre d'occupations n'empêcha pas saint Étienne de prêcher et de disputer avec les Juifs incrédules. Mais comme ils ne pouvaient ni lui donner la mort en secret, ni résister à sa sagesse en public, cédant à leur haine furieuse, ils suscitèrent contre lui de faux témoins qui l'accusèrent de blas-

phème contre Dieu et contre Moïse (1), et qui dirent qu'il ne cessait de parler contre le saint Temple et contre la loi, et d'assurer que Jésus de Nazareth détruirait l'un et l'autre. Et comme les faux témoins déposaient tout cela, et que le peuple était irrité contre lui par les faussetés qu'on lui imputait à dessein, on se saisit du saint et on l'emmena à la salle du conseil où étaient les prêtres comme juges de cette cause. Le président lui demanda devant tous si ces accusations étaient fondées (2), et en réponse le saint dit des choses inspirées par la plus haute sagesse, prouvant par les anciennes Écritures que Jésus-Christ était le véritable Messie qu'elles annonçaient. Et en terminant son discours il leur reprocha leur dureté et leur incrédulité avec tant de force et d'éloquence, que, se voyant dans l'impuissance de répondre, ils se bouchèrent les oreilles et grincèrent des dents contre lui.

192. La bienheureuse Vierge eut connaissance de la prise de saint Étienne, et aussitôt elle lui envoya un de ses anges avant qu'il arrivât devant les pontifes, avec ordre de l'animer de sa part au combat qui l'attendait. Saint Étienne lui répondit par le même ange qu'il allait avec la joie la plus vive confesser la foi de son divin Maître, qu'il était bien résolu à donner sa vie pour cette même foi, comme il l'avait toujours désiré, et qu'il la priait de l'assister dans cette circonstance à titre de Mère et

(1) Act., VI, 11, etc. — (2) Act., VII, 1.

de Reine très-clémente, et que la seule chose qui l'affligeât, c'était de n'avoir pu lui demander sa bénédiction pour mourir avec elle, suivant son vœu le plus cher, et qu'il la suppliait de la lui donner de sa retraite. Ces dernières paroles attendrirent extrêmement le cœur de la très-pure Marie, et elle aurait bien voulu l'assister en personne dans cette occasion, où le saint devait sacrifier sa vie pour la défense de l'honneur de son Dieu et de son Rédempteur. La très-prudente Mère se rendait compte des difficultés qu'il y avait d'aller par les rues de Jérusalem au moment où toute la ville était agitée, et plus encore de trouver le moyen de parler à saint Étienne.

193. Elle se prosterna et pria le Seigneur pour son bien-aimé disciple, représentant à sa divine Majesté le désir qu'elle avait de le favoriser à cette dernière heure. Et dans sa clémence le Très-Haut, qui est toujours attentif aux prières et aux désirs de son Épouse et de sa Mère, et qui voulait d'ailleurs rendre plus précieuse la mort de son fidèle serviteur et cher disciple Étienne, envoya du ciel une multitude d'anges, avec ordre de se joindre à ceux de l'auguste Marie, et de la transporter à l'instant à l'endroit où se trouvait le saint. Les anges s'empressèrent d'exécuter la volonté du Seigneur, et ayant placé leur Reine dans une nuée tout éclatante de lumière, ils la portèrent dans la salle du conseil où était saint Étienne, et où le grand prêtre achevait de l'examiner sur les accusations intentées contre lui. Cette apparition fut cachée à tous les assistants, excepté à saint Étienne, qui

vit devant lui en l'air la Reine de l'univers, revêtue de divines splendeurs et de gloire; il vit aussi les anges qui la tenaient suspendue dans la nuée. Cette faveur incomparable augmenta la flamme de l'amour divin et redoubla le zèle de l'honneur de Dieu en son défenseur Étienne. Et outre la nouvelle joie que lui causa la vue de la bienheureuse Marie, il arriva aussi que les splendeurs de notre grande Reine frappant le visage de saint Étienne, il en rejaillissait le plus vif éclat et une beauté ravissante.

194. De ce prodige vint l'attention avec laquelle les Juifs qui étaient dans cette salle regardèrent saint Étienne, comme il est rapporté dans le chapitre sixième des Actes, où saint Luc dit qu'ayant les yeux fixés sur le saint disciple, son visage leur parut semblable à celui d'un ange (1); car ils y voyaient sans doute quelque chose de surhumain. Dieu ne voulut point cacher à ces perfides Juifs cet effet de la présence de sa très-sainte Mère, afin que leur confusion fût plus grande si malgré un miracle si éclatant ils n'embrassaient point la vérité que saint Étienne leur prêchait. Mais ils ne connurent point la cause de cette beauté surnaturelle du saint, parce qu'ils étaient indignes de la connaître; et il n'était pas même convenable de la découvrir alors : c'est pour cette raison que saint Luc ne l'a point indiquée non plus. La bienheureuse Marie adressa à saint Étienne des paroles vivifiantes et merveilleusement propres à le

(1) Act., VI, 15.

consoler; elle l'assista en le comblant des bénédictions les plus douces et les plus abondantes, et en priant le Père éternel de le remplir de nouveau en ce moment de son divin Esprit. La prière de notre auguste Reine fut exaucée, et ce qui le prouve, c'est le courage invincible et la sublime sagesse avec lesquels saint Étienne parla aux princes des Juifs, et démontra l'avénement de Jésus-Christ en qualité de Sauveur et de Messie, commençant son discours dès la vocation d'Abraham jusqu'aux rois et aux prophètes du peuple d'Israël, et citant les témoignages irréfragables de toutes les anciennes Écritures.

195. A la fin de ce discours, en vertu des prières de la bienheureuse Marie qui était présente, et en récompense du zèle invincible de saint Étienne, notre Sauveur lui apparut du haut du ciel entr'ouvert, et Jésus-Christ se montra debout à la droite de son Père, pour marquer qu'il voulait soutenir son fidèle serviteur dans son combat. Saint Étienne leva les yeux au ciel, et s'écria : « Je vois les cieux ouverts « et leur gloire, et dans cette même gloire je vois « Jésus à la droite de Dieu (1). » Mais les Juifs perfides et endurcis prirent ces paroles pour un blasphème, et se bouchèrent les oreilles pour ne point les entendre. Et comme le blasphémateur, selon la loi, devait être lapidé, ils ordonnèrent qu'elle fût exécutée en la personne du saint. Alors ils se jetèrent sur lui avec la dernière violence, comme des loups

(1) Act., VII, 55.

ravissants, et le traînèrent hors de la ville avec de grands cris. Au moment où cette scène commençait, l'auguste Marie lui donna sa bénédiction; et l'ayant ainsi encouragé, elle le quitta en lui prodiguant de nouvelles marques de tendresse, et ordonna à tous les anges de sa garde de l'accompagner et de l'assister dans son martyre, jusqu'à ce qu'ils conduisissent son âme devant le Seigneur. Ensuite les anges qui étaient descendus du ciel pour la transporter auprès de saint Étienne, la ramenèrent au Cénacle, avec un seul des anges de sa garde.

196. Elle vit de là par une vision spéciale le martyre de saint Étienne dans toutes ses particularités; comment on le traînait hors de la ville avec de bruyantes vociférations, en le faisant passer pour un blasphémateur digne de mort; que Saul était un de ceux qui montraient dans cette exécution le plus d'emportement et d'ardeur (1), et qui, comme zélateur de la loi de Moïse, gardait les manteaux de tous ceux qui lapidaient saint Étienne: elle vit les pierres qu'on lui jetait, et qu'il y en avait quelques-unes qui pénétraient dans la tête du martyr, et qui y restaient toutes teintes de son sang. Grande et profonde fut la compassion qu'un martyre si cruel inspira à notre Reine; mais plus grande encore fut la joie qu'elle eut de voir saint Étienne le recevoir si glorieusement. La compatissante Mère, voulant le secourir de son oratoire, priait pour lui avec beaucoup de

(1) Act., VII, 57.

larmes, et quand l'invincible martyr sentit qu'il était près d'expirer, il dit : *Seigneur, recevez mon esprit* (1). Puis, s'étant mis à genoux, il éleva la voix et ajouta : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché* (2). La bienheureuse Vierge s'associa aussi à ces prières avec une joie indicible de voir que le fidèle disciple imitait si parfaitement son Maître, priant pour ses ennemis et ses bourreaux, et remettant son esprit entre les mains de son Créateur et de son Rédempteur.

197. Saint Étienne expira accablé des pierres que lui avaient jetées les perfides Juifs : les Juifs, plus endurcis dans leur obstination que les pierres mêmes. Et à l'instant les anges de l'auguste Marie menèrent cette bienheureuse âme devant Dieu pour être couronnée d'honneur et de gloire éternelle. Notre Sauveur Jésus-Christ l'accueillit avec ces paroles de son Évangile : *Mon ami, montez plus haut* (3); *venez à moi, serviteur fidèle : que si vous avez été fidèle en de petites choses qui ne font que passer, je vous récompenserai éternellement avec abondance* (4); *et je vous reconnaîtrai devant mon Père pour mon fidèle serviteur et mon ami, parce que vous m'avez confessé devant les hommes* (5). Tous les anges, tous les patriarches et les prophètes et tous les autres bienheureux reçurent ce jour-là une nouvelle joie accidentelle, et félicitèrent le glorieux martyr de sa victoire, le reconnaissant pour les prémices de la Passion du Sauveur, et pour

(1) Act. VII, 58. — (2) *Ibid.*, 59. — (3) Luc., XIV, 10. — (4) Matth., XXV, 21 et 23. — (5) Matth., X, 32.

le capitaine de ceux qui le suivraient dans la lice du martyre. Cette âme bienheureuse fut placée en un lieu de gloire fort éminent, et proche de la très-sainte humanité de notre Rédempteur Jésus-Christ. L'auguste Vierge participait à cette joie par la vision qu'elle avait de tout ce qui se passait; et pour en rendre des actions de grâces au Très-Haut, elle fit avec les anges divers cantiques à sa gloire. Les anges qui revinrent du ciel, où ils avaient laissé saint Étienne, témoignèrent à la divine Mère leur reconnaissance pour les faveurs qu'elle avait faites au saint, jusqu'à le placer dans la félicité éternelle dont il jouissait.

198. Saint Étienne mourut neuf mois après la Passion et la mort de notre Sauveur Jésus-Christ, le vingt-six décembre, le même jour que la sainte Église célèbre son martyre, et ce jour-là il achevait la trente-quatrième année de son âge : c'était aussi la trente-quatrième année de la naissance du Sauveur, et il s'était même déjà passé un jour de l'an trente-cinq. De sorte que saint Étienne naquit aussi le jour qui vient après celui de la naissance de notre Sauveur; il n'était plus âgé que des neuf mois qui s'écoulèrent depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à la sienne, et le jour de son martyre répondit à celui de sa naissance; tout cela m'a été déclaré. La prière de la très-pure Marie et celle de saint Étienne méritèrent la conversion de Saul, comme nous le verrons plus loin. Et afin que cette conversion fût plus glorieuse, le Seigneur permit que dès ce jour-là le

même Saul entreprît de persécuter l'Église et de la détruire, en se signalant entre tous les Juifs dans la persécution qui s'éleva après la mort de saint Étienne, par la haine qu'ils avaient contre les nouveaux fidèles, comme je le dirai dans le chapitre suivant. Les disciples prirent le corps de l'illustre martyr (1), et lui donnèrent la sépulture, pleurant et gémissant de ce qu'ils étaient privés d'un homme si sage et si zélé pour la loi de grâce. J'ai un peu étendu mon récit, parce que j'ai connu la grande sainteté de ce premier martyr, et parce que c'était un fervent dévot de la bienheureuse Vierge, qui l'a couvert de son côté d'une protection toute spéciale.

—

Instruction que la grande Reine des anges m'a donnée.

199. Ma fille, les mystères divins représentés et proposés aux sens terrestres des hommes ne font pas sur eux une vive impression, quand ils les trouvent dissipés et accoutumés aux choses visibles, et quand leur intérieur n'est point débarrassé des engagements du monde et des ténèbres du péché; car l'homme est de lui-même pesant et très-peu capable de s'élever aux choses célestes; et si, outre cette dif-

(1) Act., VIII, 2.

ficulté, qui lui est naturelle, il consacre toutes ses facultés à la recherche et à l'amour des choses apparentes, il ne peut que s'éloigner de plus en plus de la vérité; et accoutumé à l'obscurité, la lumière l'offusque (1). C'est pour cela que les hommes terrestres font si peu de cas des œuvres merveilleuses du Très-Haut et de celles que j'ai faites et que je fais chaque jour pour eux. Ils foulent aux pieds les perles, et ne distinguent point le pain des enfants du grossier aliment des brutes. Tout ce qui est céleste et divin leur semble insipide, et répugne même à leur goût blasé par les plaisirs sensibles; ainsi ils sont incapables de comprendre les choses sublimes, et de profiter de la science de vie et du pain d'intelligence qu'elles renferment.

200. Mais le Très-Haut a bien voulu, ma très-chère fille, vous tirer de ce péril; il vous a donné la science et la lumière, et a perfectionné vos sens et vos puissances, afin que, fortifiée par la vertu de la divine grâce, vous fassiez une digne estime de ses œuvres admirables, et jugiez sainement des mystères que je vous découvre. Et quoique je vous aie dit plusieurs fois que vous ne sauriez entièrement les pénétrer pendant la vie mortelle, vous n'en devez et pouvez pas moins, selon votre capacité, en faire une très-grande estime, tant pour vous instruire que pour m'imiter en mes œuvres. Ma vie n'a été, même après que je me fus assise dans le ciel, à la droite de mon

(1) I Cor., II, 14.

très-saint Fils, et que je fus revenue sur la terre, qu'un tissu de toute sorte de peines et de tribulations; cela vous fera comprendre que la vôtre doit passer par les mêmes vicissitudes, si vous voulez me suivre comme votre Mère, et apprendre à mon école le secret de la félicité. Ma conduite dans la direction des apôtres et de tous les fidèles était toujours prudente, toujours humble, toujours égale, exempte de partialité; vous y trouverez des règles qui vous serviront à vous comporter à l'égard de vos inférieures avec douceur, avec modestie, avec une humble gravité, et surtout sans acception de personnes. Une parfaite charité et une véritable humilité rendent tout cela facile à ceux qui gouvernent. En effet, si les supérieurs agissaient avec ces vertus, ils ne seraient point si absolus dans leur commandement, ni si attachés à leur propre sentiment; ils ne renverseraient point l'ordre de la justice avec un préjudice aussi notable que celui dont peut se plaindre aujourd'hui toute la chrétienté : car l'orgueil, la vanité, l'intérêt, l'amour-propre et les considérations de la chair et du sang se glissent presque dans toutes les actions de ceux qui ont quelque autorité, de sorte que tout est perverti, et toutes les provinces sont livrées à l'injustice et à d'effroyables désordres.

201. Dans le zèle très-ardent que j'avais pour l'honneur de mon adorable Fils et que je déployais pour que l'on prêchât et défendît son saint Nom; dans la joie que j'éprouvais quand on accomplissait à cet égard sa divine volonté, et quand on faisait pro-

fiter dans les âmes le fruit de sa Passion et de sa mort en étendant la sainte Église ; dans les faveurs dont je comblai le glorieux martyr Étienne, parce qu'il était le premier qui offrait sa vie pour la foi de son divin Maître : en tout cela, vous trouverez, ma fille, de grands motifs de louer le Très-Haut pour toutes ses œuvres admirables et dignes de vénération et de gloire ; de m'imiter, et de bénir sa bonté infinie de la sagesse qu'elle me donna pour opérer en tout avec plénitude de sainteté et selon son bon plaisir.

CHAPITRE XII

La persécution que souffrit l'Église après la mort de saint Étienne. — Ce que fit notre auguste Reine dans cette occasion, et comment par ses soins les apôtres rédigèrent le symbole de la foi catholique.

202. En ce même jour auquel saint Étienne fut lapidé et mis à mort, saint Luc rapporte qu'il s'éleva une grande persécution contre l'Église qui était à Jérusalem (1). Il ajoute expressément que (2) Saul la ravageait, cherchant par toute la ville ceux qui avaient embrassé la foi de Jésus-Christ pour les

(1) Act., VIII, 1. — (2) *Ibid.*, 3.

prendre et les mener devant les magistrats, comme il le fit à l'égard de beaucoup de fidèles, qui furent traînés en prison et maltraités, et dont plusieurs même reçurent la mort dans cette persécution. Et quoiqu'elle fût fort terrible à cause de la haine que les princes des prêtres avaient vouée à tous les imitateurs de Jésus-Christ, et parce que Saul se signalait entre tous par la violence avec laquelle il se portait le défenseur de la loi de Moïse, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'épître aux Galates (1) : néanmoins cette fureur des Juifs avait une autre cause secrète, dont ils ignoraient eux-mêmes le principe, tout en en sentant les effets.

203. Cette cause était le trouble de Lucifer et de ses démons, qui s'alarmèrent du martyre de saint Étienne, et par là redoublèrent leur rage contre les fidèles, et surtout contre la Reine et la Maîtresse de l'Église, l'auguste Marie. Le Seigneur permit, pour augmenter sa confusion, que ce dragon la vît quand les Anges la transportèrent auprès de saint Étienne. Lucifer ayant remarqué ce bienfait si extraordinaire, et frappé de la constance et de la sagesse de saint Étienne, se persuada que la puissante Reine en ferait autant en faveur des autres martyrs qui s'offriraient à mourir pour le nom de Jésus-Christ, ou du moins qu'elle les assisterait par sa protection, afin qu'ils ne craignissent ni les tourments ni la mort, mais qu'ils les subissent avec un courage invincible. Les tour-

(1) Galat., I, 13.

ments et les douleurs étaient le moyen que le démon avait choisi pour intimider les fidèles et les retirer de la suite de notre Sauveur Jésus-Christ, s'imaginant que les hommes, qui sont si attachés à la vie et qui redoutent naturellement la mort et les douleurs, surtout quand elles sont extrêmes, pour les éviter renonceraient à la foi, et que cet exemple déterminerait les autres à ne point l'embrasser. Le serpent se servit toujours de ce moyen; mais dans le progrès de l'Église il se trompa lui-même par sa propre malice, comme il s'était trompé le premier à l'égard du chef de tous les saints, notre Seigneur Jésus-Christ.

204. Mais comme alors l'Église était dans ses commencements, et que Lucifer se trouva si mal d'avoir irrité les Juifs contre saint Étienne, il en demeura tout confus. Quand il le vit mourir si glorieusement, il assembla ses démons et leur dit : « Je suis troublé par la mort de ce disciple, et par la faveur qu'il a reçue de cette femme, notre ennemie : car si elle fait la même chose pour les autres disciples et imitateurs de son Fils, il ne nous sera pas possible d'en vaincre aucun par le moyen des tourments et de la mort; cet exemple les excitera au contraire à souffrir et à mourir comme leur Maître; ainsi nous en viendrons à être vaincus par les moyens mêmes dont nous nous servons pour les vaincre; car pour notre propre tourment le plus grand triomphe qu'ils puissent remporter sur nous, c'est de sacrifier leur vie pour la foi que nous avons entrepris de détruire. Nous nous égarons dans

cette voie; mais je n'en trouve point d'autres pour persécuter ce Dieu incarné, sa Mère et leurs imitateurs. Est-il possible que les hommes soient si prodigues d'une vie qu'ils aiment si éperdûment, et qu'étant si sensibles aux moindres douleurs ils se livrent eux-mêmes aux tourments les plus cruels pour imiter leur Maître? Mais certes, ce n'est point cela qui apaisera ma juste colère. Je ferai que d'autres hommes braveront la mort pour soutenir mes mensonges, comme ceux-ci la bravent pour les intérêts de leur Dieu. Tous ne mériteront pas la protection de cette femme invincible; et tous ne seront pas non plus assez courageux pour endurer des tourments aussi effroyables que ceux que j'inventerai. Allons donc, et irritons les Juifs nos amis contre cette race odieuse, afin qu'ils l'exterminent et qu'ils effacent de la terre le nom de son auteur. »

205. Lucifer exécuta aussitôt son exécrable dessein, et alla avec une multitude innombrable de démons trouver les princes et les magistrats des Juifs et les autres gens du peuple qu'il reconnaissait les plus incrédules; il les remplit tous de confusion, d'envie et de rage contre ceux qui suivaient la loi de Jésus-Christ, et les enflamma par ses suggestions hypocrites d'un faux zèle pour la loi de Moïse et les antiques traditions de leurs ancètres. Il ne fut pas difficile au démon de semer cette ivraie dans des cœurs si perfides et souillés par tant d'autres péchés; aussi la reçurent-ils avec une entière volonté. Bientôt ils tinrent plusieurs assemblées, dans lesquelles ils pro-

posèrent de se défaire d'un seul coup de tous les disciples et de tous les autres sectateurs de Jésus-Christ. Les uns disaient de les chasser de Jérusalem, les autres de les bannir de tout le royaume d'Israël; ceux-ci opinaient qu'il fallait les faire périr tous ensemble, afin d'en finir en une fois avec cette secte; ceux-là enfin conseillaient de les condamner aux plus cruels supplices, pour intimider les autres et les empêcher par cet exemple de s'unir à eux, et de confisquer au plus tôt tous leurs biens, avant qu'ils pussent en remettre la valeur aux apôtres. Cette persécution fut si violente, au rapport de saint Luc, que les soixante-douze disciples s'enfuirent de Jérusalem, et furent dispersés dans la Judée et dans la Samarie (1), où ils prêchèrent néanmoins avec un zèle admirable. Les apôtres, l'auguste Marie et d'autres fidèles demeurèrent dans Jérusalem; mais ils s'y tenaient cachés, et il y en eut plusieurs qui se blottirent dans les endroits les plus secrets, de peur de tomber entre les mains de Saul, qui les cherchait activement pour les prendre.

206. La bienheureuse Vierge, témoin attentive de tout ce qui se passait, commença, le jour même de la mort de saint Étienne, par donner ordre que son saint corps fût enseveli (car cela se fit aussi par ses soins), et demanda qu'on lui apportât une croix que le martyr avait sur lui. Il l'avait faite à l'imitation de cette même Reine; car après la descente du Saint-Esprit

(1) Act., VIII, 1.

elle en porta une sur elle, et à son exemple les autres fidèles en portaient communément dans la primitive Église. Elle reçut cette croix de saint Étienne avec une vénération particulière, tant par rapport à la croix elle-même que parce que le martyr l'avait portée. Elle lui décerna le titre de saint, et ordonna de recueillir tout ce que l'on pourrait de son sang, et de le garder avec beaucoup d'estime et de révérence comme d'un martyr déjà glorieux. Elle loua sa sainteté et sa constance en présence des apôtres et de nombreux fidèles, pour les consoler et les animer par son exemple dans cette épreuve.

207. Pour se faire une idée de la magnanimité que notre grande Reine montra dans cette persécution, et dans les autres auxquelles l'Église fut en butte pendant le temps de sa très-sainte vie, il faut en quelque sorte récapituler les dons que le Très-Haut lui communiqua, en les réduisant à la participation de ses divins attributs, participation aussi spéciale, aussi ineffable que l'exigeait le rôle de cette Femme forte en qui le cœur de l'Époux devait se confier entièrement (1), et qu'il allait charger de toutes les œuvres au dehors que la toute-puissance de son bras avait faites; car il est certain que la très-pure Marie, en sa manière d'opérer, surpassait toutes les créatures; et la vertu avec laquelle elle agissait se rapprochait de la vertu de Dieu lui-même, dont elle paraissait être l'unique image. Elle connaissait toutes

(1) Prov., XXXI, 11.

les œuvres et toutes les pensées des hommes, et pénétrait tous les desseins et toutes les ruses des démons. Elle n'ignorait rien de ce qu'il convenait de faire dans l'Église. Et quoique tout cela fût réuni et renfermé dans son entendement, son intérieur ne se troublait point dans la disposition de tant de choses; les unes n'embarrassaient point les autres; elle ne se méprenait pas sur les moyens, et ne s'empressait point dans l'exécution; les difficultés ne la rebutaient point; elle n'était point accablée par la multitude des affaires; elle prenait soin de ceux qui étaient présents sans oublier les absents; sa prudence n'était jamais en défaut, jamais au dépourvu, car elle paraissait immense; aussi s'appliquait-elle à toutes choses comme à une seule en particulier, et veillait-elle aux besoins de chaque fidèle comme s'il eût réclamé seul la sollicitude de la divine Maîtresse. Semblable au soleil qui éclaire, vivifie et échauffe tout ce qui est sur la terre sans peine, sans lassitude, sans oubli, en conservant tout son éclat, notre incomparable Reine, que le Seigneur avait choisie comme le Soleil pour son Église, la gouvernait, l'animait et vivifiait tous ses enfants sans en négliger aucun.

208. Quand elle vit l'Église si troublée, si persécutée et si affligée par la malice des démons et des hommes, qu'ils irritaient, elle se tourna aussitôt contre les auteurs de cette criminelle entreprise, et commanda avec empire à Lucifer et à ses ministres de descendre pour lors dans l'abîme, où ils furent à l'instant précipités par une force irrésistible, en pous-

sant des hurlements épouvantables. Ils y demeurèrent huit jours entiers comme enchaînés, jusqu'à ce qu'il leur fut permis de remonter de nouveau. Ensuite la bienheureuse Vierge appela les apôtres, les consola et les exhorta à être constants et à espérer le secours du Ciel dans cette tribulation; et ses paroles les décidèrent tous à ne point sortir de Jérusalem. Les disciples, qui s'éloignèrent parce qu'ils ne pouvaient, vu leur grand nombre, se cacher comme il était alors convenable, allèrent tous prendre congé de leur Mère et de leur Maîtresse, et lui demandèrent sa bénédiction. Elle les exhorta et les encouragea, leur prescrivant de ne point cesser, malgré cette persécution, de prêcher Jésus-Christ crucifié; et en effet, ils le prêchèrent dans la Judée, dans la Samarie et ailleurs. Dans les épreuves qu'ils eurent à traverser, elle les secourut par le ministère des saints anges, qu'elle leur envoyait avec ordre de les animer et même de les porter, en cas de besoin, comme il arriva à Philippe sur le chemin de la ville de Gaza, quand il eut baptisé l'Éthiopien, l'un des serviteurs de la reine Candace, selon qu'il est rapporté au chapitre huitième des Actes (1). Elle envoyait aussi les mêmes anges pour secourir les fidèles qui étaient à l'article de la mort; ensuite elle assistait dans le purgatoire les âmes qui y allaient.

209. Les inquiétudes et les peines des apôtres furent durant cette persécution plus grandes que

(1) Act., VIII, 39.

celles des autres fidèles, parce qu'en leur qualité de maîtres et de fondateurs de l'Église, il fallait qu'ils l'assistassent tant à Jérusalem que dans les autres endroits où elle s'était établie. Sans doute ils étaient remplis de science et des dons du Saint-Esprit; néanmoins, l'entreprise était si ardue et les obstacles si puissants, qu'ils se seraient souvent trouvés arrêtés ou même refoulés, sans le conseil et le secours de leur auguste Maîtresse. C'est pourquoi ils la consultaient souvent; et selon les affaires qui survenaient, elle les convoquait et les réunissait pour délibérer; car elle seule pénétrait à fond les choses présentes et prévoyait avec certitude celles à venir; et d'après ses avis ils sortaient de Jérusalem et allaient où leur présence était nécessaire, comme il arriva à saint Pierre et à saint Jean, qui se rendirent à Samarie quand ils apprirent que cette ville avait reçu la parole de Dieu (1). La bienheureuse Vierge, au milieu de toutes ces occupations et de toutes les tribulations des fidèles, qu'elle aimait et assistait comme ses enfants, se maintenait dans un état immuable de tranquillité parfaite et conservait une sérénité d'esprit inaltérable.

210. Elle mettait dans ses actions un ordre tel, qu'il lui restait du temps pour se retirer plusieurs fois dans son oratoire; et quoique ses occupations extérieures ne l'empêchassent point de prier, elle se livrait dans sa solitude à divers saints exercices dont elle se réservait le secret. Elle se prosternait en terre,

(1) Act., VIII, 14.

baisait la poussière, gémissait et pleurait pour le salut des mortels, et à la pensée de la perte de tant de personnes dont elle prévoyait la réprobation. La loi évangélique, l'image de l'Église et ses progrès, les peines et les tribulations que les fidèles devaient souffrir, tout cela était gravé dans son cœur, et elle s'en entretenait avec le Seigneur et le repassait dans son esprit, pour disposer toutes choses par cette lumière et cette science divine de la volonté sainte du Très-Haut. C'était là où elle renouvelait cette participation de l'être de Dieu et de ses perfections, dont elle avait besoin pour tant de choses divines qu'elle opérait pour le bien et dans la direction de l'Église, sans en négliger aucune, les accomplissant toutes avec une telle plénitude de sagesse et de sainteté, que, simple créature, elle semblait toujours cesser de l'être. En effet, douée d'une sagesse incomparable dans ses pensées, très-prudente dans ses conseils, très-équitable et très-juste dans ses jugements, très-sainte dans ses œuvres, véridique et sincère dans ses paroles, toujours d'une bonté parfaite et vraiment merveilleuse, elle était indulgente envers les faibles, douce et tendre envers les humbles, sévère et majestueuse envers les superbes. Sa propre excellence ne l'élevait pas plus que l'adversité ne la troublait, et que les afflictions ne l'abattaient : enfin elle était en tout la vivante image de son très-saint Fils agissant.

211. La très-prudente Mère considéra que les disciples s'étant séparés pour prêcher le nom et la foi de notre Sauveur Jésus-Christ, n'avaient aucune

instruction ni aucune règle explicite et déterminée pour prêcher une doctrine uniforme et concordante, et pour proposer à la créance des fidèles les mêmes vérités formellement exprimées. Elle sut, en outre, qu'il fallait que les apôtres se répandissent bientôt par tout le monde pour y étendre et établir l'Église par leur prédication, et qu'il était convenable qu'ils fussent tous d'accord sur la doctrine sur laquelle devait reposer toute la vie et toute la perfection chrétienne. La très-prudente Mère de la Sagesse crut que pour tout cela il fallait réduire en abrégé tous les mystères divins que les apôtres devaient prêcher et que les fidèles devaient croire, afin que ces vérités, rassemblées en peu d'articles, fussent pour tous plus faciles à apprendre; qu'autour d'elles toute l'Église fût unie sans aucune différence essentielle, et qu'elles fussent comme les colonnes inébranlables sur lesquelles s'élèverait l'édifice spirituel de cette nouvelle Église évangélique.

212. La bienheureuse Vierge aspirant à la conclusion de cette affaire, dont elle connaissait l'importance, exposa ses désirs au même Seigneur qui les lui donnait, et persévéra plus de quarante jours dans cette prière, en l'accompagnant de jeûnes, de prosternations et d'autres saints exercices. Et de même que pour recevoir de Dieu la loi écrite, il fallut que Moïse jeûnât et priât quarante jours sur la montagne de Sinaï, comme médiateur entre Dieu et le peuple (1),

(1) Exod., XXXIV, 28.

de même pour la loi de grâce notre Sauveur Jésus-Christ fut auteur et médiateur entre son Père éternel et les hommes, et la très-pure Marie fut médiatrice entre les hommes et son très-saint Fils, afin que l'Église évangélique reçût écrite dans le cœur de ses enfants cette nouvelle loi, réduite à des articles de foi qui ne changeront point, qui ne péricliteront point dans cette même Église, parce qu'ils expriment des vérités divines et infaillibles. Un de ces jours, pendant sa prière, elle dit au Seigneur : « Souverain « Roi, Dieu éternel, Créateur et Conservateur de tout « l'univers, vous avez par votre clémence ineffable « commencé l'œuvre magnifique de votre sainte Église. « Or il n'est point conforme, Seigneur, à votre sa- « gesse infinie, de laisser imparfaites les œuvres de « votre puissante droite; élevez donc à sa plus haute « perfection cette œuvre que vous avez si glorieusement « commencée. Que les péchés des mortels ne vous en « empêchent pas, mon Dieu, puisque la voix de leur « malice ne crie pas si haut que la voix du sang et « de la mort de votre Fils unique et du mien : le cri « de ce précieux sang ne demande point vengeance « comme la voix du sang d'Abel (1), mais il implore « votre miséricorde pour ceux mêmes qui l'ont ré- « pandu. Jetez, Seigneur, les yeux sur les nouveaux « enfants qu'il vous a engendrés, et sur ceux que « votre Église aura dans les siècles à venir; remplissez « de votre divin Esprit Pierre votre vicaire et les

(1) Gen., IV, 10.

« autres apôtres, afin qu'ils fixent dans l'ordre con-
« venable les vérités sur lesquelles votre Église doit
« être établie, et que ses enfants sachent tout ce
« qu'ils doivent croire d'une croyance unanime. »

213. Notre Sauveur Jésus-Christ descendit du ciel pour répondre à ces demandes de sa très-sainte Mère, et lui apparaissant avec une gloire immense, il lui dit : « Ma Mère et ma Colombe, soulagez-vous dans
« vos amoureuses peines, et satisfaites par ma pré-
« sence et par ma vue les ardents désirs que vous
« inspirent l'intérêt de ma gloire et l'agrandissement
« de mon Église. Je suis Celui qui puis et qui veux
« lui donner les secours nécessaires; et vous, ma
« Mère, vous êtes Celle qui pouvez me porter à lui
« départir mes faveurs : je ne refuserai rien à vos
« demandes et à vos désirs. » Pendant que le Seigneur lui adressait ces paroles, la bienheureuse Marie demeura prosternée, adorant la divinité et l'humanité de son Fils et de son Dieu véritable. Sa divine Majesté la releva aussitôt, et la remplit de joie et de consolations ineffables; elle lui donna sa bénédiction et la combla en outre de nouveaux dons de sa toute-puissante droite. Elle jouit quelque temps de ce bonheur de voir son adorable Fils, avec lequel elle eut des entretiens sublimes et mystérieux qui calmèrent les inquiétudes que lui causait son zèle pour l'Église, parce que sa divine Majesté lui promit de l'enrichir par son entremise de ses plus grands bienfaits.

214. Après la prière que notre Reine fit pour les apôtres, non-seulement le Seigneur lui promit de les

aider à définir exactement le symbole de la foi, mais il lui déclara aussi les termes, les paroles et les propositions dont ils devaient alors le composer. Cette très-prudente Dame connaissait tout, comme il a été plus amplement expliqué dans la seconde partie; mais en ce moment marqué pour la promulgation publique de ce qu'elle avait su si longtemps d'avance, le Seigneur voulut en pénétrer de nouveau le cœur très-pur de sa Mère Vierge, afin que de la bouche de Jésus-Christ lui-même sortissent les vérités infaillibles sur lesquelles son Église est établie. Il fallut aussi prévenir l'humilité de notre grande Dame, afin que par cette même humilité elle se conformât à la volonté de son très-cher Fils, en ce que dans le *Credo* elle devait s'entendre nommer Mère de Dieu et Vierge avant et après l'enfantement, tandis qu'elle vivait encore en la chair mortelle parmi ceux qui devaient prêcher et croire cette vérité divine. Mais elle pouvait bien entendre prêcher d'elle-même une si grande excellence sans aucune crainte, puisqu'elle avait mérité que Dieu regardât son humilité pour opérer en elle la plus grande de ses merveilles (1); et c'était une chose bien plus importante de savoir elle-même qu'elle était mère et vierge, que de l'entendre prêcher dans l'Église.

215. Notre Seigneur Jésus-Christ prit congé de sa bienheureuse Mère et s'en retourna à la droite de son Père éternel. Puis il inspira à son vicaire saint Pierre

(1) Luc., I, 48.

et aux apôtres de rédiger ensemble le symbole de la foi universelle de l'Église. Par suite de cette inspiration ils allèrent trouver leur auguste Maîtresse pour conférer avec elle sur les avantages et la nécessité de la résolution à prendre à cet égard. On convint alors que l'on jeûnerait pendant dix jours et que l'on persévèrerait dans la prière, comme une affaire si importante le demandait, afin que les apôtres y fussent éclairés du Saint-Esprit. Ces dix jours passés, ainsi que les quarante jours pendant lesquels l'auguste Marie avait entretenu le Seigneur de cette même affaire, les douze apôtres se réunirent sous les yeux de leur Maîtresse, et alors saint Pierre leur tint ce discours :

216. « Mes très-chers frères, la divine miséricorde « a daigné, par sa bonté infinie et par les mérites de « notre Sauveur Jésus-Christ, favoriser sa sainte « Église, en commençant à multiplier ses enfants « d'une manière si rapide et si glorieuse, comme « nous le voyons et l'expérimentons tous les jours. « C'est dans ce but que son puissant bras a opéré « tant de merveilles et de prodiges, qu'il les renou- « velle chaque jour par notre ministère, nous ayant « choisis (quoique indignes) pour les ministres de « sa divine volonté en cette œuvre de ses mains, « pour la gloire de son saint Nom. Avec toutes ces « faveurs le Très-Haut nous a envoyé des tribulations « et des persécutions du démon et du monde, afin « qu'elles nous servent à l'imiter comme notre Sau- « veur et notre Chef, et que la barque de l'Église,

« munie de ce lest, gagne plus sûrement le port du « repos et de la félicité éternelle. Les disciples se « sont répandus, à cause de la colère des princes des « prêtres, dans les villes circonvoisines, où ils prê- « chent la foi de notre Rédempteur Jésus-Christ. Et « il faudra que nous allions bientôt la prêcher par « tout le monde, comme le Seigneur nous l'a ordonné « avant de monter au ciel (1). Or, afin que nous « prêchions et que les fidèles croient une seule et « même doctrine (car la sainte foi doit être une, « comme le baptême (2) dans lequel ils la reçoivent « est un, il faut, à présent que nous sommes tous « assemblés au nom du Seigneur, que nous détermi- « nions les vérités et les mystères qui doivent être « proposés explicitement à tous les fidèles, afin qu'ils « les croient avec uniformité parmi toutes les nations « du monde. C'est une promesse infaillible de notre « Sauveur, que partout où seront deux ou trois per- « sonnes assemblées en son nom, il se trouve là au « milieu d'elles (3); comptons sur cette parole, et « espérons fermement que son divin Esprit nous assis- « tera maintenant, pour qu'en son nom nous enten- « dions et déclarions par un décret invariable les « articles que la sainte Église doit recevoir, pour « s'établir sur ces mêmes articles jusqu'à la fin du « monde, puisqu'elle doit durer jusqu'alors. »

217. Tous les apôtres approuvèrent cette proposition de saint Pierre. Le même saint célébra aussitôt

(1) Matth., XXVIII, 19. — (2) Ephes., IV, 5. — (3) Matth., XVIII, 20.

la messe, et communia la très-pure Marie et les autres apôtres; et, la messe achevée, ils se prosternèrent, adorant et invoquant le divin Esprit; la bienheureuse Vierge en fit de même. Et ayant demeuré quelque peu de temps en prière, ils entendirent un grand bruit comme quand le Saint-Esprit descendit la première fois sur tous les fidèles qui étaient assemblés, et à l'instant le Cénacle où ils étaient fut rempli de lumière et d'une splendeur admirable, et ils se trouvèrent tous illuminés et remplis du Saint-Esprit. Alors l'auguste Marie leur dit de prononcer et de déclarer chacun un mystère, ou ce que l'Esprit divin lui inspirait. Saint Pierre commença, et tous les autres continuèrent en cette forme :

SAINT PIERRE.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre.

SAINT ANDRÉ.

Et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur.

SAINT JACQUES LE MAJEUR.

Qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie.

SAINT JEAN.

Qui a souffert sous Ponce Pilate, qui a été crucifié, qui est mort et qui a été enseveli.

SAINT THOMAS.

Qui est descendu aux enfers, et le troisième jour est ressuscité des morts.

SAINT JACQUES LE MINEUR.

Qui est monté aux cieux, qui est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant.

SAINT PHILIPPE

Et qui de là viendra juger les vivants et les morts.

SAINT BARTHÉLEMI.

Je crois au Saint-Esprit.

SAINT MATTHIEU.

La sainte Église catholique, la communion des saints.

SAINT SIMON.

La rémission des péchés.

SAINT THADDÉE.

La résurrection de la chair.

SAINT MATHIAS.

La vie éternelle. Ainsi soit-il.

218. Ce symbole, que nous appelons vulgairement le *Credo*, fut rédigé par les apôtres après le martyre de saint Étienne, et avant que l'année de la mort de notre Sauveur fût révolue. Dans la suite des temps

la sainte Église, pour confondre l'hérésie d'Arius et de plusieurs autres hérésiarques dans les conciles qu'elle a tenus contre eux, a expliqué d'une manière plus étendue les mystères que contient le Symbole des apôtres, et a composé le symbole ou le *Credo* que l'on chante à la messe. Mais ils sont tous deux une même chose en substance, et renferment les quatorze articles que nous propose la doctrine chrétienne pour nous initier à la foi avec laquelle nous sommes obligés de les croire pour être sauvés. Aussitôt que les apôtres eurent achevé de prononcer tout ce symbole, le Saint-Esprit l'approuva par une voix qui fut entendue au milieu de toute l'assemblée, et qui dit : *Vous avez bien déterminé*. Alors la grande Reine de l'univers et les apôtres rendirent des actions de grâces au Très-Haut, et elle leur en rendit aussi à eux-mêmes de ce qu'ils avaient mérité l'assistance du divin Esprit pour parler comme ses organes avec tant de sagesse à la gloire du Seigneur et pour le bien de l'Église. Et pour mieux confirmer les fidèles par son exemple, la très-prudente Maîtresse se mit à genoux aux pieds de saint Pierre, et protesta de son adhésion à la sainte foi catholique telle qu'elle est contenue dans le symbole qui venait d'être prononcé. Ce qu'elle fit pour elle-même et pour tous les enfants de l'Église ; puis s'adressant à saint Pierre, elle lui dit ; « Seigneur, que je reconnais pour le vicaire de mon « très-saint Fils, moi chétif vermisseau de terre, en « mon nom et au nom de tous les fidèles de l'Église, « je confesse et atteste entre vos mains tout ce que

« vous venez de déterminer comme vérités infaillibles « et divines de foi catholique, et dans mon adhésion « à ces vérités, je bénis et loue le Très-Haut de qui « elles procèdent. » Elle baisa la main au vicaire de Jésus-Christ et aux autres apôtres, étant la première qui fit profession expresse de la sainte foi de l'Église, après qu'ils en eurent déterminé les articles.

Instruction que j'ai reçue de la grande Reine des anges.

219. Ma fille, je veux, pour votre plus grande instruction et pour votre consolation, vous découvrir, à propos de ce que vous avez écrit dans ce chapitre, d'autres secrets de mes œuvres. Je vous fais donc savoir que, depuis que les apôtres eurent composé le *Credo,* je le récitais plusieurs fois à genoux et avec le plus profond respect. Et lorsque je prononçais cet article : *Qui est né de la Vierge Marie,* je me prosternais avec tant d'humilité, de reconnaissance et de louange pour le Très-Haut, qu'aucune créature ne le saurait comprendre. En faisant ces actes, je pensais à tous les mortels au nom desquels je les offrais aussi, pour suppléer à l'irrévérence avec laquelle ils prononceraient des paroles si vénérables Et ç'a été par mon intercession que le Seigneur a inspiré à la sainte Église de dire si souvent dans l'office divin le *Credo*, le *Pater noster,* l'*Ave Maria;* ç'a été encore par cette

inspiration que dans les ordres religieux on a établi la coutume de s'incliner quand on les récite, et que tous les fidèles se mettent à genoux au *Credo* de la messe à ces paroles : *Et incarnatus est*, etc., afin que l'Église satisfît en partie à ce qu'elle doit au Seigneur pour lui avoir donné cette connaissance et pour les mystères si dignes de vénération et de reconnaissance que le Symbole contient.

220. Mes saints anges me chantaient aussi plusieurs fois le *Credo* avec tant d'harmonie et de douceur, que mon esprit se réjouissait dans le Seigneur; ou bien ils me chantaient l'*Ave Maria* jusqu'à ces paroles : *Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.* Et quand ils prononçaient ce très-saint Nom ou celui de Marie, ils faisaient une très-profonde inclination; et par là ils ne faisaient qu'exciter mes sentiments d'humilité amoureuse, et je m'abaissais au-dessous de la poussière, reconnaissant la grandeur de l'être de Dieu et la petitesse de mon être terrestre. O ma fille! soyez donc bien pénétrée de la vénération avec laquelle vous devez prononcer le *Credo*, le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, et prenez bien garde de tomber dans l'irrévérence grossière que plusieurs fidèles commettent en cela. Ce n'est pas parce que dans l'Église on dit fréquemment ces prières et ces divines paroles, qu'on doit perdre le respect qui leur est dû. Mais ce manquement téméraire vient de ce qu'on les prononce du bout des lèvres, sans penser ni réfléchir à ce qu'elles signifient et à ce qu'elles renferment. Pour vous, ma fille, je veux que vous en fassiez la

matière continuelle de votre méditation, c'est pour cela que le Très-Haut vous a donné ce goût si particulier que vous avez pour la doctrine chrétienne; et il est de son bon plaisir et du mien que vous la portiez sur vous et que vous la lisiez souvent, comme vous l'avez accoutumé et comme je vous le recommande de nouveau. Il faut que vous conseilliez à vos inférieures d'en faire de même, car c'est un ornement qui pare les épouses de Jésus-Christ, et tous les chrétiens devraient le porter avec eux.

221. Vous devez aussi regarder comme une leçon pour vous le soin que je pris de faire écrire le Symbole de la foi aussitôt qu'il fut nécessaire dans la sainte Église. Car c'est une négligence fort blâmable que de connaître ce qui intéresse la gloire et le service du Très-Haut et le bien de la conscience, et de ne pas le mettre incontinent en pratique, ou de ne pas faire au moins tous ses efforts pour l'entreprendre. Quel sujet de confusion pour les hommes qui sont si diligents à se procurer toutes les choses temporelles! quand il leur en manque quelqu'une, ils sont en des inquiétudes étranges; ils prient aussitôt le Seigneur de la leur envoyer selon leur désir, comme il arrive lorsqu'ils se trouvent privés de la santé ou des fruits de la terre, et même d'autres choses moins nécessaires, ou plus superflues et plus dangereuses; et cependant quand ils connaissent parmi toutes leurs obligations la volonté et le bon plaisir du Seigneur, ils font semblant de ne pas comprendre, ou bien ils en diffèrent l'exécution avec une injurieuse insou-

ciance. Or gardez-vous bien, ma fille, de tomber dans ce désordre. Et comme je m'appliquais avec tout le zèle possible à ce qu'il fallait faire pour les enfants de l'Église, tâchez, à mon imitation, d'être ponctuelle en tout ce que vous saurez être la volonté de Dieu, soit pour le bien de votre âme, soit pour le profit des âmes de votre prochain.

CHAPITRE XIII

La bienheureuse Marie envoya le Symbole de la foi aux disciples et aux autres fidèles. — Ils firent de grands miracles par son moyen. — Les apôtres se partagèrent le monde. — Autres œuvres de la grande Reine du ciel.

222. La très-prudente Vierge était aussi soigneuse, aussi vigilante dans le gouvernement de sa famille la sainte Église, que la mère et la femme forte dont la Sage a dit : qu'elle a considéré les sentiers de sa maison, pour ne point manger le pain de l'oisiveté (1). Notre grande Dame les considéra et les connut avec plénitude de science ; et comme, tout en restant toujours ornée et revêtue de la pourpre de la charité et de la blancheur éclatante de son incompa-

(1) Prov., XXXI, 27.

rable pureté, elle n'ignorait rien, elle n'omettait rien de ce dont ses enfants et ses domestiques les fidèles pouvaient avoir besoin. Aussitôt que le Symbole des apôtres fut achevé, elle en fit de sa propre main d'innombrables copies, avec l'aide de ses saints anges qui l'assistaient et lui servaient de secrétaires, afin de le faire parvenir sans retard aux disciples qui se livraient à la prédication, disséminés dans la Palestine. Elle en envoya plusieurs copies à chacun d'eux, avec une lettre particulière par laquelle elle leur recommandait d'en garder un exemplaire, et de distribuer les autres aux fidèles, et les informait du mode et des moyens que les apôtres avaient pris pour composer ce symbole, destiné à être prêché et enseigné à tous ceux qui embrasseraient la foi, afin qu'ils le crussent et qu'ils le confessassent.

223. Comme les disciples étaient dispersés en divers endroits, les uns éloignés, les autres plus proches, elle envoya les copies du Symbole et sa lettre à ceux qui étaient plus près par la voie des autres fidèles, qui les leur remettaient; et elle les fit remettre à ceux qui étaient plus éloignés par le ministère de ses anges, qui apparaissaient et parlaient à la plupart des disciples; quant aux autres, auxquels ils ne se montraient pas, ils les leur laissaient toutes pliées entre les mains, produisant dans leur cœur des effets admirables; de sorte que par ces effets et par les lettres de notre auguste Reine ils savaient de quelle part leur venaient ces précieuses dépêches. Indépendamment de ces mesures qu'elle prit personnellement,

elle donna ordre aux apôtres de distribuer aussi dans Jérusalem et en d'autres endroits les copies du Symbole qu'ils avaient faites, d'inculquer aux fidèles la vénération qu'ils devaient avoir pour les très-sublimes mystères qu'il renfermait; de leur faire comprendre que le Seigneur lui-même l'avait dicté, en envoyant le Saint-Esprit, afin qu'il l'inspirât et l'approuvât, et de les instruire de ce qui s'était passé et de toutes les autres choses nécessaires, afin que tous sussent que c'était là la foi unique, invariable et certaine, que l'on devait embrasser, confesser et prêcher dans l'Église pour obtenir la grâce et la vie éternelle.

224. Par ces soins le Symbole des apôtres fut en très-peu de temps distribué à tous les fidèles de l'Église, parmi lesquels il produisit un fruit et répandit des consolations incroyables; car ils étaient, en général, si fervents, qu'ils le reçurent avec la plus grande dévotion. Et le divin Esprit qui l'avait inspiré pour établir l'Église, le confirma aussitôt par de nouveaux miracles, non-seulement par l'organe des apôtres et des disciples, mais aussi par le moyen de beaucoup d'autres fidèles. Il y en eut qui en ayant reçu les copies avec les sentiments d'une vénération toute particulière, reçurent le Saint-Esprit sous une forme visible qui venait sur eux avec une divine lumière. Cette lumière les environnait extérieurement, et, entre autres effets célestes, les remplissait d'une merveilleuse science. Ces prodiges allumaient chez les autres le plus ardent désir de posséder et de révérer le *Credo*. Il y en eut aussi qui, en l'appli-

quant sur les malades, sur les morts et sur les possédés, les guérissaient de leurs maladies, les ressuscitaient et en chassaient les démons. Entre autres faits miraculeux, il arriva un jour qu'un juif incrédule entendant un catholique qui récitait dévotement le *Credo*, entra en fureur et voulut le lui arracher des mains; mais avant de pouvoir exécuter ce détestable dessein, le juif tomba mort aux pieds du catholique. Et comme ceux qui recevaient alors le baptême étaient tous des adultes, on leur prescrivait de faire leur profession de foi par la récitation du Symbole des Apôtres; et, à la suite de cette profession, le Saint-Esprit descendait visiblement sur eux.

225. On voyait aussi se perpétuer d'une manière manifeste le don des langues, que le Saint-Esprit accordait non-seulement à ceux qui l'avaient reçu le jour de la Pentecôte, mais à un grand nombre d'autres fidèles qui le reçurent depuis, et qui aidaient à prêcher et à catéchiser les néophytes; ainsi, quand ils s'adressaient à un auditoire composé de personnes de différentes nations, chacune d'elles les entendait en sa propre langue, quoiqu'ils ne parlassent que la langue hébraïque. Et lorsqu'ils instruisaient des gens appartenant à la même nation ou connaissant la même langue, ils se servaient de leur idiome, comme je l'ai rapporté plus haut en parlant de la venue du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Les apôtres faisaient encore beaucoup d'autres merveilles; car quand ils imposaient les mains sur les nouveaux convertis, ou qu'ils les confirmaient en la foi, le Saint-Esprit

descendait aussi sur eux (1). Le Très-Haut opéra tant de miracles dans ces heureux commencements de l'Église, qu'il faudrait des volumes pour les écrire tous. Saint Luc a rapporté expressément dans les Actes des apôtres ceux qu'il était convenable de mentionner pour que l'Église ne les ignorât pas tous; mais, parlant de ces miracles en général, il dit seulement qu'il y en avait plusieurs (2), parce qu'il n'était pas possible de les renfermer tous dans une histoire si abrégée.

226. En apprenant, en écrivant tout cela, j'admirai la bonté libérale avec laquelle le Tout-Puissant envoyait si fréquemment le Saint-Esprit sous une forme visible sur les fidèles de la primitive Église. Pour diminuer mon étonnement, il me fut répondu les deux choses qui suivent : d'abord, que ce prodige ne faisait que montrer le prix que Dieu attachait, dans sa sagesse, dans sa bonté et dans sa puissance, à attirer les hommes à la participation de sa divinité dans la félicité et dans la gloire éternelle; et que, comme pour nous faire arriver à cette fin, le Verbe éternel était descendu du ciel en une chair visible, communicable et passible, de même la troisième personne descendit si souvent sur l'Église sous une autre forme visible, et de la manière la plus convenable, pour l'établir sur des fondements aussi solides et avec des témoignages de la toute-puissance du Très-Haut et de l'amour qu'il a pour cette même Église.

(1) Act., VIII, 17. — (2) *Ibid.*, 6.

Et en second lieu, que dans ces commencements les effets méritoires de la passion et de la mort de Jésus-Christ, auxquels s'unissaient les prières et l'intercession de la très-pure Marie, étaient tout récents, et que par conséquent, dans l'acceptation du Père éternel, ils opéraient, pour ainsi dire, alors avec une plus grande force, parce que tous les péchés et tous les crimes que les enfants de l'Église ont commis depuis, ne s'étaient point encore interposés comme autant d'obstacles aux bienfaits du Seigneur et aux effusions de son divin Esprit, qui ne peut plus maintenant se manifester si souvent aux hommes qu'en la primitive Église.

227. Une année entière s'était écoulée depuis la mort de notre Sauveur, lorsque les apôtres résolurent, par une inspiration divine, d'aller prêcher la foi dans tout l'univers, parce qu'il était temps de faire connaître aux nations le nom de Dieu, et de leur enseigner le chemin du salut éternel. Et pour savoir la volonté du Seigneur quant à la distribution des royaumes et des provinces qui devaient échoir en partage à chacun d'eux, ils convinrent, par le conseil de notre auguste Reine, de jeûner et de prier pendant dix jours consécutifs; car après avoir persévéré depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte dans le jeûne et dans la prière pour se préparer à la venue du Saint-Esprit, ils observèrent cette sainte coutume dans les affaires les plus importantes. Ces pieux exercices accomplis, le dernier jour le vicaire de Jésus-Christ célébra la messe et communia la bienheureuse

Vierge et les onze apôtres, ainsi qu'il avait été fait lors de la rédaction du Symbole, et qu'il a été rapporté dans le chapitre précédent. Après la messe et la communion, ils restèrent tous avec la Reine du ciel dans la plus sublime oraison, invoquant spécialement le Saint-Esprit pour qu'il les assistât et leur découvrît sa sainte volonté dans cette affaire.

228. Saint Pierre prit ensuite la parole en ces termes : « Mes très-chers frères, prosternons-nous « tous devant la divine clémence, et confessons de tout « notre cœur et avec le plus profond respect notre Sei- « gneur Jésus-Christ pour vrai Dieu, pour notre « Maître et pour le Rédempteur du monde ; professons « hautement sa sainte foi telle qu'elle est contenue « dans le symbole qu'il nous a donné par l'Esprit- « Saint, et offrons-nous à accomplir sa divine volonté. » « Ils le firent, récitèrent le *Credo*, et ajoutèrent tous ensemble avec le même saint Pierre : « Dieu éternel, « nous, abjects vermisseaux, hommes misérables que « notre Seigneur Jésus-Christ a daigné, par sa seule « bonté, choisir pour être ses ministres, et pour ensei- « gner sa doctrine, prêcher sa sainte loi et établir son « Église dans tout l'univers, nous nous prosternons « en votre divine présence, unis de cœur et d'âme. « Afin d'accomplir votre volonté éternelle et sainte, « nous nous offrons à souffrir et à sacrifier notre vie « pour la confession de votre sainte foi, pour l'ensei- « gner, pour la prêcher dans le monde entier, comme « notre adorable Maître Jésus-Christ nous l'a « ordonné. Nous voulons, pour cette mission, nous

« exposer à toutes sortes de peines, de tribulations « et d'outrages, et braver même la mort s'il le faut. « Mais nous méfiant de notre faiblesse, nous vous « supplions, Seigneur, d'envoyer sur nous votre « divin Esprit, afin qu'il nous gouverne et guide nos « pas dans la voie droite, sur les traces de notre Maî-« tre, et afin qu'il nous communique une nouvelle « force, et qu'il nous fasse connaître maintenant « dans quels royaumes ou dans quelles provinces il « sera plus agréable à votre divine volonté que nous « nous dispersions pour prêcher votre saint Nom. »

229. Cette prière étant achevée, il descendit sur le Cénacle une lumière admirable qui les enveloppa tous, et l'on entendit une voix qui dit : *Que mon vicaire Pierre assigne à chacun les provinces qui doivent faire son lot. Je le dirigerai et l'assisterai par ma lumière et par mon Esprit.* Le Seigneur remit cette distribution à saint Pierre pour confirmer de nouveau dans cette circonstance l'autorité dont il l'avait investi comme chef et pasteur universel de toute l'Église, et afin que les autres apôtres sussent qu'ils la devaient établir dans tout l'univers, sous l'obéissance de saint Pierre et de ses successeurs, auxquels l'Église devait être soumise et subordonnée comme étant les vicaires de Jésus-Christ. C'est ce qu'ils comprirent tous, et il m'a aussi été découvert que ce fut là la volonté du Très-Haut. Et pour l'exécuter, saint Pierre ayant ouï cette voix, commença par lui-même la distribution des royaumes, et dit : « Moi, Seigneur, je m'offre à souffrir et à « mourir en suivant mon Rédempteur et mon Maî-

« tre, et en prêchant son saint Nom; que ce soit « maintenant dans Jérusalem, puis dans le Pont, la « Galatie, la Bithynie et la Cappadoce, provinces de « l'Asie; je fixerai ma résidence d'abord à Antioche, « et ensuite à Rome, où j'établirai la chaire de notre « Sauveur Jésus-Christ, afin que le chef de son « Église y tienne sa place. » Saint Pierre dit cela, parce qu'il avait ordre du Seigneur de désigner l'Église romaine pour le siége et la capitale de toute l'Eglise universelle. Autrement saint Pierre n'aurait pas décidé de lui-même un point de si haute importance.

230. Saint Pierre poursuivit et dit : « Le servi« teur de Jésus-Christ et notre très-cher frère André « le suivra prêchant la sainte foi dans les pro« vinces de la Scythie d'Europe, d'Épire et de Thrace, « et se fixant dans la ville de Patras, en Achaïe, il « gouvernera toute cette province et les autres par« ties de son lot, autant que ce lui sera possible.

« Le serviteur de Jésus-Christ, notre très-cher « frère Jacques le Majeur le suivra en la prédication « de la foi dans la Judée, la Samarie et l'Espagne, « d'où il reviendra vers cette ville de Jérusalem pour « prêcher la doctrine de notre divin Maître.

« Le très-cher frère Jean obéira à la volonté de « notre Sauveur telle qu'il la lui a manifestée étant « sur la croix. Il s'acquittera des devoirs d'un fils « envers notre grande Dame. Il la servira et l'assis« tera avec un respect et un dévouement filial; il « lui administrera l'auguste sacrement de l'Eucha-

« ristie et soignera aussi en notre absence les fidèles « de Jérusalem. Et quand notre Dieu et notre Ré- « dempteur aura appelé à lui dans le ciel la bien- « heureuse Mère, il suivra son Maître en la prédica- « tion dans l'Asie Mineure, dont il dirigera les « Églises, en habitant durant la persécution l'île de « Patmos.

« Le serviteur de Jésus-Christ et notre très-cher « frère Thomas le suivra prêchant dans l'Inde et dans « la Perse, aux Parthes, aux Mèdes, aux Hyrcaniens, « aux Brachmanes, aux Bactriens. Il baptisera les « trois rois Mages et les instruira de tout; car ils « attendent d'être instruits, et ils le chercheront « eux-mêmes, attirés par le bruit que feront sa pré- « dication et ses miracles.

« Le serviteur de Jésus-Christ et notre très-cher « frère Jacques le suivra étant pasteur et évêque dans « Jérusalem, où il prêchera aux Juifs, et partagera « avec Jean l'assistance et le service de la Mère de « notre Sauveur.

« Le serviteur de Jésus-Christ et notre très-cher « frère Philippe le suivra par la prédication et par « l'instruction des provinces de Phrygie et de la Scy- « thie d'Asie, et résidera dans la ville de Hiéropolis, « en Phrygie.

« Le serviteur de Jésus-Christ et notre très-cher « frère Barthélemi le suivra en Lycaonie, partie de « Cappadoce, en l'Asie; il se rendra dans l'Inde cité- « rieure, et de là dans l'Arménie mineure.

« Le serviteur de Jésus-Christ et notre très-cher

« frère Matthieu enseignera d'abord les Hébreux, et « ensuite il suivra son Maître en allant prêcher en « Égypte et en Éthiopie.

« Le serviteur de Jésus-Christ et notre très-cher « frère Simon le suivra prêchant dans la Babylonie, « dans la Perse, et aussi dans le royaume d'Égypte.

« Le serviteur de Jésus-Christ et notre très-cher « frère Judas Thaddée suivra notre Maître prêchant « dans la Mésopotamie, et ensuite il se joindra à Simon « pour prêcher dans la Babylonie et dans la Perse.

« Le serviteur de Jésus-Christ et notre très-cher « frère Mathias le suivra prêchant la sainte foi dans « l'Éthiopie intérieure et dans l'Arabie; d'où il « reviendra en Palestine. Que l'Esprit du Très-Haut « nous conduise et nous assiste tous, afin que nous « fassions en tout lieu et en tout temps sa sainte et « parfaite volonté; et qu'il nous donne maintenant « sa bénédiction, lui au nom duquel je la donne à « tous. »

231. Ainsi parla saint Pierre, et à peine avait-il cessé, qu'on entendit un très-grand bruit, et le Cénacle fut tout rempli de lumière et de splendeur comme pour marquer la présence du Saint-Esprit. Et au milieu de cette lumière on ouït une voix douce et forte qui dit : *Acceptez chacun le lot qui vous est échu.* Ils se prosternèrent tous ensemble et dirent : « Sou- « verain Seigneur, nous obéissons avec promptitude « et avec allégresse à votre parole et à celle de votre « vicaire; vos œuvres ineffables remplissent notre « esprit des douceurs de votre joie. » Cette soumis-

sion si prompte que les apôtres témoignèrent au vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ n'était sans doute qu'un effet de la charité avec laquelle ils brûlaient de mourir pour sa sainte foi; néanmoins, en cette circonstance, elle les disposa à recevoir une nouvelle visite du divin Esprit, pour être confirmés dans la grâce et dans les dons qu'ils avaient reçus auparavant, et pour être encore favorisés de plusieurs autres. Par de nouvelles illustrations ils connurent mieux toutes les nations et toutes les provinces que saint Pierre leur avait assignées; et en outre, chacun connut les coutumes particulières et la topographie des royaumes qui lui étaient tombés en partage, comme si on lui en eût tracé intérieurement une carte fort distincte et fort complète. Le Très-Haut leur octroya un nouveau don de force pour supporter toute sorte de peines et de fatigues; d'agilité pour parcourir tous les pays, bien que dans leurs voyages les saints anges dussent maintes fois les assister; et intérieurement ils se sentirent tous embrasés comme des séraphins des flammes du divin amour, et élevés au-dessus de la condition de la nature.

232. La bienheureuse Reine des anges était témoin de toutes ces merveilles; et observait tout ce que la puissance divine opérait dans les apôtres et en elle-même; car dans cette occasion elle participa plus aux influences de la Divinité qu'eux tous ensemble : parce qu'elle était élevée à un degré très-éminent au-dessus de toutes les créatures, et c'est pour cela que l'ac-

croissement de ses dons devait être proportionné à son élévation, et surpasser tous les autres sans mesure. Le Très-Haut renouvela dans le très-pur esprit de sa Mère la science infuse de toutes les créatures, et notamment de tous les royaumes et de toutes les nations, dont les apôtres avaient aussi reçu une connaissance infuse. Elle sut ce qu'ils savaient, mais mieux et plus qu'eux, car elle eut une connaissance individuelle de toutes les personnes auxquelles ils devaient prêcher la foi de Jésus-Christ dans tous les royaumes; et grâce à cette science, elle était aussi au courant de tout ce qui se passait sur la terre, et en discernait aussi nettement tous les habitants, qu'elle savait ce qui se passait et voyait ceux qui entraient dans son oratoire.

233. Cette science lui appartenait comme étant la Maîtresse, la Mère et la Protectrice de l'Église, que le Tout-Puissant lui avait recommandée et confiée, comme je l'ai déjà dit et comme je serai obligée de le répéter souvent dans la suite. Elle devait prendre soin de tous, depuis le plus grand en sainteté jusqu'au plus petit, et des misérables pécheurs enfants d'Ève. Et si personne ne devait recevoir aucun bienfait du Fils que ce ne fût par les mains de sa Mère, il fallait que cette très-fidèle Dispensatrice de la grâce connût tous ceux de sa famille, au salut desquels elle devait veiller comme une Mère, et comme quelle Mère! Notre auguste Reine avait reçu par infusion non-seulement les espèces et la compréhension de tout ce que j'ai dit, mais elle avait encore une

connaissance actuelle de tout ce qui arrivait lorsque les apôtres et les disciples prêchaient : ainsi elle découvrait toutes leurs peines, les périls dont ils étaient menacés, les piéges que le démon leur tendait, et les prières qu'eux et les autres fidèles lui adressaient afin qu'elle les secourût par les siennes, ou par le ministère de ses anges, ou par elle-même; car elle les assistait par tous ces moyens, comme nous le verrons dans la suite en plusieurs événements.

234. Je veux seulement faire remarquer ici, qu'outre cette science infuse que la bienheureuse Vierge avait de toutes choses par les espèces de chacune, elle en avait en Dieu une autre connaissance par la vision abstractive, en laquelle elle regardait continuellement la Divinité. Mais entre ces deux genres de science il y avait une différence; car quand elle regardait en Dieu les peines et les afflictions des apôtres et de tous les fidèles de l'Église, comme cette vision était si douce et une espèce de participation de la béatitude, elle ne causait point à la charitable Mère cette douleur sensible qu'elle éprouvait quand elle envisageait ces tribulations et ces peines en elles-mêmes; en cette dernière vision, elle s'en affligeait et pleurait souvent avec une compassion maternelle. Et afin qu'elle ne fût point privée de ce mérite et de cette perfection, le Très-Haut lui accorda toutes ces connaissances dans le temps qu'elle était encore au nombre des voyageurs. Et au milieu de cette plénitude d'idées, d'images et de notions infuses, elle avait

sur ses facultés (comme je l'ai déjà dit) un tel empire, qu'elle ne recevait de ces espèces ou images acquises que celles qui étaient absolument nécessaires pour l'usage de la vie, ou pour exercer quelque œuvre de charité, ou pour la perfection des vertus. Enrichie de tous ces dons et parée de cette beauté qui éclatait aux yeux des anges et des saints bienheureux, la divine Mère leur était un objet d'admiration, en laquelle ils glorifiaient le Très-Haut pour la digne application qu'il faisait de tous ses attributs en la très-pure Marie.

235. Elle pria alors du fond de son âme, afin d'obtenir aux apôtres la persévérance et la force durant leur prédication à travers le monde. Et le Seigneur lui promit de les soutenir et de les assister pour faire éclater en eux et par eux la gloire de son Nom, et de leur donner à la fin une digne récompense de leurs peines et de leurs mérites. Cette promesse remplit la bienheureuse Marie de joie et de reconnaissance, et elle exhorta les apôtres à rendre des actions de grâces au Seigneur, et à partir avec allégresse et avec confiance pour aller travailler à la conversion du monde. Et leur ayant adressé plusieurs autres paroles consolantes et vivifiantes, elle se mit à genoux, les félicita de l'obéissance qu'ils avaient tous témoignée au nom de son très-saint Fils, et leur exprima de sa part la satisfaction que lui causait le zèle dont ils se montraient animés pour sa gloire et pour le bien des âmes à la conversion desquelles ils se sacrifiaient. Elle baisa la main à chacun des apô-

tres, et leur promit d'intercéder pour eux auprès du Seigneur et de s'employer à les servir; ensuite elle demanda leur bénédiction, selon sa coutume, et ils la lui donnèrent tous comme prêtres du Seigneur.

236. Quelques jours après que fut fait ce partage des provinces, ils commencèrent à sortir de Jérusalem, et d'abord ceux qui devaient prêcher dans les régions de la Palestine; et le premier fut saint Jacques le Majeur. Les autres demeurèrent plus longtemps à Jérusalem, parce que le Seigneur voulait qu'on y prêchât premièrement la foi de son saint Nom avec plus de force et plus d'abondance, et que les Juifs fussent en premier lieu appelés aux noces de l'Évangile, s'ils voulaient entrer dans la salle du festin; car en ce bienfait de la rédemption, ce peuple fut plus favorisé, quoique plus endurci et plus ingrat que les Gentils (1). Après cela les apôtres se dirigèrent vers les royaumes qui leur étaient tombés en partage, suivant les circonstances et les exigences du moment, se conduisant en cela par les inspirations de l'Esprit divin, le conseil de la bienheureuse Vierge et les ordres de saint Pierre. Mais avant de quitter Jérusalem, ils allèrent, chacun à son tour, visiter les saints lieux, comme le Jardin, le Calvaire, le Sépulcre, le lieu de l'Ascension, Béthanie et les autres qu'il leur était possible de voir. Ils les parcouraient avec un respect extraordinaire, les arrosaient de leurs larmes et baisaient avec dévotion le sol que le Sei-

(1) Act., XIII, 46.

gneur avait touché. De là ils se rendaient au Cénacle, honoraient ce saint lieu à cause des mystères qui y avaient été opérés, et prenaient enfin congé de la Reine du ciel, en lui demandant de nouveau sa protection ; alors la bienheureuse Mère les congédiait en leur adressant quelques douces paroles pleines d'une vertu divine.

237. C'est au moment du départ des apôtres que la très-prudente Dame leur montra la plus admirable sollicitude maternelle, comme une véritable mère à ses enfants. Ainsi, en premier lieu, elle leur fit à chacun une tunique tissue, semblable à celle de notre Sauveur Jésus-Christ, d'une couleur entre le violet et le cendré, et pour les faire elle se servit du ministère de ses saints anges. De sorte que par ses soins les apôtres partirent habillés les uns comme les autres, et comme leur adorable Maître Jésus-Christ, parce qu'elle voulut qu'ils l'imitassent, et qu'on pût les reconnaître pour ses disciples jusqu'en leurs vêtements. Elle fit aussi douze croix de la hauteur des apôtres, et donna à chacun la sienne, afin qu'ils l'emportassent dans leurs voyages et dans leurs missions, tant pour rendre témoignage de ce qu'ils prêchaient, que pour leur consolation spirituelle dans leurs afflictions. Tous les apôtres conservèrent et portèrent ces croix jusqu'à leur mort. Et ce fut à cause des grandes louanges qu'ils disaient de la croix, que quelques tyrans prirent occasion de faire martyriser sur la même croix ceux qui eurent le bonheur d'y mourir.

238. La tendre Mère donna encore à chacun des

douze apôtres une petite boîte de métal, qu'elle fit exprès, ayant mis dans chacune trois épines de la couronne de son très-saint Fils et quelques morceaux des langes dans lesquels elle avait enveloppé le Seigneur encore enfant, et du linge qui avait reçu son précieux sang en la Circoncision et en la Passion. Elle gardait toutes ces reliques sacrées avec une vénération et une dévotion extrêmes, comme Mère et comme dépositaire des trésors du ciel. Quand elle voulut les remettre aux douze apôtres, elle les convoqua tous; et quand ils furent réunis en sa présence, elle leur dit avec une majesté de Reine et une douceur de Mère, que ces précieux gages qu'elle leur confiait, étaient le plus grand trésor qu'elle eût pour les enrichir dans leurs voyages, qu'ils leur rappelleraient vivement le souvenir de son très-saint Fils, et leur attesteraient l'amour que le même Seigneur avait pour eux, tant en qualité d'enfants qu'en qualité de ministres du Très-Haut. Puis elle les leur remit, et ils les reçurent versant des larmes de dévotion et de joie; ils rendirent mille actions de grâces à notre auguste Princesse pour ces faveurs, et se prosternèrent devant elle pour adorer ces reliques vénérables; après cela ils s'embrassèrent les uns les autres et se félicitèrent mutuellement du trésor inestimable qu'ils venaient de recevoir; et saint Jacques fut le premier qui partit pour aller commencer cette mission.

239. Mais, selon ce qui m'a été découvert, les apôtres prêchèrent non-seulement dans les provinces

que saint Pierre leur avait alors assignées, mais encore en plusieurs autres voisines de celles-là et plus éloignées de Jérusalem. Il ne faut pas en être surpris; car ils étaient maintes fois transportés d'un lieu à un autre par le ministère des anges, soit pour prêcher l'Évangile, soit pour se consulter les uns les autres sur les difficultés qu'ils rencontraient, et surtout pour les aller proposer à saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ; ils étaient plus souvent encore transportés auprès de la bienheureuse Marie pour lui demander les conseils dont ils eurent besoin dans la difficile entreprise d'établir la foi dans des royaumes si différents, et parmi des nations si barbares. Et si, pour donner un peu de nourriture à Daniel, l'ange porta le prophète Habacuc jusqu'à Babylone (1), il n'est pas étonnant que, par un miracle semblable, les apôtres fussent transportés sur les lieux où ils devaient prêcher Jésus-Christ, faire connaître la Divinité, et établir l'Église universelle pour le salut de tout le genre humain. J'ai dit ailleurs que l'ange du Seigneur porta Philippe, l'un des soixante-douze disciples, de la route de Gaza jusqu'à Azot, comme le raconte saint Luc (2). Voilà les merveilles qui, avec une infinité d'autres que nous ignorons, furent convenables pour envoyer quelques hommes obscurs et pauvres à tant de royaumes, de provinces et de nations possédées du démon, et pleines des idolâtries, des erreurs et des abominations, dont le monde

(1) Dan., XIV, 35. — (2) Act., VIII, 40.

était infecté quand le Verbe incarné vint pour le racheter.

Instruction que la Reine des anges m'a donnée.

240. Ma fille, l'instruction que je vous donne dans ce chapitre est de vous engager avec toute mon autorité à pousser de profonds gémissements et verser des larmes amères, fût-ce des larmes de sang si vous en aviez, en songeant à la différence que présente la sainte Église entre son état actuel et ses commencements. Considérez comment l'or très-pur de la sainteté s'est obscurci (1), et comment la bonne couleur a été changée en perdant l'ancien éclat que lui avaient donné les apôtres, et par l'emprunt de couleurs fausses et étrangères employées pour couvrir la difformité et la confusion des vices qui ternissent si malheureusement la beauté de l'Église et y font régner une sombre horreur. Pour remonter au principe de cette vérité et la pénétrer à fond, il faut que vous renouveliez en vous la lumière que vous avez reçue pour connaître la force et la violence avec lesquelles la Divinité tend à communiquer sa bonté et ses perfections à ses créatures. L'impétuosité du souverain Bien est si véhémente pour répandre ses

(1) Thren., IV, 1.

influences dans les âmes, que la volonté de l'homme qui doit les recevoir peut seule les arrêter par le libre arbitre dont il est doué; et lorsqu'elle repousse les effusions de la bonté infinie, elle la violente (selon votre manière de concevoir), et contriste en quelque sorte son amour immense dans les témoignages naturels de sa libéralité. Mais si les créatures ne l'empêchaient point et le laissaient opérer avec son efficace, il inonderait toutes les âmes de ses faveurs, et les remplirait de la participation de son Être divin et de ses attributs. Il tirerait de la poussière ceux qui seraient tombés, et il enrichirait les pauvres enfants d'Adam, les délivrerait de leurs misères, les élèverait et les ferait asseoir parmi les princes de sa gloire (1).

241. Par là vous connaîtrez, ma fille, deux choses que la sagesse humaine ignore. L'une, c'est la complaisance que le souverain Bien prend en ces âmes qui, animées d'un zèle ardent pour sa gloire, travaillent par tous les moyens à ôter des autres âmes l'obstacle qu'elles ont mis par leurs péchés à ce que le Seigneur les justifie et leur communique tant de biens qu'elles peuvent recevoir de sa bonté immense, et dont le Très-Haut désire les enrichir. On ne saurait comprendre en la vie mortelle cette satisfaction que sa divine Majesté reçoit quand on lui aide en cette œuvre de la conversion des âmes. C'est pour cela que le ministère des apôtres est si sublime, aussi bien que

(1) I Reg., II, 8.

celui des prélats, des ministres et des prédicateurs de la parole divine, qui en cet office succèdent aux fondateurs de l'Église et qui travaillent à son agrandissement et à sa conservation ; car ils doivent tous être les coopérateurs et les exécuteurs de l'amour immense que Dieu a pour les âmes, qu'il a créées afin qu'elles participassent à sa Divinité. La seconde chose que vous devez considérer est la grandeur et l'abondance des dons et des faveurs que le pouvoir infini communiquerait aux âmes qui ne mettraient aucun empêchement à sa très-libérale bonté. Dans les commencements de l'Église évangélique, le Seigneur manifesta aussitôt avec éclat cette vérité, afin que les néophytes en eussent des preuves incontestables dans un si grand nombre de prodiges et de merveilles que le Très-Haut fit en faveur des premiers fidèles, lorsque le Saint-Esprit descendait si souvent sur eux avec des signes visibles, et dans les miracles que les croyants opéraient, ainsi que vous l'avez rapporté, avec les copies du Symbole, et enfin dans tant d'autres faveurs secrètes qu'ils recevaient du Seigneur.

242. Mais ce fut sur les apôtres et sur les disciples que sa sagesse et sa toute-puissance éclatèrent le plus, parce qu'ils n'apportaient aucun empêchement, aucun obstacle à la volonté éternelle du Très-Haut; ils furent les véritables instruments et les exécuteurs fidèles de son amour divin, les imitateurs de Jésus-Christ et les sectateurs de sa vérité; et c'est pour cela qu'ils furent élevés à une participation ineffable des attributs de Dieu lui-même, et en particulier de sa

science, de sa sainteté et de sa puissance, par laquelle ils firent et pour eux et pour les autres âmes des merveilles telles, que les mortels ne les sauraient jamais dignement exalter. Après les apôtres, il y eut d'autres enfants de l'Église qui leur succédèrent, et qui reçurent de génération en génération (1) l'infusion de cette divine sagesse et de ses effets. Et sans parler maintenant des martyrs innombrables qui ont versé leur sang et donné leur vie pour la sainte foi, considérez les patriarches des ordres religieux; les grands saints qui s'y sont distingués en toutes les vertus; les docteurs, les évêques, les prélats et les hommes apostoliques dans lesquels la bonté et la toute-puissance de la Divinité se sont manifestées avec un si vif éclat, afin que les autres qui sont ministres du salut des âmes ne pussent se plaindre, si Dieu ne leur accordait plus à eux et à tous les fidèles les merveilles et les faveurs qu'obtenaient les premiers, et qu'il continue même pour ceux qu'il trouve capables d'en profiter.

243. Et afin que la confusion des mauvais ministres qui se trouvent aujourd'hui dans la sainte Église soit plus grande, je veux, ma fille, que vous sachiez que dans les desseins de la volonté éternelle par laquelle le Très-Haut a déterminé de communiquer ses trésors infinis aux âmes, il les a d'abord destinés directement aux prélats, aux prêtres, aux prédicateurs et aux dispensateurs de sa parole divine,

(1) Ps. XLIV, 17.

afin qu'en ce qui dépendait de la volonté du même Seigneur, ils ressemblassent tous par la sainteté et la perfection plus aux anges qu'aux hommes, et qu'ils jouissent de plusieurs priviléges et de plusieurs exemptions de nature et de grâce entre les autres mortels, et que par ces bienfaits singuliers ils se rendissent dignes ministres du Très-Haut, s'ils ne renversaient point l'ordre de sa sagesse infinie, et s'ils correspondaient à la dignité à laquelle ils étaient appelés et choisis entre tous. Cette bonté immense est maintenant la même que dans la primitive Église; l'inclination qui porte le souverain Bien à enrichir les âmes n'est point changée et ne saurait l'être; sa clémence libérale n'est pas diminuée; l'amour qu'il a pour son Église est toujours au même degré; la miséricorde regarde les misères, et les misères sont aujourd'hui sans mesure; les cris des brebis de Jésus-Christ ne peuvent pas monter plus haut; il n'y a jamais eu un si grand nombre de prélats, de prêtres et de ministres. Cela étant, à qui doit-on attribuer la perte de tant d'âmes et la ruine du peuple chrétien? D'où vient qu'aujourd'hui non-seulement les infidèles n'entrent point dans le sein de la sainte Église, mais qu'ils la persécutent et la désolent? Pourquoi les prélats et les ministres ne brillent-ils pas, et Jésus-Christ ne brille-t-il pas en eux comme dans les siècles passés et dans la primitive Église?

244. O ma fille! je vous exhorte à pleurer sur cette perdition. Voyez comme les pierres du sanctuaire sont dispersées aux carrefours de toutes les

rues (1)! Considérez comme les prêtres du Seigneur se sont rendus semblables au peuple (2), lorsqu'ils devaient le sanctifier et le rendre semblable à eux-mêmes. La dignité sacerdotale et ses riches et précieux ornements de vertus ont été souillés par le contact impur des mondains; les oints du Seigneur, expressément consacrés à son seul culte, ont dégénéré de leur divine noblesse; ils ont perdu l'honneur de leur rang pour le ravaler à des actions viles, indignes de leurs éminentes fonctions parmi les hommes. Ils embrassent la vanité; ils se laissent entraîner à l'avarice et à la cupidité; ils soignent leurs intérêts; ils aiment l'argent, et mettent toute leur espérance dans les trésors; ils s'abaissent jusqu'à flatter et servir les mondains et les puissants, et même les femmes : et parfois ils ne font pas difficulté d'assister aux assemblées et aux conseils d'iniquité. A peine y a-t-il une brebis du troupeau de Jésus-Christ qui connaisse en eux la voix de son pasteur, et qui trouve la nourriture salutaire de la vertu et de la sainteté dont ils devraient être les maîtres. Les petits demandent du pain, et il n'y a personne qui leur en distribue (3). Et quand on le fait par intérêt ou par manière d'acquit, si la main est lépreuse, comment donnera-t-elle l'aliment salutaire au nécessiteux et au malade? Et comment le suprême Médecin lui confiera-t-il le remède dont dépend la vie? Si ceux qui doivent être les intercesseurs et les médiateurs se trouvent cou-

(1) Thren., IV, 1. — (2) Isa., XXIV, 2. — (3) Thren., IV, 4.

pables des plus grands péchés, comment obtiendront-ils miséricorde pour ceux qui en ont de moindres ou de semblables?

245. Telles sont les causes pour lesquelles les prélats et les prêtres ne font pas dans ces temps les merveilles que faisaient les apôtres et les disciples de la primitive Église et les autres qui ont imité leur vie avec un zèle ardent pour l'honneur du Seigneur et pour la conversion des âmes. Par la même raison, les trésors de la mort et du sang de Jésus-Christ, que le même Seigneur a laissés dans l'Église ne profitent ni dans ses prêtres et dans ses ministres, ni dans les autres mortels; car si eux-mêmes les méprisent et n'en tirent aucun fruit, comment les distribueront-ils avec utilité aux autres enfants de cette famille? C'est encore pour cela que les infidèles ne se convertissent point maintenant à la véritable foi, comme les infidèles de ce temps-là, quoiqu'ils se trouvent sous les yeux des princes ecclésiastiques, des ministres et des prédicateurs de l'Évangile. Aujourd'hui l'Église est plus riche que jamais de biens temporels, de rentes et de possessions; les hommes devenus savants par l'étude y fourmillent, elle dispose de grandes prélatures et de toute sorte de dignités. Or, si ce sont là des bienfaits, on les doit tous au sang de Jésus-Christ; on devrait donc les employer tous à son honneur et à son service, à la conversion des âmes, à l'entretien de ses pauvres, aux besoins de son culte sacré, et à la glorification de son saint Nom.

246. Cet emploi se fait-il? que l'on compte les

captifs que les rentes des églises servent à racheter, les infidèles qui se convertissent, les hérésies que l'on extirpe; que l'on compte aussi les sommes qui sont tirées des trésors ecclésiastiques pour des œuvres semblables! Puis, que l'on compte les palais que l'on a bâtis avec ces richesses, les majorats que l'on a fondés, les tours superbes que la vanité a construites! Et, chose plus déplorable! que l'on voie les usages profanes ou même criminels auxquels certains ministres des autels consacrent ces trésors, déshonorant le souverain Prêtre Jésus-Christ, et vivant aussi éloignés de son imitation et de celle des apôtres, auxquels ils ont succédé, que les hommes les plus mondains vivent éloignés du même Seigneur. Et si la prédication des dispensateurs de la parole divine est morte et sans vertu pour vivifier les auditeurs, il faut en attribuer la faute, non à la vérité et à la doctrine des saintes Écritures, mais au mauvais usage que les ministres en font avec leurs intentions perverses. Ils remplacent la fin de la gloire de Jésus-Christ par la recherche de leur propre honneur et des vains applaudissements, ils subordonnent le bien spirituel des âmes aux vils calculs de l'intérêt, et, pourvu qu'ils atteignent leur double but, ils ne se soucient point de tirer aucun autre fruit de leur prédication. C'est pourquoi ils ôtent à la saine et sainte doctrine la sincérité et la pureté (et quelquefois même la vérité) avec lesquelles les auteurs sacrés l'ont établie et les saints docteurs l'ont expliquée : ils la réduisent à des subtilités de leur propre invention, qui causent plus

d'admiration ou de plaisir que de profit aux auditeurs. Et lorsqu'elle arrive si altérée aux oreilles des pécheurs, ils y reconnaissent plutôt le produit du génie du prédicateur que la charité de Jésus-Christ; et ainsi, elle n'a ni vertu ni efficace pour pénétrer les cœurs, quoiqu'elle soit fort habile à chatouiller les oreilles.

247. Ne soyez point surprise, ma très-chère fille, de ce que, pour châtier ces vanités et ces abus et plusieurs autres que le monde n'ignore point, la justice divine ait tellement abandonné les prélats, les ministres et les prédicateurs de sa parole; et de ce que l'Église catholique, qui avait dans ses commencements monté si haut, soit maintenant descendue si bas. Que s'il y a quelques prêtres et quelques ministres qui soient exempts de ces vices si déplorables, l'Église a encore cette obligation à mon très-saint Fils, dans un temps où il est si offensé et si délaissé par tous. Le Seigneur est très-libéral envers ces bons, mais le nombre en est bien petit, comme le témoigne la ruine du peuple chrétien et le mépris dans lequel sont tombés les prêtres et les prédicateurs de l'Évangile : car si les ministres parfaits, si les zélateurs du salut des âmes étaient nombreux, nul doute que les pécheurs réformassent leur vie et leurs mœurs, que beaucoup d'infidèles se convertissent; nul doute que les fidèles regardassent et entendissent avec vénération et avec une sainte crainte les prédicateurs, les prêtres et les prélats, et les respectassent à raison de leur dignité et de leur sainteté, et non à raison de

l'autorité et du faste par lesquels ils cherchent à imposer une espèce de crainte révérentielle toute mondaine, tout extérieure et sans aucun profit. Ne soyez ni fâchée ni inquiète, ma fille, d'avoir écrit tout cela, car ils savent eux-mêmes qu'il n'y a rien là qui ne soit vrai ; vous ne l'écrivez d'ailleurs point par votre volonté, mais par mon ordre, afin que vous le déploriez et que vous conviiez le ciel et la terre à s'associer à votre douleur ; car il y a très-peu de chrétiens qui s'en affligent ; et c'est la plus grande injure que le Seigneur reçoive de tous les enfants de son Église.

CHAPITRE XIV

La conversion de saint Paul. — Comment la bienheureuse Marie y concourut. — Quelques autres mystères cachés.

248. Notre mère la sainte Église, dirigée par l'Esprit divin, célèbre la conversion de saint Paul comme un des plus grands miracles de la loi de grâce, et pour la consolation universelle des pécheurs, puisque de persécuteur, de calomniateur et de blasphémateur du Nom de Jésus-Christ, comme l'Apôtre le dit lui-même (1), il devint apôtre par la divine

(1) I Tim., I, 13.

grâce, après avoir obtenu une abondante miséricorde. Notre auguste Reine concourut si puissamment à la lui faire obtenir, que nous ne pouvons pas refuser à son histoire cette rare merveille de la toute-puissance. Mais on en appréciera mieux la grandeur quand on connaîtra l'état de saint Paul pendant qu'il s'appelait Saul, et qu'il était persécuteur de l'Église, ainsi que les motifs qui le portèrent à se déclarer le défenseur si ardent de la loi de Moïse, et l'ennemi juré de celle de notre Seigneur Jésus-Christ.

249. Saint Paul eut deux principes qui le rendirent si attaché au judaïsme. L'un était son propre naturel, l'autre fut l'influence active du démon, qui en devina les ressources. Saul avait naturellement le cœur grand, magnanime, généreux, énergique, dévoué, et il apportait à ce qu'il entreprenait autant de zèle que de constance. Il avait acquis plusieurs vertus morales et se faisait gloire de professer hautement et de connaître à fond la loi de Moïse, quoiqu'en fait il fût ignorant, comme il le confesse lui-même à son disciple Timothée (1), parce que toute sa science était humaine et terrestre, et qu'il entendait la loi comme la plupart des Israélites, seulement à la lettre, et non d'après l'esprit, et sans la lumière divine qui est nécessaire pour en comprendre le vrai sens et pour en pénétrer les mystères. Mais comme son ignorance lui semblait une véritable science, et qu'il était tenace dans ses idées, il se posait en zélateur ardent des

(1) I Tim., I, 13.

traditions des rabbins (1), il regardait comme une chose aussi absurde qu'odieuse qu'on vînt publier à l'encontre des docteurs et de Moïse (il le pensait ainsi) une loi nouvelle, inventée par un homme crucifié à cause de ses crimes; tandis que Moïse avait reçu sur la montagne sa loi de la main de Dieu lui-même (2). Il en conçut une grande horreur pour Jésus-Christ, pour sa loi et pour ses disciples. Ses propres vertus morales (si on peut les appeler vertus, étant sans la véritable charité) servaient à lui faire illusion; car elles lui inspiraient une grande présomption, et il se flattait d'éviter l'erreur; comme il arrive à plusieurs enfants d'Adam qui se complaisent en eux-mêmes quand ils font quelque action vertueuse, et qui, dans cette vaine satisfaction, ne songent pas à réformer en eux des vices énormes. Saul vivait, agissait sous l'empire de ces illusions, se prévalant obstinément de l'antiquité de sa loi mosaïque, qu'avait établie Dieu lui-même, dont il croyait défendre l'honneur avec un juste zèle, pour n'avoir pas entendu cette loi, qui dans les cérémonies et dans les figures était temporelle, et non éternelle : c'est pourquoi il fallait nécessairement qu'il y eût un autre législateur plus puissant et plus sage que Moïse, comme lui-même le dit (3).

250. Au zèle indiscret et au caractère impétueux de Saul se joignit, pour l'irriter davantage contre la loi de notre Sauveur Jésus-Christ, la malice de Lucifer

(1) Galat., I, 14. — (2) Exod., XXXIV, 2. — (3) Deut., XVIII, 15.

et de ses compagnons. J'ai parlé plusieurs fois dans le cours de cette histoire des moyens infernaux que le dragon inventait contre la sainte Église. Et un de ces moyens fut de chercher des hommes qui eussent des inclinations et des mœurs en rapport avec ses desseins, pour s'en servir comme d'instruments et d'exécuteurs de sa méchanceté. Car quoique le même Lucifer et ses démons puissent par eux-mêmes tenter en particulier les âmes, ils ne sauraient déployer ici-bas publiquement leur étendard, et se mettre à la tête d'une secte ou d'un parti contre Dieu, sans se cacher derrière un homme capable de s'attirer des sectateurs aussi aveuglés et aussi insensés que leur chef. Ce cruel ennemi était furieux à la vue des heureux commencements de la sainte Église; il craignait ses progrès, et se consumait d'envie en voyant que les hommes d'une nature inférieure à la sienne étaient élevés à la participation de la Divinité et de la gloire, dont il s'était rendu indigne par son orgueil. Il reconnut les inclinations de Saul, ses habitudes, ses goûts, l'état de sa conscience; et tout dans cet auxiliaire lui parut s'accommoder fort aux désirs qu'il avait de détruire l'Église de Jésus-Christ par la main d'autres incrédules disposés à suivre ses impulsions.

251. Lucifer communiqua son inique dessein aux autres démons dans un conciliabule particulier qu'il tint pour ce sujet; et il y fut décidé d'un commun accord que le dragon lui-même et plusieurs de ses satellites accompagneraient Saul sans le quitter un instant, et qu'ils lui suggèreraient des idées et des sentiments

conformes à l'animadversion qu'il se sentait contre les apôtres et contre le troupeau de Jésus-Christ tout entier ; ils ne doutaient pas qu'il les écoutât tous, puisqu'ils l'attaqueraient par son côté faible, et qu'ils l'irriteraient par des motifs colorés d'une fausse apparence de vertu. Le démon se mit aussitôt à l'œuvre. Saul était bien opposé à la doctrine de notre Sauveur dès le temps auquel le Seigneur la prêchait lui-même; néanmoins, tant que sa divine Majesté véeut dans le monde, il ne se fit point connaître comme zélateur aussi fougueux de la loi de Moïse et comme adversaire aussi implacable de celle du Sauveur ; ce fut à la mort de saint Étienne qu'il découvrit la haine que le dragon infernal avait allumée en lui contre les imitateurs de Jésus-Christ. Et comme dans cette occasion cet ennemi trouva le cœur de Saul si disposé à recevoir et à suivre ses mauvaises impulsions, il s'applaudit tellement d'avance du succès de sa malice, qu'il s'imagina n'avoir plus rien à souhaiter, et que cet homme se prêterait à toutes les méchancetés qu'il lui proposerait.

252. Dans cette confiance impie, Lucifer prétendit que Saul ôtât lui-même la vie à tous les apôtres, et ce qui est encore plus horrible, qu'il en fit de même à l'égard de la bienheureuse Marie. L'orgueil du cruel dragon alla jusqu'à cette folie. Mais il se trompait : Saul était d'un caractère trop noble et trop généreux. Aussi lui parut-il, au premier examen de ce projet diabolique, qu'il serait indigne de son honneur et de sa personne de commettre une pareille trahison et d'agir comme un homme de néant, tandis qu'il pou-

vait, croyait-il, détruire la loi de Jésus-Christ avec les armes de la raison et de la justice. Il eut encore une plus grande horreur d'attenter à la vie de sa très-sainte Mère, à cause des égards qui lui étaient dus en qualité de femme. Il l'avait vue si modeste et si constante au milieu des peines et dans le cours de la Passion de Jésus-Christ, qu'il la regardait depuis ce temps-là comme une femme grande et digne de vénération ; ainsi il la respectait, et il éprouvait même une certaine compassion de ses douleurs et de ses afflictions, que tout le monde savait avoir été extrêmes. C'est pour cette raison qu'il ne voulut rien entreprendre contre l'auguste Vierge, malgré les odieuses suggestions du démon. Et cette compassion qu'eut Saul des peines de notre auguste Reine lui servit beaucoup à avancer sa conversion. Il ne voulut pas davantage recourir à la trahison contre les apôtres, quoique Lucifer la lui présentât sous de spécieux prétextes, comme une chose digne de son courage. Mais, dédaignant ces moyens iniques, il se promit de se signaler entre tous les Juifs par l'acharnement avec lequel il persécuterait l'Église jusqu'à la détruire et abolir le nom de Jésus-Christ.

253. Le dragon et ses ministres furent satisfaits de cette résolution de Saul, n'en pouvant pas obtenir davantage. Et afin que l'on connaisse la haine qu'ils ont contre Dieu et contre ses créatures, je dois dire qu'ils tinrent ce même jour un autre conciliabule pour aviser aux mesures qu'ils pourraient prendre pour conserver la vie de cet homme, qu'ils trouvaient si

propre à exécuter leurs desseins. Ces cruels ennemis savent très-bien qu'ils n'ont nulle juridiction sur la vie des hommes, et qu'ils ne peuvent ni la leur donner ni la leur ôter, à moins que Dieu ne le leur permette dans quelque cas particulier; cependant ils voulurent dans cette occasion devenir les médecins et les tuteurs de la vie et de la santé de Saul, pour les lui conserver autant que cela pouvait dépendre d'eux, en le poussant à se garder de ce qui était nuisible et à user de ce qui était le plus salutaire, et en faisant servir d'autres choses naturelles à la conservation de sa santé. Mais avec toutes ces précautions ils ne purent point empêcher que la divine grâce n'opérât en Saul, lorsque celui qui en est l'auteur le jugea à propos ; d'ailleurs les démons étaient si loin de supposer que Saul pût en devenir le trophée, qu'ils n'eurent jamais le moindre doute qu'il reçût la loi de Jésus-Christ, et que la vie qu'ils tâchaient de conserver dût se prolonger pour leur ruine et pour leur plus grand tourment. Ce sont là les œuvres de la sagesse du Très-Haut, qui laisse le démon s'abuser dans ses conseils d'iniquité, afin qu'il tombe dans la fosse qu'il creuse et dans le piége qu'il tend sous les pas de Dieu (1), et que toutes ses machinations ne servent qu'à l'accomplissement de sa divine volonté, à laquelle ce rebelle ne saurait résister.

254 Le Seigneur disposait par ce grand conseil de sa très-haute sagesse, que la conversion de Saul fût et plus admirable et plus glorieuse. C'est pourquoi il

(1) Ps. LVI, 7.

permit que Saul, incité par Lucifer, allât, à l'occasion de la mort de saint Étienne, trouver le prince des prêtres, respirant la menace et le meurtre des disciples du Seigneur qui s'étaient dispersés hors de Jérusalem (1), et lui demander des pouvoirs pour les prendre partout où il les trouverait, et les amener prisonniers à Jérusalem. A l'appui de sa demande, Saul offrit sa personne, son bien et sa vie, et promit de faire ce voyage à ses dépens, pour défendre la loi de ses pères et pour empêcher que la nouvelle loi que les disciples du Crucifié prêchaient, ne prévalût contre elle. Ces avances déterminèrent facilement le souverain prêtre et les membres de son conseil à accueillir les propositions de Saul, et ils lui donnèrent sur-le-champ une ample commission avec diverses lettres, notamment pour Damas; parce qu'ils avaient appris que quelques-uns des disciples s'y étaient retirés, après avoir quitté Jérusalem. Saul se disposa à partir accompagné d'un certain nombre de satellites de la justice et de soldats. Mais sa principale escorte consistait en plusieurs légions de démons, qui sortirent de l'enfer pour l'assister dans cette entreprise, s'imaginant qu'avec de pareilles mesures ils viendraient à bout de l'Église, et que Saul la mettrait à feu et à sang. Et c'était véritablement son intention et le désir que Lucifer et ses ministres lui inspiraient aussi bien qu'à tous ceux qui le suivaient. Mais laissons-le maintenant sur la route de Damas, où il se rendait pour

(1) Act., IX, 1.

prendre dans les synagogues de cette ville tous les disciples de Jésus-Christ.

255. La grande Reine de l'univers n'ignorait rien de tout cela; car outre la science et la vision avec laquelle elle pénétrait jusqu'à la moindre pensée des hommes et des démons, les apôtres lui donnaient souvent avis de tout ce qu'on faisait contre les imitateurs de Jésus-Christ. Elle savait aussi depuis longtemps que Saul devait être apôtre du même Seigneur, le prédicateur des Gentils, un des ministres les plus illustres et les plus admirables de l'Église : en effet, son très-saint Fils l'avait informée de tous ces événements, comme je l'ai rapporté dans la seconde partie de cette histoire. Mais comme la persécution augmentait, le fruit que Paul devait opérer se faisait attendre, il ne portait pas ce nom de chrétien sous lequel il devait travailler si efficacement à la gloire du Seigneur; d'un autre côté, les disciples de Jésus-Christ, qui ignoraient le secret du Très-Haut, s'affligeaient et se laissaient presque décourager parce qu'ils connaissaient la fureur avec laquelle Saul les cherchait et les persécutait. Tout cela causa une peine extrême à la compatissante Mère de la grâce. Or, considérant dans sa divine prudence combien la situation était grave, elle s'anima d'une nouvelle et plus vive confiance pour demander le remède de l'Église et la conversion de Saul; et, prosternée en la présence de son Fils, elle cette prière :

256. « Souverain Seigneur, Fils du Père éternel, « Dieu vivant et véritable, engendré de sa propre

« substance indivisible, vous qui, par un prodige ad-
« mirable de votre bonté infinie, avez daigné devenir
« mon propre Fils : ô vie de mon âme! comment
« votre servante, à qui vous avez recommandé votre
« Église bien-aimée, pourra-t-elle vivre, si la persé-
« cution que vos ennemis ont excitée contre elle
« triomphe, et si votre haute puissance ne l'arrête?
« Comment pourrai-je souffrir de voir mépriser et
« fouler aux pieds le prix de votre mort et de votre
« sang? Si vous me donnez, Seigneur, pour enfants
« ceux que vous engendrez dans votre Église, que
« j'aime et que je regarde avec un amour mater-
« nel, comment pourrai-je me consoler de les voir
« opprimés, exténués, parce qu'ils confessent votre
« saint nom, et qu'ils vous aiment de tout leur cœur?
« Seigneur, la puissance et la sagesse vous appartien-
« nent (1), et il n'est pas juste que le dragon infernal,
« ennemi de votre gloire et calomniateur de mes en-
« fants et de vos frères, se glorifie contre vous. Con-
« fondez, mon Fils, l'ancien orgueil de ce serpent,
« qui s'élève de nouveau contre vous avec tant d'in-
« solence, menaçant de sa fureur les innocentes brebis
« de votre troupeau. Considérez comment il abuse et
« entraîne Saul, que vous avez choisi pour votre
« apôtre. Il est temps, mon Dieu, de faire agir votre
« toute-puissance, et de délivrer cette âme, de la-
« quelle et en laquelle doivent résulter tant de gloire
« pour votre saint nom, tant de biens pour l'univers
« entier. »

(1) I Paral., XXIX, 11.

257. La bienheureuse Marie persévéra assez longtemps en cette prière, s'offrant à endurer toute sorte de peines, et même à mourir, s'il était nécessaire, pour le remède de la sainte Église et pour la conversion de Paul. Et comme la sagesse infinie de son très-saint Fils avait subordonné cette conversion aux prières de sa Mère bien-aimée, voulant exécuter cette merveille, il descendit du ciel en personne et lui apparut dans le Cénacle, où elle priait dans sa retraite. Et sa divine Majesté lui dit avec cette douceur, avec cette tendresse filiale qu'elle lui témoignait toujours : « Ma Bien-« Aimée, ma Mère, en qui je trouve la complaisance « de ma parfaite volonté, quelles sont vos demandes? « Dites-moi ce que vous souhaitez? » L'humble Reine se prosterna de nouveau en la présence de son très-saint Fils, selon sa coutume; et l'ayant adoré comme vrai Dieu, elle lui dit : « Mon très-haut Seigneur, « vous connaissez par avance les pensées et les cœurs « des créatures, et mes désirs ne sont point cachés à « vos yeux. Ma demande part d'un cœur qui connaît « votre infinie charité envers les hommes, du cœur de « celle qui est Mère de l'Église, Avocate des pécheurs « et votre esclave. Si j'ai tout reçu de votre amour « immense sans l'avoir mérité, je n'ai pas sujet de « craindre que vous mépriserez mes désirs, quand ils « tendent à votre gloire. Je vous demande, mon Fils, « de regarder l'affliction de votre Église, et de vous « hâter, comme le meilleur des pères, de venir au se-« cours de vos enfants, engendrés par votre sang très-« précieux. »

258. Le Seigneur désirait entendre la voix et les gémissements de sa très-chère Mère et de son Épouse bien-aimée ; et c'est pour cela qu'il lui laissa redoubler ses prières dans cette occasion, comme s'il lui eût marchandé une faveur qu'il désirait lui accorder, et qu'il ne pouvait refuser à de tels mérites et à une telle charité. Cet artifice de l'amour divin fit naître entre notre Seigneur Jésus-Christ et sa très-douce Mère de saints entretiens pendant lesquels elle sollicita le terme de cette persécution par la conversion de Saul. Dans cette conférence sa divine Majesté lui dit : « Ma « Mère, comment ma justice sera-t-elle satisfaite, si « j'use de ma miséricorde et de ma clémence envers « Saul, lorsqu'il persiste dans l'incrédulité et dans la « malice la plus profonde, et qu'il mérite ma juste « indignation et un châtiment rigoureux, servant de « toutes ses forces mes ennemis pour détruire mon « Église et abolir la mémoire de mon nom dans le « monde ? » La Mère de la sagesse et de la miséricorde trouva une réponse à ces paroles si concluantes au point de vue de la justice, et elle dit avec cette même sagesse : « Mon adorable Fils, mon Seigneur et Dieu « éternel, quand vous avez, dans votre entendement « divin, choisi Paul pour votre apôtre et pour un vase « d'élection, et quand vous l'avez écrit dans votre « mémoire éternelle, ses péchés ne vous ont pas été « un empêchement, et leurs eaux n'ont pas été ca- « pables d'éteindre le feu de votre amour divin (1),

(1) Cant., VIII, 7.

« comme vous-même me l'avez manifesté. Vos mé-
« rites infinis ont été plus puissants et plus efficaces,
« vos mérites, sur la vertu desquels vous avez con-
« struit l'édifice de votre Église bien-aimée; ainsi je
« ne demande rien que vous-même n'ayez déjà dé-
« terminé : mais je m'afflige, mon Fils, de voir que
« cette âme s'avance vers un plus grand précipice et
« court à sa perte, qui causera celle de plusieurs au-
« tres (s'il en est de lui comme du reste des hommes),
« et que la gloire de votre nom, la joie des anges et
« des saints bienheureux (1), la consolation des
« justes, la confiance que doivent recevoir les pé-
« cheurs, et la confusion de vos ennemis soient re-
« tardées. Ne méprisez donc pas, mon adorable Fils
« et mon Seigneur, les prières de votre Mère; exécutez
« vos divins décrets, et faites que j'aie le bonheur de
« voir glorifier votre nom; car il est déjà temps, et
« l'occasion est propre : ne permettez pas que mon
« cœur soit attristé par le retardement d'un si grand
« bien dans votre Église. »

259. Les flammes de la charité embrasèrent tellement, durant cette prière, le chaste cœur de notre auguste Reine, que sa vie naturelle y eût sans doute été consumée, si le Seigneur lui-même ne la lui eût conservée par une vertu miraculeuse, quoiqu'il permît dans cette circonstance, afin de pouvoir se complaire d'autant mieux dans un amour si excessif de la part d'une simple créature, que sa bienheureuse Mère souf-

(1) Luc., xv, 10.

frît une certaine douleur sensible et tombât comme en défaillance. Mais il fut impossible, dirais-je volontiers, à son très-saint Fils, de résister davantage à la force d'un tel amour, qui le blessait au cœur; c'est pourquoi il la consola et la fortifia, et lui témoignant que ses prières lui étaient très-agréables, il lui dit : « Ma Mère, choisie entre toutes les créatures, que « votre volonté se fasse au plus tôt. Je ferai à l'égard « de Saul tout ce que vous demandez, et je le chan- « gerai tellement, qu'il deviendra tout à coup le dé- « fenseur de mon Église qu'il persécute, et le prédi- « cateur de ma gloire et de mon nom. Dans quelques « instants je vais le recevoir dans mon amitié et dans « ma grâce. »

260. Notre Sauveur Jésus-Christ disparut alors de la présence de sa très-sainte Mère, qui continua sa prière, et eut une vision fort claire de tout ce qui se passait. Le même Seigneur apparut bientôt à Saul, à peu de distance de la ville de Damas, où il se rendait en toute diligence, sans que les progrès de la marche pussent mesurer ceux de sa haine contre Jésus. Le Seigneur se montra à lui dans une nuée resplendissante de la lumière et de l'éclat de sa gloire; en même temps Saul fut environné au dedans et au dehors de la lumière divine, et son cœur et ses sens furent vaincus sans pouvoir résister à une telle force. Il fut renversé de son cheval, et il entendit à l'instant une voix d'en haut, qui lui disait : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous* (1)? Il répondit tout troublé et saisi d'une grande

(1) Act., IX, 4.

crainte : *Seigneur, qui êtes-vous?* La voix lui dit : *Je suis Jésus que vous persécutez; il vous est dur de résister à l'aiguillon de ma puissance.* Alors Saul répondit tout tremblant et plus effrayé : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse; que voulez-vous faire de moi?* Ceux qui accompagnaient Saul entendirent ces demandes et ces réponses, quoiqu'ils ne vissent point notre Sauveur Jésus-Christ, comme le vit Saul; mais ils virent la splendeur qui l'environnait, et ils furent tous fort intimidés, et tellement frappés d'un événement si extraordinaire, qu'ils demeurèrent quelque temps tout interdits et comme hors d'eux-mêmes.

261. Cette nouvelle merveille, inouïe jusqu'alors dans le monde, fut plus grande et plus efficace en ce qui était secret qu'en ce qui paraissait aux sens ; car non-seulement Saul fut abattu, renversé, privé de la vue, et de ses forces physiques au point qu'il aurait incontinent expiré sans un secours particulier de la puissance divine; mais il fut aussi intérieurement changé en un homme nouveau, d'une manière plus parfaite que lorsqu'il passa du néant à l'être naturel qu'il avait, et se trouva plus loin de ce qu'il était auparavant que la lumière ne l'est des ténèbres, et le firmament du centre de la terre ; car il passa de l'image et de la ressemblance du démon à celle du séraphin le plus sublime et le plus enflammé. Ce fut un dessein de la sagesse et de la toute-puissance divine de triompher de telle sorte de Lucifer et de ses démons dans cette conversion miraculeuse, qu'en vertu de la Passion et de la mort de Jésus-Christ ce dragon fût vaincu

et sa malice confondue par le moyen de la nature humaine, et de remporter ce triomphe en faisant contraster les effets de la grâce et de la rédemption en un homme avec le péché même de Lucifer et avec ses effets. Et ici ce contraste eut lieu, car la vertu de Jésus-Christ transforma Saul de démon en ange de grâce, dans un instant aussi rapide que celui dans lequel l'orgueil transforma Lucifer en démon. Il arriva qu'en la nature angélique la suprême beauté déchut jusqu'à une extrême difformité; et en la nature humaine la plus grande laideur s'éleva à la parfaite beauté. Lucifer descendit ennemi de Dieu du plus haut du ciel jusqu'aux plus profonds abîmes de la terre; et un homme monta ami du même Dieu de la terre jusqu'à l'empyrée.

262. Mais comme ce triomphe n'aurait pas été assez glorieux, si le vainqueur n'eût donné à cet homme plus que Lucifer n'avait perdu, le Tout-Puissant voulut rehausser de toute cette différence la victoire qu'il remportait en Saul sur le démon. Car, quoique déchu de la grâce fort éminente qu'il avait reçue, Lucifer ne perdit pas la vision béatifique, et il n'en fut pas non plus privé, puisqu'elle ne lui avait pas été manifestée, et que, loin de se disposer à l'obtenir, il s'en rendit indigne; mais à l'instant que Saul se disposa à la justification et reçut la grâce, la gloire lui fut aussi communiquée, et il vit clairement la Divinité, quoique ce ne fût qu'en passant. O vertu invincible de la puissance divine! ô efficace infinie des mérites de la vie et de la mort de Jésus-Christ! Il était

vraiment bien juste que, si la malice du péché avait dans un instant changé l'ange en démon, la grâce de notre Rédempteur fût encore plus puissante et plus abondante que le péché (1) et tirât cet homme de ses abîmes pour l'élever non-seulement à une grâce, mais encore à une gloire si éminente. Cette merveille fut plus grande que d'avoir créé les cieux et la terre, et toutes les créatures qu'elle contient. Elle a été plus grande que de donner la vue aux aveugles, la santé aux malades, et que de ressusciter les morts. Consolons-nous, pécheurs, par l'espérance que nous a laissée cette justification merveilleuse, puisque nous avons pour notre Rédempteur, pour notre Père, et pour notre Frère le même Seigneur qui a justifié Paul; et il n'est pas moins puissant ni moins saint pour nous qu'il ne l'a été pour lui.

263. Tandis que Paul se trouvait renversé par terre, contrit de ses péchés et entièrement renouvelé par la grâce justifiante et par d'autres dons infus, il fut illuminé et préparé en toutes ses puissances intérieures, comme il convenait qu'il le fût. Et après cette préparation il fut enlevé dans l'empyrée, qu'il appelle troisième ciel, déclarant aussi ne point savoir s'il fut ravi avec son corps, ou seulement en esprit (2). Mais il y vit clairement la Divinité, par une vision qui était plus qu'ordinaire, quoique ce ne fût qu'en passant. Outre la perception qu'il eut de l'être de Dieu et de ses attributs infinis en perfection, il connut le mys-

(1) Rom., v, 20. — (2) II Cor., xii, 2.

tère de l'incarnation et de la rédemption du genre humain, tous ceux de la loi de grâce, et l'état de l'Église. Il connut le bienfait incomparable de sa justification, la prière que fit saint Étienne, et mieux encore celle que la très-pure Marie avait faite, et comment le moment de sa justification avait été hâté par cette prière dont les mérites, après ceux de Jésus-Christ, la lui avaient préparée dans l'acceptation divine. Il fut dès lors très-reconnaissant et très-dévot à la grande Reine du ciel, dont la dignité lui fut manifestée, et il la reconnut toujours pour sa bienfaitrice. Il sut aussi en quoi consistait l'apostolat auquel il était appelé, et qu'il y devait travailler et souffrir jusqu'à la mort. Beaucoup d'autres secrets lui furent en même temps révélés, qu'il ne lui fut pas permis de découvrir, comme il le déclare lui-même (1). Il s'offrit à accomplir tout ce qu'il connut être la volonté divine, et à se sacrifier entièrement pour l'exécuter, comme il le fit depuis. La très-sainte Trinité accepta le sacrifice et l'offrande de ses lèvres, et en présence de tous les courtisans célestes elle le désigna comme le prédicateur et le docteur des Gentils, et le nomma vase d'élection, destiné à porter le saint nom du Très-Haut dans tout l'univers.

264. Ce fut un jour d'une grande joie accidentelle pour les bienheureux; ils firent tous de nouveaux cantiques de louanges pour glorifier la puissance divine d'une si rare merveille. Car si la conversion du

(1) II Cor., XII, 4.

moindre pécheur les remplit d'une nouvelle allégresse (1), quelle devait être celle que leur causait une conversion en laquelle la grandeur et la miséricorde du Seigneur se manifestaient avec tant d'éclat, dont tous les mortels devaient tirer des fruits si précieux, et la sainte Église une gloire si particulière ! Il revint de ce ravissement, changé de Saul en saint Paul ; et quand il se releva il parut être aveugle, sans qu'il lui fût possible de voir la lumière du soleil. On le conduisit à Damas à la maison d'un de ses amis, où, au grand étonnement de tous, il demeura trois jours sans boire ni manger, absorbé dans la plus sublime oraison. Il se prosterna, et se mettant à pleurer ses péchés (quoiqu'il en eût été justifié), il s'écria, l'âme navrée de douleur au souvenir de sa vie passée : « Hélas ! dans quelles ténèbres et dans quel aveu« glement ai-je vécu, et avec combien de précipita« tion courais-je à la damnation éternelle ! O amour « infini ! ô charité sans mesure ! ô très-douce clé« mence de la bonté éternelle ! Qui vous a obligé, « Seigneur, à un tel témoignage d'amour envers ce « vermisseau de terre, envers ce blasphémateur et « votre ennemi ? Mais qui peut vous y avoir obligé, si « ce n'est vous-même, si ce n'est votre Mère et votre « Épouse par ses prières ? Dans le temps qu'aveuglé et « environné de ténèbres je vous persécutais, vous « êtes venu au-devant de moi, miséricordieux Sei« gneur. Alors que j'allais répandre le sang innocent,

(1) Luc., xv, 7.

« qui aurait toujours crié vengeance contre moi ; « vous qui êtes le Dieu des miséricordes et le Rédemp- « teur de nos âmes, vous me lavez et me purifiez par « le vôtre, vous me faites participant de votre inef- « fable divinité. Combien de sujets n'ai-je pas de « chanter éternellement des miséricordes si inouïes ! « Qui me donnera des larmes pour pleurer suffisam- « ment une vie si horrible à vos yeux ? Que les cieux « et la terre publient votre gloire. Pour moi je prê- « cherai votre saint nom, et je le défendrai au milieu « de vos ennemis. » Saint Paul redisait ces paroles et d'autres semblables dans son oraison avec une douleur incomparable, en y joignant des actes de très-ardente charité, d'humilité profonde et de très-vive reconnaissance.

265. Le troisième jour après la chute et la conversion de Saul, le Seigneur parla dans une vision à un des disciples, nommé Ananie, qui se trouvait à Damas (1). Et sa divine Majesté ayant appelé Ananie par son nom comme son serviteur et son ami, lui ordonna d'aller dans la maison d'un homme nommé Jude, lui marquant l'endroit où il demeurait, et d'y chercher Saul de Tarse, qu'il reconnaîtrait parce qu'il le trouverait en prière. Au même moment Saul eut une autre vision du Seigneur, en laquelle il connut le disciple Ananie, et le vit comme venant vers lui et comme lui rendant la vue, en lui mettant les mains sur la tête. Mais le disciple Ananie n'eut alors

(1) Act., IX, 10, etc.

aucune connaissance de cette vision de Saul; c'est pourquoi il répondit au Seigneur : « J'ai ouï dire à « plusieurs personnes, Seigneur, combien cet homme « a fait de maux à vos saints dans Jérusalem; il a « même reçu des princes des prêtres le pouvoir de « charger de fers tous ceux qui invoquent votre « nom : et cependant, Seigneur, vous ordonnez à « une pauvre brebis comme moi d'aller chercher le « loup même qui veut la dévorer ? » Mais le Seigneur lui dit : « Allez sans crainte, car cet homme que vous « croyez mon ennemi est pour moi un vase d'élection « que j'ai choisi pour porter mon nom devant les « Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Is-« raël. Et je lui montrerai combien il doit souffrir « pour mon nom. » Alors le disciple connut tout ce qui s'était passé.

266. En vertu de cette parole du Seigneur, Ananie obéit et s'en alla aussitôt dans la maison où Saul était. Il le trouva en prière, et lui dit : *Mon frère Saul, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé vers vous afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit* (1). Il reçut aussi de la main d'Ananie la sainte communion, par laquelle il fut fortifié, et rendit des actions de grâces à l'auteur de tous ces bienfaits. Ensuite il donna à son corps la nourriture dont il était privé depuis trois jours. Il demeura et conversa pendant quelques jours avec les disciples du Seigneur

(1) Act., IX, 17, etc.

qui étaient à Damas; et, se prosternant à leurs pieds, il leur demanda pardon, et les pria de l'admettre parmi eux comme leur serviteur et leur frère, quoique le moindre et le plus indigne de tous. Par leur conseil il se montra aussitôt en public, et commença à prêcher Jésus-Christ comme le Messie et le Rédempteur du monde, avec tant de ferveur et de sagesse, qu'il confondait les Juifs incrédules qui se trouvaient à Damas, où ils avaient plusieurs synagogues. Ils étaient tous stupéfaits de ce changement, et se disaient sans pouvoir revenir de leur surprise : « N'est-ce pas là celui qui tourmentait à Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom de Jésus, et qui est même venu ici exprès pour les emmener prisonniers aux princes des prêtres? D'où vient donc le changement que nous voyons en lui? »

267. Saint Paul se fortifiait de plus en plus (1), et prêchait avec un plus grand zèle, confondant les Juifs et les Gentils, de sorte qu'ils tinrent conseil pour le perdre, et il arriva ce que je rapporterai dans la suite. Cette miraculeuse conversion de saint Paul eut lieu un an et un mois après le martyre de saint Étienne, le 25 janvier, le même jour auquel la sainte Église la célèbre, et c'était la trente-sixième année de la naissance de Jésus-Christ; car saint Étienne, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre douzième, mourut le premier jour de la trente-cinquième année, et la conversion de saint Paul arriva à la fin du premier

(1) Act., IX, 20.

mois de la trente-sixième, saint Jacques étant déjà parti de Jérusalem pour aller prêcher, comme je le dirai plus tard.

268. Revenons à la grande Reine des anges, qui par la science infuse et par la vision dont j'ai fait plusieurs fois mention, connut tout ce qui se passait à l'égard de Saul; son premier et déplorable état, sa fureur contre le nom de Jésus-Christ, sa chute de cheval et ce qui la causa, son changement, sa conversion, et surtout la miraculeuse et singulière faveur d'être ravi jusqu'au troisième ciel, et d'y voir clairement la Divinité; enfin tout ce qui lui arrivait dans Damas. Il était, au reste, convenable et même juste que cette auguste Dame pénétrât ce grand mystère, non-seulement en qualité de Mère du Seigneur et de sa sainte Église, et comme l'instrument d'une si rare merveille, mais aussi parce qu'elle seule pouvait l'exalter dignement, beaucoup mieux que saint Paul, et mieux même que tout le corps mystique de l'Église; et il ne fallait pas qu'un bienfait si nouveau et qu'une œuvre si admirable de la droite du Tout-Puissant ne trouvassent point la reconnaissance qu'ils devaient inspirer aux mortels. C'est cette reconnaissance que la bienheureuse Vierge témoigna d'une manière parfaite, solennisant la première ce nouveau miracle avec le retour possible à tout le genre humain. Elle convia tous ses anges et un très-grand nombre d'autres qui vinrent du ciel, et avec tous ces chœurs divins elle entonna un cantique de louanges pour glorifier la puissance, la sagesse et la miséri-

corde libérale que le Très-Haut avait fait éclater en faveur de saint Paul, et un autre cantique pour exalter les mérites de son très-saint Fils, en vertu desquels cette conversion pleine de merveilles avait été opérée. Par cette fidèle reconnaissance de l'auguste Marie, le Très-Haut fut, selon notre manière de concevoir, comme satisfait de ce qu'il avait opéré en saint Paul pour le bien de son Église.

269. Mais ne passons pas sous silence les soliloques du nouvel apôtre, inquiet de la place qu'il occuperait dans le cœur de la tendre Mère, et du jugement qu'elle porterait sur lui quand elle saurait qu'il avait été l'ennemi et le persécuteur si acharné de son très-saint Fils et de ses disciples, et qu'il avait travaillé avec tant de zèle à détruire l'Église. Ces réflexions de saint Paul ne procédaient pas tant de l'ignorance que de l'humilité et de la vénération avec laquelle il regardait en son esprit la Mère de Jésus-Christ. Toutefois, il ne savait pas alors que cette grande Dame fût informée de tout ce qui lui était arrivé. Et quoiqu'il la considérât comme une Mère très-miséricordieuse, après qu'il l'eut reconnue en Dieu comme la Médiatrice de sa conversion et de son salut, néanmoins, les énormités de sa vie passée l'intimidaient, l'humiliaient, et lui causaient une espèce de crainte, se réputant indigne de la grâce d'une telle Mère, dont il avait persécuté le Fils avec tant de fureur et d'aveuglement. Il lui semblait que pour pardonner des crimes si affreux il fallait une miséricorde infinie, et il se disait que la Mère était une simple créature.

D'un autre côté il s'encourageait, parce qu'il entendait dire qu'elle avait pardonné à ceux-là mêmes qui avaient crucifié son Fils, et il se persuadait qu'elle l'imiterait toujours en cela. Les disciples l'assuraient aussi qu'elle était pleine de douceur et de compassion envers les pécheurs, et lui parlaient souvent de sa grande clémence. Leurs discours redoublaient le désir qu'il avait de la voir, et il se proposait intérieurement de se prosterner à ses pieds, et de baiser la terre où elle aurait marché. Mais bientôt il rougissait de honte à la pensée de se présenter devant Celle qui était la véritable Mère de Jésus, et craignait qu'elle ne le rebutât, parce qu'elle vivait dans une chair mortelle. Il hésitait s'il la supplierait de le châtier, parce qu'il s'imaginait que ce serait une espèce de satisfaction; mais il lui semblait aussi que cette vengeance ne s'accordait point avec son extrême bonté, puisque, bien loin de se venger, elle avait demandé et obtenu pour lui une si grande miséricorde.

270. Parmi ces réflexions et d'autres semblables, le Seigneur permit que saint Paul eût quelques peines sensibles, mais pourtant douces; et à la fin, s'adressant à lui-même, il se dit : « Prends courage, ô « homme vil et pécheur; car sans doute Celle qui « a prié pour toi te recevra et te pardonnera, puis« qu'elle est Mère véritable de Celui qui est mort « pour ton salut; elle agira comme Mère d'un tel « Fils; ils sont tous deux pleins de miséricorde et « de clémence, et ils ne méprisent pas le cœur con-

« trit et humilié (1). » La divine Mère pénétrait par sa très-sublime science les craintes et les pensées qui agitaient l'esprit de saint Paul. Elle prévit aussi que le nouvel apôtre ne pourrait pas de fort longtemps se rendre auprès d'elle; c'est pourquoi, touchée d'une compassion maternelle, elle ne voulut pas différer jusqu'alors de donner à saint Paul la consolation qu'il souhaitait; et, pour la lui procurer de Jérusalem, où elle était, elle s'adressa à un de ses saints anges, et lui dit : « Esprit céleste et ministre de mon « Fils et de mon Seigneur, je suis émue de la peine « qui afflige l'humble cœur de Paul. Je vous prie, « mon ange, d'aller au plus tôt à Damas, pour le « fortifier et pour calmer ses inquiétudes. Vous le « féliciterez de son bonheur, et l'avertirez de la re- « connaissance éternelle qu'il doit à mon très-saint « Fils de la clémence avec laquelle il l'a attiré à son « amitié et à sa grâce, et l'a choisi pour son apôtre. « Vous lui ferez aussi savoir que jamais homme n'a « été l'objet d'une miséricorde pareille à celle qui « s'est manifestée sur lui. Et vous lui direz de ma « part que je l'assisterai comme Mère dans toutes ses « peines, et que je le servirai comme servante que « je suis de tous les apôtres et de tous les ministres « qui prêchent le saint nom et la doctrine de mon « Fils. Vous lui donnerez la bénédiction en mon « nom, et vous lui direz que je la lui envoie au « nom de Celui qui a daigné prendre chair dans

(1) Ps. L, 19.

« mon sein et se nourrir de mon propre lait. »

271. Le saint ange exécuta ponctuellement les ordres de sa Reine, et arriva en fort peu de temps auprès de saint Paul, qui continuait sa prière; car cela arriva le jour après son baptême, et le quatrième jour après sa conversion. L'ange lui apparut sous une forme humaine, avec une beauté et une splendeur admirable, et lui dit tout ce que l'auguste Marie lui avait ordonné. Saint Paul reçut cette ambassade avec une humilité, avec un respect et avec une joie incomparable; et, répondant à l'ange, il lui dit : « Puis-« sant ministre du Très-Haut, moi le plus vil de tous « les hommes, je vous supplie, très-doux esprit qui « connaissez mes grandes obligations et qui savez « combien il a fait éclater en moi sa miséricorde « infinie en me manifestant ses richesses, de vouloir « bien lui rendre de dignes actions de grâces et des « louanges éternelles, de ce que, malgré mon démé-« rite, il m'a communiqué sa lumière divine et mar-« qué du caractère de ses enfants. Il m'a suivi par « sa clémence lorsque je m'éloignais le plus de sa « bonté; il est venu à ma rencontre dans le temps « que je le fuyais; quand dans mon aveuglement je « me livrais à la mort, il m'a donné la vie; quand « je le persécutais comme ennemi, il m'a élevé à sa « grâce et à son amitié, me payant par les plus « grands de tous les bienfaits des plus grands de tous « les outrages (1). Personne ne s'est jamais rendu

(1) I Tim., I, 13.

« aussi digne d'horreur que moi, et personne n'a « jamais été si libéralement pardonné et favorisé. Il « m'a tiré de la gueule du lion pour me mettre au « nombre des brebis de son troupeau. Vous êtes « témoin, esprit céleste, de tout cela, aidez-moi « donc à reconnaître éternellement tant de faveurs. « Je vous prie de dire à la Mère de miséricorde, mon « auguste Reine, que son indigne serviteur se pros- « terne à ses pieds dans la poussière, et la conjure « avec un cœur contrit de pardonner à celui qui a « été assez téméraire que d'entreprendre d'abolir le « nom et l'honneur de son adorable Fils; d'oublier « l'énormité de mes offenses, et d'agir à l'égard de « ce blasphémateur comme la Mère qui a conçu, « qui a enfanté et qui a nourri en restant toujours « vierge, le même Seigneur qui lui a donné l'être, « et qui l'a choisie à cet effet entre toutes les créa- « tures. Je mérite le plus rigoureux châtiment pour « tant de crimes, et je suis prêt à le subir, pourvu « que j'y puisse sentir la clémence de son bénin re- « gard, pourvu qu'elle ne me refuse ni sa grâce ni « sa protection. Qu'elle m'admette au nombre des « enfants de son Église, qu'elle aime avec tant de ten- « dresse; car je sacrifie pour son agrandissement et « pour sa défense mes désirs et mon propre sang, et « j'obéirai en tout à Celle que je reconnais pour ma « Protectrice et pour la Mère de la grâce. »

272. Le saint ange porta cette réponse à la bienheureuse Marie; et quoique dans sa profonde sagesse elle la connût d'avance, le céleste ambassadeur ne

laissa pas que de la redire. Elle l'entendit avec une joie toute particulière, et rendit de nouvelles actions de grâces au Très-Haut pour les œuvres magnifiques qu'il faisait dans le nouvel apôtre Paul, et pour le bien qui en résultait à toute l'Église et à ses enfants. Je parlerai le mieux qu'il me sera possible, dans le chapitre suivant, de la confusion et de l'abattement que causa cette merveilleuse conversion de saint Paul à Lucifer et à tous ses démons, et de plusieurs autres secrets qui m'ont été découverts sur la malice de ce dragon.

Instruction que j'ai reçue de la grande Reine des anges.

273. Ma fille, aucun des fidèles ne doit ignorer que le Très-Haut ne put convertir saint Paul et le justifier sans multiplier pour cette œuvre miraculeuse les merveilles de sa puissance infinie. Mais il les opéra pour montrer aux hommes combien sa bonté l'incline à leur pardonner et à les élever à son amitié et à sa grâce, et pour leur enseigner comment ils doivent coopérer et répondre à ses appels à l'exemple de ce grand apôtre. Le Seigneur réveille et appelle beaucoup d'âmes par la force de ses inspirations et de ses grâces, et il y en a plusieurs qui y répondent, qui obtiennent leur justification, et qui reçoivent les

sacrements de la sainte Église ; mais toutes ne persévèrent pas en leur justification ; il s'en trouve encore moins qui avancent dans la perfection ; la plupart, après avoir commencé selon l'esprit, finissent selon la chair. Ce pourquoi elles ne persévèrent point en la grâce et retombent aussitôt dans leurs fautes, c'est qu'elles ne disent point dans leur conversion ce que dit saint Paul dans la sienne : *Seigneur, que vous plaît-il faire de moi, et que vous plaît-il que je fasse pour vous* (1) ? Et s'il y a des gens qui prononcent ces paroles de bouche, ce n'est pas du fond de leur cœur, où ils conservent toujours un certain amour d'eux-mêmes, de l'honneur, des biens de la terre, et un secret attachement au plaisir et à l'occasion du péché, qui bientôt les fait trébucher et tomber.

274. Mais l'apôtre fut le parfait modèle de ceux qui se convertissent à la lumière de la grâce, non-seulement parce qu'il passa d'un extrême à l'autre, du bout de la région du péché au bout de la région de la grâce et des faveurs les plus admirables ; mais aussi parce qu'il coopéra par sa volonté à cette vocation, s'arrachant tout entier à son mauvais état et fuyant sa propre volonté, pour s'abandonner en tout à la volonté divine. Ces paroles : *Seigneur, que vous plaît-il faire de moi?* exprimaient ce renoncement à lui-même et cette soumission absolue à la volonté divine dans lesquels consista, en ce qui dépendait de lui, toute sa régénération. Et c'est parce qu'il dit

(1) Act., IX, 6.

ces paroles avec toute la sincérité d'un cœur contrit et humilié, qu'il se dépouilla de toute sa volonté, qu'il s'abandonna entièrement à celle de Dieu, et qu'il prit une ferme résolution de ne jamais plus hasarder ses puissances et ses sens aux périls de la vie animale et sensible, en laquelle il s'était égaré. Il détermina de se soumettre aux ordres du Très-Haut de quelque manière qu'il les connût, et de les exécuter sans retard, sans objection, comme il le fit lorsque le Seigneur lui prescrivit d'entrer dans la ville de Damas, et lorsqu'il obéit au disciple Ananie en tout ce qu'il lui ordonna. Et comme le Très-Haut, qui pénètre les secrets du cœur humain (1), connut la sincérité avec laquelle Paul correspondait à sa vocation et s'abandonnait à la volonté divine, non-seulement il l'accueillit avec une complaisance infinie, mais il lui départit des grâces, des dons et des faveurs ineffables avec la plus grande abondance; et quoiqu'il ne les eût pas méritées, il ne les aurait pas néanmoins reçues, s'il ne s'y fût disposé par ce complet abandon à la volonté du Seigneur.

275. Cela étant, je veux, ma fille, que vous pratiquiez pleinement ce que je vous ai commandé plusieurs fois : c'est de renoncer à vous-même, de vous éloigner de toutes les créatures, et d'oublier tout ce qui est visible, apparent et trompeur. Répétez souvent, mais beaucoup plus de cœur que de bouche : *Seigneur, que vous plaît-il faire de moi?* Car si vous voulez faire

(1) Jerem., XVII, 10.

quelque chose par votre propre volonté, vous ne chercherez pas en tout avec sincérité la volonté du Seigneur. L'instrument n'a d'autre mouvement que celui que lui imprime la main de l'artisan, et s'il avait un seul mouvement propre, il pourrait résister à la volonté de celui qui le manie. Il en arrive de même entre Dieu et l'âme : si elle a quelque volonté qui la fasse agir sans attendre que Dieu la meuve, alors elle s'oppose au bon plaisir du Seigneur lui-même. Et comme il respecte les droits de la liberté qu'il lui a donnée, il la laisse s'égarer parce qu'elle le veut, et qu'elle n'attend point l'impulsion de son divin artisan.

276. Et d'autant qu'il n'est pas convenable que toutes les opérations des créatures dans la vie mortelle soient miraculeusement conduites par la puissance divine, le Seigneur, pour ôter aux hommes toute vaine excuse, a gravé la loi dans leur cœur, et l'a déposée ensuite dans sa sainte Église, afin que par elle ils connaissent la volonté divine, qu'ils s'y conforment, et qu'ils l'accomplissent fidèlement. En outre il a établi dans son Église les supérieurs et ses ministres, afin que, les écoutant et leur obéissant comme au Seigneur même, qui les assiste (1), les âmes lui obéissent en même temps, et qu'elles eussent ce motif de sécurité. Vous avez toutes ces ressources, ma très-chère fille, avec une grande abondance, pour que vous n'entrepreniez aucune chose sans consulter

(1) Luc., x, 16.

la volonté de Celui qui dirige votre âme, car le Seigneur vous envoie à lui, comme il envoya Paul à son disciple Ananie. Vous avez à cet égard de plus étroites obligations que les autres, parce que le Très-Haut vous a regardée avec amour, et vous a prévenue d'une grâce spéciale; il veut que vous soyez comme un outil en sa main, puisqu'il vous assiste, vous gouverne et vous meut par lui-même, par moi et par ses saints anges, et qu'il le fait avec la fidélité, avec l'attention et avec la persévérance que vous connaissez. Considérez donc combien il est juste que vous mouriez entièrement à votre propre volonté, que la divine ressuscite en vous, et qu'elle donne l'âme et la vie à toutes vos actious. Imposez silence à tous vos raisonnements, et soyez persuadée que, quand vous réuniriez toute la science des hommes les plus sages, tout le conseil des plus prudents, et même toute l'intelligence des anges, vous ne réussiriez pas à beaucoup près aussi bien avec toutes ces lumières à exécuter la volonté du Seigneur, ni même à la connaître, que vous n'y réussirez en vous abandonnant entièrement à son bon plaisir. Il n'y a que lui qui sache ce qui vous convient, et il le veut avec un amour éternel; il a choisi vos voies, et c'est lui qui vous y conduit. Laissez-vous donc guider à sa divine lumière, sans perdre le temps à réfléchir à ce que vous devez faire, car ces réflexions pourraient vous égarer; mais vous trouverez toute la sécurité possible dans ma doctrine et dans mes instructions. Gravez-les dans votre cœur, et travaillez de toutes vos forces à les mettre en pra-

tique, afin de vous rendre digne de mon intercession et de mériter par elle que le Très-Haut vous attire à lui.

CHAPITRE XV

On déclare les moyens secrets dont les démons se servent pour attaquer les âmes. — Comment le Seigneur les défend par les anges, par l'auguste Marie et par lui-même. — Conciliabule que ses ennemis tinrent après la conversion de saint Paul contre cette grande Reine et contre l'Église.

277. Par l'abondante doctrine des saintes Écritures (1), et ensuite par les écrits des pieux docteurs, toute l'Église catholique et en même temps tous ses enfants sont informés de la malice et de la cruauté vigilante avec lesquelles les démons les persécutent, faisant tous leurs efforts et employant tous leurs artifices pour les entraîner, si ce leur était possible, dans les tourments éternels. Nous savons aussi par les mêmes Écritures combien le pouvoir infini du Seigneur nous défend, afin que, si nous voulons nous prévaloir de sa protection invincible, nous marchions

(1) Gen., III, 1; I Paral., XXI, 1; Job., II, 1; Zach., III, 1; Matth., XIII, 19; Luc., VIII, 12; XIII, 16; Act., V, 3.

en sûreté jusqu'à ce que nous soyons arrivés au bonheur éternel, qu'il nous a préparé par les mérites de notre Sauveur Jésus-Christ, et qu'il nous donnera si nous le méritons de notre côté. Saint Paul dit que tous les livres saints ont été écrits pour nous affermir dans cette confiance et pour nous consoler par cette assurance, afin que notre espérance ne soit point vaine, comme elle le sera, si nous l'avons sans les bonnes œuvres (1). C'est pour cette raison que l'apôtre saint Pierre joint ces deux choses ensemble, lorsque nous ayant dit de déposer toutes nos inquiétudes dans le sein du Seigneur, qui prend toujours soin de nous, il ajoute aussitôt : « Soyez sobre et veillez, parce que le démon votre ennemi rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un qu'il puisse dévorer (2). »

278. Ces avis et plusieurs autres que renferme l'Écriture sainte, sont communs et généraux. Et quoique par tous ces avertissements et par une expérience continuelle les enfants de l'Église pussent se faire en particulier une juste idée des ruses et des machinations que les démons emploient pour nous perdre (3); néanmoins, comme les hommes terrestres et charnels, accoutumés seulement à ce qui frappe les sens, n'élèvent point leur esprit aux choses plus hautes (4), ils vivent dans une fausse sécurité, igno-

(1) II Cor., IV, 4; XI, 14; Rom., XV, 5; Ephes., VI, 11; I Thes., II, 18. — (2) I Petr., V, 8. — (3) Apoc., II, 10 *et alibi*. — (4) I Cor., II, 14.

rant la cruauté secrète avec laquelle les démons les poussent à leur perte. Ils ignorent aussi la protection divine qui les couvre et les garantit, et dans leur aveuglement ils ne reconnaissent pas plus le bienfait qu'ils ne craignent le péril. Malheur à vous, terre, dit saint Jean dans l'Apocalypse, parce que Satan est descendu vers vous dans une grande colère (1)! L'évangéliste entendit ce cri d'alarme dans le ciel, où les bienheureux se seraient affligés de la guerre secrète qu'un ennemi si puissant et si furieux venait faire aux hommes, s'ils pouvaient y connaître un sentiment de douleur. Mais quoique notre danger ne puisse pas faire souffrir les saints dans le ciel, ils ne laissent pas d'avoir compassion de nous, qui, plongés dans une léthargie effroyable, ne sentons point notre propre mal, et n'avons point compassion de nous-mêmes. Pour tirer de ce funeste sommeil ceux qui liront cette histoire, j'ai appris que j'avais reçu en tout ce que j'en ai écrit une lumière particulière qui m'a découvert les secrets conseils de méchanceté qu'ont tenus et que tiennent les démons contre les mystères de Jésus-Christ, contre l'Église et contre ses enfants, comme je l'ai rapporté en plusieurs endroits, pour faire connaître aux hommes quelques-uns des secrets cachés de la guerre invisible que nous font les esprits malins pour nous maîtriser selon leur volonté. Dans cet endroit, et à l'occasion de ce qui arriva en la conversion de saint Paul, le Seigneur m'a encore

(1) Apoc., XII, 12.

mieux éclairci cette vérité, afin que je l'expose et que l'on connaisse la lutte continuelle que nos anges soutiennent au-dessus de nos sens contre les démons pour défendre les âmes, et la manière dont le Tout-Puissant les vainc, soit par le moyen des mêmes anges, soit par la très-pure Marie, soit par notre Seigneur Jésus-Christ, soit par lui-même.

279. Pour ce qui est des combats que les saints anges livrent aux démons pour nous défendre de leur envie et de leur malice, nous en avons des témoignages fort clairs dans les livres saints; et il suffit pour mon sujet de les supposer sans les répéter ici. On sait ce que le saint apôtre Jude dit dans son Épître catholique (1) : que saint Michel entra en dispute avec le démon sur ce que cet ennemi prétendait découvrir le corps de Moïse, que le saint archange avait enterré par le commandement du Seigneur dans un lieu qui était caché aux Juifs. Lucifer prétendait le faire connaître, pour porter le peuple à adorer le corps du prophète par des sacrifices, et à changer par là le culte de la loi en idolâtrie; et saint Michel empêchait que le sépulcre ne fût découvert. Cette inimitié de Lucifer et de ses démons est aussi ancienne que leur désobéissance; elle est aussi cruelle, aussi implacable que ce dragon a été superbe et l'est encore contre Dieu, depuis qu'il a connu dans le ciel que le Verbe éternel voulait prendre chair humaine et naître de cette femme qu'il vit revêtue du soleil (2);

(1) Jud., v. 9. — (2) Apoc., xii, 1.

ce dont j'ai dit quelque chose dans la première partie. La haine que cet esprit orgueilleux a contre Dieu et contre les hommes, vint de ce qu'il ne voulut point se soumettre aux conseils de la Sagesse éternelle. Et comme il ne peut l'exercer contre le Seigneur même, il l'assouvit contre les ouvrages de sa toute-puissance. Comme encore le démon, par sa nature angélique, s'attache obstinément, pour ne jamais lâcher prise, à ce que sa volonté a une fois déterminé; il ne saurait cesser de persécuter les hommes, quoiqu'il ne le fasse pas toujours par les mêmes moyens; il change de ruses, mais point d'intention; et sa haine, au contraire, s'est accrue et s'accroît de plus en plus par les faveurs que Dieu accorde aux justes et aux saints de son Église, et par les victoires que remporte sur lui la postérité de cette femme son ennemie, dont Dieu lui avait dit qu'il la persécuterait, mais qu'elle lui écraserait la tête (1).

280. Mais comme cet ennemi est un esprit intelligent, qui ne se lasse ni ne se fatigue dans ses opérations, il est si diligent à nous persécuter, qu'il commence ses poursuites dès l'instant que nous commençons notre existence dans le sein de nos mères, et les continue jusqu'à ce que l'âme soit séparée du corps, et ainsi nous expérimentons ce que dit Job, que la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle (2). Cette guerre ne consiste pas seulement en ce que nous sommes conçus dans le péché originel,

(1) Gen., III, 15. — (2) Job., VII, 1.

et que nous sortons du sein de nos mères avec la concupiscence rebelle et avec les passions déréglées qui nous inclinent au mal; mais indépendamment de cette opposition, de cette rébellion dont nous portons toujours le principe en notre propre nature, le démon, pour nous combattre avec une plus grande fureur, se sert de toutes ses ruses et du pouvoir que nous lui donnons; il se sert aussi de nos sens, de nos puissances, de nos inclinations et de nos passions. Il tâche encore de se prévaloir de plusieurs autres causes naturelles, pour nous empêcher par leur moyen de recevoir la vie dans le sein de nos mères, afin de nous empêcher en même temps de recevoir le remède qui nous procure le salut éternel. Et s'il ne peut y réussir, il fait tous ses efforts pour nous pervertir et pour nous faire perdre la grâce, et emploie tous ses artifices dès l'instant de notre conception jusqu'à la dernière heure de notre vie, qui est celle qui termine aussi notre combat.

281. C'est ce qui arrive surtout à l'égard des enfants de l'Église : car aussitôt que les démons savent que le fait de la génération naturelle du corps humain se produit, ils observent en premier lieu l'intention des parents, s'ils sont en état de péché ou en état de grâce, s'ils ont abusé ou non des facultés génératrices; puis ils étudient leur complexion, car les pères et mères la communiquent ordinairement à leurs enfants. Ils considèrent aussi les causes naturelles, non-seulement les particulières, mais encore les générales, qui concourent à la génération et à la

formation des corps humains. Et joignant toutes ces données à leur longue expérience, ils tâchent de découvrir, autant qu'ils peuvent, la complexion ou les inclinations qu'aura le sujet engendré, tirant dès lors de grands pronostics pour l'avenir. Que s'ils sont favorables pour l'enfant, ils font tous leurs efforts pour empêcher qu'il ne vienne heureusement au monde, suscitant divers périls, ou de violentes tentations aux mères, afin qu'elles fassent des fausses couches dans les quarante ou quatre-vingts jours que tarde l'infusion de l'âme. Mais quand ils savent une fois que Dieu a créé et uni l'âme au corps, la rage de ces esprits rebelles est incroyable; et alors ils emploient toute leur malice pour empêcher la naissance de l'enfant, et qu'il ne reçoive le baptême, s'il naît en un lieu où l'on ne puisse le lui donner incontinent. Pour cela ils tâchent par leurs tentations et suggestions de porter les mères à divers désordres et excès, à la suite desquels l'enfant naît avant terme ou meurt dans leur sein; car parmi les catholiques, et même parmi les hérétiques qui usent du baptême, les démons se contenteraient d'empêcher que leurs enfants ne le reçussent, afin qu'ils ne fussent pas justifiés, et qu'ils allassent aux limbes, où ils ne verraient pas Dieu; mais parmi les infidèles et les idolâtres, ils n'y prennent pas tant de soins, parce qu'ils sont assurés de la damnation des enfants et de celle de leurs parents.

282. Le Très-Haut a garanti aux hommes de diverses manières sa protection pour les défendre

contre cette méchanceté du dragon. La manière commune est celle de sa providence générale, par laquelle il gouverne les causes naturelles, afin qu'elles aient leurs effets au moment convenable, sans que la puissance des démons puisse les arrêter ou les pervertir en ces mêmes effets : car pour cela le Seigneur leur limite le pouvoir par lequel ils bouleverseraient le monde, s'il le laissait à la disposition de leur malice implacable. Mais c'est ce que la bonté du Créateur ne permet pas; il ne veut pas abandonner ses ouvrages ni le gouvernement des choses inférieures, et encore moins celui des hommes, à ses ennemis irréconciliables, qui ne remplissent dans l'univers que le rôle de vils bourreaux dans une société bien organisée, et même en cela ils ne font que ce qui leur est ordonné et permis. Et si les hommes dépravés n'avaient aucune intelligence avec ces ennemis, accueillant leurs mensonges et commettant des fautes dignes de châtiment, on verrait, suivant l'ordre établi dans toute la nature, les causes communes et particulières produire leurs effets propres, et il n'arriverait point parmi les fidèles tant de malheurs de tout genre, de mauvaises récoltes, des maladies, des morts subites, et tant de maux que le démon a inventés. Tout cela ne doit être attribué, ainsi que tant d'accidents fâcheux en la naissance des enfants qui naissent tout contrefaits, qu'aux désordres et aux péchés des hommes; car nous donnons nous-mêmes des armes au démon pour nous combattre, et nous méritons d'être châtiés par sa malice, puisque nous nous y livrons.

283. Outre cette providence générale, nous avons la protection particulière des saints anges, à qui, suivant l'expression de David (1), le Très-Haut a ordonné de nous porter dans leurs mains, de peur que nous ne tombions dans les piéges du démon, et le Roi-Prophète dit dans un autre endroit (2) que le Seigneur nous enverra son ange qui campera près de nous pour nous défendre et nous délivrera des périls. Cette protection commence aussi, comme la persécution, dès le sein de notre mère où nous recevons l'être humain, et dure jusqu'au moment auquel notre âme comparaîtra devant le tribunal de Dieu, pour y être traitée selon qu'elle l'aura mérité. Dès l'instant que l'enfant a été conçu dans le sein de sa mère, le Seigneur ordonne aux anges de garder et l'enfant et la mère. Plus tard, au temps marqué, il lui assigne un ange particulier pour sa garde, comme je l'ai expliqué dans la première partie. Mais dès la génération, les anges ont de grandes disputes avec les démons pour défendre les enfants qu'ils prennent sous leur protection. Les démons allèguent qu'ils ont juridiction sur eux, parce qu'ils sont conçus dans le péché, enfants de malédiction, indignes de la grâce et des faveurs divines, et esclaves des mêmes démons. Les anges les défendent, alléguant qu'ils sont conçus selon l'ordre des causes naturelles, sur lesquelles l'enfer n'a aucune autorité; et que, s'ils ont le péché originel, ils le contractent avec la nature

(1) Ps. xc, 12. — (2) Ps. xxxiii, 7.

même, par la faute de leurs premiers parents, et non par leur propre volonté; que, malgré le péché, Dieu les crée, afin qu'ils le connaissent, le louent et le servent, et qu'en vertu de la Passion et des mérites de Jésus-Christ, ils puissent mériter la gloire; que ces fins ne doivent point être empêchées par la seule volonté des démons.

284. Ces ennemis allèguent aussi que, dans la génération des enfants, les parents n'ont pas eu la droite intention ni la fin qu'ils devaient avoir, et qu'ils ont péché par l'abus des facultés génératrices. Ce droit est le plus fort que puissent alléguer les démons contre les enfants dans le sein de leur mère; car il est certain que les péchés de leurs parents éloignent beaucoup d'eux la protection divine, ou méritent que la génération soit empêchée. Cela arrive souvent, et parfois, même après la conception, les enfants périssent avant que de naître; mais communément les anges les gardent. Et si ce sont des enfants légitimes, ils allèguent que leurs parents ont reçu le sacrement et la bénédiction de l'Église; et s'ils ont quelques vertus, si, par exemple ils sont charitables envers les pauvres, s'ils sont pieux et dévots, s'ils pratiquent quelques bonnes œuvres, les anges s'en servent comme d'armes contre les démons, pour défendre ceux qui leur ont été recommandés. A l'égard des enfants qui ne sont pas légitimes, les disputes sont plus grandes, parce que l'ennemi a plus de juridiction sur une génération en laquelle Dieu est si offensé; et que les parents méritent avec justice un châtiment rigoureux : ainsi, Dieu

manifeste beaucoup plus sa miséricorde libérale en défendant et conservant les enfants illégitimes. Les saints anges s'en prévalent, tout en alléguant, comme je l'ai dit plus haut, le caractère des effets naturels. Lorsque les parents n'ont personnellement aucun mérite ni aucune vertu, quand ils n'ont que des péchés et des vices, alors les anges allèguent encore en faveur des enfants les mérites qui se trouvent en leurs ancêtres ou en leurs frères, et les prières de leurs amis et de ceux à qui ils ont été recommandés, disant qu'ils ne sont nullement responsables des désordres et des excès de leurs parents. Ils allèguent aussi que ces enfants peuvent par la vie parvenir à de grandes vertus et à une sainteté éminente, et que le démon n'a aucun droit pour empêcher celui qu'ils ont d'arriver à connaitre et à aimer leur créateur. Dieu révèle quelquefois aux anges que les enfants sont choisis pour faire quelque chose de grand au service de l'Église, et alors leur défense est très-vigilante et très-puissante; mais aussi les démons augmentent leur fureur et leur persécution par les conjectures qu'ils tirent de la sollicitude des anges.

285. Toutes ces disputes et celles que nous rapporterons dans la suite sont spirituelles, comme le sont les anges et les démons, et les armes avec lesquelles les anges et le Seigneur même combattent, sont également spirituelles. Mais les plus offensives contre les esprits malins sont les vérités des mystères de la Divinité, de la très-sainte Trinité, de notre Sauveur Jésus-Christ, de l'union hypostatique, de la rédemp-

tion, de l'amour immense avec lequel il nous aime et comme Dieu et comme homme, et nous procure le salut éternel; puis, la sainteté et la pureté de l'auguste Marie, ses mystères et ses mérites. Les démons perçoivent de nouvelles notions de tous ces mystères, afin qu'ils les connaissent et qu'ils les considèrent; et les saints anges ou Dieu même les forcent à cette perception. Alors il arrive ce que dit saint Jacques, que les démons croient les vérités divines, et qu'ils en tremblent (1): car ces vérités les accablent et les tourmentent de telle sorte, que pour en détourner la vue ils se précipitent dans l'abîme et demandent que Dieu leur ôte ces notions qu'ils reçoivent, comme de l'union hypostatique et des autres vérités, parce qu'elles les tourmentent plus que le feu qui les dévore, à cause de la grande horreur qu'ils ont pour les mystères de Jésus-Christ. C'est pour cette raison que les anges redisent souvent dans ces combats : *Qui est semblable à Dieu? Qui est semblable à Jésus-Christ, Dieu et homme véritable, qui est mort pour le genre humain? Qui est semblable à la très-pure Marie notre Reine, qui fut exempte de tout péché, et qui a donné dans son sein la chair et la forme humaine au Verbe éternel, étant vierge et demeurant toujours vierge?*

286. Les démons continuent leur persécution, et les anges leur défense, après la naissance des enfants. C'est alors que le dragon redouble sa fureur contre les enfants qui peuvent recevoir le baptême, faisant tous

(1) Jacob., II, 19.

ses efforts pour l'empêcher; et c'est aussi alors que la faiblesse de l'enfant crie vers le Seigneur ce que dit Ezéchias : *Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi* (1). Cet appel au Seigneur, il semble que les anges le fassent au nom des enfants, lorsqu'ils les gardent avec une sollicitude si vigilante dès qu'ils sont sortis du sein de leur mère, lorsqu'ils ne peuvent eux-mêmes se défendre, et que tous les soins de ceux qui les élèvent ne sauraient prévenir tant de périls qui les environnent dans un âge si tendre. Mais les saints anges suppléent souvent à cette impuissance; car ils les gardent et les défendent quand ils dorment et quand ils se trouvent seuls en d'autres occasions, dans lesquelles un grand nombre d'enfants périraient si leurs anges ne les protégeaient. Ceux qui reçoivent le saint baptême et la confirmation ont en ces sacrements une puissante défense contre l'enfer, à cause du caractère d'enfants de l'Église qu'ils leur donnent; par la justification qui les régénère et les fait enfants de Dieu et les héritiers de sa gloire, par les vertus de foi, d'espérance et de charité, et par les autres qui nous ornent et qui nous fortifient pour faire le bien; par la participation aux autres sacrements et aux suffrages de l'Église, dans lesquels les mérites de Jésus-Christ et de ses saints nous sont appliqués; et par d'autres grands bienfaits que tous les fidèles confessent. Que si nous nous en prévalions, nous vaincrions le démon par ces armes, et il n'aurait

(1) Isa., XXXVIII, 14.

rien à prétendre contre aucun des enfants de la sainte Église.

287. Mais, hélas! combien petit est le nombre de ceux qui, étant arrivés à l'usage de la raison, ne perdent pas incontinent la grâce du baptême, et ne se mettent point du parti du démon contre leur Dieu! C'est alors, semble-t-il, que le Seigneur devrait avec justice nous abandonner, et nous refuser la protection de sa Providence et de ses saints anges. Il ne le fait pourtant pas: au contraire, quand nous commençons à nous rendre indignes de sa divine protection, il l'augmente avec une plus grande clémence, pour manifester en nous les richesses de son infinie bonté. On ne saurait exprimer combien grande est la malice avec laquelle les démons tâchent de pervertir les hommes, et de les faire tomber dans quelque péché aussitôt qu'ils ont l'usage de la raison. Ils s'y prennent de loin, et s'efforcent de les accoutumer dès leur enfance à toute sorte d'actions vicieuses, en leur faisant entendre et voir des choses qui portent au mal, même chez leurs parents, chez ceux qui les élèvent, et dans les compagnies où se trouvent des personnes plus âgées et plus vicieuses, et en déterminant les parents à négliger les précautions nécessaires pour préserver dans leurs tendres années leurs enfants du danger des mauvaises impressions. Car à cette époque on imprime en eux comme sur une cire molle tout ce qui frappe leurs sens, et c'est par là que le démon meut leurs inclinations et leurs passions; et ordinairement les hommes eux-mêmes

suivent dans leur conduite leurs inclinations et leurs passions, à moins d'être soutenus par un secours particulier. Il en résulte que, parvenus à l'usage de la raison, les adolescents les suivent aussi, et se laissent entraîner par les choses sensibles et délectables dont les images remplissent leur imagination. Et quand le démon les a fait tomber dans quelque péché, il prend incontinent possession de leur âme, et acquiert un nouveau droit sur eux pour les attirer à d'autres, comme il arrive trop souvent, au grand malheur de tant de personnes.

288. Les soins que prennent les saints anges d'écarter de nous tous ces dangers et de nous défendre du démon, ne sont pas moins grands. Ils envoient souvent aux pères et mères des inspirations saintes qui les excitent à veiller à l'éducation de leurs enfants, à les instruire en la loi de Dieu, à les former à la pratique des œuvres chrétiennes et de quelques dévotions, à les éloigner des occasions du mal, enfin à les accoutumer à l'exercice des vertus. Ils envoient aussi de saintes inspirations aux enfants à mesure qu'ils avancent en âge, ou selon la connaissance que leur donne le Seigneur de ce qu'il veut opérer en leur âme. Ils ont de grandes disputes avec les démons touchant cette défense : car ces malins esprits allèguent contre les enfants tous les péchés des parents et les actes répréhensibles des enfants eux-mêmes; lors même que ces actes ne les rendent pas criminels, les démons disent qu'ils ont leur œuvre à eux, et qu'ils ont droit de la continuer dans telle âme. Que si

les enfants étant arrivés à l'usage de raison commencent à pécher, la résistance que font les démons pour empêcher les anges de les tirer du péché est plus forte. Alors les anges allèguent les vertus de leurs parents et de leurs ancêtres, et les bonnes actions des mêmes enfants. N'eussent-ils fait que prononcer le nom de Jésus ou celui de Marie lorsqu'on leur apprend à l'articuler, ils l'allèguent pour les défendre, disant qu'ils ont commencé à honorer le saint nom du Seigneur et celui de sa Mère; et s'ils ont d'autres dévotions, s'ils savent et récitent les prières chrétiennes, les saints anges s'en servent encore et se prévalent de tout cela comme d'armes propres à l'homme pour le défendre du démon; car, par chaque bonne œuvre que nous faisons, nous lui ôtons quelque chose du droit qu'il a acquis sur nous par le péché originel, et surtout par les péchés actuels.

289. Quand l'homme est parvenu à l'usage de la raison, c'est alors que le combat entre les anges et les démons augmente; car, dès l'instant que nous avons commis quelque péché, le dragon infernal redouble sa fureur pour nous faire perdre la vie avant que nous ayons fait pénitence, afin que nous nous damnions. Et pour nous précipiter en d'autres nouveaux crimes, il sème de piéges toutes les voies que l'on a à parcourir dans chaque état, sans en excepter aucun, ne mettant pas néanmoins en tous les mêmes dangers. Que si les hommes connaissaient ce secret tel qu'il est en réalité, et s'ils voyaient les embûches que le démon leur dresse par leur propre

faute, ils marcheraient tous en tremblant; plusieurs quitteraient ou n'embrasseraient point leur état; et d'autres abandonneraient les fonctions et les charges qu'ils ont recherchées avec ambition. Mais, ignorant les périls où ils sont, ils vivent dans une fausse et trompeuse sécurité, parce qu'ils ne sont touchés que de ce qui frappe leurs sens; ainsi ils ne craignent point les précipices que le démon leur creuse pour leur funeste ruine. C'est pourquoi il y a tant d'insensés, et si peu de véritables sages; il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus; les vicieux et les pécheurs sont sans nombre, et les vertueux et les parfaits sont fort rares. A mesure que les hommes multiplient leurs péchés, le démon acquiert des actes effectifs de possession en leur âme; et s'il ne peut ôter la vie à ceux qui sont ses esclaves, il les traite du moins comme de vils serviteurs; alléguant qu'ils sont tous les jours d'autant plus à lui, qu'ils veulent bien eux-mêmes lui appartenir, et qu'il n'est pas juste de les lui enlever, ni de leur donner du secours, puisqu'ils n'en profitent point; ni de leur appliquer les mérites de Jésus-Christ, puisqu'ils les méprisent; ni l'intercession des saints, puisqu'ils les oublient.

290. Tels sont, entre autres titres qu'il n'est pas possible de rapporter ici, ceux que le démon fait valoir pour raccourcir le temps de la pénitence à ceux qui se livrent à lui par leurs péchés. Que s'il ne peut y réussir, il tâche de les détourner des voies par lesquelles ils peuvent arriver à la justifica-

tion; et en cela il réussit souvent. Toutefois jamais une âme n'est privée de la protection divine et de la défense des saints anges, qui nous délivrent à chaque instant du péril de la mort; ce qui est si certain, qu'à peine se trouvera-t-il un seul homme qui ne l'ait pu éprouver dans le cours de sa vie. Ils ne cessent de nous envoyer des inspirations, des impressions, et se servent de tous les moyens convenables pour nous avertir des malheurs dont nous sommes menacés. Ils nous défendent même de la rage des démons, et allèguent contre eux, pour notre défense, tout ce que l'entendement d'un ange et d'un compréhenseur peut découvrir en tout ce sur quoi leur très-ardente charité et leur pouvoir s'étendent. Et tout cela est très-souvent nécessaire à l'égard de plusieurs âmes qui se sont livrées à la juridiction du démon, et qui n'usent de leur liberté et de leurs facultés que pour se mettre sous son empire tyrannique. Je ne parle point ici des infidèles, des idolâtres et des hérétiques; car, quoique les anges gardiens les défendent et leur donnent de bonnes inspirations, et les excitent quelquefois à faire de bonnes actions morales qu'ils allèguent ensuite en leur défense, ce qu'ils font néanmoins le plus souvent en leur faveur, c'est de les garantir des périls de mort, afin que Dieu ait sa cause plus justifiée, leur ayant donné tant de temps pour se convertir, et ils tâchent aussi d'empêcher qu'ils ne commettent toutes les fautes dans lesquelles les démons voudraient les entraîner; car la charité des saints anges s'applique à leur épargner du moins les

peines plus grandes que la malice du démon travaille à leur attirer en l'autre monde.

291. C'est dans le corps mystique de l'Église que la lutte entre les anges et les démons est la plus vive, selon les différents états des âmes. Les esprits célestes défendent généralement tous les enfants de l'Église avec les armes pour ainsi dire communes, qu'ils ont reçues dans le saint baptême ; ils se servent du caractère de la grâce, des vertus, des bonnes œuvres, des mérites, s'ils en ont acquis quelques-uns, des dévotions qu'ils ont envers les saints, des prières des justes qui intercèdent pour eux, et des bons mouvements qu'ils ont eus pendant toute leur vie. Cette défense est très-puissante pour les justes : car, comme ils sont dans la grâce et dans l'amitié de Dieu, les anges ont un plus grand droit contre les démons, et par là ils les éloignent et leur représentent les âmes justes et saintes comme formidables à tout l'enfer ; et à cause de ce seul privilége on devrait estimer la grâce au-dessus de tout ce qui est créé. Il y a d'autres âmes tièdes et imparfaites qui tombent dans le péché et qui se relèvent quelquefois ; les démons allèguent contre celles-ci un plus grand droit pour user de leur cruauté envers elles. Mais les saints anges ne laissent pas que de les défendre et de faire tous leurs efforts pour empêcher que *le roseau cassé*, comme dit Isaïe, *ne soit brisé tout à fait ; que la mèche qui fume encore ne soit éteinte* (1).

(1) Isa., XLII, 3.

292. Il se trouve d'autres âmes si malheureuses et si dépravées, qu'après avoir perdu la grâce du baptême, elles n'ont fait aucune bonne œuvre dans toute leur vie; ou si quelquefois elles se relèvent du péché, elles s'y rejettent si résolûment, qu'il semble qu'elles aient arrêté leurs comptes avec Dieu, agissant comme sans espérance d'une autre vie, sans crainte de l'enfer et sans la moindre horreur d'aucun péché. Dans ces âmes, la grâce n'a aucune action vitale et ne saurait produire aucun mouvement de véritable vertu; aussi les saints anges ne trouvent-ils rien de bon à alléguer pour leur défense. Les démons crient alors: Celles-ci du moins nous appartiennent en toutes les manières et sont soumises à notre empire, la grâce n'ayant point de part en elles. Ces esprits malins représentent aux anges tous les péchés, toutes les méchancetés et tous les vices de ces âmes qui servent volontairement de si cruels maîtres. On ne saurait croire ni exprimer ce qui se passe à leur égard entre les démons et les anges; car les ennemis s'opposent avec une extrême fureur à ce qu'on leur donne aucune bonne inspiration et aucun secours. Mais comme ils ne peuvent en cela l'emporter sur la puissance divine, ils font les derniers efforts et se servent de tous leurs artifices, afin qu'au moins elles ne reçoivent point ce secours et qu'elles ne fassent aucun cas de la vocation du ciel. Et il arrive souvent en ces âmes une chose fort remarquable, c'est que, toutes les fois que Dieu leur communique par lui-même ou par le moyen de ses anges quelque sainte inspiration ou quelque bon mouve-

ment, il faut premièrement chasser les démons et les éloigner, afin qu'elles y donnent leur attention et que ces oiseaux de rapine ne viennent aussitôt détruire cette bonne semence (1). Les anges font ordinairement cette défense par les paroles que j'ai déjà citées : *Qui est semblable à Dieu, qui habite les lieux les plus élevés? Qui est semblable à Jésus-Christ, qui est à la droite du Père éternel? Et qui est semblable à la très-pure Marie?* Ils se servent aussi d'autres paroles semblables qui mettent les démons en fuite, et alors ils se précipitent quelquefois dans l'abîme; mais comme leur rage reste toujours la même, ils reviennent bientôt au combat.

293. Les ennemis emploient aussi toute leur malice pour porter les hommes à multiplier leurs péchés, afin que la mesure de leurs iniquités soit bientôt comblée, et que, le temps de la pénitence leur manquant avec la vie (2), ils puissent les précipiter dans leurs tourments. Mais, si les saints anges qui se réjouissent de la conversion du pécheur, ne peuvent pas la lui procurer malgré lui, ils s'efforcent autant qu'ils peuvent de détourner les enfants de l'Église de leurs désordres, en les éloignant d'une infinité d'occasions de pécher, ou, quand ils s'y trouvent engagés, de les décider à pécher moins. Et lorsque, par tous ces charitables soins et par mille autres que les mortels ignorent, ils ne peuvent ramener tant d'âmes qu'ils connaissent être dans le péché, ils se prévalent

(1) Luc., VIII, 12. — (2) Galat., VI, 10.

de l'intercession de l'auguste Marie, et la prient de s'interposer comme médiatrice auprès du Seigneur, et de se charger de confondre les démons. Et pour que les pécheurs aient en quelque sorte un certain droit à sa miséricordieuse pitié, les anges pressent leur âme d'avoir quelque dévotion particulière envers cette grande Dame, et de lui rendre quelque service qu'ils puissent faire valoir. Il est vrai sans doute que toutes les bonnes œuvres que l'on fait en état de péché mortel sont mortes et comme des armes impuissantes contre le démon; néanmoins elles ont toujours quelque convenance (quoique éloignée) à cause de la sainteté de leurs objets et de leurs bonnes fins; et avec elles le pécheur est moins mal disposé que sans elles. De sorte que ces œuvres, présentées par les anges et surtout par la très-pure Marie, ont une espèce de vie ou de ressemblance à la vie aux yeux du Seigneur, qui les regarde alors autrement que dans le pécheur, et quoiqu'elles ne puissent pas le porter à le favoriser, il le fait à cause de ceux qui le prient.

294. C'est ainsi qu'une infinité d'âmes sortent du péché et des griffes de Satan, la très-pure Marie venant à leur secours quand la défense des anges ne suffit pas; car il y a un très-grand nombre d'âmes qui sont réduites à un état si déplorable, qu'elles ont besoin d'un bras aussi puissant que celui de cette grande Reine. C'est pour cette raison que les démons sont si tourmentés de leur propre fureur quand ils savent que quelque pécheur se souvient de la bienheureuse Vierge ou qu'il l'invoque; car ils connaissent

la tendre compassion avec laquelle elle les accueille; ils savent que, si elle sollicite pour eux, elle gagne la cause, et qu'alors il ne leur reste aucune espérance ni même aucune force pour lui résister; mais qu'ils se trouvent aussitôt vaincus. Il arrive souvent que, quand Dieu veut opérer une conversion particulière, cette auguste Reine ordonne avec empire aux démons de s'éloigner de cette âme et d'aller dans l'abîme où ils vont toujours à sa voix. D'autres fois, sans qu'elle leur fasse ce commandement, Dieu frappe leur intelligence de l'idée des mystères de sa Mère, de la puissance et de la sainteté dont elle est douée, et devant ces nouvelles notions ils prennent la fuite, ils tombent atterrés et vaincus, incapables de détourner les âmes de répondre et de coopérer à la grâce que cette charitable Dame leur a obtenue de son très-saint Fils.

295. Mais, quoique l'intercession de cette grande Reine soit si efficace et son pouvoir si formidable aux démons, quoique le Très-Haut ne fasse aucune faveur à l'Église et aux âmes qu'elle n'y contribue par ses prières, il arrive en beaucoup de rencontres que l'humanité du Verbe incarné combat elle-même pour nous, et nous défend contre les attaques de Lucifer et de ses ministres d'iniquité, se déclarant avec sa Mère en notre faveur et vainquant les démons : tant est grand l'amour que cet adorable Seigneur a pour les âmes, et tant est ardent le zèle avec lequel il s'occupe de leur salut éternel! Et cela n'arrive pas seulement quand les âmes sont justifiées par le moyen

des sacrements; car alors les ennemis sentent contre eux la vertu de Jésus-Christ et de ses mérites d'une manière plus immédiate; mais en d'autres conversions merveilleuses le Seigneur envoie à ces esprits rebelles des espèces particulières, par lesquelles il les abat et les confond, leur représentant quelques-uns de ses mystères, comme on l'a remarqué plus haut. C'est de cette manière que s'opéra la conversion de saint Paul, celle de la Madeleine et de plusieurs autres saints; et la même chose a lieu quand il faut garantir quelque royaume catholique ou l'Église des trahisons et des méchancetés que l'enfer invente pour les détruire. Pour des événements semblables, non-seulement la très-sainte Humanité, mais aussi la Divinité infinie, avec la puissance qui est attribuée au Père éternel, se déclare immédiatement contre tous les démons en la manière que nous venons de dire, leur donnant une nouvelle connaissance et de nouvelles espèces des mystères et de la toute-puissance qui doit les opprimer, les vaincre et leur enlever la prise qu'ils ont faite, ou qu'ils entreprennent de faire.

296. Quand le Très-Haut oppose ces moyens si puissants au dragon infernal, tout ce royaume de confusion est troublé pendant plusieurs jours jusqu'au fond de ses abîmes, la terreur s'y répand, on n'y entend que des hurlements effroyables, et les démons ne peuvent s'arracher à ce lieu d'horreur, jusqu'à ce que le Seigneur leur permette d'en sortir pour venir sur la terre. Mais lorsqu'ils savent qu'ils

ont cette permission, ils se remettent à persécuter les âmes avec leur première fureur. Et quoiqu'il semble que ce soit une chose qui ne s'accorde point avec leur orgueil, de recommencer le combat contre celui qui les a vaincus, néanmoins l'envie qu'ils ont contre les hommes, de ce qu'ils peuvent arriver à la jouissance de Dieu, et la fureur avec laquelle ils désirent les priver de ce bonheur, l'emportent chez les démons sur la honte de la défaite, et les déterminent à nous persécuter jusqu'à la fin de notre vie. Que si les péchés des hommes n'avaient pas offensé d'une manière si excessive la divine miséricorde, il m'a été découvert que Dieu userait maintes fois de sa puissance infinie pour défendre bien des âmes, même par une intervention miraculeuse. Il en userait surtout en faveur du corps mystique de l'Église, et de certains royaumes catholiques, en déjouant les complots que trame l'enfer pour perdre la chrétienté, comme nous le voyons de nos propres yeux dans ces siècles malheureux, où nous ne méritons point que la puissance divine nous défende; car nous irritons tous communément la justice du Seigneur, et le monde s'est allié avec l'enfer, à la tyrannie duquel Dieu permet qu'il se soumette, parce que les hommes s'obstinent de plus en plus dans leur déplorable aveuglement.

297. Cette protection du Très-Haut dont nous venons de parler éclata en la conversion de saint Paul; car il le choisit dès le sein de sa mère, comme le dit le saint lui-même (1), le destinant en son entende-

(1) Galat., I, 15.

ment divin à être son apôtre et un vase d'élection. Jusqu'à la persécution de l'Église, sa vie se passa au milieu de divers événements sur la portée desquels le démon prit le change, comme il lui arrive souvent à l'égard d'un grand nombre d'âmes; mais cet ennemi l'observa dès sa conception, il sonda son caractère et se préoccupa du soin avec lequel les anges le défendaient et le gardaient. Leur sollicitude excita sa haine et lui fit chercher les moyens de le faire périr dans ses premières années. Ce dessein ne lui ayant pas réussi, il tâcha, au contraire, de lui conserver la vie quand il le vit persécuter l'Église, comme je l'ai rapporté plus haut. Quand ensuite les anges essayèrent en vain de faire revenir Saul de cette erreur, par laquelle il s'était si volontairement livré aux démons, notre puissante Reine accourut à son secours, regardant cette cause comme la sienne propre; grâce à elle, Jésus-Christ employa sa vertu divine, et le Père éternel, à son tour, l'arracha de sa main puissante des griffes du dragon; c'est ainsi qu'il fut confondu et précipité à l'instant dans l'abîme par la présence de Jésus-Christ, avec tous les démons qui accompagnaient Saul sur la route de Damas.

298. Lucifer et ses suppôts sentirent dans cette occasion la force invincible de la toute-puissance divine; ils en furent tellement accablés et terrifiés, que, pendant plusieurs jours, ils restèrent immobiles au fond des cavernes infernales. Mais aussitôt que le Seigneur leur eut ôté de l'intelligence les espèces qu'il leur avait données pour les confondre, ils ne respi-

rèrent plus que la vengeance. Et Lucifer ayant convoqué les autres démons, leur adressa ces paroles : « Comment est-il possible que j'apaise ma fureur à la vue de tant d'outrages que je reçois chaque jour de ce Verbe incarné, et de cette femme qui l'a conçu et enfanté, s'étant fait homme dans son sein? Où est maintenant ma force? où est ma puissance? où est ma fureur? où sont les triomphes que j'ai remportés sur les hommes, depuis que sans raison Dieu m'a précipité des cieux dans cet abîme? Il semble, mes amis, que le Tout-Puissant veuille fermer les portes de ces enfers et ouvrir celles du ciel, de sorte que par là notre empire sera détruit, et je verrai mes projets s'évanouir, moi qui brûle du désir d'entraîner dans ces tourments le reste des hommes. Si Dieu fait tant de merveilles en leur faveur, après les avoir rachetés par sa mort; s'il leur témoigne tant d'amour; s'il les attire à son amitié avec tant de force et de prodiges, ils se laisseront sans doute gagner par un si grand amour et par de pareils bienfaits, fussent-ils aussi insensibles que les bêtes féroces, et eussent-ils un cœur aussi dur que le diamant. Ils l'aimeront et le suivront tous, sinon ils sont plus rebelles et plus obstinés que nous. Quelle âme sera assez stupide pour ne pas se montrer reconnaissante envers ce Dieu-Homme, qui lui procure sa propre gloire avec tant de tendresse? Saul était notre ami, l'instrument de mes desseins, soumis à ma volonté et à mon empire, ennemi du Crucifié, et je lui réservais les tourments les plus cruels dans cet enfer. Pourtant il me l'a arraché

des mains lorsque je m'y attendais le moins, et de son bras fort et puissant il a élevé un petit homme terrestre à une grâce et à des faveurs si sublimes, que nous-mêmes ses ennemis nous ne pouvons nous défendre d'une espèce d'admiration. Qu'est-ce qu'a fait Saul pour acquérir un bonheur si extraordinaire? N'était-il pas à mon service, exécutant mes ordres et bravant Dieu lui-même? Or, s'il a été si généreux envers lui, que ne sera-t-il pas envers de moindres pécheurs! Quand même il ne les convertirait pas avec d'aussi grandes merveilles, il les appellera et les attirera à lui par le baptême et par les autres sacrements, au moyen desquels il y en a tant qui sont justifiés chaque jour. Cet exemple si rare suffira pour qu'il attire le monde entier, tandis que pour détruire l'Église je prétendais me servir de ce Saul qui la défendra maintenant avec un intrépide courage. Faut-il que je voie la vile nature humaine élevée à la félicité et à la grâce que j'ai perdues, et qu'elle entre dans les cieux d'où j'ai été chassé? Cela me tourmente plus dans ma propre fureur que le feu qui me brûle. J'enrage de ne pouvoir m'anéantir. Pourquoi Dieu ne le fait-il pas, et me condamne-t-il à un pareil supplice? Mais puisqu'il en est ainsi, dites-moi, mes sujets, que ferons-nous contre ce Dieu si puissant? Nous ne pouvons rien contre lui, mais nous pouvons nous en venger sur les hommes qu'il aime tant, puisqu'en cela nous bravons sa volonté. Et comme ma grandeur est plus que jamais irritée contre cette femme notre ennemie, qui lui a donné l'être humain, je veux de nouveau

essayer de la détruire et de me venger de l'injure qu'elle nous a faite en nous ôtant Saul et en nous chassant dans cet enfer. Je ne serai point satisfait que je ne l'aie vaincue. Je jure donc de tourner contre elle tous les artifices que j'ai inventés contre Dieu et contre les hommes, depuis que j'ai été précipité dans cet abîme. Suivez-moi tous, pour m'aider dans cette entreprise et pour exécuter ma volonté. »

299. Ce fut là le discours de Lucifer; quelques démons répondirent en ces termes : « Notre chef, nous sommes prêts à vous obéir, sachant combien cette femme notre ennemie nous opprime et nous tourmente; mais nous avons sujet de craindre qu'elle seule elle ne nous résiste, et ne se joue de toutes nos mesures et de toutes nos tentations; car nous avons vu en d'autres circonstances combien elle nous est supérieure en force. Ce qui la touchera le plus sensiblement, ce sera que nous entreprenions quelque chose contre les imitateurs de son Fils, parce qu'elle les aime comme une mère et en prend le plus grand soin. Il faut donc que nous persécutions en même temps les fidèles, puisque nous avons de notre côté tous les Juifs incrédules, qui sont irrités contre cette nouvelle Église du Crucifié; et, avec le concours des pontifes et des pharisiens, nous obtiendrons sur ces fidèles tous les avantages que nous souhaitons, et ensuite vous tournerez toute votre fureur contre cette femme. » Lucifer approuva ce conseil, et témoigna en savoir bon gré à ceux qui l'avaient proposé; de sorte qu'ils résolurent de venir détruire l'Église par l'entremise

de nouveaux agents, comme ils l'avaient entrepris par celle de Saul. De cette résolution résultèrent les conséquences que je rapporterai plus loin, et le combat que la bienheureuse Marie soutint contre le dragon et ses démons, remportant sur eux, pour la sainte Église, les grandes victoires dont j'ai dit, au chapitre sixième de la première partie, que je réservais le récit pour cet endroit.

—

Instruction que la grande Reine des anges m'a donnée.

300. Ma fille, vous ne parviendrez jamais à faire entièrement comprendre dans la vie mortelle par vos humaines paroles l'envie que Lucifer et ses démons ont contre les hommes, ni la malice, les ruses, la perfidie et la fureur avec lesquelles ils les persécutent pour les faire tomber dans le péché, et ensuite dans les peines éternelles. Ils tâchent d'empêcher toutes les bonnes œuvres qu'ils peuvent faire, et s'ils en font quelques-unes, ils les calomnient et travaillent à en dénaturer le caractère, à en détruire les effets. Quant aux œuvres mauvaises, ils prétendent introduire dans les âmes toutes celles que leur malice peut inventer. La protection divine est admirable contre cette extrême méchanceté, mais les mortels n'y coopèrent pas de leur côté. C'est pour cette raison que

l'Apôtre les exhorte à marcher prudemment parmi les piéges que les démons leur tendent, et à vivre non comme des insensés, mais comme des hommes sages, et de racheter le temps, parce que les jours de la vie d'ici-bas sont mauvais et remplis de périls (1). Et il leur dit, dans un autre endroit, d'être fermes et inébranlables pour abonder en toutes sortes de bonnes œuvres, et d'être assurés que le Seigneur ne laissera point leur travail sans récompense (2). Lucifer connaît cette vérité et il la craint, c'est pourquoi il emploie toute sa malice pour décourager les âmes quand elles ont commis quelque péché, afin de les dégoûter des bonnes œuvres, et de leur ôter les armes avec lesquelles les saints anges les défendent et font la guerre aux démons. Et quoique ces œuvres dans le pécheur ne soient point animées de la charité, et n'aient point cette vie de la grâce qui fait mériter la gloire, elles sont néanmoins d'une grande utilité pour celui qui les fait. Et il arrive quelquefois que, quand il s'accoutume à les faire, la divine miséricorde condescend à lui donner des secours plus efficaces pour faire ces mêmes œuvres avec plus de plénitude et de ferveur, avec une plus vive douleur de ses péchés et une véritable charité, par lesquelles il obtient la justification.

301. Quand le pécheur fait une bonne action, nous qui sommes dans la gloire, nous prenons de là quelque motif pour le défendre de ses ennemis, et pour prier

(1) Ephes., v, 15 et 16. — (2) II Cor., xv, 58.

la miséricorde divine de le regarder et de le tirer du péché. Les bienheureux sont aussi bien aises que les mortels les invoquent avec ferveur dans leurs périls et dans leurs besoins, et qu'ils aient envers eux une tendre dévotion. Que si les saints dans la gloire sont si portés par la grande charité qu'ils ont à secourir les hommes dans les dangers qui les environnent, et dans les persécutions du démon qu'ils connaissent, vous ne devez pas, ma très-chère fille, être étonnée de ma compassion pour les pécheurs qui m'invoquent et qui ont recours à ma clémence pour leur salut; car je le leur souhaite infiniment plus qu'ils ne le désirent eux-mêmes. On ne saurait compter ceux que j'ai délivrés de la fureur du dragon infernal pour avoir eu une certaine dévotion envers moi, n'eût-elle abouti qu'à réciter un *Ave Maria*, ou à prononcer une seule parole en mon honneur et pour m'invoquer. Ma charité envers eux est si grande, que, s'ils avaient recours à moi à temps et avec sincérité, il n'en périrait aucun. Mais les pécheurs et les réprouvés ne le font pas, parce qu'ils ne s'inquiètent pas des blessures spirituelles du péché, comme n'étant pas sensibles au corps; et plus elles sont réitérées, moins elles causent de douleur, car le second péché est une blessure faite à un corps mort, qui ne saurait ni craindre, ni prévoir, ni sentir le coup qu'il reçoit.

302. De cette funeste insensibilité provient chez les hommes l'oubli de leur damnation éternelle, et chez les démons l'ardeur avec laquelle ils les y poussent. Et sans que les infortunés sachent sur quoi ils

fondent leur fausse sécurité, ils demeurent tranquilles dans leur propre mal, lorsqu'ils devraient en redouter les suites et méditer sur la mort éternelle qui les menace de fort près, ou lorsqu'ils devraient au moins songer, pour obtenir le salut, à recourir au Seigneur, à moi et aux saints. Mais ils négligent même de faire une demande qui leur coûte si peu, jusqu'au moment où elle ne peut plus être accueillie, parce qu'ils la font sans les conditions requises. Que si je procure le salut à quelques personnes à leur dernière heure, parce que je vois combien il a coûté à mon très-saint Fils de les racheter, c'est là un privilége qui ne saurait être une règle commune pour tout le monde. Ainsi se damnent tant d'enfants de l'Église qui, aussi ingrats qu'insensés, méprisent les secours si nombreux et si puissants que la clémence divine leur offre au temps le plus opportun. Quel surcroît de confusion pour eux, qui, connaissant la miséricorde du Très-Haut et la bonté avec laquelle je veux les secourir, et la charité des saints pour intercéder en leur faveur, n'ont voulu donner ni à Dieu la gloire, ni à moi, aux anges et aux saints la joie que nous aurions eue de les sauver s'ils nous eussent invoqués de tout leur cœur.

303. Je veux, ma fille, vous découvrir un autre secret. Vous savez que mon Fils et mon Seigneur dit dans l'Évangile que les anges se réjouissent dans le ciel lorsqu'un pécheur fait pénitence et entre dans le chemin de la vie éternelle par le moyen de sa justification (1). Il en est de même, sous un autre rapport,

(1) Luc., xv, 10.

lorsque les justes font des œuvres de véritable vertu, qui leur méritent de nouveaux degrés de gloire. Or, ce qui se passe dans le ciel à la conversion des pécheurs et à raison de l'accroissement des mérites des justes, se reproduit en sens inverse chez les démons et dans l'enfer, lorsque les justes pèchent ou que les pécheurs commettent de nouvelles fautes. Car les hommes n'en commettent aucune, quelque légère qu'elle soit, que les démons n'en aient une satisfaction particulière. C'est pourquoi ceux qui les tentent en donnent aussitôt avis à ceux qui sont dans les prisons éternelles, afin qu'ils s'en réjouissent et qu'ils connaissent ces nouveaux péchés qu'ils enregistrent dans leur mémoire, pour en accuser les coupables devant le juste juge, afin qu'ils sachent par là qu'ils ont une plus grande juridiction sur les malheureux pécheurs qu'ils ont réduits sous leur empire, plus ou moins, selon l'énormité des péchés qu'ils ont commis. Telle est la haine qu'ils ont contre les hommes et la trahison qu'ils leur font, lorsqu'ils les trompent par quelque plaisir passager et apparent. Mais le Très-Haut, qui est juste en toutes ses œuvres, a aussi ordonné, comme en punition de cette méchanceté, que la conversion des pécheurs et les bonnes œuvres des justes causassent aussi un tourment particulier à ces ennemis, qui, dans leur extrême malice, se réjouissent de la perte des hommes.

304. Cet ordre de la divine Providence tourmente fort tous les démons; car non-seulement ce châtiment les confond et les accable dans la haine mortelle qu'ils

ont contre les hommes, mais, en outre, par les victoires que les saints et les pécheurs convertis remportent sur eux, le Seigneur leur ôte une grande partie des forces que leur ont données et que leur donnent ceux qui se laissent séduire par leurs mensonges, et qui pèchent contre leur Dieu véritable. Dans ces occasions, les démons font peser sur les damnés le nouveau tourment qu'ils subissent; et comme il y a dans le ciel une nouvelle joie pour toutes les bonnes œuvres et pour la pénitence des pécheurs, il y a aussi dans l'enfer, lorsque les démons entrent en fureur, une nouvelle confusion, un nouveau désespoir, qui cause de nouvelles peines accidentelles à tous les habitants de ce séjour d'horreur. C'est de cette manière que le ciel et l'enfer prennent une part égale, mais par des effets si contraires, à la conversion et à la justification du pécheur. Lorsque les âmes sont justifiées par le moyen des sacrements, spécialement par la confession faite avec une véritable douleur, il arrive maintes fois que les démons n'osent plus, pendant quelque temps, paraître devant le pénitent, et perdent même, pour des heures entières, la hardiesse de le regarder, si lui-même ne leur rend des forces par ses ingratitudes envers Dieu, et en s'exposant de nouveau aux occasions du péché; car dans ce cas les démons s'affranchissent de la crainte que leur ont causée la véritable pénitence et la justication.

305. La tristesse et la douleur sont bannies du ciel; mais, si elles n'y étaient pas impossibles, rien

au monde n'affligerait les bienheureux autant que de voir celui qui a été justifié retomber dans le péché et perdre de nouveau la grâce, et le pécheur s'en éloigner de plus en plus et se mettre comme dans l'impossibilité de la recouvrer. La malice du péché est telle, que naturellement il serait capable de contrister le ciel, comme la vertu et la pénitence tourmentent réellement l'enfer. Or considérez, ma très-chère fille, dans quelle ignorance dangereuse de ces vérités vivent communément les mortels, privant le ciel de la joie qu'il recevrait de la justification de leur âme; Dieu, de la gloire extérieure qui lui en résulterait; et l'enfer, du châtiment qui est infligé aux démons, parce qu'ils se réjouissent de la chute et de la perte des hommes. Je veux, ma fille, que vous tâchiez, comme une servante fidèle et prudente, de profiter des lumières dont vous êtes favorisée, pour réparer ces maux. Vous devez aussi vous approcher toujours du sacrement de la pénitence avec ferveur, avec respect et avec une intime douleur de vos péchés; car ce remède cause une grande terreur au dragon, qui fait tous ses efforts pour tromper les âmes et les porter par ses artifices à recevoir ce sacrement avec tiédeur, par coutume, sans douleur et sans les dispositions requises. Et le démon fait ces efforts, non-seulement afin de perdre les âmes, mais encore afin d'éviter le tourment qu'il ressent à la vue d'un vrai pénitent dûment justifié, qui l'accable et le confond dans la malignité de son orgueil.

306. Je vous avertis encore, ma bien-aimée, que,

quoique ce soit une vérité infaillible que ces dragons infernaux soient les auteurs et les maîtres du mensonge, qu'ils traitent avec les hommes dans l'intention de les tromper en tout, et qu'ils prétendent toujours, par un redoublement de malice, leur transmettre l'esprit d'erreur par lequel ils les perdent; néanmoins, lorsque ces ennemis, dans leurs conciliabules, délibèrent ensemble et discutent entre eux les résolutions perfides qu'ils prennent pour tromper les mortels, alors ils traitent de quelques vérités qu'ils connaissent et qu'ils ne peuvent nier; car ils les comprennent toutes, et s'ils les communiquent aux hommes, ce n'est pas pour les leur enseigner, mais pour les jeter dans les ténèbres, en les leur proposant mêlées avec des erreurs et des faussetés dont ils se servent pour assurer le succès de leurs desseins impies. Et comme vous avez révélé dans ce chapitre et dans toute cette histoire les secrets de tant de conciliabules et de complots de la malice de ces esprits malfaisants, ils sont fort irrités contre vous, parce qu'ils s'imaginaient que ces secrets n'arriveraient jamais à la connaissance des hommes, et qu'ils ne seraient point informés non plus de ce qu'ils machinent contre eux dans leurs assemblées. C'est pour cette raison qu'ils déploieront toute leur fureur pour se venger de vous; mais le Très-Haut vous assistera si vous l'invoquez, et si vous tâchez vous-même de briser la tête du dragon. Demandez aussi au Seigneur que, par sa divine clémence, ces avis et ces instructions que je vous donne servent à détromper

les mortels, et priez-le de leur communiquer sa divine lumière, afin qu'ils profitent de ce bienfait. Soyez vous-même la première à y correspondre de votre côté avec toute la fidélité possible, comme celle qui est la plus obligée entre tous les enfants de ce siècle; car, comme vous recevez davantage, votre ingratitude serait plus horrible et le triomphe des démons, vos ennemis, serait plus grand, si, connaissant leur méchanceté, vous ne faisiez tous vos efforts pour les vaincre avec la protection du Très-Haut et avec l'assistance de ses anges.

CHAPITRE XVI

La bienheureuse Marie connaît les desseins qu'a formés Lucifer pour persécuter l'Église. — Elle en demande dans le ciel le remède, en la présence du Très-Haut. — Elle avertit les apôtres. — Saint Jacques va prêcher en Espagne, où la sainte Vierge le visite une fois.

307. Lorsque, après la conversion de saint Paul, Lucifer et les princes des ténèbres délibéraient de se venger de l'auguste Marie et des enfants de l'Église, comme il a été rapporté dans le chapitre précédent, ils ne pensaient point que la vue de la grande Reine de l'univers pénétrât ces obscures et profondes ca-

vernes de l'enfer, et ce qu'il y avait de plus secret dans leur conseil d'iniquité. Dans cette assurance trompeuse, ces cruels dragons se promettaient une victoire plus certaine, et se flattaient de ne trouver aucun obstacle à l'exécution de leurs desseins contre elle et contre les disciples de son très-saint Fils. Mais la bienheureuse Mère regardait de sa retraite, à la clarté de sa divine science, tout ce que ces ennemis de la lumière déterminaient. Elle connut tous leurs projets et tous les moyens qu'ils imaginèrent pour en venir à bout, leur colère contre Dieu et contre elle, et leur haine mortelle contre les apôtres et contre les autres fidèles de l'Église. Et quoique la très-prudente Dame considérât que les démons ne pouvaient rien exécuter de leur malice sans la permission du Seigneur, néanmoins, comme le combat est inévitable dans la vie mortelle, et qu'elle connaissait la fragilité humaine et l'ignorance où sont communément les hommes des artifices que les démons emploient pour les perdre, elle fut très-affligée de la prévision des desseins si perfides que couvaient les ennemis pour l'extermination des fidèles.

308. Outre cette science et cette charité suréminente émanée si directement de celle du Seigneur lui-même, elle reçut une autre prérogative, qui consistait en une activité infatigable, semblable à l'être de Dieu, qui opère toujours par un acte très-simple; car la très-diligente Mère était d'une manière permanente dans l'amour actuel de la gloire du Très-Haut, comme incessamment animée d'un zèle actuel pour

sa gloire et pour le salut et la consolation de ses enfants. Elle contemplait les mystères les plus sublimes, elle confrontait le passé avec le présent, et l'un et l'autre avec l'avenir, qu'elle prévoyait avec une sagesse plus qu'humaine. Le très-ardent désir qu'elle avait du salut de tous les enfants de l'Église, et la compassion maternelle qu'elle sentait de leurs peines et des dangers qui les environnaient, l'obligeaient à regarder comme siennes toutes les tribulations qui devaient les affliger, et, autant qu'il dépendait de son amour, elle souhaitait les souffrir en leur lieu et place, si cette substitution eût été possible, afin que les autres imitateurs de Jésus-Christ travaillassent avec joie dans l'Église, méritant la grâce et la vie éternelle, et qu'elle seule fût chargée de toutes leurs peines et de toutes leurs afflictions. Sans doute d'après l'équité de la Providence divine cela n'était pas possible, mais nous n'en sommes pas moins redevables à la charité de la bienheureuse Marie de ce rare et merveilleux dévouement, d'autant plus que parfois la volonté de Dieu s'y prêtait pour satisfaire son amour et en adoucir les angoisses, en permettant qu'elle souffrît pour nous, et qu'elle nous méritât en même temps de grands bienfaits.

309. Elle ne connut point en particulier ce que les démons tramaient contre elle dans ce conciliabule; elle comprit seulement que contre elle était leur plus grande fureur. Au reste, ce fut par une disposition divine qu'elle n'eut pas connaissance de toutes leurs mesures, afin que le triomphe qu'elle

devait remporter sur tout l'enfer fût plus glorieux, comme on verra dans la suite. Cette prévoyance des tentations et des persécutions que notre invincible Reine devait souffrir, n'était d'ailleurs pas nécessaire comme elle l'était en ce qui concernait les autres fidèles, qui n'avaient pas le cœur aussi ferme et aussi intrépide, et dont elle connut d'une manière particulière les peines et les tribulations. Et comme dans toutes les affaires elle avait recours à la prière pour consulter le Seigneur, enseignée qu'elle était par la doctrine et par l'exemple de son très-saint Fils, elle l'employa aussitôt; et s'étant retirée dans sa solitude, elle se prosterna, selon sa coutume, avec un profond respect et avec une ferveur admirable, et elle dit :

310. « Souverain Seigneur, Dieu éternel, incom-
« préhensible et saint, voici votre humble servante
« prosternée devant votre divine Majesté. Je vous
« supplie, Père éternel, par votre Fils unique et
« mon Seigneur Jésus-Christ, de ne pas rejeter les
« prières et les gémissements que du plus intime de
« mon âme je présente devant votre charité immense,
« et avec celle que vous avez tirée du foyer ardent
« de votre cœur amoureux pour la communiquer à
« votre esclave. Au nom de toute votre Église, de
« vos apôtres et serviteurs fidèles, je vous présente,
« Seigneur, le sacrifice de la mort et du sang de votre
« Fils unique, celui de son adorable corps consacré,
« les prières qu'il vous a offertes dans le temps qu'il
« vivait en sa chair mortelle et passible, et qui vous
« furent si agréables; l'amour avec lequel il a pris

« la forme humaine dans mon sein pour racheter le « monde, le privilége que j'ai eu de l'y porter pen- « dant neuf mois, et de le nourrir ensuite de mon « propre lait, je vous présente tout cela, mon Dieu, « afin que vous me donniez la permission de vous « demander ce que mon cœur désire et qui n'est pas « caché à vos yeux. »

311. Durant cette prière notre auguste Reine fut ravie en une divine extase, dans laquelle elle vit son Fils unique qui priait le Père éternel, à la droite duquel il était, d'accorder ce que sa très-sainte Mère demandait, puisque toutes ses prières méritaient d'être exaucées, parce qu'elle était sa Mère véritable et en tout fort agréable en son acceptation divine. Elle vit aussi que le Père éternel était porté à lui accorder ce qu'elle souhaitait et qu'il recevait ses prières avec complaisance, et que, la regardant avec une douceur ineffable, il lui disait : *Marie, ma Fille, montez plus haut*. A cette parole du Père éternel, une multitude innombrable d'anges de différents ordres descendit du ciel, et arrivés près de la bienheureuse Vierge, toujours prosternée la face contre terre, ils la relevèrent. Puis ils la transportèrent dans l'empyrée, et la déposèrent devant le trône de la très-sainte Trinité, qui lui fut manifestée par une vision très-sublime, quoique ce ne fût point intuitivement, mais par des images représentatives. Elle se prosterna devant le trône, et adora avec la plus profonde humilité l'être de Dieu dans les trois personnes divines; elle rendit des actions de grâces à son très-

saint Fils de ce qu'il avait présenté sa prière au Père éternel, et le supplia de la lui présenter de nouveau. Notre adorable Sauveur, qui, à la droite du Père, reconnaissait la Reine du ciel pour sa digne Mère, ne voulut point oublier l'obéissance qu'il lui avait témoignée sur la terre (1); mais il renouvela en présence de tous les courtisans célestes cette reconnaissance de Fils, et comme tel il présenta de nouveau au Père les désirs et les prières de sa bienheureuse Mère. Le même Père éternel répondit en ces termes :

312. « Mon Fils, en qui ma volonté sainte trouve « la plénitude de mes complaisances (2), je suis « attentif aux gémissements de votre Mère, et ma « clémence est portée à exaucer tous ses désirs et « toutes ses prières. » Puis, s'adressant à la très-pure Marie, il lui dit : « Ma bien-aimée, ma Fille, « mon élue entre mille comme l'objet de mes complaisances, vous êtes l'instrument de ma toute-« puissance et la dépositaire de mon amour ; calmez « vos inquiétudes, et dites-moi, ma Fille, ce que « vous demandez ; car ma volonté est toute portée à « satisfaire vos désirs et vos prières, qui sont saintes « à mes yeux. » Avec cette permission l'auguste Marie parla, et elle dit : « Père éternel, Dieu de « mon âme, qui donnez et conservez l'être à tout ce « qui est créé, mes prières et mes désirs sont pour « votre sainte Église. Jetez sur elle les yeux de votre « miséricorde, et considérez qu'elle est l'œuvre de

(1) Luc., II, 15. — (2) Matth., XVII, 5.

« votre Fils unique incarné, acquise et fondée par « son propre sang (1). Le dragon infernal et tous vos « ennemis, ses alliés, s'élèvent de nouveau contre « elle, et complotent la ruine et la perte de vos « fidèles, qui sont le fruit de la rédemption que « votre Fils et mon Seigneur a opérée. Confondez les « conseils iniques de cet ancien serpent, et défendez « vos serviteurs les apôtres et les autres fidèles de « l'Église. Et afin qu'ils soient délivrés des em- « bûches, de la fureur et des persécutions de ces « ennemis, faites, Seigneur, qu'elles se dirigent « toutes contre moi, s'il est possible. Je ne suis « qu'une seule pauvre créature, et vos serviteurs « sont nombreux; faites qu'ils jouissent de vos fa- « veurs et de la tranquillité nécessaire pour qu'ils « puissent travailler à votre exaltation et à votre « gloire, et que je souffre, moi seule, les tribulations « dont ils sont menacés. Je combattrai vos ennemis, « et vous les vaincrez et les confondrez dans leur « malice par la puissance de votre bras. »

313. « Mon Épouse et ma bien-aimée, répondit le « Père éternel, vos désirs sont agréables à mes yeux, « et je satisferai à vos demandes en ce qui est pos- « sible. Je défendrai mes serviteurs autant qu'il est « convenable pour ma gloire, et je les laisserai souf- « frir autant qu'il faut qu'ils souffrent pour mériter « leur couronne. Et afin que vous pénétriez le secret « de ma sagesse avec laquelle il convient de dispenser

(1) Act., xx, 28.

« ces mystères, je veux que vous montiez sur mon « trône, où votre ardente charité vous donne place « dans le consistoire de notre grand conseil, et vous « rend spécialement participante de nos divins attri- « buts. Venez, ma bien-aimée, et vous entendrez « nos secrets pour le gouvernement de l'Église et « pour ses progrès, et vous exécuterez votre volonté, « qui sera la nôtre, telle que nous allons vous la « manifester maintenant. » A la force de cette très-douce voix, la bienheureuse Marie comprit qu'elle était élevée sur le trône de la Divinité, et placée à la droite de son Fils unique, à l'admiration et à la joie de tous les bienheureux, qui connurent la voix et la volonté du Tout-Puissant. Et ce fut véritablement une chose nouvelle et merveilleuse pour tous les anges et tous les saints, de voir qu'une femme en chair mortelle fût élevée et appelée sur le trône du grand conseil de la très-sainte Trinité, pour lui faire part des mystères qui étaient cachés aux autres, et renfermés dans le sein de Dieu même pour le gouvernement de son Église.

314. Il paraîtrait dans le monde tout à fait extraordinaire que dans une ville quelconque une femme fût appelée aux assemblées où l'on traite du gouvernement public. Il paraîtrait encore plus étrange qu'elle fût introduite dans les tribunaux et dans les assemblées des suprêmes conseils, où l'on décide les affaires les plus importantes des royaumes. Cette nouveauté paraîtrait avec raison fort dangereuse, puisque Salomon dit qu'il a cherché la vérité et la raison

parmi les hommes, et que sur mille il en a trouvé un qui la découvrait; mais que parmi les femmes il n'en a trouvé aucune (1). Il en est si peu qui aient le jugement ferme et droit, à cause de la faiblesse de leur sexe, qu'ordinairement on ne le présume chez aucune; et s'il y en a plusieurs, elles ne font pas nombre pour s'occuper des grandes affaires, sans autres lumières que les lumières ordinaires et naturelles. Cette loi commune ne s'appliquait point à notre auguste Reine; car si notre mère Ève commença, dans sa folle ignorance, à détruire la maison de ce monde que Dieu avait construite, l'auguste Marie, qui fut très-sage et la Mère de la Sagesse (2), la releva et la restaura par son incomparable prudence; et par cette même vertu elle fut digne d'entrer dans le conseil de la très-sainte Trinité, où les trois personnes divines traitaient de cette réparation.

315. Là il lui fut de nouveau demandé ce qu'elle souhaitait, pour elle et pour toute la sainte Église, particulièrement pour les apôtres et les disciples du Seigneur. La très-prudente Mère exposa une seconde fois les vœux ardents qu'elle formait pour la gloire et l'exaltation du saint nom du Très-Haut, et pour le soulagement des fidèles dans la persécution que les ennemis du Seigneur allaient susciter contre eux. Et quoique sa sagesse infinie connût tout ce qui devait arriver, néanmoins il ordonna à notre auguste Dame de le proposer pour l'approuver et s'y complaire, et pour

(1) Eccles., VII, 28 et 29. — (2) Eccles., XXIV, 24.

la mieux instruire des nouveaux mystères de la divine sagesse et de la prédestination des élus. Pour faire bien comprendre ce que j'ai appris de ce mystère, je m'explique en disant que, comme la volonté de la bienheureuse Marie était très-droite, très-sainte, et en tout extrêmement conforme et agréable à celle de l'adorable Trinité, il semble, selon notre manière de concevoir, que Dieu ne pouvait rien vouloir de contraire à la volonté de cette très-pure Dame, dont la sainteté ineffable l'attirait à la volonté de cette Épouse bien-aimée, unique entre toutes les créatures, dont les regards et la chevelure le blessaient (1), et que le Père éternel traitait comme sa Fille, le Fils comme sa Mère, le Saint-Esprit comme son Épouse, après lui avoir ensemble remis l'Église, tant leur cœur se confiait en elle (2). Par tous ces titres les trois divines personnes ne voulaient ordonner l'exécution d'aucune chose sans la consultation, sans la sagesse, et presque sans le bon plaisir de cette Reine de l'univers.

316. Mais afin que la volonté du Très-Haut et celle de la bienheureuse Vierge concordassent en ces décrets, il fallut que cette grande Dame reçût premièrement une nouvelle participation de la divine science et des conseils très-secrets de sa providence, suivant lesquels il dispose toutes les choses de ses créatures, leurs fins et leurs moyens avec poids et mesure (3), avec une souveraine équité et avec une convenance admirable. C'est pour cela qu'il fut donné dans cette

(1) Cant., IV, 9. — (2) Prov., XXXI, 11. — (3) Sap., XI, 21.

occasion à la très-pure Marie une nouvelle et très-claire lumière de tout ce qu'il convenait que la puissance divine opérât et disposât dans l'Église militante. Elle sut les raisons mystérieuses de toutes ces choses, combien d'apôtres devaient souffrir et mourir avant qu'elle quittât la terre, les peines et les afflictions qu'il fallait qu'ils souffrissent pour le nom du Seigneur, la nécessité de ces épreuves, selon les secrets jugements du Seigneur et la prédestination des saints, et qu'ils devaient établir l'Église en versant leur propre sang, comme leur Maître et leur Rédempteur avait versé le sien pour la fonder sur sa passion et sur sa mort. Elle comprit aussi que par cette connaissance qu'elle avait de ce qu'il était convenable que les apôtres et les imitateurs de Jésus-Christ souffrissent, elle réparait par sa propre douleur et par sa compassion tout ce qu'elle ne souffrirait point et qu'elle souhaitait souffrir, tandis qu'il fallait nécessairement qu'ils passassent par ces afflictions, si courtes et si légères, pour arriver à la récompense éternelle qui les attendait (1). Elle savait déjà que saint Jacques ne tarderait pas à subir le martyre, et qu'en même temps saint Pierre serait mis en prison; mais afin que notre grande Dame eût une plus abondante matière d'augmenter son propre mérite, il ne lui fut pas déclaré alors que l'ange mettrait en liberté le vicaire de Jésus-Christ. Elle comprit enfin que le Seigneur accorderait à chacun des apôtres et des

(1) II Cor., IV, 17.

fidèles le genre de peines et de martyre proportionné aux forces de sa grâce et de son esprit.

317. Et afin de satisfaire en tout la très-ardente charité de la bienheureuse Mère, le Seigneur lui accorda de combattre de nouveau pour son honneur les dragons infernaux, et de remporter sur eux les victoires et les triomphes auxquels les autres mortels ne pouvaient pas aspirer; de leur écraser par ce moyen la tête, et de les confondre dans leur orgueil, pour les affaiblir dans leur lutte contre les enfants de l'Église. Afin de la préparer à ces combats, les trois divines personnes lui renouvelèrent tous les dons et la participation des attributs divins, et lui donnèrent leur bénédiction. Les saints anges la replacèrent ensuite dans l'oratoire du Cénacle, de la même manière qu'ils l'avaient transportée dans l'empyrée. Aussitôt qu'elle fut sortie de ce ravissement, elle se prosterna les bras en croix, et avec une humilité incroyable et des larmes de tendresse elle rendit des actions de grâces au Tout-Puissant pour ce nouveau bienfait dont il l'avait favorisée, et pendant lequel elle n'oublia point les priviléges de son incomparable humilité. Elle s'entretint quelque temps avec les saints anges des mystères qui lui avaient été découverts, et des besoins de l'Église, afin qu'ils s'employassent dans leur ministère à ce qui était le plus pressant. Elle crut qu'il était convenable de prévenir de certaines choses les apôtres, et de les encourager en les préparant aux épreuves que l'ennemi commun leur susciterait, parce que c'était contre eux qu'il dressait

sa plus grande batterie. Elle parla pour ce sujet à saint Pierre, à saint Jean, et aux autres qui se trouvaient à Jérusalem; et elle leur donna avis de plusieurs choses particulières qui leur arriveraient à eux et à toute la sainte Église. Elle leur confirma aussi la nouvelle qu'ils avaient de la conversion de saint Paul, leur déclarant le zèle avec lequel il prêchait le nom et la loi de leur adorable Maître.

318. Elle envoya des anges aux apôtres et aux disciples qui étaient hors de Jérusalem, afin qu'ils leur donnassent connaissance de la conversion de saint Paul, et qu'ils les prévinssent et les encourageassent par les mêmes avis que notre auguste Reine avait donnés à ceux qui se trouvaient présents. Elle chargea spécialement l'un des saints anges d'avertir saint Paul des embûches que le démon lui dressait, de l'animer et de l'affermir en l'espérance de la faveur divine au milieu de ses tribulations. Les anges obéirent à leur grande Reine, remplirent ces missions avec cette promptitude qui leur est ordinaire, et se manifestèrent sous une forme visible aux apôtres et aux disciples vers lesquels elle les envoyait. Cette faveur singulière de la bienheureuse Marie leur causa une joie incroyable et redoubla leur courage; chacun d'eux lui répondit par la voie des mêmes anges avec une humble reconnaissance, lui promettant de mourir volontiers pour l'honneur de leur divin Rédempteur. Saint Paul se distingua en cette réponse, parce que sa dévotion envers sa protectrice, jointe à l'impatient désir qu'il avait de la voir et de lui donner des

marques de sa gratitude, le pressait d'exprimer plus vivement les sentiments de son zèle et de sa soumission. Il était alors à Damas, où il prêchait et disputait avec les Juifs de diverses synagogues; mais fort peu de temps après il alla prêcher dans l'Arabie, d'où il revint à Damas, comme je le dirai plus loin.

319. Saint Jacques le Majeur était plus éloigné qu'aucun des apôtres; car, ainsi qu'on l'a vu, il fut le premier qui sortit de Jérusalem pour aller prêcher la foi, et ayant prêché quelques jours en Judée, il passa en Espagne. Pour ce voyage il s'embarqua au port de Joppé, qui est maintenant appelé Jaffa. Ce fut en l'an du Seigneur 35, au mois d'août, que l'on appelait sextile, un an et cinq mois après la Passion du même Seigneur, huit mois après le martyre de saint Étienne, et cinq mois avant la conversion de saint Paul, selon ce que j'ai rapporté dans les chapitres onzième et quatorzième de cette troisième partie. Saint Jacques se rendit de Jaffa en Sardaigne, et, sans s'arrêter dans cette île, il arriva dans fort peu de temps en Espagne, et débarqua au port de Carthagène, où il se mit à prêcher. Il ne demeura que quelques jours à Carthagène, et, conduit par l'esprit du Seigneur, il prit le chemin de Grenade, où il connut que la moisson était grande, et les circonstances favorables pour souffrir toutes sortes de peines pour son divin Maître, comme il arriva en effet.

320. Avant d'en parler, je rappelle que notre grand apôtre saint Jacques fut un des serviteurs les plus

chers, un des favoris de la Reine de l'univers. Elle ne le distinguait pas beaucoup par des marques extérieures, à cause de l'égalité prudente avec laquelle elle les traitait tous (comme je l'ai fait remarquer dans le chapitre onzième), et parce que saint Jacques était son parent; que si saint Jean comme son frère avait aussi la même parenté avec la très-pure Marie, elle avait des raisons qui la dispensaient de garder envers lui la même mesure; car tout le collége des apôtres savait que le Seigneur, étant sur la croix, l'avait choisi pour être le fils de sa très-sainte Mère (1); ainsi il n'y avait point d'inconvénient pour les apôtres à ce qu'elle distinguât saint Jean par quelques témoignages extérieurs, comme il y en aurait eu si cela fût arrivé à l'égard de son frère saint Jacques ou de quelque autre; mais notre très-prudente Reine avait intérieurement pour saint Jacques une affection toute particulière (dont j'ai dit quelque chose dans la seconde partie), et elle se plut à la lui témoigner par les faveurs les plus spéciales qu'elle lui fit pendant tout le temps qu'il vécut jusqu'à son martyre. Saint Jacques les mérita par l'intime dévotion et le profond respect qu'il avait pour l'auguste Vierge, de la protection de laquelle il eut un si singulier besoin; car il avait le cœur si généreux et si intrépide, et l'esprit si ardent, qu'il s'exposait à toute sorte de peines et de dangers avec un courage invincible. C'est pourquoi il fut de tous les apôtres le premier qui sortit de Jéru-

(1) Joan., XIX, 26.

salem pour aller prêcher la foi, et qui souffrit le martyre. Et pendant ses voyages et ses prédications il fut véritablement un foudre comme enfant du tonnerre, car il reçut ce prodigieux nom quand il fut appelé à l'apostolat (1).

321. Dans sa prédication en Espagne, il rencontra des difficultés et des persécutions incroyables, que le démon lui suscita par le moyen des Juifs incrédules. Ensuite il en essuya d'aussi grandes dans l'Italie et dans l'Asie Mineure, qu'il traversa pour revenir prêcher et souffrir le martyre à Jérusalem, ayant parcouru en fort peu d'années tant de provinces éloignées, et visité tant de nations différentes. Mais comme il n'est pas de mon sujet de rapporter tout ce que saint Jacques a souffert dans ses divers voyages, je dirai seulement ce qui regarde cette histoire. Pour le surplus, il m'a été découvert que la grande Reine du ciel prit un soin tout particulier de saint Jacques pour les raisons que j'ai marquées; et que, par le ministère de ses anges, elle le garantit et le délivra de plusieurs grands périls, elle le consola et le fortifia plusieurs fois, soit en lui procurant la visite des esprits célestes, soit en lui transmettant des avis très-importants, dont il avait plus besoin que les autres apôtres dans le peu de temps qu'il vécut. Notre Sauveur Jésus-Christ même lui envoya souvent des anges qui descendaient du ciel pour défendre son grand apôtre, pour le porter d'un lieu à un autre, et pour le conduire dans ses voyages et dans sa mission.

(1) Marc., III, 17.

322. Pendant qu'il demeura en Espagne, entre les faveurs qu'il y reçut de l'auguste Marie, il y en eut deux fort signalées; car cette grande Reine vint en personne le visiter et le défendre dans les périls et dans les tribulations où il était. L'une de ces apparitions de la bienheureuse Vierge est celle qu'il eut à Saragosse, apparition aussi certaine qu'elle est célèbre dans le monde, et qu'on ne pourrait nier aujourd'hui sans détruire une croyance pieuse confirmée par de si grands miracles, et attestée par d'éclatants témoignages pendant plus de mille six cents ans; je parlerai de ce prodige dans le chapitre suivant. Quant à l'autre, qui fut la première, je ne crois pas qu'elle soit connue en Espagne, car elle fut plus secrète. Elle eut lieu à Grenade, selon ce qui m'a été découvert, et ce fut de cette manière. Les Juifs avaient établi quelques synagogues dans cette ville à l'époque à laquelle ils avaient passé de Palestine en Espagne, où ils demeuraient à cause de la fertilité du pays et de la proximité des ports de la mer Méditerranée, qui leur facilitait le commerce avec leurs compatriotes de Jérusalem. Lorsque saint Jacques arriva à Grenade pour y prêcher, ils avaient déjà appris ce qui s'était passé à Jérusalem à l'égard de notre Rédempteur Jésus-Christ. Et quoiqu'il y en eût quelques-uns qui désirassent d'être informés de la doctrine qu'il avait prêchée, la plupart néanmoins étaient déjà prévenus par le démon, qui avait introduit dans leur esprit une impie incrédulité, afin qu'ils ne reçussent point cette doctrine, et qu'ils s'opposassent à sa prédication

parmi les Gentils, leur faisant entendre qu'elle était contraire aux coutumes judaïques et à Moïse; et que si les Gentils adoptaient cette nouvelle loi, ils détruiraient entièrement le judaïsme. Grâce à cet artifice diabolique, les Juifs empêchaient que la foi de Jésus-Christ ne fût embrassée des Gentils, qui savaient que notre adorable Sauveur était juif; et voyant que ceux de sa nation et de sa loi le méprisaient comme un imposteur, ils ne se décidaient pas si facilement, dans les commencements de l'Église, à recevoir sa doctrine.

323. Or le saint apôtre arriva à Grenade; et à peine eut-il commencé à prêcher que les Juifs l'attaquèrent, le faisant passer pour un vagabond, pour un menteur, pour un auteur de fausses sectes et pour un magicien. Saint Jacques avait avec lui douze disciples à l'imitation de son divin Maître. Et comme ils continuaient tous à prêcher, la haine des Juifs et de leurs partisans ne fit que s'accroître, de sorte qu'ils entreprirent de s'en défaire : et en effet ils firent aussitôt mourir un des disciples de saint Jacques qui s'opposait aux Juifs avec un très-grand zèle. Mais comme le saint apôtre et ses disciples, bien loin de craindre la mort, désiraient la subir pour le nom de Jésus-Christ, ils continuèrent avec un nouveau courage la prédication de sa sainte foi. Ils s'y livrèrent un certain temps, pendant lequel un grand nombre d'infidèles de cette ville et de cette contrée furent convertis. Les Juifs en eurent une extrême colère, et redoublèrent de fureur contre le saint apôtre et ses disciples. Ils les prirent

tous, et les destinant à la mort, ils les enchaînèrent et les menèrent hors de la ville, dans un endroit où ils leur lièrent les pieds de peur qu'ils ne s'échappassent, car ils les regardaient comme des enchanteurs. Tandis qu'on se préparait à les égorger tous, le saint apôtre ne cessait d'invoquer le secours du Très-Haut et de sa Mère Vierge; et s'adressant à elle il lui dit : « Auguste Marie, Mère de mon Seigneur « et Rédempteur Jésus-Christ, protégez maintenant « votre humble serviteur. Priez, Mère très-douce et « très-compatissante, pour moi et pour ces fidèles « qui professent la sainte foi. Et si c'est la volonté « du Très-Haut que nous mourions ici pour la gloire « de son saint nom, suppliez-le, Vierge sainte, de « recevoir mon âme en sa divine présence. Souvenez-« vous de moi, Mère très-clémente, et bénissez-moi « au nom de Celui qui vous a choisie entre toutes les « créatures. Recevez le sacrifice de la douleur que « j'ai d'être privé du bonheur de vous voir à cette « heure, si elle doit être la dernière de ma vie. O « Marie! ô Marie! »

324. Saint Jacques redit plusieurs fois ces derniers mots. Mais notre auguste Reine entendit toute sa prière de son oratoire du Cénacle, d'où elle regardait par une vision très-particulière tout ce qui se passait à l'égard de son bien-aimé apôtre Jacques. A cette vue, elle sentit ses entrailles maternelles s'émouvoir d'une tendre compassion pour ce fidèle serviteur qui l'invoquait dans la tribulation. Sa douleur était d'autant plus vive qu'elle en était plus éloignée; mais

sachant que rien n'était difficile au pouvoir divin, elle se laissa aller au désir d'assister son apôtre dans son affliction. Et comme elle savait aussi qu'il devait être le premier à donner sa vie et son sang pour son très-saint Fils, cette compassion augmenta encore dans le cœur de la plus bénigne des Mères. Toutefois elle ne demanda ni au Seigneur ni aux anges d'être portée où était saint Jacques, s'étant abstenue de faire cette demande par son admirable prudence, qui lui découvrait que la divine Providence ne manquerait point d'accorder au saint apôtre tous les secours dont il aurait besoin; car quand il s'agissait de miracles, elle réglait, durant sa vie mortelle, ses désirs et ses demandes à la volonté du Seigneur avec la discrétion la plus merveilleuse.

325. Mais son adorable Fils, qui était attentif à tous les désirs d'une telle Mère, parce qu'ils étaient saints, justes et pleins de charité, ordonna aux mille anges qui l'assistaient d'accomplir à l'instant le souhait de leur Reine. Ils se montrèrent tous à elle sous une forme humaine, et lui dirent ce que le Très-Haut leur ordonnait; et l'ayant reçue sur un trône formé d'une nuée toute brillante, ils la portèrent aussitôt en Espagne, à l'endroit où saint Jacques et ses disciples se trouvaient enchaînés. Les ennemis qui les avaient pris avaient déjà le coutelas à la main pour les égorger tous. Il n'y eut que le seul apôtre qui vît la Reine du ciel dans la nuée d'où elle lui parla, lui disant avec une douceur céleste : « Jacques, mon fils, « et le bien-aimé de mon Seigneur Jésus-Christ, ayez

« bon courage, et soyez éternellement béni de Celui « qui vous a créé et appelé à sa divine lumière. « Allons, serviteur fidèle du Très-Haut, levez-vous « et soyez libre de vos chaînes. » L'apôtre s'était prosterné devant la bienheureuse Marie le mieux qu'il avait pu, étant si fort lié par tout le corps. Mais à la voix de notre puissante Reine, ses chaînes et celles de ses disciples se brisèrent incontinent, de sorte qu'ils se trouvèrent libres. Quant aux Juifs qui avaient les armes à la main, ils tombèrent tous par terre, où ils restèrent pendant quelques heures sans aucun sentiment. Les démons qui les assistaient et qui les provoquaient, furent précipités dans l'abîme; et ainsi saint Jacques et ses disciples purent librement rendre des actions de grâces au Tout-Puissant pour un si grand bienfait. L'apôtre témoigna particulièrement sa reconnaissance à la divine Mère avec une humilité et une joie incomparables. Et quoique les disciples du saint ne vissent point l'auguste Vierge ni les anges, ils n'en connurent pas moins le miracle par l'événement. D'ailleurs, l'apôtre leur donna les détails convenables pour les affermir dans la foi, dans l'espérance et dans la dévotion envers la très-pure Marie.

326. Ce rare bienfait de notre Reine fut encore plus grand; car non-seulement elle préserva saint Jacques de la mort, afin que toute l'Espagne jouît de sa prédication et de sa doctrine; mais elle prescrivit encore à cent de ses anges de l'accompagner dans tous ses voyages, de le conduire d'un lieu à un autre, de

le défendre partout, aussi bien que ses disciples, des périls qui se présenteraient, et de le mener à Saragosse après avoir parcouru tout le reste de l'Espagne. Les cent anges exécutèrent tout cela comme leur Reine le leur avait ordonné, et les autres la ramenèrent à Jérusalem. Saint Jacques avec cette céleste escorte voyagea par toute l'Espagne avec plus de sûreté que ne firent les Israélites dans le désert. Il laissa à Grenade quelques-uns de ses disciples, qui y subirent depuis le martyre; et avec ceux qui lui restaient et les autres qui se joignaient tous les jours à lui, il poursuivit sa route, prêchant en plusieurs endroits de l'Andalousie. Il alla ensuite à Tolède, et de là il passa en Portugal et en Galice, et par Astorga; et après avoir parcouru diverses localités, il arriva dans la province de Rioja, et se rendit par Lograño à Tudèle et à Saragosse, où il arriva ce que je dirai dans le chapitre suivant. Dans tout ce voyage, saint Jacques laissa de ses disciples pour évêques dans plusieurs villes d'Espagne, afin qu'ils y établissent la foi et le culte divin. Les miracles qu'il fit dans ce royaume furent si nombreux et si prodigieux, que ceux dont on a connaissance ne doivent point paraître incroyables, car il y en a bien plus qu'on ignore. Le fruit qu'il fit par sa prédication fut immense, eu égard au peu de temps qu'il demeura en Espagne, et ç'a été une méprise de dire ou de penser qu'il ait converti fort peu de personnes; car il établit la foi par tous les endroits où il passa, et c'est pourquoi il ordonna un si grand nombre d'évêques dans ce

royaume, pour gouverner les enfants qu'il avait engendrés en Jésus-Christ.

327. Pour finir ce chapitre, je veux avertir ici que j'ai appris par des voies différentes que les historiens ecclésiastiques avaient avancé plusieurs opinions qui ne s'accordaient point avec beaucoup de détails que j'écris dans cette histoire: tels que la sortie des apôtres de Jérusalem pour aller prêcher; le partage des provinces et des royaumes qu'ils firent par la voie du sort; la manière dont le Symbole de la foi fut rédigé; le départ de saint Jacques et sa mort. J'ai su que, pour ces événements et plusieurs autres, il y a une grande divergence entre les écrivains quant à l'indication des années et des époques où ils ont eu lieu, pour la faire concorder avec le texte des livres canoniques. Mais je n'ai pas ordre du Seigneur de satisfaire à tous ces doutes et à divers autres, ni de résoudre ces difficultés; j'ai, au contraire, déclaré dès le commencement que sa divine Majesté m'a ordonné d'écrire cette histoire sans opinions préconçues, fussent-elles bâties sur une connaissance antérieure de la vérité. Et si ce que j'écris, loin d'être en quoi que ce soit contraire, est conforme au texte sacré, et répond à la dignité de la matière que je traite, je ne saurais donner une plus grande autorité à cette histoire, et je ne crois pas non plus que la piété chrétienne en demande davantage. Il est encore possible que mon travail serve à concilier quelques différentes opinions des historiens; mais je dois laisser ce soin aux savants.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

328. Ma fille, en rapportant dans ce chapitre comment la puissance infinie du Très-Haut m'éleva sur son trône pour me communiquer les décrets de sa sagesse et de sa volonté divine, vous avez fait le récit d'une merveille si grande, si extraordinaire, qu'elle surpasse tout ce que l'esprit humain peut concevoir dans la vie passagère; et ce ne sera que dans la patrie et dans la vision béatifique que les hommes connaîtront ce mystère avec une joie toute particulière de gloire accidentelle. Et puisque cette faveur ineffable fut comme un effet et une récompense de la charité très-ardente avec laquelle j'aimais et j'aime le souverain Bien, et de l'humilité avec laquelle je me reconnaissais sa servante; et que ces vertus m'élevèrent sur le trône de la Divinité et m'y procurèrent une place, lorsque je vivais en la chair mortelle; je veux que vous ayez une plus grande connaissance de ce mystère, qui a été assurément un des plus sublimes que la toute-puissance divine ait opérés en moi, et l'un de ceux qui ont le plus excité l'admiration des anges et des saints. Quant à votre propre admiration, je veux que vous la changiez en un soin très-vigilant et en un vif désir de m'imiter, et de partager les sentiments qui me méritèrent de telles faveurs.

329. Or, considérez, ma très-chère fille, que ce fut non pas une, mais plusieurs fois que je fus élevée dans ma chair mortelle sur le trône de

la très-sainte Trinité, après la descente du Saint-Esprit, jusqu'à ce que je montasse au ciel après ma mort pour y jouir éternellement de la gloire que j'ai. En ce qui vous reste à écrire de ma vie, vous découvrirez d'autres secrets relatifs à ce bienfait. Mais toutes les fois que la droite du Très-Haut me l'accorda, je reçus des dons particuliers et de très-abondants effets de grâce, sous des modes différents que renferme le pouvoir infini, et suivant la capacité qu'il me donna, pour rendre possible l'ineffable et presque immense participation des perfections divines. Le Père éternel me disait quelquefois dans ces faveurs : « Ma Fille et mon Épouse, votre amour et « votre fidélité, qui dépassent l'amour et la fidélité « de toutes les créatures, nous attirent vers vous, et « nous donnent la plénitude de satisfaction que notre « volonté sainte désire. Montez sur notre trône, afin « que vous soyez absorbée dans l'abîme de notre « Divinité, et que vous ayez la quatrième place en « cette Trinité, autant que cela est possible à une « simple créature. Prenez possession de notre gloire, « dont nous mettons les trésors entre vos mains. Le « ciel, la terre et tous les abîmes vous appartiennent. « Jouissez dans la vie mortelle, plus que tous les « saints, des priviléges de la béatitude. Que toutes « les nations et toutes les créatures auxquelles nous « avons donné l'être qu'elles ont, vous servent; que « les puissances des cieux vous obéissent; que les « plus hauts séraphins vous soient soumis; et que « tous nos biens vous soient communs dans notre

« éternel consistoire. Pénétrez le grand conseil de « notre sagesse et de notre volonté; et ayez part en « nos décrets : puisque votre volonté est très-droite « et très-fidèle. Approfondissez les raisons que nous « avons, pour ce que justement et saintement nous « déterminons; que votre volonté et la nôtre soit « une, et qu'un soit le motif de ce que nous disposons « pour notre Église. »

330. C'est avec cette bonté aussi ineffable que singulière que le Très-Haut gouvernait ma volonté pour la conformer à la sienne, et afin que rien ne fût exécuté en l'Église que par ma disposition, et que celle-ci fût celle de Dieu même, dont je connaissais dans son éternel conseil les raisons, les motifs, et les convenances. Je vis en lui qu'il n'était pas possible, par une loi commune, que je souffrisse toutes les peines et toutes les tribulations de l'Église, et en particulier des apôtres, comme je le désirais. Quoiqu'il fût impossible de réaliser ce vœu charitable, je ne m'écartai point, en le formant, de la volonté divine qui m'inspira de pareils sentiments, comme une marque et un témoignage de l'amour sans mesure avec lequel j'aimais le Seigneur : et c'était le Seigneur lui-même qui m'animait d'une si grande charité envers les hommes, que je souhaitais souffrir toutes leurs peines et toutes leurs afflictions. Et comme de mon côté cette charité était véritable, et que j'étais toute prête à la pousser jusque-là, si c'eût été possible, elle fut par là même si agréable aux yeux du Seigneur, qu'il m'en récompensa, comme si effecti-

vement j'eusse exécuté mes désirs : car je souffris la plus grande des douleurs à ne pouvoir souffrir pour tous. De là naissait en moi la compassion que j'eus des tourments au milieu desquels les apôtres moururent, et de tous les supplices des fidèles qui souffrirent pour Jésus-Christ : car j'étais affligée et martyrisée en tous et avec tous, et je mourais en quelque sorte avec eux. Tel fut l'amour que j'eus pour mes enfants, les fidèles; et il est maintenant le même, à la souffrance près; mais les hommes ne savent pas, ne comprennent pas combien ma charité les oblige à la reconnaissance.

331. Je recevais ces faveurs à la droite de mon très-saint Fils, lorsque de la terre j'y étais élevée et placée, jouissant de ses prééminences et de ses gloires jusqu'au degré auquel elles pouvaient être communiquées à une simple créature. Les décrets et les mystères cachés de la sagesse infinie étaient en premier lieu manifestés à la très-sainte humanité de mon Seigneur, par la révélation incompréhensible qu'elle a avec la Divinité à laquelle elle est unie en la personne du Verbe éternel; et par l'intermédiaire de mon très-saint Fils ils m'étaient communiqués d'une autre manière : car l'union de son humanité avec la personne du Verbe est immédiate, substantielle et intrinsèque par elle-même; ainsi elle participe à la Divinité et à ses décrets d'une manière proportionnée à l'union substantielle et personnelle. Quant à moi, je recevais cette faveur à un autre titre admirable et sans exemple, d'autant plus qu'il s'appliquait à une

simple créature, non unie à la Divinité ; je la recevais comme semblable à l'humanité très-sainte, et après elle la créature la plus voisine de la même Divinité. Vous n'en pourrez pas, ma fille, comprendre davantage maintenant ; vous ne sauriez pénétrer ce mystère dans la vie mortelle. Mais les bienheureux le connurent chacun selon le degré de science qu'il avait reçu ; ils comprirent tous ce rapport et cette ressemblance que j'ai avec mon très-saint Fils, aussi bien que la différence qui nous sépare, et tout cela leur fut et leur est encore maintenant un motif de faire de nouveaux cantiques de gloire et de louange au Tout-Puissant : car cette merveille fut une des grandes œuvres que son puissant bras ait faites envers moi.

332. Afin que vous exerciez davantage vos forces et celles de la grâce à former de saints désirs et de saintes affections, fût-ce pour des choses que vous ne pouvez exécuter, je vous déclare un autre secret. C'est que lorsque je connaissais les effets de la rédemption en la justification des âmes, et la grâce qui leur était communiquée pour les purifier et les sanctifier par la contrition ou par le baptême et par les autres sacrements, je faisais une si grande estime de ce bienfait, que j'en avais une sainte émulation. Et comme je n'avais aucun péché dont je dusse me justifier, je ne pouvais recevoir cette faveur dans le degré auquel les pécheurs la reçoivent. Mais comme je pleurais leurs péchés plus qu'eux tous ensemble, et que je rendais des actions de grâces au Seigneur pour ce bienfait qu'il accordait aux âmes avec une miséri-

corde si libérale, j'obtins par ces désirs et par ces œuvres plus de grâces qu'il n'en aurait fallu pour justifier tous les enfants d'Adam. Telle était la complaisance que le Très-Haut prenait à mes œuvres, et telle fut la vertu que leur donna le Seigneur lui-même, afin qu'elles fussent toutes agréables à sa divine Majesté.

333. Considérez maintenant, ma fille, quelles obligations vous impose la connaissance de secrets si merveilleux et si vénérables. Profitez des talents et de tant de biens que vous avez reçus du Seigneur; suivez-moi par la parfaite imitation de mes œuvres que je vous manifeste. Et, afin de vous enflammer davantage de l'amour divin, souvenez-vous continuellement que mon très-saint Fils et moi ne cessions, durant notre vie mortelle, de désirer avec une ardeur extrême le salut des âmes de tous les enfants d'Adam, et de pleurer amèrement la perte éternelle de tant de malheureux qui se la procurent à eux-mêmes avec une fausse joie. Je veux que vous vous signaliez dans cette charité, dans ce zèle, et que vous vous y exerciez beaucoup, en qualité d'Épouse très-fidèle de mon Fils, qui par cette vertu s'est livré à la mort de la croix, et en qualité de ma fille et disciple; que si la force de cette charité ne m'ôta point la vie, ce fut parce que le Seigneur me la conserva par miracle; mais c'est cette vertu qui me fit avoir place sur le trône et dans le conseil de la très-sainte Trinité. Si vous êtes, ma chère fille, aussi fervente à m'imiter, et aussi prompte à m'obéir que je le demande de

vous, je vous assure que vous participerez aux faveurs que je fis à mon serviteur Jacques; je vous assisterai dans vos tribulations et vous guiderai, comme je vous l'ai promis plusieurs fois; et en outre le Très-Haut sera beaucoup plus libéral envers vous que vous ne sauriez le souhaiter.

CHAPITRE XVII

Lucifer prépare une nouvelle persécution contre l'Église et contre la très-pure Marie. — Elle en donne connaissance à saint Jean, et par son ordre elle se détermine d'aller à Éphèse. — Son très-saint Fils lui apparaît, et lui dit d'aller à Saragosse pour visiter l'apôtre saint Jacques. — Circonstances de cette visite.

334. Saint Luc fait mention de la persécution qu'excita l'enfer contre l'Église, après la mort de saint Étienne, au chapitre huitième des Actes, où il l'appelle grande (1), parce qu'elle le fut jusqu'à la conversion de saint Paul, par le moyen duquel le dragon infernal la dirigeait. J'ai parlé de cette persécution dans les chapitres douzième et quatorzième de cette partie. Mais par ce qui est rapporté dans les autres chapitres qui les suivent immédiatement, on

(1) Act., VIII, 1.

peut comprendre que cet ennemi de Dieu ne se rebuta point, et ne se crut pas si vaincu qu'il n'eût encore assez de force pour s'élever de nouveau contre la sainte Église et contre l'auguste Marie. Et par ce que le même saint Luc rapporte dans le chapitre douzième, où il dit qu'Hérode fit couper la tête à saint Jacques, et fit arrêter saint Pierre (1), on voit que cette persécution recommença après la conversion de saint Paul, quand même il ne dirait pas expressément que le même Hérode envoya des gens pour maltraiter quelques-uns des fidèles (2). Et afin que l'on comprenne mieux tout ce que j'en ai rapporté et que j'en dirai dans la suite, je rappelle que toutes ces persécutions étaient inventées et excitées par les démons, qui irritaient les persécuteurs de l'Église, ainsi que je l'ai fait remarquer en divers endroits. Et comme la Providence divine tantôt leur en donnait la permission, et tantôt la leur ôtait et les précipitait dans l'abîme (ce qui arriva lors de la conversion de saint Paul et en d'autres occasions), il en résultait ce que l'on a vu dans tous les siècles, que la primitive Église jouissait de temps en temps du repos et de la tranquillité, et qu'après cette trêve elle était inquiétée et affligée de nouveau.

335. La paix était utile pour la conversion des fidèles, et la persécution pour leur mérite et pour leur exercice; c'est pourquoi la Providence divine, dans sa sagesse, faisait et fait toujours succéder l'une

(1) Act., XII, 2. — (2) *Ibid.*, 1.

à l'autre. C'est pourquoi encore, après la conversion de saint Paul, l'Église passa même plusieurs mois dans le calme, pendant que Lucifer et ses démons étaient abattus dans l'enfer, jusqu'à ce qu'ils revinrent sur la terre, comme je le dirai bientôt. Saint Luc parle de cet état de paix au chapitre neuvième, après la conversion de saint Paul, quand il dit que l'Église était tranquille dans toute la Judée, dans la Galilée et dans la Samarie, et qu'elle prospérait, marchant dans la crainte du Seigneur et dans la consolation du Saint-Esprit (1). Et quoique l'évangéliste dise cela après avoir rapporté la venue de saint Paul à Jérusalem, cette paix exista longtemps auparavant, car saint Paul se rendit à Jérusalem dans la cinquième année de sa conversion, ainsi qu'on le verra dans la suite; et saint Luc, pour ne point déranger le plan de son histoire, en parle après la conversion, mais dans un sens rétrospectif, de même qu'il arrive aux évangélistes de mentionner dans leur récit, par anticipation, plusieurs autres événements, pour n'avoir plus à revenir au sujet dont ils parlent; car, bien qu'ils suivent l'ordre chronologique pour les choses essentielles, ils ne classent point par annales tous les faits de leur histoire.

336. Cela posé, reprenant ce que j'ai dit au chapitre quinzième touchant le conciliabule que fit Lucifer après la conversion de saint Paul, j'ajoute que le dragon infernal et ses démons prolongèrent quelque

(1) Act., IX, 31.

temps cette conférence, dans laquelle ils discutèrent et prirent divers moyens pour détruire l'Église et faire déchoir, s'il leur était possible, notre grande Reine du degré éminent de sainteté auquel ils la croyaient parvenue, quoiqu'ils en ignorassent infiniment plus qu'ils n'en connaissaient. Après que les jours pendant lesquels l'Église jouissait de cet heureux calme furent passés, les princes des ténèbres sortirent de l'abîme pour mettre à exécution les desseins impies qu'ils avaient formés. Le grand dragon Lucifer se mit à la tête de tous, et c'est une chose digne de remarque, que la fureur de cette bête féroce contre l'Église et contre l'auguste Marie fut si grande, qu'il tira de l'enfer beaucoup plus des deux tiers de ses démons pour le succès de son entreprise; et il en aurait sans doute dépeuplé ce royaume des ténèbres, si sa malice et sa cruauté mêmes ne l'eussent obligé d'y laisser une partie de ses ministres infernaux pour le tourment des damnés; car, outre le feu éternel que la justice divine leur fournit, et qui ne leur pouvait manquer, ce dragon ne voulut pas que la vue et la compagnie de ses démons leur manquassent non plus, de peur que ces hommes infortunés ne trouvassent un léger soulagement dans leurs peines pendant le temps que leurs bourreaux demeureraient hors de l'enfer. C'est pour cela qu'il y a toujours des démons dans les abîmes, et ils ne voudraient pas épargner le supplice de leur présence aux misérables damnés, malgré le désir si ardent qu'a Lucifer de détruire les mortels qui vivent sur la terre. Et voilà le maître cruel

et impitoyable que servent les aveugles pécheurs!

337. La rage de ce dragon était arrivée à son comble, par les choses qu'il voyait se passer dans le monde depuis la mort de notre Rédempteur, par la sainteté de la bienheureuse Vierge, et par la faveur et la protection que les fidèles trouvaient en elle, suivant l'expérience que les démons avaient faite en saint Étienne, en saint Paul et en d'autres. C'est pour cette raison que Lucifer établit sa demeure dans Jérusalem, pour exécuter par lui-même son attaque contre ce qui se trouvait de plus fort dans l'Église, et pour diriger de là les coups de toutes ses légions infernales, qui ne gardent un certain ordre que dans la guerre qu'ils font aux hommes pour les détruire, n'étant dans tout le reste que confusion. Le Très-Haut ne leur donna point la permission que leur furieuse envie souhaitait, car s'ils l'obtenaient ils bouleverseraient le monde dans un moment. Mais il la leur donna d'une manière limitative et jusqu'au point convenable, pour que l'Église, attaquée par ses ennemis, s'établît dans le sang et sur les mérites des saints, et jetât par ce moyen de plus profondes racines, et afin de manifester davantage, par les persécutions et les tourments que souffriraient les fidèles, la vertu et la sagesse du Maître souverain qui gouvernait l'Église. Aussitôt Lucifer commanda à ses ministres de parcourir toute la terre, pour reconnaître où étaient les apôtres et les disciples du Seigneur, en quels endroits son nom était prêché, et de revenir pour l'instruire de tout ce qui se passait. Le dragon se mit dans la sainte cité,

le plus loin qu'il put des lieux consacrés par le sang et par les mystères de notre Sauveur ; car ils étaient redoutables pour lui et pour ses démons, et à mesure qu'ils s'en approchaient, ils sentaient que leurs forces diminuaient, et qu'ils étaient accablés par la vertu divine. Ils expérimentent cet effet encore aujourd'hui, et le sentiront jusqu'à la fin du monde. C'est assurément un grand malheur, que ces lieux si sacrés pour les fidèles soient aujourd'hui, à cause des péchés des hommes, au pouvoir des ennemis de la foi ; heureux donc est le petit nombre des enfants de l'Église qui ont le privilége d'y demeurer, tels que les religieux de notre séraphique Père et réparateur de l'Église saint François.

338. Lucifer fut informé de l'état des fidèles et de tous les endroits où l'on prêchait la foi de Jésus-Christ par les relations que lui en firent ses satellites. Il leur donna de nouveaux ordres, afin que les uns s'employassent à les persécuter, chargeant de cette mission des démons d'une hiérarchie plus ou moins élevée, selon la différence des apôtres, des disciples et des fidèles, et afin que les autres prissent garde à tout ce qui arriverait et vinssent lui en rendre compte, transmettant partout à leurs compagnons des instructions sur ce qu'ils devaient faire contre l'Église. Lucifer signala aussi quelques hommes incrédules, perfides et dépravés, que les démons devaient irriter, provoquer et remplir de colère et d'envie contre les imitateurs de Jésus-Christ. Et parmi ceux-là se trouvaient le roi Hérode et plusieurs Juifs, à cause de la

haine qu'ils avaient contre le même Seigneur qu'ils avaient crucifié, et dont ils prétendaient abolir entièrement la mémoire (1). Les démons choisirent encore quelques Gentils des plus attachés à l'idolâtrie ; et des uns et des autres ces esprits malins cherchèrent les plus méchants pour s'en servir et en faire les propres instruments de leur malice. Par tous ces moyens ils entreprirent la persécution de l'Église ; et le dragon infernal a toujours usé de cet art diabolique pour détruire la vertu et le fruit de la Rédemption et du sang de Jésus-Christ. Et il fit dans la primitive Église un grand ravage parmi les fidèles, les persécutant par diverses sortes de tribulations qui ne se trouvent point écrites et dont on n'a nulle connaissance dans l'Église. Mais on a grand sujet de croire que ce que saint Paul dit des anciens saints dans son Épître aux Hébreux (2), se reproduisit à l'égard des nouveaux. Outre ces persécutions extérieures, les démons affligeaient tous les justes, les apôtres, les disciples et les autres fidèles par des tentations secrètes, par des illusions, des suggestions et mille mauvaises pensées, comme ils le font aujourd'hui à l'égard de tous ceux qui souhaitent vivre selon la loi divine et suivre notre Rédempteur Jésus-Christ. Il n'est pas possible de connaître en cette vie tout ce qu'entreprit Lucifer dans la primitive Église pour la détruire, ni ce qu'il fait maintenant avec la même intention.

339. Mais rien ne fut caché alors à l'auguste Mère

(1) Jerem., xi, 19. — (2) Hebr., xi, 37.

de la Sagesse; car elle connaissait à la clarté de la sublime science tous ces secrets de l'empire des ténèbres cachés aux mortels. Et quoiqne les coups que nous prévoyons ne nous fassent pas aussi grand mal, et que la très-prudente Reine fût si bien informée des prochaines épreuves de la sainte Église, qu'aucune ne la pouvait surprendre; néanmoins, comme elles menaçaient les apôtres et tous les fidèles, elles lui perçaient le cœur, où elle les portait tous avec un amour maternel, et sa douleur se réglait par sa charité presque immense; aussi, en aurait-elle perdu plusieurs fois la vie, si (comme je l'ai dit en divers endroits) le Seigneur ne la lui eût conservée miraculeusement. Il est certain que toutes les âmes justes et parfaites en l'amour du Seigneur ressentiraient à leur tour de grands effets si elles faisaient réflexion sur la rage et la malice de tant de démons si vigilants et si rusés pour perdre quelques simples fidèles, pauvres, faibles et pleins de leurs propres misères. Cette connaissance aurait fait oublier à la bienheureuse Marie toutes ses propres affaires et toutes ses peines, si elle en eût eu pour secourir et consoler ses enfants. Elle redoublait pour eux ses prières, ses soupirs, ses larmes et ses soins. Elle les conseillait, les avertissait et les exhortait pour les préparer et les animer au combat, surtout les apôtres et les disciples. Elle commandait souvent aux démons avec une autorité de Reine, et leur arracha un très-grand nombre d'âmes qu'ils trompaient et pervertissaient, et elle les délivrait de la mort éternelle. D'autres fois elle les

empêchait d'exercer de grandes cruautés envers les ministres de Jésus-Christ; car Lucifer tâcha incontinent d'ôter la vie aux apôtres (comme il l'avait déjà entrepris par le moyen de Saul, ainsi qu'on l'a vu), et la même chose arriva à l'égard des autres disciples qui prêchaient la sainte foi.

340. Quoique notre auguste Maîtresse conservât dans ces sollicitudes et dans cette compassion une grande tranquillité intérieure, que les soins maternels qu'elle prenait n'étaient pas capables de troubler, et quoiqu'elle gardât dans son extérieur une sérénité de Reine, les peines de son cœur ne laissaient pas que de couvrir d'une ombre de tristesse sa physionomie grave et sérieuse. Et comme saint Jean l'assistait avec une attention toute filiale, ce léger changement sur le visage de sa tendre Mère ne put échapper au regard pénétrant de l'Aigle évangélique. Il en fut sensiblement affligé, et ayant cherché quelque temps dans son esprit le sujet de sa peine, il s'adressa au Seigneur, et lui demandant une nouvelle lumière pour ne rien faire qui ne lui fût agréable, il lui dit : « Seigneur, « Dieu infini, Réparateur du monde, je reconnais « l'obligation en laquelle, sans l'avoir mérité et par « votre seule bonté, vous m'avez mis, en me donnant « pour Mère Celle qui est véritablement la vôtre, « parce qu'elle vous a conçu, enfanté et nourri de « son propre lait. Vous m'avez, Seigneur, rendu le « plus heureux des hommes par ce bienfait, vous « m'avez enrichi du plus grand trésor du ciel et « de la terre. Mais votre Mère, mon auguste Maî-

« tresse, est restée seule et pauvre sans votre très-
« douce présence, à laquelle tous les hommes et
« tous les anges ensemble ne sauraient suppléer, et
« combien moins ce vermisseau, votre serviteur.
« Aujourd'hui, mon Dieu et Rédempteur du monde,
« je vois triste et affligée Celle qui vous a donné la
« forme humaine et qui est la joie de votre peuple.
« Je désire, Seigneur, la consoler et la soulager de ses
« peines, mais je me trouve incapable de le faire.
« D'un côté, la justice et l'amour filial me poussent,
« et de l'autre le respect et ma faiblesse m'arrêtent.
« Éclairez-moi, Seigneur, sur ce que je dois faire
« pour rencontrer votre bon plaisir, et pour le ser-
« vice de votre digne Mère. »

341. Après cette prière, saint Jean demeura quelque temps à hésiter s'il demanderait à la grande Reine du ciel le sujet de sa peine. Il le souhaitait avec ardeur, mais la crainte respectueuse avec laquelle il la regardait, la retenait; et, quoiqu'un sentiment intérieur l'encourageât, il s'approcha trois fois de la porte de l'oratoire où était la très-pure Marie sans oser y entrer pour lui demander ce qu'il désirait savoir. La divine Mère connut tout ce que saint Jean faisait et tout ce qui se passait dans son âme. Et par le respect que la céleste Maîtresse de l'humilité avait pour l'évangéliste en qualité de prêtre et de ministre du Seigneur, elle quitta son oraison, alla le trouver, et lui dit : *Seigneur, dites-moi ce que vous demandez à votre servante*. J'ai déjà dit ailleurs que notre grande Reine appelait les prêtres et les ministres de son très-

saint Fils seigneurs. L'évangéliste fut consolé et animé par cette faveur, et il lui répondit, non sans une espèce de crainte : « Ma bonne Maîtresse, le « devoir et le désir que j'ai de vous servir ne m'ont « point permis de ne pas remarquer votre tristesse, « et de ne pas penser que vous avez quelque peine « dont je souhaite que vous soyez soulagée. »

342. Saint Jean ne dit que ces paroles, mais l'auguste Vierge pénétra le désir qu'il avait de lui demander le sujet de son affliction, et, toujours très-prompte à obéir, elle voulut prévenir sa demande et lui témoigner sa soumission, comme à celui qu'elle reconnaissait pour son supérieur. Mais elle s'adressa d'abord au Seigneur, lui disant : « Mon Dieu et mon « Fils, vous m'avez donné votre serviteur Jean en « votre place, afin qu'il m'accompagnât et m'assistât, « et je l'ai reçu pour mon supérieur ; je souhaite « obéir à ses désirs et à sa volonté qui m'est connue, « afin que cette humble servante de votre divine « Majesté vous soit toujours soumise. Permettez-moi, « Seigneur, de lui découvrir ma peine et de satisfaire « son désir. » Elle entendit aussitôt le *fiat* de la divine volonté. Et s'étant mise à genoux aux pieds de saint Jean, elle lui demanda sa bénédiction et lui baisa la main. Puis, lui ayant demandé la permission de parler, elle lui dit : « Seigneur, ce n'est pas sans raison « que je suis affligée ; car le Très-Haut m'a découvert « les tribulations qui doivent venir fondre sur l'É-« glise, et les persécutions auxquelles doivent être « en butte tous ses enfants, et surtout les apôtres, qui

« en souffriront de plus grandes. Et j'ai vu que le « dragon infernal est sorti de l'abîme avec une mul« titude innombrable d'esprits malins pour exécuter « ce dessein impie dans le monde, et ils vont tous « travailler avec une haine et une fureur inplacable « à détruire le corps mystique de Jésus-Christ, qui « est la sainte Église. Cette ville de Jérusalem sera « attaquée la première, et plus ravagée que les autres; « on y fera mourir l'un des apôtres, et il y en aura « d'autres qui seront pris et tourmentés par les arti« fices du démon. Mon cœur s'émeut de compassion « à la pensée de tous ces maux, il se désole à la vue « des obstacles que les ennemis susciteront pour em« pêcher l'exaltation du saint nom du Très-Haut et « le remède des âmes. »

343. L'évangéliste fut aussi affligé par cet avis; il s'en troubla même un peu. Mais avec le secours de la divine grâce il répondit à notre grande Reine : « Ma « Mère et mon auguste Maîtresse, votre sagesse « n'ignore pas que le Très-Haut tirera de ces tribu« lations de grands fruits pour son Église et pour les « fidèles ses enfants, et qu'il les assistera dans leurs « épreuves. Nous sommes prêts, nous autres apôtres, « à sacrifier notre vie pour le Seigneur, qui a donné « la sienne pour tout le genre humain. Nous avons « reçu des bienfaits immenses, qui nous obligent à « un juste retour. Lorsque nous étions petits à l'école « de notre Maître, nous agissions en petits. Mais « depuis qu'il nous a enrichis par son divin Esprit, et « enflammés de son amour, nous avons perdu notre

« lâcheté, et nous aspirons à suivre le chemin de sa « croix, qu'il nous a enseigné par sa doctrine et par « son exemple; nous savons que l'Église doit s'éta- « blir et se conserver par l'effusion du sang de ses « ministres et de ses enfants. Priez pour nous, au- « guste Maîtresse, et par la vertu divine et par votre « protection nous remporterons la victoire sur nos « ennemis, nous triompherons d'eux tous à la gloire « du Très-Haut. Que si le plus fort de la persécution « doit commencer en cette ville de Jérusalem, il me « semble, Mère vénérée, qu'il n'est pas convenable « que vous l'attendiez ici, de peur que la rage de « l'enfer n'entreprenne, par le moyen de la malice « humaine, quelque attentat contre le Tabernacle de « Dieu. »

344. Notre incomparable Reine, par la compassion et l'amour maternel qu'elle avait pour les apôtres et pour tous les autres fidèles, aurait volontiers et sans aucune crainte demeuré à Jérusalem, pour les consoler et les soutenir tous dans la tribulation dont ils étaient menacés. Mais quelque sainte que fût cette inclination, elle ne la manifesta point à l'évangéliste, parce qu'elle venait de son propre mouvement; elle la fit céder à l'humilité et à l'obéissance qu'elle montrait à l'apôtre comme à son supérieur. Avec cette soumission, sans rien objecter à l'évangéliste, elle le remercia du zèle avec lequel il souhaitait souffrir et mourir pour Jésus-Christ; et pour ce qui est du départ de Jérusalem, elle lui dit de décider ce qu'il jugerait à propos; qu'elle lui obéirait en tout comme son inférieure, et qu'elle

prierait notre Seigneur de le conduire par sa divine lumière, afin qu'il choisît le parti qui lui serait le plus agréable, et à la plus grande gloire de son saint nom. Après cette résignation, qui nous présente un si grand exemple et peut bien nous faire rougir de nos désobéissances, l'évangéliste détermina qu'elle se rendrait dans la ville d'Éphèse, aux confins de l'Asie Mineure; et proposant ce parti à la bienheureuse Vierge, il lui dit : « Ma Mère et mon auguste Maî-
« tresse, étant obligés de nous éloigner de Jérusalem
« et de chercher hors d'ici l'occasion propre pour
« travailler à l'exaltation du nom du Très-Haut, il
« me semble que nous devrions nous retirer à Éphèse,
« où j'espère que vous opèrerez dans les âmes plus
« de fruit qu'à Jérusalem. Je voudrais être un de
« ceux qui entourent le trône de la très-sainte Tri-
« nité, pour vous servir dignement dans ce voyage, et
« je ne suis qu'un chétif vermisseau de terre : mais le
« Seigneur sera avec nous, car il vous est partout
« favorable et comme Dieu et comme votre Fils. »

345. Il fut arrêté qu'ils partiraient pour Éphèse, après avoir donné les avis convenables aux fidèles qui se trouvaient à Jérusalem; et notre grande Reine se retira ensuite dans son oratoire, où elle fit cette prière : « Dieu éternel, voici votre humble servante
« prosternée en votre divine présence; je vous sup-
« plie, Seigneur, de me conduire à tout ce qui vous
« sera le plus agréable. Je veux faire ce voyage pour
« obéir à votre serviteur Jean, dont la volonté sera
« la vôtre. Il n'est pas juste que votre servante et

« votre Mère, si obligée des faveurs de votre puis-
« sante main, fasse un seul pas qui ne tende à votre
« plus grande gloire et à l'exaltation de votre saint
« nom. Exaucez, Seigneur, mon désir et mes prières,
« afin que je fasse ce qui est le plus conforme à votre
« bon plaisir. » Le Seigneur lui répondit aussitôt :
« Mon Épouse et ma Colombe, ma volonté a ordonné
« ce voyage. Obéissez à Jean, et allez à Éphèse; car
« j'y veux manifester ma clémence à l'égard de quel-
« ques âmes par le moyen de votre présence, pendant
« le temps qui sera convenable. » Cette réponse du Seigneur laissa la bienheureuse Marie plus consolée et mieux instruite de la volonté divine; elle demanda à sa Majesté sa bénédiction et la permission de se mettre en chemin, au moment que fixerait l'apôtre : et, toute pleine du feu de la charité, elle s'enflammait d'un saint zèle pour le bien spirituel des Éphésiens, dont le Seigneur lui avait fait espérer qu'il tirerait un fruit qui lui serait agréable.

L'auguste Marie va de Jérusalem à Saragosse en Espagne, pour visiter saint Jacques par la volonté de son Fils, notre Sauveur. — Ce qui arriva dans cette visite l'année et le jour auquel elle eut lieu.

346. Toute la sollicitude de notre incomparable princesse, la très-pure Marie, s'appliquait aux progrès de la sainte Église, à la consolation des apôtres,

des disciples et des autres fidèles; et tous ses soins tendaient à les défendre du dragon infernal et de ses ministres, dans la persécution et dans les embûches que ces ennemis leur préparaient, comme on l'a vu plus haut. Par cette ineffable charité, avant de partir de Jérusalem pour se rendre à Éphèse, elle disposa et régla, autant que possible, toutes choses par elle-même et par le ministère de ses saints anges, pour prévenir de la manière la plus convenable les inconvénients de son absence; car elle ne savait point alors combien de temps ce voyage durerait, ni l'époque de son retour à Jérusalem. La plus grande précaution qu'elle put prendre, ce fut de prier continuellement son très-saint Fils de défendre ses apôtres et ses serviteurs par la puissance infinie de son bras, d'abattre l'orgueil de Lucifer, et de dissiper les desseins impies qu'il couvait dans sa malice contre la gloire du même Seigneur. La très-prudente Mère savait que saint Jacques serait le premier des apôtres qui verserait son sang pour notre Seigneur Jésus-Christ, et comme elle l'aimait beaucoup (ainsi que je l'ai dit ailleurs) entre les prières qu'elle faisait pour tous les apôtres, elle en fit une particulière pour lui.

347. Un jour que la divine Mère était ainsi occupée à prier (c'était le quatrième avant qu'elle partît pour Éphèse), elle sentit dans son intérieur quelque chose d'extraordinaire et des effets célestes, qu'elle avait déjà expérimentés autrefois quand elle était sur le point de recevoir quelque bienfait particulier. On appelle ces opérations paroles du Seigneur,

selon le style de l'Écriture ; et la bienheureuse Marie y répondant, comme Maîtresse de la science, dit : « Seigneur, que vous plaît-il que je fasse? Parlez, « mon Dieu, car votre servante écoute. » Pendant qu'elle redisait ces paroles, elle vit son très-saint Fils, qui, placé sur un trône d'une majesté ineffable et accompagné d'une multitude innombrable d'anges de tous les ordres et de tous les chœurs célestes, descendait du ciel en personne pour la visiter. Sa divine Majesté entra avec cette pompe dans l'oratoire de sa bienheureuse Mère, et l'humble Vierge lui rendit du fond de son âme le culte de l'adoration la plus parfaite. Aussitôt le Seigneur lui parla en ces termes : « Mère bien-« aimée, de qui j'ai reçu l'être humain pour sauver l « monde, je suis attentif à vos prières et à vos saints « désirs, qui sont toujours agréables à mes yeux. Je « défendrai mes apôtres et mon Église; je serai son « Père et son Protecteur; j'empêcherai qu'elle ne « soit vaincue, et que les portes de l'enfer ne pré-« vaillent contre elle (1). Vous savez qu'il faut que « les apôtres travaillent avec ma grâce pour ma « gloire, et qu'ils me suivent par le chemin de la « croix et de la mort que j'ai soufferte pour racheter « le genre humain. Le premier qui me doit imiter en « cela est Jacques, mon fidèle serviteur; et je veux « qu'il souffre le martyre dans cette ville de Jérusa-« lem. Et afin qu'il y vienne, et pour d'autres fins « qui regardent ma gloire et la vôtre, ma volonté est

(1) Matth., XVI, 18.

« que vous le visitiez en Espagne, où il prêche mon « saint nom. Je veux, ma Mère, que vous alliez à « Saragosse, où il se trouve maintenant, et que vous « lui ordonniez de revenir à Jérusalem ; et de cons- « truire, avant de quitter Saragosse, dans cette même « ville, en votre honneur et sous votre vocable ! « un temple où vous soyez révérée et invoquée, « pour le bien de ce royaume, pour ma gloire et « mon bon plaisir, pour la gloire et le bon plaisir de « notre bienheureuse Trinité. »

348. La grande Reine du ciel reçut cette mission de son très-saint Fils avec une joie toute nouvelle, et lui dit avec une profonde soumission : « Mon adorable « Seigneur, que votre sainte volonté soit éternelle- « ment accomplie en votre servante et votre Mère, « et que toutes les créatures vous louent éternelle- « ment pour les œuvres admirables de votre immense « miséricorde envers vos serviteurs. Moi-même je « vous en glorifie, Seigneur, et vous en rends de très- « humbles actions de grâces, au nom de toute la « sainte Église et au mien. Permettez, mon Fils, que, « dans ce temple que vous voulez que votre serviteur « Jacques construise, je puisse promettre en votre « saint nom la protection particulière de votre puis- « sant bras, et que ce sanctuaire soit une partie de « mon héritage pour tous ceux qui y invoqueront « avec dévotion votre même nom, et y imploreront « auprès de votre clémence la faveur de mon inter- « cession. »

349. Notre Rédempteur Jésus-Christ lui répondit :

« Ma Mère, en qui ma volonté a trouvé ses complai-
« sances, je vous donne ma royale parole que je re-
« garderai avec une singulière clémence et remplirai
« de douces bénédictions ceux de vos dévots qui
« avec humilité m'invoqueront dans ce temple, par
« le moyen de votre intercession. J'ai déposé entre
« vos mains tous mes trésors; et comme ma Mère qui
« tenez ma place et mon pouvoir, vous pouvez enri-
« chir et privilégier ce lieu et y promettre votre
« faveur; car j'accomplirai tout au gré de votre
« volonté. » La très-pure Marie rendit de nouvelles actions de grâces pour cette promesse de son Fils et de son Dieu tout-puissant. Puis, conformément aux ordres du même Seigneur, un grand nombre des anges qui l'accompagnaient formèrent un trône d'une nuée très-lumineuse, et y élevèrent l'auguste Vierge, comme Reine et Maîtresse de tout ce qui est créé. Notre Seigneur Jésus-Christ lui ayant donné sa bénédiction, remonta au ciel avec les autres anges. Quant à la très-prudente Mère, portée par les séraphins, et accompagnée de ses mille anges et des autres que le Seigneur lui avait laissés, elle alla à Saragosse, en Espagne, en corps et en âme. Et quoique ce voyage eût pu se faire en très-peu de temps, le Seigneur le régla d'une telle manière, que les saints anges formant des chœurs d'une délicieuse harmonie, eussent le loisir d'y chanter des hymnes de louange à leur Reine.

350. Les uns chantaient l'*Ave Maria;* les autres, *Salve sancta Parens*, et le *Salve Regina;* d'autres

encore le *Regina cœli lætare*, etc. Ils alternaient ces chants en chœur, et se répondaient les uns aux autres en formant des accords si mélodieux, que l'homme ne saurait s'en faire une idée ici-bas. Notre auguste Princesse répondait à ces cantiques avec une humilité qui égalait la grandeur de ce bienfait, rapportant toute cette gloire à l'Auteur qui la lui donnait. Elle redisait mille fois : *Saint, Saint, Saint, est le Dieu des armées* (1) ; *Seigneur, ayez pitié des misérables enfants d'Ève ; le pouvoir et la majesté vous appartiennent ; vous êtes le seul Saint, le Très-Haut, et le Maître de toutes les milices célestes et de tout ce qui est créé.* Les anges répondaient à leur tour à ces divines louanges qui étaient si douces aux oreilles du Seigneur ; et avec cette musique céleste ils arrivèrent à Saragosse vers minuit.

351. Le très-heureux apôtre saint Jacques était avec ses disciples hors de la ville, tout contre la muraille qui longe les bords de l'Èbre, et il s'était un peu écarté de leur compagnie pour faire oraison. Parmi les disciples, les uns dormaient, et les autres priaient à l'exemple de leur Maître ; et comme ils ne pensaient à rien moins qu'à ce qui allait leur arriver, la procession des anges se tint à une certaine distance avec la musique, pour ne pas les surprendre ; de sorte qu'elle pût être entendue de loin, non-seulement par saint Jacques, mais aussi par les disciples ; ceux même qui dormaient se réveillèrent, et tous furent

(1) Isa., VI, 3.

pénétrés d'une vive consolation intérieure et transportés d'une admiration qui les jeta hors d'eux-mêmes, leur ôta presque la parole, et leur fit verser d'abondantes larmes de joie. Ils aperçurent en l'air une lumière éclatante qui surpassait celle du soleil, quoiqu'elle ne s'étendît pas de toutes parts, ne remplissant qu'un espace déterminé, comme un grand globe. Plus ravis encore, à cette vue, d'admiration et de joie, ils restèrent immobiles jusqu'à ce que leur maître les appela. Par ces merveilleux effets qu'il leur faisait sentir, le Seigneur voulait les préparer et les rendre attentifs à ce qui leur serait découvert de ce grand mystère. Les saints anges placèrent le trône de leur Reine sous les yeux de l'apôtre, qui, absorbé dans la plus sublime oraison, entendait la musique et apercevait la lumière mieux que les disciples. Les anges portaient une petite colonne de marbre ou de jaspe, et d'une autre matière différente ils avaient fait une statue, qui n'était pas fort grande, de la Reine du ciel; ils la portaient avec beaucoup de vénération; et ils avaient préparé ces objets sacrés cette même nuit avec l'habileté qui leur est naturelle quand Dieu leur donne le pouvoir d'agir sur quelque chose.

352. La grande Reine de l'univers étant sur ce trône admirable et environnée des chœurs des anges, qu'elle surpassait et en lumière et en beauté, se manifesta à saint Jacques, qui se prosterna aussitôt devant la Mère de son Créateur et de son Rédempteur; il vit aussi la statue et la colonne ou le pilier entre les

mains de quelques anges. La charitable Reine lui donna la bénédiction au nom de son très-saint Fils, et lui dit : « Jacques, serviteur du Très-Haut, soyez « béni de sa droite, et rempli de la joie de sa divine « face. » Et tous les anges répondirent : Ainsi soit-il. Notre auguste Dame poursuivant son discours ajouta : « Mon fils Jacques, le Tout-Puissant a choisi ce lieu, « afin que vous le lui consacriez en y construisant un « temple que vous lui dédierez, et où il veut que, « sous le titre de mon nom, le sien soit exalté, que « les trésors de sa divine droite et de ses anciennes « miséricordes soient abondamment communiquées « à tous les fidèles; et qu'ils les reçoivent par mon « intercession, s'ils les demandent avec une vive foi « et avec une véritable dévotion. Je leur promets, au « nom du Très-Haut, de grandes faveurs, de douces « bénédictions, et ma puissante protection; car ce « temple sera ma maison et mon propre héritage. Et « en garantie de cette vérité et de cette promesse, « ma propre image y sera placée sur cette colonne; et « elle demeurera aussi bien que la sainte foi jusqu'à « la fin du monde dans le temple que vous construi- « rez. Vous commencerez au plus tôt cette maison du « Seigneur; et après que vous lui aurez rendu ce ser- « vice, vous partirez pour Jérusalem, où mon très- « saint Fils veut que vous lui offriez le sacrifice de « votre vie dans le même lieu où il a donné la sienne « pour la rédemption du genre humain. »

353. Quand notre grande Reine eut achevé ces paroles, elle ordonna aux anges de mettre la sainte

statue sur la colonne et de la placer à l'endroit même où elle se trouve aujourd'hui, ce qu'ils exécutèrent dans un instant. Aussitôt que la colonne fut érigée, et que l'image sacrée y fut posée, les mêmes anges et le saint apôtre reconnurent ce lieu pour la maison de Dieu, la porte du ciel (1), et une terre sainte et consacrée en un temple pour la gloire du Très-Haut, et pour l'invocation de sa bienheureuse Mère. En foi de quoi ils y offrirent leurs adorations à la Divinité. Saint Jacques se prosterna, et les anges par de nouveaux cantiques célébrèrent les premiers avec le même apôtre la nouvelle dédicace du premier temple qui eût été construit dans le monde sous le vocable de la grande Reine du ciel et de la terre après la rédemption du genre humain. Telle fut l'heureuse origine du sanctuaire de Notre-Dame du Pilier à Saragosse, que l'on appelle avec raison chambre angélique, propre maison de Dieu et de sa très-pure Mère, digne de la vénération de tout l'univers, et caution assurée des faveurs du Ciel, si nos péchés ne nous en rendent indignes. Il me semble que notre grand patron et apôtre le second Jacob commença bien plus glorieusement ce temple, que le premier Jacob n'avait commencé le sien à Béthel lorsqu'il se rendait en Mésopotamie, quoique cette pierre qu'il érigea comme un monument (2) marquât la place où le temple de Salomon devait être construit. Jacob vit là l'échelle mystique avec les saints anges, en songe et en figure; mais

(1) Gen., xxviii, 17. — (2) *Ibid.*, 18.

saint Jacques vit ici par les yeux corporels la véritable échelle du ciel et beaucoup plus d'anges. Là, une pierre fut dressée comme un monument pour le temple qui devait plusieurs fois être détruit et être entièrement ruiné après quelques siècles; mais ici, sur l'appui de cette véritable colonne consacrée, furent établis le Temple de la foi et le culte du Très-Haut jusqu'à la fin monde; et les anges montent et descendent le long de cette échelle du ciel avec les prières des fidèles et avec les faveurs incomparables que distribue notre grande Reine à ceux qui l'invoquent et l'honorent dans ce lieu avec une sincère dévotion.

354. Notre apôtre rendit de très-humbles actions de grâces à la bienheureuse Marie, et la pria de protéger d'une manière spéciale ce royaume d'Espagne, et surtout ce lieu consacré à sa dévotion et à son nom. La divine Mère lui promit de le faire, et lui ayant donné de nouveau sa bénédiction, les anges la ramenèrent à Jérusalem dans le même ordre qu'ils l'avaient portée à Saragosse. A sa prière, le Très-Haut ordonna qu'un ange demeurât dans ce sanctuaire pour le défendre, et depuis ce jour-là il remplit ce ministère, et le remplira tant qu'y subsisteront l'image sacrée et la colonne. De là le prodige que tous les fidèles reconnaissent: c'est que ce sanctuaire s'est maintenu inébranlable, intact depuis plus de mille six cents ans parmi la perfidie des Juifs, l'idolâtrie des Romains, l'hérésie des Ariens et la fureur barbare des Maures; mais l'admiration des catholiques serait encore plus grande s'ils connaissaient en détail les moyens et les artifices

que les enfers conjurés ont inventés à diverses époques pour détruire ce sanctuaire par la main de tous ces infidèles et de toutes ces nations. Je ne m'arrête point au récit de ces entreprises inutiles, parce qu'il n'est pas nécessaire, et que d'ailleurs il n'entre pas dans mon sujet. Il me suffit de dire que Lucifer s'est servi très-souvent de tous ces ennemis de Dieu pour essayer de renverser ce sanctuaire, et que le saint ange qui le garde a toujours déjoué tous leurs efforts.

355. Mais je fais savoir deux choses qui m'ont été découvertes, afin que je les écrive ici. L'une est que les promesses dont je viens de parler, tant de notre Sauveur Jésus-Christ que de sa très-sainte Mère, de garder ce saint temple, quoiqu'elles semblent être absolues, renferment néanmoins une condition implicite, comme beaucoup d'autres promesses de l'Écriture sainte qui s'appliquent à des bienfaits particuliers de la divine grâce. Cette condition est que nous agissions de notre côté de manière à ne point obliger le Seigneur de nous priver de la faveur et de la miséricorde qu'il nous promet. Et comme Dieu réserve dans le secret de sa justice le poids des péchés qui peuvent l'y obliger, il se dispense de stipuler expressément cette condition. D'ailleurs, nous sommes assez avertis par sa sainte Église que ses promesses et ses faveurs ne nous sont point faites pour que nous nous en servions contre le Seigneur lui-même, et que nous l'offensions en comptant sur sa libérale miséricorde, puisque rien n'est si capable de nous en rendre

indignes que cette ingratitude. Les péchés de ces royaumes et de cette pieuse ville de Saragosse peuvent être en si grand nombre et si énormes, que nous mettrons de notre côté la condition et le nombre par où nous mériterons d'être privés de cet admirable bienfait et de la protection de la grande Reine des anges.

356. Le second avis, qui n'est pas moins digne de considération, est que, comme Lucifer et ses démons connaissent ces vérités et ces promesses du Seigneur, ils ont tâché et tâchent toujours par leur malice infernale d'introduire de plus grands vices parmi les habitants de cette illustre ville, et surtout de ces vices qui peuvent le plus offenser la pureté de la bienheureuse Vierge. Ainsi, il emploie plus de ruses dans cette ville privilégiée que dans les autres. Dans cette conduite, l'antique serpent tend à un double but également exécrable. D'une part, il veut porter les fidèles qui habitent cette ville à offenser Dieu, et à le forcer par leurs offenses de ne leur plus conserver ce sanctuaire, et par là Lucifer obtiendrait ce qu'il n'a pas obtenu par tant d'autres moyens dont il s'est servi. D'autre part, il veut, s'il échoue dans cette première tentative, faire en sorte au moins d'empêcher les âmes de vénérer ce saint temple, et de recevoir les grands bienfaits que la très-pure Marie a promis d'y accorder à ceux qui les demanderaient dignement. Lucifer et ses démons savent très-bien que les habitants de Saragosse ont envers la Reine du ciel des obligations plus étroites que beaucoup d'autres villes

et provinces de la chrétienté, parce qu'ils ont dans l'enceinte de leurs murs la source des faveurs que les autres y vont chercher, et que si nonobstant la possession d'un si grand trésor ils deviennent plus vicieux, et méprisent un témoignage de clémence et de bonté qu'ils ne sauraient avoir mérité, cette ingratitude envers Dieu et envers sa très-sainte Mère leur attirera une plus grande indignation et un plus rigoureux châtiment de la justice divine. J'avoue à tous ceux qui liront cette histoire que je suis heureuse de l'écrire à deux journées seulement de Saragosse; je me félicite de ce voisinage, et je regarde ce sanctuaire avec une tendre dévotion, à cause de ce que tout le monde comprendra que je dois à la grande Reine de l'univers. Je déclare aussi la reconnaissance qu'ont dû m'inspirer les bontés des habitants de cette ville. Pour la leur témoigner, je voudrais leur rappeler de vive voix la dévotion profonde et cordiale qu'ils doivent avoir envers l'auguste Marie, et les faveurs qu'ils peuvent, soit obtenir par cette dévotion, soit démériter par leur négligence et leur inattention. Qu'ils se considèrent donc comme plus favorisés et plus obligés que les autres fidèles. Qu'ils apprécient leur trésor, qu'ils en profitent avec joie, et qu'ils se gardent de faire du propitiatoire de Dieu une maison inutile et commune, et de le changer en un tribunal de justice, puisque la très-pure Marie a fait de ce saint temple un siége de miséricordes.

357. Après cette apparition de la bienheureuse Vierge, saint Jacques appela ses disciples qui, sans

avoir ni vu ni entendu autre chose que la lumière et la musique céleste, en étaient encore tout émerveillés. Leur charitable maître les informa de ce qu'il convenait qu'ils sussent, afin qu'ils l'aidassent à bâtir le monument sacré auquel il se mit à travailler activement; et avec l'assistance des anges il acheva avant de quitter Saragosse la petite chapelle où se trouvent la sainte image et la colonne. Dans la suite des temps les catholiques ont construit le magnifique temple et les édifices accessoires qui entourent ce sanctuaire si célèbre. L'évangéliste saint Jean n'eut alors aucune connaissance de ce voyage de la divine Mère en Espagne; elle ne lui en dit rien, parce que ces faveurs et ces excellences ne concernaient point la foi universelle de l'Église; c'est pour cette raison qu'elle les conservait dans le secret de son cœur, quoiqu'elle en déclarât d'autres plus grandes à saint Jean et aux autres évangélistes, lorsque la connaissance en était nécessaire pour la commune instruction et pour la foi des fidèles. Mais quand saint Jacques, à son retour d'Espagne, passa par Éphèse, il communiqua à son frère Jean ce qui lui était arrivé pendant qu'il prêchait en Espagne, et lui raconta les deux apparitions qu'il avait eues de la divine Mère, et les circonstances particulières de cette seconde apparition à Saragosse; il lui parla aussi du temple qu'il avait construit dans cette ville. Et par le récit que l'évangéliste en fit, plusieurs apôtres et disciples connurent ce miracle; car étant de retour à Jérusalem, il le leur rapporta lui-même pour les affermir dans la foi, dans la dévotion

envers la grande Reine du ciel, et dans la confiance qu'ils devaient avoir en sa protection. Et cela eut son effet, car dès lors ceux qui surent quelle faveur Jacques avait reçue, l'invoquaient dans leurs afflictions et dans leurs besoins, et la compatissante Mère les secourut tour à tour au milieu de divers dangers et en diverses occasions.

358. Cette miraculeuse apparition de la bienheureuse Marie dans Saragosse eut lieu au commencement de l'an quarante de la naissance de son Fils notre Sauveur, dans la nuit qui suivit le 2 janvier. Il s'était passé quatre ans quatre mois et dix jours depuis que saint Jacques avait quitté Jérusalem pour aller prêcher; car le saint apôtre en partit (comme je l'ai dit plus haut) en l'an 35, le 20 août, et après cette apparition il employa à construire le temple, à s'en retourner à Jérusalem et à prêcher, un an deux mois et vingt-trois jours, et il mourut le 25 mars de l'an 41. Lorsque la grande Reine des anges lui apparut à Saragosse, elle avait cinquante-quatre ans trois mois et vingt-quatre jours, et elle partit pour Éphèse le quatrième jour après qu'elle fut de retour à Jérusalem, ainsi que je le dirai dans le premier chapitre du livre suivant. De sorte que ce temple lui fut dédié plusieurs années avant sa glorieuse mort, comme on le verra lorsqu'à la fin de cette histoire de notre auguste Dame je déclarerai son âge et l'année en laquelle elle mourut; car depuis cette apparition il se passa plus de temps qu'on ne dit ordinairement. Et pendant toute cette période elle fut honorée d'un

culte public en Espagne, où on lui dédia aussitôt, à l'exemple de Saragosse, plusieurs temples dans lesquels on lui rendait une solennelle vénération.

359. Ce merveilleux privilége honore sans contredit beaucoup plus l'Espagne que tout ce qu'on pourrait dire à son avantage, puisqu'elle a eu le bonheur d'être la première entre toutes les nations et tous les royaumes du monde à rendre un culte public à la grande Reine du ciel la très-pure Marie pendant qu'elle vivait en la chair mortelle, et de l'invoquer alors avec plus de dévotion et de zèle que d'autres nations ne l'ont invoquée après sa mort et depuis qu'elle est montée au ciel pour ne plus revenir sur la terre. J'ai appris que c'est en récompense de cette ancienne dévotion de l'Espagne envers la bienheureuse Vierge que cette charitable Mère a enrichi publiquement les royaumes par un si grand nombre de ses images miraculeuses, et par tant de temples dédiés à son saint nom. Par ces faveurs toutes spéciales, la divine Mère a daigné se rendre plus familière dans ces pays, en leur offrant sa protection dans tant de sanctuaires qu'elle y a, et en venant de toutes parts et dans toutes les provinces au-devant de nous, afin que nous la reconnaissions pour notre Mère et pour notre Patronne, et aussi afin que nous comprenions qu'elle oblige notre peuple à défendre son honneur et à étendre sa gloire dans tout l'univers.

360. Je supplie humblement tous les habitants d'Espagne, et je les presse au nom de cette grande Dame de ranimer leur foi et de faire revivre l'antique

dévotion envers la très-pure Marie, de se regarder comme plus obligés à son service que les autres nations, et d'avoir surtout une grande vénération pour le sanctuaire de Saragosse, comme surpassant les autres par l'excellence de ses priviléges, et comme ayant vu et fait naître la pieuse vénération que l'Espagne a vouée à l'auguste Reine du ciel. Et que tous ceux qui liront cette histoire soient persuadés que les prospérités et les grandeurs anciennes de cette monarchie ont été des effets de la protection de la bienheureuse Marie et des services que ses anciens habitants lui ont rendus; et si aujourd'hui ces grandeurs sont si diminuées et presque perdues, il faut l'attribuer à notre oubli et à notre peu de zèle qui nous a attiré et mérité cet abandon si visible. Si nous souhaitons la fin de tant de calamités, nous ne pouvons l'obtenir que par le moyen de cette puissante Reine, en nous attirant sa protection par de nouveaux services et par des témoignages éclatants d'une véritable dévotion. Et puisque le bienfait incomparable de la foi catholique et les autres que j'ai rapportés nous sont venus par l'entremise de notre grand patron et apôtre saint Jacques, renouvelons aussi envers lui notre dévotion, et invoquons-le de tout notre cœur, afin que par son intercession le Tout-Puissant renouvelle ses merveilles.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

361. Ma fille, je vous avertis que ce n'est pas sans mystère que je vous ai si souvent découvert dans le cours de cette histoire les secrets desseins de l'enfer contre les hommes, les trahisons qu'il ourdit pour les perdre, et la haine vigilante et implacable avec laquelle il tâche d'en venir à bout, ne négligeant ni moment ni occasion, plaçant en tous lieux et en tous chemins des pierres d'achoppement, et tendant mille piéges autour de tous les mortels, quel que soit leur état, pour les y faire tomber ; et vous savez que ceux qu'il tend aux personnes qui souhaitent avec ardeur la vie éternelle et l'amitié de Dieu, sont encore plus dangereux, parce qu'ils sont plus cachés. Outre ces avis généraux, je vous ai fait connaître plusieurs fois les entreprises que les démons font contre vous. Il importe à tous les enfants de l'Église de sortir de l'ignorance dans laquelle ils vivent des dangers si fréquents de leur damnation éternelle, sans faire réflexion que ç'a été un châtiment du premier péché de perdre la connaissance de ces secrets; et ensuite lorsqu'ils pourraient la mériter, ils s'en rendent plus indignes par leurs propres péchés. Il y a même beaucoup de fidèles qui vivent dans une aussi grande négligence que s'il n'y avait point de démons très-vigilants à les persécuter et à les séduire; et si quelquefois ils y pensent, ce n'est que superficiellement

et en passant, car aussitôt ils retombent dans leur premier oubli, qui équivaut chez la plupart à l'oubli des peines éternelles. S'il est vrai qu'en tous temps et en tous lieux, en toutes œuvres et en toutes occasions, le démon leur dresse des embûches, il serait bien juste et bien naturel qu'aucun chrétien ne fît un seul pas sans demander la faveur divine pour connaître le péril et pour n'y pas tomber. Mais les enfants d'Adam considèrent si peu leur propre malheur, qu'à peine trouvera-t-on une seule de leurs actions qui ne soit infectée du venin du serpent infernal, et par là ils accumulent péchés sur péchés, crimes sur crimes, qui irritent la puissance divine et qui les rendent indignes de la miséricorde.

362. Au milieu de tous ces périls, je vous exhorte, ma fille, puisque vous connaissez la vigilance des démons et la haine particulière qu'ils ont conçue contre vous, à avoir vous-même, avec le secours de la divine grâce une vigilance aussi grande et aussi continuelle qu'elle vous est nécessaire pour vaincre les plus rusés des ennemis. Remarquez ce que je fis lorsque je connus l'intention que Lucifer avait de me persécuter et de détruire l'Église : je redoublai alors les prières et les gémissements, et comme les démons voulaient se servir d'Hérode et des Juifs de Jérusalem, quoique j'eusse pu demeurer dans cette ville avec moins de crainte que les autres fidèles, et que je l'eusse désiré, je la quittai néanmoins, pour donner un exemple de prudence et de soumission : de prudence en m'éloignant du péril, et d'obéissance en me

conduisant par la volonté de saint Jean. Vous n'êtes pas forte, et le commerce des créatures vous expose à un plus grand danger ; en outre vous êtes ma disciple, et vous avez mes actions et ma vie pour y conformer la vôtre : c'est pourquoi je veux que, quand vous aurez reconnu le péril, vous vous en éloigniez aussitôt, fallût-il vous résigner à un déchirement douloureux ; que vous vous conduisiez par l'obéissance que vous devez à celui qui vous dirige comme par une boussole infaillible, et que vous vous appuyiez sur cette vertu comme sur une forte colonne pour ne pas tomber. Prenez bien garde si sous certaines apparences de piété l'ennemi ne vous cache point un piége, et ne cherchez point à faire du bien aux autres à votre propre préjudice spirituel. Ne vous fiez point à votre sentiment, quand il vous paraîtrait bon et sûr, et ne faites pas difficulté d'obéir en quoi que ce soit, puisque par obéissance j'entrepris un voyage très-pénible et très-fatigant.

363. Renouvelez aussi en vous les désirs de suivre mes traces et de m'imiter avec perfection pour continuer le reste de ma vie et l'écrire dans votre cœur. Courez par le chemin de l'humilité et de l'obéissance après l'odeur de ma vie et de mes vertus, car si vous m'obéissez (comme je vous y ai si souvent exhortée), je vous assisterai comme ma fille dans vos nécessités et dans vos tribulations, et mon très-saint Fils accomplira en vous sa volonté, comme il le souhaite, avant que vous ayez achevé cet ouvrage; vous recevrez les effets des promesses que nous vous avons faites

plusieurs fois, et vous serez bénie de sa puissante droite. Glorifiez le Très-Haut de la faveur qu'il fit à mon serviteur Jacques à Saragosse, de la construction du temple qu'il m'y dédia avant ma mort, de tout ce que je vous ai découvert de cette merveille, enfin de ce que ce temple fut le premier de la loi évangélique, et fort agréable à la très-sainte Trinité.

LIVRE HUITIÈME

OU L'ON RAPPORTE LE VOYAGE QUE FIT LA TRÈS-PURE MARIE A ÉPHÈSE AVEC SAINT JEAN. — LE GLORIEUX MARTYRE DE SAINT JACQUES. — LA MORT ET LA PUNITION D'HÉRODE. — LA RUINE DU TEMPLE DE DIANE. — LE RETOUR DE L'AUGUSTE MARIE D'ÉPHÈSE A JÉRUSALEM. — L'INSTRUCTION QU'ELLE DONNA AUX ÉVANGÉLISTES. — LE TRÈS-SUBLIME ÉTAT AUQUEL ELLE FUT ÉLEVÉE QUELQUE TEMPS AVANT DE MOURIR. — SA TRÈS-HEUREUSE MORT. — SON ASSOMPTION ET SON COURONNEMENT DANS LE CIEL.

—

CHAPITRE I

La bienheureuse Vierge part de Jérusalem avec saint Jean pour aller à Éphèse. — Saint Paul vient de Damas à Jérusalem. — Saint Jacques y retourne. — Il voit notre grande Reine à Éphèse. — On déclare les choses secrètes qui arrivèrent dans tous ces voyages.

364. Les séraphins ramenèrent l'auguste Marie de Saragosse à Jérusalem, après qu'elle eut enrichi le royaume d'Espagne et cette ville de Saragosse par sa présence, par sa protection, par ses promesses, et par le temple que saint Jacques, assisté des saints anges, y avait construit et dédié à son nom. Aussitôt que la grande Reine des anges fut descendue de la nuée éclatante dans laquelle ces esprits célestes la portaient, se voyant dans le Cénacle, elle se prosterna pour

louer avec une humilité profonde le Très-Haut des bienfaits que sa puissante droite avait opérés dans ce voyage miraculeux, en sa faveur et en faveur de saint Jacques et de ces royaumes. Puis considérant avec son humilité ineffable qu'on avait érigé un temple sous son vocable pendant qu'elle vivait encore dans une chair mortelle, elle s'anéantit de telle sorte dans sa propre estime en la divine présence, qu'il semblait qu'elle eût entièrement oublié qu'elle était la véritable Mère de Dieu, une créature impeccable et incomparablement supérieure en sainteté aux plus hauts séraphins. Pour reconnaître ces bienfaits elle s'abaissa aussi bas que si elle eût été un vermisseau de terre, la plus petite des créatures et la plus grande pécheresse; et elle crut que ces faveurs l'obligeaient à s'élever au-dessus d'elle-même à de nouveaux degrés d'une plus haute sainteté. C'est ce qu'elle se proposa et ce qu'elle accomplit, sa sagesse et son humilité atteignant un terme au delà de la portée de la vue humaine.

365. Elle employa en ces exercices pieux et en de ferventes prières pour la défense et l'agrandissement de la sainte Église la plus grande partie des quatre jours qui suivirent son retour à Jérusalem. Cependant l'évangéliste saint Jean préparait tout ce qui était nécessaire pour le voyage d'Éphèse; et le quatrième jour, c'est-à-dire le cinq janvier de l'an quarante de Jésus-Christ, saint Jean l'avertit qu'il était temps de partir; qu'il avait trouvé une embarcation, et que tout était prêt pour se mettre en route. La grande Maîtresse de l'obéissance se prosterna

aussitôt, sans faire une seule réplique, et demanda au Seigneur la permission de sortir du Cénacle et de Jérusalem ; puis elle alla prendre congé du maître de la maison et de ceux qui y demeuraient. On comprend combien ce départ leur dut être pénible; car la très-douce Mère de la grâce leur avait ravi le cœur par sa conversation et par les faveurs qu'elle leur faisait de sa main libérale, et ils se trouvaient tout à coup sans consolation et privés de ce trésor du ciel, dans lequel ils puisaient tant de biens. Ils s'offrirent tous à l'accompagner. Mais sachant que cela n'était pas convenable, ils la supplièrent avec larmes de revenir bientôt, et de ne pas abandonner tout à fait cette maison, qu'elle avait déjà si longtemps occupée. La divine Mère les remercia de leurs offres pieuses et charitables avec des témoignages d'affection et d'humilité, et adoucit un peu leurs regrets, par l'espérance qu'elle leur donna de son retour.

366. Elle pria saint Jean de lui permettre de visiter les saints lieux de notre rédemption et d'y adorer le Seigneur, qui les avait consacrés par sa présence et par son précieux sang; et, accompagnée du même apôtre, elle fit ces stations sacrées avec une dévotion et une vénération incroyables et avec des larmes abondantes, pendant que saint Jean, extrêmement consolé de pouvoir la suivre, faisait les actes les plus sublimes des différentes vertus. La bienheureuse Mère vit les anges qui gardaient les saints lieux; elle leur recommanda de nouveau de résister à Lucifer et à ses démons, et de les empêcher de détruire et de pro-

faner ces lieux sacrés, comme ils le souhaitaient, et l'entreprendraient par le moyen des Juifs incrédules. Elle avertit les esprits célestes de dissiper par de saintes inspirations les mauvaises pensées et les suggestions diaboliques par lesquelles le dragon infernal tâchait d'exciter les Juifs et les autres mortels à abolir la mémoire de notre Seigneur Jésus-Christ dans ces saints lieux ; elle les chargea de prendre ce soin pendant tous les siècles à venir, parce que la rage des esprits malins durerait toujours contre les lieux et les œuvres de la rédemption. Les saints anges obéirent à leur Reine en tout ce qu'elle leur ordonna.

367. Après avoir fait ces stations, elle se mit à genoux et demanda la bénédiction à saint Jean pour partir de Jérusalem, comme elle le faisait avec son très-saint Fils; car elle pratiqua toujours dans ses rapports avec le disciple bien-aimé, que le Seigneur lui avait laissé en sa place, les deux grandes vertus d'obéissance et d'humilité. Plusieurs des fidèles qui se trouvaient à Jérusalem lui offrirent de l'argent, des pierres précieuses, et des voitures pour la conduire jusqu'au bord de la mer, et tout ce dont elle pouvait avoir besoin pour son voyage. Mais la très-prudente Dame sut, sans rien accepter, les satisfaire tous par son humilité et par les témoignages de sa reconnaissance. Elle se servit pour aller jusqu'à la mer d'un âne, sur lequel elle fit le chemin, comme Reine des vertus et des pauvres. Elle se souvenait des voyages qu'elle avait faits jadis avec son très-saint Fils et avec son époux Joseph; et ce souvenir et l'amour divin,

qui l'obligeait de nouveau à voyager, excitaient en son cœur virginal les sentiments de la plus tendre dévotion ; et pour être en tout très-parfaite, elle fit de nouveaux actes de résignation à la volonté divine, de ce que, pour la gloire du Seigneur et pour l'exaltation de son saint nom, elle était privée de la compagnie de son Fils et de son époux dans ce voyage, ayant eu la consolation d'en jouir en tant d'autres qu'elle avait faits ; et de ce qu'elle quittait la retraite du Cénacle, les lieux saints et la compagnie de tant de pieux fidèles ; mais elle bénit en même temps le Très-Haut de ce qu'il lui donnait le disciple bien-aimé pour l'accompagner et suppléer en l'absence de son très-doux Fils.

368. Pour rendre le voyage de notre grande Reine plus agréable et plus consolant, aussitôt qu'elle fut sortie du Cénacle tous ses anges se manifestèrent à elle sous une forme corporelle et visible, et l'environnèrent comme des gardes fidèles. Avec cette escorte céleste, n'ayant point d'autre compagnie humaine que saint Jean, elle se rendit au port, où était le navire qui devait aller à Éphèse. Pendant tout le trajet, elle eut de très-doux entretiens et fit de sublimes cantiques à la louange du Très-Haut, avec ces esprits célestes et quelquefois avec saint Jean, qui, toujours empressé et officieux, la servait avec un respect admirable dans toutes les circonstances où il savait pouvoir lui être utile. La bienheureuse Marie répondait à cette sollicitude de l'apôtre par une humilité et une reconnaissance incroyables ; car les deux vertus de gratitude et d'humilité grossis-

saient dans l'estime de notre auguste Reine tout ce que l'on faisait pour elle; et quoique tous les services possibles lui fussent dus à tant de titres obligatoires, elle les regardait comme des faveurs toutes gratuites.

369. Ils arrivèrent au port, et s'embarquèrent sur-le-champ dans un vaisseau avec d'autres passagers. La grande Reine de l'univers se mit en mer, et ce fut la première fois qu'elle y arriva de cette manière; elle sonda d'un œil sûr et embrassa toute cette vaste étendue de la Méditerranée et la communication qu'elle a avec l'Océan. Elle en vit la profondeur, la hauteur, la longueur, la largeur, les abîmes, les plages, la disposition secrète, les mines, les flux et reflux, tous les poissons, grands et petits, et enfin tout ce que renfermait cette merveilleuse partie de la création. Elle connut aussi combien de personnes s'y étaient noyées par des naufrages, et se souvint de la vérité qu'énonce l'Ecclesiastique, que ceux qui naviguent sur la mer en racontent les dangers (1), et de ce que dit David, que les soulèvements de ses flots agités sont admirables (2). La divine Mère pouvait connaître tout cela, tant par une grâce particulière de son très-saint Fils, que parce qu'elle jouissait aussi au plus haut degré des priviléges de la nature angélique, et d'une participation spéciale des attributs divins analogue et semblable à celle de la très-sainte humanité de notre Sauveur Jésus-Christ. Grâce à ces dons et à ces priviléges, non-seulement elle connaissait distinc-

(1) Eccles., XLIII, 26. — (2) Ps. XCII, 6.

tement toutes choses comme elles sont en elles-mêmes, mais elle les pénétrait, elle les approfondissait encore par sa connaissance, beaucoup plus que les anges.

370. Lorsque la Mère de la sagesse considéra cette immensité des flots, en laquelle reluisaient, comme dans le plus brillant miroir, la grandeur et la toute-puissance du Créateur, son esprit, par un élan rapide, s'éleva jusqu'à l'être de Dieu même, qui apparaît avec tant d'éclat dans ses admirables créatures, et elle le loua et le glorifia en toutes et pour toutes. Et ayant pitié, comme une tendre Mère, de tous ceux qui s'exposent à la fureur indomptable de la mer et la parcourent au péril de leur vie, elle fit pour eux les plus ferventes prières, et supplia le Tout-Puissant de défendre dans ces dangers tous ceux qui, s'y trouvant, invoqueraient son intercession et son nom, et demanderaient dévotement sa protection. Le Seigneur lui accorda aussitôt cette demande, et lui promit de favoriser dans les périls de la mer ceux qui porteraient quelqu'une de ses images, et qui dans les tempêtes appelleraient avec affection à leur secours l'Étoile de la mer, l'auguste Marie. On infèrera de cette promesse que si les fidèles périssent dans leurs navigations, c'est parce qu'ils ignorent cette faveur de la Reine des anges, ou parce qu'ils méritent par leurs péchés de ne point s'en souvenir dans les tempêtes qui les y assaillent, ou qu'ils ne l'invoquent pas avec une vive foi et avec une dévotion véritable : puisque la parole du Seigneur ne peut point manquer (1), et que sa très-pure Mère ne

(1) Matth., xxiv, 35.

refuserait pas son assistance aux marins qui l'imploreraient dans leur détresse.

371. Il arriva encore un autre prodige, et ce fut lorsque la sainte Vierge vit la mer, les poissons et les autres animaux maritimes; elle leur donna à tous sa bénédiction, leur ordonnant de reconnaître et de louer leur Créateur à leur manière. Ce fut une chose merveilleuse, que tous ces poissons, obéissant à la parole de leur Reine, vinrent avec une vitesse incroyable se mettre devant le navire, où se réunirent une multitude innombrable de chaque genre de ces animaux. Et entourant le vaisseau, ils avançaient leur tête hors de l'eau, et ils y demeurèrent longtemps, paraissant vouloir reconnaître la Reine des créatures par leurs mouvements extraordinaires et leurs jeux variés, lui témoignant ainsi leur obéissance, célébrant son passage, et la remerciant à leur manière de ce qu'elle avait daigné traverser l'élément au milieu duquel ils vivaient. Tous ceux qui se trouvaient sur le navire furent stupéfaits à la vue de cette merveille inouïe. Et comme cette multitude de poissons, grands et petits, si serrés les uns contre les autres, empêchait le vaisseau de marcher, les passagers étaient de plus en plus étonnés, mais ils ne devinèrent point la cause d'un prodige qui leur semblait si étrange. Saint Jean fut le seul qui la pénétra, et il ne put s'empêcher de verser des larmes de joie et de dévotion. Quelques moments après il pria la divine Mère de donner sa bénédiction aux poissons, et de leur permettre de s'en aller, puisqu'ils lui avaient obéi

avec tant de promptitude, lorsqu'elle les avait conviés à louer le Très-Haut. La très-douce Mère fit ce que saint Jean souhaitait, et aussitôt cette multitude de poissons disparut, et la mer, à l'instant calme, ne présenta plus qu'une surface unie, de sorte qu'ils poursuivirent leur voyage, et arrivèrent à Éphèse en peu de jours.

372. Ils débarquèrent, et notre auguste Reine fit sur terre d'aussi grandes merveilles que sur mer; elle guérit les malades, elle chassa les démons du corps de ceux qui en étaient possédés, et qui recouvraient leur liberté rien qu'à se présenter devant elle. Je ne m'arrête point à écrire tous ces miracles, car il me faudrait faire plusieurs volumes et employer un temps considérable, si je voulais rapporter tous ceux que la bienheureuse Vierge opérait, et les faveurs célestes qu'elle répandait de toutes parts comme l'organe et la dispensatrice de la toute-puissance du Très-Haut. Je n'écris que ceux qui sont nécessaires pour l'histoire, et pour découvrir quelque chose de ce que l'on ignorait des œuvres et des merveilles de notre grande Reine. Il y avait à Éphèse quelques fidèles qui y étaient venus de Jérusalem et de la Palestine. Le nombre n'en était pas grand; mais sachant l'arrivée de la Mère de notre Sauveur Jésus-Christ, ils vinrent tous la visiter et lui offrir leurs maisons et leurs biens. Mais la Reine des vertus, qui ne cherchait ni l'éclat ni les commodités temporelles, choisit pour sa demeure la maison de quelques femmes peu riches, qui vivaient sans aucune compagnie d'hommes dans

la retraite et dans la solitude. Elles la lui offrirent, par une inspiration du Seigneur, avec beaucoup de charité et de bienveillance. La sainte Vierge accepta cette demeure, et, avec l'intervention et l'assistance des anges, une chambre fort retirée fut disposée pour notre auguste Reine, et une autre pour saint Jean; et ils demeurèrent dans cette maison tant qu'ils séjournèrent dans cette ville d'Éphèse.

373. Après avoir remercié de ce bienfait les maîtresses de la maison, la bienheureuse Marie se retira toute seule dans sa chambre, et, se prosternant, comme elle avait coutume de faire quand elle vaquait à l'oraison, elle adora l'être immuable du Très-Haut; et s'offrant en sacrifice pour le servir dans cette ville, elle dit ces paroles : « Seigneur, Dieu tout-puissant, « vous remplissez tous les cieux et toute la terre (1) « par l'immensité de votre divinité et de votre gran- « deur. Voici votre humble servante qui souhaite « accomplir parfaitement en tout votre volonté en « tout lieu, en tout temps, et quelles que soient les « circonstances où il plaira à votre divine providence « de me placer : car vous êtes tout mon bien, tout « mon être et toute ma vie; les désirs et les affections « de ma volonté ne s'adressent qu'à vous seul. Gou- « vernez, souverain Seigneur, toutes mes pensées, « toutes mes paroles et toutes mes œuvres, afin « qu'elles soient toutes selon votre bon plaisir. » La très-prudente Mère connut que le Seigneur acceptait

(1) Jerem., XXIII, 24.

cette demande et cette offre, et qu'il répondait à ses désirs par une vertu divine qui l'assistait et la gouvernait toujours.

374. Elle continua son oraison, priant pour la sainte Église, et réglant en même temps ce qu'elle voulait faire pour aider de son oratoire les fidèles. En conséquence, elle ordonna à quelques-uns de ses saints anges d'aller secourir les apôtres et les disciples qu'elle connut être les plus affligés par les persécutions que le démon excitait contre eux par le moyen des infidèles. Dans ce temps-là saint Paul sortit de Damas pour échapper aux poursuites des juifs de cette ville, comme il le rapporte lui-même dans la seconde Épître aux Corinthiens, disant qu'on le descendit le long de la muraille (1). Notre grande Reine, voulant défendre l'Apôtre de ces périls et de ceux que Lucifer lui préparait dans le voyage qu'il allait faire à Jérusalem, lui envoya de ses anges, qui l'assistèrent et le gardèrent; car la rage de l'enfer était plus grande contre saint Paul que contre les autres apôtres. Ce voyage est celui dont le même apôtre fait mention dans l'Épître aux Galates, où il marque qu'il alla trois ans après à Jérusalem pour visiter saint Pierre (2). On ne doit pas compter ces trois ans à partir de la conversion de saint Paul, mais depuis son retour de l'Arabie à Damas. Ce que l'on peut, du reste, inférer du texte de saint Paul, puisque, après avoir dit qu'il retourna d'Arabie à

(1) II Cor., XI, 33. — (2) Galat., I, 18.

Damas, il ajoute incontinent que trois ans après il alla à Jérusalem; or, si l'on comptait ces trois ans avant le voyage qu'il fit en Arabie, le texte serait fort obscur.

375. L'on peut prouver cela avec une plus grande clarté par la supputation que nous avons faite ailleurs sur l'époque de la mort de saint Étienne, et de ce voyage de l'auguste Marie à Éphèse. En effet, saint Étienne mourut (comme je l'ai dit en son lieu) l'an 34 de Jésus-Christ, accompli en comptant les années à partir du jour de la naissance du Seigneur; et en les comptant du jour de sa Circoncision, comme la sainte Église les suppute maintenant, saint Étienne mourut dans les sept jours qui restent jusqu'au premier janvier, avant que la trente-quatrième année fût révolue. La conversion de saint Paul arriva l'an 36, au 25 janvier. Et s'il fût venu à Jérusalem trois ans après, il y eût trouvé la bienheureuse Vierge et saint Jean; cependant il dit lui-même (1) qu'il ne vit d'autres apôtres à Jérusalem que saint Pierre et saint Jacques le Mineur, surnommé Alphée; que si la Reine de l'univers et saint Jean s'y fussent trouvés, saint Paul n'aurait pas manqué de les voir, et aurait au moins nommé saint Jean; mais il assure qu'il ne le vit point. Cela s'explique, parce que saint Paul vint à Jérusalem l'an 40, la quatrième année de sa conversion étant accomplie, et un peu plus d'un mois après le départ de la très-pure Marie pour

(1) Galat., I, 19.

Éphèse, au commencement de la cinquième année de la conversion du même saint, lorsque les autres apôtres, excepté les deux qu'il vit, s'étaient déjà rendus chacun dans sa province, prêchant l'Évangile de Jésus-Christ.

376. Selon cette supputation, saint Paul employa la première année de sa conversion, ou la plus grande partie de ce temps, à prêcher en Arabie, et passa les trois années suivantes à Damas. C'est pourquoi l'évangéliste saint Luc dit au chapitre neuvième des Actes (1), quoiqu'il ne rapporte pas le voyage de saint Paul en Arabie, que longtemps après sa conversion les Juifs qui étaient à Damas tinrent conseil entre eux pour le perdre, entendant par ce long temps les quatre ans qui s'étaient déjà écoulés; puis il ajoute immédiatement qu'étant avertis du dessein qu'ils avaient formé contre lui, les disciples, pendant la nuit, le descendirent le long de la muraille de la ville, et qu'il s'en vint à Jérusalem (2). Et quoique les deux apôtres et les nouveaux disciples qui s'y trouvaient eussent appris sa conversion miraculeuse, ils ne savaient pas s'empêcher de le craindre et de douter de sa persévérance, parce qu'il avait été l'ennemi si déclaré de notre Sauveur Jésus-Christ. Dans cette crainte, ils se méfiaient, au commencement, de saint Paul, jusqu'à ce que saint Barnabé le prît et le menât à saint Pierre, à saint Jacques et aux autres disciples (3). Alors Paul se prosterna aux

(1) Act., IX, 23. — (2) *Ibid.*, 24 et 25. — (3) *Ibid.*, 26 et 27.

pieds du vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ, il les lui baisa, et le pria avec une grande abondance de larmes de lui pardonner comme à un pécheur qui reconnaissait ses égarements, et de le recevoir au nombre de ses ouailles et des imitateurs de son adorable Maître, dont il désirait prêcher le saint nom et la foi jusqu'à verser son propre sang.

377. On infère aussi de ce doute qu'eurent saint Pierre et saint Jacques Alphée de la persévérance de saint Paul, que, lorsqu'il vint à Jérusalem, la bienheureuse Marie et saint Jean n'y étaient point; car, dans le cas contraire, il aurait visité en premier lieu la sainte Vierge, qui aurait dissipé leurs craintes, et ces deux apôtres se seraient aussi directement informés auprès de la divine Mère pour savoir s'ils pouvaient se fier à lui; et la très-prudente Dame les aurait instruits de tout ce qui s'était passé, puisqu'elle prenait un si grand soin de consoler les apôtres, et particulièrement saint Pierre. Mais comme elle était déjà à Éphèse, ils ne trouvèrent personne qui leur répondît de la constance et de la grâce du nouveau converti, jusqu'à ce que saint Pierre en eut la preuve, en le voyant soumis à ses pieds. Alors il le reçut avec beaucoup de joie, et tous les autres disciples furent satisfaits. Ils en rendirent tous d'humbles et ferventes actions de grâces au Seigneur, et décidèrent que saint Paul prêcherait à Jérusalem, comme il le fit en effet, à la grande surprise des Juifs qui le connaissaient. Et comme ses paroles étaient des dards enflammés qui pénétraient les cœurs de tous

ceux qui l'entendaient, leur étonnement redoubla, de sorte que deux jours suffirent pour que toute la ville de Jérusalem fût troublée par le bruit qui se répandit de l'arrivée de saint Paul, et du changement dont il donnait des preuves publiques.

378. Lucifer et ses démons ne dormaient point dans cette circonstance, où, pour augmenter leurs tourments, le Tout-Puissant se plut à leur faire sentir plus vivement les coups de sa justice; car aussitôt que saint Paul fut entré dans Jérusalem, ces dragons infernaux sentirent que la vertu divine qui se trouvait en l'Apôtre les tourmentait et les accablait. Mais comme leur orgueil monte toujours (1), comme leur malice est un foyer qui ne s'éteindra jamais, ils eurent à peine éprouvé l'effet si violent de cette force divine, qu'ils redoublèrent de rage contre celui qu'ils en voyaient investi. Et alors Lucifer, outré de fureur, convoqua ses nombreuses légions de démons, et les exhorta de nouveau à s'animer et à déployer toutes les ressources de leur malice pour exterminer saint Paul, décidé qu'il était lui-même, pour réussir dans cette entreprise, à faire jouer tous les ressorts, à Jérusalem et dans le monde entier. Les démons se mirent aussitôt à l'œuvre, irritant Hérode et les Juifs contre l'Apôtre, et prenant occasion pour cela du zèle incroyable avec lequel il commençait à prêcher.

379. La Maîtresse de l'univers se trouvant à Éphèse,

(1) Ps. LXXIII, 24.

connut toutes ces machinations ; car, indépendamment de sa merveilleuse science, les anges qu'elle avait envoyés pour secourir saint Paul l'informèrent de tout ce qui se passait à son égard. Et comme la bienheureuse Mère prévoyait l'agitation que la malice d'Hérode et des Juifs causerait dans Jérusalem, et d'un autre côté l'importance qu'il y avait de lui conserver la vie pour l'exaltation du nom du Très-Haut et la propagation de l'Évangile, et qu'elle connaissait en même temps le péril où il se trouvait, tout cela jeta notre charitable Reine dans de nouvelles inquiétudes, d'autant plus vives qu'elle se voyait loin de la Palestine, où elle aurait pu assister les apôtres de plus près. Mais elle le fit d'Éphèse par l'efficace de ses prières, de ses larmes et de ses gémissements continuels, et par le ministère des saints anges. Le Seigneur voulant adoucir la douleur que lui causait sa sollicitude maternelle, lui répondit, un jour qu'elle était en oraison, que ce qu'elle demandait pour saint Paul lui serait accordé, qu'il lui conserverait la vie, et qu'il le mettrait à l'abri de ce péril et des embûches du démon. Et c'est ce qui arriva ; car saint Paul, priant un jour dans le Temple, fut ravi en extase ; et dans cet état il fut favorisé de sublimes illuminations qui le remplirent de joie, et le Seigneur lui ordonna de sortir promptement de Jérusalem, parce qu'il le fallait pour sauver sa vie de la haine des Juifs, qui ne recevraient point sa doctrine.

280. C'est pour cette raison que saint Paul ne demeura cette fois que quinze jours à Jérusalem,

comme il le dit lui-même dans le chapitre premier de son Épître aux Galates (1). Étant retourné quelques années après de Milet et d'Éphèse à Jérusalem, où il fut pris, il rapporte cette extase qu'il eut dans le Temple, et le commandement que le Seigneur lui fit de sortir au plus tôt de Jérusalem, comme il est marqué dans le chapitre vingt-deuxième des Actes. Il communiqua cette vision et cet ordre du Seigneur à saint Pierre, en qualité de chef des apôtres; et quand les fidèles eurent appris le danger qu'il courait, ils l'envoyèrent secrètement à Césarée et à Tarse (2), afin qu'il prêchât également aux Gentils, comme il le fit. La très-pure Marie était l'instrument de toutes ces merveilles et de toutes ces faveurs; elle était la médiatrice par l'intercession de laquelle son très-saint Fils les opérait; et les connaissant aussitôt, elle en rendait d'humbles actions de grâces en son nom et en celui de toute l'Église.

381. La vie de saint Paul étant en sûreté, la compatissante Mère espérait que la divine Providence favoriserait Jacques, son cousin, dont elle prenait un soin particulier. Il était toujours à Saragosse, assisté par les cent anges qu'elle lui donna à Grenade pour sa compagnie et pour sa défense, comme je l'ai dit. Ces esprits célestes allaient et venaient sans cesse d'Espagne en Palestine, et de Palestine en Espagne, présentant à la bienheureuse Marie les demandes de notre apôtre, et lui rapportant les avis de notre

(1) Galat., I, 18. — (2) Act., IX, 30.

grande Reine; par ce moyen, saint Jacques apprit que l'auguste Marie était arrivée à Éphèse. Et lorsque la petite chapelle du Pilier de Saragosse fut achevée, et qu'il l'eut mise en un état convenable, il la recommanda à l'évêque et aux disciples qu'il laissait dans cette ville comme dans plusieurs autres d'Espagne. Saint Jacques partit ensuite de Saragosse quelques mois après l'apparition qu'il eut de la Reine des anges; il continua de prêcher dans les divers endroits par où il passait; il s'embarqua sur la côte de Catalogne pour l'Italie, où, poursuivant son voyage et sa prédication, sans y faire un trop long séjour, il s'embarqua une autre fois pour l'Asie avec un ardent désir d'y voir la bienheureuse Marie, sa maîtresse et sa protectrice.

382. Saint Jacques obtint heureusement ce qu'il souhaitait; et, étant arrivé à Éphèse, il se prosterna aux pieds de la Mère de son Créateur en versant d'abondantes larmes de joie et de dévotion. Il lui rendit les plus humbles et les plus ferventes actions de grâces pour les faveurs incomparables qu'il avait reçues du Tout-Puissant par son entremise, dans son voyage d'Espagne et dans le cours de ses prédications; de ce qu'elle l'y avait honoré de sa présence, et de toutes les grâces qu'elle lui avait faites dans ces visites. La divine Mère, comme Maîtresse de l'humilité, le releva aussitôt, et lui dit : « Considérez, Seigneur, que vous « êtes l'oint du Très-Haut, son christ et son mi- « nistre, et que je ne suis qu'un petit ver de terre. » Ce disant, cette grande Reine se mit à genoux, et

demanda la bénédiction à saint Jacques comme au prêtre du Très-Haut. Il resta quelques jours à Éphèse, en la compagnie de l'auguste Vierge et de son frère saint Jean, auquel il raconta tout ce qui lui était arrivé en Espagne; il eut pendant ces jours-là, avec la très-prudente Mère, des entretiens très-sublimes, dont il suffit de rapporter seulement ceux qui suivent.

383. Saint Jacques étant prêt à partir d'Éphèse, la très-pure Marie lui dit : « Jacques, mon fils, il ne « vous reste pas longtemps à vivre. Vous savez avec « quelle tendresse je vous aime dans le Seigneur, et « souhaite vous introduire dans l'intimité de sa cha- « rité éternelle, pour laquelle il vous a créé, racheté « et appelé. Je désire manifester cette tendresse dans « les quelques jours que vous avez encore à vivre, et « je vous promets de faire pour vous avec la divine « grâce tout ce qui me sera possible comme une véri- « table Mère. » Jacques, répondant à cette faveur si ineffable, dit à la sainte Vierge avec la plus profonde vénération : « Auguste Dame, Mère de mon Dieu et « de mon Rédempteur, je vous rends mille actions « de grâces du fond de mon âme pour ce nouveau « bienfait, digne de votre seule charité sans borne. « Je vous prie, divine Maîtresse, de me donner votre « bénédiction pour aller endurer le martyre pour « votre Fils et mon adorable Maître. Je désire, si « c'est sa divine volonté et pour sa gloire, vous sup- « plier de m'honorer de votre présence dans le sacri- « fice de ma vie, et à l'heure de ma mort, afin que

« vous m'offriez comme une hostie agréable à sa di-
« vine Majesté. »

384. La bienheureuse Vierge répondit à cette prière de saint Jacques, qu'elle la présenterait au Seigneur, et l'accomplirait si sa volonté divine daignait, dans sa bonté, le décider de la sorte pour sa gloire. Par cette espérance et par d'autres paroles éternellement vivifiantes, elle fortifia et anima l'apôtre pour le martyre qui l'attendait, et elle lui dit entre autres choses : « Mon fils Jacques, quels tour-
« ments et quelles peines pourraient paraître à
« craindre, quand ils conduisent dans la joie éter-
« nelle du Seigneur (1)? Les choses les plus amères
« et les plus terribles sont douces et aimables à celui
« qui a connu le Bien infini dont il doit jouir au prix
« d'une douleur passagère. Je vous félicite, Sei-
« gneur, de votre très-heureux sort, et de ce que vous
« serez bientôt affranchi des passions de la chair mor-
« telle, pour jouir du souverain Bien comme com-
« préhenseur, et pour participer à la joie de sa divine
« présence. Votre bonheur me ravit et me transporte
« quand je considère que dans si peu de temps vous
« devez acquérir ce que je souhaite avec tant d'ar-
« deur, et que vous échangerez la vie temporelle pour
« la possession indéfectible du repos éternel. Je vous
« donne la bénédiction du Père, et du Fils, et du
« Saint-Esprit, afin que toutes les trois personnes en
« l'unité d'une seule essence vous assistent dans la

(1) II Cor., IV, 17.

« tribulation, et vous dirigent dans vos désirs; et « mes vœux vous accompagneront dans votre glo- « rieux martyre. »

385. Notre grande Reine ajouta d'autres réflexions d'une sagesse admirable et d'une extrême consolation pour saint Jacques. Elle lui ordonna de louer la très-sainte Trinité en son nom et en celui de toutes les créatures, et de prier pour la sainte Église quand il serait parvenu à la vision béatifique. Saint Jacques lui promit de faire tout ce qu'elle lui ordonnait, et lui demanda de nouveau sa protection pour l'heure de son martyre; et la divine Mère la lui promit une seconde fois. Au moment du dernier adieu, saint Jacques lui dit : « Divine Maîtresse, qui êtes bénie « entre toutes les femmes, votre vie et votre inter- « cession sont l'appui sur lequel la sainte Église doit « être assurée, maintenant et pendant tous les siècles, « parmi les persécutions et les tentations des enne- « mis du Seigneur; et votre charité sera l'instrument « de votre légitime martyre. Souvenez-vous toujours, « comme une très-douce Mère, du royaume d'Es- « pagne, où la sainte Église et la foi de votre très- « saint Fils et mon Rédempteur viennent d'être éta- « blies. Prenez-le sous votre protection spéciale; « conservez-y votre temple sacré et la foi que j'y ai « prêchée quoique indigne de cet auguste ministère, « et donnez-moi votre sainte bénédiction. » La très-pure Marie lui promit d'exaucer sa prière et d'accomplir ses désirs; et lui ayant donné sa bénédiction, elle le congédia.

386. Saint Jacques prit aussi congé de son frère saint Jean, avec beaucoup de larmes de part et d'autre, mais ces larmes étaient des larmes de joie, à cause du bonheur de l'aîné des deux frères, qui devait être le premier à entrer dans la félicité éternelle et à remporter la palme du martyre. Saint Jacques partit ensuite pour Jérusalem, où il prêcha quelques jours avant que de mourir, comme je le dirai dans le chapitre suivant. La grande Reine de l'univers resta à Éphèse, toujours attentive à tout ce qui se passait à l'égard de saint Jacques et de tous les autres apôtres, sans jamais les perdre intérieurement de vue, et sans cesser de prier pour eux et pour tous les fidèles de l'Église. Et à l'occasion du martyre que saint Jacques allait subir pour le nom de Jésus-Christ, elle fut si enflammée d'amour, et son cœur embrasé eut des désirs si ardents de donner sa vie pour le même Seigneur, qu'elle mérita beaucoup plus de couronnes que tous les apôtres ensemble; car elle souffrit en chacun d'eux plusieurs martyres d'amour, plus douloureux pour son cœur si tendre et si virginal que le tranchant des rasoirs et le supplice du feu ne le pouvaient être pour le corps des martyrs.

—

Instruction que j'ai reçue de la Reine du ciel.

387. **Ma fille, vous avez dans ce chapitre plusieurs règles de perfection propres à vous faire pratiquer le bien. Or considérez que, comme Dieu est le principe de tout l'être et de toutes les puissances des créatures, il doit, selon l'ordre de la raison, en être aussi la fin : car si elles reçoivent tout sans l'avoir mérité, elles doivent tout à Celui qui le leur a donné gratuitement; et si elles l'ont reçu pour opérer, elles doivent toutes leurs œuvres à leur Créateur, et non à elles-mêmes ni à aucun autre. Cette vérité, que je connaissais clairement et que je repassais dans mon esprit, m'obligeait à me prosterner à chaque instant pour adorer l'être immuable de Dieu avec la plus profonde vénération, comme vous l'avez écrit si souvent avec admiration. Je considérais que j'avais été tirée du néant et formée du limon de la terre; et je m'abîmais dans ce même néant en la présence de l'être de Dieu, le reconnaissant pour l'Auteur qui me donnait la vie, l'être et le mouvement (1), et sachant que je ne serais rien sans lui, et que je lui devais tout, comme à l'unique principe et à la fin de tout ce qui est créé. Par la considération de cette vérité, tout ce que je faisais et que je souffrais me semblait fort peu de chose; et quoique je ne cessasse point de pratiquer le bien, j'aspirais néan-**

(1) Act., XVII, 28.

moins toujours à faire et à souffrir davantage; mais mon cœur n'était jamais satisfait, parce que je me trouvais toujours plus redevable, plus pauvre et plus obligée. C'est là une science bien accessible à la raison naturelle, et encore plus à la lumière de la foi, si les hommes n'en détournaient pas les yeux, puisque la dette est commune et manifeste. Mais je veux, ma fille, qu'au milieu de cet oubli général vous ayez soin de m'imiter en ces exercices que je vous ai fait connaître, et je vous recommande surtout de vous humilier à mesure que le Très-Haut vous élèvera à ses faveurs et à ses plus tendres caresses. Vous en avez l'exemple dans l'humilité que je pratiquais lorsque je recevais quelque bienfait singulier, comme il arriva quand le Seigneur ordonna de me dédier un temple pendant ma vie mortelle. Cette faveur et toutes les autres m'humilièrent au delà de tout ce que les hommes peuvent concevoir; et si je m'humiliais de la sorte quoique j'eusse fait tant de bonnes œuvres, considérez ce que vous devez faire, ayant reçu tant de faveurs de la main libérale du Seigneur, et faisant si peu de chose pour le payer de retour.

388. Je veux aussi, ma fille, que vous m'imitiez en la circonspection et en la pauvreté que je pratiquais, évitant toute sorte de superfluités et ne recherchant point vos aises, quand même vos religieuses ou les autres personnes qui vous sont attachées vous les offriraient. Choisissez ou acceptez toujours en cela ce qui est le plus pauvre, le plus modeste, le plus méprisé et le plus humble; puisque autrement vous ne

sauriez m'imiter, ni suivre mon esprit, par lequel je refusai, sans tomber pourtant dans aucun extrême, toutes les commodités superflues que les fidèles m'offrirent à Jérusalem et à Éphèse, tant pour mon voyage que pour ma demeure, ne recevant de leurs charitables offres que ce qui me paraissait le plus pauvre et le plus nécessaire. Cette vertu de pauvreté renferme plusieurs autres vertus qui rendent les hommes fort heureux; mais le monde dans son erreur et dans son aveuglement recherche avec ardeur tout ce qui est contraire à cette vertu et à cette vérité.

389. Prenez bien garde aussi de tomber dans une autre erreur commune. C'est, que les hommes, qui devraient savoir que tous les biens du corps et de l'âme appartiennent au Seigneur, se les approprient ordinairement à eux-mêmes, et s'imaginent y avoir un si grand droit, que non-seulement ils ne les offrent point de bon gré à leur Créateur, mais s'il arrive parfois qu'il les leur ôte, ils s'en affligent et s'en plaignent, comme si Dieu leur faisait quelque tort. Les pères aiment avec tant de passion et d'excès leurs enfants, et les enfants leurs pères, les maris leurs femmes, et les femmes leurs maris; et ils sont tous si attachés aux biens, à l'honneur, à la santé et aux autres avantages temporels, et certaines âmes aux biens spirituels, que s'ils en sont privés, ils en ont une extrême douleur, et quoiqu'il leur soit impossible de les recouvrer, ils vivent inquiets et sans consolation, passant du ressentiment au désordre de la raison et de l'injustice. Par ce déréglement non-seu-

lement ils condamnent les œuvres de la divine Providence, et perdent le grand mérite qu'ils acquerraient en offrant et en sacrifiant au Seigneur ce qui lui appartient; mais ils font aussi connaître qu'ils regarderaient comme leur suprême félicité de posséder ces biens passagers qu'ils ont perdus, et qu'ils vivraient contents pendant plusieurs siècles avec ce seul bien apparent et périssable.

390. Aucun des enfants d'Adam n'a jamais pu autant aimer une chose visible que j'aimais mon très-saint Fils et mon époux Joseph, lorsque je vivais en leur compagnie; et quoique cet amour fût si bien ordonné, j'offris néanmoins de tout mon cœur au Seigneur d'être privée de leur conversation tout le temps que je vécus sur la terre après leur mort. Je veux que vous imitiez cette résignation, quand il vous manquera quelqu'une des choses que vous devez aimer en Dieu, car il ne vous est point permis d'en aimer aucune hors de sa divine Majesté. Vos continuels désirs ne doivent tendre qu'à voir et à aimer éternellement le souverain Bien dans la patrie céleste. Tous vos gémissements et tous vos souhaits doivent être pour cette félicité; et c'est pour elle que vous devez souffrir avec joie toutes les peines et toutes les afflictions de la vie mortelle. Il faut que vous fassiez de tels progrès dans ces sentiments, que dès aujourd'hui vous ayez un vif désir de souffrir, pour vous rendre digne de Dieu, tout ce que vous saurez et apprendrez que les saints ont souffert. Mais sachez que ce désir de souffrir, ces aspirations, ces élans, cette soif de

voir Dieu doivent être d'une telle nature, que par l'amour de la souffrance vous suppléiez aux peines que vous ne pouvez point souffrir, et que vous vous affligiez même de ne point mériter d'obtenir ce que vous souhaitez si ardemment. Prenez bien garde de mêler aux désirs que vous avez de la vision béatifique un motif étranger, tel que celui de vous soulager des peines de la vie par la joie que procure cette vision; car désirer la vue du souverain Bien pour être affranchi du labeur de la vie, ce n'est pas là aimer Dieu, c'est s'aimer soi-même et son propre avantage, et cet amour n'est digne d'aucune récompense aux yeux du Tout-Puissant, qui pénètrent et pèsent toutes choses. Mais si vous agissez sincèrement et avec la plénitude de la perfection comme une servante et une épouse fidèle de mon Fils, aspirant à le voir pour l'aimer et le louer éternellement, et pour ne l'offenser jamais plus; et si encore vous désirez toute sorte de peines et de tribulations pour cette seule fin, soyez assurée que vous nous serez fort agréable, et que vous arriverez à l'état d'amour auquel vous tendez toujours; car c'est pour cela que nous sommes si généreux envers vous.

CHAPITRE II

Le glorieux martyre de saint Jacques. — La bienheureuse Marie y assiste et mène son âme dans le ciel. — On porte son corps en Espagne. — L'emprisonnement de saint Pierre et sa délivrance. — Circonstances mystérieuses de tous ces événements.

391. Notre grand apôtre saint Jacques arriva à Jérusalem dans le temps que cette ville était tout agitée à propos des disciples et des imitateurs de notre Seigneur Jésus-Christ. Les démons avaient secrètement excité ces nouveaux troubles, irritant de plus en plus les perfides Juifs, et augmentant en eux le zèle de leur loi et l'envie contre la nouvelle loi évangélique, à l'occasion de la prédication de saint Paul. Quoiqu'il n'eût passé que quinze jours à Jérusalem, la vertu divine avait, dans ce peu de temps, béni ses travaux et opéré par son ministère avec tant d'efficace, qu'il convertit une foule de Juifs, et jeta tous les autres dans l'étonnement et dans l'admiration. Les incrédules s'étaient un peu calmés et rassurés en apprenant que saint Paul était sorti de Jérusalem; mais saint Jacques y entra à son tour, immédiatement après, non moins plein de sagesse divine et de zèle pour le nom de notre Rédempteur

Jésus-Christ; et c'est ce qui les irrita de nouveau. Lucifer, qui n'ignorait point sa venue, excitait et augmentait la haine des pontifes, des prêtres et des scribes, afin qu'ils s'inquiétassent et s'alarmassent davantage de l'arrivée du nouveau prédicateur. Saint Jacques se mit aussitôt à prêcher avec beaucoup d'ardeur le nom du Crucifié, sa mort et sa résurrection mystérieuse. Dès les premiers jours il convertit plusieurs Juifs, parmi lesquels on distinguait Hermogène et Philète, magiciens qui avaient fait un pacte avec le démon. Hermogène était le plus savant en l'art magique, et Philète était son disciple; les Juifs voulurent s'en servir contre l'apôtre, s'imaginant qu'ils le confondraient dans la discussion, ou qu'ils lui ôteraient la vie par quelque sortilége.

392. Les démons machinèrent cette méchanceté par le moyen des Juifs, comme instruments de leur iniquité, parce que, subjugués par la divine grâce qu'ils sentaient en l'apôtre, ils ne pouvaient eux-mêmes s'en approcher. Dans cette discussion Philète se présenta le premier pour argumenter contre saint Jacques, ayant été entendu que, s'il ne l'emportait point, Hermogène viendrait à son secours comme maître et plus versé dans la science magique. Philète proposa ses arguments sophistiques, mais le saint apôtre les détruisit comme les rayons du soleil dissipent les ténèbres, et parla avec tant de sagesse et d'efficace, que Philète se reconnut vaincu et se rendit à la véritable foi de Jésus-Christ. Et dès lors il se fit le défenseur de l'apôtre et de sa doctrine. Mais crai-

gnant son maître Hermogène, il pria saint Jacques de le garantir de ses attaques et de ses manœuvres diaboliques par lesquelles il tâcherait de les perdre. Le saint apôtre donna à Philète un linge qu'il avait reçu de l'auguste Marie, et en portant cette relique le néophyte se garantit des maléfices d'Hermogène, jusqu'à ce que le même Hermogène vînt disputer contre l'apôtre.

393. Hermogène ne put s'en excuser, quoiqu'il craignît saint Jacques; car il avait promis aux Juifs de le vaincre dans la discussion. Ainsi il l'attaqua avec de plus forts arguments que ceux de son disciple Philète. Mais tous ces efforts furent inutiles contre le pouvoir et la sagesse du Ciel, qui semblaient déborder des lèvres du saint apôtre comme un torrent impétueux. Hermogène y fut heureusement submergé, et comme son disciple Philète il fut obligé de confesser la foi et les mystères de Jésus-Christ, de sorte qu'ils embrassèrent tous deux la sainte foi et la doctrine que Jacques prêchait. Les démons s'irritèrent contre Hermogène, et, usant de l'empire qu'il leur avait donné sur lui, ils le maltraitèrent à cause de sa conversion. Et comme il sut que Philète s'en était défendu au moyen de la relique qu'il avait obtenue du saint apôtre, il le pria de lui faire la même faveur contre ses ennemis, et saint Jacques donna à Hermogène le bâton dont il se servait dans ses voyages, et avec ce bâton il chassa les démons et les empêcha de s'approcher de lui pour le tourmenter.

394. La grande Reine du ciel contribua beaucoup

à ces conversions et aux autres que saint Jacques fit dans Jérusalem par les gémissements et les prières qu'elle offrait de son oratoire à Éphèse, où elle connaissait (comme on l'a remarqué en divers autres endroits) par une claire vision tout ce que les apôtres et les fidèles de l'Église faisaient, et elle prenait un soin particulier de son cher apôtre, parce qu'il était plus proche du martyre. Hermogène et Philète persévérèrent quelque temps dans la foi de Jésus-Christ, mais ils la perdirent ensuite dans l'Asie, comme on le peut inférer de la seconde épître à Timothée, où l'apôtre lui annonce que Phigelle ou Philète et Hermogène l'avaient quitté (1). La foi avait bien jeté quelques racines dans leur cœur, mais elles ne furent pas assez profondes pour résister aux tentations du démon, qu'ils avaient longtemps servi dans des rapports familiers; et comme ils conservèrent toujours les mauvaises racines des vices, elles finirent par étouffer la bonne semence, et alors ils déchurent de la foi qu'ils avaient reçue.

395. Lorsque les Juifs se virent frustrés de leur vaine espérance par la défaite et la conversion d'Hermogène et de Philète, ils conçurent une nouvelle rage contre l'apôtre saint Jacques, et résolurent de s'en débarrasser en lui procurant la mort. Ils offrirent pour cela de l'argent à Démocrite et à Lysias, centurions de la milice des Romains; et les ayant séduits par leurs offres, ils convinrent secrètement avec eux

(1) II Tim., I, 15.

qu'ils prendraient l'apôtre avec les gens qu'ils commandaient, et que pour cacher la trahison ils prétexteraient une apparence de tumulte ou de querelle au lieu et au moment où il prêcherait, et qu'alors ils le livreraient entre leurs mains. Abiathar, qui était grand prêtre cette année, et Josias, scribe animé du même esprit que le pontife, se chargèrent de l'exécution de ce perfide dessein. Ils ne tardèrent pas à pouvoir le réaliser, car saint Jacques prêchant au peuple le mystère de la rédemption du genre humain, et le prouvant avec une sagesse admirable et par des témoignages tirés des anciennes Écritures, ses auditeurs en furent si touchés, que leur componction alla jusqu'aux larmes. Le grand prêtre et le scribe entrèrent aussitôt dans une fureur diabolique, et après avoir donné le signal aux soldats romains, Josias s'avança le premier, et s'étant saisi de saint Jacques, il lui mit une corde au cou et le montra comme un perturbateur de la république, et comme l'auteur d'une nouvelle religion contraire à l'empire romain.

396. Démocrite et Lysias arrivèrent en même temps avec leurs soldats, et ayant pris l'apôtre ils le menèrent à Hérode fils d'Archélaüs, qui était aussi prévenu intérieurement par la malice de Lucifer, et extérieurement par la haine des Juifs. Hérode, excité par toutes ces suggestions, avait suscité contre les disciples du Seigneur, qu'il abhorrait, la persécution dont saint Luc fait mention au chapitre douzième des Actes, en disant qu'il envoya des gens pour les maltrai-

ter (1). Il se hâta de profiter de l'occasion pour ordonner qu'on tranchât la tête à saint Jacques (2). La joie de notre grand apôtre fut incroyable en voyant qu'on le prenait et qu'on le liait comme son divin Maître, et que l'heure si désirée s'approchait de passer de cette vie mortelle à la vie éternelle par le moyen du martyre, comme la Reine du ciel le lui avait prédit. Il rendit d'humbles et ferventes actions de grâces pour ce bienfait, et protesta de nouveau publiquement de son attachement à la sainte foi de notre Seigneur Jésus-Christ. Et se souvenant qu'il avait prié à Éphèse la bienheureuse Vierge de l'assister à l'heure de sa mort, il l'invoqua alors du plus intime de son âme.

397. L'auguste Marie entendit de son oratoire les prières de son bien-aimé apôtre et parent, comme toujours attentive à ce qui le concernait, car elle l'accompagnait et le favorisait partout de son intercession efficace. Et tandis qu'elle priait pour lui, elle vit descendre du ciel une grande multitude d'anges de toutes les hiérarchies; une partie de ces esprits célestes alla à Jérusalem, et entoura le saint apôtre lorsqu'on le menait au lieu du supplice. Les autres anges se rendirent à Éphèse auprès de leur Reine, et l'un des principaux lui dit : « Reine des cieux et « notre digne Maîtresse, le souverain Seigneur des « armées vous charge d'aller sur-le-champ à Jérusa- « lem pour consoler son grand serviteur Jacques,

(1) Act., XII, 1. — (2) *Ibid.*, 2.

« l'assister à l'heure de sa mort, et répondre à ses « saints et pieux désirs. » La bienheureuse Vierge reçut cette faveur avec beaucoup de joie et de reconnaissance, louant le Très-Haut de la protection dont il couvre ceux qui se confient en sa miséricorde infinie. Sur ces entrefaites l'apôtre marchait au martyre, opérant en y marchant divers miracles, rendant la santé à plusieurs malades et délivrant plusieurs possédés. Comme le bruit se répandit qu'Hérode ordonnait de le faire mourir, beaucoup d'affligés vinrent chercher leur remède avant que le moyen commun de leur consolation leur manquât.

398. Au même moment les saints anges placèrent leur grande Reine sur le trône le plus brillant (comme on l'a vu en d'autres circonstances), et ils la portèrent à Jérusalem au lieu où se trouvait saint Jacques pour être exécuté. Le saint apôtre se mit à genoux pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Et lorsqu'il leva les yeux au ciel, il vit en l'air la bienheureuse Vierge qu'il invoquait dans son cœur. Il la vit revêtue de divines splendeurs et d'une ravissante beauté, accompagnée d'une multitude d'anges qui l'assistaient. A ce divin spectacle il fut enflammé d'une charité, et pénétré d'une joie dont les ardeurs et les transports remuèrent le cœur et toutes les puissances de l'heureux disciple. Il voulut reconnaître d'une voix éclatante la très-pure Marie pour la Mère de Dieu et la Maîtresse de toutes les créatures. Mais un ange le retint dans ce mouvement de ferveur et lui dit : « Jacques, serviteur de notre Créateur, conservez

« dans votre âme ces saintes affections, et ne faites « point connaître aux Juifs la présence de notre « Reine, car ils n'en sont pas dignes, et ils en conce« vraient plutôt de la haine que du respect. » D'après cet avis, l'apôtre se tint dans le silence, et dit intérieurement à la Reine du ciel :

399. « Mère de mon Seigneur Jésus-Christ, mon « auguste protectrice, refuge des affligés, donnez-« moi, sainte Reine, votre bénédiction, si désirée de « mon âme à cette heure Offrez pour moi à votre « Fils, le Rédempteur du monde, le sacrifice de ma « vie comme un holocauste allumé par le désir que « j'ai de mourir pour la gloire de son saint nom. Que « vos très-pures mains soient aujourd'hui l'autel de « mon sacrifice, afin qu'il soit agréable à Celui qui « s'est offert pour moi sur la sainte croix. Je remets « mon âme entre vos mains, et par elles entre les « mains de mon Créateur. » Quand il eut dit ces paroles, et pendant qu'il tenait toujours les yeux élevés vers la bienheureuse Marie qui lui parlait au cœur, le bourreau lui trancha la tête. Cette grande Reine de l'univers (ô admirable bonté!) reçut l'âme de son bien-aimé apôtre à son côté sur le trône où elle était, et elle la mena ainsi dans l'empyrée et la présenta à son très-saint Fils. En faisant cette nouvelle offrande dans la cour céleste, l'auguste Marie causa à tous les habitants du ciel une nouvelle joie et une gloire accidentelle, et tous la félicitèrent par de nouveaux cantiques de louanges. Le Très-Haut reçut l'âme de Jacques, et la plaça en un lieu éminent de

gloire entre les princes de son peuple. La très-pure Marie, prosternée devant le trône de la Majesté infinie, fit un cantique de louanges et d'actions de grâces pour le martyre et le triomphe du premier apôtre martyr. Dans cette occasion elle ne vit la Divinité que par la vision abstractive dont j'ai plusieurs fois parlé. Mais la très-sainte Trinité la combla de nouvelles bénédictions et de faveurs singulières pour elle et pour la sainte Église, pour laquelle notre charitable Reine fit de ferventes prières. Tous les saints la bénirent aussi; ensuite les anges la ramenèrent à Éphèse, dans son oratoire, où, pendant que tout ce que je viens de dire se passait, un ange tint sa place, représentant sa personne. En y arrivant, la divine Mère des vertus se prosterna selon sa coutume, et rendit de nouvelles actions de grâces au Très-Haut pour toutes ces merveilles.

400. Les disciples de saint Jacques enlevèrent cette nuit son saint corps, et le portèrent secrètement au port de Joppé, où, par une disposition divine, ils s'embarquèrent avec ce trésor, pour se rendre en Galice. La bienheureuse Vierge leur envoya un ange pour les conduire à l'endroit où Dieu voulait qu'on le déposât. Et quoiqu'ils ne vissent point le saint ange, ils n'en expérimentèrent pas moins son secours efficace, car il les défendit dans tout le voyage, et souvent il les protégeait d'une manière miraculeuse. De sorte que l'Espagne est aussi redevable à la très-pure Marie du bonheur qu'elle a de posséder le corps de saint Jacques, et de l'avoir après sa mort pour défenseur,

comme elle l'avait eu pendant sa vie pour prédicateur de la sainte foi, qu'il a laissée si enracinée dans le cœur des Espagnols. Saint Jacques mourut l'an 41 du Seigneur, le 25 mars, cinq ans et sept mois après qu'il fut parti de Jérusalem pour aller prêcher en Espagne. Or, selon cette supputation et les autres que j'ai faites précédemment, le martyre de saint Jacques arriva sept ans accomplis après la mort de notre Sauveur Jésus-Christ.

401. Que son martyre ait eu lieu vers la fin du mois de mars, cela résulte du chapitre douzième des Actes, où saint Luc dit que, quand Hérode vit qu'il avait plu aux Juifs en faisant mourir saint Jacques (1), il fit aussi arrêter saint Pierre dans l'intention de lui faire trancher la tête comme à saint Jacques, après la fête de Pâques, qui était celle de l'agneau et des pains sans levain (2), que les Juifs célébraient le 14 de la lune de mars. Cela semble prouver que saint Pierre fut mis en prison pendant cette pâque ou à un jour fort rapproché de la fête; que la mort de saint Jacques avait seulement précédé son emprisonnement de quelques jours, et qu'en l'an 41, le 14 de la lune de mars répondit à l'un des derniers jours de ce mois si l'on suit la supputation des années et des mois solaires que nous avons adoptée. Suivant ce calcul, la mort de saint Jacques arriva le 25 mars avant le 14 de la lune; puis eut lieu l'emprisonnement de saint Pierre, et ensuite la célébration de la pâque des Juifs. La sainte

(1) Act., XII, 3. — (2) *Ibid.*, 4.

Église ne célèbre point le martyre de saint Jacques en son jour, parce qu'il se rencontre avec la fête de l'Incarnation, et ordinairement avec les mystères de la Passion; on l'a transféré au 25 juillet, qui fut le jour auquel on débarqua le corps du saint apôtre en Espagne.

402. La mort de saint Jacques et la promptitude avec laquelle Hérode la lui donna, excitèrent et augmentèrent encore la cruauté des Juifs impies, qui s'imaginèrent avoir trouvé dans ce prince aussi inique qu'inhumain l'instrument de leur vengeance contre les imitateurs de notre Seigneur Jésus-Christ. Lucifer et ses démons espéraient la même chose, et ceux-ci par leurs suggestions, ceux-là par leurs prières et leurs flatteries, lui persuadèrent de faire arrêter saint Pierre, comme il le fit en effet, dans le désir de satisfaire les Juifs pour ses fins temporelles. Les démons craignaient extrêmement le vicaire de Jésus-Christ, à cause de la vertu qu'ils sentaient partir de lui contre eux; c'est pourquoi ils hâtèrent par leurs secrets artifices son arrestation. Saint Pierre en prison fut étroitement lié avec de fortes chaînes pour être mis à mort après Pâques (1). Et quoique le cœur invincible de l'apôtre fût sans aucune crainte et aussi tranquille que s'il eût été libre, tous les fidèles qui se trouvaient à Jérusalem n'en étaient pas moins consternés, sachant que le roi avait résolu de le faire exécuter au plus tôt. Dans cette affliction, ils prièrent ardemment le Seigneur de conserver son vicaire et le chef de

(1) Act., XII, 4.

l'Église (1), par la mort duquel ils étaient menacés de la plus grande des calamités. Ils implorèrent aussi la puissante intercession de l'auguste Marie, en laquelle et par laquelle ils attendaient tous le remède.

403. Cette affliction de l'Église n'était point cachée à la divine Mère, quoiqu'elle fût à Éphèse; ses yeux compatissants observaient de là, par une vision très-claire, tout ce qui se passait à Jérusalem. En ce même temps elle multipliait ses prières, ses gémissements et ses larmes de sang, demandant la liberté de saint Pierre et la défense de la sainte Église. Cette oraison de la très-pure Marie pénétra les cieux et blessa le cœur de son Fils Jésus notre Sauveur. Et pour lui répondre, sa divine Majesté descendit en personne dans l'oratoire de la maison, où elle était prosternée, la face virginale dans la poussière. Le souverain Roi l'aborda, et, la relevant avec une tendre bonté, il lui dit : « Ma Mère, modérez votre dou-« leur, et dites-moi tout ce que vous souhaitez, je « vous l'accorderai, et vous trouverez grâce devant « mes yeux pour l'obtenir. »

404. La présence et les douces paroles du Seigneur remplirent la divine Mère de force, de consolation et de joie; car elle faisait le sujet de son martyre des peines et des persécutions de l'Église, et elle s'était extrêmement affligée de voir saint Pierre en prison et condamné à la mort, et des maux qui pour-

(1) Act., xii, 5.

raient arriver à la primitive Église si on le faisait mourir. Elle renouvela ses prières auprès de notre Rédempteur Jésus-Christ, et elle lui dit : « Mon « adorable Fils, vous savez la tribulation de votre « sainte Église; ses cris sont arrivés à vos oreilles, et « pénètrent jusqu'au fond de mon cœur affligé. Ses « ennemis veulent ôter la vie à son pasteur et votre « vicaire; si vous le permettez maintenant, mon « divin Seigneur, votre petit troupeau sera dispersé, « et les loups infernaux triompheront, suivant leurs « désirs, de votre saint nom. Or, afin que je vive, « commandez, mon Dieu et vie de mon âme, à la mer « et à la tempête de s'apaiser, et aussitôt les flots ces- « seront de battre cette frêle barque. Défendez, Sei- « gneur, votre vicaire, et confondez vos ennemis. Et « si c'est pour votre gloire et pour votre bon plaisir, « faites que les tribulations viennent m'assaillir, moi; « je les souffrirai volontiers pour vos enfants les « fidèles, et, assistée de votre pouvoir, je combattrai « contre les ennemis invisibles pour la défense de « votre Église. »

405. Son très-saint Fils répondit : « Ma Mère, « par la puissance et la vertu que vous avez reçue de « moi, je veux que vous agissiez selon votre volonté. « Faites et défaites tout ce que vous jugerez être con- « venable à mon Église. Et sachez que toute la fu- « reur des démons se tournera contre vous. » La très-prudente Mère rendit de nouvelles actions de grâces pour cette faveur, et s'offrant à combattre les ennemis du Seigneur pour les enfants de l'Église, elle

dit : « Souverain Seigneur, mon unique espérance,
« le cœur de votre servante est tout prêt à souffrir
« toutes sortes de peines et d'afflictions pour les âmes
« qui ont coûté votre sang et votre vie. Je ne suis
« qu'une poussière inutile, mais vous êtes d'une
« sagesse et d'un pouvoir infinis, et assistée de votre
« divine faveur je ne crains point le dragon infernal.
« Et puisque vous voulez que je décide en votre nom
« ce qui convient à votre Église, j'ordonne à Lucifer
« et à tous ses ministres d'iniquité qui troublent
« l'Église dans Jérusalem, de descendre à l'instant
« même au fond de l'abîme, et je veux qu'ils y restent
« dans l'inaction jusqu'à ce que votre divine provi-
« dence leur permette de revenir sur la terre. » Cette parole de la grande Reine de l'univers fut si efficace, qu'au moment où elle l'eut prononcée à Éphèse, tous les démons qui étaient à Jérusalem furent précipités dans les cavernes éternelles, sans pouvoir résister à la vertu divine qui opérait par le moyen de la bienheureuse Marie.

406. Lucifer et ses ministres reconnurent que ce coup de fouet partait de la main de notre puissante Reine, qu'ils appelaient leur ennemie, parce qu'ils n'osaient l'appeler par son nom. Dans cette occasion, ils demeurèrent accablés de honte et de désespoir dans l'enfer, comme en tant d'autres circonstances dont j'ai fait mention, jusqu'à ce qu'il leur fût permis d'en sortir, pour faire la guerre à cette invincible Vierge, ainsi qu'on le verra dans la suite. Pendant le temps de leur abattement ils délibérèrent sur les moyens qu'ils

pourraient choisir pour l'attaquer. Ayant remporté ce triomphe sur les démons, l'auguste Marie, voulant qu'il s'étendît sur Hérode et sur les Juifs, dit à notre Sauveur Jésus-Christ : « J'enverrai maintenant, mon « adorable Fils, si c'est votre volonté, un de vos saints « anges pour délivrer votre serviteur Pierre de la « prison. » Notre Seigneur Jésus-Christ approuva la résolution de sa Mère Vierge, de sorte que, par la volonté du Roi et de la Reine de l'univers, l'un des esprits célestes qui les entouraient fut envoyé pour tirer l'apôtre saint Pierre de la prison de Jérusalem.

407. L'ange exécuta cet ordre avec beaucoup de promptitude ; et étant arrivé à la prison, il y trouva saint Pierre lié avec deux chaînes entre deux soldats qui le gardaient, outre les autres qui étaient à la porte de la prison pour y former comme un corps de garde (1). La fête de Pâques était déjà passée, et c'était la nuit précédant le jour auquel on devait exécuter la sentence de mort à laquelle le saint apôtre était condamné. Mais il se trouvait si tranquille dans cet état, qu'il dormait d'un aussi profond sommeil que ses gardes (2). L'ange s'approcha de saint Pierre, et il fut obligé de lui donner un coup pour l'éveiller ; et sommeillant encore, il lui dit : « Levez-vous promptement, ceignez-vous, mettez votre chaussure, prenez votre manteau et suivez-moi (3). » Saint Pierre se trouva libre de ses chaînes, et, sans comprendre ce qui lui arrivait, il suivit l'ange, ignorant quelle

(1) Act., XII, 6. — (2) *Ibid.*, 7. — (3) *Ibid.*, 8.

était cette vision (1). Et après que cet esprit céleste lui eut fait traverser quelques rues, il lui apprit comment le Tout-Puissant l'avait délivré des chaînes et de la prison par l'intercession de la très-pure Marie ; puis il disparut (2). Saint Pierre revint à lui (3), pénétra le mystère et la faveur qu'il venait de recevoir, et en rendit des actions de grâces au Seigneur.

408. Il crut qu'il devait se mettre en lieu de sûreté et en avertir auparavant les disciples et Jacques le Mineur, pour le faire avec leur conseil. Et hâtant le pas il alla à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc (4). C'était la maison du Cénacle, où dans leur affliction plusieurs disciples s'étaient réunis. Saint Pierre frappa à la porte : une servante nommée Rhode, qui descendit pour voir qui c'était, ayant reconnu la voix de saint Pierre, fut si saisie de joie, qu'au lieu de lui ouvrir, elle courut dire aux disciples que Pierre était à la porte. Ils crurent que c'était un rêve de la servante ; mais parce qu'elle assurait qu'elle ne se trompait point, ils s'imaginèrent que ce pourrait être son ange. Pendant cette espèce de contestation, on laissait saint Pierre dans la rue, et lui continuait à frapper à la porte. On lui ouvrit enfin, on le reconnut, et tous furent transportés d'une joie incroyable de voir le saint apôtre et le chef de l'Église délivré de la prison et de la mort. Il les instruisit de tout ce qui lui était arrivé avec l'ange, et leur dit

(1) Act., XII, 9. — (2) *Ibid.*, 10. — (3) *Ibid.*, 11. — (4) *Ibid.*, 12.

d'en informer secrètement Jacques et les autres frères. Et prévoyant qu'Hérode le ferait bientôt chercher avec beaucoup de soin, ils décidèrent qu'il sortirait cette même nuit de la maison, et qu'il s'éloignerait de Jérusalem de peur qu'on ne le prît une seconde fois. Or saint Pierre s'en alla, et Hérode le fit chercher, et ne l'ayant pas trouvé, il fit punir les gardes et s'irrita davantage contre les disciples; mais Dieu réprima son orgueil et son impiété, le châtiant sévèrement, comme je le raconterai dans le chapitre qui suit.

—

Instruction que m'a donnée la grande Reine des anges.

409. Ma fille, à l'occasion des effets qu'a produits en vous la faveur singulière que reçut de ma bonté mon serviteur Jacques au moment de sa mort, je veux maintenant vous faire connaître un privilége que le Très-Haut me confirma lorsque je menai l'âme de son apôtre dans le ciel pour la lui présenter. Je vous ai déjà dit quelques mots de ce secret; mais je vous en donnerai maintenant une plus grande intelligence, afin que vous soyez véritablement ma fille et ma dévote. Lorsque je menai au ciel l'heureuse âme de Jacques, le Père éternel me dit, de manière à ce que tous les bienheureux pussent l'entendre : « Ma Fille « et ma Colombe, choisie pour l'objet de mes com-

« plaisances entre toutes les créatures, je veux que « mes courtisans, tant les anges que les saints, « sachent que je vous donne ma divine parole, pour « l'exaltation de mon nom, pour votre gloire et « pour le profit des mortels, que, s'ils vous invoquent « de tout leur cœur à l'heure de leur mort, à l'imita- « tion de mon serviteur Jacques, et s'ils implorent « votre intercession auprès de moi, j'userai envers « eux de ma clémence; je les regarderai des yeux « d'un Père plein de bonté; je les délivrerai des périls « de cette dernière heure; j'éloignerai d'eux les « cruels ennemis qui font alors tous leurs efforts pour « faire périr les âmes, et je leur ménagerai par votre « entremise de grands secours, afin qu'ils leur ré- « sistent et se mettent en ma grâce, s'ils s'aident de « leur côté; vous me présenterez leur âme, et elle « recevra une riche récompense de ma main libé- « rale. »

410. Toute l'Église triomphante et moi avec elle rendîmes des actions de grâces et de louanges au Très-Haut pour ce privilége. Et quoique ce soit l'office des anges de présenter les âmes devant le tribunal du juste Juge lorsqu'elles sortent de la servitude de la vie mortelle, le Tout-Puissant ne m'en accorde pas moins ce privilége d'une manière plus éminente qu'il n'accorde les autres priviléges à toutes les créatures : moi, je les ai tous à un autre titre et à un degré particulier; j'en use souvent, et j'en ai usé à l'égard de quelques-uns des apôtres. Et comme je sais que vous souhaitez savoir comment vous pourrez obtenir de moi cette

faveur si estimable pour toutes les âmes, je réponds à votre pieux désir, que ce sera en tâchant de ne vous en rendre pas indigne par l'ingratitude et par l'oubli; vous l'acquerrez surtout par une pureté inviolable, qui est ce que je demande le plus de vous et des autres âmes; car le grand amour que je dois avoir et que j'ai pour Dieu m'oblige de souhaiter avec une intime charité que toutes les créatures observent sa sainte loi, et qu'aucune ne perde son amitié et sa grâce. C'est ce que vous devez préférer à votre propre vie, préférant mourir plutôt que de pécher contre votre Dieu et votre souverain Bien.

411. Ensuite je veux que vous m'obéissiez et pratiquiez ma doctrine; je veux que vous fassiez tous vos efforts pour imiter ce que vous connaissez et écrivez de moi; que vous ne mettiez aucune interruption dans l'amour; que vous n'oubliiez jamais l'affection cordiale qu'exige de vous la miséricorde libérale du Seigneur; et que vous témoigniez une continuelle reconnaissance de ce que vous devez à sa divine Majesté et à moi, puisque vos obligations surpassent tout ce que vous pourriez faire pendant la vie mortelle. Soyez fidèle en la gratitude, fervente en la dévotion, prompte à faire tout ce qui sera le plus saint et le plus parfait. Dilatez votre cœur, et prenez garde de le rétrécir par la pusillanimité que le démon cherche à vous inspirer. Portez vos mains à des choses fortes et difficiles (1) par la confiance que vous

(1) Prov., XXXI, 19.

devez avoir en Dieu; ne vous laissez point abattre dans les adversités; n'empêchez point la volonté du Seigneur en vous, ni les très-hautes fins de sa gloire. Ayez une foi vive et une espérance ferme dans les plus grands périls et les plus violentes tentations. Vous vous servirez pour tout cela de l'exemple de mes serviteurs Jacques et Pierre, et de la connaissance que je vous ai donnée de l'heureuse sécurité en laquelle reposent ceux qui vivent sous la protection du Très-Haut. C'est par cette confiance et par la dévotion que Jacques eut envers moi qu'il obtint la faveur singulière que je lui fis en son martyre, et traversa d'immenses tribulations pour y arriver. C'est par cette même confiance que saint Pierre était si tranquille dans sa prison, sans perdre sa sérénité intérieure, et qu'il mérita en même temps que mon très-saint Fils et moi prissions un si grand soin de son salut et de sa liberté. Les enfants des ténèbres sont indignes de ces faveurs, parce qu'ils mettent toute leur confiance en ce qui est visible, et dans leurs finesses diaboliques et terrestres. Élevez votre cœur, ma fille, et affranchissez-le de ses erreurs; aspirez à ce qui est le plus pur et le plus saint, et soyez assurée que le bras du Tout-Puissant, qui a opéré en moi tant de merveilles, vous soutiendra.

CHAPITRE III

Ce qui arriva à l'auguste Marie lors de la mort et de la punition d'Hérode. — Saint Jean prêche à Éphèse, où il arrive plusieurs miracles. — Lucifer se lève pour attaquer la Reine du ciel.

412. L'amour produit sur le cœur de la créature raisonnable certains effets semblables à ceux que la pesanteur produit sur la pierre. Celle-ci descend où son propre poids l'entraîne, et c'est au centre; et l'amour est le poids du cœur qui l'entraîne vers son centre, qui est l'objet qu'il aime. Et si parfois, soit par nécessité, soit par inadvertance, le cœur regarde une autre chose, l'amour est si prompt, qu'il le fait aussitôt revenir à son objet comme par un secret ressort. Il semble que ce poids ou ce pouvoir de l'amour ôte en quelque sorte sa liberté à ce cœur, en ce qu'il l'assujettit comme un esclave à ce qu'il aime, afin que, tant que l'amour subsiste, la volonté ne commande rien de contraire à ce qu'il désire et ordonne. De là naît la félicité ou le malheur de la créature, suivant qu'elle fait une bonne ou mauvaise application de son amour; puisqu'elle rend maître d'elle-même ce qu'elle aime; que si ce maître est méchant et vil, il la tyrannise et l'avilit; et s'il est

bon, il l'ennoblit et la rend fort heureuse, et d'autant plus que le bien qu'elle aime est plus noble et plus excellent. Je voudrais me servir de cette philosophie pour expliquer jusqu'à un certain point ce qui m'a été découvert de l'état dans lequel la très-pure Marie vivait, et dans lequel elle fit, dès l'instant de sa conception, de continuels progrès, sans interruption ni diminution, jusqu'à ce qu'elle jouît pour toujours de la vision béatifique, parmi les compréhenseurs.

413. Le saint amour de tous les anges et de tous les hommes ensemble était moindre que l'amour de l'auguste Marie seule; or, si nous pouvions condenser l'amour des anges et des hommes, il est certain qu'il résulterait de ce tout un embrasement qui, sans être infini, nous le paraîtrait, par la grandeur excessive qu'il représenterait à notre esprit : si donc la charité de notre grande Reine surpassait tout cela, il n'y eut que la sagesse infinie du Très-Haut qui pût peser l'amour de cette créature, et la force avec laquelle il l'attirait, l'inclinait et le portait vers sa Divinité. Aussi devons-nous être persuadés que dans ce cœur si pur et si ardent il n'y avait point d'autre empire, d'autre mouvement, ni d'autre liberté, que pour aimer souverainement le bien infini; et cela d'une manière si élevée au-dessus de nos faibles conceptions, que nous pouvons plutôt le croire que le comprendre, et plutôt l'avouer que le pénétrer. Cette charité qui possédait le cœur de la très-chaste Marie, l'enflammait à la fois du plus véhément désir de voir le souverain Bien, qui lui était absent, et de secourir

la sainte Église qui lui était présente. Elle se consumait dans l'incendie qu'allumaient dans son cœur ces deux sentiments ; mais elle les dirigeait de telle sorte, par sa grande sagesse, qu'ils ne se gênaient et ne se contredisaient nullement en elle ; elle n'abandonnait point entièrement l'un pour se livrer tout à l'autre ; au contraire, elle se donnait tout entière à ces deux affections, à la grande admiration des saints et à la pleine satisfaction du Saint des saints.

414. La bienheureuse Marie habitant cette demeure d'une sainteté et d'une perfection si éminentes réfléchissait souvent sur l'état de la primitive Église qui lui était recommandée, et sur les moyens qu'elle prendrait pour assurer son repos et son progrès. Au milieu de ses sollicitudes et de ses soucis, la délivrance de saint Pierre lui apporta quelque soulagement, parce qu'il pouvait comme chef s'appliquer au gouvernement des fidèles ; elle se consolait aussi en pensant que Lucifer et ses démons avaient été chassés de Jérusalem, et privés pour lors de leur pouvoir tyrannique, afin que les imitateurs de Jésus-Christ respirassent un moment, et que la persécution se calmât un peu. Mais la divine Sagesse, qui distribue les peines et les consolations avec poids et mesure (1), voulut que la très-prudente Mère eût dans ce temps-là une connaissance fort claire du mauvais état d'Hérode. Elle vit combien cette âme malheureuse était devenue hideuse et abominable par ses vices mons-

(1) Sap., xi, 21.

trueux et par le grand nombre de ses péchés, qui irritaient la colère du Tout-Puissant et du juste Juge. Elle connut aussi que, par les impressions infernales que les démons avaient laissées dans le cœur d'Hérode et des Juifs, ils étaient tous furieux contre notre Rédempteur Jésus-Christ et contre ses disciples, depuis que saint Pierre avait été délivré de la prison; et que cet inique roi ou gouverneur avait résolu de se défaire de tous les fidèles qu'il trouverait dans la Judée et dans la Galilée, par tous les moyens en son pouvoir. Mais en connaissant le cruel dessein d'Hérode, la bienheureuse Vierge ne fut point informée dès lors de la fin qu'il aurait. De sorte que sachant seulement qu'il était puissant et qu'il avait une âme fort dépravée, elle eut en même temps une grande horreur de son mauvais état, et une affliction extrême de la haine qu'il avait contre les fidèles.

415. Notre auguste Reine se trouvant entre ces peines et la confiance qu'elle avait en la faveur divine, ne cessait de prier le Seigneur et de lui présenter ses larmes, ses gémissements et ses humbles exercices que j'ai déjà fait connaître. Et, conduite par sa très-sublime prudence, elle s'adressa à l'un des premiers anges qui l'assistaient, et lui dit : « Ministre du Très-
« Haut, ouvrage de ses mains, le soin que je dois
« prendre de l'Église me presse vivement de lui pro-
« curer toute sorte de biens et de travailler à son pro-
« grès. C'est pourquoi je vous prie de monter devant
« le trône du Très-Haut et d'y présenter mon afflic-
« tion, et de supplier de ma part sa divine Majesté

« de vouloir bien que je souffre pour ses serviteurs « et ses fidèles, et de ne point permettre qu'Hérode « exécute ce qu'il a déterminé contre eux pour dé- « truire l'Église. » Le saint ange alla incontinent faire cette ambassade au Seigneur, pendant que la Reine du ciel priait comme une autre Esther, pour la liberté et le salut de son peuple et pour le sien (1). Le divin ambassadeur revint avec la réponse de la très-sainte Trinité, et en son nom dit à la bienheureuse Vierge : « Princesse des cieux, le Seigneur des « armées dit que vous êtes la Mère et la Maîtresse de « l'Église, et que par sa puissance vous y tenez sa « place pendant votre séjour sur la terre; c'est pour- « quoi il veut que comme Reine du ciel et de la terre « vous fulminiez la sentence contre Hérode. »

416. L'auguste Marie se troubla un peu dans son humilité par cette réponse. Et s'adressant au saint ange tout enflammée de charité, elle lui dit : « Ai-je « donc, moi, à fulminer une sentence contre l'ou- « vrage et l'image de mon Seigneur? Depuis que j'ai « reçu l'être de sa divine main, j'ai connu beaucoup « de réprouvés entre les hommes, et je n'ai jamais « demandé vengeance contre eux; mais autant qu'il a « dépendu de moi j'ai toujours désiré leur remède, « s'il était possible, sans jamais avoir eu la pensée « de hâter leur châtiment. Allez, esprit bienheu- « reux, vers le Seigneur, et dites-lui que mon tribu- « nal est inférieur au sien, et que je ne puis con-

(1) Esth., IV, 16.

« damner personne à mort, sans une nouvelle dé-
« cision du Supérieur; et que, s'il est possible de
« ramener Hérode au chemin du salut éternel, je
« souffrirai toutes les peines du monde qu'il plaira
« à sa divine Providence d'ordonner, pour empêcher
« que cette âme ne se perde. » L'ange retourna au ciel avec ce second message de sa Reine, et l'ayant présenté devant le trône de la très-sainte Trinité, il rapporta cette réponse à la divine Mère : « Auguste
« Reine, le Très-Haut dit qu'Hérode est du nombre
« des réprouvés à cause de son obstination dans le
« mal, qu'il ne recevra ni avis, ni exhortation, ni
« doctrine, qu'il ne coopèrera point aux secours qui
« lui seront donnés, et qu'il ne profitera ni du fruit
« de la Rédemption, ni de l'intercession des saints,
« ni de tout ce que vous ferez et souffrirez pour lui. »

417. La bienheureuse Vierge envoya une troisième fois le prince céleste avec un nouveau message au trône du Très-Haut, et lui dit : « S'il est convenable
« qu'Hérode meure, afin qu'il ne persécute point
« l'Église, représentez, mon ange, au Tout-Puissant,
« que le divin Seigneur vivant dans sa chair mor-
« telle a daigné m'accorder, par sa charité infinie, le
« titre de Mère et de refuge des enfants d'Adam et
« d'avocate des pécheurs; qu'il a institué mon tri-
« bunal un tribunal de clémence et de pitié pour
« recevoir et secourir ceux qui y recourront, implo-
« rant mon intercession, et qu'il m'a permis, s'ils
« s'en prévalaient, de leur promettre au nom de mon
« très-saint Fils le pardon de leurs péchés. Or cela

« étant, et ayant des entrailles de Mère pour les « hommes, qui sont les ouvrages de ses mains, et le « prix de sa vie et de son sang ; comment condamne- « rai-je maintenant l'un d'eux avec tant de sévérité ? « La justice ne m'a jamais été remise, mais toujours « la miséricorde, à laquelle mon cœur est entièrement « porté ; et maintenant il se trouve serré en quelque « sorte entre la compassion que l'amour y produit et « l'ordre que je reçois d'exercer une justice rigoureuse. « Exposez de nouveau, esprit céleste, le sujet de ma « peine au Seigneur ; et sachez si son bon plaisir est « qu'Hérode meure sans que je le condamne. »

418. Le saint ange monta au ciel avec ce troisième message, et la très-sainte Trinité l'écouta, pleinement satisfaite de la tendre charité de son Épouse. Mais le saint ambassadeur revint bientôt, et transmit ce qui suit à notre compatissante Dame. « Reine de l'univers, Mère « de notre Créateur, et notre auguste Maîtresse, le « Très-Haut déclare que votre miséricorde est pour les « mortels qui veulent se prévaloir de votre puissante « intercession, et non pour ceux qui la méprisent, « comme Hérode fera : que vous êtes la Maîtresse de « l'Église, investie de tout le pouvoir divin, qu'en cette « qualité il vous appartient d'en user de la manière « la plus convenable, et qu'Hérode doit mourir, mais « que ce doit être par votre sentence. » La bienheureuse Marie répondit : « Le Seigneur est juste, et ses « jugements sont équitables (1). Je souffrirais plu-

(1) Ps. CXVIII, 137.

« sieurs fois la mort pour délivrer cette âme d'Hé-
« rode, si lui-même ne se rendait délibérément
« indigne de la miséricorde, et ne se mettait par son
« obstination au nombre des réprouvés. C'est un
« ouvrage de la main du Très-Haut, fait à son image
« et à sa ressemblance (1); il a été racheté par le sang
« de l'Agneau qui lave les péchés du monde (2). Ce
« n'est pas par cet endroit que je prononce la sentence
« contre lui, mais parce qu'il s'est fait l'ennemi
« obstiné de Dieu, et qu'il s'est rendu indigne de
« son amitié éternelle : or, par la justice très-équi-
« table du Seigneur, je le condamne à la mort qu'il
« a méritée, afin qu'il n'exécute point les desseins
« impies qu'il machine, et qu'ainsi il ne mérite pas
« de plus grands tourments dans l'enfer. »

419. Le Seigneur opéra cette merveille à la gloire de sa bienheureuse Mère, et en témoignage de ce qu'il l'avait constituée Maîtresse de toutes les créatures avec le suprême pouvoir d'agir à leur égard en Reine, ressemblant en cela à son très-saint Fils. Je ne saurais mieux exposer ce mystère que par les paroles du Seigneur lui-même dans le chapitre cinquième de saint Jean, où il dit en parlant de lui-même : « Que le Fils ne peut rien faire que le Père ne le fasse, mais qu'il fait tout ce que le Père fait (3), parce que le Père l'aime; que si le Père ressuscite les morts, ainsi le Fils ressuscite qui il lui plaît (4); que le Père a

(1) Job., x, 8; Gen., I, 27. — (2) Apoc., I, 5. — (3) Joan., v, 19. — (4) *Ibid.*, 20 et 21.

donné toute la puissance de juger au Fils, afin que tous les hommes honorent le Fils comme ils honorent le Père, parce que celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père (1). » Ensuite il ajoute qu'il lui a donné cette puissance de rendre les jugements, parce qu'il était le Fils de l'homme, et il l'a été (2) par sa très-sainte Mère. Or, sachant la ressemblance qu'eut la divine Mère avec son Fils (ressemblance que j'ai souvent fait ressortir), on saisira l'analogie du rapport qui existe quant à cette puissance de juger, entre la Mère et le Fils, avec celui qui existe entre le Fils et le Père. Et quoique la très-pure Marie soit Mère de miséricorde et de clémence pour tous les enfants d'Adam qui l'invoqueront, le Très-Haut veut néanmoins que l'on sache qu'elle a encore une entière puissance de juger tous les hommes, afin que tous l'honorent aussi comme ils honorent son Fils adorable, qui lui a délégué comme à sa Mère véritable la même puissance dont il est investi, au degré et dans la proportion qui lui appartient en qualité de Mère, quoiqu'elle soit une simple créature.

420. En vertu de cette puissance, notre auguste Princesse ordonna à l'ange d'aller à Césarée, où Hérode se trouvait, et de lui ôter la vie comme ministre de la justice divine. L'ange exécuta aussitôt la sentence, et l'évangéliste saint Luc dit que l'ange du Seigneur le frappa, et que le malheureux Hérode, dévoré des vers, mourut (3) pour le temps et pour l'éternité. La

(1) Joan., v, 22 et 23. — (2) *Ibid.*, 27. — (3) Act., XII, 23.

blessure fut intérieure, et produisit la corruption et les vers, qui lui donnèrent une fin si misérable. On infère du même texte, qu'après la mort de saint Jacques et la fuite de saint Pierre, Hérode partit de Jérusalem pour se rendre à Césarée, où il accorda la paix aux Tyriens et aux Sidoniens (1). Quelques jours après, étant revêtu de ses habits royaux, il harangua le peuple avec une grande éloquence (2), et le peuple flatteur s'écria en l'entendant que c'était là la voix d'un dieu (3), et l'impie Hérode accueillit cette expression de l'adulation de la multitude avec la complaisance d'un fol orgueil. C'est dans cette occasion que saint Luc dit que, pour n'avoir pas rapporté la gloire à Dieu, et se l'être insolemment appropriée, l'ange du Seigneur le frappa (4). Que si ce péché fut le dernier par lequel il combla la mesure de ses crimes, il s'attira son châtiment, non par celui-là seul, mais par tous ceux qu'il avait commis auparavant, en persécutant les apôtres, en se moquant de notre Sauveur Jésus-Christ (5), en faisant couper la tête à Jean-Baptiste (6), et en se rendant coupable d'un scandaleux adultère avec sa belle-sœur Hérodiade (7), et de toutes sortes d'autres crimes abominables.

421. Le saint ange revint ensuite à Éphèse, et informa la bienheureuse Marie de l'exécution de sa sentence contre Hérode. La compatissante Mère pleura la pertede cette âme; mais elle bénit en même temps

(1) Act., XII, 20. — (2) *Ibid.*, 21. — (3) *Ibid.*, 22. — (4) *Ibid.*, 23. — (5) Luc, XXIII, 11. — (6) Marc., VI, 27. — (7) *Ibid.*, 17.

les jugements du Très-Haut, et lui rendit des actions de grâces pour le bienfait qu'il avait par cette punition ménagé à l'Église, laquelle, comme dit saint Luc, croissait par la parole du Seigneur (1); et ce n'était pas seulement dans la Galilée et la Judée (où la mort d'Hérode avait fait disparaître le principal obstacle à ses progrès); car dans ce même temps l'évangéliste saint Jean, avec la protection de la divine Mère, commença à établir l'Église évangélique dans Éphèse. La science de l'évangéliste sacré était aussi sublime que celle d'un chérubin, son cœur était enflammé comme l'un des plus hauts séraphins, et il avait près de lui, pour Mère et pour Maîtresse, Celle qui l'était aussi de la sagesse et de la grâce. Avec les riches priviléges dont jouissait l'évangéliste, il put entreprendre de grandes choses et opérer de grandes merveilles pour établir la loi de grâce dans Éphèse, et dans toute cette partie de l'Asie voisine de l'Europe.

422. Aussitôt que saint Jean fut arrivé à Éphèse, il commença à y prêcher et à baptiser ceux qu'il convertissait à la foi de notre Sauveur Jésus-Christ, confirmant sa prédication par de grands miracles et par des prodiges inouïs parmi les Gentils. Et comme il sortait des écoles des Grecs beaucoup de philosophes et d'hommes versés dans leurs sciences humaines, mélangées de tant d'erreurs, le saint apôtre les convoquait et leur enseignait la véritable science, se servant non-seulement de miracles, mais encore de solides

(1) Act., XII, 24.

raisons par lesquelles il rendait la foi chrétienne plus croyable. Il se hâtait de renvoyer tous les nouveaux convertis à l'auguste Marie, qui en instruisait la plupart ; et comme elle connaissait leur intérieur et leurs inclinations, elle leur parlait au cœur et les remplissait des influences de la divine lumière. Elle faisait de nombreux miracles en leur faveur, chassant les démons des corps des possédés, et guérissant toute sorte de maladies ; en outre, elle secourait les pauvres et travaillait de ses propres mains pour subvenir à leurs nécessités; elle visitait les hôpitaux, et y servait elle-même les malades. Elle avait dans la maison où elle demeurait des habits pour les personnes les plus pauvres. Elle en assistait beaucoup à l'heure de la mort, et dans ce périlleux passage elle gagna un grand nombre d'âmes qu'elle ramena à leur Créateur et affranchit de la tyrannie du démon. Il y en eut tant qu'elle conduisit dans le chemin de la vérité et de la vie éternelle, et elle opéra dans ce ministère tant de merveilles, qu'on ne saurait les dénombrer dans plusieurs volumes, car il ne se passait point de jour où elle n'étendît le domaine du Seigneur en produisant les fruits les plus abondants dans les âmes qu'elle lui acquérait.

423. Les progrès que la primitive Église faisait chaque jour par la sainteté, par les soins et par les œuvres héroïques de la grande Reine du ciel, remplissaient les démons de confusion et de rage. Et quoiqu'ils se réjouissent de la damnation de toutes les âmes qu'ils emmenaient dans leurs ténèbres éter-

nelles, ils furent fort tourmentés de la mort d'Hérode, car ils ne craignaient aucun amendement d'un homme si endurci en des vices si abominables; et c'est pourquoi ils le regardaient comme un puissant instrument contre les imitateurs de notre Seigneur Jésus-Christ. La divine Providence permit que Lucifer et les autres dragons infernaux se relevassent du fond de l'enfer, où ils avaient été précipités de Jérusalem par la force de la bienheureuse Marie, comme on l'a vu dans le chapitre précédent. Et après avoir employé le temps qu'ils y demeurèrent à préparer les tentations dont ils prétendaient se servir pour s'opposer à l'invincible Reine des anges, Lucifer résolut de se plaindre devant le Seigneur, en la manière qu'il le fit à l'égard de Job (1), quoique ce fût dans cette occasion avec des marques d'une plus grande fureur contre la sainte Vierge. Et dans cette résolution, lorsqu'il était prêt à sortir de l'abîme, il s'adressa à ses ministres en ces termes :

424. « Si nous ne vainquons cette femme notre ennemie, je crains qu'elle ne détruise indubitablement tout mon empire, parce que nous reconnaissons tous en elle une vertu plus qu'humaine, qui nous abat et opprime quand elle veut et en la manière qu'elle veut; et jusqu'à présent nous n'avons pu trouver aucun moyen pour l'abattre à notre tour, ou même pour lui résister. C'est ce que je ne saurais supporter; car si c'était Dieu qui se tînt offensé de mes

(1) Job., I, 9, etc.

hautaines pensées et de ma rébellion, lui qui a une puissance infinie pour nous anéantir, je n'aurais pas une si grande confusion quand il me vaincrait par lui-même; mais cette femme, quoiqu'elle soit Mère du Verbe incarné, n'est point Dieu, elle n'est qu'une simple créature d'une nature fort inférieure à la mienne; je ne souffrirai plus qu'elle me traite avec tant d'empire et qu'elle m'atterre toutes les fois qu'il lui en viendra la fantaisie. Allons, allons la détruire, et plaignons-nous au Tout-Puissant, comme nous l'avons arrêté. » Le dragon se plaignit et allégua son prétendu droit devant le Seigneur, disant : « Que tandis que l'ange était d'une nature si supérieure, il élevait par sa grâce et par ses dons Celle qui n'était que terre et que poussière, et ne la laissait point dans sa condition ordinaire; que c'était pour cela que les démons ne pouvaient ni la persécuter ni l'aborder. » Mais on doit remarquer que ces ennemis ne se présentent point devant le Seigneur par aucune vision qu'ils aient de sa divinité, ils ne sauraient y arriver; mais comme ils ont une certaine connaissance, une certaine foi, quoique faible et forcée, des mystères surnaturels, ils peuvent, au moyen de ces notions, s'adresser à Dieu; et c'est en ce sens que l'on dit qu'ils sont en sa présence, qu'ils se plaignent, ou qu'ils ont une espèce d'entretien avec le Seigneur.

425. Le Tout-Puissant permit à Lucifer de sortir pour attaquer l'auguste Marie; et comme les conditions que cet esprit rebelle demandait étaient injustes, il y en eut plusieurs qui lui furent refusées. La divine

Sagesse accorda à chacun des démons les armes qui étaient convenables pour rendre la victoire de sa Mère plus glorieuse, et afin qu'elle brisât la tête de l'ancien serpent (1). Le combat et le triomphe furent également mystérieux, ainsi que nous le verrons dans les chapitres suivants; ils sont racontés dans le chapitre douzième de l'Apocalypse avec les autres mystères dont j'ai fait mention dans la première partie de cette histoire, en expliquant ce même chapitre. Je dis seulement ici que le Très-Haut permit tout cela, non-seulement pour la plus grande gloire de sa très-sainte Mère, et pour l'exaltation de son pouvoir et de sa sagesse divine, mais aussi pour avoir un juste motif de soulager l'Église des persécutions que les démons machinaient contre elle, et pour donner occasion à sa bonté infinie de répandre avec équité dans la même Église les faveurs que lui acquerrait par ces victoires l'auguste Marie, la seule entre toutes les autres âmes qui pût les remporter. Le Seigneur agit toujours de la sorte dans son Église, disposant et fortifiant quelques âmes choisies, afin que le dragon exerce sur elles sa fureur comme sur des membres de la sainte Église; et si elles le vainquent avec le secours de la grâce divine, ces victoires tournent à l'avantage de tout le corps mystique des fidèles, et l'ennemi perd le droit et les forces qu'il avait contre eux.

(1) Gen., III, 15.

Instruction que la Reine des anges m'a donnée.

426. Ma fille, si, dans ce récit de ma vie que vous écrivez, je vous représente si souvent l'état déplorable du monde et celui de la sainte Église dans laquelle vous vivez, et si je vous exprime à chaque instant le désir maternel que j'ai que vous m'imitiez, vous devez être persuadée, ma très-chère fille, que c'est parce que j'ai de grands motifs de vous obliger à vous affliger à mon exemple, et à pleurer maintenant ce que je pleurais lorsque je vivais de la vie des mortels; et je m'affligerais encore dans ces siècles présents, si je pouvais connaître la douleur dans l'état où je me trouve. Je vous assure, ô âme, que les temps approchent où vous devriez pleurer avec des larmes de sang les calamités des enfants d'Adam. Et je renouvelle en vous cette connaissance de ce que je découvre du ciel dans le monde entier et parmi ceux qui professent la sainte foi, parce que vous ne pouvez pas les connaître totalement d'une seule fois. Or, jetez les yeux sur tous, et voyez comme la plupart des hommes sont dans les ténèbres et dans les erreurs de l'infidélité, en laquelle ils courent sans espérance de remède à la damnation éternelle. Voyez aussi combien peu les enfants de la foi et de l'Église se soucient et se préoccupent de cette perte, dont aucun ne s'afflige; car, comme ils méprisent leur propre salut, ils ne songent point à celui des autres, et comme la foi est morte en eux et que l'amour divin leur manque, ils

ne s'affligent point de la perte des âmes qui ont été créées pour Dieu lui-même, et rachetées par le sang du Verbe incarné.

427. Ils sont tous enfants d'un Père qui est aux cieux (1), et chacun est obligé de secourir son frère en la manière qui lui est possible. Cette obligation regarde plus directement les enfants de l'Église, qui peuvent s'en acquitter par leurs prières. Mais cette sollicitude charitable doit être plus vive chez les puissants, et chez ceux qui doivent tous leurs moyens d'existence à la foi chrétienne, et qui reçoivent de plus grands bienfaits de la main libérale du Seigneur. Ceux qui par la loi de Jésus-Christ jouissent de tant de biens temporels, et les emploient tous à leurs propres plaisirs, sont ceux qui en qualité de puissants seront tourmentés puissamment (2). Si les pasteurs et les supérieurs de la maison du Seigneur n'ont d'autre soin que de vivre dans les délices et de fuir le travail auquel ils doivent personnellement se livrer, ils se rendent responsables de la ruine du troupeau de Jésus-Christ et du ravage qu'y font les loups infernaux. O ma fille, en quel état lamentable a été réduit le peuple chrétien par les puissants, par les pasteurs négligents, par les mauvais ministres que Dieu lui a donnés par ses secrets jugements! O quelle punition et quels reproches ne doivent-ils pas attendre! Ils ne pourront se disculper devant le tribunal du juste Juge, puisque la vérité catholique qu'ils

(1) Matth., XXIII, 9. — (2) Sap., VI, 7.

professent les détrompe, que la conscience les reprend, et qu'ils se rendent sourds et insensibles à tout.

428. La cause de Dieu et de son honneur est abandonnée; les âmes qu'il considère comme son propre bien sont privées de la véritable nourriture; presque tous ne songent qu'à leurs intérêts et à leur conservation; chacun se sert de ses diaboliques finesses et de ses raisons d'état; la vérité est obscurcie et opprimée; la flatterie règne de toutes parts; l'avarice est effrénée, le sang de Jésus-Christ foulé aux pieds, le fruit de la rédemption méprisé; personne ne veut hasarder ses aises et ses intérêts pour empêcher que le Seigneur ne perde ce qui lui a coûté sa Passion et sa vie. Les amis de Dieu eux-mêmes mollissent dans la défense de cette cause, car ils n'usent point de la charité et de la sainte liberté avec le zèle qu'ils doivent; la plupart se laissent vaincre par leur lâcheté, ou se contentent de travailler seulement pour eux, et abandonnent la cause commune des autres âmes. Vous comprendrez par là, ma fille, que mon très-saint Fils, ayant implanté l'Église évangélique de ses propres mains, l'ayant fertilisée par son propre sang, elle est arrivée à ce malheureux temps dont le Seigneur lui-même se plaignait par ses prophètes; puisque la sauterelle a dévoré les restes du gazam; le jélech, les débris de la sauterelle; et le chasil, les restes du jélech (1); et le Seigneur voulant cueillir le

(1) Joel., I, 4.

fruit de la vigne, se trouve comme celui qui cherche quelques raisins après qu'on a fait toute la vendange, ou quelques olives que le démon n'ait pas secouées ou emportées (1).

429. Dites-moi maintenant, ma fille, comment sera-t-il possible, qu'ayant un véritable amour pour mon très-saint Fils et pour moi, vous donniez accès dans votre cœur à la moindre consolation, à la vue de la perte si déplorable des âmes qu'il a rachetées par son sang et moi par celui de mes larmes, puisque, pour les lui acquérir, j'ai souvent versé des larmes de sang? Si je pouvais en verser encore aujourd'hui, je le ferais avec une nouvelle douleur et avec une nouvelle compassion; mais comme il ne m'est pas possible maintenant de pleurer les périls de l'Église, je veux que vous le fassiez, et que vous n'acceptiez aucune consolation humaine dans un siècle si calamiteux et si digne de pitié. Pleurez donc amèrement, et ne perdez point le prix de cette douleur; qu'elle soit si vive, que votre unique soulagement consiste à vous affliger pour le Seigneur que vous aimez. Considérez ce que je fis pour prévenir la damnation d'Hérode, et pour en préserver ceux qui voudraient se prévaloir de mon intercession; et dans la béatitude je prie continuellement pour le salut de mes dévots. Ne vous laissez point abattre par les peines et les tribulations que mon très-saint Fils vous enverra, afin que vous aidiez vos frères et lui acquerriez son propre bien.

(1) Isa., XXIV, 13.

Parmi tant d'injures que les enfants d'Adam lui font, tâchez de les réparer, jusqu'à un certain point, par la pureté de votre âme, qui doit être plus angélique qu'humaine. Combattez pour le Seigneur contre ses ennemis, et en son nom et au mien; brisez-leur la tête; dominez leur orgueil avec empire, et précipitez-les au fond de l'abîme; conseillez même aux ministres de Jésus-Christ auxquels vous parlerez, d'en faire de même par la puissance qu'ils ont, et avec une vive foi, pour défendre les âmes, et en elles l'honneur et la gloire du Seigneur; et ainsi ils repousseront les ennemis et les vaincront en la vertu divine.

CHAPITRE IV

La bienheureuse Marie détruit le temple de Diane à Éphèse. — Ses anges la portent dans l'empyrée, où le Seigneur la prépare pour entrer en bataille contre le dragon infernal et pour le vaincre. — Il commence la lutte par des tentations d'orgueil.

430. La ville d'Éphèse, située aux extrémités occidentales de l'Asie, est fort renommée dans toutes les histoires, pour plusieurs grandes choses, qui dans les siècles passés l'ont rendue si illustre et si fameuse dans l'univers entier. Mais sa plus grande gloire a été d'avoir reçu la Maîtresse souve-

raine du ciel et de la terre dans son enceinte pour quelques mois, comme on verra dans la suite. Voilà l'inestimable privilége qui la rendit véritablement heureuse. Quant à ses autres avantages, quelque excellents qu'ils fussent, ils la rendirent en réalité malheureuse et infâme jusqu'à ce temps-là, puisque le prince des ténèbres y avait tellement affermi son trône. Mais comme notre grande Dame, la Mère de la grâce, fut reçue par les habitants de cette ville avec tant de marques de bienveillance et de libéralité, il n'était pas possible que la très-ardente et très-généreuse charité qu'elle exerçait dans toute sorte d'occasions ne récompensât un accueil si obligeant par de plus grands bienfaits, se croyant plus redevable à ce peuple, au milieu duquel elle se trouvait, qu'aux autres qui lui étaient étrangers; et si elle était très-libérale envers tous, elle devait l'être davantage envers les Éphésiens. Sa propre gratitude la porta à se regarder comme obligée à favoriser toute cette ville. Elle fit des prières particulières pour elle, suppliant son très-saint Fils avec beaucoup de ferveur de répandre ses bénédictions sur ses habitants; de les éclairer comme un Père plein de bonté, et de les attirer à sa foi et à sa connaissance.

431. Le Seigneur lui répondit que, comme Reine de l'Église et de tout l'univers, elle pouvait faire tout ce qu'elle voudrait; mais qu'il fallait qu'elle considérât l'obstacle qu'opposait cette ville à l'effusion des dons de la miséricorde divine : parce que les anciennes et les présentes abominations des péchés que ses habi-

tants commettaient, avaient fermé les portes de la clémence, et méritaient la rigueur de la justice, qu'ils auraient déjà éprouvée, si le Seigneur n'eût déterminé que cette même Reine vînt demeurer dans cette ville au moment où les iniquités de ses habitants étaient arrivées à leur comble pour attirer le châtiment qui était suspendu à sa considération. Outre cette réponse, la bienheureuse Vierge connut que la divine justice lui demandait comme sa permission et son consentement pour détruire ce peuple idolâtre d'Éphèse et des lieux circonvoisins. Cette connaissance et cette réponse affligèrent profondément le cœur compatissant de la très-douce Mère; mais sa charité quasi immense ne se laissa point décourager, et redoublant ses prières, elle dit au Seigneur :

432. « Souverain Roi, juste et miséricordieux, je « sais bien que la rigueur de votre justice s'exécute, « lorsque vous n'avez pas lieu d'exercer votre misé- « ricorde; et que vous n'avez besoin pour celle-ci « que de trouver en votre sagesse un motif quel- « conque, fût-il le plus léger, du côté des pécheurs. « Ayez maintenant égard, Seigneur, à la charité avec « laquelle les habitants de cette ville m'ont accueillie « pour y demeurer conformément à votre volonté; « ayez égard aux offres de leurs biens qu'ils m'ont « faites et à votre serviteur Jean pour nous secourir « dans nos besoins. Tempérez, mon Dieu, votre « rigueur, et faites qu'elle s'exerce sur moi; je la « souffrirai volontiers pour le remède de ces misé- « rables. Et vous qui êtes tout-puissant, et qui avez

« une bonté et une miséricorde infinie pour surmon-
« ter le mal par le bien, vous pouvez enlever cet
« obstacle, et faire qu'ils profitent de vos bienfaits,
« et que je n'aie pas la douleur de voir périr tant
« d'âmes, qui sont les ouvrages de vos mains et le
« prix de votre sang. » Le Seigneur, répondant à cette prière, dit : « Ma Mère et ma Colombe, je veux que
« vous connaissiez expressément la cause de ma juste
« colère, et combien ces hommes pour lesquels vous
« me priez, en ont mérité les effets. Or soyez atten-
« tive, et vous en serez persuadée. » Aussitôt notre auguste Reine découvrit par une très-claire vision tout ce qui suit.

433. Elle connut que plusieurs siècles avant l'incarnation du Verbe dans son sein virginal, entre divers conciliabules que Lucifer avait tenus pour détruire les hommes, il en tint un dans lequel, s'adressant à ses démons, il leur dit : Par les lumières que j'eus au ciel dans mon premier état, par les prophéties que Dieu a révélées aux hommes, et par les faveurs qu'il a accordées à un grand nombre de ses amis, j'ai eu moyen de découvrir que Dieu agréera beaucoup que les enfants d'Adam de l'un et de l'autre sexe s'abstiennent dans les temps à venir de plusieurs vices que je désire perpétuer dans le monde, surtout des plaisirs charnels, de la cupidité des biens de la terre et de l'avarice, et qu'ils renoncent même à ce qui leur pourrait être permis. Afin qu'ils le fassent contre mon gré, il leur donnera de grands secours, par lesquels ils seront volontai-

rement chastes et pauvres, et assujettiront leur propre volonté à celle des autres hommes. Et s'ils nous vainquent par ces vertus, ils mériteront de grandes récompenses et des faveurs singulières de Dieu, comme je l'ai remarqué chez plusieurs d'entre eux qui ont été chastes, pauvres et obéissants; par ces moyens je serai frustré de mes prétentions, si nous ne tâchons de remédier à ce dommage, et de le réparer par toutes les voies qui nous seront possibles. Je considère aussi que, si le Verbe divin se revêt de la chair humaine, comme nous l'avons entendu, il sera fort chaste, et qu'en outre il enseignera à une foule de gens à le devenir, non-seulement aux hommes, mais encore aux femmes, qui, bien que plus faibles, sont aussi souvent plus tenaces, et ce me serait un plus grand tourment d'être vaincu par elles, après avoir déjà triomphé de la première femme; d'autant plus que les Écritures des anciens annoncent en termes si pompeux les faveurs dont le Verbe incarné fera jouir les hommes en leur propre nature, qu'il doit certainement relever et enrichir par sa puissance.

434. Je demande, poursuivit Lucifer, votre conseil et votre concours pour m'opposer à tout cela; et je veux que nous travaillions dès maintenant à empêcher que les hommes ne reçoivent tant de biens. On voit par là combien est ancienne la haine de l'enfer contre les ordres religieux, et comme il s'y est pris de loin pour machiner contre la perfection évangélique dont ils font profession. Cette question fut

longuement discutée entre les démons. Comme conclusion, ils finirent par convenir que de nombreuses légions de démons se tiendraient prêtes, que des chefs leur seraient choisis, et qu'ils se chargeraient de tenter ceux qui entreprendraient de vivre sous le joug de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance; que dès lors ils introduiraient, en dérision de la chasteté, un genre ou un ordre de vierges apparentes ou hypocrites, qui sous ce faux titre se consacreraient au service de Lucifer et de tous ses démons. Ils s'imaginèrent que, par ce moyen diabolique, non-seulement ils entraineraient ces âmes après eux avec un plus grand triomphe, mais qu'ils déshonoreraient aussi la vie religieuse et chaste, qu'ils prévoyaient que le Verbe incarné et sa Mère enseigneraient dans le monde. Et afin que cette institution que l'enfer prétendait y introduire, fît un plus grand progrès, ces esprits malins déterminèrent de lui assurer en abondance tous les biens temporels et tout ce qui flatte la nature, d'une manière pourtant cachée au dehors; parce qu'ils feraient en sorte qu'on pût y mener la vie la plus licencieuse, sous le nom d'une chasteté dédiée aux faux dieux.

435. Mais ils se demandèrent aussitôt de qui, des hommes ou des femmes, devrait être composé cet ordre. Quelques démons opinèrent qu'il ne fallait y faire entrer que des hommes; parce qu'ils seraient plus constants, et assureraient mieux la perpétuité de l'institution. D'autres alléguèrent que les hommes n'étaient pas aussi faciles à se laisser tromper que les

femmes; qu'étant plus clairvoyants, ils pourraient découvrir l'erreur, et qu'à l'égard des femmes il n'y avait pas tant de risques, parce qu'elles sont d'un jugement faible, crédules, fort attachées à ce qu'elles aiment, et par conséquent plus faciles à maintenir dans l'illusion. Cette opinion prévalut, et Lucifer l'approuva, sans néanmoins exclure entièrement les hommes de ce prétendu ordre religieux, espérant en trouver quelques-uns qui l'embrasseraient pour s'attirer l'estime du peuple, surtout si les démons les assistaient en leurs fourberies pour ne point perdre cette vaine réputation que Lucifer lui-même leur procurerait par ses artifices, pour conserver longtemps dans l'hypocrisie ceux qui s'assujettiraient à son service.

436. Après ce conseil infernal les démons déterminèrent d'établir un ordre ou une congrégation de vierges feintes et trompeuses; et Lucifer dit à ces esprits immondes : « Quoiqu'il doive m'être très-agréable d'avoir des vierges vouées et consacrées à mon culte, comme celles que Dieu veut avoir, vous savez que la chasteté et la pureté du corps me sont si fort en horreur, que je ne saurais les souffrir, voulût-on les dédier à mon honneur. C'est pourquoi nous devons tâcher de faire en sorte que ces vierges soient l'objet de nos infamies. Et si par hasard l'une d'elles voulait être chaste en son corps, nous lui suggèrerons intérieurement toute sorte de pensées et de désirs impurs, et en y consentant, elle cessera réellement d'être chaste, quand même par vaine gloire elle

tâcherait de se soutenir. Du reste, pourvu qu'elle soit intérieurement impure, nous chercherons à la maintenir dans cette orgueilleuse opinion de sa virginité. »

437. Les démons, voulant jeter les premiers fondements de ce faux ordre, parcoururent toutes les parties du monde pour en examiner les nations, et ils trouvèrent que certaines femmes appelées Amazones, étaient les plus propres à seconder l'exécution de leur diabolique dessein. Ces Amazones étaient venues de la Scythie dans l'Asie Mineure, où elles demeuraient. Elles étaient belliqueuses, et démentaient par leur fierté et par leur audace la fragilité de leur sexe. Elles avaient conquis par la force des armes de vastes provinces, et firent d'Éphèse leur première capitale. Elles se gouvernèrent longtemps par elles-mêmes, dédaignant de s'assujettir aux hommes et de vivre en leur compagnie, qu'elles appelaient, dans leur orgueilleuse présomption, une dure servitude. Et comme les historiens s'étendent longuement sur ces matières, quoique avec une grande divergence d'opinions, je ne m'y arrête point. Il suffit pour mon sujet de dire que ces Amazones étaient superbes, avides de la vaine gloire, et qu'elles méprisaient les hommes ; de sorte que Lucifer trouva en elles une bonne disposition pour les séduire par le fantôme de la chasteté. Il représenta à un grand nombre d'entre elles qu'elles pourraient par cette chasteté se faire estimer et vénérer dans le monde ; qu'elles se rendraient fameuses et admirables devant les hommes, et que l'une d'elles

pourrait bien obtenir le titre et les honneurs de déesse. Cédant à cette ambition demesurée qui leur promettait tant de gloire mondaine, beaucoup d'Amazones se réunirent, les unes vierges en effet, les autres, vierges en apparence, et elles fondèrent cet ordre de femmes qui formèrent une congrégation dans la ville d'Éphèse, où il prit son origine.

438. En peu de temps le nombre de ces vierges plus que folles s'accrut considérablement, à l'admiration et aux applaudissements du monde, que les démons provoquaient par leurs artifices. Il y en eut une parmi elles qui se distingua le plus par sa beauté, par sa noblesse, par son esprit, par sa chasteté et par plusieurs autres avantages, qui la rendirent et plus célèbre et plus admirable; elle s'appelait Diane. Or, par suite de l'estime qu'elle s'était acquise et de l'influence que lui donnait le grand nombre des compagnes qu'elle avait près d'elle, on entreprit de construire le mémorable temple d'Éphèse, que le monde plaça au nombre de ses merveilles. On mit plusieurs siècles à bâtir ce temple; mais comme Diane s'acquit parmi les aveugles païens le titre de déesse avec tous les honneurs qu'il comportait, on lui dédia ce magnifique monument, que l'on appela temple de Diane, et suivant cet exemple on en construisit plusieurs autres en divers endroits sous le même titre. Le démon, voulant rendre célèbre cette fausse vierge Diane lorsqu'elle vivait à Éphèse, la remplissait d'illusions diaboliques; il la revêtait souvent de fausses splendeurs

et lui découvrait de secrets pronostics; il lui enseigna même diverses cérémonies et divers rites semblables à ceux dont usait le peuple de Dieu, afin qu'elle s'en servît elle-même avec les peuples idolâtres pour honorer le démon. Les autres vierges vénéraient Diane comme une déesse, et les autres Gentils en firent de même, toujours empressés d'attribuer aveuglément la divinité à tout ce qui leur paraissait admirable.

439. Grâce à ces illusions diaboliques, lorsque les Amazones furent vaincues, et que les royaumes voisins prirent à diverses époques le gouvernement d'Éphèse, ils y conservèrent ce temple comme une chose divine et sacrée, y entretenant cette congrégation de vierges folles. Un homme obscur brûla ce temple, mais la ville et le royaume le rebâtirent ensuite, et les femmes y contribuèrent beaucoup. Cela arriva environ trois cents ans avant la rédemption du genre humain. Ainsi, lorsque la bienheureuse Marie se trouvait à Éphèse, le temple qui y subsistait n'était pas le premier, c'était le second qu'on y avait rebâti au temps que j'ai marqué, et ces vierges y demeuraient en divers appartements. Mais comme, au moment de l'incarnation et de la mort de Jésus-Christ, l'idolâtrie était si affermie dans le monde, loin d'avoir amélioré leurs mœurs, ces femmes diaboliques menaient alors une vie plus déréglée qu'auparavant, et communiquaient presque toutes avec les démons d'une manière abominable. Elles commettaient en outre d'autres péchés des plus horribles, et trompaient le monde par

leurs artifices et leurs oracles, de sorte que Lucifer tenait les prêtresses et les adorateurs dans un égal aveuglement.

440. La divine Mère vit tout cela et mille autres horreurs autour d'elle à Éphèse; elle en eut le cœur pénétré d'une si vive douleur, qu'elle en serait morte si le Seigneur ne l'eût conservée. Mais ayant vu que Lucifer avait comme établi son siége d'iniquité dans l'idole de Diane, elle se prosterna devant son très-saint Fils, et lui dit : « Souverain Seigneur, digne de « toute vénération et de toute louange, il est juste « de mettre fin et de remédier à ces infamies qui ont « duré tant de siècles. Je ne saurais souffrir qu'une « malheureuse et abominable femme reçoive le culte « de la véritable Divinité, que vous seul méritez « comme Dieu infini, et que le nom de la chasteté « soit si profané et dédié aux démons. Votre bonté « infinie m'a constituée la guide et la Mère des « Vierges comme une très-noble partie de votre « Église, laquelle est extrêmement agréable à vos « yeux, comme le fruit le plus estimable de votre « rédemption. Le titre de la chasteté vous doit être « consacré dans les âmes qui seront mes filles; c'est « pourquoi je ne saurais plus voir qu'on l'attribue « faussement aujourd'hui à des impudiques. Je me « plains de la témérité que Lucifer et ses démons « ont eue d'usurper ce droit avec tant d'injustice. « Je vous prie, mon adorable Fils, en punition de « cet attentat, de les condamner à vous voir dé-« livrer ces âmes de leur tyrannie, et les tirer

« de leur servitude pour les mettre dans la liberté « de la foi et de la lumière véritable. »

441. Le Seigneur lui répondit : « Ma Mère, je « reçois votre demande, parce qu'il n'est pas juste « qu'on dédie à mes ennemis, ne fût-ce que nomina- « tivement, la vertu de chasteté que vous avez tant « ennoblie, et qui m'est si agréable. Mais la plupart « de ces fausses vierges sont réprouvées à cause de « leurs mœurs abominables et de leur endurcisse- « ment ; elles ne prendront pas toutes le chemin du « salut éternel. Quelques-unes seulement embrasse- « ront avec sincérité la foi qui leur sera enseignée. » En ce moment saint Jean vint à l'oratoire de l'auguste Marie, sans découvrir pourtant alors le mystère auquel la grande Reine du ciel s'occupait, ni la présence de son adorable Fils. Mais la véritable Mère des humbles voulut unir ses prières à celles du disciple bien-aimé, et ayant demandé intérieurement au Seigneur la permission de lui parler, elle lui dit : « Jean, « mon fils, je suis fort affligée d'avoir connu les « péchés énormes qui se commettent contre le Très- « Haut dans ce temple de Diane, et mon âme désire « qu'il y soit bientôt mis un terme et apporté un « remède. » Le saint apôtre répondit : « Chère Dame, « j'ai vu quelque chose de ce qui se passe dans ce « lieu abominable, et dans mon extrême douleur « je ne saurais retenir mes larmes en voyant que le « démon y est honoré du culte qui n'est dû qu'à Dieu « seul ; personne ne peut arrêter tant de désordres, « si vous, ma charitable Mère, ne l'entreprenez. »

442. La bienheureuse Marie ordonna à l'apôtre de s'associer à ses prières, et de demander au Seigneur de remédier à ce mal. Saint Jean s'en alla donc dans sa retraite, la Reine des anges demeurant dans la sienne avec notre Sauveur Jésus-Christ. Et se prosternant de nouveau en la présence du Seigneur, versant beaucoup de larmes, elle continua ses prières avec une ferveur incroyable et avec une douleur si poignante, qu'elle ressemblait aux angoisses de l'agonie. Son très-saint Fils, ne pouvant s'empêcher alors de la fortifier et de la consoler, répondit en ces termes à ses prières et à ses désirs : « Ma Mère et ma Colombe, que ce « que vous demandez se fasse sans retard; ordonnez « comme puissante Maîtresse tout ce que vous dési- « rez. » A cette permission la très-pure Marie s'enflamma du zèle de l'honneur de la Divinité, et avec une autorité de Reine elle commanda à tous les démons qui étaient dans le temple de Diane de descendre au plus tôt dans l'abîme, et de désemparer ce lieu qu'ils avaient possédé pendant tant d'années. Les légions d'esprits immondes qui trompaient le monde par leurs artifices diaboliques, et qui profanaient ces pauvres âmes, s'y trouvaient en grand nombre; mais dans un instant ils furent tous précipités dans l'enfer par la force des paroles de l'auguste Marie. Elle les frappa d'une terreur telle, que lorsque ses lèvres virginales eurent prononcé la première parole, ils n'eurent pas le temps d'entendre la seconde, si impatients de s'éloigner de la Mère du Tout-Puissant, qu'ils accusaient de lenteur leur agilité naturelle.

443 Ils cherchaient dans l'enfer les endroits les plus éloignés du lieu où était la Reine du ciel sur la terre, et ils n'en purent quitter les plus sombres profondeurs, jusqu'à ce qu'ils eurent la permission (comme je le dirai bientôt) d'en sortir avec le dragon pour livrer bataille à cette invincible Dame. Mais on doit remarquer que par ces victoires elle remporta sur le démon un triomphe tel, qu'il ne parvenait plus à reprendre le même poste ou la même juridiction dont elle le dépossédait; cependant, comme cette hydre infernale et venimeuse est toujours si vivace, quand l'auguste Marie lui coupait une tête, il lui en renaissait d'autres, car elle recommençait ses attaques en inventant de nouvelles ruses contre Dieu et contre son Église. Néanmoins la grande Reine de l'univers, achevant cette victoire, avec le même consentement de notre Sauveur Jésus-Christ, ordonna sur-le-champ à l'un de ses saints anges de se rendre au temple de Diane, et de le détruire de fond en comble, sans y laisser pierre sur pierre, de ne sauver que neuf femmes qu'elle lui désigna parmi celles qui y demeuraient, de faire périr toutes les autres et de les ensevelir sous les ruines de l'édifice, parce qu'elles étaient réprouvées; que leurs âmes suivraient les démons qu'elles adoraient et auxquels elles obéissaient, et qu'elles seraient précipitées dans l'enfer avant que d'augmenter le nombre de leurs crimes.

444. L'ange du Seigneur exécuta l'ordre de sa Souveraine, et renversa en un instant le superbe et fameux temple de Diane, dont la construction avait

duré plusieurs siècles, et qui ne présenta plus tout à coup qu'un monceau de décombres aux habitants d'Éphèse épouvantés. Il préserva du désastre les neuf filles que la bienheureuse Marie lui avait désignées et que notre Sauveur Jésus-Christ avait disposées; car elles furent les seules qui se convertirent à la foi, comme je le dirai dans la suite. Toutes les autres périrent sous les ruines sans qu'il en restât aucune trace. Les habitants d'Éphèse firent de grandes recherches pour trouver le coupable; mais ils ne purent s'expliquer cette destruction ni en découvrir la cause, comme lors de l'incendie du premier temple, dont l'auteur avoua qu'il l'avait allumé dans l'ambition de transmettre son nom à la postérité. L'évangéliste saint Jean profita de cet événement pour prêcher avec plus de force la vérité divine aux Éphésiens, et pour les tirer de l'erreur dans laquelle le démon les tenait. Ensuite le même évangéliste et la Reine du ciel rendirent des actions de grâces et des louanges au Très-Haut pour ce triomphe qu'ils venaient de remporter sur Lucifer et sur l'idolâtrie.

445. Mais on doit prendre garde ici de se tromper par ce qui est rapporté au chapitre dix-neuvième des Actes des apôtres, à propos du temple de Diane, que saint Luc suppose subsister à Éphèse (1) lorsque saint Paul vint prêcher dans cette ville quelques années plus tard. L'évangéliste dit qu'un orfévre d'Éphèse nommé Démétrius, qui faisait des images

(1) Act., XIX, 27.

d'argent de la déesse Diane, assembla plusieurs personnes de son art contre saint Paul (1), parce qu'il prêchait dans toute l'Asie que ces ouvrages, faits de la main des hommes, n'étaient pas des dieux. Démétrius persuadait à ses compagnons que, par cette nouvelle doctrine, non-seulement saint Paul leur ferait perdre le profit qu'ils tiraient de leur art, mais qu'il était aussi à craindre qu'on ne méprisât le temple de la grande Diane, si célèbre dans toute l'Asie et dans l'univers. Ce discours alluma leur colère, et ils se mirent à parcourir la ville en criant : « Vive la grande Diane des Éphésiens (2) ! » Et il arriva tout ce que saint Luc raconte dans ce chapitre. Or, afin que l'on comprenne qu'il ne contredit point ce que j'ai écrit, j'ajoute que ce temple dont saint Luc fait mention fut un autre temple moins superbe et plus ordinaire que les Éphésiens rebâtirent après que la bienheureuse Marie s'en fut retournée à Jérusalem. Et quand saint Paul arriva à Éphèse pour y prêcher, ce temple était déjà rebâti. De sorte que l'on infère de ce qui est rapporté dans le texte de saint Luc, combien le culte idolâtrique de Diane était enraciné dans le cœur des Éphésiens et dans toute l'Asie, tant parce que leurs ancêtres avaient passé plusieurs siècles dans cette erreur, que parce que leur ville s'était rendue célèbre dans tout l'univers par ce culte, et par les divers temples de Diane qu'on y avait construits. C'est ainsi que les habitants, trompés à la fois par leurs

(1) Act., XIX, 24, etc. — (2) *Ibid.*, 28.

préjugés et par leur vanité, s'imaginaient ne pouvoir vivre sans leur Diane et sans lui dédier des temples dans leur ville, qu'ils regardaient comme le siége d'une superstition qui y avait pris naissance et que les autres royaumes avaient adoptée à l'envi. D'où l'on voit que l'ignorance de la véritable Divinité était si grande et si opiniâtre parmi les gentils, que les travaux de plusieurs apôtres pendant plusieurs années furent nécessaires pour la leur faire connaître et pour arracher l'ivraie de l'idolâtrie, surtout parmi les Romains et les Grecs, qui présumaient d'être les plus savants et les plus habiles d'entre toutes les nations du monde.

446. Le temple de Diane détruit, la bienheureuse Vierge eut de plus grands désirs de travailler à l'exaltation du nom de Jésus-Christ et à l'agrandissement de la sainte Église, afin de rendre utile le triomphe qu'elle avait remporté sur les ennemis. Or, un jour que son zèle lui faisait redoubler ses prières, il arriva que les saints anges, se montrant à elle sous une forme visible, lui dirent : « Notre auguste Reine, le grand « Dieu des armées célestes nous ordonne de vous « porter dans l'empyrée, au pied de son trône, où « il vous appelle. » La très-pure Marie répondit : *Voici la servante du Seigneur, que sa très-sainte volonté soit accomplie en moi*. Aussitôt les anges l'élevèrent sur un trône de lumière, tel qu'il a été décrit ailleurs, et la portèrent dans le ciel en présence de la très-sainte Trinité, qui ne lui fut manifestée dans cette occasion que par une vision abstractive. Elle se

prosterna devant le trône suprême, et adora l'être immuable de Dieu avec une profonde humilité. Ensuite le Père éternel lui dit : « Ma Fille et ma très-« douce Colombe, la voix des désirs qui vous enflam-« ment et des gémissements que vous poussez pour « l'exaltation de mon saint nom, est parvenue à mes « oreilles, et les prières que vous faites pour l'Église « sont agréables à mes yeux, et me portent à user de « miséricorde et de clémence; pour répondre à votre « amour, je veux vous investir de nouveau de ma « puissance, afin qu'elle vous serve à défendre mon « honneur et ma gloire, à triompher de mes ennemis « et de leur antique orgueil, à les humilier et à leur « briser la tête, et afin que par vos victoires vous « protégiez mon Église et acquériez de nouvelles « faveurs pour ses fidèles enfants et vos frères. »

447. La bienheureuse Marie répondit : « Voici, « Seigneur, la plus petite de vos créatures, prête à « faire tout ce qui sera de votre bon plaisir pour « l'exaltation de votre nom ineffable et pour votre « plus grande gloire; que votre divine volonté s'ac-« complisse en moi. » Le Père éternel ajouta : « Que « tous mes courtisans célestes sachent que je nomme « Marie généralissime de toutes mes armées; elle « vaincra tous mes ennemis et en triomphera glorieu-« sement. » Les deux personnes du Fils et du Saint-Esprit confirmèrent la même promesse, et tous les bienheureux répondirent : « Seigneur, que votre « sainte volonté soit accomplie au ciel et en la « terre. » Puis le Seigneur ordonna à dix-huit des

plus hauts séraphins d'orner et de revêtir leur Reine de ses armes, pour la préparer à combattre contre le dragon infernal. C'est alors que fut mystérieusement accompli ce qui est écrit dans le livre de la Sagesse, que le Seigneur suscitera la créature pour se venger de ses ennemis (1), et le reste de ce passage. Car six de ces séraphins se présentèrent en premier lieu, et ceignirent l'auguste Marie d'une espèce de lumière qui lui servait comme d'armure impénétrable, et qui faisait briller aux yeux des saints la sainteté et la justice de leur Reine, si invincible aux démons, qu'elle représentait d'une manière ineffable la force même de Dieu. De sorte que ces séraphins, tous les autres anges et tous les saints rendirent des actions de grâces au Tout-Puissant pour cette merveille.

448. Six des douze autres séraphins s'avancèrent ensuite, et, obéissant au commandement du Seigneur, ils donnèrent un autre nouvel éclat à notre grande Reine. Ce fut comme une espèce de splendeur de la Divinité dont ils revêtirent son visage, et qui devait empêcher les démons éblouis de le regarder. En vertu de ce don, quand les ennemis vinrent pour la tenter, comme nous le verrons, ils ne purent jamais regarder son visage si divinisé; et le Seigneur lui accorda cette grande faveur, parce qu'il ne voulait point le leur permettre. Après ces séraphins vinrent à leur tour les six derniers, que le Seigneur chargea de donner des

(1) Sap., v, 18.

armes offensives à Celle qui devait défendre son honneur. Les anges, exécutant cet ordre, animèrent toutes les puissances de la bienheureuse Vierge d'autres qualités nouvelles, et d'une vertu divine qui correspondait à tous les dons par lesquels le Très-Haut l'avait enrichie. Un pouvoir extraordinaire fut accordé avec ce bienfait à notre grande Dame, afin qu'elle pût, selon sa volonté, empêcher et arrêter jusqu'aux plus intimes pensées et aux plus secrets efforts de tous les démons; car ils furent tous assujettis à la volonté de l'auguste Marie, sans pouvoir contrevenir à ses ordres; elle use bien souvent de ce pouvoir en faveur des fidèles et de ses serviteurs. Les trois personnes divines approuvèrent tous ces préparatifs et consacrèrent la signification de tous ces ornements, déclarant la participation qui lui était donnée des divins attributs qui sont appropriés à chacune des adorables personnes, afin qu'enrichie de ces dons inestimables, elle s'en retournât dans l'Église et y triomphât des ennemis du Seigneur.

449. Les trois divines personnes donnèrent, comme pour la congédier, leur bénédiction à la très-pure Marie, qui les adora avec le plus profond respect. Puis les anges la ramenèrent dans son oratoire, et, remplis d'admiration à la vue des œuvres du Très-Haut, ils disaient : « Quelle est Celle-ci qui, enrichie de tant de dons magnifiques et divins, descend du plus haut des cieux sur la terre pour défendre la gloire du nom de notre Créateur? Avec quelle beauté, dans quel éclat elle vient pour combattre les guerres du Sei-

gneur ! O Reine très-magnanime ! avancez-vous et soyez heureuse dans les combats, et établissez votre règne sur toutes les créatures (1); que toutes glorifient et louent le Très-Haut de ce qu'il s'est montré si libéral et si puissant en vous comblant de ses faveurs. Saint, saint, saint est le Dieu des armées célestes (2), et en vous toutes les nations de la terre le béniront. » L'auguste Vierge étant arrivée à son oratoire, se prosterna dans la poussière et rendit d'humbles actions de grâces au Tout-Puissant pour tous ces bienfaits.

450. La très-prudente Mère les repassa quelque temps dans son esprit, et, se disposant au combat qui l'attendait contre les démons, elle vit sortir comme du fond de l'abîme sur la terre, un dragon roux d'un aspect effroyable, qui avait sept têtes, dont chacune vomissait avec une fureur horrible des flots de fumée et de flammes, et qui était suivi d'une multitude d'autres démons sous la même forme. Cette vision fut si épouvantable, qu'aucun autre vivant n'eût pu la supporter sans mourir; et il fallut que la bienheureuse Marie elle-même y eût été préparée, et qu'elle fût aussi invincible qu'elle l'était, pour accepter le combat contre ces hideux monstres de l'enfer. Tous ces démons se dirigèrent vers le lieu où était notre grande Reine, et, jetant des hurlements de rage, ils la menaçaient et s'excitaient les uns les autres, en disant : « Allons, allons détruire cette

(1) Ps. XLIV, 5. — (2) Isa., VI, 3.

femme, notre ennemie; le Tout-Puissant nous permet de la tenter et de lui faire la guerre; finissons-en cette fois avec elle, et vengeons-nous du mal qu'elle nous a toujours fait, et de ce qu'elle nous a chassés du temple de notre Diane, qu'elle vient de détruire. Détruisons-la elle-même; elle n'est qu'une femme et qu'une simple créature, et nous sommes des esprits sages, rusés et puissants; nous n'avons rien à craindre d'une fille de la terre. »

451. Toute cette armée de dragons infernaux, commandée par Lucifer, se présenta devant notre invincible Reine, la provoquant au combat. Et comme le plus grand venin de ce serpent est l'orgueil, par lequel il introduit ordinairement dans une infinité d'âmes d'autres vices, dont il se sert pour les vaincre, il crut devoir commencer par ce vice, en le déguisant d'après le sublime état de sainteté auquel il se persuadait que la très-pure Marie était élevée. C'est pour cette raison que le dragon et ses ministres se transformèrent en anges de lumière, et se manifestèrent sous cette forme à la bienheureuse Vierge, s'imaginant qu'elle ne les avait point vus ni reconnus en celle de démons et de dragons, qui leur était propre et légitime. Ils commencèrent par des louanges et par des flatteries, disant : « Vous êtes puissante, Marie; vous êtes grande entre toutes les femmes, le monde entier vous honore et vous loue pour les excellentes vertus qu'il reconnaît en vous et pour les prodigieuses merveilles que vous opérez par ces vertus : vous êtes digne de cette gloire, puisque personne ne saurait

vous égaler en sainteté, nous le savons mieux que tous les mortels ensemble; c'est pour cela que nous le confessons et que nous venons célébrer devant vous la gloire de vos actions héroïques. » En même temps que Lucifer exprimait hypocritement ces vérités, il tâchait d'inspirer à notre très-humble Reine de fortes pensées d'orgueil et de présomption. Mais, bien loin d'y donner le moindre consentement, ce furent pour elle de vives flèches de douleur qui blessèrent au vif son cœur candide et sincère. La peine que ces diaboliques flatteries lui causèrent surpassa celle que souffrirent les martyrs dans tous les tourments. Et pour confondre ces mêmes flatteries, elle fit des actes d'humilité et se rabaissa elle-même d'une manière si admirable et si efficace, que les démons ne purent y résister, ni rester plus longtemps en sa présence. Car le Seigneur fit que Lucifer et ses ministres remarquassent et sentissent les effets de ces actes. Ils prirent tous aussitôt la fuite, s'écriant, au milieu de leurs affreux hurlements : « Sauvons-nous dans les profondeurs de l'abîme, puisque ce lieu plein de confusion nous tourmente moins que l'humilité invincible de cette femme. » Ils la laissèrent pour lors, et la très-prudente Dame rendit des actions de grâces au Tout-Puissant pour cette victoire.



Instruction que j'ai reçue de notre grande Reine.

452. Ma fille, il y a dans l'orgueil du démon, tel qu'il existe chez cet être rebelle, une tendance à ce qu'il reconnaît lui-même être impossible : c'est qu'il voudrait que, comme les justes et les saints servent Dieu avec une humble soumission, ils lui obéissent et le servissent aussi, pour être en cela semblable à Dieu même. Or l'accomplissement de cet injuste désir est impossible, car il implique évidemment contradiction, puisque l'essence de la sainteté consiste pour la créature à s'ajuster à la règle de la volonté divine, en aimant Dieu par-dessus toutes choses, et en lui restant toujours soumise; et le péché consiste à s'éloigner de cette règle, en aimant quelque autre chose, et en obéissant au démon. Mais la bonté de la vertu est si conforme à la raison, que cet ennemi même ne saurait nier cette conformité. C'est pour cela qu'il voudrait, s'il était possible, abattre les justes, dans l'envie et dans la rage où il est de ne pouvoir s'en servir, et jaloux d'enlever à Dieu la gloire que lui procurent les saints, et que le même démon ne peut obtenir. C'est encore pour cela qu'il fait tant d'efforts pour renverser à ses pieds quelques cèdres du Liban, quelques hommes élevés en sainteté, et pour ravaler au rang de ses esclaves ceux qui ont été les serviteurs du Très-Haut; et c'est dans cette entreprise qu'il emploie toute sa sagacité, tous

ses artifices et tous ses soins. Cette même tendance le porte à faire en sorte qu'on lui dédie, ne fût-ce que de nom, quelques vertus morales, comme le font les hypocrites, et comme le faisaient les vierges de Diane. Il s'imagine ainsi prendre, pour ainsi dire, sa part dans les choses que Dieu aime, et souiller la matière des vertus par lesquelles le Seigneur se plaît à communiquer sa pureté aux âmes.

453. Sachez, ma fille, que les piéges que le serpent infernal tend sous les pas des justes pour les faire tomber sont si nombreux, qu'ils ne peuvent, sans une faveur spéciale du Très-Haut, les apercevoir, et encore moins les surmonter et les éviter. Pour obtenir cette protection du Seigneur, sa divine Majesté veut que la créature, de son côté, se tienne toujours sur ses gardes, qu'elle ne se fie point à elle-même, et qu'elle demande et désire continuellement la même protection; sinon elle périra infailliblement, puisque par elle-même elle ne peut rien. Ce qui attire fort la clémence du Seigneur, c'est la ferveur et le zèle pour les choses divines, c'est surtout la persévérance dans l'humilité et dans l'obéissance : vertus qui donnent aux fidèles la fermeté et l'énergie nécessaires pour résister à l'ennemi. Je veux vous avertir, non pour vous affliger, mais pour mieux vous exhorter à la vigilance, que les justes font très-peu de bonnes œuvres que ce serpent ne parvienne à infecter en y répandant une partie de son venin. Car il tâche ordinairement, avec une adresse incroyable, d'exciter quelque passion ou quelque inclination terrestre qui

entraîne l'intention de la créature d'une manière imperceptible, ou la détourne plus ou moins d'agir uniquement pour Dieu et pour la fin légitime de la vertu, fin que la moindre affection terrestre suffit pour pervertir totalement ou en partie. Et comme cette ivraie est mêlée avec le bon grain, il est bien difficile de la reconnaître dans les commencements, si les âmes ne se dépouillent entièrement de toute sorte d'attache aux choses passagères, et n'examinent leurs œuvres au flambeau de la vérité divine.

454. Vous êtes bien avertie, ma fille, de ce péril, et des artifices que le démon machine contre vous, avec plus d'acharnement que contre les autres âmes. Faites en sorte que votre vigilance soit égale à la sienne; ne vous fiez point dans vos œuvres à la seule apparence d'une bonne intention : l'intention doit toujours être bonne et droite, mais seule elle ne suffit pas, et la créature ne la discerne pas toujours. Il arrive fort souvent que le démon trompe l'âme par le leurre d'une bonne intention, en lui proposant quelque bonne fin apparente ou fort éloignée, pour l'engager dans quelque péril prochain; et, tombant dans le péril, elle n'atteint presque jamais la bonne fin qu'il lui montrait pour la séduire. D'autres fois, encore qu'elle soit dirigée par une bonne intention, il ne lui laisse point examiner d'autres circonstances, de sorte qu'elle fait l'action sans prudence et avec quelque vice. Il arrive aussi que les inclinations et les passions terrestres se cachent sous une certaine intention qui paraît bonne, et alors elles entraînent

peu à peu le cœur presque tout entier. Or, parmi tant de périls, le remède est d'examiner vos œuvres à la lumière dont le Seigneur éclaire la partie supérieure de votre âme, pour apprendre comment vous devez discerner ce qui est précieux de ce qui est vil (1), le mensonge, de la vérité, l'amertume des passions, de la douceur de la raison. Alors vous n'introduirez rien de ténébreux dans la lumière divine qui est en vous; votre œil sera simple et purifiera tout le corps de vos actions (2), et vous serez en toutes choses tout agréable à votre Seigneur et à moi.

CHAPITRE V

La bienheureuse Marie, rappelée par l'apôtre saint Pierre, s'en retourne d'Éphèse à Jérusalem. — Le combat continue contre les démons. — Elle essuie une grande tempête sur mer. — Circonstances secrètes qui s'y présentèrent.

455. Après la juste punition du malheureux Hérode, la primitive Église de Jérusalem jouit d'un certain repos, que la grande Reine de l'univers lui mérita et procura par ses prières et par ses soins

(1) Jerem., xv, 19. — (2) Matth., vi, 227.

maternels. En ce temps-là saint Barnabé et saint Paul prêchaient avec un fruit admirable dans les villes de l'Asie Mineure, Antioche, Lystre et Perge, et dans plusieurs autres, comme le rapporte saint Luc aux chapitres treizième et quatorzième des Actes, où il fait aussi mention des merveilles et des prodiges que saint Paul opérait dans ces villes et dans ces provinces. L'apôtre saint Pierre ayant été délivré de la prison, s'en alla du côté de l'Asie, pour s'éloigner de Jérusalem et de la juridiction d'Hérode, et pour veiller de là aux intérêts spirituels des néophytes qui se convertissaient dans l'Asie, sans négliger ceux des fidèles qui se trouvaient dans la Palestine. Ils le reconnaissaient tous pour le vicaire de Jésus-Christ, et lui obéissaient comme au chef de l'Église, sachant que tout ce que Pierre ordonnait et faisait sur la terre était confirmé dans le ciel. Avec cette vive foi ils avaient recours à lui comme au Souverain Pontife, quand il se présentait quelque doute. C'est pourquoi on l'avertit de certaines questions qui avaient été agitées entre saint Paul et saint Barnabé et quelques Juifs, tant à Antioche qu'à Jérusalem, touchant la pratique de la circoncision et l'observation de la loi de Moïse, comme je le dirai dans la suite, et comme saint Luc le rapporte au chapitre quinzième des Actes (1).

456. Ce fut le sujet qui obligea les apôtres et les disciples qui étaient à Jérusalem de prier saint Pierre

(1) Act., XV, 2.

de retourner à la sainte cité, pour résoudre ces questions et décider ce qui était convenable, afin que la prédication de la foi ne fût point retardée, puisque les Juifs n'avaient plus de protecteur depuis la mort d'Hérode, et que l'Église jouissait par là d'une grande paix dans Jérusalem. Ils le prièrent aussi de supplier la Mère de Jésus de revenir, pour les mêmes raisons, dans la ville, où les fidèles désiraient vivement sa présence, espérant qu'elle suffirait pour les consoler dans le Seigneur, et pour faire prospérer toutes les affaires de l'Église. Or saint Pierre, ayant reçu ces avis, détermina de partir au plus tôt pour Jérusalem, et avant que de se mettre en route, il écrivit à notre auguste Reine la lettre qui suit :

LETTRE DE SAINT PIERRE A LA BIENHEUREUSE MARIE.

A la Vierge Marie, Mère de Dieu, Pierre, apôtre de Jésus-Christ, votre serviteur et celui des serviteurs de Dieu.

« Vénérable Mère, quelques disputes se sont éle-
« vées parmi les fidèles sur la doctrine de votre
« Fils et notre Rédempteur, pour savoir si avec
« elle il faut observer l'ancienne loi de Moïse.
« Ils veulent que nous leur disions ce qui convient à
« cet égard, et ce que nous avons entendu de la
« bouche de notre divin Maître. Je vais à Jérusalem
« pour y consulter mes frères les apôtres; et nous

« vous prions, pour la consolation de tous et pour
« l'amour que vous avez pour l'Église, de vous en
« retourner en la même ville, où les Hébreux sont
« plus pacifiques depuis la mort d'Hérode, et où les
« fidèles jouissent d'une plus grande sécurité. Tous
« les imitateurs de Jésus-Christ aspirent à vous voir
« et à se consoler par votre présence. Quand nous
« serons arrivés à Jérusalem, nous donnerons cet
« avis aux autres villes, et avec votre assistance on
« déterminera ce qui est convenable touchant les
« matières de la sainte foi et le développement de la
« loi de grâce. »

457. Ce fut là le style et la teneur de la lettre; et communément les apôtres adoptèrent ce style, mettant en premier lieu le nom de la personne, ou des personnes auxquelles ils écrivaient, et ensuite le nom de celui qui écrivait, ou suivant l'ordre inverse, qu'on remarquera dans les Épîtres de saint Pierre et de saint Paul, et de quelques autres apôtres. Dès la rédaction du Symbole, les apôtres convinrent d'appeler notre auguste Reine, Mère de Dieu, et de lui donner aussi entre eux les titres de Vierge et de Mère, parce qu'il importait à la sainte Église d'établir dans le cœur de tous les fidèles l'article de la virginité et de la maternité de cette grande Dame. Il y avait quelques autres fidèles qui l'appelaient *Marie de Jésus*, ou la *Marie de Jésus de Nazareth;* d'autres, moins instruits, l'appelaient *Marie, fille de Joachim et d'Anne:* de sorte que les premiers enfants de la foi se servaient de tous ces noms quand ils parlaient de notre grande Reine. La

sainte Église, se servant plus ordinairement de celui que lui donnèrent les apôtres, l'appelle Vierge et Mère de Dieu, ajoutant à ce titre d'autres noms aussi glorieux que mystérieux. Un esprit fut chargé de porter et de remettre la lettre de saint Pierre à la divine Mère, et en la lui donnant il lui dit qu'elle était de l'apôtre. Elle la prit, et, pour honorer le vicaire de Jésus-Christ, elle se mit à genoux et la baisa : mais elle ne l'ouvrit point; parce que saint Jean était dans un autre endroit de la ville, où il prêchait. Aussitôt que l'évangéliste fut revenu près d'elle, elle se mit à genoux pour lui demander sa bénédiction, selon sa coutume, et elle lui remit la lettre, lui disant qu'elle était de saint Pierre, le pontife de tous. Saint Jean lui demanda ce que la lettre contenait. Et la Maîtresse des vertus répondit : *Vous la lirez le premier, seigneur, et ensuite vous me direz ce qu'elle contient* L'évangéliste le fit de la sorte.

358. Je ne saurais m'empêcher d'être dans l'admiration et dans la confusion en voyant l'humilité et l'obéissance que la bienheureuse Vierge montra dans cette occasion, quoiqu'il semble que ce soit peu de chose. Il n'y avait néanmoins que sa seule prudence incomparable qui pût lui inspirer, qu'encore qu'elle fût Mère de Dieu et que la lettre vînt du vicaire de Jésus-Christ, c'était d'une plus grande humilité et d'une soumission plus profonde, de ne point la lire et même de ne point l'ouvrir sans la permission du ministre qu'elle avait près d'elle, pour lui obéir et pour se conduire par sa volonté. Cet exemple admi-

rable condamne et instruit en même temps la présomption des inférieurs qui cherchent des expédients et des excuses pour éviter de pratiquer l'humilité et l'obéissance que nous devons aux supérieurs. Mais la très-pure Marie fut en tout la Maîtresse et le modèle de la sainteté, tant dans les choses les plus petites que dans les plus grandes. L'évangéliste ayant lu la lettre de saint Pierre à notre grande Reine, lui demanda son sentiment sur ce que le vicaire de Jésus-Christ écrivait. Mais voulant encore en cela se montrer plutôt obéissante que supérieure, ou simplement égale à saint Jean, elle lui répondit : « Mon fils et seigneur, « ordonnez vous-même ce que vous jugerez le plus à « propos, et voici votre servante qui vous obéira. » L'évangéliste dit qu'il lui paraissait convenable qu'elle obéît à saint Pierre, et qu'elle retournât aussitôt à Jérusalem. « Il est juste et nécessaire, répondit la « bienheureuse Vierge, d'obéir au chef de l'Église ; « réglez promptement le départ. »

459. Après cette résolution, saint Jean alla chercher un navire en partance pour la Palestine, et préparer ce qui était nécessaire pour le voyage. Pendant que l'évangéliste prenait ce soin, la très-pure Marie appela les femmes qu'elle connaissait à Éphèse et qui étaient ses disciples, pour prendre congé d'elles et pour les instruire de ce qu'elles devaient faire pour se maintenir dans la foi. Il y en avait soixante-treize, et la plupart étaient vierges, notamment les neuf qui furent, ainsi que je l'ai rapporté plus haut, préservées dans la ruine du temple de Diane. L'auguste Marie

les avait elle-même catéchisées et converties à la foi ; et les ayant toutes assemblées dans la maison où elle demeurait, avec les femmes qui l'y avaient reçue, elle en fit une communauté. Par cette sainte congrégation, la divine Mère commença à réparer les péchés et les abominations qui avaient été commis pendant tant de siècles dans le temple de Diane; jetant les fondements de la première communauté où l'on devait garder la chasteté, dans la même ville où le démon l'avait profanée. Elle informa de tout cela ces heureuses disciples, qui ne surent pas néanmoins que notre puissante Reine eût détruit le temple : parce qu'il était convenable de tenir cette circonstance secrète, afin que les Juifs n'eussent aucun grief contre la miséricordieuse Mère, et que les Gentils ne s'irritassent point contre elle, à cause de l'amour insensé qu'ils avaient pour leur Diane. C'est pourquoi le Seigneur fit qu'on regarda cette destruction comme un désastre accidentel, qu'on l'oublia aussitôt, et que les auteurs profanes n'en firent point mention comme du premier incendie.

460. Notre auguste Princesse adressa les plus douces paroles à ses disciples pour les consoler de son absence, et elle leur laissa un papier écrit de sa main, dans lequel elle leur disait : « Mes filles, je suis obli-
« gée de m'en retourner à Jérusalem par la volonté
« du Seigneur tout-puissant. En mon absence vous
« vous souviendrez de la doctrine que vous avez reçue
« de moi, et que j'ai entendue de la bouche du Ré-
« dempteur du monde. Reconnaissez-le toujours pour

« votre Seigneur, pour votre Maître et pour l'Époux « de vos âmes; servez-le et aimez-le de tout votre « cœur. Gravez dans votre mémoire les commande- « ments de sa sainte loi; ils vous seront expliqués « par ses ministres et par ses prêtres, pour lesquels « vous aurez une grande vénération; vous leur obéi- « rez avec beaucoup d'humilité; et vous vous garde- « rez bien d'écouter ou d'accepter d'autres maîtres « que ceux qui sont du nombre des disciples de « Jésus-Christ, mon très-saint Fils, ou qui ont « embrassé sa doctrine. Je veillerai toujours à ce « qu'ils vous assistent et vous protégent; je ne vous « oublierai jamais, et je ne manquerai pas de prier « le Seigneur pour vous. Je vous laisse à ma place « Marie l'ancienne; vous lui obéirez en tout avec « beaucoup de respect, et, de son côté, elle prendra « soin de vous avec le même amour et le même zèle « que moi. Vous garderez une retraite inviolable « dans cette maison, où jamais aucun homme n'en- « trera; et si vous êtes obligées de parler à quel- « qu'un, ce sera à la porte et en présence de trois « d'entre vous. Vous serez assidues à l'oraison; vous « direz et chanterez les prières que je vous laisse « écrites dans la chambre où j'étais. Observez le « silence et la douceur, agissez envers les autres « comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous. « Que la vérité se trouve toujours dans vos paroles; « ayez Jésus-Christ crucifié continuellement présent « dans toutes vos pensées, dans toutes vos paroles « et dans toutes vos actions. Adorez-le, et le recon-

« naissez pour le Créateur et le Rédempteur du « monde; je vous donne en son nom sa bénédiction, « et je le prie de résider dans vos cœurs. »

461. La bienheureuse Vierge laissa ces avis et divers autres à cette sainte congrégation qu'elle avait vouée à son adorable Fils. Et celle qu'elle désigna pour en être supérieure était une des charitables femmes qui lui donnèrent l'hospitalité, et à qui la maison appartenait. C'était une femme fort prudente, avec laquelle notre Reine avait eu des entretiens particuliers, l'ayant instruite plus à fond de la loi de Dieu et de ses mystères On l'appelait Marie l'ancienne, parce que la divine Mère avait donné son propre nom à plusieurs femmes lors de leur baptême, leur communiquant sans envie, comme dit la Sagesse (1), l'excellence de son nom; et comme cette Marie fut la première qui reçut à Éphèse le baptême sous ce nom, on la surnommait l'Ancienne pour la distinguer des autres qui avaient été baptisées après. La Reine du ciel leur laissa encore écrits le *Pater noster*, le *Credo*, les dix commandements et quelques autres prières vocales qu'elles devaient réciter. Et afin qu'elles fissent leurs exercices avec plus de dévotion, elle leur laissa dans son oratoire une grande croix, que les saints anges firent bien vite par son ordre. Puis, pour les satisfaire davantage, elle distribua entre elles tous les quelques meubles et effets qu'elle avait, choses de peu de valeur aux yeux des hommes,

(1) Sap., VII, 13.

mais d'un prix inestimable pour ses disciples, comme témoignages et comme gages de sa tendresse maternelle.

462. Elle prit congé de toutes avec beaucoup de compassion de ce qu'elle les laissait seules, les ayant engendrées en Jésus-Christ. Elles se prosternèrent toutes à ses pieds pleurant amèrement la perte qu'elles allaient faire de leur consolation, de leur refuge et de la joie de leurs cœurs. Mais grâce aux soins que la bienheureuse Mère prit toujours de cette dévote congrégation, les soixante-treize personnes qui la composaient persévérèrent toutes en la crainte de Dieu et en la foi de notre Seigneur Jésus-Christ, quoique le démon leur suscitât de grandes persécutions par lui-même et par les habitants d'Éphèse. Ce que prévoyant notre très-prudente Reine, elle fit, avant de partir, de ferventes prières pour elles, suppliant son très-saint Fils de les conserver, et de destiner un ange pour la garde de ce petit troupeau. Le Seigneur accorda tout ce que sa très-sainte Mère demandait; et quand elle fut de retour à Jérusalem, elle les consola plusieurs fois par des exhortations qu'elle leur envoyait, et recommanda aux disciples et aux apôtres qui allèrent à Éphèse d'entourer de leur sollicitude ces pieuses recluses. Tant qu'elle vécut, notre grande Dame exerça ainsi sa charité envers elles.

463. Le jour du départ pour Jérusalem arriva, et la plus humble des créatures demanda la bénédiction à saint Jean, qui la lui donna; puis ils allèrent tous deux s'embarquer, ayant demeuré à Éphèse deux ans

et six mois. Aussitôt que l'auguste Vierge fut sortie de la maison qu'elle habitait, ses mille anges lui apparurent sous une forme humaine; mais ils étaient tous comme armés et rangés en bataille pour la défendre. Cette disposition inaccoutumée lui fit comprendre qu'elle devait se préparer à continuer le combat contre le grand dragon et ses alliés. Avant d'arriver à la mer elle vit une grande multitude de légions infernales qui venaient vers elle avec diverses figures effroyables, et qui étaient suivies d'un dragon à sept têtes, si difforme et si horrible en sa grandeur aussi bien qu'en tout le reste, qu'elle surpassait celle d'un grand navire, de sorte que le seul aspect de ce monstre abominable suffisait pour inspirer la plus vive terreur. Notre invincible Reine s'arma contre ces visions si formidables de la foi et de la charité les plus ferventes, se servant des paroles des psaumes et de quelques autres qu'elle avait recueillies des entretiens de son très-saint Fils. Elle ordonna aux saints anges de l'assister, parce que naturellement ces figures si terribles lui causèrent une certaine crainte et une certaine horreur sensible. L'évangéliste ne connut rien de ce qui se passait alors, mais quelque temps après la divine Mère l'informa de tout.

464. Elle s'embarqua avec le saint, et le navire mit à la voile. Mais, à peine était-il sorti du port, que les furies infernales, profitant de la permission qui leur avait été accordée, excitèrent une tempête si épouvantable, qu'on n'en a jamais vu une semblable jusqu'à présent : car dans ce prodigieux évé-

nement le Très-Haut voulut glorifier sa toute-puissance et la sainteté de l'auguste Marie ; et c'est pourquoi il permit aux démons de déployer toute leur malice et toutes leurs forces dans cette bataille. L'affreux mugissement des flots dominait le bruit des vents; ils semblaient s'élever jusqu'à la région des nuages, et formant des montagnes écumantes, ils s'élançaient comme pour franchir les digues qui arrêtaient leur fureur (1). Le navire était battu avec tant de violence, qu'il était extraordinaire que chaque vague ne le mît point en pièces. Tantôt il était poussé jusqu'au ciel, tantôt il allait sillonner les sables de l'abîme, ou baignait dans les flots ses antennes et ses mâtures. Aussi fallut-il que pendant cette tempête inouïe les saints anges soutinssent quelquefois le vaisseau en l'air pour le préserver des chocs et des tourbillons, qui l'auraient naturellement fracassé et englouti.

465. Les mariniers et les passagers remarquaient l'effet de cette faveur, mais ils en ignoraient la cause ; et, éperdus d'effroi, ils jetaient des cris de détresse et pleuraient leur perte, qui leur paraissait inévitable. Les démons augmentèrent leur consternation ; car, prenant une forme humaine, ils criaient comme s'ils se fussent trouvés sur les autres navires allant de conserve avec celui qui portait notre grande Reine, et disaient à tous ceux qui y étaient d'abandonner ce vaisseau, et de se sauver, s'ils pouvaient, dans les

(1) Ps. CIII, 9.

autres. Ceux-ci souffraient aussi de la tempête; mais ces dragons tournaient toute leur rage contre le navire qu'ils avaient la permission spéciale d'assaillir, et qui portait leur ennemie; et les autres n'étaient pas si maltraités, quoiqu'ils se trouvassent tous dans le plus grand péril. Il n'y eut que la bienheureuse Marie qui connut cette malice des démons. Et comme les mariniers l'ignoraient, ils crurent que les voix étaient véritablement des autres matelots. Par cet artifice diabolique ils abandonnèrent à diverses reprises le vaisseau, ne voulant plus le gouverner, dans l'espoir de se sauver dans les autres navires. Mais les anges qui assistaient le vaisseau sur lequel leur Reine était, suppléèrent à ce lâche découragement, et le gouvernaient lorsque les mariniers l'abandonnaient à la merci des vents, afin qu'il fît naufrage.

466. Au milieu du désarroi général et de ces scènes de désolation, la bienheureuse Marie montrait le plus grand calme, et jouissait d'une inaltérable sérénité dans l'océan de sa magnanimité et de ses vertus, qu'elle exerçait par des actes aussi héroïques que l'occasion et sa sagesse le demandaient. Comme dans cette traversée si dangereuse elle connut par sa propre expérience les périls de la navigation qui lui avaient été révélés d'une manière divine en allant à Éphèse, elle eut une nouvelle compassion de tous ceux qui naviguaient, et renouvela les prières qu'elle avait faites pour eux auparavant, ainsi que je l'ai dit plus haut. La très-prudente Vierge admira aussi la force indomptable de la mer, et y vit une image de la

colère de la justice divine, qui brillait avec tant d'éclat en cette créature insensible. Et passant de cette considération à celle des péchés des mortels, qui leur attirent l'indignation du Tout-Puissant, elle fit de grandes prières pour la conversion du monde et pour le progrès de l'Église. Elle offrit pour cela les peines de cette navigation; car, nonobstant la quiétude de son âme, elle en souffrit de fort grandes en son corps, surtout affligée de voir que tous ceux qui se trouvaient dans ces navires étaient persécutés par le démon, parce qu'il voulait la tourmenter et la persécuter elle-même.

467. L'évangéliste saint Jean eut sa grande part dans cette tribulation, à cause du soin qu'il prenait de tout ce qui regardait sa charitable Mère, la Reine de l'univers. Cette peine se joignait à celle que le saint souffrait dans sa propre affliction, et tout lui était d'autant plus douloureux qu'il ne connaissait point alors ce qui se passait dans l'intérieur de l'auguste Vierge. Il tâchait aussi quelquefois de se consoler lui-même en la servant et en s'entretenant avec elle. Et quoique le trajet d'Éphèse aux côtes de Palestine se fasse ordinairement en six ou sept jours, ce voyage dura quinze jours, et la tempête quatorze. Un jour saint Jean s'affligea beaucoup de voir durer si longtemps une si horrible tourmente, et il ne put s'empêcher de dire à la bienheureuse Marie : « Qu'est-ce que cela, divine Mère? Devons-nous « périr ici? Priez votre très-saint Fils de jeter sur « nous ses regards paternels, et de nous secourir

« dans cette tribulation. » Elle lui répondit : « Ne « vous troublez point, mon fils; c'est le moment « de combattre pour le Seigneur, et de vaincre ses « ennemis par la force et par la patience. Je le prie « de ne pas permettre que personne de ceux qui sont « avec nous périsse, et rappelez-vous que Celui qui « garde Israël ne s'assoupit ni ne s'endort point (1); « les forts de sa cour nous assistent et nous dé- « fendent; souffrons pour Celui qui a bien voulu « s'étendre sur la croix pour le salut de tous. » Ces paroles rendirent à saint Jean le nouveau courage dont il avait besoin.

468. Lucifer et ses démons, redoublant leur fureur, menaçaient notre puissante Reine de la faire périr dans un affreux naufrage. Mais ces menaces étaient comme toutes les autres, des flèches émoussées qui n'atteignaient pas la très-prudente Mère; elle ne regardait pas les démons et ne leur disait pas un seul mot; et, de leur côté, ces esprits rebelles ne pouvaient pas la regarder en face, à cause de l'éclat mystérieux que le Très-Haut lui avait donné, comme je l'ai dit ailleurs. Plus ils faisaient d'efforts pour le braver, moins ils y réussissaient, et plus ils étaient blessés par ces armes offensives dont le Seigneur avait revêtu sa très-sainte Mère. Cependant le Très-Haut lui cachait toujours la fin de ce long et opiniâtre combat, et il se cachait lui-même à la bienheureuse Vierge, sans se manifester à elle par aucune des visions qu'elle avait ordinairement.

(1) Ps. CXX, 4.

469. Mais le quatorzième jour de la navigation et de la tempête, son très-saint Fils daigna la visiter en personne; il descendit du ciel, et, lui apparaissant sur la mer, il lui dit : *Ma très-chère Mère, je suis avec vous dans la tribulation.* La vue et les paroles du Seigneur, qui remplissaient la bienheureuse Mère d'une consolation ineffable toutes les fois qu'elle le voyait et qu'elle l'entendait, lui parurent encore plus douces dans cette pénible circonstance. En effet, le secours qui vient dans la plus grande nécessité est plus précieux. Elle adora son très-saint Fils, et lui répondit : « Mon Dieu, unique bien de mon âme, « vous êtes Celui à qui les vents et la mer obéissent (1); « regardez, mon Fils, notre affliction, et ne per- « mettez pas que les ouvrages de vos mains pé- « rissent. » Le Seigneur lui dit : « Ma Mère, ma « douce Colombe, j'ai reçu de vous la forme hu- « maine que j'ai, et c'est pour cela que je veux que « toutes mes créatures vous obéissent : commandez « comme Maîtresse de toutes, puisqu'elles sont sou- « mises à votre empire. » La très-prudente Mère souhaitait que le Seigneur commandât dans cette occasion aux flots, comme lors de la tempête que les apôtres essuyèrent sur la mer de Galilée (2); mais l'occasion était bien différente, puisqu'alors il n'y avait nul autre qui pût commander aux vents et à la mer. La bienheureuse Marie obéit, et par la vertu de son très-saint Fils elle commanda en premier lieu

(1) Matth., VIII, 27. — (2) *Ibid.*, 26.

à Lucifer et à ses démons de sortir sur-le-champ de la Méditerranée. Ils la quittèrent aussitôt, et se rendirent dans la Palestine; car en ce moment elle ne leur ordonna point de descendre dans l'abîme, vu que le combat n'était pas encore fini. Après que ces ennemis se furent retirés, elle commanda aux vents et à la mer de s'apaiser, et les vents et la mer obéirent à l'instant même, et il se fit tout à coup un si grand calme, que tous ceux du vaisseau en furent émerveillés, ne connaissant point la cause d'un changement si subit. Notre Sauveur Jésus-Christ prit congé de sa très-sainte Mère après l'avoir comblée de bénédiction et de joie, lui ordonnant de prendre terre le jour suivant. Il en fut ainsi; car, le quinzième jour de l'embarquement, ils arrivèrent au port par un temps fort doux, et débarquèrent. Notre auguste Reine rendit des actions de grâces au Tout-Puissant pour ces bienfaits, et lui fit un cantique de louanges de ce qu'il les avait délivrés, elle et ses compagnons de route, d'un péril si imminent. Le saint évangéliste en fit de même, et la divine Mère le remercia aussi de ce qu'il avait partagé ses peines; puis elle lui demanda sa bénédiction, et ils s'acheminèrent vers Jérusalem.

470. Les saints anges accompagnaient leur Reine dans le même ordre de bataille que j'ai indiqué lorsqu'ils sortirent d'Éphèse; car les démons recommencèrent le combat dès qu'elle fut descendue à terre, où ils l'attendaient. Ils l'attaquèrent avec une fureur incroyable par diverses tentations contre toutes les

vertus; mais ces flèches revenaient sur eux, sans faire la moindre brèche à la Tour de David, à laquelle, dit l'Époux, étaient suspendus mille boucliers (1) et toute sorte d'armures des forteresses d'argent (2) En arrivant à Jérusalem, la piété et la dévotion si tendres de la bienheureuse Vierge la pressaient de visiter, avant d'entrer dans sa maison, les lieux consacrés par les mystères de notre rédemption, comme elle les avait visités en dernier lieu, quand elle quitta cette ville pour se rendre à Éphèse; mais saint Pierre se trouvait à Jérusalem, et c'était lui qui l'avait appelée. La maîtresse des vertus savait d'ailleurs l'ordre qu'on y doit garder; elle résolut donc de préférer l'intention du vicaire de Jésus-Christ à sa propre dévotion. De sorte que, voulant d'abord lui obéir, elle alla droit à la maison du Cénacle, où était saint Pierre; et, lorsqu'elle fut en sa présence, elle se mit à genoux et lui demanda sa bénédiction, le priant de lui pardonner si elle n'était pas venue plus tôt; puis elle lui baisa la main comme au souverain Prêtre; mais elle ne lui dit pas autre chose, et ne chercha pas à s'excuser de son retard par la tempête; aussi saint Pierre ne connut-il tout ce qu'elle avait souffert dans sa navigation que par le récit que saint Jean lui en fit après. Le vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ, tous les disciples et tous les fidèles de Jérusalem reçurent leur Maîtresse avec une joie indicible et avec une respectueuse affection; et, se prosternant à ses

(1) Cant., IV, 4. — (2) Cant., VIII, 9.

pieds, ils la remercièrent de leur avoir apporté la consolation par sa douce présence, et d'être venue dans un lieu où ils pourraient la voir et la servir.

Instruction que notre grande Reine m'a donnée.

471. Ma fille, je veux que vous rappeliez continuellement à votre souvenir l'avis que je vous ai donné dès le commencement pour écrire ces secrets vénérables de ma vie; car ma volonté n'est pas que vous soyez simplement un instrument insensible pour les découvrir à l'Église, mais je veux encore que vous soyez la première à profiter de ce nouveau bienfait, pratiquant en vous-même ma doctrine et l'exemple de mes vertus; c'est à cela que le Seigneur vous appelle, c'est pour cela que je vous ai choisie pour ma fille et ma disciple. Quant aux justes réflexions que vous avez faites sur l'humilité que je pratiquai en n'ouvrant point la lettre de saint Pierre sans la permission de mon fils saint Jean, je veux vous développer la leçon qui est renfermée dans ma conduite, en commençant par vous persuader que dans ces deux vertus d'humilité et d'obéissance, qui sont le fondement de la perfection chrétienne, il n'y a rien de petit; tout y est très-agréable au Seigneur, et digne d'une grande récompense de sa miséricorde libérale et de sa justice.

472. Vous devez de plus considérer, ma très-chère fille, que, comme la nature humaine ne se fait jamais plus violence qu'en s'assujettissant à une volonté étrangère, il n'y a non plus rien de plus nécessaire que cet assujettissement pour réprimer l'orgueil, que le démon prétend inspirer à tous les enfants d'Adam. C'est pour cette raison que cet ennemi fait tous ses efforts pour porter les hommes à s'attacher à leur propre sentiment et à leur propre volonté. Il se sert de cet artifice pour remporter plusieurs victoires, et pour perdre par divers moyens une infinité d'âmes; car il répand ce venin dans tous les états, dans toutes les conditions, poussant secrètement chacun des mortels à suivre sa propre opinion, de sorte qu'aucun inférieur ne se soumette aux lois et à la volonté du supérieur, et ne croie pouvoir les mépriser et les transgresser, renversant le bel ordre que la divine Providence a établi en toutes choses. Et comme tous les hommes détruisent ce gouvernement du Seigneur, le monde est rempli de confusion et de ténèbres; tout est dans le désordre, et chacun se gouverne selon sa fantaisie, sans faire cas ni de Dieu ni des lois.

473. Mais si ce mal est général et horrible aux yeux du souverain Seigneur, il est encore beaucoup plus horrible chez les religieux, qui, étant liés par leurs vœux de religion, font tout leur possible pour élargir ces liens ou pour s'en délivrer. Je ne parle pas maintenant de ceux qui, témérairement, les rompent, et transgressent leurs vœux dans les petites choses et dans les grandes : c'est là une témérité

effroyable, qui attire après elle la sentence de la damnation éternelle. Afin qu'on ne tombe point dans ce péril, j'exhorte ceux qui veulent assurer leur salut dans l'état religieux à bien se garder de chercher des opinions et des explications relâchées pour se dispenser de l'obéissance qu'ils doivent à Dieu en leurs supérieurs, en examinant, quant à la pratique de l'obéissance et à l'observance de leurs autres vœux, jusqu'à quel point ils peuvent faire leur volonté sans pécher, et s'ils peuvent disposer de quelque chose sans permission et de leur propre mouvement. On ne fait jamais de ces sortes de recherches pour garder les vœux; on en fait pour les transgresser et pour étouffer les remords de la conscience. J'avertis les religieux que le démon tâche de leur faire avaler ces moucherons venimeux, afin que peu à peu ils avalent les chameaux des plus grands péchés, après s'être accoutumés à ceux qui leur paraissent moindres. Et ceux qui veulent toujours allonger la corde du devoir jusqu'aux portes de la mort du péché mortel, méritent au moins que le juste Juge scrute ensuite minutieusement leur conscience pour les récompenser le moins qu'il pourra, puisqu'ils voudraient ne faire pour Dieu que le moins possible de ce qui lui est agréable, et que c'est là l'étude de toute leur vie.

474. Ce système de raffinements et d'adoucissements dans la loi de Dieu, qui n'aboutit qu'à la recherche des satisfactions qui flattent la chair, est extrêmement odieux à mon très-saint Fils et à moi; car c'est avoir bien peu d'amour pour lui que de

n'obéir à sa divine loi qu'en ce qui est d'une obligation rigoureuse, ce n'est que la crainte du châtiment qui agit alors, et non l'amour pour celui qui commande, de sorte qu'on ne ferait rien en vue de cet amour s'il ne menaçait de punir. Il arrive souvent que l'inférieur ne voulant point s'humilier devant un subalterne, s'adresse au principal supérieur, pour obtenir la permission qu'il lui répugne de demander à l'autre, et bien souvent il la demande générale, précisément à celui qui peut le moins connaître et découvrir le péril de l'imprudent qui la sollicite. On ne peut nier que ce ne soit là encore une espèce d'obéissance, mais il est certain aussi qu'on ne cherche et qu'on ne fait tous ces détours que pour agir avec plus de liberté, avec plus de péril, et avec moins de mérite, puisqu'il y en a sans doute davantage à obéir au supérieur ordinaire, à celui qui n'a pas les belles qualités que l'autre peut avoir, et paraît devoir se prêter moins au goût et aux idées de l'inférieur. Telle n'est point la doctrine que j'ai apprise à l'école de mon très-saint Fils, et que j'ai pratiquée; je demandais en tout ce que je devais faire l'agrément de ceux que j'avais pour supérieurs, et vous savez que j'en eus toujours; et lorsqu'il fallut ouvrir la lettre de saint Pierre, qui était le chef de l'Église, j'attendis la permission de son inférieur, qui était pour moi le ministre immédiat.

475. Je ne veux pas, ma fille, que vous adoptiez la doctrine de ceux qui cherchent la liberté et des permissions pour leur propre satisfaction; mais je vous

choisis afin que vous m'imitiez, et je vous exhorte à me suivre par le chemin assuré de la perfection. Tous ces détours et toutes ces explications ont perverti l'ordre de la vie religieuse et chrétienne. Vous devez toujours vous humilier et vivre sous l'obéissance; votre titre de supérieure ne saurait vous en dispenser, puisque vous avez des confesseurs et des supérieurs. Et si parfois, en leur absence, vous ne pouvez agir par leur ordre, demandez conseil et obéissez à quelqu'une de vos inférieures en l'office que vous avez. A vos yeux toutes vos consœurs doivent être des supérieures, et cela ne doit pas vous paraître extraordinaire, puisque vous êtes la moindre de tous les vivants; c'est là la place que vous devez prendre, vous humiliant devant tous les autres comme leur inférieure, afin que vous m'imitiez véritablement, et que vous soyez ma fille et ma disciple. Outre cela vous devez être ponctuelle à me dire vos manquements deux fois par jour, et à me demander la permission pour tout ce que vous aurez à faire; vous vous confesserez aussi chaque jour des fautes que vous aurez commises. Je vous prescrirai par moi-même et par les ministres du Seigneur ce qui vous sera utile; et vous ne devez pas faire difficulté de dire vos manquements ordinaires à plusieurs, afin que vous vous humiliiez en tout et envers tous devant le Seigneur et devant moi. Je veux que vous enseigniez à vos religieuses cette science cachée au monde et à la chair. Et en vous l'enseignant à vous-même, je veux vous récompenser des peines que vous avez eues en écrivant ma vie, par les notions que je vous

donne sur une doctrine si importante, afin que vous compreniez que si vous devez agir en m'imitant comme vous y êtes obligée, vous ne devez ni vous entretenir, ni parler, ni écrire, ni recevoir aucune lettre, ni faire aucun mouvement, ni même avoir aucune pensée, s'il est possible, sans mon ordre et sans prendre avis de celui qui vous dirige. Pour les gens du monde, ces vertus sont des ridicules ou des momeries; mais cette ignorance si superbe recevra sa punition, lorsque les vérités seront éclaircies en la présence du juste Juge, que les véritables ignorants et les véritables sages seront connus, que les serviteurs qui ont été fidèles dans les petites choses aussi bien que dans les grandes, obtiendront leur récompense (1), et que les insensés s'apercevront du mal qu'ils se sont fait à eux mêmes en suivant la prudence de la chair au moment où ce mal sera irrémédiable.

476. Vous avez senti une certaine jalousie en apprenant que je gouvernais par moi-même cette congrégation de femmes retirées à Éphèse; je vous avertis de ne point vous y laisser aller. Car vous devez considérer que vous et vos religieuses m'avez choisie pour votre supérieure et votre patronne spéciale, afin que je vous gouverne comme Reine et comme Maîtresse; je veux qu'elles sachent que j'ai accepté cette charge et que je me constitue leur supérieure pour toujours, à condition qu'elles seront parfaites en leur vocation et fort fidèles envers leur divin Maître,

(1) Matth., xxv, 21.

mon très-saint Fils, qui les a choisies pour ses épouses. Rappelez-le-leur souvent, afin qu'elles se gardent et s'éloignent du monde; qu'elles le méprisent; qu'elles se tiennent dans le recueillement et se conservent en paix; qu'elles ne se montrent point indignes d'être mes filles; qu'elles suivent la doctrine que je vous ai donnée dans cette histoire de ma vie, tant pour vous que pour elles; qu'elles l'estiment et la vénèrent avec une vive reconnaissance, et qu'elles la gravent dans leur cœur; car en leur donnant ma vie écrite de votre main pour leur modèle, je remplis l'office de mère et de supérieure, afin qu'étant mes inférieures et mes filles, elles suivent mes traces, imitent mes vertus et répondent à la fidélité et à l'amour que je leur témoigne.

477. Vous trouvez dans ce chapitre un autre avis fort important : c'est que les mauvais obéissants, quand il leur arrive quelque disgrâce à propos de ce qui leur a été ordonné, s'affligent et se troublent aussitôt, et pour pallier leur impatience, ils en attribuent la faute prétendue à celui qui leur a donné l'ordre, et le blâment soit auprès des supérieurs, soit auprès des autres, comme s'il était obligé de répondre des événements ou de les détourner, ou qu'il eût le gouvernement de toutes les choses du monde pour en disposer selon les désirs de l'inférieur. En quoi ils se trompent fort, car il arrive fréquemment que Dieu, voulant récompenser l'obéissance, met celui qui obéit dans des traverses pour augmenter son mérite et embellir sa couronne; d'autres fois il châtie

par ces disgrâces la répugnance avec laquelle on a obéi, c'est pourquoi le supérieur qui commande n'en est nullement responsable. Le Seigneur a dit seulement : Celui qui vous écoute et qui vous obéit, m'écoute et m'obéit (1). Les peines qui résultent du fait de l'obéissance sont toujours utiles à l'obéissant, et s'il ne réussit pas toujours, on ne doit pas l'imputer à celui qui commande. Je ne fis aucun reproche à saint Pierre de ce qu'il m'eût fait venir d'Éphèse à Jérusalem, quoique j'eusse beaucoup souffert dans le voyage; au contraire, je lui demandai pardon de n'avoir pas plus tôt accompli son désir. Ne soyez jamais de mauvaise humeur envers vos supérieurs, car la mauvaise humeur est une liberté fort blâmable, par laquelle on perd le mérite de l'obéissance. Regardez-les avec respect comme tenant la place de Jésus-Christ, et vous aurez un plus grand mérite de leur obéir; suivez mes traces, et l'exemple et la doctrine que je vous donne, et vous serez parfaite en tout.

(1) Luc., x, 16.

CHAPITRE VI

L'auguste Marie visite les saints lieux. — Elle remporte des triomphes mystérieux sur les démons. — Elle voit, dans le ciel, la Divinité par la vision béatifique. — Les apôtres tiennent un concile. — Circonstances secrètes de ces événements.

478. A la gloire de la bienheureuse Marie, tous les efforts de notre esprit sont impuissants pour expliquer la plénitude de perfection qui se trouvait dans toutes ses œuvres. En effet, nous sommes toujours accablés par la grandeur de la plus petite de ses vertus, s'il y en eut en elle quelqu'une de petite par rapport à la matière en laquelle cette auguste Reine l'exerçait. Mais la recherche sera toujours fort avantageuse pour nous, pourvu que nous ne nous y livrions pas avec présomption, comme pour sonder entièrement l'océan de la grâce, mais que nous la fassions avec humilité pour glorifier et exalter en elle son Créateur, et pour découvrir de plus en plus de quoi admirer et de quoi imiter. Je m'estimerai extrêmement heureuse, si, en manifestant les faveurs que le Seigneur a faites à la divine Mère, je parviens à donner aux enfants de l'Église une idée de ce que je ne saurais exprimer par mes faibles paroles, car ie

ne trouve point de termes adéquats à mon sujet; c'est pourquoi je suis réduite à en parler comme en balbutiant et avec une espèce de frayeur. Les événements qui m'ont été découverts pour ce chapitre et pour les suivants furent admirables. J'en dirai ce que je pourrai, afin que la foi et la piété chrétiennes puissent s'y étendre davantage par de pieuses réflexions.

479. Après que la très-pure Marie eut témoigné son obéissance à saint Pierre (comme on l'a vu dans le chapitre précédent), elle crut devoir satisfaire sa dévotion en visitant les lieux sacrés de notre rédemption. Elle réglait toutes les œuvres propres à chacune des vertus avec une telle prudence, qu'elle n'en omettait aucune, donnant à chacune son temps, afin qu'elles eussent toutes les caractères par lesquels elles avaient la plénitude de la perfection possible. Par cette sagesse elle faisait en premier lieu ce qui était sur tout et avant tout conforme à l'ordre; elle passait ensuite à ce qui l'était secondairement; mais l'un et l'autre avec toute la plénitude que chaque chose demandait en ses opérations. Elle sortit du saint Cénacle pour aller visiter tous les lieux sacrés, accompagnée de ses anges et suivie de Lucifer et de ses démons. Ces dragons cherchaient toujours à l'effrayer par leurs gestes de fureur, par leurs menaces et leurs diverses figures effroyables, aussi bien que par leurs tentations. Mais quand notre grande Dame approchait de l'un des saints lieux qu'elle allait vénérer, les démons s'arrêtaient à une certaine distance, parce que la vertu divine les retenait; ils sentaient

aussi qu'ils étaient subjugués par la force que le Rédempteur avait communiquée à ces lieux sacrés par les mystères de notre rédemption. Lucifer, poussé par la témérité de son propre orgueil, faisait néanmoins tous ses efforts pour s'en approcher, car en profitant de la permission qu'il avait de persécuter et de tenter la Maîtresse des vertus, il désirait, s'il lui était possible, remporter sur elle quelque victoire dans ces mêmes lieux où il avait été vaincu, ou du moins empêcher qu'elle ne les vénérât avec toute la dévotion qu'il lui voyait.

480. Mais le Très-Haut voulut que la vertu de sa main puissante opérât contre Lucifer et contre ses démons par l'organe de la Reine de l'univers, et que les mêmes actions qu'ils prétendaient troubler en elle, fussent les armes avec lesquelles elle les vainquît. Et c'est ce qui arriva, car la dévotion avec laquelle la divine Mère adora son très-saint Fils et renouvela la mémoire et la reconnaissance de la rédemption, inspira aux démons une si grande terreur, qu'ils ne purent point la surmonter, et ils sentirent venir contre eux, du côté de la bienheureuse Marie, une force secrète qui les accabla, les tourmenta et les refoula plus loin de la présence de cette invincible Reine. Ils jetaient des hurlements épouvantables, qu'elle seule entendait, et disaient entre eux : « Éloignons-nous de cette femme notre ennemie, qui nous confond et nous opprime par ses vertus d'une manière si étrange. Nous prétendions abolir la mémoire et le culte de ces lieux, où les hommes ont été rachetés et

où nous avons été dépouillés de notre empire; et cependant cette femme, n'étant qu'une simple créature, déjoue nos desseins, et renouvelle le triomphe que son Fils et Dieu a remporté sur nous du haut de la croix. »

481. L'auguste Marie continua les stations des divers sanctuaires en la compagnie de ses saints anges; et lorsqu'elle fut arrivée sur la montagne des Oliviers, qui était la dernière station, au lieu d'où son très-saint Fils monta au ciel, sa divine Majesté en descendit avec une beauté et une gloire ineffables pour visiter et consoler sa très-pure Mère. Cet adorable Seigneur se manifesta à elle en lui prodiguant les marques de tendresse d'un fils, mais dans tout l'éclat d'un Dieu infini et puissant; il la divinisa et l'éleva de telle sorte au-dessus de l'être terrestre par les faveurs qu'il lui fit dans cette occasion, qu'elle fut longtemps comme abstraite de tout ce qui est visible; et quoiqu'elle ne laissât point de s'occuper de toutes les œuvres extérieures, il fallut néanmoins que pour s'y appliquer elle se fît une plus grande violence que dans d'autres cas semblables; car elle fut toute spiritualisée et transformée en son très-saint Fils. Notre grande Reine sut (parce que le Seigneur le lui apprit) que ces bienfaits étaient une partie de la récompense de l'humilité et de l'obéissance qu'elle avait pratiquées envers saint Pierre, en exécutant aussitôt ses ordres, et en les préférant non-seulement à sa dévotion, mais encore à sa propre commodité. Il lui promit aussi de l'assister dans sa lutte contre les démons;

et accomplissant à l'instant cette promesse, sa divine Majesté fit que Lucifer et ses ministres reconnussent en la bienheureuse Marie quelque chose de nouveau, qui lui assurait sur eux une supériorité encore plus grande.

482. L'auguste Vierge revint au Cénacle, et lorsque les démons essayèrent de renouveler leurs tentations, ils sentirent que c'était comme si un ballon lancé par une main vigoureuse contre un mur de bronze rebondissait avec force et revenait avec une extrême vitesse contre celui qui l'aurait lancé; il en arriva de même à ces ennemis présomptueux, qui reculèrent à l'aspect de la bienheureuse Marie avec plus de fureur contre eux-mêmes qu'ils n'en avaient contre elle. Ils redoublèrent leurs hurlements et leur rage, et confessant malgré eux plusieurs vérités, ils disaient : « Oh! que nous sommes malheureux à la vue du bonheur de la nature humaine! Elle a été élevée à la dignité la plus éminente en cette simple créature. Que les hommes seront ingrats et insensés s'ils ne profitent des biens qu'ils reçoivent par cette fille d'Adam! Elle est leur remède et notre ruine en même temps. Son Fils est généreux envers elle, mais elle ne se rend point indigne de sa munificence. C'est un cruel supplice pour nous que d'être obligés de confesser ces vérités. Oh! si Dieu nous cachait cette femme, dont la vue ajoute tant de tourments à notre envie! Comment pourrons-nous la vaincre, si son seul aspect nous est insupportable? Mais consolons-nous par la pensée que les hommes perdront les grands biens que

cette femme leur acquiert, et qu'ils la mépriseront follement. Nous nous vengerons sur eux des injures qu'elle nous fait, nous leur ferons sentir notre colère, nous les remplirons d'illusions et d'erreurs, car s'ils méditent sur cet exemple, ils se prévaudront tous de cette femme, et tous suivront ses vertus. Mais cela n'est pas capable de me consoler (ajouta Lucifer), parce que Dieu se laissera plus apaiser par cette sienne Mère qu'il n'est irrité par les péchés de ceux que nous pervertissons; et quand cela ne serait point, je ne saurais souffrir dans ma condition que la nature humaine soit si élevée dans une simple créature qui n'est qu'une faible femme. Cette injure est insupportable, recommençons à la persécuter, excitons notre propre envie, et faisons en sorte que la fureur qu'elle nous cause surpasse la rage que nous avons de la peine où nous sommes; et quoique nous souffrions tous d'affreux tourments, ne perdons pas courage, et ne laissons pas fléchir notre orgueil, car nous pourrions bien à la fin obtenir quelque avantage sur cette femme notre ennemie. »

483. La bienheureuse Marie entendait toutes ces furieuses menaces, mais elle les méprisait comme Reine des vertus; et sans en témoigner la moindre surprise, elle se retira aussitôt dans son oratoire, pour repasser en son esprit, avec sa très-sublime prudence, les mystères du Seigneur dans ce combat contre le dragon, et les délibérations importantes et difficiles auxquelles l'Église était occupée pour mettre fin à la circoncision et aux cérémonies de l'ancienne

loi. La Reine des anges se tint quelques jours fort retirée pour travailler à ces grandes affaires, employant ce temps en de continuelles prières et en d'autres saints exercices. Et pour ce qui la concernait, elle supplia le Seigneur d'étendre le bras de sa toute-puissance contre Lucifer, et de la rendre victorieuse et de lui et de ses démons. Elle ne cessait point de faire cette prière, quoiqu'elle sût qu'elle avait le Très-Haut de son côté, et qu'il ne l'abandonnerait point dans la tribulation; mais au contraire elle agissait de son côté comme si elle eût été la plus fragile des créatures dans le temps de la tentation, pour nous enseigner de quelle manière nous devons nous y comporter, nous qui sommes si sujets à tomber et à nous laisser vaincre. Elle pria pour la sainte Église, et demanda au Seigneur d'établir la loi évangélique dans toute sa pureté, dans toute son intégrité, et de l'affranchir des anciennes cérémonies.

484. Notre auguste Princesse fit cette prière avec la plus grande ferveur, parce qu'elle connut que Lucifer et ses ministres prétendaient se servir des Juifs pour conserver la loi de la circoncision avec le baptême, et les cérémonies de Moïse avec la vérité de l'Évangile, espérant que par cet artifice ils réussiraient à tenir beaucoup de Juifs opiniâtrément attachés à leur ancienne loi dans les siècles à venir de l'Église. Ce fut un des avantages et des triomphes que l'auguste Vierge remporta dans ce combat qu'elle soutint contre le dragon, que l'on ait commencé à interdire dès lors la circoncision dans le concile dont

je parlerai bientôt, et que l'on ait décidé qu'à l'avenir, pendant toute la durée de l'Église, on séparerait le pur grain de la vérité évangélique d'avec toute la paille sèche et sans fruit des cérémonies mosaïques, comme notre mère la sainte Église le fait aujourd'hui. La bienheureuse Mère déterminait tout cela par ses mérites et par ses prières, pendant que saint Paul et saint Barnabé s'approchaient de Jérusalem; car elle savait déjà qu'ils venaient d'Antioche, envoyés par les fidèles pour résoudre avec saint Pierre et avec les autres les questions que les Juifs avaient soulevées à ce sujet, comme le rapporte saint Luc au chapitre quinzième des Actes (1).

485. Saint Paul et saint Barnabé arrivèrent à Jérusalem, sachant que la Reine du ciel s'y trouvait déjà; et saint Paul était si impatient de la voir, qu'ils se rendirent directement chez elle, et ils se jetèrent à ses pieds en versant d'abondantes larmes, dans les transports de joie qu'excita en eux sa présence. La joie que causa leur arrivée à la divine Mère ne fut pas moindre : elle les aimait dans le Seigneur avec une tendresse singulière, pour le zèle avec lequel ils travaillaient à l'exaltation de son nom et se livraient à la prédication de la foi. La Maîtresse des humbles souhaitait que les deux apôtres se présentassent d'abord à saint Pierre et aux autres, et ne lui fissent leur visite qu'en dernier lieu, à elle qui se croyait la plus petite d'entre les créatures. Mais ils concilièrent très-bien la

(1) Act., xv, 2.

vénération et la charité, persuadés qu'on ne devait préférer personne à Celle qui était Mère de Dieu, Maîtresse de tout ce qui est créé et principe de tout notre bien. L'auguste Vierge se prosterna à son tour devant saint Paul et saint Barnabé, elle leur baisa la main et demanda leur bénédiction. Saint Paul eut dans cette occasion une extase sublime, en laquelle lui furent de nouveau révélés de grands mystères et d'excellentes prérogatives de cette Cité mystique de Dieu, la bienheureuse Marie, et il la vit toute revêtue de la Divinité même.

486. Cette vision pénétra saint Paul d'une admiration, d'un amour et d'une vénération inexprimables pour la très-pure Marie. Revenu de ce ravissement, il lui dit : « Mère de miséricorde et de clémence, « pardonnez à cet homme pécheur et vil d'avoir « persécuté votre très-saint Fils, mon Seigneur, et sa « sainte Église. » La Vierge Mère lui répondit : « Paul, « serviteur du Très-Haut, si Celui même qui vous a « créé et racheté, vous a appelé à son amitié et a fait « de vous un vase d'élection (1), comment pourrais-je « refuser de vous pardonner, moi qui suis sa servante? Mon âme le glorifie et l'exalte de ce qu'il « s'est montré si puissant, si saint et si libéral à votre « égard. » Saint Paul rendit des actions de grâces à la divine Mère pour le bienfait de sa conversion, et pour les faveurs qu'elle lui avait faites encore, en le délivrant de tant de périls. Saint Barnabé la remercia

(1) Act., IX, 15.

aussi pour les bienfaits qu'il avait reçus par son entremise; puis il lui demanda de nouveau sa protection, qu'elle leur promit.

487. Saint Pierre, en qualité de chef de l'Église, avait appelé les apôtres et les disciples qui étaient près de Jérusalem; il les assembla un jour avec ceux qui s'y trouvaient, en la présence de la grande Reine de l'univers, usant de son autorité de vicaire de Jésus-Christ pour empêcher la prudente Vierge de se retirer de l'assemblée par sa profonde humilité. Lorsque tous furent réunis, saint Pierre leur adressa la parole en ces termes : « Mes frères et mes enfants en notre « Seigneur Jésus-Christ, il a fallu que nous nous « réunissions tous pour résoudre les doutes et les « points que nos très-chers frères Paul et Barnabé « nous ont communiqués, et pour régler plusieurs « autres choses qui intéressent la propagation de la « foi. Pour cela, il convient que nous commencions « par la prière, afin d'implorer l'assistance du Saint-« Esprit; nous y persévérerons dix jours, selon notre « coutume. Le premier et le dernier jour nous célé-« brerons le très-saint sacrifice de la messe, par « lequel nous disposerons notre cœur à recevoir la « lumière divine. » Toute l'assemblée approuva ce moyen. Et la Reine des anges prépara la salle du Cénacle, où l'on devait célébrer la messe le jour suivant; elle l'orna de ses propres mains, et procura tout le nécessaire pour la communion qu'elle, les autres apôtres et les disciples devaient faire à ces messes, que saint Pierre célébra avec les mêmes

cérémonies que les autres dont j'ai fait mention ailleurs.

488. Les autres apôtres et les disciples communièrent de la main de saint Pierre, et après les avoir tous communiés, il communia la bienheureuse Marie, qui prenait toujours la dernière place. Grand nombre d'anges descendirent au Cénacle, qui au moment de la consécration fut rempli d'une lumière admirable et d'une odeur délicieuse; ils furent tous témoins de cette merveille, et sentirent des effets divins que le Seigneur se plut à communiquer à leur âme. Après que la première messe fut dite, ils fixèrent les heures qu'ils devaient consacrer ensemble à la prière, sans manquer, en cas d'urgence, au ministère des âmes, de manière à reprendre aussitôt leurs pieux exercices. La sainte Vierge se retira dans un lieu où elle demeura toute seule sans en sortir, ni manger, ni parler à personne pendant ces dix jours. Dans ce temps-là il se passa tant de sublimes mystères à l'égard de la Reine de l'univers, qu'ils furent pour les anges le sujet d'une nouvelle admiration, et ce qui m'en a été manifesté est vraiment ineffable. J'en dirai néanmoins en peu de mots ce que je pourrai, car il ne me serait pas possible de tout dire. Or, la divine Mère ayant communié à la première messe de ces dix jours, se retira dans sa solitude, comme on l'a vu, et aussitôt, par ordre du Seigneur, ses anges et les autres qui s'y trouvaient, l'élevèrent en corps et en âme dans l'empyrée, pendant qu'un ange demeurait à sa place sous sa figure, afin que les apôtres qui étaient dans le

Cénacle, ne remarquassent pas son absence. Ces esprits bienheureux la portèrent avec la pompe majestueuse que j'ai décrite en d'autres occasions; et cette fois elle fut plus brillante encore, à cause des desseins du Seigneur, qui l'ordonnait. Lorsque sa très-sainte Mère fut élevée à la région de l'air la plus éloignée de la terre, le Tout-Puissant commanda à Lucifer et à tous ses démons de venir en la présence de cette même Reine au même endroit de l'air qu'elle occupait. A l'instant ils parurent tous et se présentèrent devant l'auguste Marie, et elle les vit, elle les connut tels qu'ils sont, et dans l'état auquel ils sont réduits. Leur aspect lui aurait causé une impression désagréable, tant il est hideux et repoussant; mais elle était munie de la vertu divine, afin que la vue de ces créatures si exécrables ne la blessât point. Il n'en fut pas de même pour les démons; car le Seigneur leur fit connaître d'une manière spéciale et par de vives impressions la grandeur de notre invincible Princesse, et l'autorité que cette femme forte qu'ils persécutaient comme leur ennemie avait sur eux, et que tout ce qu'ils avaient entrepris contre elle n'était qu'une folle témérité. Ils surent encore, pour leur plus grande frayeur, qu'elle avait dans son cœur notre Seigneur Jésus-Christ sous les espèces sacramentales, et que toute la Divinité la couvrait, l'enveloppait pour ainsi dire de la protection de sa toute-puissance, afin que, par la participation de ses divins attributs, elle les détruisît, les humiliât et leur brisât la tête.

489. En même temps les démons entendirent une

voix qu'ils connurent sortir de l'être de Dieu, et qui leur disait : « Par ce bouclier si fort et si impéné- « trable de mon puissant bras je défendrai toujours « mon Église, et cette femme brisera la tête de l'an- « cien serpent (1), et triomphera toujours de son « orgueil, pour la gloire de mon saint nom. » Les démons, la regardant malgré eux, ouïrent cet oracle, et découvrirent d'autres mystères de l'auguste Marie. Ils en ressentirent une si cruelle douleur et un si affreux désespoir, qu'ils dirent comme avec des cris horribles : « Que le pouvoir de Dieu nous précipite au plus tôt dans l'enfer, et ne nous arrête point en la présence de cette femme, qui nous tourmente plus que le feu. O femme forte et invincible, éloignez-vous de nous, puisque nous ne pouvons fuir de votre présence, où la chaîne du pouvoir infini nous tient liés. Pourquoi nous tourmentez-vous aussi avant le temps (2)? Vous seule en la nature humaine êtes l'instrument de la toute-puissance contre nous, et par vous les hommes peuvent gagner les biens éternels que nous avons perdus. Et quand ils n'espèreraient point voir Dieu éternellement, votre vue, qui est pour nous le plus grand des supplices et des châtiments, à cause de la haine que nous vous avons jurée, les récompenserait des bonnes œuvres qu'ils doivent à leur Dieu et à leur Rédempteur. Laissez-nous maintenant, ô Dieu tout-puissant, mettez fin à ce nouveau tourment par lequel vous renouvelez celui que nous

(1) Gen., III, 15. — (2) Matth., VIII, 29.

avons subi lorsque vous nous avez précipités du ciel, puisque maintenant vous accomplissez par cette merveille de la puissance de votre bras la menace que vous nous avez faite alors. »

490. Les démons, dans ces transports de rage, furent assez longtemps retenus en la présence de notre invincible Reine, et ils avaient beau se débattre et chercher à s'enfuir, il ne leur fut pas permis de se retirer aussitôt que leur désespoir le leur faisait désirer. Et afin qu'ils fussent plus pénétrés de la terreur que la bienheureuse Marie leur inspirait, le Seigneur voulut que ce fût elle qui leur en accordât comme la permission avec une autorité de Reine. Elle le fit, et à l'instant ils se précipitèrent tous de la région de l'air jusqu'au fond de l'abîme avec toute la vitesse que leurs puissances ont pour se mouvoir, et en poussant des hurlements épouvantables. Dans leur fureur, ils effrayèrent tous les damnés par la menace de nouveaux supplices, confessant en leur présence le pouvoir de Dieu et de sa Mère, qu'ils reconnaissaient malgré eux, et qu'ils souffraient horriblement de ne pouvoir nier. Après ce triomphe, notre auguste Princesse poursuivit sa route jusqu'à l'empyrée, où elle fut reçue au milieu de nouveaux transports de joie de la part de tous les bienheureux, et elle y demeura vingt-quatre heures.

491. Elle se prosterna devant le trône suprême de la très-sainte Trinité, et l'adora en l'unité d'une nature et d'une majesté indivisible. Ensuite elle pria pour l'Église, afin que les apôtres entendissent et

déterminassent ce qui était utile pour établir la loi évangélique et marquer la fin de la loi de Moïse. Pendant qu'elle faisait cette prière, elle entendit une voix du trône par laquelle les trois personnes divines, chacune à part et suivant son rang, lui promettaient d'assister les apôtres et les disciples, afin qu'ils définissent et établissent la vérité divine, le Père les gouvernant par sa toute-puissance, le Fils par sa sagesse et comme chef, et le Saint-Esprit comme époux par son amour et par l'illustration de ses dons. Ensuite la divine Mère vit que l'humanité très-sainte de son Fils présentait au Père les prières qu'elle-même avait faites pour l'Église; et que, les approuvant toutes, elle proposait les raisons pour lesquelles il était convenable d'exaucer les prières de notre auguste Reine, afin que la foi et la loi de l'Évangile fussent implantées dans le monde, selon la résolution éternelle de l'entendement et de la volonté divine.

492. Bientôt, en exécution de cettevolonté et de la proposition de notre Sauveur Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge vit sortir de la Divinité et de l'être immuable de Dieu une forme de temple ou église aussi pure, aussi belle et aussi éclatante que si elle eût été fabriquée avec le diamant ou avec le plus brillant cristal; elle était ornée d'un grand nombre de riches émaux, qui la rendaient et plus magnifique et plus précieuse. Les anges et les saints la virent, et dirent avec admiration : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu tout-puissant en ses œuvres (1). La très-

(1) Apoc., IV, 8.

sainte Trinité remit cette Église à l'humanité sainte de Jésus-Christ, et sa Majesté se l'unit à lui-même d'une manière merveilleuse que je ne saurais expliquer en termes propres. Le Fils la remit ensuite entre les mains de sa très-sainte Mère. Au moment où l'auguste Marie reçut l'Église, son âme entière fut inondée de nouvelles splendeurs, du sein desquelles elle vit intuitivement et clairement la Divinité par une éminente vision béatifique.

493. Notre grande Reine fut pendant cette douce extase, qui dura plusieurs heures, véritablement introduite par le souverain Roi dans le cellier du vin aromatique dont parle le Cantique des cantiques (1). Et comme ce qu'elle y reçut et ce qui lui arriva alors surpasse tout ce que nous pouvons imaginer, il me suffira de dire que la charité fut de nouveau réglée en elle, afin qu'elle l'employât dans la sainte Église, qui lui était remise sous ce symbole. Après toutes ces faveurs les anges la ramenèrent au Cénacle, portant toujours en ses mains ce temple mystérieux que son très-saint Fils lui avait remis. Elle demeura les neuf jours suivants en oraison, sans sortir de sa retraite et sans interrompre les actes dans lesquels la vision béatifique la laissa, actes si admirables, qu'on ne saurait ni les exprimer ni les concevoir. Une des principales choses qu'elle fit, ce fut de distribuer les trésors de la rédemption aux enfants de cette Église, en commençant par les apôtres, et en se transportant par sa prévoyance

(1) Cant., VIII, 2; II, 4.

dans les temps à venir, elle les appliquait à divers justes, selon les mystérieux décrets de la prédestination éternelle. Et comme l'exécution de ces décrets fut commise à la bienheureuse Marie par son très-saint Fils, sa divine Majesté lui donna en même temps le domaine de toute l'Église et l'usage de la dispensation de la grâce que chacun puiserait dans les mérites de la rédemption. Je ne saurais me faire mieux comprendre en parlant d'un mystère si sublime.

494. Le dernier des dix jours, saint Pierre célébra une autre messe, et y communia les mêmes personnes qu'à la première. Puis, étant tous assemblés au nom du Seigneur, ils invoquèrent le Saint-Esprit, et commencèrent à discuter et à résoudre les questions qui s'étaient élevées dans l'Église. Saint Pierre, en qualité de chef et de pontife, parla le premier, ensuite saint Paul et saint Barnabé, et après ceux-là saint Jacques le Mineur, comme le rapporte saint Luc au chapitre quinzième des Actes (1). Le premier point que l'on décida dans ce concile, ce fut qu'on n'imposerait point à ceux qui étaient baptisés le joug de la circoncision et de la loi mosaïque, puisque le salut éternel se donne par le baptême et par la foi de Jésus-Christ. Et quoique ce soit ce que saint Luc a principalement marqué dans ce chapitre, on y détermina aussi d'autres choses relatives au gouvernement et aux cérémonies de l'Église, pour réprimer divers abus que certains fidèles commençaient à introduire

(1) Act., xv, 7, etc.

par une dévotion indiscrète. On croit que ce concile a été le premier que les apôtres ont tenu; ils s'étaient pourtant déjà réunis pour rédiger le *Credo* et pour se concerter, ainsi qu'on l'a vu plus haut; mais les douze apôtres concoururent seuls à la rédaction du Symbole, tandis qu'à cette dernière assemblée on convoqua tous les disciples qui purent s'y rendre. Le mode de délibération et de détermination n'y fut plus le même, et l'on y prit des décisions proprement dites, comme cela résulte de celles que rapporte saint Luc dans le même chapitre : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous étant assemblés*, etc. (1).

495. La teneur des actes de ce concile fut communiquée en cette forme aux fidèles et aux Églises d'Antioche, de Syrie et de Cilicie, qui connurent ainsi ce qui y avait été déterminé; et les lettres leur furent directement transmises par saint Paul, saint Barnabé et d'autres disciples. Et le Seigneur voulant approuver cette détermination, il arriva que, quand les apôtres la firent dans le Cénacle, et quand les prêtres la lurent à Antioche en présence des fidèles, le Saint-Esprit descendit en forme de feu visible, de sorte que tous furent consolés et confirmés en la vérité catholique. La bienheureuse Marie rendit des actions de grâces au Seigneur pour le bienfait que la sainte Église avait reçu par cette détermination. Ensuite elle donna congé à saint Paul, à saint Barnabé et aux autres; et pour leur consolation elle leur fit part des

(1) Act., xv, 28.

reliques de notre Sauveur Jésus-Christ qu'elle conservait : c'étaient ses langes et d'autres choses qui avaient servi à sa Passion. Elle leur promit sa protection et la continuation de ses prières, et alors ils s'en allèrent tout consolés et animés d'un nouvel esprit et d'un nouveau courage pour supporter les peines et les afflictions qui les attendaient. Pendant tout le temps que dura ce concile, le prince des ténèbres et ses ministres ne purent s'approcher du Cénacle à cause de la frayeur que leur avait donnée notre invincible Reine; et quoiqu'ils épiassent de loin l'occasion, il ne leur fut pas possible de rien entreprendre contre ceux qui y étaient assemblés. Heureux siècle et heureuse assemblée !

496. Lucifer rôdait sans cesse autour de notre grande Reine comme un lion rugissant; mais, voyant qu'il ne pouvait réussir en rien par lui-même, il alla trouver certaines magiciennes de Jérusalem avec lesquelles il avait fait un pacte exprès, et leur persuada d'ôter la vie à la bienheureuse Vierge par leurs sortiléges. Ces malheureuses femmes ainsi trompées entreprirent de le faire par des voies différentes; mais tous leurs maléfices n'aboutirent à aucun résultat. Toutes les fois qu'elles s'approchaient de notre auguste Princesse pour chercher à lui nuire, elles demeurèrent toujours immobiles et frappées d'impuissance. Néanmoins la charité sans bornes de la très-douce Mère la porta à faire beaucoup d'efforts pour les convertir, et les détromper par ses paroles et par ses bienfaits; mais des quatre femmes dont le démon se servit en

cette circonstance, une seule se convertit et reçut le baptême. Comme toutes ces entreprises ne servaient de rien à Lucifer, il en était tellement troublé et confus, qu'il aurait plusieurs fois cessé de tenter la très-pure Marie, si son orgueil inflexible ne s'y fût opposé; le Seigneur tout-puissant permettant tout cela pour augmenter la gloire du triomphe de sa très-sainte Mère, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant.

—

Instruction que j'ai reçue de la Reine des anges.

497. Ma fille, la constance et la force invincible avec lesquelles je repoussai les violentes attaques des démons, vous fournissent une leçon des plus importantes pour persévérer dans la grâce et pour acquérir de grandes couronnes. La nature humaine et la nature angélique (même chez les démons) sont douées de qualités fort opposées et fort inégales, car la nature spirituelle est infatigable, et celle des mortels est si faible, qu'elle se lasse et se rebute aussitôt du travail; et à la première difficulté qu'elle rencontre dans la vertu, elle perd courage et quitte ce qu'elle a commencé; ce qu'elle fait un jour avec plaisir, un autre jour lui répugne; ce qui lui paraît facile aujourd'hui, elle le trouve rempli de difficultés le lendemain; tantôt elle veut, et tantôt elle ne veut point; tantôt elle

est fervente, et tantôt elle est dans la tiédeur. Mais le démon ne se rebute point, et ne cesse jamais de la persécuter et de la tenter. Cependant la providence du Très-Haut ne manque point de secourir les hommes; il limite et arrête le pouvoir des démons, afin qu'ils ne passent point les bornes de sa divine permission, et qu'ils ne puissent point déployer, dans leur lutte contre les âmes, toutes leurs forces infatigables; il assiste les hommes dans leur faiblesse, et leur donne la grâce et les ressources nécessaires pour qu'ils puissent résister à leurs ennemis et les vaincre dans les choses par lesquelles ils ont la permission de les tenter.

498. On voit par là combien est inexcusable l'inconstance des âmes qui chancellent dans la vertu et dans la tentation, pour ne pas souffrir avec force et avec patience la peine passagère qu'ils trouvent au moment de faire le bien et de résister au démon. Aussitôt elles sentent l'inclination des passions qui convoitent le plaisir présent et sensible; et alors le démon, par un artifice diabolique, le leur représente avec force, en même temps qu'il leur exagère l'amertume et la difficulté de la mortification, allant, quand c'est possible, jusqu'à leur persuader qu'elle peut compromettre la santé et la vie. Par ces tromperies il entraîne une infinité d'âmes pour les précipiter d'un abîme dans un autre abîme. Et vous remarquerez à ce sujet, ma fille, un désordre fort commun parmi les gens du monde, mais fort horrible aux yeux du Seigneur et aux miens : c'est que beaucoup d'hommes

sont faibles et inconstants lorsqu'il s'agit de pratiquer la vertu et la mortification, ou de faire pénitence de leurs péchés, ou de s'employer au service de Dieu; et les mêmes hommes qui sont faibles pour le bien sont forts pour pécher, et constants au service du démon: pour cela, ils entreprennent et ils exécutent des choses plus difficiles et plus pénibles que tout ce que la loi de Dieu leur commande; de sorte qu'ils n'ont point de force pour sauver leurs âmes, et pour leur procurer la damnation éternelle ils sont forts et robustes.

499. C'est là une funeste erreur qui gagne plus ou moins jusqu'à ceux qui font profession d'aspirer à la perfection, et qui en redoutent les difficultés plus qu'ils ne le devraient; elle est cause de tous leurs retards dans le chemin de la perfection, et parfois même des nombreuses victoires que le démon remporte sur eux dans les tentations. Afin d'éviter ces périls, ma fille, vous devez profiter de mes exemples, et m'imiter en la force et en la constance avec lesquelles je résistais à Lucifer et à tout l'enfer, et en la sérénité majestueuse avec laquelle je méprisais ses illusions et ses tentations sans me troubler et sans y faire aucune attention, car c'est la meilleure manière de vaincre son orgueil. Au milieu des tentations, je ne me laissais point aller non plus à la tiédeur, et loin d'omettre aucun de mes exercices, je multipliais mes oraisons, mes prières et mes larmes, comme on doit le faire dans le temps des luttes contre les démons. Je vous recommande donc d'agir ainsi avec une grande

exactitude, d'autant plus que vos tentations ne sont pas des tentations ordinaires; mais l'ennemi y met toute sa malice et y emploie toutes ses ruses, comme je vous en ai souvent avertie, et selon que votre propre expérience vous l'enseigne.

500. Et puisque vous avez particulièrement remarqué la terreur dont les démons furent saisis lorsqu'ils surent que j'avais dans mon cœur mon très-saint Fils sous les espèces sacramentales, je veux vous instruire de deux choses. L'une est que tous les sacrements, et surtout celui de l'adorable Eucharistie, sont de puissantes armes dans la sainte Église pour détruire l'enfer et pour terrifier tous les démons. Ce fut une des fins cachées que mon très-saint Fils eut en l'institution de cet auguste mystère et des autres sacrements. Que si les âmes ne sentent point aujourd'hui cette vertu et ces effets par une expérience ordinaire, c'est qu'elles ont presque entièrement perdu, par l'usage de ces sacrements, la vénération avec laquelle il faudrait les fréquenter et les recevoir. Mais vous ne devez pas douter que les âmes qui les fréquentent avec dévotion ne soient redoutables aux démons, et n'aient sur eux un grand empire, analogue à celui que vous avez reconnu en moi par ce que vous avez écrit. La raison en est que, lorsque l'âme est pure, ce feu divin se trouve en elle comme dans sa propre sphère, et il se trouva en moi avec toute l'activité qui était possible en une simple créature, et c'est pour cela que je fus si terrible à l'enfer.

501. La seconde chose que je vous dis pour preuve

de cette vérité, est que ce bienfait que je reçus ne fut point pour moi un privilége exclusif, le Seigneur en a favorisé d'autres âmes dans certaine mesure. Il est même arrivé recemment dans l'Église, que Dieu, voulant vaincre le dragon infernal, lui manifesta et lui mit sous les yeux une âme qui avait dans la poitrine Jésus-Christ sous les espèces sacramentales, et par là il l'humilia et l'abattit de telle sorte, que durant plusieurs jours le même Lucifer n'osa point aborder cette âme, et supplia le Tout-Puissant de ne point la lui montrer en cet état, portant en elle-même l'Eucharistie. Il est aussi arrivé dans une autre occasion que le même Lucifer, par l'entremise de quelques hérétiques et d'autres mauvais chrétiens, entreprit un très-grand mal contre ce royaume catholique d'Espagne, et si Dieu ne l'eût point arrêté par le moyen de cette même personne, l'Espagne serait déjà entièrement perdue et soumise à ses ennemis. Mais la divine clémence voulant se servir de la même personne dont je vous parle pour le détourner, la manifesta à Lucifer et à ses ministres après qu'elle avait communié. Et par la terreur qu'elle leur causa ils renoncèrent au dessein odieux qu'ils avaient formé pour ruiner tout d'un coup l'Espagne. Je ne vous déclare point quelle est cette personne, parce que cela n'importe. Je vous ai seulement découvert ce secret, afin que vous connaissiez l'estime que Dieu fait d'une âme qui se dispose à mériter ses faveurs, et qui le reçoit dignement dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, et que vous sachiez que, s'il se montre libéral et puissant envers

moi à cause de la dignité et de la sainteté de sa Mère, il veut aussi être connu et glorifié par d'autres âmes ses épouses, secourant son Église dans ses nécessités selon que les temps et les circonstances le demandent.

502. Vous comprendrez par là que, si les démons craignent tant les âmes qui reçoivent dignement la sainte communion et les autres sacrements, par lesquels elles deviennent invincibles à leurs ennemis, ils travaillent pour la même raison avec d'autant plus d'ardeur à entraîner ces âmes dans le mal, ou à les empêcher d'acquérir contre eux un aussi grand pouvoir, que le Seigneur leur communique. Veillez donc, combattez courageusement contre des ennemis si infatigables et si rusés, et tâchez de m'imiter en cette force. Je veux aussi que vous ayez une grande vénération pour les conciles, pour toutes les assemblées de la sainte Église, et pour tout ce qu'on y ordonne et qu'on y détermine ; car le Saint-Esprit préside aux conciles et aux assemblées qui se tiennent au nom du Seigneur, qui a promis de s'y trouver aussi (1). C'est pour cela que l'on doit obéir à ce qu'ils ordonnent. Et quoiqu'on ne voie point aujourd'hui des marques visibles de l'assistance du Saint-Esprit dans les conciles, il ne laisse pas de les gouverner secrètement ; mais les prodiges et les miracles de ce genre ne sont pas maintenant aussi nécessaires que dans les commencements de l'Église, et le Seigneur ne les

(1) Matth., XVIII, 20.

refuse pas quand il le juge à propos. Louez et glorifiez sa miséricorde libérale pour tous ces bienfaits, et surtout pour les faveurs qu'il m'a faites lorsque je vivais en une chair mortelle.

CHAPITRE VII

La bienheureuse Marie termine ses divers combats, triomphant glorieusement des démons, comme saint Jean le rapporte dans le chapitre douzième de son Apocalypse.

503. Pour mieux entendre les mystères cachés de ce chapitre, il faut se rappeler ceux dont j'ai traité dans la première partie, livre premier, chapitres huitième, neuvième et dixième, où j'ai expliqué le douzième chapitre de l'Apocalypse tel qu'il m'a été découvert. Et non-seulement alors, mais dans tout le cours de cette divine histoire, j'ai remis à cette troisième partie à décrire les combats que la bienheureuse Marie soutint contre Lucifer et ses démons, les victoires qu'elle remporta sur eux, et l'état dans lequel la laissa le Très-Haut après ces triomphes mystérieux tant qu'elle vécut encore dans sa chair mortelle. L'évangéliste saint Jean eut connaissance de tous ces vénérables secrets, et les renferma dans

son Apocalypse (comme je l'ai déjà dit), particulièrement dans les chapitres douzième et vingt-unième, dont je répète les détails dans cette histoire, y étant obligée pour deux raisons.

504. L'une de ces raisons est que ces mystères sont en si grand nombre et si sublimes, qu'on ne saurait jamais les approfondir et les développer entièrement, d'autant plus que l'évangéliste les a renfermés, comme le secret du Roi et de la Reine, dans des énigmes et des métaphores très-obscures, afin qu'il n'y eût que le Seigneur même qui les expliquât quand il le jugerait à propos; et en cela l'évangéliste suivit l'ordre de l'auguste Marie. L'autre raison est que, tout en consistant dans la résistance à la volonté et aux ordres du Dieu très-haut et tout-puissant, l'orgueilleuse révolte de Lucifer retomba, comme sur sa cause principale, sur notre Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte Mère, à la dignité et à l'excellence desquels les anges apostats et rebelles ne voulurent point s'assujettir. Et quoique cette révolte ait donné lieu au premier combat qu'ils livrèrent dans le ciel à saint Michel et à ses anges, ils ne purent néanmoins le livrer alors au Verbe incarné et à sa Mère Vierge en personne; ils ne luttèrent que préfigurativement avec l'image de la femme mystérieuse qui leur fut annoncée et manifestée dans le ciel avec les mystères qu'elle renfermait comme Mère du Verbe éternel qui devait prendre dans son sein la forme humaine. Et lorsque le temps arriva auquel ces admirables mystères s'accomplirent, et auquel le Verbe

s'incarna dans le sein virginal de Marie, il fut convenable que ce combat se renouvelât avec Jésus-Christ et Marie en personne, et qu'ils triomphassent par eux-mêmes des démons, suivant la menace que le Seigneur lui-même leur avait faite, tant dans le ciel que dans le paradis terrestre, en disant qu'il mettrait une inimitié entre la femme et le serpent, et entre leurs postérités, afin qu'elle lui brisât la tête (1).

505. Tout cela fut accompli à la lettre en Jésus-Christ et en sa très-sainte Mère : car saint Paul a dit que notre grand Pontife et Sauveur avait été, pour l'exemple, tenté par toutes choses sans péché : et il en arriva de même à l'égard de la bienheureuse Marie. Lucifer avait permission de les tenter après sa chute du ciel, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre dixième de la première partie déjà cité. Et comme ce combat de l'auguste Marie correspondait au premier qui se donna dans le ciel, et qu'il fut pour les démons l'exécution de la menace qui leur fut faite par le signe qui le représentait, il était naturel que l'évangéliste saint Jean les décrivît dans les mêmes termes, et les renfermât sous les mêmes énigmes. Or, ayant expliqué ce qui regarde le premier combat, je dois déclarer ce qui se passa dans le second. Et quoique Lucifer et ses démons eussent été punis, lors de leur première rébellion, par la privation éternelle de la vision béatifique, et précipités dans

(1) Gen., III, 15.

l'enfer, ils furent encore, dans ce second combat, punis par des peines accidentelles, qui correspondaient à l'ardeur et à la violence avec lesquelles ils persécutaient et tentaient notre invincible Reine. La raison de ceci est qu'il est naturel à la créature, quand ses puissances obtiennent ce qu'elles désirent, de les sentir satisfaites à proportion de la vivacité avec laquelle elles le désiraient; comme, au contraire, d'éprouver de la douleur et du déplaisir lorsqu'elles ne l'obtiennent point, ou qu'il leur arrive le contraire de ce qu'elles convoitaient et espéraient; or les démons, depuis leur chute, n'avaient rien désiré avec tant de véhémence que de faire déchoir de la grâce Celle qui en avait été la médiatrice, pour la transmettre aux enfants d'Adam. C'est pourquoi ce fut pour les dragons infernaux un tourment incompréhensible de se voir vaincus, domptés, et hors d'espérance d'accomplir leurs désirs, et de réussir dans les desseins impies qu'ils avaient machinés pendant tant de siècles.

506. Pour les mêmes raisons et pour plusieurs autres, la divine Mère ressentit une joie singulière de ce triomphe, et de voir l'antique serpent écrasé. Pour la fin de la lutte et pour le commencement du nouvel état auquel elle devait être élevée après tant de victoires, son très-saint Fils la prévint de faveurs si extraordinaires, qu'elles surpassent tout entendement humain et angélique. Et afin de faire comprendre une partie de ce qui m'en a été découvert, il faut que je fasse remarquer à celui qui lira cette

histoire, que nos paroles et nos expressions sont toujours les mêmes, que nos facultés et notre capacité sont si bornées, que nous nous trouvons dans la nécessité de nous en servir pour expliquer les mystères surnaturels, ceux-ci et les autres, tant les plus sublimes, que ceux qui sont moins éloignés de notre portée; mais, dans l'objet dont je parle, il y a une capacité ou étendue infinie, de sorte que le Tout-Puissant a pu élever la bienheureuse Vierge d'un état qui nous semble très-sublime à un autre état plus haut, et de celui-ci à un autre encore plus éminent, et la confirmer de plus en plus en ce même genre de grâces, de dons et de faveurs : car la très-pure Marie, étant elle-même tout ce qui n'est pas Dieu, renferme une étendue immense, et forme à elle seule une hiérarchie plus grande et plus élevée que tout le reste des autres créatures humaines et angéliques.

507. Or, tout cela supposé, je dirai comme je pourrai ce qui arriva à Lucifer jusqu'à ce qu'il fut enfin vaincu par l'auguste Marie et par son adorable Fils, notre Sauveur. Le dragon et ses démons ne furent point entièrement désabusés par les victoires que j'ai rapportées dans le chapitre précédent, et à la suite desquelles notre invincible Princesse les chassa et les précipita de la région de l'air jusqu'au fond de l'abîme; ils ne le furent pas non plus par l'insuccès des sortiléges dont ils essayèrent par le moyen de ces femmes de Jérusalem. Mais, se doutant, dans son opiniâtre malice, qu'il ne lui restait que peu de temps pour user de la permission qu'il avait de tenter

et persécuter la bienheureuse Vierge, l'ennemi entreprit de nouveau de compenser ce peu de temps qu'il présumait lui rester, par un surcroît de fureur et d'audace. En conséquence il alla d'abord trouver des hommes qu'il savait être plus versés dans l'art magique que les sorcières de Jérusalem, et leur donnant de nouvelles instructions, il les chargea d'ôter la vie à Celle qu'il regardait comme son ennemie. Ces ministres d'iniquité l'entreprirent plusieurs fois, se servant de divers maléfices, des plus violents et des plus efficaces. Mais il leur fut impossible de nuire le moins du monde à la santé et à la vie de la bienheureuse Mère, parce que les effets du péché ne pouvaient s'étendre sur Celle qui n'y eut aucune part, et qui était, à d'autres titres, privilégiée et au-dessus de tous les agents de la nature. Le dragon, voyant l'inutilité de toutes les tentatives qu'il avait faites avec tant d'obstination, maltraita d'une manière impitoyable les magiciens dont il s'était servi, le Seigneur le permettant, parce qu'ils le méritaient eux-mêmes par leur témérité, et afin qu'ils sussent à quel maître ils avaient affaire.

508. Lucifer, s'excitant lui-même à une nouvelle rage, assembla tous les princes des ténèbres, et, lorsqu'il leur eut exposé avec véhémence les raisons qu'ils avaient, depuis qu'ils avaient été précipités du ciel, de déployer toutes leurs forces et toute leur malice pour abattre cette femme, leur ennemie, qu'ils connaissaient déjà être Celle qui leur avait été représentée dans le ciel, ils résolurent de l'aller atta-

quer tous ensemble dans sa retraite, s'imaginant que dans cette solitude ils la trouveraient, une fois ou l'autre, moins sur ses gardes, ou moins vigilamment protégée par Celui qui la défendait. Ils profitèrent aussitôt de l'occasion qui leur semblait favorable, et sortant presque tous de l'enfer pour cette entreprise, ils attaquèrent tous ensemble la bienheureuse Marie dans son oratoire. Ce combat fut le plus grand qui se soit jamais vu, et qui se verra avec une simple créature, depuis le premier qui se donna dans l'empyrée jusqu'à la fin du monde; car celui-ci fut fort semblable au premier. Et pour comprendre quelle devait être la fureur de Lucifer et de ses démons, on n'a qu'à considérer le tourment qu'ils enduraient lorsqu'ils ne faisaient que s'approcher du lieu où était l'auguste Vierge, ou que la regarder, tant à cause de la vertu divine qu'ils sentaient en elle, qu'au souvenir des diverses victoires qu'elle avait remportées sur eux. Leur rage et leur envie prévalurent cependant sur leur honte et sur tous leurs maux, et les forcèrent à braver leurs propres supplices, à se jeter, pour ainsi dire, à travers les piques et les épées, pourvu qu'ils pussent se venger de notre grande Reine; car ne point l'entreprendre était pour Lucifer un plus grand supplice que tout autre tourment.

509. Dans cette attaque, les esprits malins dirigèrent principalement leurs premiers efforts contre les sens extérieurs de la très-pure Marie, et ils y mêlèrent des hurlements et des cris confus, rem-

plissant l'air des phénomènes les plus étranges et d'un bruit si effroyable, qu'il semblait que toute la machine du monde dût se briser, et, pour rendre ce spectacle plus épouvantable, ils prirent diverses figures visibles, les uns de démons d'une laideur horrible, les autres d'anges de lumière, et simulèrent entre les uns et les autres dans les ténèbres un combat acharné, sans qu'on en pût connaître la cause, ni ouïr autre chose qu'un affreux tumulte. Ils tâchaient, par cette tentation, de jeter la terreur et le trouble dans notre grande Reine. Et assurément toute autre créature humaine n'aurait pu la supporter sans perdre la vie, eût-elle été sainte, si le Seigneur l'eût laissée dans l'ordre commun de la grâce; car cet assaut se prolongea pendant douze heures entières.

510. Mais, au milieu de tout cela, notre auguste Maîtresse resta tranquille, sereine, immobile, aussi calme que si elle n'eût rien vu ni entendu; elle ne montra aucun trouble, aucune émotion, aucune tristesse, et tout ce désordre infernal ne put ni altérer sa physionomie, ni lui faire faire un seul mouvement. Les démons assaillirent ensuite par d'autres tentations les puissances intérieures de l'invincible Mère, et répandirent alors tout leur venin diabolique au delà de tout ce que je puis dire; car ils firent leurs derniers efforts, se servant de fausses révélations, d'illusions, de promesses, de menaces, sans laisser aucune vertu qu'ils ne tentassent par tous les vices contraires, et par tous les moyens et toutes les

manières que leur malice put inventer. Je ne m'arrête point à particulariser ces tentations, parce qu'ici les détails ne sont ni nécessaires ni convenables. Mais notre grande Reine les vainquit toutes avec tant de gloire, qu'en toutes les matières des vices elle fit des actes contraires et aussi héroïques qu'on peut l'imaginer, sachant qu'elle agissait toujours avec toute l'énergie de la grâce, des vertus et des dons qu'elle possédait dans l'état de sainteté où elle se trouvait alors.

511. Elle pria dans cette occasion pour tous ceux qui seraient tentés et affligés du démon, comme celle qui expérimentait la force de sa malice, et le besoin que l'on a du secours divin pour la surmonter. Le Seigneur lui promit que tous ceux qui l'invoqueraient dans les tentations dont ils seraient affligés, seraient défendus et protégés par son intercession. Les démons s'acharnèrent à la lutte jusqu'à ce qu'ils eurent épuisé toute leur malice contre la plus sainte des créatures. Et alors elle appela la justice de son côté, et pria le Seigneur de se lever et de juger sa cause, comme dit David (1), afin que ses ennemis fussent dissipés, et que ceux qui le haïssaient prissent la fuite en sa présence. Pour faire ce jugement, le Verbe incarné descendit du ciel dans le Cénacle et dans la retraite où était sa Mère Vierge, pour elle comme un Fils très-doux et très-tendre, pour les démons comme un juge très-sévère, sur le trône

(1) Ps. LXXIII, 23; LXVII, 1.

de la souveraine majesté. Il était accompagné d'une multitude innombrable d'anges, des anciens saints, d'Adam et d'Ève, de plusieurs patriarches et prophètes, de saint Joachim et de sainte Anne, qui se présentèrent et apparurent tous à la bienheureuse Vierge dans son oratoire.

512. La grande Dame adora son Fils et Dieu véritable prosternée avec toute la vénération qui lui était ordinaire. Les démons ne virent point le Seigneur, mais ils sentirent et reconnurent sa divine présence d'une manière différente, et, par la terreur qu'ils en eurent, ils essayèrent de fuir pour se soustraire à ce qu'elle leur annonçait. Mais le pouvoir divin les retint comme attachés avec de fortes chaînes, en la manière que l'on doit supposer qu'il peut lier les natures spirituelles, et le Seigneur mit le bout de ces chaînes entre les mains de sa très-sainte Mère.

513. Tout à coup il sortit une voix du trône qui disait contre eux : « Aujourd'hui la colère du Tout-Puissant tombera sur vous, une femme descendante d'Adam et d'Ève vous brisera la tête (1), et la sentence qui fut prononcée dans le ciel et ensuite dans le paradis terrestre sera exécutée, parce que par votre désobéissance et votre orgueil vous avez méprisé l'humanité du Verbe et Celle qui la lui devait donner dans son sein virginal. » A l'instant la bienheureuse Marie fut relevée de terre où elle était, par le ministère de six des plus hauts séraphins qui entouraient

(1) Gen., III, 15.

le trône; et l'ayant enveloppée d'une nuée toute resplendissante, ils la placèrent à côté du trône même de son très-saint Fils. Et de son propre être et de sa divinité jaillit une splendeur ineffable qui la ceignit tout entière et qui la revêtit, comme si c'eût été le globe du soleil (1). La lune parut aussi sous ses pieds, marquant par là que l'auguste Vierge foulait toutes les choses terrestres et passagères, signifiées par les divers changements de cette planète. Ils lui mirent sur la tête un diadème ou une couronne de douze étoiles, symbole des perfections divines qui lui avaient été communiquées dans le degré possible à une simple créature. Elle paraissait aussi être grosse de la haute idée qu'elle avait au fond de son âme de l'être de Dieu, et de l'amour qui y correspondait dans une juste proportion. Elle criait comme étant dans les douleurs de l'enfantement (2), parce qu'elle voulait faire participer toutes les créatures qui en étaient capables à cette idée de Dieu, à cet amour pour Dieu qu'elle avait conçus; et elles y résistaient, quoiqu'elle le désirât avec une ardeur qu'elle témoignait par ses larmes et ses gémissements.

514. Ce prodige si grand fut montré dans ce ciel tel qu'il avait été tracé dans l'entendement humain, à Lucifer, qui avait la forme d'un grand dragon roux, avec sept têtes, et dix cornes, et sept diadèmes sur ses têtes (3), marquant par cet horrible symbole qu'il était l'auteur des sept péchés capitaux, qu'il voulait

(1) Apoc., xii, 1. — (2) *Ibid.*, 2. — (3) *Ibid.*, 3.

les couronner dans le monde par les hérésies qu'il allait forger, et qui pour cela étaient représentées par sept diadèmes ; et que, par la subtilité et la force de ses artifices et de ses attaques, il avait presque détruit parmi les mortels la loi divine réduite aux dix commandements, contre lesquels il s'armait de dix cornes. Il entraînait aussi de sa queue la troisième partie des étoiles du ciel (1), qui figuraient non-seulement le grand nombre d'anges apostats qui le suivirent lors de sa désobéissance, mais aussi tant de fidèles qu'il a fait tomber du ciel de l'Église, et qui semblaient s'élever au-dessus des étoiles, soit par leur dignité, soit par leur sainteté.

515. Lucifer gardait cette forme si monstrueuse, et ses démons avaient d'autres formes très-diverses, mais toutes des plus épouvantables. Tous se tenaient en ordre de bataille devant l'auguste Marie, qui allait produire le fruit spirituel par lequel l'Église devait se perpétuer et se nourrir. Et le dragon attendait qu'elle enfantât ce Fils pour le dévorer, en tâchant de détruire la nouvelle Église, par l'envie et la rage incroyable qu'il avait, de voir que cette femme coopérât si puissamment à l'établissement de l'Église, et parvînt à la remplir de tant d'enfants et de tant de grâces par la fécondité de ses mérites, de ses exemples et de ses intercessions, et à attirer après elle tant de prédestinés pour le bonheur éternel. Et nonobstant l'envie du dragon, elle mit au monde un enfant mâle qui

(1) Apoc., XII, 4.

devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer (1). Cet enfant fut l'esprit infaillible et irrésistible de la même Église, qui, par la rectitude et la puissance de notre Seigneur Jésus-Christ, gouverne toutes les nations en justice ; il en est de même de tous les hommes apostoliques qui seront appelés, au jugement universel, à juger comme le Seigneur, avec le sceptre de fer de la divine justice (2). Tout cela fut l'enfantement de la bienheureuse Marie, non-seulement parce qu'elle enfanta Jésus-Christ, mais encore parce qu'elle enfanta par ses mérites et par ses soins l'Église même à la sainteté et à la rectitude spirituelle, parce qu'elle la nourrit et éleva tant qu'elle vécut sur la terre, et enfin parce que maintenant et toujours elle la conserve et la maintient dans le même esprit fort avec lequel elle la fit naître, en continuant à assurer l'intégrité de la vérité catholique et de la doctrine contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point (3).

516. Saint Jean dit que ce Fils fut enlevé vers Dieu et mis sur le trône de Dieu, et que la femme s'enfuit dans un désert où Dieu lui avait préparé une retraite pour y être nourrie pendant mille deux cent soixante jours (4). C'est que tous les fruits légitimes de cette incomparable femme, tant dans la sainteté commune de l'esprit de l'Église que dans les âmes particulières qu'elle engendra et qu'elle engendre

(1) Apoc., XII, 5. — (2) Matth., XIX, 28. — (3) Matth., XVI, 18. — (4) Apoc., XII, 5 et 6.

comme par son propre enfantement spirituel, tous arrivent au trône, où se trouve le fruit de l'enfantement naturel, qui est Jésus-Christ, dans lequel et pour lequel elle les engendre et les entretient. Quant au désert où la bienheureuse Marie se retira après ce combat, ce fut un état très-sublime et plein de mystères dont je dirai quelques mots dans la suite; et cet état est appelé désert, parce qu'elle est la seule de toutes les créatures qui y ait été élevée, et qu'aucune autre n'a pu l'obtenir ni y arriver. Ainsi elle s'y trouva seule, loin de toutes les créatures, comme je l'expliquerai; elle y fut surtout seule pour le démon, qui ignorait ce mystère plus que tous les autres, et qui ne put plus la tenter ni la persécuter en sa personne. Et le Seigneur la nourrit dans cette solitude pendant mille deux cent soixante jours, tant qu'elle vécut dans cet état avant de passer à un autre.

517. Lucifer connut tout cela, parce que tout cela lui fut annoncé avant que cette divine femme, ce signe vivant que lui et ses démons regardaient, se dérobât à leur vue. Par cette connaissance il perdit entièrement l'espoir dans lequel son grand orgueil l'avait entretenu pendant plus de cinq mille ans, de vaincre Celle qui devait être la Mère du Verbe incarné. On peut par là comprendre jusqu'à un certain point quels étaient le dépit et le tourment de ce grand dragon et de ses démons, dépit d'autant plus violent, tourment d'autant plus affreux, qu'ils se voyaient domptés et enchaînés par la femme, qu'ils avaient tant désiré faire déchoir de la grâce, et empêcher par leur furieux

acharnement d'enrichir l'Église de ses mérites et de ses œuvres. Le dragon faisait tous ses efforts pour se retirer, et disait : « O Femme! donnez-moi la permission de me précipiter dans l'abîme; je ne puis demeurer en votre présence, et je ne m'y mettrai plus tant que vous vivrez en ce monde. Vous avez vaincu, ô Femme ! vous avez vaincu, et je reconnais que vous êtes puissante en la vertu de Celui qui vous a choisie pour être sa Mère. Dieu tout-puissant, punissez-nous par vous-même, car nous ne pouvons vous résister, et ne vous servez plus pour instrument d'une femme qui est d'une nature si inférieure à la nôtre. Sa charité nous consume, son humilité nous accable, elle est en tout un témoignage de votre miséricorde envers les hommes, et c'est ce qui nous tourmente plus que mille supplices. Allons donc, démons ! aidez-moi; mais que pouvons-nous tous ensemble contre cette femme, puisque avec toutes nos forces nous ne saurions nous en éloigner tant qu'elle ne voudra point nous chasser de son insupportable présence? O stupides enfants d'Adam! pourquoi me suivez-vous, et pourquoi laissez-vous la vie pour la mort, la vérité pour le mensonge? Quel aveuglement est le vôtre (c'est ce que j'avoue malgré moi), puisque vous avez de votre côté et en votre nature le Verbe incarné et cette femme? Votre ingratitude est plus grande que la mienne, et cette femme m'oblige de confesser les vérités que j'abhorre de tout mon cœur. Maudite soit la résolution que j'ai prise de persécuter cette fille d'Adam, qui me tourmente et m'opprime de la sorte! »

518. Tandis que le dragon exhalait ces plaintes, le prince des milices célestes, saint Michel, apparut pour défendre la cause de la bienheureuse Marie et du Verbe incarné; et il engagea un autre combat avec le dragon et ses sectateurs par les armes de l'intelligence (1). Saint Michel et ses anges disputèrent avec eux, et les convainquirent de nouveau de leur ancien orgueil, de la désobéissance qu'ils avaient commise dans le ciel, et de la témérité avec laquelle ils avaient persécuté et tenté le Verbe incarné et sa Mère, sur lesquels ils n'avaient nul droit, puisqu'ils étaient exempts de tout péché, de tout défaut et de toute imperfection. Saint Michel justifia les œuvres de la divine justice, déclarant qu'elles étaient très-équitables et irrépréhensibles en la punition de la désobéissance et de l'apostasie de Lucifer et de ses démons; et les saints anges les anathématisèrent, leur intimèrent de nouveau la sentence de leur punition, et proclamèrent le Tout-Puissant saint et juste en toutes ses œuvres. Le dragon et les siens défendaient de leur côté la rébellion et l'audace de leur orgueil; mais toutes leurs raisons étaient fausses, vaines et pleines de présomption et d'erreurs diaboliques.

519. Il se fit un silence dans cette dispute, et le Seigneur des armées s'adressa en ces termes à la bienheureuse Vierge : « Ma Mère, ma bien-aimée, « mon élue entre les créatures par ma sagesse éter- « nelle, pour être ma demeure et mon saint temple,

(1) Apoc., XII, 7.

« c'est vous qui m'avez donné la forme d'homme, et « qui avez réparé la perte du genre humain; c'est « vous qui m'avez suivi et imité; vous qui avez mérité « la grâce et les dons que je vous ai communiqués « plus qu'à toutes mes créatures, et en vous ils n'ont « jamais été oisifs et inutiles. Vous êtes l'objet digne « de mon amour infini, la Protectrice, la Reine et la « Maîtresse de mon Église. Vous avez ma commission « et mon pouvoir, que, comme Dieu tout-puissant, « j'ai mis à la disposition de votre très-fidèle volonté. « Servez-vous-en donc pour ordonner au dragon « infernal de ne point semer dans l'Église, tant que « vous y vivrez, l'ivraie des erreurs et des hérésies « qu'il a inventées; abattez son orgueil et brisez-lui « la tête (1), car je veux que, pendant votre vie, « l'Église jouisse de cette faveur par votre pré- « sence. »

520. La bienheureuse Marie exécuta cet ordre du Seigneur, et avec l'autorité d'une Reine elle imposa silence aux dragons infernaux, et leur défendit de répandre parmi les fidèles les faussetés qu'ils avaient machinées, et de pousser la témérité, pendant qu'elle serait sur la terre, jusqu'à vouloir séduire aucun des mortels par leurs dogmes et leurs doctrines hérétiques. Cela arriva de la sorte, quoique le serpent irrité eût intention, pour se venger de notre grande Reine, de répandre ce venin dans l'Église; mais le Seigneur lui-même l'empêcha de le faire tant que la divine Mère

(1) Gen., III, 15.

y vécut, et l'enchaîna, à cause de l'amour qu'il avait pour elle. Après sa glorieuse mort, le Très-Haut laissa agir le démon, en punition des péchés des hommes pesés dans la balance de la divine justice.

521. Ensuite, comme le dit saint Jean, le grand dragon, l'ancien serpent, appelé le démon et Satan, fut chassé avec ses anges de la présence de notre auguste Reine (1); il fut précipité sur la terre, où il eut une certaine liberté, comme si la chaîne avec laquelle il était lié avait été un peu allongée. Alors on entendit dans le Cénacle une voix qui fut celle de l'archange et qui disait : « Maintenant le salut de « notre Dieu est affermi, et sa puissance et son règne, « et la puissance de son Christ, parce que l'accusateur « de nos frères qui les accusait jour et nuit a été « précipité (2), et ils l'ont vaincu par le sang de « l'Agneau, et par le témoignage qu'ils lui ont rendu, « et pour lui ils ont méprisé leur vie jusqu'à souffrir « la mort (3). C'est pourquoi, ô cieux ! réjouissez- « vous, et vous qui les habitez. Malheur à vous, terre « et mer, parce que Satan est descendu vers vous « dans une grande colère, sachant qu'il ne lui reste « que peu de temps (4). » L'ange déclara par ces paroles qu'en vertu des victoires de la bienheureuse Marie et de celles de son Fils notre Sauveur, le royaume de Dieu, qui est l'Église, et les effets de la rédemption du genre humain pour les justes étaient assurés. Il appela tout cela salut, règne et puissance de

(1) Apoc., XII, 9. — (2) *Ibid.*, 10. — (3) *Ibid.*, 11. — (4) *Ibid.*, 12.

Jésus-Christ. Et l'ange ne se fit entendre que quand le combat fut terminé et quand le dragon fut vaincu et précipité dans la terre et dans la mer, parce que, si la bienheureuse Marie n'eût point vaincu le dragon infernal, cet impitoyable et puissant ennemi eût empêché les effets de la rédemption; et alors l'ange félicita les saints de ce que la grande Triomphatrice avait enfin brisé la tête et dissipé les desseins du démon qui calomniait les hommes, que le même ange appela frères par rapport à la nature spirituelle de l'âme, à la grâce et à la gloire qui établissent une espèce d'alliance entre nous et les esprits bienheureux.

522. Les calomnies par lesquelles le dragon persécutait et accusait les mortels, étaient les illusions et les erreurs avec lesquelles il prétendait pervertir les commencements de l'Église évangélique; et les raisons de justice qu'il alléguait devant le Seigneur consistaient en ce que les hommes, par leur ingratitude, par leurs péchés, et pour avoir ôté la vie à notre Sauveur Jésus-Christ, ne méritaient point le fruit de la rédemption ni la miséricorde du Rédempteur, mais devaient plutôt, en punition, être abandonnés dans leurs ténèbres et dans leurs péchés pour leur damnation éternelle. La très-pure Marie répondit à tout cela comme une Mère très-douce et très-clémente; elle nous mérita la foi et sa propagation, et l'abondance de toutes les miséricordes et de tous les dons qui nous ont été départis en vertu de la mort de son Fils, et dont ceux qui le crucifièrent, et les autres qui ne le reçurent point pour leur Rédempteur, s'étaient rendus

indignes par leurs péchés. Mais l'ange avertit les habitants de la terre, avec une douloureuse compassion, de se prémunir contre les attaques de ce serpent, qui descendait vers eux dans une grande colère, parce qu'il crut sans doute qu'il lui restait peu de temps pour l'exercer, ayant connu les mystères de la rédemption, le pouvoir de l'auguste Marie, et l'abondance des grâces, des merveilles et des faveurs avec lesquelles la primitive Église s'établissait; car de tous ces événements il concluait que le monde finirait bientôt, ou que tous les hommes suivraient notre Seigneur Jésus-Christ, et se prévaudraient de l'intercession de sa Mère pour obtenir la vie éternelle. Mais, hélas! les hommes ont été plus insensés et plus ingrats que le démon lui-même ne le pensait.

523. L'évangéliste, continuant l'exposition de ces mystères, dit que le grand dragon, se voyant précipité sur la terre, entreprit de poursuivre la femme mystérieuse qui avait mis au monde un enfant mâle (1); mais que deux ailes d'un grand aigle lui furent données, afin qu'elle s'envolât au désert, au lieu de sa retraite, où elle est nourrie pendant un temps, des temps, et la moitié d'un temps, hors de la présence du serpent (2). C'est pourquoi le même serpent lança de sa gueule contre la femme de l'eau comme un fleuve, pour l'entraîner s'il était possible (3). En ces paroles on découvre davantage la colère de Lucifer contre Dieu, contre sa Mère et

(1) Apoc., XII, 13. — (2) *Ibid.*, 14. — (3) *Ibid.*, 15.

contre l'Église; car on voit que, de son côté, ce dragon est toujours dévoré par la même envie, enflé du même orgueil; et il lui resta encore assez de malice pour tenter notre auguste Reine, s'il lui était resté assez de forces, et s'il avait pu se prévaloir de la même permission. Mais il ne l'avait plus pour la tenter; c'est pourquoi l'évangéliste dit que deux ailes d'aigle lui furent données afin qu'elle s'envolât dans le désert, où elle est nourrie pendant les temps qui sont fixés dans ce chapitre. Ces ailes mystérieuses furent la puissance ou la vertu divine, que le Seigneur donna à la bienheureuse Marie pour voler et monter à la vue de la Divinité, et descendre de là vers l'Église, afin de distribuer aux hommes les trésors de la grâce, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

524. L'évangéliste ajoute que, dans cette solitude, dans ce désert, elle était hors de la présence du serpent, parce que dès lors le démon n'eut plus permission de la tenter en sa personne. Et les temps, le temps et la moitié d'un temps, font trois ans et demi, qui font, à quelques jours près, les mille deux cent soixante jours qui ont été marqués. La très-pure Marie passa le reste de sa vie mortelle dans cet état et en divers autres que je rapporterai. Mais comme le dragon perdit l'espoir de la tenter, il jeta le fleuve de sa malice venimeuse après cette incomparable femme (1). En effet, après la victoire qu'elle rem-

(1) Apoc., XII, 15.

porta sur lui, il se mit à tenter les fidèles avec de nouvelles ruses, et à les persécuter par le moyen des Juifs et des Gentils; et surtout après la mort glorieuse de notre grande Dame, il lâcha le torrent des hérésies et des fausses doctrines, qu'il tenait comme renfermées dans son sein. Et les menaces qu'il proféra contre la bienheureuse Vierge furent les guerres qu'il prétendit lui faire en persécutant les hommes, objet de sa tendresse maternelle, pour se venger de ce qu'il ne pouvait exercer sa rage sur la personne de cette puissante Reine.

525. C'est pour cette raison que saint Jean dit ensuite (1) que le dragon s'irrita contre la femme et alla combattre ses autres enfants, qui gardent la loi de Dieu, et rendent témoignage à Jésus-Christ. Et ce dragon s'arrêta sur le sable de la mer (2), c'est-à-dire au milieu des innombrables infidèles, des idolâtres et des juifs, d'où il fait la guerre à la sainte Église, outre celle qu'il fait secrètement en tentant les fidèles. Mais la terre ferme et stable, qui est l'immutabilité de la sainte Église et son incontestable vérité catholique, secourut la mystérieuse femme; car elle s'entr'ouvrit et engloutit le fleuve que le serpent lança contre elle (3). Et c'est ce qui arrive: puisque la sainte Église, qui est l'organe et la bouche du Saint-Esprit, a condamné et convaincu toutes les erreurs et toutes les sectes pernicieuses par les paroles et par la doctrine qui sortent de cette bouche,

(1) Apoc., XII, 17. — (2) *Ibid.*, 18. — (3) *Ibid.*, 16.

et que transmettent les divines Écritures, les conciles, les décisions, les docteurs et les prédicateurs de l'Évangile.

526. L'évangéliste renferma tous ces mystères et plusieurs autres, dans la description ou le récit de ce combat, et des triomphes de l'auguste Marie. Et pour les achever dans le Cénacle, quoique Lucifer en eût été chassé et se trouvât au dehors, attaché à la chaîne que notre victorieuse Reine tenait, cette grande Dame connut qu'il était temps, et que c'était la volonté de son très-saint Fils de le précipiter dans les cavernes de l'enfer. Et, en vertu de cette puissance divine, elle lâcha le grand dragon et tous ses démons, et leur commanda avec empire de descendre à l'instant dans l'abîme. Aussitôt que la bienheureuse Vierge leur eut fait ce commandement, ils tombèrent tous dans les plus profonds gouffres de l'enfer, où ils restèrent quelque temps à exhaler leur rage dans des hurlements effroyables, pendant que les saints anges chantaient de nouvelles hymnes de louanges au Verbe incarné pour ses victoires, et pour celles de son invincible Mère. Nos premiers parents, Adam et Ève, lui rendirent des actions de grâces de ce qu'il avait choisi la très-pure Marie, leur fille, pour être sa Mère et la Réparatrice de la ruine dans laquelle ils avaient entraîné leur postérité ; les patriarches, à leur tour, de ce qu'ils voyaient leurs prédictions et leurs désirs si heureusement et si glorieusement accomplis. Saint Joachim, sainte Anne et saint Joseph glorifièrent le Tout-Puissant avec une plus grande

joie de leur avoir donné une telle fille et une telle épouse, et tous ensemble ils chantèrent les louanges du Très-Haut, le reconnaissant pour saint et admirable dans ses conseils. L'auguste Marie se prosterna devant le trône et adora le Verbe incarné; elle lui promit de nouveau de travailler pour l'Église, et lui demanda sa bénédiction; et son très-saint Fils la lui donna avec des effets ineffables. Elle la demanda aussi à ses parents saint Joachim et sainte Anne, et à son époux saint Joseph; elle leur recommanda la sainte Église, et de prier pour tous ses fidèles. Et alors toute cette céleste compagnie se retira, et s'en retourna au ciel.

Instruction que j'ai reçue de la Reine des anges.

527. Ma fille, la révolte de Lucifer et de ses démons a marqué dans le ciel le commencement des combats qui auront lieu jusqu'à la fin du monde, entre le royaume de la lumière et celui des ténèbres, entre Jérusalem et Babylone. Le Verbe incarné s'est constitué chef des enfants de la lumière, comme auteur de la sainteté et de la grâce; et Lucifer, auteur du péché et de la damnation, s'est constitué capitaine des enfants des ténèbres. Chacun de ces princes défend son parti, et tâche d'augmenter son royaume et ses imitateurs. Jésus-Christ se sert de la vérité de sa foi divine, des faveurs de sa grâce, de

la sainteté de la vertu, des secours et des consolations dans les tribulations, et de l'espérance certaine de la gloire qu'il a promise aux siens; il a en outre ordonné à ses anges de les accompagner, de les soutenir et de les défendre jusqu'à ce qu'ils les eussent conduits dans son propre royaume (1). Lucifer s'attire et conserve des partisans par des fourberies, des mensonges et des trahisons; par des vices énormes, des ténèbres et des désordres; il les traite aujourd'hui comme un tyran, les opprimant sans aucun soulagement, les affligeant sans aucune consolation véritable, et, plus tard, il leur destine des tourments éternels et épouvantables, dont il les accablera avec la cruauté la plus horrible par lui-même et par ses démons, tant que Dieu sera Dieu.

528. Mais, hélas! ma fille, quoique cette vérité soit si infaillible et si connue des mortels, la récompense tout autre et le prix infiniment différent, qu'il y a peu de combattants qui suivent Jésus-Christ, leur légitime Seigneur, leur Roi, leur Chef et leur Modèle! Et qu'il y en a beaucoup que Lucifer retient sous sa bannière, lui qui ne les a point créés, qui ne leur a point donné la vie et la nourriture, qui n'a mérité leur fidélité par aucun bienfait, et n'a pu leur accorder aucune des faveurs qu'a faites et que fait l'Auteur de la vie et de la grâce, mon très-saint Fils! si grande est l'ingratitude des hommes, si folle leur infidélité, et si funeste leur aveuglement! Ils

(1) Ps. xc, 11.

sont doués d'une volonté libre pour suivre leur Chef et leur Maître, et pour lui témoigner leur reconnaissance ; et cependant ils embrassent le parti de Lucifer, ils le servent gratuitement et lui donnent entrée dans la maison du Seigneur et dans son temple, afin qu'il le profane en tyran, et qu'il entraîne après lui le plus grand nombre des hommes dans les tourments éternels.

529. Ce combat dure toujours, parce que le Prince de l'éternité ne cessera jamais, dans sa bonté infinie, de défendre ses âmes qu'il a créées, et qu'il a rachetées par son sang. Mais il ne doit pas combattre avec le dragon par lui seul, non plus que par ses anges : car il est de la plus grande gloire de son saint nom de vaincre ses ennemis et de confondre leur opiniâtre orgueil par la main de ces mêmes créatures humaines, sur lesquelles ils prétendent se venger du Seigneur. Moi qui suis une simple créature, j'ai été la généralissime de ces guerres après mon Fils, qui était Dieu et homme véritable. Et quoique sa divine Majesté ait vaincu et en sa vie et en sa mort les démons, qui s'étaient enflés d'un nouvel orgueil à cause de l'empire que dès le péché d'Adam les mortels leur avaient donné, après sa Majesté je les vainquis à mon tour, en son nom, et c'est par ces victoires que la sainte Église a été établie en une perfection et une sainteté si sublimes, et Lucifer se trouvait réduit à une telle impuissance (comme je vous l'ai déjà déclaré), qu'elle s'y fût maintenue, si l'ingratitude et l'oubli des hommes ne lui eussent

rendu les forces, avec lesquelles il fait aujourd'hui tant de ravage dans le monde.

530. Toutefois, mon très-saint Fils n'abandonne pas son Église, qu'il a acquise par son sang (1), ni moi non plus, qui la regarde comme sa mère et sa protectrice; nous voulons toujours y avoir quelques âmes qui défendent la gloire et l'honneur de Dieu, et qui combattent pour lui contre les démons pour leur plus grande confusion. Je veux que vous vous y disposiez avec la faveur de la divine grâce, sans vous étonner de la force du dragon, ni vous effrayer de votre misère et de votre pauvreté. Vous savez que la fureur de Lucifer fut plus grande contre moi que contre aucune des créatures, et même que contre toutes ensemble; je le vainquis néanmoins glorieusement par la vertu du Seigneur : par elle vous pourrez vaincre cet ennemi en de moindres attaques. Et quoique vous soyez faible et sans les qualités dont il vous semble avoir besoin, je veux que vous compreniez que mon très-saint Fils agit maintenant en cela comme un Roi qui, manquant de soldats et de sujets, reçoit dans sa milice qui que ce soit qui veuille le servir. Animez-vous donc à vaincre le démon en ce qui vous regarde, car le Seigneur vous armera ensuite pour d'autres combats. Et je vous fais savoir que l'Église catholique ne serait point arrivée au triste état où vous la voyez aujourd'hui, s'il y eût eu en elle plusieurs âmes qui se fussent employées à dé-

(1) Act., xx, 28.

fendre avec zèle la cause de Dieu et son honneur; mais cette cause est fort abandonnée, même des enfants que la sainte Église a élevés.

CHAPITRE VIII

On déclare l'état dans lequel Dieu mit sa très-sainte Mère, par une vision de la Divinité abstractive, mais continuelle, après qu'elle eut vaincu les démons, et la manière d'opérer qu'elle avait dans cet état.

531. A mesure que les mystères de la sagesse infinie et éternelle s'accomplissaient en la bienheureuse Marie, cette grande Dame s'élevait de plus en plus au-dessus de la sphère de sainteté accessible à la pensée de tout le reste des créatures. Et comme les victoires qu'elle remporta sur le dragon infernal et sur ses démons eurent lieu dans les conditions et les circonstances, et furent accompagnées des faveurs que j'ai marquées, et que tout cela venait après les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, et les autres dans lesquels elle avait été Coadjutrice de son très-saint Fils, il est impossible à notre bassesse d'atteindre à une juste considération des effets que cela même produisait dans le cœur très-pur de la divine Mère. Elle repassait ces œuvres du Seigneur dans son

esprit, et les pesait au poids de sa très-haute sagesse. L'embrasement du divin amour augmentait en elle avec l'admiration des anges et des courtisans du ciel; et les ressorts de la vie naturelle se fussent brisés dans les élans impétueux auxquels elle se laissait aller pour se plonger et se perdre dans l'abîme de la Divinité, si elle ne lui eût été conservée par miracle. Et comme elle se sentait en même temps attirer par la charité maternelle qu'elle avait pour ses enfants les fidèles, qui dépendaient tous d'elle comme les plantes dépendent du soleil qui les nourrit et qui les vivifie, elle se trouvait dans un état où elle vivait dans une très-douce mais très-forte violence pour concilier tous ces sentiments dans son cœur.

532. Telle fut la situation dans laquelle se vit la bienheureuse Vierge après les victoires qu'elle remporta sur le dragon. Dans tout le cours de sa vie, dès le premier instant qu'elle en jouit, elle avait pratiqué en tout temps, et suivant les circonstances, ce qui était le plus pur, le plus saint et le plus sublime, sans qu'elle en eût été détournée, soit par les voyages, soit par les afflictions, soit par les soins qu'elle prenait de son très-saint Fils et de son prochain; mais à cette époque il y eut une espèce de lutte dans son cœur très-ardent entre la force de l'amour divin et celle de l'amour qu'elle avait pour les âmes. Elle sentait en chacune de ces œuvres de la charité la sainte mais violente émulation avec laquelle elles aspirent à des dons plus parfaits, et à de nouveaux effets de la grâce. D'un côté elle désirait se retirer de tout ce

qui est sensible, pour s'élever à la suprême et continuelle union avec la Divinité, sans aucun empêchement et sans aucune entremise des créatures, imitant les compréhenseurs, et se rapprochant plus encore de l'état de son très-saint Fils lorsqu'il vivait sur la terre, en tout ce qui n'était point jouir de la vision béatifique, que l'âme de notre adorable Sauveur avait par l'union hypostatique. Et quoique cela ne fût pas possible à la divine Mère, il semble néanmoins que l'éminence de sa sainteté et l'excellence de son amour demandassent tout ce qui était immédiat à l'état de compréhenseur. D'un autre côté, l'amour qu'elle avait pour l'Église et le soin de secourir les fidèles dans toutes leurs nécessités, l'attiraient : car sans cet office de Mère de famille, on eût dit que les caresses et les faveurs du Très-Haut ne la satisfaisaient pas pleinement. Et comme il fallait du temps pour se livrer à ces occupations de Marthe, elle réfléchissait sur les moyens de les concilier avec le rôle de Marie, sans manquer ni aux unes ni à l'autre.

533. Le Très-Haut donna lieu à cet embarras de sa bienheureuse Mère, afin que le nouvel état qui lui avait été préparé par sa toute-puissance fût une faveur plus précieuse. Et pour l'en prévenir sa divine Majesté lui dit : « Mon Épouse et ma bien-aimée, les « peines et les désirs de votre très-ardent amour « ont blessé mon cœur, et par la vertu de ma droite « je veux faire en vous une œuvre qui ne s'est faite « et qui ne se fera jamais à l'égard d'aucune nation, « parce que vous êtes unique et choisie pour mes

« délices entre toutes mes créatures. J'ai préparé pour « vous seule un état et un lieu solitaire où je vous « nourrirai par ma divinité comme les bienheureux, « quoique d'une manière différente; vous y jouirez « de ma vue continuelle et de mes embrassements « dans la solitude, dans le repos et dans la tranquil- « lité, sans que les créatures et votre condition de « voyageuse vous gênent. De cette demeure vous « prendrez librement votre essor pour vous élever à « travers les espaces infinis que votre très-ardent « amour demande, pour s'étendre sans mesure et « sans limite; de là aussi vous descendrez vers ma « sainte Église, dont vous êtes la Mère, et chargée de « mes trésors vous les départirez à vos frères, les dis- « tribuant selon votre volonté dans leurs nécessités et « dans leurs afflictions, afin que par vous ils reçoivent « le remède. »

534. C'est là le bienfait dont j'ai fait mention dans le chapitre précédent, et que l'évangéliste saint Jean a mystérieusement exprimé par ces paroles : *La femme s'enfuit dans le désert où Dieu lui avait préparé une retraite pour y être nourrie pendant mille deux cent soixante jours* (1). Et il ajoute plus loin : *Que deux ailes d'un grand aigle lui furent données, afin qu'elle s'envolât dans le désert où elle est nourrie*, etc. (2). Il est bien difficile qu'étant ignorante comme je suis, je puisse bien me faire entendre dans l'explication de ce mystère, parce qu'il contient plusieurs effets surna-

(1) Apoc., XII, 6. — (2) *Ibid.*, 14.

turels qui, sans exemple chez aucune créature, se sont produits dans les puissances de notre seule Reine l'auguste Marie, pour qui Dieu réserva cette merveille; et puisque la foi nous enseigne que nous ne pouvons mesurer sa toute-puissance incompréhensible, il est juste d'avouer qu'il a pu faire envers elle beaucoup plus que nous ne saurions comprendre, et qu'on ne lui doit refuser que ce qui renferme en soi une contradiction évidente. Quant à ce qui m'a été découvert afin que je l'écrive, je n'y trouve, supposé que je l'entende, rien qui répugne, rien qui empêche que cela ne soit comme je le connais; seulement les termes propres me manquent pour l'exprimer.

535. Or, je dis qu'après les batailles et les victoires que notre invincible Reine gagna contre le grand dragon et ses démons, Dieu l'éleva à un état dans lequel il lui manifesta la divinité, non par une vision intuitive, comme aux bienheureux, mais au moyen des espèces créées, par une autre vision distincte, que dans tout le cours de cette histoire j'ai appelée vision abstractive, parce qu'elle ne dépend point de la présence réelle de l'objet, et que cet objet infini n'excite point l'entendement par lui-même comme présent, mais par d'autres espèces qui le représentent tel qu'il est en lui-même, quoiqu'il soit absent, en la manière que Dieu pourrait me communiquer par infusion toutes les idées et toutes les images nécessaires pour me représenter Rome telle qu'elle est en elle-même. La bienheureuse Marie avait déjà eu cette vision de la Divinité dans le cours de sa vie, comme je l'ai souvent

répété dans cette histoire; mais, quoiqu'en substance elle ne fût point nouvelle pour elle, puisqu'elle l'eut à l'instant de sa conception (comme on l'a vu en son lieu), elle fut ici néanmoins nouvelle par deux conditions particulières : l'une, qu'elle fut dès ce jour-là continuelle et permanente jusqu'à ce que l'auguste Vierge mourût et passât à la vision béatifique, tandis que les autres fois elle n'avait été que passagère; l'autre, qu'elle devint dès lors plus vive et plus complète, parce que ce bienfait fut accordé à la divine Mère à un degré plus sublime, plus admirable, plus excellent et au-dessus de toute règle et de toute pensée créée.

536. Pour cette nouvelle faveur, toutes ses puissances furent retouchées par le feu du sanctuaire, et c'étaient de nouveaux effets de la Divinité par lesquels elle fut illustrée et élevée au-dessus d'elle-même; et comme ce nouvel état participait à celui où se trouvent les bienheureux, et qu'en même temps il en différait; il faut que l'on sache en quoi consistaient la ressemblance et la différence. La ressemblance était, que la très-pure Marie regardait le même objet de la Divinité et des attributs divins dont les compréhenseurs jouissent par une possession assurée, et le connaissait même plus qu'eux tous. La différence consistait en trois choses : la première, en ce que les bienheureux voient Dieu face à face et par une vision intuitive, tandis que celle de l'auguste Vierge était abstractive, comme je l'ai dit; la seconde, en ce que les saints dans la patrie ne peuvent accroître le degré de la

vision béatifique ni de la jouissance essentielle, qui constituent la gloire de l'entendement et de la volonté; tandis que la très-pure Marie, en la vision abstractive qu'elle avait comme voyageuse, n'eut ni terme ni mesure: elle croissait chaque jour en la connaissance des attributs infinis et de l'être de Dieu; c'est pourquoi les ailes de l'aigle lui furent données, afin qu'elle volât toujours plus haut dans les espaces incommensurables de la Divinité, où il y a de plus en plus à connaître infiniment sans aucune qui borne les limite.

537. La troisième différence consistait en ce que les saints ne peuvent ni souffrir ni mériter ce qui n'est pas compatible avec leur état, tandis qu'en celui où était notre Reine, elle souffrait et méritait comme voyageuse. S'il en eût été autrement, le bienfait n'aurait pas été si grand et si estimable pour elle et pour l'Église, car les œuvres et les mérites de cette grande Dame, dans cet état de grâce et de sainteté éminente, furent pour tous d'un prix extraordinaire. Elle était un spectacle nouveau et admirable pour les anges et pour les saints, et comme une image vivante de son très-saint Fils; car en qualité de Reine et de Maîtresse elle avait le pouvoir de distribuer les trésors, de la grâce, et en même temps elle les augmentait par ses mérites ineffables. Elle n'était point dans l'état des compréhenseurs; mais elle occupait parmi les voyageurs une place si voisine de celle qu'occupait notre Sauveur Jésus-Christ lorsqu'il vivait en ce monde, qu'encore que par rapport à lui elle fût voyageuse

quant à l'âme et quant au corps, étant comparée avec les autres voyageurs, elle ressemblait plutôt aux bienheureux.

538. Cet état où se trouvait la sainte Vierge demandait qu'il y eût dans l'harmonie de ses sens un nouvel ordre, et pour l'exercice de ses facultés naturelles un nouveau mode d'action entièrement analogue; aussi le Très-Haut changea-t-il celui qu'elle avait eu jusqu'alors, et cela de la manière qui suit : Toutes les espèces ou images des créatures que les sens avaient transmises à l'entendement de la bienheureuse Marie, furent effacées de son âme, quoiqu'elle ne reçût (comme je l'ai dit dans cette troisième partie) des espèces et des images sensitives que celles qui étaient absolument nécessaires pour l'exercice de la charité et des autres vertus. Néanmoins, comme elles avaient quelque chose de terrestre, et qu'elles étaient entrées dans son entendement par les organes sensitifs du corps, le Seigneur les lui ôta, la délivrant et la purifiant de toutes ces images et de toutes ces espèces. Et pour remplacer celles qu'elle devait recevoir à l'avenir suivant l'ordre naturel des facultés sensitives et même intellectuelles, le Seigneur répandit dans la partie supérieure de son entendement d'autres espèces plus pures et plus immatérielles, au moyen desquelles elle entendait et connaissait les choses d'une manière plus sublime.

539. Les savants pénètreront facilement cette merveille. Et pour me faire mieux comprendre de tous, je ferai remarquer que lorsque nous usons des cinq

sens corporels extérieurs par lesquels nous entendons, nous voyons et nous goûtons, nous recevons de l'objet que nous sentons certaines impressions qui se transmettent à une autre puissance intérieure et physique, qu'on appelle sens commun, imagination, fantaisie ou faculté estimative; que là ces impressions se combinent et se réunissent, afin que ce sens commun vérifie ou sente tout ce qui est entré par les cinq sens extérieurs, puisqu'elles y restent en dépôt comme dans un magasin commun à toutes; et jusqu'ici nous sommes semblables en cela aux animaux, sauf quelques différences. Lorsque chez nous, qui sommes raisonnables, ces impressions ou espèces ont été mises en dépôt ou sont entrées dans le sens commun, dans l'imagination, notre entendement s'en sert pour agir selon l'ordre que nos puissances ont naturellement, et le même entendement produit d'autres espèces spirituelles ou immatérielles, par une opération qui leur fait donner le nom d'entendement agissant; et c'est par ces espèces spirituelles ou idées, qu'il tire de son propre fonds, qu'il connaît et perçoit naturellement ce qui entre par les sens. C'est pourquoi les philosophes disent qu'il faut que notre entendement, pour percevoir, s'adresse à la fantaisie, et qu'il l'explore pour y puiser les espèces de ce qu'il doit percevoir, selon l'ordre naturel des puissances, parce que l'âme est unie au corps, dont elle dépend en ses opérations.

540. Mais chez la bienheureuse Marie arrivée à l'état dont je parle, cet ordre ne se gardait pas en

tout, attendu que le Seigneur établit miraculeusement en elle pour l'entendement un autre mode d'action, indépendant de la fantaisie et du sens commun. Ainsi, au lieu des espèces que son entendement devait naturellement tirer des objets sensibles qui entraient par les sens, le Très-Haut lui en communiquait d'autres qui les représentaient d'une manière plus relevée; quant à celles qu'elle acquérait par les sens, elles s'arrêtaient dans l'imagination, sans que l'entendement agissant opérât par leur moyen, car il était en même temps illustré par les espèces surnaturelles qui lui étaient infuses. Notre grande Reine ne se servait de celles qu'elle recevait dans le sens commun qu'autant qu'il le fallait pour sentir et souffrir les douleurs, les afflictions et les peines sensibles. De sorte qu'il se reproduisit en réalité dans ce temple de l'auguste Marie ce qui arriva dans celui qui en était la figure: c'est que l'on taillait et achevait de polir toutes les pierres hors du temple, où l'on n'entendit ni marteau, ni cognée, ni le bruit d'aucun instrument (1). Les animaux étaient aussi égorgés et offerts en sacrifice sur l'autel qui était hors du sanctuaire (2); et dans ce saint lieu on n'offrait que l'holocauste de l'encens et des parfums qui brûlaient dans le feu sacré (3).

541. Ce mystère s'exécutait en notre grande Reine, car c'était dans la partie inférieure des sens de son âme qu'elle taillait les pierres des vertus qui regar-

(1) III Reg., VI, 7. — (2) Exod., XL, 27. — (3) Levit., VI, 12.

daient l'extérieur. Dans le vestibule des sens communs, elle faisait le sacrifice des peines, des douleurs et des tristesses qu'elle éprouvait pour les enfants de l'Église et dans leurs tribulations. Et dans le Saint des saints des puissances de l'entendement et de la volonté, elle n'offrait que le parfum de sa contemplation et de la vision de la Divinité, et le feu de son incomparable amour. Les espèces qui entraient par les sens n'étaient pas proportionnées à tout cela, car elles représentaient les objets d'une manière plus terrestre et avec le bruit propre à leurs opérations; c'est pour cette raison que le pouvoir divin éloigna ces espèces, et les remplaça par d'autres infuses et surnaturelles des mêmes objets; mais elles étaient plus pures, pour servir à la contemplation de la vision abstractive de la Divinité, et pour accompagner dans l'entendement de la bienheureuse Vierge celles qu'elle avait de l'être de Dieu, qu'elle regardait incessamment, et qu'elle aimait dans le repos, dans la tranquillité et dans la sérénité d'une paix inviolable.

542. Ces espèces infuses dépendaient de l'être de Dieu, car elles représentaient en Dieu toutes choses à l'entendement de l'auguste Marie, comme le miroir représente aux yeux tout ce qu'on y met devant, de telle sorte qu'ils l'aperçoivent sans se détourner, pour regarder l'objet en lui-même. C'est ainsi qu'elle connaissait en Dieu toutes choses, ce que les enfants de l'Église demandaient, ce dont ils avaient besoin, ce qu'elle devait faire pour eux selon les peines qu'ils souffraient, et tout ce que la volonté divine ordonnait

à cet égard, afin qu'elle s'accomplît sur la terre comme au ciel, vue dans laquelle la bienheureuse Vierge demandait et obtenait tout du Seigneur. Le Tout-Puissant excepta de cette manière d'entendre et d'agir les œuvres que la divine Mère devait faire pour obéir à saint Pierre et à saint Jean, et quelquefois aux autres apôtres. Elle-même demanda cette exception au Seigneur, pour ne pas interrompre l'obéissance, qui lui était si chère, et pour faire comprendre que par cette vertu l'on connaît la volonté de Dieu avec tant de certitude et d'assurance, que celui qui obéit n'a pas besoin de recourir à d'autres moyens pour la connaître; il n'a qu'à savoir si c'est son supérieur qui lui commande telle chose : car alors c'est sans doute ce que Dieu lui ordonne, ce qui lui est convenable, et ce que sa divine Majesté veut.

543. Pour tout le reste, en dehors de cette obéissance, qui s'étendait à l'usage de la sainte communion, l'entendement de la bienheureuse Marie ne dépendait point du commerce des créatures sensibles ni des images qu'elle en pouvait recevoir par les sens. Elle en fut entièrement délivrée, et se trouva dans la solitude intérieure, où elle jouissait de la vue abstractive de la Divinité, sans l'interrompre jamais, qu'elle dormît ou qu'elle veillât, qu'elle travaillât ou qu'elle fût en repos, et sans avoir besoin de raisonnements et de réflexions pour découvrir ce qui était de la plus haute perfection et le plus agréable au Seigneur, de même que les nécessités de l'Église, le temps et la

manière d'y pourvoir. Elle connut tout cela par la vue de la Divinité, comme les bienheureux par celle qu'ils ont. Et comme ce qu'ils connaissent le moins est ce qui regarde les créatures, de même notre grande Reine, outre ce qui concernait l'état de la sainte Église, son gouvernement et celui de toutes les âmes, connaissait comme principal objet les mystères incompréhensibles de la Divinité plus que tous les anges et que tous les saints ensemble. Ce fut là le pain et l'aliment de vie éternelle dont elle fut nourrie dans cette solitude que le Seigneur lui avait préparée. De cette heureuse retraite elle prenait soin de l'Église sans se troubler, prévoyait tout sans inquiétude, et s'occupait sans se distraire, étant en tout remplie de Dieu, revêtue au dedans et au dehors de l'or très-pur de la Divinité, entièrement plongée et abîmée dans cet océan incompréhensible, et pourtant toujours attentive aux besoins et au salut de tous ses enfants, car sans cette sollicitude sa charité maternelle n'aurait pas été pleinement satisfaite.

544. C'est pour cela que les deux ailes d'un grand aigle lui furent données, avec lesquelles elle s'éleva si haut, qu'elle arriva à la solitude et à l'état où jamais n'a pu atteindre ni la pensée des hommes ni la pensée des anges; elle reçut aussi ces deux ailes, afin qu'elle descendit de cette haute demeure, et qu'elle volât au secours des mortels, non d'un vol mesuré, mais d'un vol prompt et rapide. O prodige de la toute-puissance de Dieu! O merveille inouïe qui manifeste de la sorte sa grandeur infinie! Les paroles

me manquent, ma raison s'arrête devant un si profond mystère, dont la considération dépasse la portée de mon esprit. Heureux siècle d'or de la primitive Église, qui jouit d'un si grand bien! Ah! que nous serions heureux nous-mêmes si nous parvenions à mériter que le Seigneur renouvelât dans nos temps calamiteux ces prodiges et ces merveilles par sa bienheureuse Mère au degré possible, et dans la mesure de nos nécessités et de nos misères!

545. On appréciera mieux le bonheur de ce siècle et la manière d'agir de l'auguste Marie dans l'état dont je parle, si on l'observe dans divers faits qui se passèrent en certaines âmes qu'elle gagna au Seigneur. Pour citer un exemple, je dirai qu'il y avait à Jérusalem un homme fort connu parmi les Juifs à cause de la distinction de son rang et de son esprit, qui avait quelques vertus morales, mais qui du reste était fort zélé pour sa vieille loi, comme l'avait été saint Paul, et fort opposé à la doctrine et à la loi de notre Sauveur Jésus-Christ. La très-pure Marie connut cela dans le Seigneur, qui par les prières de sa divine Mère avait préparé la conversion de cet homme. Et elle désirait vivement qu'il entrât dans le chemin de la vie et du salut, à cause de la bonne opinion qu'elle en avait. Elle le demanda au Très-Haut avec toute la ferveur de son ardente charité, et sa divine Majesté le lui accorda. Avant que notre grande Reine fût parvenue à l'état dont je parle, elle eût consulté la prudence et la très-sublime lumière qu'elle avait pour chercher les moyens propres à convertir cette âme;

mais elle n'eut pas besoin ici de cette consultation, il lui suffit de regarder le Seigneur, dans lequel elle découvrait par son application tout ce qu'elle devait faire.

546. Elle connut que cet homme viendrait vers elle par le moyen de la prédication de saint Jean, et qu'il fallait qu'elle dît au saint d'aller prêcher en quelque endroit où ce Juif pût l'entendre. L'évangéliste fit ce qu'elle souhaitait, et en même temps l'ange gardien de cette âme lui inspira la pensée d'aller voir la Mère du Crucifié, dont tout le monde louait la charité, la modestie et la douceur. Cet homme ne devina pas alors le bien spirituel qui lui pouvait résulter de cette visite, car il n'avait point la lumière divine pour le connaître; mais, sans songer à cette fin, il résolut d'aller voir notre auguste Reine par une curiosité humaine, désirant savoir par lui-même quelle était cette femme si estimée de tous. Il se rendit auprès de la bienheureuse Marie, et à peine l'eut-il vue et eut-il entendu les paroles qu'elle lui adressa avec une prudence toute céleste, qu'il fut tout changé, tout renouvelé! Il se prosterna aux pieds de la divine Mère, reconnaissant Jésus-Christ pour le Rédempteur du monde, et demandant son baptême. Il le reçut incontinent de la main de saint Jean; et au moment où l'apôtre prononçait la formule de ce sacrement, le Saint-Esprit vint sous une forme visible sur le catéchumène, qui devint un homme d'une grande sainteté. La très-pure Marie fit un cantique de louange au Seigneur pour ce bienfait.

547. Il y eut aussi une femme de Jérusalem qui, après avoir reçu le baptême abjura la foi, ayant été trompée du démon par le moyen d'une sorcière sa parente. Notre charitable Reine eut connaissance de la chute de cette âme, parce qu'elle la découvrit dans le Seigneur. Affligée de cet événement, elle travailla à la conversion de cette femme par beaucoup d'exercices, de larmes et de prières; mais la conversion est toujours plus difficile pour ceux qui s'éloignent volontairement du chemin de la vie éternelle après avoir commencé à y marcher. Néanmoins les prières de l'auguste Marie obtinrent le remède de cette âme séduite par le serpent. Ensuite cette charitable Reine connut qu'il fallait que l'évangéliste lui adressât quelques exhortations et tâchât de lui faire connaître son péché. Saint Jean le fit, et cette femme l'écouta avec beaucoup de docilité, se confessa à lui et recouvra la grâce. La bienheureuse Vierge lui donna de son côté plusieurs avis, afin qu'elle y persévérât et qu'elle résistât au démon.

548. En ce temps-là Lucifer et ses démons n'osaient point inquiéter l'Église dans Jérusalem, car ils craignaient de s'en approcher, à cause de la présence de notre puissante Reine; sa vertu les terrifiait et les éloignait. C'est pour cette raison qu'ils résolurent d'aller du côté de l'Asie, où saint Paul et quelques autres apôtres prêchaient, et entreprirent d'enlever quelques fidèles dans leurs filets. Ils en pervertirent plusieurs, et s'efforcèrent de les faire apostasier et de s'en servir pour troubler ou empêcher la prédica-

tion. Notre très-zélée Princesse connut en Dieu ces machinations du dragon infernal, et pria sa divine Majesté d'y remédier, s'il était convenable d'en prévenir les suites. Il lui fut répondu d'agir elle-même comme Mère et comme Reine et Maîtresse de tout ce qui est créé, et qu'elle avait trouvé grâce aux yeux du Très-Haut. Avec cette permission du Seigneur elle se revêtit d'une force invincible, et comme la fidèle épouse qui se lève du lit nuptial ou du trône de son époux, et prend ses propres armes pour le défendre contre ceux qui prétendent l'insulter, de même notre auguste Dame, avec les armes du pouvoir divin, se leva contre le dragon, lui arracha la proie qu'il allait dévorer, l'accablant sous le poids de son autorité et de ses vertus, et lui enjoignant de se précipiter de nouveau dans l'abîme. Et ce que la bienheureuse Marie ordonna fut exécuté. Je pourrais rapporter une infinité d'autres événements de ce genre entre les merveilles qu'elle opéra, mais ceux-là suffiront pour faire connaître l'état auquel elle était élevée, et la manière dont elle y agissait.

549. Pour compléter ce récit par un renseignement précieux, nous devons calculer l'âge qu'avait la sainte Vierge lorsqu'elle reçut ce bienfait, en résumant ce qui a été marqué en d'autres chapitres. Quand elle se rendit de Jérusalem à Éphèse, elle avait cinquante-quatre ans trois mois et vingt-six jours; et ce fut l'an 40 de la naissance du Sauveur, le 6 janvier. Elle demeura deux ans et demi à Éphèse, et revint à Jérusalem le 6 juillet de l'an 42, à l'âge

de cinquante-six ans et dix mois. Le premier concile dont j'ai parlé fut tenu par les apôtres, deux mois après que notre Reine fut retournée d'Éphèse à Jérusalem, de sorte que dans le temps de ce concile elle accomplit sa cinquante-septième année. Puis eurent lieu les combats qu'elle soutint contre les démons, et les triomphes qu'elle remporta sur eux ; ensuite elle passa à l'état que j'ai décrit, entrant en sa cinquante-huitième année, quarante-deux ans et neuf mois après la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ. Elle resta dans cet état pendant les mille deux cent soixante jours dont saint Jean fait mention au chapitre douzième de l'Apocalypse, pour passer bientôt à celui que je dirai dans la suite.

Instruction que la Reine du ciel m'a donnée.

550. Ma fille, il n'y a aucun des mortels qui puisse se disculper, s'il ne perfectionne sa vie à l'imitation de celle de mon très-saint Fils et de la mienne, puisque nous leur avons fourni l'exemple et le modèle où ils peuvent tous trouver de quoi imiter chacun dans son état ; ainsi ils n'ont point d'excuse s'ils ne deviennent parfaits à la vue de leur Dieu incarné, qui s'est rendu le Maître de la sainteté pour tous. Mais sa divine volonté choisit quelques âmes et les sépare de l'ordre commun, afin que le fruit de son

sang profite davantage en elles, que l'imitation de sa vie et de la mienne se conserve plus parfaite, et que la bonté, la toute-puissance et la miséricorde divine se manifestent avec éclat dans l'Église. Et lorsque les âmes choisies pour de telles fins correspondent au Seigneur avec un fidèle et fervent amour, ce n'est que par une ignorance toute terrestre que les autres peuvent s'étonner que le Seigneur se montre si libéral envers elles, et si puissant à leur faire des faveurs qui surpassent la pensée humaine. Ceux qui les mettent en doute veulent priver Dieu de la gloire qu'il prétend avoir en ses œuvres, et présument de les mesurer et de les régler d'après l'étroitesse et la bassesse de l'esprit humain, qui chez de pareils incrédules est d'ordinaire et plus dépravé et plus obscurci par les péchés.

551. Et si les âmes choisies de Dieu sont elles-mêmes si grossières que de douter de ses bienfaits, ou qu'elles ne se disposent point à les recevoir et à en user avec la prudence et avec l'estime que les œuvres du Seigneur méritent, il est certain que sa divine Majesté est plus offensée par ces âmes à qui elle a distribué tant de dons et tant de talents, que par les autres qui n'ont pas été aussi favorisées. Le Seigneur ne veut pas qu'on méprise le pain des enfants et qu'on le donne aux chiens (1), ni que l'on jette les perles devant ceux qui les foulent aux pieds (2), parce que ces bienfaits d'une grâce parti-

(1) Matth., xv, 26. — (2) Matth., vii, 6.

culière sont ce qu'il réserve par sa très-haute providence, et la partie principale du prix de la rédemption du genre humain. Sachez donc, ma très-chère fille, que les âmes qui se laissent abattre par peu de confiance dans les événements contraires à leurs inclinations ou fort difficiles, commettent cette faute; et celles qui par une fausse humilité empêchent que le Seigneur ne se serve d'elles comme d'instruments de sa puissance pour tout ce qui est de son bon plaisir, y tombent aussi. Cette faute est encore plus blâmable lorsqu'elles ne veulent point reconnaître et glorifier Jésus-Christ en ces œuvres pour éviter les peines qui pourraient leur en résulter, et ce que le monde dira de choses qu'il trouvera étranges. De sorte qu'elles ne veulent servir le Seigneur et ne faire sa volonté qu'en ce qui s'accorde avec la leur. Si elles doivent pratiquer un acte de vertu, ce doit être avec de certaines commodités; si elles doivent aimer, ce doit être dans la tranquillité qu'elles souhaitent; si elles doivent croire et estimer ces bienfaits, ce doit être en jouissant des caresses et des consolations. Mais lorsqu'il faut essuyer quelque affliction, ou souffrir quelque chose pour Dieu, aussitôt elles se plaignent, elles s'impatientent, elles s'attristent; de sorte que le Seigneur se trouve frustré de ses désirs, et qu'elles deviennent incapables de ce qui est le plus parfait dans les vertus.

552. Tout cela est un défaut de prudence, de science et d'amour véritable, qui rend ces âmes inutiles à elles-mêmes et aux autres. Car elles se ré-

cherchent plutôt elles-mêmes que Dieu, et se gouvernent plus par leur amour propre que par l'amour divin; elles commettent tacitement une grande témérité, puisqu'elles veulent gouverner Dieu, et même le reprendre; elles disent qu'elles feraient pour lui de grandes choses, mais à telles et telles conditions, sans lesquelles elles ne peuvent les entreprendre : ne voulant point hasarder leur réputation ou leur repos, fût-ce pour le bien commun et pour la plus grande gloire de Dieu. Et comme elles ne le disent point si nettement, elles s'imaginent qu'elles ne commettent point cette faute si téméraire, que le démon leur cache, afin qu'elles l'ignorent lorsqu'elles s'en rendent coupables.

553. Or, ma fille, afin que vous ne tombiez pas dans cette infidélité monstrueuse, il faut que vous considériez avec discernement ce que vous écrivez et connaissez de moi, comme je veux que vous l'imitiez. Je ne pouvais tomber dans ces fautes, et néanmoins mes prières et mes soins continuels étaient pour porter le Seigneur à gouverner toutes mes actions par sa seule volonté, et à ne me laisser que la liberté de faire ce qui lui était le plus agréable, et pour cela je tâchais d'oublier toutes les créatures. Vous êtes sujette à pécher, et vous savez combien de piéges le dragon vous a tendus par lui-même et par les créatures pour vous y faire tomber; cela étant, il est juste que vous demandiez sans cesse au Tout-Puissant de vous gouverner dans vos actions, et que vous fermiez si bien les portes de vos sens, qu'il ne passe

dans votre intérieur aucune image des choses terrestres. Renoncez donc au droit de votre libre arbitre, et cédez-le à la volonté de votre Seigneur et à la mienne. Lorsqu'il faudra que vous ayez avec les créatures le commerce auquel la loi divine et la charité vous obligent, n'en prenez que ce qui est indispensable; ensuite priez le Seigneur qu'il efface de votre intérieur toutes les espèces de ce qui n'est pas nécessaire. Examinez toutes vos actions, toutes vos paroles et toutes vos pensées avec Dieu, avec moi, ou avec vos anges, puisque nous sommes toujours avec vous; et aussi avec votre confesseur, si vous le pouvez; car sans cela tout ce que vous faites et tout ce que vous déterminez vous doit être suspect et paraître dangereux, et, en le comparant avec ma doctrine, vous saurez si vous vous en éloignez ou si vous vous y conformez.

554. Sur tout et pour tout, ne perdez jamais de vue l'être de Dieu, puisque la foi et la lumière que vous avez reçue sur cette vertu vous servent pour cela. Et comme ce doit être là votre dernière fin, je veux que dès cette vie mortelle vous commenciez à y parvenir, en la manière qui vous est maintenant possible avec le secours de la grâce. Or, pour cela, il est déjà temps que vous dissipiez les vaines appréhensions avec lesquelles le démon prétend vous embarrasser et vous empêcher de donner une ferme créance aux bienfaits et aux faveurs du Seigneur. Décidez-vous donc à être forte et prudente en cette foi et en cette confiance, et abandonnez-vous entiè-

rement au bon plaisir de sa divine Majesté, afin qu'elle fasse en vous et de vous tout ce qu'il lui plaira.

CHAPITRE IX.

Le commencement qu'eurent les évangélistes et leurs évangiles. — La part qu'y prit la bienheureuse Vierge. — Elle apparut à saint Pierre à Antioche et à Rome. — Autres semblables faveurs qu'elle fit à quelques autres apôtres.

555. J'ai déclaré, autant qu'il m'a été permis, l'état où se trouva notre grande Reine après le premier concile des apôtres, et après les victoires qu'elle remporta sur le dragon infernal et sur ses démons. Et quoiqu'on ne puisse réduire en abrégé les merveilles qu'elle opéra en ces temps et en tous les autres, j'ai reçu une lumière pour écrire entre toutes ces œuvres admirables le commencement qu'eurent les évangélistes et leurs Évangiles, la part qu'y prit la bienheureuse Vierge, la sollicitude avec laquelle elle dirigeait les apôtres absents, et la manière miraculeuse avec laquelle elle le faisait. En la seconde partie et en plusieurs endroits de cette histoire, il a été dit que la divine Mère eut connaissance de tous les mystères de la loi de grâce, des Évangiles et des

Écritures saintes qu'on y écrirait pour l'établir. Elle fut confirmée à diverses reprises dans cette science, spécialement lorsqu'elle monta au ciel avec son très-saint Fils, le jour de l'Ascension. Et dès ce jour-là, sans en omettre aucun, elle fit en se prosternant une prière particulière, afin que le Seigneur éclairât de sa divine lumière les saints apôtres et les écrivains sacrés, et qu'il leur ordonnât de prendre la plume quand le moment le plus opportun serait arrivé.

556. Après cela, lorsque cette auguste Reine fut transportée dans le ciel, et qu'elle en descendit avec l'Église qui lui fut remise (comme je l'ai rapporté au chapitre VIe de ce livre), le Seigneur, voulant qu'en qualité de Maîtresse de l'Église elle présidât à ce travail, lui manifesta qu'il était déjà temps de commencer à écrire les saints Évangiles. Mais, dans sa profonde humilité et avec sa circonspection admirable, elle obtint du même Seigneur qu'elle ne remplirait cette mission que par l'entremise de saint Pierre, comme étant son vicaire et le chef de l'Église, et qu'il l'assisterait de sa divine lumière dans une affaire d'une si haute importance. Le Très-Haut lui accorda tout ce qu'elle souhaitait; et lorsque les apôtres se réunirent dans ce concile, dont saint Luc fait mention au chapitre quinzième des Actes (1), après qu'ils eurent résolu les doutes qui s'étaient élevés sur la circoncision, comme je l'ai rapporté dans

(1) Act., XV, 6.

le chapitre sixième de ce livre, saint Pierre exposa à toute l'assemblée qu'il fallait écrire les mystères de la vie de notre Sauveur Jésus-Christ, afin qu'on les enseignât tous dans l'Église sans différence et sans contradiction, et que par cette lumière on abrogeât la loi ancienne et l'on établît la nouvelle.

557. Saint Pierre avait communiqué ce dessein à la Mère de la sagesse. Et après que tous les membres du concile l'eurent approuvé, ils invoquèrent le Saint-Esprit, afin qu'il désignât ceux des apôtres et des disciples qui devaient être chargés d'écrire la vie du Sauveur. Bientôt une lumière du ciel descendit sur l'apôtre saint Pierre, et l'on entendit une voix qui disait : *Que le pontife et le chef de l'Église en désigne quatre pour écrire les œuvres et la doctrine du Sauveur du monde*. L'apôtre et tous les autres se prosternèrent le visage contre terre, et rendirent des actions de grâces au Seigneur pour cette faveur ; et après qu'ils se furent tous relevés, saint Pierre dit : « Notre très-cher frère Matthieu commencera dès « maintenant à écrire son Évangile au nom du Père, « et du Fils, et du Saint-Esprit. Marc sera le second « qui écrira aussi l'Évangile au nom du Père, et du « Fils, et du Saint-Esprit. Que Luc soit le troisième « qui écrive au nom du Père, et du Fils, et du « Saint-Esprit. Que notre très-cher frère Jean soit « le quatrième et le dernier qui écrive aussi les « mystères de notre Sauveur au nom du Père, et du « Fils, et du Saint-Esprit. » Le Seigneur confirma cette nomination par la même lumière qui s'arrêta

sur saint Pierre jusqu'à ce qu'il l'eût faite, et elle fut acceptée de ceux qui avaient été désignés.

558. Quelques jours après saint Matthieu détermina d'écrire son Évangile, qui fut le premier. Il était une nuit en oraison, renfermé dans une chambre de la maison du Cénacle, implorant les lumières du Seigneur pour commencer son histoire, lorsque la bienheureuse Marie lui apparut sur un trône magnifique et tout resplendissant, sans que les portes de la chambre où l'apôtre priait se fussent ouvertes. A la vue de la Reine du Ciel, il se prosterna avec une sainte crainte. Cette grande Dame lui ordonna de se lever, ce qu'il fit, en la priant de le bénir; puis l'auguste Vierge lui dit : « Matthieu, mon serviteur, le « Tout-Puissant m'envoie avec sa bénédiction, afin « que vous commenciez avec elle le saint Évangile, « que par un heureux sort vous devez écrire. Son « divin Esprit vous assistera pour cela, et je le prierai « de le faire avec toute l'ardeur de mon âme. Mais « il n'est pas convenable que vous disiez de moi autre « chose que ce qui est indispensable pour manifester « l'incarnation et les mystères du Verbe incarné, et « pour établir sa sainte foi dans le monde comme le « fondement de l'Église. Et cette foi étant établie, « d'autres siècles viendront dans lesquels le Très-« Haut donnera connaissance aux fidèles des mystères « et des bienfaits que son puissant bras a opérés « envers moi, et qu'il manifestera lorsqu'il le jugera « à propos. » Saint Matthieu promit d'obéir à cet ordre de notre Reine; et tandis qu'il la consultait

sur le plan de son Évangile, le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme visible, et il commença à l'écrire sous les yeux de la même Reine, dans l'ordre qu'il a suivi. La bienheureuse Marie disparut, et saint Matthieu poursuivit l'histoire, quoiqu'il l'ait ensuite achevée en Judée; il l'écrivit en langue hébraïque, l'an 42 du Seigneur.

559. L'évangéliste saint Marc écrivit son Évangile quatre années après, et ce fut l'an 46 de la naissance de Jésus-Christ; il l'écrivit aussi en hébreu, et en Palestine. Lorsqu'il voulut commencer à l'écrire il pria son ange gardien de faire savoir son dessein à la Reine du ciel, et de la supplier de le favoriser et de lui obtenir la divine lumière dans les choses qu'il devait écrire. La charitable Mère fit cette demande pour lui; et aussitôt le Seigneur commanda aux anges de la porter dans le majestueux appareil qu'ils avaient accoutumé auprès de l'évangéliste, qui persévérait en son oraison. La grande Reine du ciel lui apparut sur un trône entouré de mille splendeurs, et l'évangéliste se prosternant devant le trône, dit : « Mère « du Sauveur du monde, et Maîtresse de tout ce « qui est créé, je suis indigne de cette faveur, « quoique je sois le serviteur de votre très-saint Fils « et le vôtre aussi. » La divine Mère répondit : « Le « Très-Haut, que vous servez et que vous aimez, « m'envoie afin que je vous assure qu'il écoute vos « prières, et que son divin Esprit vous dirigera pour « écrire l'Évangile dont il vous a chargé. » Ensuite elle lui ordonna de ne point écrire les mystères qui

la regardaient, comme elle l'avait fait à saint Matthieu. Et à l'instant le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme visible, au milieu d'une grande splendeur qui enveloppa l'évangéliste et le remplit d'une nouvelle lumière intérieure, et il commença son Évangile en présence de la même Reine. Elle était alors dans la soixante et unième année de son âge. Saint Jérôme dit que saint Marc écrivit à Rome son court Évangile, à la sollicitation des fidèles qui s'y trouvaient; mais je déclare que ce fut une traduction ou une copie de celui qu'il avait écrit en Palestine; et comme les chrétiens qui étaient à Rome n'en avaient encore aucun, il l'écrivit de nouveau dans la langue latine, qui était la romaine.

560. Deux années après, c'est-à-dire l'an 48 du Sauveur, et soixante-trois de la bienheureuse Vierge, saint Luc écrivit son Évangile en langue grecque. Lorsqu'il allait commencer à l'écrire, l'auguste Marie lui apparut comme aux deux autres évangélistes, et il lui représenta que, pour manifester les mystères de l'incarnation et de la vie de son très-saint Fils, il fallait nécessairement déclarer le mode et l'ordre de la conception du Verbe incarné, et d'autres choses qui la concernaient en qualité de Mère naturelle de Jésus-Christ; elle accueillit ses observations, et c'est pour cela que saint Luc s'est plus étendu que les autres évangélistes en ce qu'il a écrit de la très-pure Marie, réservant les secrets et les merveilles qui la regardaient comme Mère de Dieu, ainsi qu'elle-même l'avait ordonné à l'évangéliste. Ensuite le Saint-Esprit

descendit sur lui, et il commença son Évangile en présence de notre grande Reine, selon les lumières spéciales qu'elle lui avait données. Saint Luc resta très-dévot à la divine Maîtresse, et ne laissa jamais s'effacer de son esprit les espèces ou images qui y demeurèrent imprimées après qu'il eut vu cette douce Mère sur le trône et dans la majesté, où elle lui apparut en cette circonstance, de sorte qu'elle lui fut présente pendant toute sa vie. Saint Luc était en Achaïe lorsqu'il eut cette apparition et écrivit son Évangile.

561. Le dernier des quatre évangélistes qui écrivit son Évangile fut l'apôtre saint Jean, en l'année 58 de Jésus-Christ. Il l'écrivit en langue grecque, étant dans l'Asie Mineure, après la glorieuse mort et l'assomption de la bienheureuse Marie, pour combattre les erreurs et les hérésies que le démon commença bientôt à semer (comme je l'ai dit plus haut); elles tendaient principalement à détruire la foi à l'incarnation du Verbe; car comme c'était par ce mystère qu'il avait été humilié et vaincu, Lucifer voulut diriger aussitôt de ce côté les attaques de l'hérésie. C'est pour cette raison que l'évangéliste saint Jean écrivit avec tant de force et de sublimité pour prouver la divinité réelle et véritable de notre Sauveur Jésus-Christ, surpassant en cela les autres évangélistes.

562. Et lorsqu'il résolut de commencer son Évangile, quoique l'auguste Marie fût déjà glorieuse dans le ciel, elle en descendit néanmoins en personne avec

une majesté et une gloire ineffables, accompagnée d'un très-grand nombre d'anges de toutes les hiérarchies; et, apparaissant à saint Jean, elle lui dit : « Jean, mon fils et serviteur du Très-Haut, il est « temps maintenant que vous écriviez la vie et les « mystères de mon très-saint Fils, et que vous don- « niez au monde une connaissance fort distincte de « sa divinité, afin que tous les mortels le connaissent « pour le Fils du Père éternel, et pour vrai Dieu « aussi bien que vrai homme. Quant aux mystères « et aux secrets que vous avez connus de moi, ce « n'est pas maintenant le moment de les écrire et de « les manifester au monde si accoutumé à l'idolâtrie, « de peur que Lucifer ne trouble ceux qui doivent « maintenant recevoir la foi de leur Rédempteur et « de la très-sainte Trinité. Le Saint-Esprit vous assis- « tera en tout, et je veux que vous commenciez à « écrire en ma présence. » L'évangéliste se prosterna devant la Reine du ciel, et il fut rempli du divin Esprit comme les autres. Il se mit aussitôt à écrire son Évangile, favorisé de la douce Mère; il lui demanda sa bénédiction et sa protection. Elle le bénit, et lui promit de le protéger tout le temps qu'il lui restait à vivre; puis elle s'en retourna à la droite de son très-saint Fils. Voilà comment les évangélistes commencèrent leur saint récit, par le moyen et avec l'intervention de la bienheureuse Marie, afin que l'Église reconnaisse avoir reçu tous ces bienfaits de sa main. Je ne pouvais continuer cette histoire sans anticiper la relation des évangélistes.

533. Mais si, dans l'état où notre grande Dame se trouvait après le concile des apôtres, elle vivait d'une vie plus sublime par la science et par la vue abstractive de la Divinité, elle redoublait en même temps ses soins et sa sollicitude pour l'Église, qui étendait de jour en jour ses conquêtes dans l'univers entier. Elle s'appliquait surtout comme une véritable Mère et Maîtresse à subvenir aux nécessités de tous les apôtres, qui faisaient comme une partie de son cœur, où ils étaient tous écrits. Et comme aussitôt après qu'ils eurent tenu ce concile ils s'éloignèrent de Jérusalem, à l'exception de saint Jean et de saint Jacques le Mineur, les seuls qui y restèrent, la compatissante Mère ressentit en leur absence une compassion naturelle à la pensée des fatigues et des peines qu'ils souffraient en la prédication. Elle les suivait avec cette compassion dans leurs voyages, et avec une grande vénération, à cause de la sainteté et dignité qu'ils avaient comme prêtres et apôtres de son très-saint Fils, fondateurs de son Église, prédicateurs de sa doctrine, et comme choisis par la divine sagesse pour de si hauts ministères de la gloire du Très-Haut. Et il fut assurément, en quelque sorte, nécessaire que, pour s'appliquer à tant de choses différentes dans l'étendue de la sainte Église, Dieu élevât cette auguste Reine à l'état qu'elle avait : car dans un autre moins élevé elle n'aurait pu si aisément renfermer dans son cœur tant de soins, et conserver en même temps la tranquillité et la paix intérieure dont elle jouissait.

564. Malgré la connaissance que la bienheureuse Vierge avait en Dieu de l'état de l'Église, elle recommanda de nouveau à ses anges d'être prompts à secourir tous les apôtres et tous les disciples qui prêchaient, et à les consoler dans leurs tribulations, puisque l'activité de leur nature leur permettait cette promptitude, et que rien ne les empêchait de jouir en même temps de la vue de Dieu; et qu'il était si important d'établir l'Église, qu'ils devaient eux-mêmes y contribuer comme ministres du Très-Haut et ouvrages de ses mains. Elle leur recommanda aussi de l'informer de tout ce que les apôtres faisaient, et surtout lorsqu'ils auraient besoin de vêtements, de l'en avertir; car la vigilante Mère voulut se charger de les leur fournir, afin qu'ils fussent tous habillés d'une manière uniforme, comme elle le fit lorsqu'ils sortirent de Jérusalem la première fois pour aller prêcher, ainsi qu'il a été rapporté en son lieu. C'est avec cette très-prudente prévoyance que notre grande Dame prit soin pendant toute sa vie que les apôtres portassent des vêtements semblables, pour la forme et pour la couleur, à ceux dont avait usé son très-saint Fils. Ainsi, elle filait et tissait de ses propres mains leurs tuniques, aidée en cela par ses anges, qu'elle chargeait ensuite de les remettre aux apôtres où ils se trouvaient; et elles étaient pareilles à celles de notre Seigneur Jésus-Christ, dont la divine Mère voulut que les apôtres prêchassent aussi la doctrine et la très-sainte vie par leur mise extérieure. Pour ce qui est de la nourriture, elle les laissa y pourvoir

eux-mêmes par les aumônes qu'ils recevaient et par le travail de leurs mains.

505. Par le même ministère des anges et par ordre de leur grande Reine, les apôtres furent souvent secourus dans leurs voyages, dans leurs tribulations, et dans les dangers auxquels les exposaient les persécutions des Gentils, des Juifs et des démons, qui les irritaient contre les prédicateurs de l'Évangile. Ils les visitaient maintes fois sous une forme visible, leur parlant et les consolant de la part de la bienheureuse Marie. D'autres fois ils le faisaient intérieurement, sans se manifester ; ils les délivraient des prisons ; ils les avertissaient des piéges qu'on leur tendait ; d'autres fois encore ils les conduisaient par les chemins, ils les portaient d'un lieu à un autre où il fallait qu'ils prêchassent, et les instruisaient de ce qu'ils devaient faire selon les temps, les lieux et les nations. Les anges donnaient avis de tout cela à notre auguste Dame, qui à elle seule prenait soin de tous, et travaillait en tous et plus que tous. Il n'est pas possible de rapporter en détail tous les traits de vigilance, de sollicitude, de bonté de cette tendre Mère ; car elle ne laissait passer aucun jour ni aucune nuit sans opérer plusieurs merveilles en faveur des apôtres et de l'Église. En outre, elle leur écrivait fréquemment, et leur transmettait de divines instructions, par lesquelles elle les animait et les remplissait d'une nouvelle consolation et d'un nouveau courage.

566. Mais, ce qui est digne d'une plus grande admiration, c'est que non-seulement elle les visitait

par le moyen des saints anges et par ses lettres, mais elle leur apparaissait encore parfois elle-même, lorsqu'ils l'invoquaient, ou qu'ils se trouvaient dans quelque grande tribulation et dans quelque nécessité pressante. Et quoique cela soit arrivé à l'égard de plusieurs des apôtres (outre les évangélistes dont j'ai parlé), je ne rapporterai ici que les apparitions qu'elle fit à saint Pierre, qui, comme chef de l'Église, eut un plus grand besoin de l'assistance et des conseils de la bienheureuse Marie. Aussi lui envoyait-elle plus souvent ses anges, et le saint envoyait-il à son tour à son auguste Maîtresse ceux qu'il avait en qualité de pontife de l'Église, et lui écrivait-il plus souvent que les autres apôtres. Aussitôt après le concile de Jérusalem, saint Pierre se rendit dans l'Asie Mineure, et s'arrêta à Antioche, où il établit d'abord le siége pontifical. Pour surmonter les difficultés qui se présentèrent à ce sujet, le vicaire de Jésus-Christ se trouva dans un certain embarras et dans une grande affliction dont la bienheureuse Marie eut connaissance, et dans lesquels le saint eut besoin de son secours. Et afin de le lui donner comme il était convenable dans une affaire de cette importance, les anges la portèrent auprès de saint Pierre sur un trône tout brillant de lumière, tel que je l'ai déjà décrit ailleurs. Elle apparut à l'apôtre, qui était en oraison; et lorsqu'il la vit si resplendissante, il se prosterna avec les marques de ferveur qui lui étaient ordinaires. Et, s'adressant à notre grande Dame, il lui dit, le visage baigné de larmes : « D'où me vient ce

« bonheur, à moi pécheur, que la Mère du Rédemp-« teur daigne venir où je suis ? » La grande Maîtresse des humbles descendit du trône sur lequel elle était, et, tempérant les splendeurs qui l'environnaient, elle se mit à genoux, et demanda la bénédiction au pontife de l'Église. Elle ne fit qu'avec lui cet acte, qu'elle n'avait fait à l'égard d'aucun des autres apôtres lorsqu'elle leur apparaissait ; néanmoins, hors de ces apparitions, lorsqu'elle leur parlait naturellement, elle s'agenouillait pour leur demander la bénédiction.

567. Mais comme saint Pierre était vicaire de Jésus-Christ et chef de l'Église, elle en agit d'une autre manière envers lui : elle descendit du trône lumineux qu'elle occupait en Reine, et le vénéra à titre de voyageuse, vivant encore en chair mortelle dans la même Église. Puis, dans un entretien familier, l'auguste Marie et le saint apôtre traitèrent des affaires importantes qu'il fallait résoudre. Il fut décidé, entre autres choses, que l'on commencerait dès lors à célébrer quelques fêtes du Seigneur dans l'Église. Après cela les anges ramenèrent la bienheureuse Vierge d'Antioche à Jérusalem. Et lorsque saint Pierre s'en fut allé à Rome pour y transférer le siége apostolique, comme notre Sauveur l'avait ordonné, elle apparut une seconde fois au même apôtre. Et ils y déterminèrent qu'il instituerait dans l'Église romaine la fête de la naissance de son très-saint Fils, et qu'il ferait célébrer le même jour la Passion et l'institution du très-saint Sacrement, comme l'Église le

fait le Jeudi saint. Longtemps après l'Église institua la fête de l'adorable Sacrement, et en fixa la solennité à un jour particulier, qui serait le premier jeudi après l'octave de la Pentecôte, comme nous la célébrons maintenant. Mais la première fête du très-saint Sacrement, qu'on solennisait le Jeudi saint, fut établie par saint Pierre, aussi bien que celle de la Résurrection, les dimanches, l'Ascension, la Pentecôte, la Nativité de Jésus-Christ, et d'autres coutumes que l'Église romaine observe dès ce temps-là jusqu'à présent. Et tout cela se fit par l'entremise et le conseil de l'auguste Vierge Marie. Après que ces choses furent conclues, saint Pierre vint en Espagne, où il visita quelques églises que saint Jacques avait fondées, et en fonda lui-même d'autres ; ensuite il s'en retourna à Rome.

568. Quelque temps avant la glorieuse mort de la divine Mère, saint Pierre se trouvant à Rome, les ennemis des chrétiens se mirent à les vexer par des tracasseries qui embarrassèrent et affligèrent extrêmement l'apôtre et tous les fidèles. Le vicaire de Jésus-Christ se souvenait des faveurs qu'il avait reçues de la grande Reine de l'univers dans ses tribulations, et sentait dans celle où il se trouvait alors le besoin qu'il avait de ses conseils et de ses encouragements. Il pria les anges de sa garde et de son office de faire connaître sa peine et sa détresse à la bienheureuse Mère, afin qu'elle le favorisât dans cette rencontre par son intercession efficace auprès de son très-saint Fils ; mais le Seigneur, qui connaissait la ferveur et

l'humilité de son vicaire saint Pierre, voulut le satisfaire et le prévenir. C'est pourquoi il ordonna aux saints anges de l'apôtre de le porter à Jérusalem, au lieu où était la très-pure Marie. Les anges exécutèrent à l'instant cet ordre, et portèrent saint Pierre au Cénacle, en présence de leur Reine. Ce bienfait signalé redoubla la ferveur des sentiments de l'apôtre, qui se prosterna devant la divine Mère, versant d'abondantes larmes de joie de voir accomplis les secrets désirs de son cœur. Notre grande Dame le fit se relever, et, se prosternant elle-même, lui dit : « Seigneur, donnez la bénédiction à votre servante, « comme vicaire de Jésus-Christ, mon adorable Fils. » Saint Pierre obéit, et lui donna sa bénédiction ; puis ils rendirent des actions de grâces pour la faveur que le Tout-Puissant lui avait faite en lui accordant ce qu'il souhaitait ; et quoique l'humble Maîtresse des vertus n'ignorât point la tribulation de saint Pierre et des fidèles de Rome, elle n'en écouta pas moins attentivement le récit qu'il lui fit de ce qui se passait.

569. La bienheureuse Marie lui dit tout ce qu'il était convenable de savoir et de faire, pour apaiser ces troubles et pacifier l'Église de Rome. Elle parla à saint Pierre avec tant de sagesse, qu'encore qu'il eût la plus haute idée de la très-prudente Mère, comme il put l'apprécier dans cette occasion par une nouvelle expérience et par une lumière extraordinaire, il en fut ravi d'admiration et de joie, et lui rendit d'humbles actions de grâces pour cette nou-

velle faveur. Quand elle lui eut donné un grand nombre d'avis fort importants pour établir l'Église de Rome, elle lui demanda une seconde fois sa bénédiction, et prit congé de lui. Les anges ramenèrent saint Pierre à Rome, et l'auguste Vierge demeura prosternée les bras en croix, selon sa coutume, priant le Seigneur de dissiper cette persécution. Ses vœux furent exaucés : car saint Pierre étant de retour à Rome, trouva les choses en meilleur état, et bientôt les consuls permirent à ceux qui avaient embrassé la loi de Jésus-Christ de la garder librement. Les merveilles que j'ai rapportées donneront une idée de celles qu'opéra la bienheureuse Marie dans le gouvernement des apôtres et de l'Église : car s'il fallait les écrire toutes, je devrais faire plus de livres que je n'écris ici de lignes. C'est pourquoi je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière, pour dire dans le reste de cette histoire les faveurs inouïes et admirables que notre Rédempteur Jésus-Christ fit à sa très-sainte Mère dans les dernières années de sa vie ; encore dois-je avouer que ce ne sera, par rapport à ce qui m'en a été découvert, qu'une simple indication dont la piété chrétienne pourra se servir pour étendre ses réflexions, et pour louer le Tout-Puissant, Auteur de tant d'ineffables mystères.

Instruction que la Reine des anges m'a donnée.

570. Ma très-chère fille, je vous ai découvert en d'autres occasions un sujet de plainte que j'ai entre autres contre les enfants de la sainte Église, et particulièrement contre les femmes, chez qui la faute est plus grande et plus odieuse à mes yeux, en ce qu'elle est tout à fait contraire à ce que je fis vivant dans la chair mortelle; je veux vous le répéter dans ce chapitre, afin que vous m'imitiez, et que vous vous éloigniez de ce que font certaines femmes insensées et filles de Bélial. C'est qu'elles traitent les prêtres du Très-Haut sans aucun égard ni respect. Cette faute augmente chaque jour davantage dans l'Église, et c'est pourquoi je renouvelle cet avis que vous avez écrit ailleurs. Dites-moi, ma fille, s'il est concevable que les prêtres oints du Seigneur, consacrés et choisis pour sanctifier le monde, pour représenter Jésus-Christ et pour consacrer son corps et son sang, soient réduits à courtiser des femmes viles et terrestres? Qu'ils se tiennent debout et la tête découverte devant une femme superbe et misérable, seulement parce qu'elle est riche et que le prêtre est pauvre? Quoi! le prêtre qui est pauvre a-t-il une moindre dignité que le prêtre qui est riche? Ou s'imagine-t-on que les richesses donnent plus ou autant de dignité, de pouvoir et d'excellence que mon très-saint Fils n'en donne à ses prêtres et à ses ministres? Les anges n'honorent point les riches à raison de leur fortune,

mais ils respectent les prêtres à raison de leur dignité. Or, comment laisse-t-on s'introduire cet abus, ce désordre dans l'Église, que les oints du Seigneur soient outragés et méprisés des mêmes fidèles qui les regardent et les reconnaissent comme les saints de Jésus-Christ lui-même?

571. Il est vrai que, de leur côté, les prêtres sont fort blâmables de s'assujettir, au mépris de leur dignité, au service des autres hommes, et surtout à celui des femmes. Mais si, pour s'excuser, les prêtres peuvent se prévaloir de leur pauvreté, rien ne saurait justifier l'orgueil des riches, qui, lorsqu'ils trouvent des prêtres pauvres, les réduisent au rôle de serviteurs, tandis qu'en réalité ils sont véritablement maîtres. C'est là quelque chose de monstrueux, qui fait horreur aux saints, quelque chose d'abominable à mes yeux, à cause de la vénération que j'eus pour les prêtres. Ma dignité de Mère de Dieu était grande, et cependant je me prosternais à leurs pieds; je baisais plusieurs fois la terre où ils avaient marché, et je le tenais pour un grand bonheur. Mais l'aveuglement du monde a obscurci la dignité sacerdotale, confondant ce qui est précieux avec ce qui est vil (1), et a fait que dans les lois et dans les désordres le prêtre ressemble au peuple (2). On se laisse servir des simples fidèles et des prêtres sans aucune différence: et le même ministre qui vient d'offrir au Très-Haut sur l'autel le redoutable sacrifice de son sacré corps

(1) Jerem., xv, 19. — (2) Isa., xxiv, 2.

et de son précieux sang, celui-là même en descend pour aller aussitôt servir et accompagner comme un serviteur jusqu'aux femmes, qui sont si inférieures par leur sexe et par leur condition, et parfois encore plus indignes d'égards particuliers, à cause de leurs péchés.

572. Or je veux, ma fille, que vous tâchiez de réparer cette faute et cet abus des enfants de l'Église autant qu'il vous sera possible. Et je vous fais savoir que pour cela je regarde moi-même avec vénération, du trône de la gloire que j'occupe dans le ciel, les prêtres qui sont sur la terre. Vous devez toujours les regarder avec le même respect que lorsqu'ils sont à l'autel, ou avec le très-saint Sacrement en leurs mains ou dans leur sein ; vous devez avoir même pour les ornements et pour les habits sacerdotaux cette grande vénération avec laquelle je faisais les tuniques pour les apôtres. Quant aux saints Évangiles et à toutes les divines Écritures, vous connaîtrez l'estime que vous devez en faire, non-seulement pour les motifs qui vous ont été découverts, et que vous avez écrits, mais encore à raison de ce qu'ils contiennent et renferment, et à cause de la manière dont le Très-Haut ordonna aux évangélistes de les écrire ; le Saint-Esprit les inspira, ainsi que les autres écrivains sacrés, afin d'enrichir la sainte Église par l'abondance de la doctrine, de la science, et de la lumière des mystères du Seigneur et de ses œuvres. Il faut aussi que vous ayez une très-profonde obéissance et une très-grande vénération pour le Pontife romain,

comme élevé au-dessus de tous les autres hommes; et lorsque vous l'entendrez nommer, vous lui témoignerez votre respect en inclinant la tête, comme lorsque vous entendez le nom de mon Fils et le mien, parce qu'il tient sur la terre la place de Jésus-Christ; et lorsque je vivais dans le monde je faisais la même révérence quand j'entendais nommer saint Pierre. Je veux que vous soyez ponctuelle et parfaite en tout cela; que vous suiviez mes traces et que vous pratiquiez ma doctrine, afin que vous trouviez grâce aux yeux du Très-Haut, à qui toutes ces œuvres sont fort agréables; car il n'y en a aucune de petite devant lui si on la fait pour son amour.

CHAPITRE X

Le souvenir et les exercices de la passion auxquels la bienheureuse Marie se livrait. — La vénération avec laquelle elle recevait la sainte communion, et quelques autres œuvres de sa vie très-parfaite.

573. Sans négliger le gouvernement extérieur de l'Église, ainsi qu'on l'a vu jusqu'ici, la grande Reine du ciel se livrait dans sa solitude à d'autres exercices secrets, par lesquels elle méritait et obtenait de la main du Très-Haut des bienfaits innombrables pour

la même Église, tant en commun pour tous les fidèles, que pour des milliers d'âmes en particulier, qui parvinrent ainsi à la vie éternelle. Je rapporterai, de ces œuvres cachées qui ont été ignorées jusqu'à présent, ce que je pourrai, dans ces derniers chapitres, pour notre instruction, pour notre admiration et pour la gloire de cette bienheureuse Mère. Je commence donc par faire savoir qu'entre plusieurs priviléges dont notre auguste Princesse jouissait, elle avait toujours présents dans sa mémoire toute la vie, toutes les œuvres et tous les mystères de son très-saint Fils; car, outre la continuelle vision abstractive de la Divinité qu'elle ne cessa d'avoir dans ces dernières années, et par laquelle elle connaissait toutes choses, le Seigneur lui accorda dès sa conception qu'elle n'oubliât jamais ce qu'elle avait une fois connu et appris, parce qu'elle jouissait en cela du privilége des anges, comme on l'a vu dans la première partie.

574. J'ai dit aussi dans la seconde partie, en faisant le récit de la Passion, que la divine Mère sentit en son corps et en son âme très-pure toutes les douleurs que notre Sauveur Jésus-Christ y souffrit, sans que rien lui fût caché, et sans qu'il y eût aucune peine qu'elle ne sentît avec le même Seigneur. Toutes les images ou espèces de la Passion demeurèrent imprimées dans son intérieur, telles qu'elle les reçut suivant la demande qu'elle en fit au Seigneur. Ces images n'en furent point effacées, comme les autres images sensibles, par la vision de la Divinité dont j'ai signalé les effets; mais au contraire Dieu les perfectionna,

afin qu'elles établissent une compatibilité miraculeuse entre la jouissance actuelle de cette vision et le sentiment simultané de ces douleurs, comme notre grande Reine le désirait pour tout le temps qui lui restait à vivre dans sa chair mortelle; car, autant que cela dépendait de sa volonté, elle se consacra entièrement à ces exercices de la Passion. Son très-fidèle et très-ardent amour ne lui permettait point de vivre sans souffrir avec son très-doux Fils, depuis qu'elle l'avait vu et qu'elle l'avait accompagné du jardin des Oliviers au Calvaire. Néanmoins le Seigneur ne cessa de la combler des plus rares faveurs, ainsi que l'atteste toute cette histoire; mais ces faveurs, ces caresses furent des gages et des témoignages de l'amour réciproque de son très-saint Fils, qui, selon notre manière de concevoir, ne pouvait s'empêcher de traiter sa très-pure Mère en Dieu d'amour, tout-puissant et riche en miséricordes infinies. Quant à la très-prudente Vierge, elle ne sollicitait ni ne souhaitait ces faveurs, car elle ne tenait à la vie que pour être crucifiée avec Jésus-Christ, et pour continuer et renouveler en elle les douleurs de sa Passion; sans cela il lui semblait inutile de vivre dans une chair passible.

575. C'est pourquoi elle régla ses occupations de telle sorte, qu'elle eut toujours au fond de son âme l'image de son très-saint Fils maltraité, affligé, couvert de plaies et défiguré par les souffrances de sa Passion, le regardant en elle-même en cette forme comme dans le miroir le plus brillant. Elle entendait les in-

jures, les affronts et les blasphèmes qu'il souffrit; elle voyait les lieux, connaissait les temps et les circonstances de toute la Passion, et en contemplait à la fois toutes les scènes d'un œil vif et pénétrant. Et quoiqu'à la vue de ce triste spectacle elle continuât durant tout le jour des actes héroïques de toutes les vertus, et qu'elle sentît une grande douleur et une tendre compassion, son très-prudent amour ne se contenta point de ces exercices, et la porta à en pratiquer d'autres avec ses anges, à certaines heures et à des moments déterminés auxquels elle se trouvait seule, surtout avec ceux qui portaient les devises des instruments de la Passion, comme je l'ai marqué dans la première partie. Elle voulut que ceux-là d'abord, et les autres anges ensuite, se joignissent à elle dans les exercices suivants.

576. Pour chaque espèce de plaies et de douleurs que souffrit notre Sauveur, elle fit des hymnes particulières avec lesquelles elle l'adorait d'une manière spéciale. Pour les injures dont l'accablèrent les Juifs et ses autres ennemis dans le cours de sa vie apostolique, à cause de l'envie que leur inspiraient ses miracles, et dans le cours de sa très sainte Passion, pour exercer leur vengeance et leur fureur, pour chacune de ces injures, pour chaque parole blasphématoire, elle fit un cantique particulier, par lequel elle rendait au Seigneur la vénération que ses ennemis s'obstinaient à lui refuser, et l'honneur qu'ils cherchaient à ternir. Pour chacune des moqueries, pour chacune des avanies qu'il essuya,

elle s'humiliait profondément par des génuflexions et des prosternations réitérées. De sorte qu'elle réparait et effaçait pour ainsi dire les opprobres et les ignominies dont son très-saint Fils avait été couvert, et en sa vie et en sa mort, glorifiant sa divinité, son humanité, sa sainteté, ses miracles, ses œuvres et sa doctrine. Elle l'exaltait et le magnifiait pour tout cela, et les saints anges ne cessaient de se joindre à elle, et répondaient aux cantiques qu'elle faisait, frappés d'admiration à la vue d'une telle sagesse, d'une telle fidélité et d'un tel amour chez une simple créature.

577. Assurément, quand même la bienheureuse Vierge ne se fût occupée pendant toute sa vie qu'à ces exercices de la Passion, elle eût plus souffert et plus mérité que tous les saints ensemble. La violence de l'amour et des douleurs qu'elle sentait dans ces exercices, lui fit maintes fois subir un véritable martyre, car elle y eût succombé autant de fois, si la vie ne lui eût été conservée par la vertu divine, pour augmenter ses mérites et sa gloire. Or, si nous considérons qu'elle offrait toutes ces œuvres pour l'Église, et avec quelle ardente charité elle le faisait, nous comprendrons combien ses enfants les fidèles sont redevables à cette Mère de clémence d'avoir augmenté avec tant d'abondance le trésor dont elle les enrichit, eux qui n'étaient d'abord que de misérables descendants d'Ève. Et afin que nous apportions dans notre méditation moins de mollesse et de tiédeur, je dis que les effets de celle de la bienheureuse Vierge étaient inouïs, car il arrivait souvent qu'elle versait des larmes de sang jusqu'à en

avoir le visage inondé; d'autres fois elle était baignée des sueurs de l'agonie, et des gouttes d'eau et de sang ruisselaient jusqu'à terre. Bien plus, la violence de la douleur arracha en certains cas son cœur de son siége naturel; et lorsqu'elle était réduite à une telle extrémité, son très-saint Fils descendait du ciel pour la fortifier, et pour guérir la blessure que son amour avait faite, ou que sa très-douce Mère avait reçue pour lui; et le même Seigneur la reconfortait, la renouvelait, afin qu'elle pût continuer ses douloureux exercices.

578. Comme je le dirai dans la suite, le Seigneur n'épargnait ces effets pénibles à la divine Mère que les jours qu'elle célébrait le mystère de la résurrection, afin que les effets correspondissent à leur cause. En outre, il y avait quelques-unes de ces peines qui n'étaient point compatibles avec les faveurs dont les effets rejaillissaient jusque sur le corps de la bienheureuse Vierge, car alors la jouissance excluait la peine Mais, même en ce cas, elle ne perdait jamais de vue l'objet de la Passion, et cet objet lui inspirait une nouvelle compassion, qui lui faisait mêler la reconnaissance de ces faveurs avec celle qu'elle éprouvait à la pensée de ce que son très-saint Fils avait souffert. De sorte qu'à la jouissance que lui procuraient les bienfaits elle joignait toujours le souvenir de la Passion du Seigneur, pour tempérer jusqu'à un certain point par cette amertume la douceur des caresses. Elle fit aussi que l'évangéliste saint Jean lui permît de se retirer chaque vendredi de l'année pour célébrer

la mort et les funérailles de son très-saint Fils, et ce jour-là elle ne sortait point de son oratoire. Saint Jean restait dans le Cénacle pour répondre à ceux qui la demandaient, et afin que personne ne la troublât dans sa retraite; et lorsque l'évangéliste était occupé ailleurs, un autre disciple prenait sa place. La bienheureuse Vierge se retirait pour cet exercice le jeudi à cinq heures du soir, et ne sortait point jusque vers le midi du dimanche. Mais afin de ne pas laisser en souffrance les affaires importantes qui pouvaient se présenter pendant ces trois jours, notre grande Reine ordonna à l'un de ses anges de sortir sous sa forme en cas de nécessité, et alors le courtisan céleste expédiait rapidement ce qui ne pouvait pas être différé: si grande était la prévoyance qu'elle apportait en toutes les œuvres de charité utiles à ses enfants les fidèles.

579. Nous ne saurions ni exprimer ni même concevoir ce qui se passait en la divine Mère durant cet exercice de trois jours; le Seigneur, qui seul en était l'auteur, le manifestera en son temps dans la lumière des saints. Je ne puis non plus expliquer ce que j'en ai compris, je dis seulement que la bienheureuse Marie, commençant par le lavement des pieds, continuait jusqu'au mystère de la résurrection, et à chaque heure commémorative elle renouvelait en elle-même tous les mouvements, tous les actes et toutes les œuvres qu'avait faits, et toutes les souffrances qu'avait ressenties son très-saint Fils. Elle faisait les mêmes prières, les mêmes demandes qu'il avait faites, comme nous l'avons dit en son lieu. La divine Mère

éprouvait de nouveau en son corps virginal toutes les douleurs qu'a souffertes notre Sauveur Jésus-Christ, aux mêmes endroits et aux moments correspondants. Elle portait la croix et s'y étendait. Et pour tout comprendre en peu de mots, je dis que, tant qu'elle vécut, la Passion de son très-saint Fils se renouvelait en elle chaque semaine. Elle obtint en cet exercice de grandes faveurs du Seigneur pour ceux qui seraient dévots à sa très-sainte Passion. Et cette grande Dame, comme puissante Reine, leur promit, outre sa protection, une participation spéciale aux trésors de la Passion; car elle désirait vivement que cette pratique se conservât et se perpétuât dans l'Église. Et pour satisfaire ses désirs et exaucer ses prières, le Seigneur a voulu que beaucoup de fidèles se soient depuis livrés à ces exercices de la Passion dans la sainte Église, à l'imitation de la bienheureuse Vierge, qui fut la première Maîtresse qui enseigna cette salutaire pratique.

580. Parmi ces exercices, notre auguste Princesse célébrait avec une ferveur particulière l'institution du très-saint Sacrement, en faisant de nouveaux cantiques de louange et de reconnaissance, et des actes du plus ardent amour. Et pour cette solennité elle conviait d'une manière spéciale ses anges et un grand nombre d'autres esprits célestes, qui descendaient de l'empyrée pour l'assister et l'accompagner en ses hymnes au Seigneur. Et par une merveille digne de sa toute-puissance, le Très Haut, qui avait voulu que la divine Mère portât Jésus-Christ lui-même dans son sein

sous les espèces sacramentales, qui (comme je l'ai dit) y conservaient leur intégrité d'une communion à l'autre, envoyait du ciel des légions d'anges, afin qu'ils vissent ce prodige en sa très-sainte Mère, et lui rendissent honneur et gloire pour les effets qu'il opérait sous les espèces sacrées, en cette créature plus pure et plus sainte que tous les anges et que tous les séraphins ensemble, qui n'ont vu ni avant ni après rien de semblable en tout le reste des créatures.

581. Ce qui n'excitait pas moins leur admiration, et ne doit pas moins exciter la nôtre, c'est qu'encore que la grande Reine du ciel fût si saintement disposée qu'elle pût dignement conserver dans son sein Jésus-Christ sous les espèces sacramentales, elle se préparait néanmoins à le recevoir de nouveau quand elle communiait (et elle le faisait presque tous les jours, excepté ceux où elle ne quittait point son oratoire), par de nouveaux actes de ferveur, par des œuvres et par des dévotions extraordinaires qu'elle pratiquait pour cette préparation. A cet effet, elle offrait en premier lieu tout l'exercice de la Passion de chaque semaine, puis lorsqu'elle se retirait à l'entrée de la nuit qui précédait le jour de la communion, elle commençait d'autres exercices, se prosternant en forme de croix, faisant de nouvelles prières et adorant l'être immuable de Dieu. Elle demandait au Seigneur la permission de lui parler, et l'ayant obtenue, elle le suppliait de lui accorder, sans considérer sa bassesse terrestre, la communion de son très-saint Fils dans l'Eucharistie, et d'avoir égard, pour lui faire cette

faveur, à sa bonté infinie et à la charité que le Verbe incarné témoigne lui-même en demeurant dans la sainte Église sous les espèces sacrées. Elle lui offrait sa passion et sa mort, les dispositions excellentes avec lesquelles il se communia lui-même, l'union de la nature humaine avec la nature divine en la personne du même Jésus-Christ, toutes ses œuvres dès l'instant qu'il s'incarna dans son sein virginal, toute la sainteté et toute la pureté de la nature angélique, toutes les œuvres de ces esprits célestes, et toutes celles des justes des temps passés, du présent et de l'avenir dans tous les siècles.

582. Ensuite elle faisait du fond de son âme des actes d'humilité sincère, se considérant comme une vile poussière d'une nature toute terrestre devant l'être de Dieu, à qui les créatures sont si peu comparables et si inférieures. Par ce retour sur son être et par la contemplation de l'être de Dieu qu'elle devait recevoir dans le très-auguste sacrement, elle produisait des actes d'amour si admirables, qu'il n'y a point dans la langue humaine de termes qui puissent les traduire, car elle s'y élevait au-dessus de tous les chérubins et de tous les séraphins. Et comme en sa propre estime elle prenait la dernière place entre les créatures, elle s'adressait aussitôt à ses anges et à tous les autres esprits célestes, et les priait avec une humilité incomparable de supplier avec elle le Seigneur de la préparer à le recevoir dignement, elle qui n'était qu'une créature terrestre. Les anges lui obéissaient avec admiration et avec joie, et l'accompagnaient en ces prières,

auxquelles elle s'occupait la plus grande partie de la nuit qui précédait le jour de la communion.

583. Et comme la sagesse de notre grande Reine, quoique finie en soi, n'en est pas moins incompréhensible pour nous, il est certain qu'on ne pourra jamais apprécier dignement le degré de mérite qu'atteignaient les œuvres et les vertus qu'elle pratiquait, et les actes d'amour qu'elle produisait dans ces occasions. Mais ils étaient si parfaits, qu'ils obligeaient pour ainsi dire souvent le Seigneur de la visiter, ou de lui répondre en lui faisant connaître la complaisance avec laquelle il viendrait dans son sein et dans son cœur, et y renouvellerait les gages de son amour infini. Lorsque le temps de communier était arrivé, elle entendait d'abord la messe que d'ordinaire disait l'évangéliste. Il n'y avait point alors d'épître ni d'évangile, puisque le Nouveau Testament n'était pas encore écrit ; mais ils étaient remplacés par d'autres cérémonies et par divers psaumes et oraisons : quant à la consécration, elle fut toujours la même. La messe étant achevée, la divine Mère s'approchait pour communier, faisant trois profondes génuflexions, et tout enflammée de charité elle recevait sous les espèces sacramentales son propre Fils, auquel elle avait donné cette humanité très-sainte dans son sein virginal, et l'introduisait dans son cœur très-pur. Après avoir communié, elle se retirait dans son oratoire et y passait trois heures dans le recueillement, si quelque pressante nécessité de son prochain ne la forçait d'en sortir. Et dans ces moments-là l'évangéliste mérita

de la voir maintes fois revêtue de splendeur et toute rayonnante comme le soleil.

584. La prudente Mère connut que, pour célébrer le sacrifice non sanglant, il fallait que les apôtres et les prêtres portassent un ornement particulier, et des habits mystérieux outre leur costume ordinaire. Dans cet esprit elle fit de ses propres mains des ornements et des habits sacerdotaux pour célébrer la messe, ayant ainsi établi dans l'Église cette partie du saint cérémonial. Ces ornements n'étaient point de la même forme que ceux dont l'Église romaine se sert maintenant, mais ils n'en différaient pas beaucoup, bien que plus tard on les ait réduits à la forme qu'ils ont aujourd'hui. Quant à l'étoffe, elle se rapprochait davantage de celle de nos ornements, car elle les fit en toile et en soie fort riche, au moyen des aumônes et des dons que lui faisaient les fidèles. Lorsqu'elle y travaillait, qu'elle les pliait, qu'elle les arrangeait, elle se tenait toujours à genoux ou debout, et elle n'avait point d'autres sacristains que les anges, qui l'assistaient en tout cela; aussi entretenait-elle avec une propreté incroyable tout ce qui servait à l'autel, et les ornements sortaient de ses mains imprégnés d'une odeur céleste qui augmentait la dévotion des ministres.

585. Plusieurs nouveaux convertis de divers royaumes et de diverses provinces où les apôtres prêchaient, venaient à Jérusalem pour visiter la Mère du Rédempteur du monde, et lui offraient de riches dons. Parmi ces visiteurs figurèrent quatre princes

souverains, qui étaient comme rois dans leurs provinces; ils lui apportèrent beaucoup d'objets d'un grand prix, afin qu'elle s'en servît et qu'elle les donnât aux apôtres et aux disciples. Notre grande Reine leur répondit qu'elle était pauvre comme son Fils, et que les apôtres l'étaient aussi bien que le Maître, et que ces richesses ne convenaient point au genre de vie qu'ils professaient. Ils la prièrent avec instance de les accepter pour leur consolation, sauf à les distribuer aux pauvres ou à les employer au culte divin. Et pour ne pas les affliger, elle accepta une partie de ce qu'ils lui offrirent; elle fit des ornements pour l'autel de quelques riches brocards qui s'y trouvaient, et distribua le reste aux hôpitaux qu'elle avait accoutumé de visiter, et aux pauvres qu'elle servait et lavait de ses propres mains; et lorsqu'elle remplissait ces offices de charité, comme lorsqu'elle donnait l'aumône aux pauvres, elle le faisait à genoux. Elle soulageait tous les nécessiteux, aidait à bien mourir les agonisants qu'il lui était possible d'assister, et ne se lassait point d'exercer les œuvres de charité, soit par des secours extérieurs, soit en priant dans son oratoire.

586. Elle donna à ces princes qui la visitèrent des conseils et des instructions salutaires pour le gouvernement de leurs États, leur recommanda de rendre la justice avec impartialité, sans acception de personnes, de se reconnaître pour de simples mortels comme les autres hommes, et de craindre le jugement du souverain Juge, où tous doivent être jugés d'après leurs

propres œuvres, et surtout de travailler à l'exaltation du nom de Jésus-Christ et à la propagation de la sainte foi, sur le fondement de laquelle les monarchies véritables sont établies; car en dehors de la foi, c'est une chose funeste que de régner, c'est un déplorable assujettissement aux démons, et Dieu ne le permet dans ses secrets jugements que pour le châtiment de ceux qui règnent et de leurs sujets. Ces heureux princes promirent à la divine Mère de profiter de ses avis, et entretinrent dans la suite des relations avec elle par lettres et par d'autres correspondances. Il en arriva de même à l'égard de tous ceux qui la visitèrent; tous la quittaient en meilleur état et remplis d'une lumière, d'une joie et d'une consolation qu'ils ne pouvaient expliquer. Beaucoup de personnes qui ne s'étaient pas précédemment converties, aussitôt qu'elles la voyaient, confessaient à haute voix la foi du véritable Dieu, sans pouvoir résister à la force intérieure qui les maîtrisait en arrivant auprès de sa bienheureuse Mère.

587. On ne doit pas être surpris de ces effets, puisque cette grande Dame était un instrument très-efficace de la puissance de Dieu et de sa grâce en faveur des mortels. Non-seulement ses paroles pleines de la plus haute sagesse les mettaient dans l'admiration et les convainquaient tous en les éclairant d'une nouvelle lumière; mais de même que la grâce était répandue sur ses lèvres pour la communiquer (1), de

(1) Ps. XLIV, 3.

même par les charmes et par la beauté de son visage, par la douce majesté de sa personne, par la modestie de sa physionomie à la fois grave et agréable, et par la vertu secrète qui en sortait, comme l'Évangile le dit de son très-saint Fils (1), elle attirait les cœurs et les renouvelait. Les uns étaient dans le ravissement, les autres fondaient en larmes, ou bien exhalaient leur admiration en magnifiques louanges, confessant hautement la grandeur du Dieu des chrétiens qui avait formé une telle créature. Ah! ils pouvaient véritablement attester ce que quelques saints ont dit depuis, que Marie était un prodige divin de toute sainteté (2). Qu'elle soit éternellement louée et reconnue de toutes les nations pour la véritable Mère de Dieu, qui l'a rendue si agréable à ses yeux (2), si douce Mère pour les pécheurs, et si aimable pour tous les anges et pour tous les hommes.

588. Dans ces dernières années notre auguste Reine ne mangeait et ne dormait que fort peu, encore ne le faisait-elle que pour obéir à saint Jean, qui la pria de prendre quelque repos dans la nuit. Mais son sommeil n'était qu'une légère suspension des sens, pendant une demi-heure ou tout au plus une heure entière, sans perdre la vision de la Divinité en la manière que j'ai dite ailleurs. Sa nourriture ordinaire ne consistait qu'en quelques morceaux de pain, et si parfois elle mangeait un peu de poisson, c'était à la sollicitation

(1) Luc., VI, 19. — (2) S. Ignat., mart., epist. 1; S. Ephrem, Orat. in Laud. Virg., et alii. — (3) Luc., I, 48.

de l'évangéliste et pour lui tenir compagnie, car le saint fut aussi heureux à cet égard qu'en tous les autres priviléges de fils de la bienheureuse Marie; puisque non-seulement il mangeait avec elle à la même table, mais notre grande Reine lui apprêtait encore elle-même ses repas, les lui servait comme une mère à son fils, et lui obéissait comme au prêtre et au substitué de Jésus-Christ. L'auguste Vierge pouvait bien se passer de ce sommeil et de ces aliments, qu'elle paraissait prendre pour la forme plutôt que pour entretenir sa vie : aussi n'y était-elle contrainte par aucune nécessité; mais elle voulait témoigner sa soumission à l'apôtre, et pratiquer l'humilité en reconnaissant le besoin de la nature humaine, et en y satisfaisant jusqu'à un certain point, car elle était très-prudente en tout.

—

Instruction que j'ai reçue de la grande Reine des anges.

589. Ma fille, les mortels remarqueront dans toute l'histoire de ma vie le souvenir et la reconnaissance que j'eus des œuvres de la rédemption du genre humain, de la Passion et de la mort de mon très-saint Fils, surtout après qu'il se fut offert sur la croix pour le salut éternel des hommes. Mais dans ce chapitre j'ai particulièrement voulu vous donner con-

naissance des exercices assidus et fervents par lesquels je renouvelais en moi non-seulement la mémoire, mais encore les douleurs de la Passion, afin de reprocher par mon exemple aux hommes rachetés, et de confondre l'oubli monstrueux qu'ils font de ce bienfait incompréhensible. Oh ! combien grossière, horrible et dangereuse est cette ingratitude des hommes ! L'oubli est une marque évidente du mépris ; car on n'oublie pas si facilement ce qu'on estime beaucoup. Or comment supposer, comment concevoir que les hommes méprisent et oublient le bien éternel qu'ils ont reçu, l'amour avec lequel le Père éternel a livré son Fils unique à la mort (1), la charité et la patience avec laquelle son même Fils et le mien l'a subie pour eux ? La terre insensible est reconnaissante à celui qui la cultive et qui l'améliore. Les bêtes féroces s'apprivoisent et s'adoucissent par les bons traitements qu'elles reçoivent. Les mêmes hommes, dans leurs rapports, reconnaissent la dette qu'ils contractent envers leurs bienfaiteurs ; et si l'un d'eux manque à cette reconnaissance, on s'en ressent, on le condamne, et l'on considère cette faute comme une grande offense.

590. Quelle raison ont-ils donc de n'être méconnaissants qu'envers leur Dieu et leur Rédempteur, et d'oublier ce qu'il a souffert pour les racheter de leur damnation éternelle ? Et après cette ingratitude ils se plaignent s'il ne leur accorde tout ce qu'ils sou-

(1) Joan., III, 16.

haitent. Afin qu'ils sachent combien cette insensibilité leur est funeste, je vous déclare, ma fille, que quand Lucifer et ses démons l'observent en un si grand nombre d'âmes qui en sont frappées, ils tirent cette conséquence, et disent de chacune : Cette âme ne se souvient point et ne fait aucune estime de la faveur que Dieu lui a faite en la rachetant ; nous sommes donc sûrs de nous en emparer : car une créature assez stupide pour tomber dans un pareil oubli sera certainement incapable de découvrir nos artifices. Approchons-nous-en pour la tenter et pour la perdre, puisqu'il lui manque ce qui pourrait la mieux défendre contre nous. Et, encouragés par la longue expérience qu'ils ont faite que cette conséquence est presque infaillible, ils travaillent avec une ardeur infatigable à effacer de l'esprit des hommes le souvenir de la rédemption et de la mort de Jésus-Christ, ils les portent à dédaigner de s'en entretenir ou de l'entendre prêcher, et, malheureusement pour la perte des âmes, ils ont réussi près de la plupart. Mais, au contraire, ils craignent de tenter ceux qui ont accoutumé de méditer sur la Passion, parce que les démons sentent que ce souvenir renferme une force, une vertu, dont l'influence souvent ne leur permet pas de s'approcher de ceux qui renouvellent en leur mémoire ces mystères avec dévotion.

591. Je veux donc, ma fille, que vous n'éloigniez point de votre cœur ce bouquet de myrrhe (1), et

(1) Cant., I, 12.

que vous vous efforciez de m'imiter autant que possible dans les exercices que je faisais pour imiter moi-même mon très-saint Fils en ses douleurs, et pour réparer les outrages que les ennemis qui l'ont crucifié ont faits à sa divine personne par leurs injures et leurs blasphèmes. Tâchez maintenant dans le monde de le dédommager au moins un peu de la noire ingratitude des mortels. Et, pour le faire comme je veux que vous le fassiez, vous ne devez jamais interrompre le souvenir de Jésus-Christ crucifié, affligé et blasphémé. Persévérez en ces exercices sans les omettre, si ce n'est que l'obéissance ou quelque juste cause vous en empêche; car si vous m'imitez en cette pieuse pratique, je vous rendrai participante des effets qu'elle me faisait éprouver.

592. Pour vous disposer chaque jour à la communion, servez-vous de ces mêmes exercices; imitez-moi en outre dans les autres œuvres par lesquelles vous avez appris que je m'y préparais, considérant que si, étant Mère du même Seigneur que je devais recevoir, je ne me croyais pas digne de participer à l'Eucharistie et je tâchais par toute sorte de moyens d'acquérir la pureté que requiert un si auguste sacrement, vous devez faire bien plus, vous qui êtes pauvre et sujette à tant de misères, d'imperfections et de péchés. Purifiez le temple de votre intérieur, l'examinant au flambeau de la lumière divine, et l'ornant des vertus les plus excellentes; car c'est le Dieu éternel que vous recevez, Celui qui fut seul digne par lui-même de se recevoir sous les espèces

sacrées. Sollicitez l'intercession des anges et des saints, afin qu'ils vous obtiennent la grâce de sa divine Majesté. Et surtout ne manquez pas de vous adresser à moi, et de me demander ce bienfait; car je vous fais savoir que je suis l'Avocate et la Protectrice spéciale de ceux qui désirent recevoir avec une grande pureté la sainte communion. Et lorsqu'ils m'invoquent pour cela, je me présente dans le ciel devant le trône du Très-Haut, et je demande ses bénédictions en faveur de ceux qui veulent recevoir en parfait état de grâce l'adorable Sacrement, parce que je connais la préparation qu'exige dans un lieu la prochaine entrée de Dieu lui-même. Je n'ai pas perdu dans le ciel ce zèle de sa gloire, que je procurais avec tant de soin étant sur la terre. Après que vous aurez imploré mon intercession, vous solliciterez celle des anges, qui souhaitent aussi avec ardeur que les âmes s'approchent de l'adorable Eucharistie avec beaucoup de dévotion et de pureté.

CHAPITRE XI

Le Seigneur éleva par de nouveaux bienfaits la bienheureuse Mère au-dessus de l'état dont il a été parlé dans le chapitre huitième de ce livre.

593. Il a été dit au chapitre huitième que la grande Reine de l'univers fut nourrie par cet aliment, que le Seigneur lui procura dans l'état et de la manière que j'y ai fait connaître, pendant les mille deux cent soixante jours dont l'évangéliste fait mention au chapitre douzième de l'Apocalypse (1). Ces jours font environ trois ans et demi, par lesquels la divine Mère accomplit la soixantième année de son âge, plus deux mois et quelques jours; et c'était l'an quarante-cinq du Seigneur. Et de même que la pierre, dans le mouvement naturel avec lequel elle descend vers son centre, prend une plus grande vitesse à mesure qu'elle s'en approche davantage; de même, plus notre auguste Princesse s'approchait de sa fin et du terme de sa très-sainte vie, plus chez elle étaient rapides les élans de l'esprit et plus véhéments les désirs du cœur, pour arriver au centre de son repos éternel.

(1) Apoc., XII, 5.

Dès l'instant de son immaculée Conception elle était sortie de l'océan de la Divinité comme un grand fleuve dont le cours fut tracé dans les siècles éternels; et par les affluents de tant de dons, de grâces, de vertus, de sainteté et de mérites il avait crû de telle sorte, que toute l'étendue des créatures était pour lui un lit trop étroit, et dans son impétuosité, dans l'espèce d'impatience que lui donnaient la sagesse et l'amour, il se hâtait de s'unir à cet océan d'où il était sorti, pour y retourner et en rejaillir une seconde fois en torrents de miséricorde sur l'Église (1).

594. Notre grande Reine vivait en ces dernières années, à cause de la douce violence de l'amour, dans une espèce de martyre continuel; car il est clair que, dans ces mouvements de l'esprit, il est métaphysiquement nécessaire que, quand le centre est plus voisin, il attire avec une plus grande force l'objet qui s'en approche; et la bienheureuse Marie était si près du Bien souverain et infini, qu'elle n'en était séparée (comme elle l'a dit dans le Cantique des cantiques) (2), que par le treillis ou la muraille de la mortalité, et cet obstacle n'empêchait point qu'ils se regardassent par une vue et par un amour réciproques; et du côté de tous les deux l'amour tendait avec tant d'impatience à franchir les milieux qui empêchaient l'union à l'objet aimé, qu'il ne souhaitait rien tant que de les anéantir pour réaliser cette

(1) Eccles., I, 7. — (2) Cant., II, 9.

union. Son très-saint Fils la désirait, mais le besoin que l'Église avait encore d'une telle Maîtresse l'arrêtait. La très-douce Mère la souhaitait aussi, et sans oser demander la mort naturelle, elle ne pouvait pourtant pas s'empêcher de sentir la force de l'amour, et de souffrir violence dans les liens de la vie mortelle, qui arrêtaient son vol.

595. Mais, en attendant le temps déterminé par la Sagesse éternelle, elle souffrait les douleurs de l'amour, qui est fort comme la mort (1). Par ces mêmes douleurs elle appelait son bien-aimé, et lui disait de sortir de sa retraite (2), de venir aux champs, de s'y arrêter, et d'y voir les fleurs odoriférantes et les doux fruits de sa vigne (3). Elle blessa par les traits de ses yeux et de ses désirs le cœur de son bien-aimé (4), et le fit descendre des hauteurs en sa présence. Or il arriva qu'un jour, au temps dont je parle, les amoureuses ardeurs de la bienheureuse Mère s'augmentèrent de telle sorte, qu'elle eut véritablement sujet de dire qu'elle languissait d'amour (5); car, sans tomber dans les défauts de nos passions terrestres, elle devint malade par les transports de son cœur, qui se déplaça de son siége, le Seigneur le permettant afin que, comme il était la cause de la maladie, il le fût aussi glorieusement de la guérison et du remède. Les saints anges qui l'entouraient, étonnés de la force et des effets de l'amour de leur

(1) Cant., VIII, 6. — (2) Cant., VII, 11. — (3) *Ibid.*, 12. — (4) Cant., IV, 9. — (5) Cant., II, 5.

Reine, lui parlaient en anges, afin de lui procurer quelque soulagement par l'espérance si assurée de la possession à laquelle elle aspirait; mais ces remèdes augmentaient sa flamme au lieu de l'éteindre; notre auguste Princesse ne leur répondait que pour les conjurer de dire à son bien-aimé qu'elle languissait d'amour (1); et ils répétaient au bien-aimé l'amoureux message dont elle les chargeait. On doit savoir que tous les mystères renfermés dans le Cantique des cantiques de Salomon s'accomplirent plus particulièrement chez cette unique et digne Épouse dans cette circonstance et dans plusieurs autres de ces dernières années. Il fallut que les ministres célestes qui l'assistaient sous une forme visible, la reçussent entre leurs bras à cause des douleurs qu'elle sentait.

596. En cette circonstance son très-saint Fils, accompagné de milliers d'anges qui le magnifiaient, descendit du ciel sur un trône de gloire pour la visiter. Et s'approchant de la divine Mère, il la renouvela, la réconforta dans ses défaillances, et lui dit en même temps : « Ma très-chère Mère, choisie pour « être l'objet de notre complaisance, vos gémisse- « ments et vos soupirs ont blessé mon cœur (2). « Venez, ma colombe, dans ma patrie céleste, où « vos douleurs et vos larmes seront changées en joie, « et où vous serez soulagée de vos peines. » Et aussitôt les saints anges placèrent, par ordre du

(1) Cant., v, 8. — (2) Cant., iv, 9.

même Seigneur, leur Reine sur un trône, à côté de son très-saint Fils, et ils montèrent tous dans l'empyrée, au milieu des accords d'une musique céleste. La bienheureuse Vierge y adora le trône de la très-sainte Trinité. L'humanité de notre Sauveur Jésus-Christ la tenait toujours à son côté, causant par là une joie accidentelle à tous les courtisans du ciel ; et le même Seigneur, faisant ressortir cette glorification de Marie, comme s'il avait voulu, pour ainsi dire, rendre plus vive l'attention des saints, dit au Père éternel :

597. « Mon Père, Dieu éternel, cette Femme est « Celle qui m'a donné la forme humaine dans son sein « virginal ; Celle qui m'a nourri de son lait et qui m'a « entretenu par son travail ; Celle qui s'est associée « à mes propres travaux, et qui a coopéré avec moi « dans les œuvres de la rédemption du genre hu- « main ; Celle qui a toujours été très-fidèle et qui a « en tout accompli notre volonté avec la plénitude « de notre bon plaisir. Elle est immaculée et pure, « comme ma digne Mère ; par ses œuvres elle est « arrivée au comble de toute sainteté et de tous les « dons que notre puissance infinie lui a communi- « qués ; lorsqu'elle avait mérité la récompense éter- « nelle et qu'elle en pouvait jouir pour toujours, elle « s'en est privée pour notre seule gloire, retournant « près de l'Église militante pour l'établir, la gouver- « ner et l'enseigner ; c'est donc parce qu'en restant « sur la terre elle peut aller au secours des fidèles, « que nous lui avons différé le repos éternel, qu'elle

« a mérité tant de fois. Il est conforme à la souveraine bonté et à la souveraine équité de notre Providence, que ma Mère soit récompensée de l'amour et des œuvres qui nous la rendent agréable au-dessus de toutes les créatures, et que la loi commune ne lui soit pas appliquée. Et si j'ai mérité pour toutes des récompenses infinies et une grâce sans mesure, il est juste que ma Mère les reçoive au-dessus de tout le reste de celles qui lui sont si inférieures, puisqu'elle correspond par ses œuvres à notre grandeur libérale, et qu'elle ne présente aucun obstacle qui empêche la puissance infinie de notre bras de se manifester en elle avec éclat, et de lui faire part de nos trésors comme à la Reine et Maîtresse de tout ce qui a l'être créé. »

598. A cette proposition de la très-sainte humanité de Jésus-Christ, le Père éternel répondit : « Mon Fils bien-aimé, en qui je trouve la plénitude de mes complaisances (1), vous êtes l'aîné et le chef des prédestinés (2), et j'ai mis toutes choses entre vos mains (3), afin que vous jugiez avec équité toutes les tribus et toutes les nations (4). Distribuez mes trésors infinis, et faites-en part selon votre volonté à notre bien-aimée, qui vous a revêtu de la chair passible, et ce sera conformément à sa dignité, et à ses mérites, qui sont d'une si haute valeur à nos yeux. »

(1) Matth., XVII, 5. — (2) Rom., VIII, 29. — (3) Joan., III, 35. — (4) Joan., V, 22.

599. Alors notre Sauveur Jésus-Christ, sous le bon plaisir du Père éternel, détermina en la présence des saints, et par une espèce de promesse à sa très-sainte Mère, que dès ce jour-là, tant qu'elle vivrait en la chair mortelle, elle serait élevée par les anges à l'empyrée chaque dimanche, c'est-à-dire le jour qui mettait fin aux exercices qu'elle faisait sur la terre, et qui correspondait à la résurrection du même Seigneur, afin que, se trouvant en corps et en âme en la présence du Très-Haut, elle y célébrât la joie de ce mystère. Le Seigneur détermina aussi qu'en la communion de chaque jour, sa très-sainte humanité unie à la Divinité, lui serait manifestée d'une manière nouvelle et ineffable, différente de la manifestation qui lui avait été accordée jusqu'alors, afin que ce bienfait fût comme les arrhes, comme le gage précieux de la gloire qu'il avait préparée dans son éternité pour sa très-sainte Mère. Les bienheureux comprirent combien il était juste de faire cette faveur à la divine Mère, pour la gloire du Tout-Puissant et en témoignage tant de sa grandeur, que de la dignité et de la sainteté de l'auguste Vierge, à cause du digne retour qu'elle seule rendait à de telles œuvres; et tous firent de nouveaux cantiques de gloire et de louange au Seigneur, qui est saint, juste et admirable en toutes ses œuvres.

600. Puis notre Seigneur Jésus-Christ s'adressa à sa bienheureuse Mère, et lui dit : « Ma Mère bien-« aimée, je serai toujours avec vous pendant le reste « de votre vie mortelle, et ce sera d'une nouvelle

« manière si merveilleuse, que jusqu'ici les hommes « ni même les anges ne l'ont point connue. Par ma « présence vous ne vous trouverez point dans la soli- « tude, et où je suis là sera ma patrie; en moi vous « serez soulagée de vos peines, quoique le terme de « votre exil soit proche; je vous en adoucirai moi- « même les rigueurs. Que les liens du corps mortel « ne vous soient donc point à charge, vous en serez « bientôt délivrée. Et en attendant que ce jour « arrive, je serai le terme de vos afflictions, et je « tirerai quelquefois le rideau qui gêne vos désirs « amoureux. Pour tout cela je vous donne ma royale « parole. » Au milieu de ces promesses et de ces faveurs, la bienheureuse Marie se renfermait dans les profondeurs de son humilité ineffable, où elle louait, exaltait et reconnaissait la munificence des bienfaits du Tout-Puissant, en s'anéantissant dans sa propre estime. C'était là un spectacle divin qu'on ne saurait décrire ni même concevoir dans la vie présente, que de voir Dieu lui-même élever justement sa digne Mère à une si haute excellence et à une si grande estime de sa sagesse et de sa volonté, et de la voir, elle, lutter, pour ainsi dire, avec la puissance divine, pour s'humilier, pour s'abîmer dans le néant, méritant par là même l'élévation qu'elle recevait.

601. Après tout cela, pour mieux la préparer à la vision béatifique, son âme fut illuminée et ses facultés furent retouchées, comme je l'ai déjà dit ailleurs, ou retrempées au feu divin. Le mystérieux rideau fut enfin tiré, et elle vit intuitivement Dieu; jouissant

pour quelques heures plus que tous les saints de la fruition et de la gloire essentielle, elle buvait les eaux de la vie à leur propre source, elle rassasiait ses très-ardents désirs, atteignait son centre, et s'y fixait pour reprendre bientôt le mouvement rapide qui l'y avait portée. Sortie de cette vision, elle rendit des actions de grâces à la très-sainte Trinité, pria pour l'Église, et, toute renouvelée et réconfortée, les mêmes anges la ramenèrent à son oratoire, où son corps était demeuré en la manière que j'ai expliquée ailleurs, afin qu'on ne s'aperçût pas de son ravissement. En descendant de la nuée dans laquelle les anges l'avaient portée, elle se prosterna selon sa coutume, et s'humilia après une telle faveur plus que tous les enfants d'Adam ne se sont jamais humiliés pour reconnaître leurs péchés et leurs misères. Dès ce jour-là, pendant tout le temps qu'elle passa encore sur la terre, la promesse du Seigneur fut accomplie en elle; ainsi tous les dimanches, lorsqu'elle avait achevé les exercices de la Passion, après minuit, vers l'heure de la résurrection, tous ses anges l'élevaient sur un trône lumineux et la portaient dans l'empyrée, où Jésus-Christ son très-saint Fils venait la recevoir, et l'attirait à lui par une espèce d'embrassement ineffable. Et quoique la Divinité ne lui fût pas toujours manifestée intuitivement, cette vision, lors même qu'elle n'était point béatifique, se trouvait accompagnée de tant d'effets admirables et d'une si grande participation de ceux de la gloire, qu'elle surpasse tout ce que l'esprit humain peut imaginer. Dans ces occa-

sions les anges lui chantaient ce cantique : *Regina cœli, lætare, alleluia;* et c'était un jour fort solennel pour tous les saints, particulièrement pour saint Joseph, sainte Anne, saint Joachim, pour ses plus proches parents et pour ses anges gardiens. Ensuite elle consultait le Seigneur sur les affaires les plus importantes de l'Église, priait pour elle, surtout pour les apôtres, et s'en retournait sur la terre chargée de richesses, comme le vaisseau du marchand dont parle Salomon au chapitre trente-unième de ses Proverbes (1).

602. Sans doute, ce bienfait était une grâce insigne du Très-Haut; mais sa bienheureuse Mère y avait en quelque sorte droit à deux titres : l'un, parce qu'elle avait volontairement renoncé à la vision béatifique, qui lui était due à raison de ses mérites et parce qu'elle s'était privée de ces délices afin de prendre soin de l'Église sur la terre, où la violence de son amour et de ses désirs de voir Dieu faillit si souvent lui faire perdre la vie, que, pour la lui conserver, c'était un moyen fort convenable que de l'élever quelquefois en sa divine présence : or, ce qui était possible et convenable devenait comme nécessaire entre le Fils et la Mère; l'autre, parce que, renouvelant chaque semaine en elle-même la Passion de son très-saint Fils, elle en sentait si vivement les douleurs, qu'elle se trouvait comme réduite à mourir de nouveau avec le même Seigneur, et par conséquent

(1) Prov., XXXI, 14.

elle devait ressusciter avec lui. Et comme cet adorable Seigneur était déjà glorieux dans le ciel, il était juste qu'en sa présence même il fît participer sa propre Mère et son imitatrice à la joie de sa résurrection, afin que dans une semblable joie elle cueillît le fruit des douleurs et des larmes qu'elle avait semées (1).

603. Pour ce qui est du second bienfait que son très-saint Fils promit de lui accorder dans la communion, il est à remarquer que, jusqu'au temps dont je parle, notre grande Reine laissait passer plusieurs jours sans recevoir la communion, comme il arriva pendant le voyage d'Éphèse et en diverses absences de saint Jean, ou en d'autres circonstances. Sa profonde humilité l'obligeait à se soumettre à tout cela sans s'en plaindre aux apôtres, à la décision desquels elle s'en remettait; car elle fut en tout le modèle et la maîtresse de la perfection, nous enseignant la soumission que nous devons pratiquer à son exemple, même en ce qui nous semble fort saint et fort utile. Mais le Seigneur, qui repose dans les cœurs humbles, et qui voulait surtout demeurer et reposer dans celui de sa Mère, pour y renouveler sans cesse ses merveilles, ordonna qu'après le bienfait dont je parle, elle communiât chaque jour pendant le reste de sa vie. Elle connut cette volonté du Très-Haut dans le ciel; néanmoins, toujours très-prudente dans toutes ses actions, elle détermina que la volonté divine s'exécu-

(1) Ps. cxxv, 5.

terait au moyen de l'obéissance qu'elle rendait à saint Jean, afin d'agir en tout comme inférieure, avec humilité et comme soumise à celui qui la dirigeait dans sa conduite.

604. C'est pour cette raison qu'elle ne voulut point découvrir par elle-même à l'évangéliste ce qu'elle savait de la volonté du Seigneur. Or il arriva qu'un jour le saint apôtre fut fort occupé en la prédication, et que l'heure de la communion allait passer. Elle s'adressa aux saints anges, et leur demanda ce qu'elle devait faire : ils lui répondirent qu'il fallait accomplir ce que son très-saint Fils avait prescrit, qu'ils avertiraient saint Jean et lui apprendraient cet ordre de son Maître. Aussitôt un des anges alla trouver le saint où il prêchait, et se manifestant à lui, il lui dit : « Jean, le Très-Haut veut que sa Mère et notre Reine « le reçoive sous les espèces sacramentales chaque « jour, tant qu'elle vivra dans le monde. » L'évangéliste, sur cet avis, s'en retourna incontinent au Cénacle, où la très-pure Marie se préparait par le recueillement à la communion, et il lui dit : « Ma Mère et ma « Maîtresse, l'ange du Seigneur m'a appris l'ordre « de notre Dieu, qui veut que je vous administre son « corps adorable tous les jours sans en omettre au« cun. » La bienheureuse Vierge lui répondit : « Et « vous, seigneur, que m'ordonnez-vous à cet égard? » Saint Jean répartit : « Il faut faire ce que votre Fils « et mon Seigneur ordonne. » Et notre auguste Reine dit : « Voici sa servante toute prête à obéir. » Dès lors elle le reçut tous les jours tant qu'elle vécut sur la

terre. Mais les jours auxquels elle pratiquait les exercices de la Passion, elle ne communiait que le vendredi et le samedi, car le dimanche elle était enlevée dans l'empyrée, comme je l'ai dit, et cette faveur lui tenait lieu de la communion.

605. A partir de l'époque dont je parle, l'humanité de Jésus-Christ lui était manifestée sous les espèces sacramentelles, au moment où elle les recevait dans son sein, en l'âge qu'il avait lorsqu'il institua le très-saint Sacrement. Et quoique dans cette vision la Divinité ne lui fût découverte que par la vision abstractive qu'elle avait toujours, la très-sainte humanité lui était néanmoins manifestée glorieuse, beaucoup plus resplendissante et plus admirable que lorsqu'elle se transfigura sur le Thabor. Elle jouissait pendant trois heures de cette vision après avoir communié, et c'était avec des effets qu'on ne saurait exprimer. Ce fut le second bienfait que son très-saint Fils lui promit pour la dédommager en partie de l'ajournement de la gloire éternelle qui lui avait été préparée. Outre cette raison, le Seigneur en eut encore une autre pour opérer cette merveille, c'est qu'il voulait réparer par avance l'ingratitude, la tiédeur et les mauvaises dispositions avec lesquelles les enfants d'Adam, dans les siècles de l'Église, traiteraient et recevraient le mystère sacré de l'Eucharistie. Et si la bienheureuse Marie n'eût suppléé à ce manquement de toutes les créatures, ce bienfait n'eût pas été dignement reconnu de la part de l'Église, et le Seigneur n'eût pas non plus été satisfait du retour que les

hommes lui doivent pour s'être donné à eux dans cet auguste sacrement.

Instruction que la grande Reine des anges m'a donnée.

606. Ma fille, quand les mortels, ayant fourni la courte carrière de leur vie, arrivent au terme que Dieu leur a assigné pour mériter la vie éternelle, alors s'évanouissent toutes leurs illusions devant cette grande expérience de l'éternité, dans laquelle ils vont entrer pour la gloire ou pour la peine qui ne finira jamais. C'est là où les justes connaissent en quoi a consisté leur bonheur et leur remède, et les réprouvés leur perdition éternelle et irréparable. O ma fille! combien heureuse est la créature qui, dans le court moment de sa vie, tâche de prévoir par la science divine ce qu'elle doit bientôt connaître par sa propre expérience. C'est là la véritable sagesse que de connaître le but dès le commencement et non-seulement à la fin de la carrière, afin de la parcourir avec moins d'incertitude, et même avec une certaine assurance de l'atteindre. Or, considérez maintenant quelles seraient les dispositions de ceux qui, en entrant dans la lice, regarderaient un prix considérable qu'on aurait placé au bout de l'espace à franchir, et qu'ils pourraient gagner en y courant à toute vitesse. Certes, ils s'élanceraient, ils courraient avec toute la vitesse possible, sans se laisser distraire ni amuser par rien

de ce qui pourrait les arrêter (1). Et s'ils ne couraient pas, s'ils ne regardaient pas le prix et la fin de leur course, on les ferait passer pour des fous ou pour des gens qui ne savent pas ce qu'ils perdent.

607. C'est là l'image de la vie mortelle des hommes, au terme de la courte carrière de laquelle se trouve pour prix la gloire éternelle, ou pour punition le tourment éternel, qui mettent fin à la course. Ils naissent tous à l'entrée de la carrière pour la parcourir par l'usage de la raison et par le libre arbitre; et personne ne peut prétexter l'ignorance de cette vérité, et encore moins les enfants de l'Église. Cela étant, que font de leur jugement ceux qui ont la foi catholique? Pourquoi s'arrêtent-ils à la vanité? Pourquoi et comment s'attachent-ils à l'amour des choses passagères, apparentes et mensongères? Pourquoi songent-ils si peu à la fin où ils arriveront en si peu de temps? Comment ne s'occupent-ils pas de ce qui les attend à ce terme? Ignorent-ils peut-être qu'ils naissent pour mourir (2), et que la vie est fort courte, la mort inévitable, la récompense ou la punition infaillible et éternelle (3)? Que répondent à cela les amateurs du monde, qui consument leurs jours si rapides (ils le sont pour tous les mortels) à acquérir des richesses et des honneurs, et qui usent leurs forces et leurs facultés à la poursuite des plaisirs fugitifs et abjects de la terre?

608. Or, ma bien-aimée, considérez combien est

(1) I Cor., IX, 24. — (2) Ps. LXXXVIII, 47. — (3) II Cor., IV, 17.

faux et perfide le monde dans lequel vous êtes née, et que vous avez sous les yeux. Je veux que vous y soyez ma disciple, mon imitatrice, l'enfant de mes désirs et le fruit de mes prières. Oubliez-le entièrement avec une intime horreur; ne perdez point de vue le terme vers lequel vous marchez d'un pas si accéléré, ni la fin pour laquelle votre Créateur vous a tirée du néant; soupirez toujours après cette fin; qu'elle soit le but de tous vos efforts, de toutes vos aspirations; ne vous amusez point aux choses transitoires, vaines et mensongères; faites que le seul amour divin demeure en vous, et qu'il consume toutes vos forces; car ce n'est pas un véritable amour, que celui qui les laisse libres pour aimer quelque autre chose avec Dieu, et qui ne soumet, ne mortifie et n'attire toute la créature. Qu'il soit en vous fort comme la mort (1), afin que vous soyez renouvelée comme je le désire. Ne contrariez point la volonté de mon très-saint Fils en ce qu'il veut opérer en vous, et soyez assurée de sa fidélité, et qu'il paie toujours le centuple (2). Méditez avec une humble vénération sur ce qui vous a été découvert jusqu'ici; je vous recommande et vous prescris d'en expérimenter de nouveau la vérité. C'est pourquoi, ayant achevé cette histoire, vous continuerez mes exercices avec un nouveau zèle. Rendez des actions de grâces au Seigneur de la grande faveur qu'il vous a faite de vous avoir ordonné par l'organe de vos supérieurs de le recevoir chaque jour

(1) Cant., VIII, 6. — (2) Matth., XIX, 29.

dans l'adorable sacrement, et pour vous y disposer à mon imitation, continuez les prières que je vous ai enseignées.

CHAPITRE XII

Comment l'auguste Marie célébrait son Immaculée Conception et sa Nativité. — Les bienfaits qu'elle recevait ces jours-là de son Fils notre Sauveur Jésus-Christ.

609. Tous les offices et tous les titres honorables que la bienheureuse Marie avait dans l'Église, de Reine, de Mère, de Gouvernante, de Maîtresse et les autres, le Tout-Puissant les lui donna, non vides comme les hommes les donnent, mais avec la plénitude et la grâce surabondante que chacun demandait et que Dieu même pouvait lui communiquer. Elle les possédait d'une manière si parfaite, que comme Reine elle connaissait toute sa monarchie, l'étendue qu'elle avait, et jusqu'où allait son pouvoir; comme Mère, elle connaissait ses enfants et les domestiques de sa famille, sans qu'aucun lui fût caché de tous ceux qui dans la durée des siècles appartiendraient à l'Église; comme Gouvernante, elle connaissait tous ceux qui étaient sous sa conduite; et comme Maîtresse pleine de toute sagesse, elle embrassait toute la

science doctrinale au moyen de laquelle la sainte Église allait, par son intercession, être gouvernée et enseignée dans tous les temps, dans tous les âges, par le Saint-Esprit, qui devait la diriger jusqu'à la fin du monde.

610. C'est pour cette raison que notre grande Reine eut une claire connaissance, non-seulement de tous les saints qui l'ont précédée et qui lui ont succédé dans l'Église, de leur vie, de leurs œuvres, de leur mort et des récompenses qui leur étaient destinées dans le ciel; mais encore de toutes les cérémonies, de tous les rites, de toutes les fêtes que l'Église établirait, et de toutes les décisions qu'elle rendrait dans la suite des temps; des raisons, des motifs, de la nécessité et des circonstances favorables qui détermineraient toutes ces choses par l'assistance du Saint-Esprit, qui nous donne la nourriture dans le temps le plus convenable pour la gloire du Seigneur et le progrès de l'Église. Et comme j'ai déjà parlé de tout cela dans le cours de cette histoire divine, notamment dans la seconde partie, je m'abstiendrai de répéter dans celle-ci ce que j'en ai dit. De cette plénitude de science et de sainteté qui se trouvait en notre auguste Maîtresse naquit en elle une sainte émulation de la reconnaissance et de la vénération que les anges et les saints témoignaient au Seigneur, du culte qu'ils lui rendaient, des fêtes qu'ils célébraient dans l'Église triomphante, et qu'elle voulait introduire dans l'Église militante, en tant que la seconde pourrait imiter la première, où elle avait vu si sou-

vent tout ce qui s'y faisait à la louange et à la gloire du Très-Haut.

611. Avec cet esprit plus que séraphique, elle commença à pratiquer en elle-même plusieurs des rites et des exercices que l'Église a imités depuis, et les enseigna aux apôtres, afin qu'ils les introduisissent selon qu'il était possible alors. Ce fut elle qui établit non-seulement les exercices de la Passion que j'ai précédemment indiqués, mais encore un grand nombre d'usages et de cérémonies qui ont été plus tard repris dans les temples, dans les congrégations et dans les communautés. Car elle pratiquait tout ce qu'elle connaissait être du culte du Seigneur ou de l'exercice de la vertu; et d'un autre côté elle était si éclairée, qu'elle n'ignorait rien de ce qui se pouvait savoir. Entre autres institutions dont elle fut la promotrice, il faut citer la célébration de plusieurs fêtes du Seigneur et des siennes, pour renouveler la mémoire des bienfaits dont elle se trouvait redevable, tant de ceux qui regardaient le genre humain en général que de ceux qui la regardaient en particulier, et pour rendre des actions de grâces et un juste culte d'adoration à Celui qui en était l'auteur. Il est vrai qu'elle y consacrait sa vie entière, sans jamais se laisser aller à la moindre négligence ni au moindre oubli; néanmoins, quand arrivaient les jours auxquels ces mystères avaient été opérés, elle s'y disposait d'une manière spéciale, et les célébrait par de nouveaux exercices et par de nouveaux actes de reconnaissance. Je parlerai de diverses autres fêtes dans les chapitres suivants, je

dirai seulement en celui-ci, comment elle célébrait son Immaculée Conception et le jour de sa Naissance, qui étaient les premiers mystères de sa vie. Elle avait commencé la commémoration de ces fêtes dès l'incarnation du Verbe, mais elle les célébrait avec un rite particulier après l'ascension, et surtout dans les dernières années de sa vie.

612. Le 8 décembre de chaque année, elle solennisait son Immaculée Conception avec des transports de jubilation et de reconnaissance qu'on ne saurait dépeindre; car notre auguste Reine prisait souverainement cet incomparable bienfait, auquel elle se croyait incapable de correspondre par une suffisante reconnaissance. Elle commençait dès la veille au soir, et passait toute la nuit en des exercices admirables, en des larmes de joie, en des actes d'humiliation et en des cantiques qu'elle faisait à la louange du Seigneur. Elle se considérait formée du limon commun de la terre, et descendante d'Adam dans l'ordre commun de la nature; mais choisie entre tous, et préservée elle seule de la loi commune, exempte du pesant tribut du péché, et comblée dès sa conception de tous les dons et de toutes les grâces. Elle conviait les anges à rendre des actions de grâces avec elle, et chantait avec eux les nouvelles hymnes qu'elle faisait. Puis elle priait encore les autres anges et les saints qui étaient dans le ciel de se joindre à elle; mais elle s'enflammait de telle sorte en l'amour divin, qu'il fallait toujours que le Seigneur la fortifiât pour empêcher qu'elle ne se consumât et qu'elle ne mourût.

613. Après qu'elle avait consacré presque toute la nuit à ces exercices, notre Sauveur Jésus-Christ descendait du ciel, les anges l'élevaient sur son trône, et le Seigneur la menait avec lui dans l'empyrée, où la solennité était continuée avec une nouvelle joie et une gloire accidentelle des habitants de la Jérusalem céleste. La bienheureuse Marie s'y prosternait, et adorait la très-sainte Trinité, lui rendant de nouvelles actions de grâces pour le bienfait de son immunité et de sa conception immaculée. Ensuite les anges la replaçaient à la droite de Jésus-Christ son très-saint Fils; et alors le Seigneur faisait lui-même une espèce de déclaration à la louange du Père éternel, le glorifiant de ce qu'il lui avait donné une Mère si digne, si pleine de grâce et exempte du commun péché des enfants d'Adam. Aussitôt les trois personnes divines confirmaient de nouveau ce privilége, comme si elles en eussent approuvé, ratifié et assuré la possession à notre auguste Reine, et comme si elles se fussent félicitées de l'avoir tant favorisée entre toutes les créatures. Et pour attester de nouveau cette vérité aux bienheureux, il sortait du trône, au nom de la personne du Père, une voix qui disait : *O Fille du Prince! vos pieds sont beaux* (1), *vous avez été conçue sans aucune tache de péché*. Une autre voix du Fils qui disait : *Ma Mère, qui m'a donné la forme en laquelle j'ai racheté les hommes, est très-pure et sans aucune contagion du péché*. Et le Saint-Esprit ajoutait : *Vous êtes toute*

(1) Cant., VII, 1.

belle, mon Épouse, vous êtes toute belle et exempte de la souillure du commun péché (1).

614. Après ces voix, on entendait celles de tous les chœurs des anges et des saints, qui répétaient avec une très-douce harmonie : *Marie très-sainte, conçue sans le péché originel.* La très-prudente Mère répondait à toutes ces faveurs par des actes de reconnaissance et d'adoration, et par des hymnes de louange au Très-Haut, avec une humilité si profonde, qu'elle surpassait tout ce que l'esprit angélique peut imaginer. Bientôt, pour terminer la solennité, elle était élevée à la vision intuitive et béatifique de la très-sainte Trinité, et jouissait durant quelques heures de cette gloire, d'où les anges la ramenaient au Cénacle. Ce fut en cette manière que la solennité de sa Conception Immaculée se continua après l'ascension de son très-saint Fils. Et maintenant elle est célébrée le même jour dans le ciel d'une manière différente, que je rapporterai dans un autre livre que j'ai ordre d'écrire sur l'Église triomphante, si le Seigneur me le permet. La bienheureuse Vierge commença à solenniser cette fête et les autres dès l'incarnation du Verbe ; car, aussitôt qu'elle se vit Mère de Dieu, elle commença à renouveler la mémoire des bienfaits qu'elle avait reçus pour cette dignité : alors elle célébrait ces fêtes avec ses saints anges, et avec le culte et la reconnaissance qu'elle rendait à son adorable Fils, de qui elle avait reçu tant de grâces et de fa-

(1) Cant., IV, 7.

veurs. Les autres choses qu'elle faisait dans son oratoire, quand elle était descendue du ciel, sont les mêmes que j'ai dites ailleurs, après d'autres semblables bienfaits; car ils accroissaient sans cesse son humilité admirable.

615. Elle solennisait la fête de sa Naissance le 8 septembre, jour où elle naquit, et la commençait à l'entrée de la nuit avec les mêmes exercices et les mêmes cantiques qu'à la Conception. Elle rendait des actions de grâces de ce qu'elle était née en vie à la lumière de ce monde, de ce qu'elle avait eu le bonheur d'être élevée au ciel incontinent après sa naissance, et de ce qu'elle y avait vu la Divinité intuitivement, comme je l'ai dit en la première partie. Elle s'offrait de nouveau à employer toute sa vie à ce qu'elle connaîtrait être à la plus grande gloire du Seigneur et le plus agréable à sa divine Majesté, puisqu'elle savait qu'elle lui était donnée pour cela. De sorte que Celle qui, dès l'instant qu'elle parut sur la terre, surpassa en mérite les plus grands saints et les plus hauts séraphins, prenait encore, arrivée presque au terme de sa vie, la résolution de recommencer à travailler, comme si c'eût été le premier jour auquel elle se fût mise à pratiquer la vertu, et elle suppliait de nouveau le Seigneur de l'assister, de gouverner toutes ses actions, et de les diriger à la plus haute fin de sa gloire.

616. Quant aux autres choses qui se passaient en cette fête, quoiqu'elle ne fût point enlevée au ciel comme le jour de sa Conception, son très-saint Fils

en descendait néanmoins, et venait dans son oratoire avec un très-grand nombre d'anges, avec les anciens patriarches et prophètes, et particulièrement avec saint Joachim, sainte Anne et saint Joseph. Notre Sauveur Jésus-Christ descendait avec ce cortége, pour célébrer la Nativité de sa bienheureuse Mère sur la terre. Et la plus pure des créatures, en présence de cette céleste assistance, l'adorait avec une humilité admirable, et lui rendait de nouvelles actions de grâces du bienfait de l'existence, et des faveurs dont il avait été accompagné. Ensuite les anges se joignaient à elle et lui chantaient : *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo*, etc. C'est-à-dire: « Votre naissance, ô Vierge, Mère de Dieu, a annoncé une grande joie à tout l'univers ; car de vous, comme de sa couche, s'est levé le Soleil de justice, qui est Jésus-Christ notre Dieu. » Les patriarches et les prophètes entonnaient à leur tour des cantiques de gloire et de reconnaissance ; Adam et Ève, de ce que la Réparatrice du dommage qu'ils avaient causé était née ; les parents et l'époux de notre auguste Reine, de ce qu'ils avaient eu une telle fille et une telle épouse. Enfin le Seigneur lui-même relevait sa divine Mère, prosternée par terre, et la plaçait à sa droite, où elle découvrait de nouveaux mystères par une vision de la Divinité qui n'était point intuitive et béatifique, mais qui, tout en restant abstractive, était plus pénétrante et plus lumineuse.

617. Par ces faveurs si ineffables, elle était de nouveau transformée en son très-saint Fils, enflam-

mée d'une plus vive ardeur, et toute spiritualisée pour travailler dans l'Église, comme si elle n'eût fait que commencer. Dans ces occasions, saint Jean l'évangéliste, qui méritait de prendre part à la fête, entendait la musique avec laquelle les anges la célébraient. Et pendant que le Seigneur lui-même restait dans l'oratoire avec les anges et les saints qui l'accompagnaient, l'évangéliste y disait la messe, et notre auguste Reine communiait, se trouvant à la droite de son adorable Fils, qu'elle recevait dans son sein sous les espèces eucharistiques. Tous ces mystères faisaient un spectacle qui ravissait les saints d'une nouvelle joie, et ils servaient en même temps comme de témoins à la communion la plus digne que l'on ait vue et que l'on verra jamais dans le monde après celle de Jésus-Christ. Après que notre grande Dame avait reçu son très-saint Fils dans l'auguste sacrement, le Seigneur la laissait recueillie avec lui-même en cet état, et, reprenant son état glorieux et naturel, il s'en retournait au ciel. O merveilles cachées de la toute-puissance divine ! Si Dieu se montre grand et admirable envers tous les saints (1), que n'aura-t-il pas fait envers sa digne Mère, qu'il aimait plus que tous, et pour laquelle il réserva tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus excellent dans les trésors de sa sagesse et de sa puissance. Que toutes les créatures le glorifient, le louent et le bénissent.

(1) Ps. LXVII, 36.

Instruction que j'ai reçue de la grande Reine du ciel la bienheureuse Marie.

618. Ma fille, je veux que la première leçon que vous tirerez de ce chapitre serve à dissiper certaines craintes que je découvre dans votre cœur, à raison de la sublimité et du caractère extraordinaire des mystères de ma vie, que vous écrivez dans cette histoire. Vous êtes intérieurement assaillie de deux doutes : d'une part, vous vous demandez si vous êtes un instrument convenable pour écrire ces secrets, ou s'il ne vaudrait pas mieux qu'une autre personne plus savante et plus avancée en vertu les écrivît pour donner plus d'autorité à son travail, puisque vous êtes la moindre, la plus inutile et la plus ignorante de toutes. D'autre part, vous doutez que ceux qui liront ces mystères y ajoutent foi, parce qu'ils sont si rares et si inouïs, surtout les visions béatifiques et intuitives de la Divinité, dont je jouis si souvent pendant la vie mortelle. Je vais répondre au premier de ces doutes, en convenant d'abord avec vous que vous êtes la moindre et la plus inutile des créatures ; car, puisque vous l'avez appris de la bouche du Seigneur, et que je vous le confirme, vous en devez être persuadée. Mais sachez que l'autorité de cette histoire et de tout ce qui s'y trouve renfermé ne dépend point de l'instrument, mais de l'Auteur, qui est la souveraine Vérité, et de celle que ce que vous écrivez contient en soi ; le plus haut séraphin n'y pour-

rait rien ajouter s'il écrivait cette histoire, et vous non plus ne pouvez rien en omettre, rien en retrancher.

619. Il n'était pas convenable qu'un ange l'écrivît, et l'eût-il écrite, les incrédules et les endurcis de cœur y trouveraient encore à redire. Il fallait qu'une créature humaine en fût l'instrument, mais il n'était pas convenable que ce fût la plus savante et la plus sage; car on aurait pu attribuer ce travail à sa science, ou bien la lumière divine y aurait moins éclaté, parce qu'on l'aurait confondue avec les lueurs de la raison naturelle. Il est de la plus grande gloire de Dieu que ce soit une femme que ne puissent aider ni la science ni l'industrie personnelles. Moi-même j'y trouve une gloire et une satisfaction particulières, d'autant plus que vous êtes l'instrument choisi; car vous saurez, et tout le monde doit savoir, qu'il n'y a rien du vôtre dans cette histoire, et que vous ne devez non plus vous l'attribuer qu'à la plume avec laquelle vous l'écrivez : vous n'êtes que l'instrument de la main du Seigneur, que l'organe de mes paroles. Et ce n'est pas parce que vous êtes une vile pécheresse que vous devez craindre que les mortels ne me refusent l'honneur qu'ils me doivent; puisque si quelqu'un n'ajoute pas foi à ce que vous écrivez, ce ne sera pas vous qu'il offensera, mais ce sera moi qu'il outragera en mettant mes paroles en doute. Quoique le nombre de vos péchés soit grand, la charité et la miséricorde du Seigneur peuvent les effacer tous; c'est pour le montrer qu'il n'a pas voulu choisir un autre instru-

ment plus grand, mais qu'il a daigné vous tirer de la poussière et manifester en vous sa puissance libérale, d'après les motifs que je vous ai expliqués, et par une conduite propre à faire mieux connaître la vérité et l'efficace qu'elle a par elle-même; c'est pourquoi je veux que vous vous y conformiez, que vous pratiquiez ses enseignements, et que vous deveniez telle que vous souhaitez être.

620. Pour ce qui regarde le second doute que vous avez, si l'on ajoutera créance à ce que vous écrivez, à cause de la grandeur de ces mystères, j'y ai répondu amplement dans tout le cours de cette histoire. Ceux qui se feront une juste idée de ma personne ne trouveront aucune difficulté à me croire; car ils découvriront le rapport qu'il y a entre les bienfaits que vous rapportez et celui de la dignité de Mère de Dieu auquel tous les autres se rattachent, parce que sa divine Majesté fait ses œuvres parfaites; et si quelqu'un en doute, assurément il ignore ce que Dieu est et ce que je suis. Si Dieu s'est montré si puissant et si libéral à l'égard des autres saints; si l'on dit dans l'Église de plusieurs d'entre eux qu'ils ont vu la Divinité pendant leur vie mortelle (et il est certain qu'ils la virent), comment, ou avec quel fondement me refusera-t-on ce que l'on accorde à d'autres qui me sont si inférieurs? Tous les bienfaits que mon très-saint Fils leur a mérités, et toutes les faveurs dont il les a prévenus, n'ont eu d'autre but que sa gloire, et ensuite la mienne; or l'on estime et l'on aime plus la fin que les moyens, que l'on aime pour cette fin;

il est donc évident que l'amour qui a porté la volonté divine à me favoriser a été plus grand que celui avec lequel elle a favorisé tous les autres pour moi : et l'on ne doit pas trouver étrange que ce que le Seigneur a fait une fois envers eux, il l'ait fait plusieurs fois envers celle qu'il a choisie pour Mère.

621. Les personnes pieuses et prudentes savent, et c'est ce que l'on a enseigné dans mon Église, que la règle par laquelle on mesure les faveurs que j'ai reçues de la droite de mon très-saint Fils, est sa toute-puissance et ma capacité : car il m'accorda toutes les grâces qu'il put m'accorder, et que je fus capable de recevoir. Ces grâces ne furent point stériles en moi, mais elles fructifièrent toujours autant qu'il était possible en une simple créature. Le même Seigneur était mon Fils, et son action est toute-puissante, pourvu que la créature ne lui oppose aucun obstacle ; or, puisque je ne lui en opposai aucun, qui osera lui limiter ses opérations et l'amour qu'il avait pour moi comme étant sa Mère, quand lui-même me rendit plus digne de ses bienfaits que tous les autres saints, parmi lesquels il n'y en a pas un qui se soit privé de jouir un seul moment de sa présence pour assister l'Église comme je le fis ? Et si toutes les autres merveilles qu'il a opérées en ma faveur semblent excessives et incroyables, je veux que vous sachiez et que tous sachent aussi que tous ses bienfaits furent fondés et renfermés en celui de ma conception immaculée ; car ce fut une plus grande grâce de me rendre digne de sa gloire lorsque je ne pouvais la mériter,

que de la manifester lorsque je l'avais méritée, et que je ne présentais aucun empêchement à cette manifestation.

622. Ces avis suffiront pour dissiper vos doutes et vos craintes, le reste me regarde; pour vous, vous n'avez qu'à me suivre et à m'imiter; car c'est là pour vous la fin de tout ce que vous apprenez et écrivez : c'est à cela que vous devez tendre, vous proposant sans cesse de pratiquer toutes les vertus que vous connaîtrez, sans en omettre aucune. Et pour cela je veux que vous considériez aussi ce que faisaient les autres saints qui nous ont suivis, mon très-saint Fils et moi, puisque vous n'êtes pas moins redevable qu'eux à sa miséricorde, et que je ne me suis montrée envers aucun ni plus tendre ni plus libérale. Je veux que vous appreniez à mon école, comme ma véritable disciple, la charité, la reconnaissance et l'humilité; et j'exige que vous fassiez de tels progrès dans ces vertus, que vous vous y signaliez. Vous devez aussi, en sollicitant l'assistance des saints et des anges, célébrer mes fêtes avec une intime dévotion, et solenniser d'une manière spéciale celle de mon Immaculée Conception, en laquelle je fus si favorisée de la puissance divine; ce bienfait me pénétra d'une joie indicible, et maintenant j'en ai une toute nouvelle de voir que les hommes remercient et louent le Très-Haut pour un si rare miracle. A mon exemple, vous rendrez de plus ferventes actions de grâces au Seigneur le jour anniversaire de votre naissance, et vous y ferez quelque chose de particulier pour son service; en

outre, vous prendrez la résolution, dès ce jour-là, de perfectionner votre vie et de commencer de nouveau à y travailler; c'est ce que tous les mortels devraient faire, au lieu d'employer le jour de leur naissance à de vaines démonstrations d'une joie toute terrestre.

CHAPITRE XIII

La bienheureuse Marie célèbre d'autres fêtes avec ses anges, notamment sa Présentation et les fêtes de saint Joachim, de sainte Anne et de saint Joseph.

623. La reconnaissance des bienfaits que la créature reçoit de la main du Seigneur est une vertu si noble, que par elle nous entretenons le commerce et la correspondance qui peuvent exister entre nous et Dieu lui-même, lui en nous distribuant les dons et les trésors de sa libéralité et de sa puissance, et nous en lui offrant humblement dans notre pauvreté les témoignages de notre gratitude. C'est le propre de celui qui donne d'une manière généreuse, de se contenter de la seule reconnaissance du nécessiteux qui a besoin de ses secours; la reconnaissance est un retour facile, prompt et agréable, qui satisfait l'auteur des libéralités, et qui l'oblige à les continuer envers

celui qui les reçoit. Et si cela arrive même entre les hommes lorsqu'ils ont un cœur magnanime et généreux, il en sera bien plus certainement de même entre Dieu et les hommes; car nous sommes la misère et la pauvreté même, et il est très-riche et très-libéral, et si nous pouvons imaginer quelque besoin en lui, c'est le besoin de donner, et non de recevoir (1). Aussi ce souverain Seigneur est-il si sage, si juste et si saint, que, s'il nous repousse, ce n'est jamais parce que nous sommes pauvres, mais parce que nous sommes ingrats. Il veut nous donner beaucoup, mais il veut aussi que nous soyons reconnaissants et que nous lui rendions la gloire, l'honneur et la louange que la gratitude renferme. Ce retour à l'égard des moindres bienfaits le porte à nous en départir de plus grands, et quand nous les reconnaissons tous, il les multiplie; mais il n'y a que ceux qui sont humbles qui se les assurent, parce qu'ils sont toujours reconnaissants.

624. La bienheureuse Marie fut la maîtresse de cette science, car ayant reçu à elle seule le comble et la plénitude des bienfaits que la Toute-Puissance pouvait communiquer à une simple créature, elle les reconnut tous avec toute la perfection possible. Pour chacun des dons qu'elle reconnaissait avoir reçu, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce (et elle n'en ignorait aucun), elle exprimait sa gratitude par des cantiques de louange et par

(1) Rom., x, 12.

d'autres actes admirables, dans lesquels elle en renouvelait la mémoire avec des hommages et des remercîments particuliers. Pour cela elle destinait dans l'année certains jours, et dans ces jours certaines heures dans lesquelles elle repassait en son esprit ces faveurs, et en rendait mille actions de grâces. A tous ces exercices, à tous ces soins, elle joignait l'activité infatigable avec laquelle elle s'occupait du gouvernement de l'Église et de l'enseignement des apôtres et des disciples ; en outre, elle donnait ses conseils à ceux qui venaient la consulter, et quoiqu'ils fussent en très-grand nombre, elle ne les refusait à aucun, et pourvoyait à tous les besoins des fidèles.

625. Et si la véritable reconnaissance est si agréable à Dieu, et le porte à renouveler et à augmenter ses bienfaits, qui pourra imaginer la complaisance avec laquelle il agréait celle que sa très-prudente Mère lui témoignait pour de si sublimes faveurs, et les louanges qu'elle lui offrait pour toutes et pour chacune en particulier, avec l'humilité et la charité la plus parfaite? Tous les autres enfants d'Adam par rapport à elle sont lâches et ingrats, et si inconsidérés, que s'il leur arrive de faire quelque petite chose, elle leur semble fort grande, tandis que notre très-reconnaissante Reine regardait tout ce qu'elle faisait de plus grand comme fort petit ; et après avoir donné à ses actions la plénitude de toute la perfection possible, elle se croyait encore lâche et peu diligente. J'ai dit ailleurs que l'activité de la bienheureuse Marie était semblable à celle de Dieu,

qui est un acte très-simple qui agit par son être propre, sans pouvoir cesser ses opérations infinies. Notre grande Reine participa d'une manière ineffable à cette excellence de la Divinité, car elle paraissait être elle-même une opération infatigable et continuelle ; et si la grâce est, chez tous, impatiente d'être seulement oisive, on ne doit pas être surpris qu'en Marie, qui avait reçu une grâce sans bornes, et, si je puis m'exprimer de la sorte, sans la mesure commune, elle lui donnât une si haute participation de l'être de Dieu et de ses qualités.

626. Je ne saurais mieux faire comprendre ce secret que par l'admiration des saints anges qui la pénétraient davantage. Il arrivait souvent que, ravis de ce qu'ils contemplaient en leur grande Reine, ils disaient soit entre eux, soit en s'adressant à elle-même : « Dieu est puissant, grand et admirable en « cette créature au-dessus de toutes ses œuvres ! En « elle la nature humaine nous surpasse de beaucoup. « Que votre Créateur, ô Marie, soit éternellement « béni et glorifié. Vous êtes l'ornement et la beauté « de tout le genre humain. Vous êtes l'objet de la « sainte émulation des esprits angéliques et de l'ad- « miration des habitants du ciel. Vous êtes la mer- « veille de la puissance de Dieu, le prodige glorieux « de sa droite, l'abrégé des œuvres du Verbe incarné, « la parfaite image de ses perfections, le vestige de « tous ses pas ; vous ressemblez en tout à Celui à qui « vous avez donné la forme humaine dans votre sein. « Vous êtes la digne Maîtresse de l'Église militante,

« et la gloire spéciale de l'Église triomphante, l'hon-
« neur des courtisans célestes et la Restauratrice de
« votre peuple. Que toutes les nations connaissent
« votre vertu et votre grandeur, que toutes les
« générations vous louent et vous bénissent. Ainsi
« soit-il. »

627. L'auguste Marie célébrait avec ces princes célestes la mémoire des bienfaits et des dons qu'elle avait reçus du Seigneur. Et la demande qu'elle leur faisait de l'assister en cette reconnaissance ne lui était pas seulement inspirée par son très-ardent amour, qui lui méritait toutes ces faveurs et les lui procurait par cette soif insatiable que le feu de la charité cause là où il brûle; ce qui y contribuait aussi, c'était son humilité profonde, par laquelle elle se reconnaissait obligée au delà de toutes les créatures; c'est pourquoi elle les engageait toutes à l'aider à s'acquitter de sa dette, quoiqu'elle fût la seule qui pût dignement y satisfaire. Et par cette sagesse admirable elle attirait dans son oratoire la cour du souverain Roi, et faisait du monde un nouveau ciel.

628. Elle célébrait tous les ans le jour qui correspondait à sa Présentation dans le Temple, commençant le soir de la veille les saints exercices et les actions de grâces auxquels elle consacrait toute la nuit, comme aux jours de sa Conception et de sa Nativité. Elle reconnaissait la faveur que le Seigneur lui avait faite en l'introduisant dans son Temple à un âge si tendre, et le remerciait de tous les bienfaits dont il l'avait pré-

venue pendant qu'elle y demeura. Mais ce qu'il y avait de plus admirable dans la célébration de cette fête, c'était que la grande maîtresse des vertus, quoique pleine de sagesse divine, rappelait à sa mémoire les instructions que le prêtre et sa Maîtresse lui avaient données en son enfance dans cette maison de prière. Elle repassait aussi en son esprit ce que ses saints parents Joachim et Anne lui avaient enseigné, et tout ce qu'elle avait entendu de la bouche des apôtres. Et elle faisait de nouveau tout ce qui lui avait été dit, de la manière convenable à cet âge plus avancé. Ainsi, quoique l'enseignement de son très-saint Fils lui fût bien suffisant pour diriger toutes ses actions, et valût plus que tous les autres enseignements, il n'en était point, de tous ceux qu'elle avait reçus, qu'elle ne voulût méditer. Car quand il s'agissait de s'humilier, d'obéir en inférieure, et de recevoir des leçons, elle ne perdait pas un moment, et il n'y avait pas de secrète industrie de ces vertus qu'elle négligeât. Oh ! avec combien de perfection elle exécutait les conseils des sages! Ne vous appuyez point sur votre prudence, et ne soyez point sage à vos propres yeux (1). Ne méprisez point les avis des anciens, et réglez-vous toujours sur leurs maximes (2). Ne vous élevez pas avec arrogance, mais accommodez-vous aux petits (3).

629. Quand l'auguste Vierge célébrait cette fête, elle éprouvait une espèce de doux regret naturel à la

(1) Prov., III, 5 et 7. — (2) Eccles., VIII, 9. — (3) Rom., XII, 16.

pensée du séjour qu'elle avait fait dans le Temple; elle l'avait pourtant quitté aussitôt qu'elle avait connu la volonté du Seigneur à cet égard, se soumettant à toutes les très-hautes fins pour lesquelles il lui ordonna d'en sortir, et le Seigneur continuait à la récompenser de cette prompte obéissance par diverses faveurs qu'il lui faisait en cette fête. Il descendait ce jour-là du ciel dans tout l'éclat de sa magnificence, accompagné des anges, comme dans les autres occasions, et s'adressant à la bienheureuse Mère dans son oratoire, il lui disait : « Ma Mère et « ma Colombe, venez à moi, qui suis votre Dieu et « votre Fils. Je veux vous donner un temple et une « habitation plus haute, plus tranquille et plus « divine, qui sera dans mon être propre. Venez, ma « très-chère et ma bien-aimée, dans la demeure qui « vous appartient légitimement. » Après ces très-douces paroles, les séraphins relevaient leur Reine de terre (car elle restait toujours prosternée en la présence de son Fils, jusqu'à ce qu'il lui ordonnât de se lever), et au milieu des accords d'une musique céleste, ils la plaçaient à la droite du même Seigneur. Elle sentait ou connaissait incontinent que la divinité de Jésus-Christ la remplissait tout entière, comme le temple de sa gloire, et qu'elle l'inondait, l'entourait, l'enveloppait comme la mer le poisson qu'elle renferme dans son sein; et cette espèce d'union et d'embrassement divin lui faisait éprouver de nouveaux effets ineffables, car elle recevait une certaine possession de la Divinité que je ne puis expliquer, et

la divine Mère, quoiqu'elle ne vît point Dieu face à face, y ressentait une joie extraordinaire.

630. La très-prudente Mère appelait cette grande faveur, *mon très-sublime refuge et ma très-haute demeure ;* elle appelait aussi cette fête, *la fête de l'être de Dieu,* et récitait des hymnes admirables pour en exprimer à la fois la grandeur et sa reconnaissance. Elle employait la fin de ce jour à rendre des actions de grâces au Tout-Puissant au nom des patriarches et des anciens prophètes, depuis Adam jusqu'à ses propres parents, qui formaient comme le dernier anneau de la chaîne. Elle les rendait pour tous les dons de grâce et de nature que le Seigneur leur avait départis, pour tout ce qu'ils avaient prophétisé, et pour ce que les saintes Écritures rapportent d'eux. Puis elle s'adressait à ses parents saint Joachim et sainte Anne, les remerciait de ce qu'ils l'avaient offerte à Dieu dans le Temple dès son enfance, les suppliait de reconnaître en son nom ce bienfait dans la Jérusalem céleste, où ils jouissaient de la vision béatifique, et de prier le Très-Haut de lui enseigner à être reconnaissante, et de la conduire en toutes ses actions. Et surtout elle les conjurait de nouveau de rendre des actions de grâces au Seigneur tout-puissant de ce qu'il l'avait exemptée du péché originel pour la choisir pour sa Mère, car elle regardait toujours ces deux bienfaits comme inséparables.

631. Elle célébrait les fêtes de saint Joachim et de sainte Anne avec presque les mêmes cérémonies, et les deux saints descendaient dans l'oratoire avec notre

Sauveur Jésus-Christ et une multitude innombrable d'anges; et la bienheureuse Vierge rendait avec eux des actions de grâces au Seigneur de lui avoir donné des parents si saints et accomplissant si parfaitement sa divine volonté, ainsi que de la gloire par laquelle il les avait récompensés. Pour toutes ces œuvres du Seigneur, elle faisait de nouveaux cantiques avec ses anges, qui les répétaient avec la musique la plus harmonieuse. Il arrivait encore une autre chose à la fête de ses parents : c'est que les anges de cette même Reine et plusieurs autres qui descendaient du ciel, lui expliquaient, chacun selon son rang et sa hiérarchie, un attribut ou une perfection de l'être de Dieu, et ensuite une autre du Verbe incarné. Cet entretien si divin lui causait une joie incomparable, et ne faisait qu'exciter encore l'ardeur de ses affections amoureuses. Saint Joachim et sainte Anne recevaient aussi une joie accidentelle très-grande, et à la fin de tous ces mystères notre auguste Princesse demandait la bénédiction à ses parents; ensuite ils s'en retournaient au ciel, et elle demeurait prosternée pour exprimer de nouveau la gratitude que lui inspiraient ces bienfaits.

632. Lors de la fête de son très-chaste et très-saint époux Joseph, elle célébrait les épousailles dans lesquelles le Seigneur le lui avait donné pour son très-fidèle compagnon, afin de cacher les mystères de l'incarnation du Verbe, et pour exécuter avec une si haute sagesse les secrets et les œuvres de la rédemption du genre humain. Et comme toutes ces œuvres du

Très-Haut et de son conseil éternel étaient comme en dépôt dans le cœur très-prudent de Marie, et qu'elle en faisait la digne estime qu'elles demandaient, la joie et la reconnaissance avec lesquelles elle en célébrait la mémoire étaient ineffables. Le très-saint époux Joseph descendait à la fête tout rayonnant de gloire, accompagné de milliers d'anges, qui la solennisaient avec une grande jubilation et une grande pompe, chantant de nouvelles hymnes et de nouveaux cantiques que la bienheureuse Marie faisait pour reconnaître les bienfaits que son saint époux et elle avaient reçus de la main du Très-Haut.

633. Après avoir ainsi passé plusieurs heures, elle s'entretenait une partie de ce jour avec le glorieux époux Joseph sur les perfections et les attributs divins; car, en l'absence du Seigneur, c'étaient les entretiens auxquels la tendre Mère se plaisait le plus. Et au moment de prendre congé du saint époux, elle le suppliait de prier pour elle en la présence de la Divinité, et de la louer en son nom. Elle lui recommandait aussi de prier pour les besoins de la sainte Église et des apôtres, et surtout elle lui demandait sa bénédiction. Le glorieux saint s'en retournait ensuite au ciel, et elle continuait dans son oratoire, suivant sa coutume, ses actes d'humilité et de reconnaissance. Mais on doit remarquer deux choses : la première, c'est que, quand son Fils vivait sur la terre, et se trouvait présent à ces fêtes, il se montrait ordinairement transfiguré à sa bienheureuse Mère, comme sur le Thabor. Il lui fit souvent cette faveur à elle seule,

surtout dans ces occasions, lui donnant par là quelque récompense de son intime dévotion et de sa profonde humilité, et la renouvelant par les effets divins que produisait en elle cette merveille. La seconde chose, c'est que, pour célébrer ces faveurs, elle ajoutait à tout ce que j'ai dit un autre soin bien digne de sa charité et de notre attention. Aux jours qui ont été indiqués et en d'autres jours dont je parlerai plus loin, elle nourrissait plusieurs pauvres, leur apprêtait elle-même à manger, et les servait à genoux. En pareil cas, elle recommandait à l'évangéliste de lui amener les pauvres les plus délaissés et les plus misérables, et le saint se conformait à ses instructions. En outre, elle apprêtait quelque autre chose de plus délicat pour l'envoyer dans les hôpitaux aux malades pauvres qu'elle ne pouvait appeler chez elle, et elle allait ensuite les consoler et les soulager par sa présence. Voilà comment la bienheureuse Marie célébrait ses fêtes; voilà l'exemple qu'elle a proposé à l'imitation des fidèles, afin qu'ils se montrent constamment reconnaissants, et qu'ils offrent, autant qu'ils le peuvent, le sacrifice de leurs louanges et de leurs bonnes œuvres.

Instruction que la grande Reine du ciel m'a donnée.

634. Ma fille, le péché d'ingratitude envers Dieu est un des plus énormes que les hommes commettent,

un de ceux par lesquels ils se rendent le plus indignes et le plus abominables aux yeux du Seigneur et des saints, qui ont une espèce d'horreur pour cette honteuse insensibilité des mortels. Et quoiqu'il leur soit si funeste, chacun d'eux en particulier ne commet néanmoins aucun autre péché avec plus d'inconsidération ni plus fréquemment. Il est vrai que le Seigneur, pour n'avoir pas lieu d'être aussi irrité de cet oubli de ses bienfaits si odieux et si général, a voulu que la sainte Église réparât publiquement en partie le manque de reconnaissance que ses enfants et tous les hommes témoignent envers Dieu. C'est pour reconnaître ses bienfaits que le corps de l'Église lui adresse tant de prières et lui offre tant de sacrifices de louange et de gloire, qui sont ordonnés dans la même Église. Mais comme les faveurs et les grâces de sa libérale et attentive providence ne tombent pas seulement sur le commun des fidèles, mais s'adressent en particulier à celui qui reçoit le bienfait, ils ne sauraient s'acquitter de leur dette par la reconnaissance commune, parce que chacun y est spécialement obligé pour ce qui lui revient des divines largesses.

635. Combien s'en trouve-t-il parmi les mortels, qui pendant toute leur vie n'ont pas fait un seul acte de véritable reconnaissance envers Dieu de ce qu'il la leur a donnée et la leur conserve; de ce qu'il leur donne la santé, les forces, la nourriture, les honneurs, la fortune, et tant d'autres biens temporels et naturels? Il y en a d'autres qui, tout en connaissant l'Auteur de ces bienfaits, ne songent point à l'en re-

mercier ; à la vérité, ils aiment Dieu, qui les leur a départis, mais pour l'amour qu'ils se portent à eux-mêmes, et parce qu'ils se complaisent en ces choses temporelles et terrestres, parce qu'ils se réjouissent de les posséder. Il y a là une illusion qu'on découvrira par deux marques : d'abord, quand ils perdent ces biens terrestres et passagers, ils s'affligent, se dépitent, se désolent, ils ne sauraient penser à autre chose ; il n'y a rien qu'ils estiment ni qu'ils désirent, parce qu'ils n'aiment que ce qui est apparent et périssable. Et quoique bien souvent le Seigneur ne fasse que leur accorder le plus grand des bienfaits en les privant de la santé, des honneurs, des richesses et autres choses semblables, afin qu'ils ne s'y attachent point avec une affection désordonnée et aveugle, ils regardent néanmoins cette heureuse perte comme un malheur et comme une espèce d'injustice, et veulent toujours que leur cœur coure après les choses périssables pour périr avec elles.

636. Seconde marque de cette illusion : la passion aveugle qu'ils ont pour ce qui est passager les empêche de se souvenir des biens spirituels, qu'ils ne savent ni estimer ni reconnaître. Cette faute grossière est surtout énorme de la part des enfants de l'Église, que la miséricorde infinie, sans y être aucunement obligée, sans qu'ils l'eussent aucunement mérité, a daigné mettre dans le chemin assuré de la vie éternelle en leur appliquant spécialement les mérites de la Passion et de la mort de mon très-saint Fils. Chacun de ceux qui sont aujourd'hui dans la sainte Église

pouvait naître en d'autres temps et en d'autres siècles, avant que Dieu vînt au monde, et, après son avénement, il pouvait le créer parmi les gentils, les idolâtres, les hérétiques et autres infidèles, où sa damnation éternelle aurait été inévitable. Sans qu'ils pussent se prévaloir d'aucun mérite, il les a tous appelés à la foi, il leur a fait connaître la vérité infaillible, il les a justifiés par le baptême, il leur a donné les sacrements, les ministres, la doctrine et la lumière de la vie éternelle. Il les a mis dans le chemin assuré, il les assiste par ses secours, il leur pardonne quand ils ont péché, il les relève quand ils sont tombés, il les attend à la pénitence, il les convie par sa miséricorde, et il les récompense de la main la plus libérale. Il les défend par ses anges, il se donne lui-même à eux en gage et comme l'aliment de leur vie spirituelle; enfin, il les comble de tant de bienfaits, qu'on ne saurait ni les compter ni les mesurer, et il ne se passe point un jour, point une heure où leur dette ne grossisse.

637. Or dites-moi, ma fille, quelle reconnaissance ne doit-on pas à une si libérale et si paternelle clémence? Et combien s'en trouve-t-il qui l'aient dignement? Le plus considérable bienfait est que, malgré cette ingratitude, les portes de cette miséricorde ne se soient point fermées, et que ses sources n'aient point été taries, parce qu'elle est infinie. Le principe d'où provient le plus souvent cette méconnaissance si effroyable chez les hommes, est leur ambition démesurée, et l'avidité avec laquelle ils convoitent les

biens temporels, apparents et passagers. C'est cette soif insatiable qui cause leur ingratitude; car, comme ils désirent si vivement la possession des choses temporelles, tout ce qu'ils reçoivent leur paraît peu de chose; ils n'en témoignent aucune reconnaissance, et ils oublient en même temps les bienfaits spirituels, et ainsi ils sont très-ingrats à l'égard des uns et des autres. A cette folie ils en ajoutent d'ordinaire une autre plus grande, qui est de demander à Dieu non-seulement ce dont ils ont besoin, mais tout ce qui leur vient à la fantaisie, et qui doit contribuer à leur propre damnation. C'est quelque chose de bas et de honteux parmi les hommes, que de demander un bienfait à celui qu'on a offensé, et surtout que de le lui demander pour s'en servir à l'offenser davantage. Or quelle raison aura un homme vil, terrestre et ennemi de Dieu, de lui demander la vie, la santé, la réputation, la fortune, et les autres choses qu'il a toujours reçues avec ingratitude, et dont il n'a jamais usé que contre Dieu même?

638. Ajoutez à cela qu'il ne lui a jamais témoigné aucune reconnaissance pour le bienfait de l'avoir créé, racheté, appelé, entendu, justifié, et de lui avoir destiné sa propre gloire dans le ciel. Et si l'homme veut obtenir cette gloire, il est évident qu'il ne pourra, après s'en être rendu si indigne par son ingratitude, la demander sans un excès d'audace et de témérité, s'il ne demande d'abord la connaissance et la douleur d'une telle offense. Je vous assure, ma très-chère fille, que ce péché si réitéré de l'ingrati-

tude envers Dieu est une des plus grandes marques de réprobation chez ceux qui le commettent avec tant d'oubli et d'inconsidération. C'est aussi une mauvaise marque, que le juste Juge accorde les biens temporels à ceux qui les lui demandent, en oubliant le bienfait de la rédemption et de la justification; car ne faisant aucun cas de ce qui peut leur procurer la vie éternelle, ils demandent alors l'instrument de leur mort; et s'ils l'obtiennent, ce n'est pas une faveur, c'est la punition de leur aveuglement qu'ils reçoivent.

639. Je vous découvre toutes ces illusions, toutes ces erreurs, afin que vous les craigniez et que vous les évitiez. Mais sachez que votre reconnaissance ne doit pas être commune: car vous ne sauriez vous-même vous faire une idée de la grandeur des bienfaits que vous avez reçus. Ne vous laissez point abuser par une certaine retenue qui, sous prétexte d'humilité, pourrait vous empêcher de les reconnaître et d'en témoigner toute la gratitude à laquelle vous êtes tenue. Vous n'ignorez pas les efforts qu'a faits le démon pour vous détourner du souvenir des œuvres et des faveurs du Seigneur et des miennes, par la vue de vos fautes et de vos misères, qu'il tâche de vous représenter comme incompatibles avec les dons et les lumières que vous avez reçus. Débarrassez-vous une bonne fois de toutes ces pensées, vous persuadant que plus vous attribuez à Dieu les biens que vous recevez de sa main libérale, plus vous vous abaissez, plus vous vous humiliez; et que plus vous lui devez, plus vous

vous trouverez pauvre pour vous acquitter envers lui d'une plus grande dette, n'étant pas capable de satisfaire à la plus petite que vous ayez. Il n'y a pas de présomption à connaître cette vérité, mais de la prudence ; il n'y a pas d'humilité à vouloir l'ignorer, mais de la folie, et une folie fort répréhensible ; car vous ne sauriez reconnaître ce que vous ignorez, ni aimer beaucoup votre bienfaiteur si vous n'appréciez les bienfaits qui vous y obligent. Vous craignez de perdre la grâce et l'amitié du Seigneur ; et c'est avec beaucoup de raison, car il a fait en votre faveur ce qui suffirait pour justifier bien des âmes. Mais c'est une chose fort différente de craindre avec prudence de perdre cette grâce, ou de la révoquer en doute pour n'y ajouter pas foi ; et le démon cherche par ses artifices à vous donner ici le change : car au lieu d'une sainte crainte il veut vous inspirer une incrédulité opiniâtre sous les apparences d'un bonne intention et d'une crainte salutaire. C'est celle-ci seule qui doit vous servir à garder votre trésor, à vous conserver dans une pureté angélique, à m'imiter avec zèle, et à profiter de toutes les instructions que je vous donne pour cela dans cette histoire.

CHAPITRE XIV

La manière admirable avec laquelle la bienheureuse Marie célébrait les mystères de l'Incarnation et de la Nativité du Verbe incarné, et reconnaissait ces grands bienfaits.

640. L'auguste Marie étant si fidèle dans les petites choses, il est hors de doute qu'elle ne fût aussi très-fidèle dans les grandes. Et si elle fut si prompte, si attentive et si exacte à reconnaître les moindres bienfaits, il est certain qu'elle l'était aussi parfaitement que possible dans les plus grandes faveurs qu'elle et tout le genre humain reçurent de la main du Très-Haut. Entre tous ces bienfaits, l'œuvre de l'incarnation du Verbe éternel dans le sein de sa très-heureuse et très-pure Mère tient le premier lieu; car ce fut l'œuvre la plus excellente et la grâce la plus grande de toutes celles jusqu'auxquelles pouvaient aller, en faveur des hommes, la puissance et la sagesse infinies, unissant l'Être divin avec l'être humain en la personne du Verbe par l'union hypostatique, qui fut le principe de tous les dons que fit le Tout-Puissant à la nature humaine et à la nature angélique. Par cette merveille inouïe, Dieu contracta un tel engagement, que, si je puis m'exprimer de la sorte, il ne s'en serait point tiré d'une manière aussi glorieuse, s'il n'avait

trouvé en la nature humaine elle-même quelque caution qui, par sa sainteté et sa reconnaissance, profitât aussi pleinement que possible d'un pareil bienfait, conformément à ce que j'ai dit dans la première partie. Cette vérité devient plus intelligible quand on se rappelle ce que la foi nous enseigne, à savoir que la divine Sagesse a prévu de toute éternité l'ingratitude des réprouvés, et combien ils profiteraient peu et useraient de la faveur si insigne et si ineffable que Dieu nous a faite en se faisant homme véritable, Maître, Rédempteur et Exemplaire de tous les mortels.

641. C'est pourquoi la même Sagesse infinie ordonna cette merveille de telle sorte qu'il y eût parmi les hommes quelqu'un qui pût réparer cette injure faite par tous ceux qui se montrent insensibles à un bienfait si sublime, et s'entremettre par une digne reconnaissance entre eux et Dieu, pour l'apaiser et le satisfaire autant qu'il était possible du côté de la nature humaine. C'est ce que fit en premier lieu la très-sainte humanité de notre Rédempteur Jésus-Christ, qui fut le Médiateur auprès du Père éternel (1), réconciliant avec lui tout le genre humain, et satisfaisant pour les péchés des hommes avec une surabondance de mérites et une ample compensation de notre dette. Mais comme ce Seigneur était vrai Dieu et vrai homme, il semble que la nature humaine lui aurait été encore redevable à lui-même, si parmi

(1) I Tim., II, 5.

les simples créatures il ne s'en fût trouvé une qui lui payât cette dette tout autant qu'il était possible de leur côté avec la divine grâce. Sa propre Mère et notre auguste Reine lui rendit ce retour; car elle seule fut la Secrétaire du grand conseil et la Dépositaire de ses mystères. Elle seule les pénétra, les estima et les reconnut aussi dignement qu'on pouvait l'exiger de la nature humaine sans divinité. Elle seule répara notre ingratitude et la lâcheté avec laquelle, comparativement à elle, les autres enfants d'Adam tâchent quelquefois de la réparer. Elle seule sut et put apaiser et satisfaire son propre Fils après l'injure qu'il reçut des mortels quand tous ne le reçurent pas pour leur Rédempteur et leur Maître, et pour leur vrai Dieu incarné pour le salut de tous.

642. Notre grande Reine eut ce mystère incompréhensible si présent en sa mémoire, qu'elle ne l'oublia jamais un seul moment. Elle connaissait aussi toujours l'ignorance que tant d'enfants d'Adam avaient de ce bienfait; et pour la reconnaître, tant en son nom qu'au nom de tous, elle se prosternait chaque jour plusieurs fois, faisait d'autres actes d'adoration, et répétait continuellement en divers termes cette prière : « Souverain Seigneur, Dieu de mon âme, je « me prosterne en votre divine présence en mon nom « et en celui de tout le genre humain, et je vous loue « et vous bénis pour le bienfait admirable de votre « Incarnation; je vous glorifie et vous adore dans le « mystère de l'union hypostatique de la nature divine « avec la nature humaine, en la divine personne du

« Verbe éternel. Si les misérables enfants d'Adam « ignorent ce bienfait, et si ceux qui le connaissent « n'en rendent pas de dignes actions de grâces, sou« venez-vous, Seigneur très-clément, vous qui êtes « notre Père, souvenez-vous qu'ils vivent en une « chair pleine de faiblesses, d'ignorance et de pas« sions, et qu'ils ne peuvent venir à vous si vous « ne daignez les attirer par votre bonté miséricor« dieuse (1). Pardonnez, mon Dieu, ce manquement « d'une nature si fragile. Moi qui suis votre servante « et un vermisseau de terre, je vous remercie de ce « bienfait avec tous les courtisans de votre gloire, « et pour moi et pour chacun des mortels. Et vous, « mon adorable Fils, je vous supplie du plus intime « de mon âme de vous charger de cette cause des « hommes vos frères, et de leur obtenir le pardon de « votre Père éternel. Secourez avec votre bonté im« mense ces infortunés conçus dans le péché, qui « ignorent leur propre mal, et qui ne savent ce qu'ils « font ni ce qu'ils doivent faire. Je prie pour votre « peuple et pour le mien; puisque, en tant que vous « êtes homme, nous sommes tous de votre nature, ne « la méprisez pas; et en tant que vous êtes Dieu, « vous donnez un prix infini à vos œuvres. Faites « qu'elles soient le retour et la reconnaissance digne « de notre dette: puisque vous seul pouvez payer ce « que nous avons tous reçu et ce que nous devons au « Père éternel, qui, pour le salut des pauvres et le

(1) Joan., VI, 44.

« rachat des captifs, a bien voulu vous envoyer du ciel « sur la terre. Donnez la vie aux morts, enrichissez « les pauvres, éclairez les aveugles ; vous êtes notre « salut, notre bien et tout notre remède (1). »

643. La grande Reine de l'univers faisait ordinairement cette prière et d'autres semblables. Mais, outre cette continuelle reconnaissance, elle ajoutait d'autres nouveaux exercices pour célébrer le sublime mystère de l'Incarnation, lorsque les jours arrivaient auxquels le Verbe divin se revêtit de chair humaine dans son sein : en ces jours elle était plus favorisée du Seigneur que dans les autres fêtes qu'elle célébrait : car celle-ci durait les neuf jours qui précédèrent immédiatement le 25 mars, c'est-à-dire celui où ce mystère fut accompli avec la préparation que j'ai dite au commencement de la seconde partie. J'y ai rapporté dans neuf chapitres les merveilles qui précédèrent l'Incarnation, pour disposer dignement la divine Mère qui devait concevoir le Verbe incarné dans son âme et dans son sein virginal. Je suis obligée d'en rappeler ici et d'en répéter brièvement les circonstances, pour indiquer la manière dont elle célébrait et renouvelait la reconnaissance de ce miracle et de ce bienfait ineffable.

644. Elle commençait cette solennité le 16 mars vers le soir, et pendant les neuf jours suivants jusqu'au 25, elle demeurait enfermée sans manger ni dormir ; et pendant cette neuvaine, l'évangéliste seul

(1) Luc., IV, 18; Matth., XI, 5.

la voyait pour lui administrer la sainte communion. Le Tout-Puissant renouvelait toutes les faveurs qu'il fit à la bienheureuse Marie dans les autres neuf jours qui précédèrent l'Incarnation ; mais en ceux-ci elle recevait de son adorable Fils, notre Rédempteur, d'autres nouveaux bienfaits ; car, comme il était déjà né de la très-digne Mère, il se chargeait de l'assister et de la favoriser en cette fête. Les six premiers jours de cette neuvaine il arrivait que, quelques heures après le commencement de la nuit, que la divine Mère consacrait à ses exercices ordinaires, le Verbe incarné descendait du ciel avec la même majesté et la même gloire qu'il y a à la droite du Père éternel, accompagné d'un très-grand nombre d'anges ; et il entrait avec cet éclat dans l'oratoire où était sa très-sainte Mère.

645. La très-prudente et très-pieuse Mère adorait son Fils et son Dieu véritable avec une humble vénération, et avec ce culte que sa très-haute sagesse était seule capable de lui rendre dignement. Ensuite, par le ministère des saints anges, elle était élevée de terre et placée à la droite du même Seigneur sur son trône, où elle sentait une union intime et ineffable avec l'humanité et la Divinité, qui la transformait et la remplissait de gloire et de nouvelles influences, que je ne saurais exprimer. Dans cet état le Seigneur renouvelait en elle les merveilles qu'il opéra pendant les neuf jours avant l'Incarnation : le premier de ceux-ci répondant au premier de ceux-là, le second au second, et ainsi des autres. Il ajoutait aussi d'autres

nouvelles faveurs et de nouveaux effets admirables, conformes à l'état où se trouvaient le même Seigneur et sa bienheureuse Mère. Et quoiqu'elle conservât toujours la science habituelle de toutes les choses qu'elle avait connues jusqu'alors, dans cette occasion néanmoins son entendement était éclairé d'une nouvelle lumière et doué d'une nouvelle force pour user de cette science avec une intelligence et avec des effets plus merveilleux.

646. Le premier jour de cette neuvaine, toutes les œuvres que Dieu fit au premier jour de la création du monde lui étaient manifestées ; elle connaissait l'ordre et le mode suivant lesquels toutes les choses qui regardent ce jour-là furent créées : le ciel, la terre et les abîmes avec leur longueur, leur largeur et leur profondeur ; la lumière, les ténèbres, et leur division ; toutes les qualités et toutes les propriétés de ces choses matérielles et visibles. Et des invisibles, elle connaissait la création des anges, toutes leurs espèces, toutes leurs qualités, le temps qu'ils persévérèrent en la grâce, la lutte qui eut lieu entre les anges fidèles et les apostats, la chute de ceux-ci et la confirmation en grâce des autres ; et tout le reste que Moïse renferme mystérieusement dans les œuvres du premier jour (1). Elle pénétrait aussi les fins qu'eut le Tout-Puissant en la création de ces choses et des autres, pour communiquer sa Divinité et pour la manifester par elles, de sorte qu'elles portassent

(1) Gen., I, 1.

tous les anges et tous les hommes, comme êtres intelligents, à le connaître et à le louer. Et comme le renouvellement de cette science n'était pas oiseux en la très-prudente Mère, son très-saint Fils lui disait : « Ma Mère et ma Colombe, je vous ai fait connaître « toutes ces œuvres de ma puissance infinie pour « vous manifester ma grandeur avant de prendre « chair dans votre sein virginal ; et maintenant je « vous en renouvelle la connaissance pour vous don- « ner de nouveau la possession, et pour vous consti- « tuer la Maîtresse absolue de toutes, comme étant « ma Mère, voulant que les anges, les cieux, la terre, « la lumière et les ténèbres vous servent et vous « obéissent, et afin que vous rendiez de dignes actions « de grâces au Père éternel, et que vous le bénissiez « pour le bienfait de la création, que les mortels né- « gligent de reconnaître. »

647. Notre grande Reine répondait à cette volonté du Seigneur, et satisfaisait à cette dette des hommes avec toute la plénitude possible, reconnaissant pour elle-même et pour toutes les créatures ces bienfaits incomparables. Elle passait le jour en ces exercices et en d'autres fort mystérieux, jusqu'à ce que son très-saint Fils s'en retournât au ciel. Le second jour, le Seigneur en descendait à minuit dans le même apparat, et renouvelait en sa divine Mère la connaissance de toutes les œuvres du second jour de la création (1) : la formation du firmament au milieu des eaux, la

(1) Gen., I, 6, etc.

division des eaux supérieures et des eaux inférieures, le nombre et la disposition des cieux, leur construction et leur harmonie, leurs lois et leur nature, leur grandeur et leur beauté. Elle connaissait tout cela avec une certitude infaillible, supérieure à tous les systèmes, quoiqu'elle connût aussi ceux que les docteurs et les écrivains ont conçus sur cette matière. Le troisième jour il lui était manifesté de nouveau ce que les livres saints en rapportent (1), et que le Seigneur rassembla les eaux qui étaient sur la terre, en forma la mer, et découvrit la terre afin qu'elle donnât des fruits, comme elle le fit aussitôt au commandement de son Créateur, produisant des plantes, des herbes, des arbres, et les autres choses qui la parent et l'embellissent. Elle connut la nature, les qualités et les propriétés de toutes ces plantes, et en quelle manière elles pouvaient être utiles ou nuisibles pour l'usage des hommes. Le quatrième jour elle connut en particulier la formation du soleil, de la lune, des étoiles, des cieux, leur matière, leur forme, leurs qualités, leurs influences, les orbites qu'ils décrivent, et les divers mouvements par lesquels ils distinguent les temps, les années et les jours (2). Le cinquième jour il lui était manifesté la création ou génération des oiseaux du ciel, des poissons de la mer, qui furent tous formés des eaux, et de quelle manière ces êtres se produisirent dans leur commencement, et devaient ensuite se conserver et se propager; elle connut

(1) Gen., I, 9. — (2) *Ibid.*, 14.

toutes les espèces et toutes les qualités des animaux de la terre et des poissons de la mer (1). Le sixième jour elle recevait de nouvelles lumières et de nouvelles notions sur la création de l'homme, comme étant la fin de toutes les autres créatures matérielles (2); et outre qu'elle voyait sa structure et l'harmonie de son organisation, en laquelle il les résume toutes d'une manière admirable, elle connaissait aussi le mystère de l'Incarnation, à laquelle se rapportait cette formation de l'homme, ainsi que tous les autres secrets de la sagesse divine, qui étaient renfermés en cette œuvre et en celles de toute la création, par où le Seigneur faisait éclater sa grandeur et sa majesté infinie.

648. En chacun de ces jours l'auguste Vierge faisait un cantique particulier à la louange du Créateur, pour les œuvres qui correspondaient à la création de ce jour, et pour les mystères qu'elle pénétrait en ces œuvres. Elle faisait ensuite de grandes prières pour tous les hommes, surtout pour les fidèles, afin qu'ils fussent réconciliés avec Dieu et qu'ils apprissent à le connaître, à l'aimer, à le louer dans ses œuvres et pour ses œuvres, au moyen des lumières qu'ils recevraient et sur elles et sur la Divinité. Et comme elle prévoyait l'ignorance de tant d'infidèles, qui n'arriveraient point à cette connaissance ni à la véritable foi qui leur pouvait être communiquée; et que beaucoup de fidèles, tout en proclamant que le Très-Haut est

(1) Gen., I, 20. — (2) *Ibid.*, 27.

l'auteur de ces œuvres, seraient fort négligents à lui en témoigner une juste reconnaissance, elle faisait des actes héroïques et admirables pour réparer tous ces manquements des enfants d'Adam. Cette généreuse correspondance lui attirait de nouvelles faveurs de la part de son très-saint Fils, qui l'élevait à de nouveaux dons et à une nouvelle participation de sa divinité et de ses attributs, rassemblant en elle ce dont les mortels s'étaient rendus indignes par leur odieuse insensibilité. Et il lui donnait un nouvel empire sur chacune des œuvres de ce jour, afin qu'elles la reconnussent et la servissent toutes comme la Mère du Créateur, qui l'établissait Maîtresse souveraine de tout ce qu'il avait créé dans le ciel et sur la terre.

649. Au septième jour, ces divines faveurs lui étaient renouvelées avec surcroît. En effet, les trois derniers jours son Fils ne descendait point du ciel, mais la divine Mère y était enlevée, comme il arriva dans les jours correspondants qui précédèrent l'incarnation. Ainsi, à minuit, sur l'ordre du Seigneur, les anges la portaient dans l'empyrée, où après qu'elle avait adoré l'être de Dieu, les plus hauts séraphins l'ornaient d'un vêtement plus blanc que la neige et plus brillant que le soleil. Ils lui mettaient une ceinture de pierres précieuses si riches et si belles, qu'il n'y a rien dans la nature à quoi on puisse les comparer, car chacune surpassait en éclat le soleil, et même plusieurs s'ils eussent été unis ensemble. Ils l'ornaient ensuite de bracelets, de colliers et d'autres parures

dignes de la personne qui les recevait, et de Celui qui les donnait; car les séraphins descendaient avec un respect admirable tous ces bijoux du trône de la très-sainte Trinité, dont la participation était marquée d'une manière différente par chacun de ces ornements. Et non-seulement ils signifiaient la nouvelle participation des perfections divines que notre auguste Reine recevait, mais les séraphins qui la paraient (ils étaient au nombre de six), représentaient aussi de leur côté le mystère de leur ministère.

650. Après ces séraphins il en venait six autres, qui revêtaient leur Reine d'un autre ornement nouveau, et retouchaient, pour ainsi dire, toutes ses puissances, leur donnant une souplesse, une beauté et une grâce qu'il n'est pas possible d'exprimer. Quand ils avaient terminé leur travail, six autres séraphins leur succédaient, et par leur ministère ils lui donnaient les qualités et la lumière par lesquelles son entendement et sa volonté étaient élevés pour la vision et la jouissance béatifique. Et notre grande Reine, une fois parée de tous ses atours et si ravissante, tous ces séraphins (au nombre de dix-huit) l'élevaient au trône de la très-sainte Trinité, et la plaçaient à la droite de son Fils unique notre Sauveur. Là il lui était demandé de déclarer ce qu'elle voulait et ce qu'elle désirait. Et la véritable Esther répondait : « Je de-« mande, Seigneur, miséricorde pour mon peuple (1), « et en son nom et au mien je désire et je veux recon-

(1) Esth., VII, 3.

« naître la faveur que votre toute-puissance miséri-
« cordieuse lui a faite, en donnant la forme humaine
« au Verbe éternel dans mon sein pour le racheter. »
Elle présentait encore d'autres demandes pleines d'une charité et d'une sagesse incomparables, priant pour tout le genre humain, et spécialement pour la sainte Église.

651. Bientôt son très-saint Fils, s'adressant au Père éternel, lui disait : « Je vous glorifie, mon
« Père, et je vous présente cette créature, fille
« d'Adam ; agréable à vos yeux, comme choisie entre
« toutes les autres créatures pour être ma Mère et le
« témoignage de nos attributs infinis. Elle seule sait
« pleinement correspondre par une digne estime et
« par une reconnaissance sincère à la faveur que j'ai
« faite aux hommes en me revêtant de leur nature
« pour leur enseigner le chemin du salut éternel et
« pour les racheter de la mort. Nous l'avons choisie
« pour apaiser notre colère contre l'ingratitude des
« mortels. Elle nous donne le retour que les autres
« ne peuvent ou ne veulent nous donner ; mais nous
« ne pouvons rejeter les prières que notre bien-aimée
« nous fait pour eux avec la plénitude de sa sainteté
« et de notre complaisance. »

652. Toutes ces merveilles étaient réitérées pendant les trois derniers jours de cette neuvaine ; et au dernier, c'est-à-dire au 25 mars, à l'heure de l'incarnation, la Divinité lui était intuitivement manifestée avec une plus grande gloire que celle de tous les bienheureux. Et quoique dans tous ces jours les saints

reçussent une nouvelle joie accidentelle, ce dernier jour était néanmoins plus solennel pour toute cette Jérusalem triomphante, qui faisait éclater des transports d'allégresse extraordinaire. Les faveurs que la bienheureuse Mère recevait dans ces jours surpassent infiniment tout ce que nous pourrions imaginer, car le Tout-Puissant lui confirmait et lui augmentait d'une manière ineffable tous les priviléges, toutes les grâces et tous les dons. Et comme elle était voyageuse pour mériter, et qu'elle connaissait tous les états de la sainte Église, tant à son époque que dans les siècles futurs, elle sollicita et mérita pour tous les âges de grands bienfaits, ou, pour mieux dire, tous ceux que le pouvoir divin a opérés et opèrera jusqu'à la fin du monde en faveur des hommes.

653. Notre auguste Princesse obtenait, dans toutes les fêtes qu'elle célébrait, la conversion d'une infinité d'âmes, qui alors et depuis embrassèrent la foi catholique. Cette indulgence était plus grande le jour de l'Incarnation, car elle mérita pour plusieurs royaumes, plusieurs provinces et plusieurs nations, les faveurs qu'elles ont reçues par leur vocation à la sainte Église. Et les peuples qui ont persévéré avec plus de constance dans la foi catholique sont plus redevables aux prières et aux mérites de la divine Mère. Mais il m'a été particulièrement découvert que c'était pendant les jours auxquels elle célébrait le mystère de l'incarnation qu'elle délivrait toutes les âmes qui étaient dans le purgatoire; et du ciel, où cette faveur lui était accordée en qualité de Reine de tout ce qui est

créé et de Mère du Rédempteur du monde, elle envoyait les anges qui les menaient à l'empyrée, et là elle les présentait au Père éternel comme le fruit de l'incarnation pour laquelle il avait envoyé son Fils unique au monde, afin de lui gagner les âmes que son ennemi avait tyrannisées, et elle faisait de nouveaux cantiques de louange pour toutes ces âmes. Et dans cette joie d'avoir augmenté la cour céleste, elle revenait sur la terre, où elle rendait de nouvelles actions de grâces pour ces bienfaits avec son humilité ordinaire. On ne doit pas être surpris de cette merveille, car il fallait bien que le jour où la bienheureuse Marie fut élevée à la dignité immense de Mère de Dieu et de Maîtresse de tout ce qui est créé, elle distribuât les trésors de la Divinité aux enfants d'Adam, ses frères et ses propres enfants, lorsqu'ils lui avaient été tous remis ce jour-là, au moment où elle avait reçu dans son sein cette même Divinité unie hypostatiquement à sa propre substance; et sa seule sagesse parvenait à estimer dignement ce bienfait propre pour elle et commun pour tous.

654. Elle célébrait d'une autre manière et avec d'autres faveurs la fête de la Naissance de son adorable Fils. Elle commençait dès la veille avec les mêmes exercices, les mêmes cantiques et les mêmes dispositions que dans les autres fêtes; et à l'heure de la naissance, son très-saint Fils descendait du ciel accompagné d'une infinité d'anges, et avec la même gloire et avec la même majesté que les autres fois. Il menait aussi avec lui saint Joachim, sainte Anne, saint

Joseph, sainte Élisabeth, mère de Baptiste, et plusieurs autres saints. Puis les anges, par ordre du Seigneur, l'élevaient de terre et la plaçaient à sa divine droite, répétant avec une harmonie céleste le *Gloria in excelsis* qu'ils chantèrent le jour de la naissance (1), et d'autres hymnes que cette même Reine avait faites en reconnaissance de ce mystère et de ce bienfait, et à la louange de la Divinité et de ses perfections infinies. Après avoir consacré un temps assez long à ces louanges, la divine Mère demandait à son Fils Jésus la permission de descendre du trône, et se prosternait de nouveau en sa présence. En cette humble posture elle l'adorait au nom de tout le genre humain, et lui rendait des actions de grâces de ce qu'il était né au monde pour son salut. Après cet acte de reconnaissance elle faisait une fervente prière pour tous, et spécialement pour les enfants de l'Église, représentant la fragilité de la condition humaine, et le besoin qu'elle avait de la grâce et du secours de la divine droite, pour se relever et pour parvenir à la connaissance du Seigneur, et mériter la vie éternelle. Elle alléguait la miséricorde que le même Seigneur avait témoignée en naissant dans son sein virginal pour le remède des enfants d'Adam; la pauvreté dans laquelle il était né, les travaux et les peines qu'il avait supportés, le temps qu'elle l'avait nourri de son propre lait et entretenu comme Mère, et de tous les mystères qui lui arrivèrent en ces œuvres. Son

(1) Luc., II, 14.

très-saint Fils, notre Sauveur, agréait cette prière, et en présence de tous les anges et de tous les saints qui l'accompagnaient, il témoignait la satisfaction qu'il avait de la charité avec laquelle sa bienheureuse Mère priait pour son peuple; et lui accordait de nouveau, que comme maîtresse et dispensatrice de tous les trésors de la grâce, elle les appliquât et les distribuât entre les hommes selon sa volonté. C'est ce que la très-prudente Reine faisait avec une sagesse admirable au plus grand profit de l'Église. Et pour terminer cette solennité, elle priait les saints de louer le Seigneur dans le mystère de sa naissance, en son nom et en celui de tous les autres mortels. Puis elle demandait la bénédiction à son très-saint Fils, qui, après la lui avoir donnée, s'en retournait au ciel.

Instruction que j'ai reçue de la grande Reine des anges.

655. Ma fille et ma disciple, je veux que l'admiration avec laquelle vous écrivez les secrets que je vous découvre de ma vie et de ma sainteté, vous soit un sujet de louer le Tout-Puissant, qui a été si libéral envers moi, et de vous élever au-dessus de vous-même par la confiance avec laquelle vous devez implorer ma puissante intercession et ma protection maternelle. Mais si vous êtes surprise de ce que mon très-saint Fils ajoutait en moi grâces sur grâces et dons sur

dons, et me visitait et m'élevait si souvent au ciel, souvenez-vous de ce que vous avez écrit, que je me privai volontairement de la vision béatifique pour prendre soin de l'Église. Et quand même cette charité n'aurait pas mérité auprès du Très-Haut la récompense qu'elle le porta à me donner lorsque je vivais dans la chair mortelle, il suffisait que je fusse sa Mère et qu'il fût mon Fils pour qu'il opérât à mon égard des merveilles telles, qu'une intelligence créée ne saurait les concevoir, et qu'elles ne pourraient convenir à aucune autre créature. La dignité de Mère de Dieu est d'un ordre tellement supérieur à toutes les dignités possibles, que ce serait une grossière ignorance de me dénier les faveurs que n'ont point obtenues les autres saints. Quand le Verbe éternel prit de ma substance la chair humaine, Dieu lui-même contracta un engagement si considérable (pour emprunter votre langage), qu'il ne l'aurait point rigoureusement rempli, s'il n'avait en conséquence fait en ma faveur tout ce qui dépend de sa toute-puissance, et tout ce que j'étais capable de recevoir. Cette puissance de Dieu est infinie, et l'on ne saurait l'épuiser; elle reste toujours infinie, et ce qu'elle communique au dehors est toujours fini, toujours borné. Moi aussi, je suis une simple créature finie, et en comparaison de l'être de Dieu, tout ce qui est créé n'est rien.

656. Mais en outre je ne mis aucun empêchement de mon côté; au contraire, je méritais que la Toute-Puissance réalisât en moi sans restriction, sans me-

sure, tous les dons, toutes les grâces et toutes les faveurs jusqu'où elle pouvait s'étendre. Et comme toutes ces faveurs, quelque grandes et admirables qu'elles fussent, étaient toujours finies, et que le pouvoir et l'être de Dieu sont infinis et sans bornes, on doit en conclure qu'il a pu accumuler en moi grâces sur grâces et bienfaits sur bienfaits. Et non-seulement il a pu le faire, mais il convenait qu'il le fît pour accomplir avec toute perfection cette œuvre et cette merveille de me rendre sa digne Mère : puisque aucune de ses œuvres n'est en son genre imparfaite ou défectueuse. C'est parce que toutes mes grâces sont renfermées dans la dignité dont il m'honora en me rendant sa Mère, comme dans le principe d'où elles découlent, que le jour auquel les hommes ont connu ma maternité divine, ils ont connu implicitement, et comme dans leur cause, les prérogatives qui m'appartiennent à raison d'une telle excellence ; seulement il a été laissé à la dévotion, à la piété et à la délicatesse des fidèles, pour complaire à mon très-saint Fils et pour mériter ma protection, de traiter dignement de ma sainteté et de mes dons, et de les déduire de mon titre de Mère de Dieu, pour les proclamer selon leur dévotion et ma dignité. Ainsi plusieurs saints et divers docteurs ont reçu une science, des lumières et des révélations particulières sur quelques-unes des faveurs, et sur les nombreux priviléges que le Très Haut m'a accordés.

657. Et comme la plupart des mortels ont été à cet égard, les uns timides par un bon zèle, les autres

plus réservés qu'ils ne devaient l'être, par indévotion, mon très-saint Fils a voulu, dans sa bonté paternelle, leur découvrir ces mystères cachés, au moment le plus opportun pour la sainte Église, sans en confier le soin au raisonnement humain ni à la science sur laquelle il s'exerce, mais en ne s'en rapportant qu'à sa propre lumière et à sa divine vérité; afin que les mortels ressentent une nouvelle joie et conçoivent de plus vives espérances, sachant combien je puis les favoriser, et rendant au Tout-Puissant la gloire et la louange qu'ils lui doivent rendre en moi et dans les œuvres de la rédemption du genre humain.

658. C'est là, ma fille, une obligation à laquelle je veux que vous vous regardiez comme la première et la plus rigoureusement soumise, puisque je vous ai choisie pour être ma fille et ma disciple spéciale, afin qu'en écrivant ma vie, votre cœur s'élevât à un plus ardent amour et à un plus grand désir de me suivre par l'imitation à laquelle je vous convie et vous appelle. L'enseignement pratique que renferme pour vous ce chapitre est que vous devez vous associer à la reconnaissance ineffable que j'eus du bienfait et du mystère de l'incarnation du Verbe éternel dans mon sein. Écrivez dans votre cœur cette merveille du Tout-Puissant, afin que vous ne l'oubliiez jamais; et signalez-vous surtout par ce souvenir les jours qui correspondent à l'accomplissement des mystères que vous écrivez de moi. Je veux que vous y célébriez en mon nom sur la terre cette fête avec des dispositions spéciales, et l'âme pénétrée d'une joie toute particu-

lière, reconnaissant au nom de tous les mortels la grâce que Dieu leur a faite en s'incarnant en moi pour leur salut ; et je veux aussi que vous le glorifiiez pour la dignité à laquelle il m'a élevée en me choisissant pour être sa Mère. Sachez que rien ne cause aux anges et aux saints dans le ciel, après la connaissance qu'ils ont de l'être infini de Dieu, une plus grande admiration que de le voir uni à la nature humaine ; et quoiqu'ils connaissent de plus en plus ce mystère, il leur en reste toujours plus à connaître pour toute l'éternité.

659. Or, afin que vous célébriez et renouveliez en vous ces bienfaits de l'incarnation et de la naissance de mon très-saint Fils, je veux que vous tâchiez d'acquérir une humilité et une pureté angéliques ; car par ces vertus la reconnaissance que vous devez au Seigneur lui sera agréable, et, par ce retour, vous satisferez en partie aux grandes obligations que vous avez à Dieu, parce qu'il a bien voulu se revêtir de votre nature. Considérez et pesez l'énormité des péchés des hommes, qui, ayant Jésus-Christ pour frère, dégénèrent de cette excellence et de cette noblesse. Regardez-vous comme l'image du Dieu-Homme, et soyez persuadée que vous la méprisez et la défigurez par la moindre faute que vous commettez. Les enfants d'Adam oublient trop cette dignité nouvelle à laquelle la nature humaine a été élevée ; ils ne veulent point se dépouiller de leurs anciennes coutumes et de leurs misères, pour se revêtir de Jésus-Christ (1). Mais,

(1) Rom., XIII, 14.

pour vous, ma fille, oubliez la maison de votre père et votre peuple (1), et tâchez de vous renouveler par la beauté de votre Réparateur, afin que vous soyez agréable aux yeux du souverain Roi.

CHAPITRE XV

Des autres fêtes que la bienheureuse Marie célébrait. — De la Circoncision, de l'Adoration des Rois, de sa Purification, du baptême, du jeûne de Jésus-Christ, de l'institution du très-saint Sacrement, de la Passion et de la Résurrection.

660. En renouvelant la mémoire des mystères de la vie et de la mort de notre Sauveur Jésus-Christ, notre auguste Reine ne voulait pas seulement lui rendre la due reconnaissance pour elle et pour tout le genre humain, et enseigner à l'Église cette science divine comme Maîtresse de toute sainteté et de toute sagesse; mais, après avoir payé cette dette, elle prétendait encore apaiser le Seigneur, et incliner sa bonté infinie à la miséricorde et à la clémence, dont elle savait que la fragilité naturelle et la misère des hommes avaient besoin. La très-prudente Mère savait que leurs péchés irritaient extrêmement le Très-Haut,

(1) Ps. XLIV, 10.

et que devant le tribunal de sa miséricorde ils ne pouvaient alléguer en leur faveur que la charité infinie avec laquelle il les a aimés et réconciliés avec lui, lorsqu'ils étaient pécheurs et ennemis (1). Et comme notre Rédempteur Jésus-Christ a opéré cette réconciliation par ses œuvres, par sa vie, par sa mort et par ses mystères, c'est pour cette raison que la bienheureuse Vierge croyait que les jours auxquels tous ces bienfaits arrivèrent étaient propices pour redoubler ses prières, pour apaiser le Tout-Puissant, et pour le supplier d'aimer les hommes parce qu'il les avait aimés; de les appeler à la foi et à son amitié, parce qu'il les leur avait méritées; et de les justifier effectivement, parce qu'il leur avait acquis la justification et la vie éternelle (2).

661. Jamais les hommes ni même les anges ne parviendront à apprécier l'étendue des obligations qu'a le monde à la bonté maternelle de cette charitable Reine. Les grandes faveurs qu'elle reçut de la droite du Tout-Puissant toutes les fois que la vision béatifique lui fut manifestée durant sa vie mortelle, ne furent pas des bienfaits pour elle seule, mais aussi pour nous; car sa science et sa charité atteignirent dans ces occasions au plus haut degré possible chez une simple créature, et c'est avec les sentiments qu'elles lui inspiraient qu'elle désirait la gloire du Très-Haut dans le salut des créatures raisonnables. Et comme elle était en même temps dans l'état de

(1) Rom., v, 8. — (2) *Ibid.*, 9.

voyageuse pour mériter et obtenir ce salut, elle souhaitait si vivement qu'aucun ne se damnât de ceux qui pouvaient arriver à la jouissance de Dieu, qu'on ne saurait s'imaginer l'ardeur de l'amour qui embrasait son chaste cœur. De là lui vint un continuel martyre qu'elle souffrit pendant toute sa vie, et qui l'aurait consumée à chaque heure, à chaque instant, si la puissance divine ne l'eût conservée. Et ce qui le lui causait, c'était de penser qu'un si grand nombre d'âmes se damneraient et resteraient privées éternellement de la vision et de la jouissance de Dieu; et que de plus elles subiraient les tourments éternels de l'enfer, sans aucune espérance du remède qu'elles auraient méprisé.

662. La très-douce Mère sentait ce malheur si lamentable avec une douleur immense, parce qu'elle le connaissait, le considérait et l'appréciait avec une sagesse égale. Et, sa très-ardente charité répondant à cette sagesse, elle n'eût pu trouver aucune consolation dans ces peines, si elle eût été abandonnée à la force de son amour et à ses réflexions sur ce que notre Sauveur a fait et a souffert pour racheter les hommes de la perdition éternelle. Mais le Seigneur prévenait en sa très-fidèle Mère les effets de cette douleur mortelle, et quelquefois il lui conservait miraculeusement la vie; d'autres fois il la distrayait de cette douleur par des considérations différentes, ou bien il lui découvrait les secrets cachés de la prédestination éternelle, afin que la connaissance des raisons et de l'équité de la justice divine adoucît l'af-

fliction de son cœur. Tels étaient, entre autres, les moyens que notre Sauveur Jésus-Christ prenait pour empêcher que la vue des péchés et de la damnation éternelle des réprouvés ne fît mourir sa très-sainte Mère. Or, si la prévision de ce malheureux sort a pu tant affliger le cœur compatissant de notre auguste Princesse, et a produit en son adorable Fils des effets tels, que, pour remédier à la perte des hommes, il s'est offert à la passion et à la mort de la croix, quels termes employer pour exprimer la folie aveugle de ces mêmes hommes qui courent avec tant d'impétuosité et d'insensibilité à leur propre ruine, ruine si irréparable, que les suites n'en seront jamais assez calculées ?

663. Mais ce par quoi notre divin Maître adoucissait beaucoup cette douleur de sa Mère bien-aimée, c'était en écoutant ses prières et ses supplications pour les mortels, en lui témoignant que son amour lui était agréable, en lui offrant ses trésors et ses mérites infinis, en la faisant sa grande Aumônière, et en laissant à sa charitable volonté la distribution des richesses de sa miséricorde et de ses grâces, afin qu'elle les appliquât aux âmes, selon qu'elle saurait être le plus convenable. Ces promesses du Seigneur à sa bienheureuse Mère étaient aussi fréquentes que les prières et les sentiments par lesquels elle les provoquait, et les unes et les autres augmentaient lors des fêtes qu'elle célébrait en mémoire des mystères de son très-saint Fils. Pour la Circoncision, quand venait le jour auquel le mystère eut lieu, elle com-

mençait les exercices ordinaires à la même heure que dans les autres fêtes, et le Verbe incarné descendait aussi dans son oratoire avec la même majesté et le même cortége d'anges et de saints. Et comme ce fut en ce mystère que notre Rédempteur commença à verser son sang pour les hommes et à se soumettre à la loi des pécheurs, comme s'il en eût été du nombre, les actes que sa très-pure Mère faisait en commémoration de la bonté et de la clémence de son très-saint Fils, étaient ineffables.

664. La divine Mère s'humiliait profondément; elle s'apitoyait avec une vive tendresse sur ce que l'Enfant-Dieu a souffert en un âge si tendre; elle le remerçiait de ce bienfait pour tous les enfants d'Adam; elle pleurait l'ingratitude commune qui leur faisait méconnaître le prix de ce sang versé de si bonne heure pour le rachat de tous. Et comme si elle se fût trouvée confuse en la présence de son adorable Fils de ce qu'ils ne reconnaissaient pas ce bienfait, elle s'offrait à mourir et à verser elle-même son propre sang pour satisfaire à cette dette, et pour imiter son Modèle et son Maître. Ces désirs et ces demandes amenaient entre elle et le même Seigneur de très-doux entretiens pendant tout ce jour-là. Il acceptait le sacrifice de sa bienheureuse Mère; mais comme il n'était pas convenable que ses ardents désirs fussent accomplis, elle ajoutait de nouvelles inventions de charité en faveur des mortels. Elle priait son très-saint Fils de partager les douceurs, les caresses et les faveurs qu'elle recevait de sa puissante droite entre

ses enfants les hommes, et de lui attribuer à elle une part spéciale dans les souffrances pour son amour et par ce même amour, demandant que, pour ce qui regardait la récompense, elle s'étendît sur tous, et que tous goûtassent de la suavité et des délices de son divin esprit, afin qu'attirés par ses charmes ils entrassent tous dans le chemin de la vie éternelle, et qu'aucun d'eux ne se damnât après que le Seigneur lui-même s'était fait homme et avait souffert pour attirer toutes choses à lui (1). Ensuite elle offrait au Père éternel le sang que son Fils Jésus a versé dans sa Circoncision, et l'humilité qu'il avait pratiquée en se laissant circoncire étant impeccable. Elle l'adorait comme Dieu et homme véritable ; et après toutes ces œuvres et plusieurs autres d'une perfection incomparable, son très-saint Fils la bénissait, et s'en retournait au ciel à la droite de son Père éternel.

665. Pour l'Adoration des rois elle se préparait quelques jours avant que la fête arrivât, comme amassant quelques dons qu'elle pût offrir au Verbe incarné. La principale offrande, que la très-prudente Dame appelait or, c'étaient les âmes qu'elle ramenait à l'état de grâce ; et pour cela elle se servait d'avance du ministère des anges, qu'elle priait de l'assister à préparer ce don, en lui disposant plusieurs âmes par de saintes inspirations, afin qu'elles se convertissent au vrai Dieu, et qu'elles le connussent. Tout cela s'opérait par leur ministère, et plus encore par les

(1) Joan., XII, 32.

prières qu'elle faisait; car c'était par ces prières qu'elle retirait plusieurs âmes du péché, qu'elle en amenait d'autres à la foi et au baptême, et qu'elle en arrachait d'autres encore au pouvoir du démon à l'heure de la mort. A ce don elle ajoutait celui de la myrrhe, qui consistait dans ses prosternations les bras en croix, dans ses actes d'humiliation, et dans d'autres exercices de pénitence qu'elle faisait pour se préparer et pour avoir de quoi offrir à son propre Fils. La troisième offrande, qu'elle appelait encens, c'étaient les élans, les ardents transports de son amour, ses oraisons jaculatoires, et d'autres très-douces affections pleines de sagesse.

666. Le jour de la fête arrivé, son très-saint Fils descendait du ciel escorté d'une multitude innombrable d'anges et de saints pour recevoir cette offrande; la bienheureuse Vierge priait les courtisans célestes de l'assister, et, en leur présence, elle offrait ses dons au Seigneur avec les hommages d'un culte et les sentiments d'un amour admirables, et en même temps elle faisait une fervente prière pour les mortels. Elle était ensuite élevée au trône de son adorable Fils, et là elle participait à la gloire de sa très-sainte humanité d'une manière ineffable, se trouvant divinement unie à elle, et comme transfigurée par ses splendeurs. Quelquefois le Seigneur lui-même la tenait appuyée sur ses bras, afin qu'elle pût, pour ainsi dire, se reposer de ses ardentes affections. Les faveurs qu'elle recevait étaient d'une nature telle, que nous n'avons point de termes pour les exprimer; car le

Tout-Puissant tirait chaque jour de ses trésors des bienfaits anciens et nouveaux (1).

667. Après avoir reçu ces faveurs, elle descendait du trône et demandait miséricorde pour les hommes. Elle terminait ces prières par un cantique de louange au nom d'eux tous, et conviait les saints à se joindre à elle. Il arrivait ce jour-là une chose merveilleuse, c'est que, pour finir cette solennité, elle demandait à tous les patriarches et à tous les autres saints qui s'y trouvaient, de supplier le Tout-Puissant de l'assister et de la gouverner dans toutes ses actions. Elle adressait cette demande à chacun d'eux en particulier, s'humiliant devant tous comme si elle eût voulu leur baiser la main. Et son très-saint Fils le permettait avec une complaisance incomparable, afin que la Maîtresse de l'humilité pratiquât cette vertu envers ses parents, et envers les patriarches et les prophètes qui étaient de sa propre nature. Mais elle n'exerçait point cette humilité envers les anges, parce qu'ils étaient ses ministres, et qu'ils n'avaient point avec la bienheureuse Vierge cette affinité de nature qu'avaient ses vénérables ancêtres : c'est pourquoi les esprits célestes s'associaient alors à ses exercices, en lui donnant leur concours d'une manière différente.

668. Elle célébrait ensuite le baptême de notre Sauveur Jésus-Christ avec beaucoup de reconnaissance de ce sacrement, et de ce que le Seigneur lui-même avait voulu le recevoir pour lui donner un

(1) Matth., XIII, 52.

commencement dans la loi de grâce. Après les prières qu'elle faisait pour l'Église, elle se retirait pendant quarante jours pour célébrer le jeûne de notre Sauveur, en le pratiquant de nouveau aussi rigoureusement que le divin Maître l'avait fait, et qu'elle-même l'avait imité, comme je l'ai rapporté dans la seconde partie. Durant ces quarante jours elle ne dormait, ni ne mangeait, ni ne sortait de sa retraite, à moins que quelque nécessité pressante n'exigeât sa présence. Elle ne communiquait qu'avec l'évangéliste saint Jean pour recevoir de sa main la sainte communion, et pour expédier par son entremise les affaires les plus importantes qui se rattachaient au gouvernement de l'Église. Pendant ces jours-là le disciple bien-aimé jouait un rôle plus actif, parce qu'il s'absentait moins de la maison du Cénacle. Si beaucoup de malades se présentaient, il les guérissait en leur appliquant quelque objet appartenant à notre puissante Reine. Un grand nombre de possédés venaient aussi au Cénacle, et plusieurs étaient délivrés avant d'y arriver, parce que les démons n'osaient s'approcher du lieu où était la bienheureuse Marie. En d'autres cas, l'application au malade du manteau, ou du voile, ou de tout autre objet servant à l'auguste Vierge, suffisait pour que les esprits rebelles se précipitassent aussitôt dans l'abîme. Et si quelques-uns essayaient de résister, l'évangéliste l'appelait, et à l'instant qu'elle arrivait auprès des possédés, les démons en sortaient sans attendre qu'elle le leur commandât.

669. Si j'étais obligée de raconter toutes les mer-

veilles qui se passaient pendant ces quarante jours à l'égard de notre divine Maîtresse, il faudrait que j'écrivisse volumes sur volumes; car, puisqu'elle cessait de dormir, de manger, de reposer, comment rapporter ce qu'avec son activité et sa sollicitude si efficaces elle opérait durant un si long laps de temps? Il suffit de savoir qu'elle appliquait, qu'elle offrait toutes ses œuvres pour les progrès de l'Église, pour la justification des âmes, pour la conversion du monde et pour secourir les apôtres et les disciples qui prêchaient dans toutes les parties de l'univers. Après avoir achevé ce carême, son très-saint Fils la régalait par un festin semblable à celui que les anges firent au Seigneur lui-même lorsqu'il eut achevé son jeûne de quarante jours, comme on l'a vu plus haut. Toutefois, ce qui embellissait celui de l'auguste Marie, c'était la présence de notre Sauveur, glorieux, plein de majesté, et accompagné de milliers d'anges, dont les uns servaient leur Reine, les autres chantaient des hymnes d'une harmonie divine, tandis que le Seigneur donnait de sa propre main à sa Mère bien-aimée ce qu'elle mangeait. C'était pour elle un jour délicieux, plus à cause de la présence de son Fils et de ses caresses, qu'à cause du goût exquis des aliments et du breuvage célestes. Et pour rendre grâces de toutes ces faveurs, elle se prosternait, adorait le Seigneur et lui demandait sa bénédiction; sa divine Majesté la lui donnait, et s'en retournait ensuite au ciel. Dans toutes ces apparitions de notre Seigneur Jésus-Christ, la très-pieuse Mère faisait des actes

héroïques d'humilité, de soumission et de vénération, baisant les pieds de son Fils, avouant qu'elle ne méritait point ces faveurs, et lui demandant une nouvelle grâce pour le mieux servir dès lors à l'aide de sa protection.

670. Il serait possible qu'imbues des idées de la sagesse humaine, certaines personnes s'imaginent que les apparitions du Seigneur que j'ai eu lieu de rapporter en tant d'occasions étaient trop fréquentes. Mais elles devraient commencer par mesurer la sainteté de la Maîtresse des vertus et de la grâce, et l'amour réciproque d'une telle Mère et d'un tel Fils, et nous dire de combien ces faveurs excèdent la règle avec laquelle elles mesurent cette cause, que la foi et la raison tiennent, que l'esprit humain ne saurait mesurer. Quant à moi, la lumière avec laquelle je connais cette cause me suffit pour ne point me faire douter de ce que je dis, d'autant plus que je sais que chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, notre Sauveur Jésus-Christ descend du ciel entre les mains du prêtre, qui le consacre légitimement en quelque partie du monde que ce soit. Et je dis qu'il descend, non par un mouvement corporel, mais par le changement du pain et du vin en son sacré corps et en son précieux sang. Ce prodige s'opère d'une manière différente, que je ne cherche ni à expliquer ni à prouver ici; mais la doctrine catholique m'enseigne que Jésus-Christ en personne, par une merveille ineffable, se trouve présent et réside dans l'hostie consacrée. Cette merveille, le Seigneur la renouvelle sans cesse

pour les hommes et pour leur salut, malgré l'indignité d'un si grand nombre d'entre eux, et parfois de ceux mêmes qui le consacrent. Or, si quelqu'un a pu le porter à continuer ce bienfait, ç'a été uniquement la bienheureuse Marie, pour laquelle il l'a principalement ordonné, comme je l'ai déclaré ailleurs. Qu'on ne soit donc pas surpris s'il l'a visitée si souvent, puisqu'elle seule a pu et su le mériter pour elle et pour nous.

671. Après le jeûne elle célébrait la fête de sa Purification et de la Présentation de l'Enfant-Dieu dans le Temple. Lorsqu'elle était prête à offrir cette hostie, et que le Seigneur voulait l'accepter, la très-sainte Trinité lui apparaissait dans son oratoire avec les courtisans célestes. Et au moment où elle allait offrir le Verbe incarné, les anges la revêtaient des mêmes ornements que j'ai décrits pour la fête de l'Incarnation. Ensuite elle faisait une longue prière pour tout le genre humain, et en particulier pour l'Église. Le fruit de cette prière et de l'humilité avec laquelle elle se soumit à la loi de la purification et la récompense des exercices qu'elle faisait, étaient de nouveaux accroissements de grâce, de nouveaux dons et de nouvelles faveurs qu'elle recevait pour elle-même, et en outre de grands bienfaits qu'elle obtenait pour les autres.

672. Elle célébrait la mémoire de la Passion, l'institution du très-saint Sacrement, la Résurrection, non-seulement chaque semaine, comme je l'ai dit plus haut, mais encore au jour anniversaire de l'ac-

complissement du mystère. De sorte qu'elle renouvelait chaque année cette mémoire, comme l'Église le fait maintenant dans la semaine sainte. Aux exercices ordinaires de chaque semaine elle en ajoutait plusieurs autres, et à l'heure où Jésus-Christ fut crucifié, elle s'étendait sur la croix et y demeurait trois heures. Elle répétait alors toutes les prières que fit le Seigneur lui-même, et s'associait à toutes ses douleurs et à tous les mystères qui arrivèrent ce jour-là. Mais en la solennité du Dimanche suivant, qui correspondait à la résurrection, elle était transportée par les anges dans l'empyrée, où elle jouissait ce jour-là de la vision béatifique, tandis qu'elle n'était qu'abstractive aux autres dimanches de l'année.

Instruction que m'a donnée la grande Reine des anges.

673. Ma fille, l'esprit divin dont la sagesse et la prudence gouvernent la sainte Église, n'a pas ordonné par mon intercession qu'on y célèbrerait tant de fêtes différentes seulement afin qu'on renouvelât la mémoire des mystères divins, des œuvres de la rédemption du genre humain, de celles de ma très-sainte vie et de celles des autres saints, et afin que les hommes, loin d'oublier les bienfaits qu'ils ne pourront jamais dignement reconnaître, se montrassent reconnaissants envers leur Créateur et leur Rédempteur; mais ces solennités ont été aussi établies afin qu'en ces

jours-là ils s'occupassent à de saints exercices, se retirassent intérieurement des distractions dans lesquelles les jette les autres jours le soin des choses temporelles, réparassent par l'exercice des vertus et par le bon usage des sacrements ce qu'ils ont perdu par ces distractions, imitassent les vertus des saints, recourussent à mon intercession, et méritassent le pardon de leurs péchés, la grâce et les bienfaits que la divine miséricorde leur destine par ces moyens.

674. C'est là l'esprit de la sainte Église avec lequel elle désire gouverner et nourrir ses enfants comme une tendre mère. Et moi qui suis la Mère commune de tous, j'ai prétendu par là les lier et les attirer au chemin assuré de leur salut. Mais le serpent infernal a toujours travaillé, et surtout dans les temps malheureux où vous vivez, pour empêcher ces saintes fins du Seigneur et les miennes; et lorsqu'il ne peut pervertir les institutions de la sainte Église, il emploie sa malice à les rendre au moins inutiles pour la plupart des fidèles, et à faire que, pour beaucoup d'entre eux, ce bienfait ne soit qu'un plus grand motif de condamnation. Aussi le démon le leur alléguera-t-il lui-même au tribunal de la divine justice, non-seulement parce que dans les jours les plus saints et les plus solennels ils n'ont point suivi l'esprit de la sainte Église, en les consacrant à des œuvres de vertu et au culte du Seigneur, mais parce qu'en de pareils jours ils ont commis des péchés plus graves, comme font ordinairement les hommes charnels et mondains. L'oubli et le mépris que les enfants de

l'Église témoignent en général de cette vérité, sont en effet fort grands et fort criminels : profanant les jours les plus saints et les plus sacrés, ils s'y livrent d'ordinaire aux jeux, aux plaisirs, aux désordres, à toutes sortes d'excès dans le boire et dans le manger, et lorsqu'ils devraient apaiser le Tout-Puissant, c'est alors qu'ils irritent davantage sa justice; et au lieu de vaincre leurs ennemis invisibles, ils s'en laissent vaincre eux-mêmes, et procurent un déplorable triomphe à leur orgueil et à leur malice.

675. Pleurez, ma fille, ce malheur, puisque je ne puis pas le pleurer maintenant, comme je le fis durant ma vie mortelle, et comme je le ferais si j'y étais encore; tâchez de le réparer autant qu'il vous sera possible avec le secours de la divine grâce, et travaillez à tirer vos frères de cet oubli si général. La vie des personnes consacrées à Dieu devrait différer de celle des séculiers, en ne faisant aucune distinction des jours et en les employant tous au culte divin, à l'oraison et à de saints exercices (et c'est ce que vous devez enseigner à vos inférieures); mais je veux d'une manière particulière que vous et elles vous vous signaliez dans la célébration des fêtes, surtout de celles du Seigneur et des miennes, par une préparation et une pureté de conscience plus grandes. Je veux que vous remplissiez tous les jours et toutes les nuits d'œuvres saintes et agréables à votre divin Maître; mais aux jours de fête vous ajouterez de nouveaux exercices intérieurs et extérieurs. Redoublez de ferveur, recueillez-vous entièrement dans votre intérieur, et s'il

vous semble que vous faites beaucoup, travaillez de plus en plus pour assurer votre vocation et votre élection (1), et ne laissez jamais aucun exercice par négligence. Considérez que les jours sont mauvais (2), et que la vie passe comme l'ombre (3). Prenez bien garde de vous trouver vides de mérite et d'œuvres saintes et parfaites. Donnez à chaque heure son occupation légitime, comme vous savez que je le faisais, et comme je vous l'ai souvent appris et enseigné.

676. Or, afin que vous réussissiez en toutes ces choses, je vous avertis d'être fort attentive aux saintes inspirations du Seigneur, et parmi les autres faveurs, faites une estime particulière de celle qu'elles renferment. Votre fidélité doit être telle, qu'il n'y ait aucun acte de vertu ou de plus grande perfection qui vous vienne à la pensée, sans que vous l'exécutiez en la manière qu'il vous sera possible. Je vous assure, ma très-chère fille, que, par le peu de cas que les mortels font de ces saintes inspirations, ils perdent des trésors immenses de grâce et de gloire. J'imitais tout ce que je voyais faire à mon très-saint Fils lorsque je vivais avec lui, et je pratiquais tout ce que le divin Esprit m'inspirait de plus saint, comme vous l'avez appris. Je vivais dans ce soin continuel comme par la respiration naturelle, et c'est par ces affections que je portais mon très-saint Fils à m'accorder les faveurs et les visites qu'il me fit si souvent pendant ma vie mortelle.

677. Je veux aussi, afin que vous et vos religieuses

(1) II Petr., I, 10. — (2) Ephes., V, 16. — (3) Ps. CXLIII, 4.

m'imitiez dans les retraites que je faisais, que vous régliez dans votre monastère l'ordre et le genre des exercices d'usage à pratiquer durant leur retraite, par celles que la supérieure autorisera à y passer quelques jours. Vous savez par votre propre expérience quel fruit l'on retire de cette solitude, puisque vous y avez écrit presque toute ma vie, et le Seigneur vous y a départi d'insignes et grandes faveurs, afin que vous perfectionniez la vôtre et que vous vainquiez vos ennemis. Or, afin que vos religieuses sachent comment elles doivent se comporter dans ces exercices pour en tirer un plus grand fruit, je veux que vous leur écriviez un traité particulier, où vous leur marquerez les heures de toutes leurs occupations pendant leur retraite. Et ces occupations doivent être réglées de telle manière, que celles qui feront ces exercices ne manquent point aux actes de communauté, car on doit préférer cette obligation à toutes les dévotions particulières. Elles garderont pendant ce temps-là un silence inviolable, et marcheront toujours couvertes de leur voile, afin qu'on les distingue et que personne ne leur parle. Celles qui auront quelque office ne seront point pour cela privées de cet avantage; c'est pourquoi vous en chargerez en vertu de l'obéissance d'autres religieuses qui le rempliront pendant ce temps-là. Priez le Seigneur de vous éclairer de sa lumière pour écrire ce traité, et je vous assisterai, afin qu'alors vous connaissiez plus particulièrement ce que je faisais, et que vous le leur proposiez pour leur instruction.

CHAPITRE XVI

De quelle manière la bienheureuse Marie célébrait les fêtes de l'Ascension de notre Sauveur Jésus-Christ, de la venue du Saint-Esprit, des anges et des saints, et comment elle faisait mémoire des bienfaits qu'elle avait reçus.

678. Je trouve en chaque œuvre et en chaque mystère de notre auguste Reine de nouveaux secrets à pénétrer et de nouveaux sujets d'admiration ; mais je ne saurais trouver de nouvelles paroles pour exprimer ce que j'en connais. Par ce qui m'a été manifesté de l'amour que notre Sauveur Jésus-Christ avait pour sa très-pure Mère et sa très-digne Épouse, il me semble que, selon l'inclination et la force de cette charité, il se serait privé du trône de la gloire et de la compagnie des saints pour rester auprès de sa Mère bien-aimée, s'il n'eût été convenable pour d'autres raisons que le Fils fût dans le ciel, et la Mère sur la terre, pendant le temps que dura cette séparation corporelle. On ne doit pas s'imaginer que cette appréciation de l'excellence de la sacrée Vierge déroge à celle de son très-saint Fils et à celle des saints, car la divinité du Père et du Saint-Esprit était en Jésus-Christ indivisible avec une suprême unité individuelle, et toutes les trois personnes sont en chacune par un mode insépa-

rable d'inexistence, de sorte que la personne du Verbe ne pouvait jamais être sans le Père et sans le Saint-Esprit. Il est certain que la compagnie des anges et des saints, comparée avec celle de la bienheureuse Marie, était pour son très-saint Fils moindre que celle de sa très-digne Mère, et cela en considérant la force de l'amour réciproque de Jésus-Christ et de la très-pure Marie. Mais il était convenable, pour d'autres raisons, que le Seigneur, ayant achevé l'œuvre de la rédemption du genre humain, s'en retournât à la droite du Père éternel, et que sa bienheureuse Mère demeurât dans l'Église, afin de procurer par ses soins et par ses mérites l'efficace de cette même rédemption, et d'assister à l'enfantement de la passion et de la mort de son très-saint Fils.

679. C'est avec cette providence ineffable et mystérieuse que notre Sauveur Jésus-Christ ordonna ses œuvres, les laissant pleines de sagesse, de magnificence et de gloire divine, mettant sa confiance en cette femme forte, comme il le dit par Salomon dans ses Proverbes (1). Il ne fut point trompé dans sa confiance, puisque la très-prudente Mère, au moyen des trésors de la Passion et du sang du même Seigneur, appliqués par ses propres mérites et par ses soins, acheta pour son Fils le champ dans lequel elle planta, pour la faire fleurir jusqu'à la fin du monde, cette vigne (2) de l'Église, représentée par les âmes des fidèles en qui elle se conserva jusqu'alors, et par celles

(1) Prov., XXXI, 11. — (2) *Ibid.*, 16.

des prédestinés, en qui cette Église sera transférée dans la Jérusalem triomphante pour toute l'éternité. Et s'il était convenable à la gloire du Très-Haut que toute cette œuvre fût confiée à la très-pure Marie, afin que notre Sauveur Jésus-Christ entrât dans la gloire de son Père après sa résurrection miraculeuse, il fallait aussi qu'il conservât avec sa bienheureuse Mère, qu'il aimait infiniment et qu'il laissait dans le monde, toute la correspondance, tout le commerce possible; ce n'était pas seulement l'amour qu'il lui portait qui l'exigeait, c'était encore la place qu'occupait, c'était l'entreprise que menait notre auguste Maîtresse sur la terre, où la grâce, les moyens et les faveurs devaient être proportionnés avec la cause et avec la fin très-sublime de tant de profonds mystères. Tout cela était glorieusement accompli par les fréquentes visites que le Fils lui-même faisait à sa Mère, et en l'élevant si souvent au trône de sa gloire, afin que ni cette invincible Reine ne restât toujours loin de la cour céleste, ni les courtisans divins ne fussent privés pendant des années entières de la vue désirable de leur Reine, puisque ce bonheur était possible et convenable pour tous.

680. Un des jours auxquels ces merveilles étaient renouvelées (outre ceux que j'ai indiqués), c'était celui où elle célébrait chaque année l'Ascension de son très-saint Fils. Ce jour-là était grand et fort solennel pour le ciel et pour elle, car elle s'y préparait dès le jour auquel elle célébrait la Résurrection de son adorable Fils. Durant tout ce temps elle faisait mémoire

des faveurs qu'elle avait reçues de son très-doux Fils, et de la compagnie des anciens patriarches et des saints qu'il avait tirés des limbes, et de tout ce qui lui arriva pendant ces quarante jours, rendant des actions de grâces particulières pour chaque jour avec de nouveaux cantiques et exercices, comme si les merveilles qui s'étaient passées fussent arrivées alors, car elle avait toutes ces choses présentes en sa mémoire. Je ne m'arrête point à rapporter les particularités de ces jours, parce que j'en ai dit assez dans les derniers chapitres de la seconde partie. J'ajouterai seulement que dans cette préparation notre grande Reine obtenait des faveurs incomparables et de nouvelles influences de la Divinité, par lesquelles elle était de plus en plus divinisée et disposée aux bienfaits qu'elle devait recevoir le jour de la fête.

681. Or, le jour mystérieux étant arrivé qui en chaque année répondait à celui où notre Sauveur Jésus-Christ monta au ciel, cet adorable Seigneur descendait en personne dans l'oratoire de sa bienheureuse Mère, accompagné d'une multitude innombrable d'anges, ainsi que des patriarches et des saints qu'il emmena lors de sa glorieuse ascension. Notre auguste Dame attendait cette visite prosternée, selon sa coutume, et anéantie dans les profondeurs de son humilité ineffable; mais élevée au delà de tout ce que l'esprit humain et l'esprit angélique peuvent concevoir au plus haut degré de l'amour divin auquel puisse atteindre une simple créature. Son très-saint Fils lui apparaissait au milieu des chœurs des saints,

et renouvelant en elle la douceur de ses bénédictions, il ordonnait aux anges de l'élever de terre et de la placer à sa droite. Ils exécutaient aussitôt la volonté du Sauveur, et les séraphins mettaient sur son trône Celle qui lui avait donné l'être humain, et là son très-saint Fils lui disait : « Que désirez-vous? que demandez-vous? que voulez-vous? » A ces questions la bienheureuse Marie répondait : « Mon Fils et mon « Dieu éternel, je désire la gloire et l'exaltation de « votre saint nom, je veux reconnaître au nom de « tout le genre humain la faveur que vous nous avez « faite en élevant par votre toute-puissance en ce jour « notre nature à la gloire et à la félicité éternelles. Je « demande que tous les hommes connaissent, bénissent et glorifient votre Divinité et votre très-« sainte humanité. »

682. Le Seigneur lui répliquait : « Ma Mère et « ma Colombe, choisie entre les créatures pour être « ma demeure, venez avec moi dans ma patrie cé-« leste, où vos désirs seront accomplis et vos de-« mandes expédiées, et où vous jouirez de la solennité « de ce jour, non parmi les mortels enfants d'Adam, « mais en la compagnie de mes courtisans et des « habitants du ciel. » Ensuite toute cette céleste assemblée s'élevait dans la région de l'air, comme il arriva le jour même de l'Ascension, et parvenait à l'empyrée, la Vierge Mère étant toujours à la droite de son adorable Fils. Mais lorsque le saint cortége atteignait les sublimes hauteurs où il s'arrêtait dans un bel ordre, on remarquait dans le ciel comme un

nouveau silence et une nouvelle attention, non-seulement parmi les saints, mais jusque dans le Saint des saints. Alors notre grande Reine demandait au Seigneur la permission de descendre du trône, et, prosternée devant la très-sainte Trinité, elle faisait un cantique ineffable de louanges, qui s'appliquait aux mystères de l'incarnation et de la rédemption, et à toutes les victoires que son très-saint Fils remporta jusqu'au jour de sa glorieuse ascension, auquel il s'en retourna triomphant à la droite du Père éternel.

683. Le Très-Haut témoignait combien ce cantique lui était agréable, et tous les saints y répondaient par de nouveaux cantiques, glorifiant le Tout-Puissant en cette créature si admirable; de sorte qu'ils recevaient tous une nouvelle joie par la présence et par l'excellence de leur Reine. Ensuite, par le commandement du Seigneur, les anges l'élevaient une seconde fois à la droite de son très-saint Fils, et la Divinité lui était manifestée par une vision intuitive et glorieuse, précédée des mêmes illustrations et du même cérémonial que j'ai rapportés ailleurs. L'auguste Vierge jouissait ce jour-là de cette vision béatifique pendant quelques heures, et alors le Seigneur lui donnait de nouveau la possession de ce lieu qu'il lui avait préparé pour son éternité, comme je l'ai dit en parlant de l'ascension. Pour exciter davantage notre admiration, et pour mieux découvrir l'étendue de nos obligations envers la divine Mère, je dois déclarer que, chaque année, le Seigneur lui-même lui demandait

ce jour-là si elle voulait demeurer dans cette jouissance éternelle pour toujours, ou redescendre sur la terre pour favoriser la sainte Église. Laissant ce choix à sa disposition, elle répondait : Que si c'était la volonté du Tout-Puissant, elle retournerait dans le monde afin d'y travailler pour les hommes, qui étaient le fruit de la rédemption et de la mort de son très-saint Fils.

684. La très-sainte Trinité acceptait de nouveau cette renonciation que la divine Marie réitérait chaque année à la grande admiration des bienheureux. De sorte qu'elle se priva plusieurs fois pour un temps de la jouissance de la vision béatifique, afin de venir sur la terre assister l'Église et l'enrichir par ses mérites ineffables. Et puisqu'il nous est impossible de les déclarer, il faut bien, sans que cela laisse une lacune dans cette histoire, que nous en remettions la connaissance jusqu'au moment où nous l'aurons dans la vision divine. Mais tous ses mérites et toutes ses récompenses lui étaient gardés comme en dépôt dans la divine estime, afin qu'ensuite, quand elle en serait mise en possession, elle fût semblable à l'humanité de son Fils, au degré possible, comme celle qui devait être dignement à sa droite et sur son trône. Toutes ces merveilles étaient suivies des prières que notre charitable Reine faisait dans le ciel pour obtenir l'exaltation du nom du Très-Haut, la propagation de l'Église, la conversion du monde et une suite de victoires sur le démon; et tous ces avantages étaient accordés en la manière qu'ils se sont accomplis, et

qu'ils s'accomplissent dans tous les siècles de l'Église, et ces faveurs seraient encore plus grandes, si les péchés du monde ne l'empêchaient pas, en rendant les mortels indignes de les recevoir. Puis les anges ramenaient leur Reine dans l'oratoire du Cénacle aux sons d'une musique céleste, et y étant arrivée, elle se prosternait pour reconnaître de nouveau ces bienfaits. On doit remarquer que l'évangéliste saint Jean, par la connaissance qu'il avait de ces merveilles, eut le bonheur de participer jusqu'à un certain point à leurs effets; car il voyait souvent la bienheureuse Vierge rayonnante d'une telle splendeur, qu'il ne pouvait la regarder à cause de la divine lumière qui en rejaillissait de son visage. Et comme la Maîtresse de l'humilité ne faisait rien sans en demander à genoux la permission à l'évangéliste, le saint avait de fréquentes occasions de voir cette splendeur, et par la crainte respectueuse qu'elle lui causait, il était maintes fois troublé en la présence de notre grande Reine, tout en éprouvant une joie ineffable et des effets extraordinaires de sainteté.

685. L'auguste Marie se servait des effets et des faveurs de cette grande fête de l'Ascension pour célébrer plus dignement la venue du Saint-Esprit, et pour s'y préparer pendant les neuf jours qui séparent ces deux solennités. Elle continuait toujours ses exercices, désirant de toute l'ardeur de son âme que le Seigneur renouvelât en elle les dons de son divin Esprit. Et lorsque le jour arrivait, ses désirs étaient accomplis par les œuvres de la Toute-Puissance; car à la même

heure qu'il descendit la première fois dans le Cénacle sur le sacré collége, il descendait chaque année sur la Mère de Jésus, l'Épouse et le Temple de l'Esprit-Saint. Cette venue n'était pas moins solennelle que la première, car il venait sous la forme visible de rayons de feu avec un grand bruit et une splendeur merveilleuse ; mais néanmoins ces signes n'étaient point manifestes à tous comme ils le furent lors de la première venue, parce qu'alors cette manifestation fut nécessaire, tandis qu'en ce dernier cas il était convenable qu'elle ne fût connue entièrement que par la divine Mère, et un peu que par l'évangéliste. Quand elle recevait cette faveur, un très-grand nombre d'anges l'entouraient, faisant entendre les plus harmonieux cantiques à la louange du Seigneur, et le Saint-Esprit l'embrasait de ses feux, et la renouvelait par des dons extraordinaires et par de nouveaux accroissements de ceux qu'elle possédait déjà à un degré si éminent. Ensuite notre grande Dame lui rendait de très-humbles actions de grâces pour cette faveur, et pour celle qu'il avait faite aux apôtres et aux disciples, en les remplissant de sa sagesse et de ses grâces, afin qu'ils fussent les dignes ministres du Seigneur et les fondateurs de sa sainte Église, et de ce que par sa venue il avait mis le sceau aux œuvres de la rédemption du genre humain. Elle priait encore avec beaucoup d'instance le divin Esprit de continuer en la sainte Église pour les siècles présents et pour les siècles à venir les influences de sa grâce et de sa sagesse, et de ne point les suspendre en aucun temps

à cause des péchés des hommes, qui l'offensaient et qui s'en rendaient indignes. L'Esprit-Saint accordait toutes ces demandes à son Épouse incomparable, et la sainte Église en recevait le fruit, dont elle jouira jusqu'à la fin du monde.

686. La bienheureuse Marie ajoutait à tous ces mystères et à toutes ces fêtes du Seigneur et aux siennes, deux autres fêtes qu'elle célébrait avec une joie et une dévotion singulières en deux autres jours de chaque année : l'une des saints Anges, et l'autre des Saints de la nature humaine. Pour solenniser les excellences et la sainteté de la nature angélique, elle se préparait quelques jours par les exercices qu'elle faisait dans les autres fêtes, et par de nouveaux cantiques de gloire et de louanges, où elle résumait l'œuvre de la création de ces esprits célestes, surtout celle de leur justification et de leur glorification, tous les mystères et tous les secrets qu'elle connaissait de tous et de chacun en particulier. Puis, le jour qu'elle avait destiné étant arrivé, elle les conviait tous, et il en descendait des milliers de tous les chœurs et de tous les ordres dans son oratoire, où ils se manifestaient à elle avec une gloire et une beauté admirables. Bientôt deux chœurs se formaient, dans l'un desquels était notre Reine, et dans l'autre tous les esprits bienheureux, disant alternativement les louanges de Dieu ; la bienheureuse Vierge commençait, et les anges répondaient avec une harmonie céleste durant tout ce jour. Et s'il était possible de révéler au monde les cantiques mystérieux que la très-pure Marie et les anges fai-

saient alors, ce serait sans doute une des plus grandes merveilles du Seigneur, et tous les mortels en seraient ravis. Je ne trouve point de termes pour déclarer le peu que j'ai connu de ce mystère, et je n'en ai d'ailleurs pas le temps. Mais en premier lieu ils louaient l'être de Dieu en lui-même, en toutes les perfections et en tous les attributs qu'ils connaissaient. Ensuite notre auguste Reine le bénissait et l'exaltait de ce qu'il avait manifesté sa majesté, sa sagesse et sa toute-puissance en créant d'aussi belles substances spirituelles, de ce qu'il les avait favorisées de tant de dons dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, de leurs ministères, de leur emploi et de leur promptitude à accomplir la volonté de Dieu et à assister les hommes et toutes les autres créatures. Les anges répondaient à ces louanges par le retour de leurs sentiments et la reconnaissance de leurs obligations, et chantaient tous ensemble au Tout-Puissant des hymnes magnifiques, pour le remercier de ce qu'il avait créé et choisi pour être sa Mère une Vierge si pure, si sainte et si digne de ses plus grands dons et de ses plus singulières faveurs, de ce qu'il l'avait élevée au-dessus de toutes les créatures en sainteté et en gloire, et de ce qu'il lui avait donné un empire absolu sur toutes, afin qu'elles la servissent, l'honorassent et la reconnussent pour la digne Mère de Dieu et la Restauratrice du genre humain.

687. C'était de cette manière que les esprits célestes s'entretenaient des grandes excellences de leur Reine, et bénissaient Dieu en elle. De son côté, elle

proclamait celles des anges, et rendait au Seigneur les mêmes louanges ; de sorte que ce jour était très-doux et très-agréable pour la sainte Vierge, et procurait une joie accidentelle aux anges, et spécialement aux mille anges qui avaient été destinés à sa garde ordinaire, encore qu'ils participassent tous, dans une certaine mesure, à la gloire qu'ils rendaient à leur Reine. Et comme ni de part ni d'autre les divins interlocuteurs n'étaient embarrassés par l'ignorance ou par un manque de sagesse et d'appréciation des mystères qu'ils confessaient, cet entretien était d'une sublimité incomparable, et nous en serons persuadés quand nous le connaîtrons dans le Seigneur.

688. Elle célébrait en un autre jour la fête de tous les Saints de la nature humaine, s'y disposant d'avance par plusieurs prières et par plusieurs exercices, comme dans les autres solennités ; et en celle-ci tous les anciens Pères, tous les patriarches, tous les prophètes et tous les autres saints qui étaient morts depuis la résurrection, descendaient du ciel pour la célébrer avec leur Restauratrice. Elle faisait en ce jour de nouveaux cantiques de reconnaissance pour la gloire de ces saints, et de ce qu'en eux la rédemption et la mort de son très-saint Fils avaient été efficaces. La joie que notre grande Reine avait dans cette occasion était fort grande ; car elle connaissait le secret de la prédestination des saints, qui avaient traversé dans une chair mortelle une vie environnée de tant de périls, et qu'elle voyait déjà dans la félicité

assurée de la vie éternelle. Elle bénissait le Père des miséricordes pour ce bienfait, et récapitulait dans ces louanges les faveurs et les grâces que chacun d'eux avait reçues. Elle leur recommandait de prier pour la sainte Église, et pour ceux qui y combattaient en danger de perdre la couronne qu'ils possédaient déjà. Après cela elle faisait mémoire et témoignait une nouvelle reconnaissance des victoires qu'elle-même avait remportées par la vertu divine sur le démon, dans les combats qu'elle avait soutenus contre lui, récitant de nouveaux cantiques, et rendant d'humbles et ferventes actions de grâces pour ces faveurs et pour les âmes qu'elle avait délivrées de la puissance des ténèbres.

689. Ce sera un sujet d'admiration pour les hommes comme ce l'a été pour les anges, d'apprendre qu'une simple créature revêtue de la chair mortelle opéra tant et de si incessantes merveilles, que la réalisation en paraîtrait impossible à plusieurs âmes ensemble, fussent-elles aussi ardentes que les plus hauts séraphins; mais notre auguste Reine avait une certaine participation de la toute-puissance divine, qui rendait facile pour elle ce qui est impossible pour les autres créatures. En ces dernières années de sa très-sainte vie, cette activité s'accrut de telle sorte chez elle, que nous ne saurions concevoir la grandeur de ses œuvres; elle n'y mettait aucune interruption, et ne reposait ni jour ni nuit, parce que le poids de la mortalité ne l'embarrassait point; au contraire, elle agissait comme les anges d'une manière infatigable, et

plus même que plusieurs anges ensemble ; elle n'était plus qu'une flamme, un incendie d'une activité immense. Malgré cette énergie divine, les jours lui paraissaient courts, les occasions rares, et ses exercices bornés, parce que son amour s'étendait toujours infiniment au delà de ce qu'elle faisait, quoique le champ de son action fût incommensurable. J'ai dit fort peu de chose ou rien du tout de ces merveilles par rapport à ce qu'elles étaient en elles-mêmes ; c'est ce que je reconnais et confesse ; car je vois une distance presque infinie entre ce qui m'a été manifesté, et ce que je ne saurais comprendre en cette vie. Et si je ne puis donner une entière connaissance de ce qui m'a été découvert, comment dirais-je ce que j'ignore, et sur quoi je ne connais que ma propre ignorance ? Tâchons de ne nous rendre pas indignes de la lumière qui nous attend pour le voir en Dieu, car cela seul pourrait nous servir de récompense ; et quand même nous souffririons jusqu'à la fin du monde tous les supplices des martyrs, nous serions très-bien récompensés par la joie que nous aurons de connaître la dignité et l'excellence de la bienheureuse Marie, en la voyant à la droite de son adorable Fils, élevée au-dessus de tous les esprits angéliques et de tous les saints qui sont dans le ciel.

—

Instruction que j'ai reçue de la grande Reine des anges.

690. Ma fille, à mesure que vous avancez dans le récit de mes œuvres et dans l'histoire de ma vie mortelle, je désire que vous avanciez aussi en ma parfaite imitation. Ce désir croît en moi, comme en vous la lumière et l'admiration de ce que vous entendez et que vous écrivez. Il est temps de réparer le retard que vous avez apporté jusqu'à présent, et d'élever votre esprit à l'état auquel le Très-Haut vous appelle, et auquel je vous convie. Remplissez vos œuvres de toute la perfection et de toute la sainteté possible. Sachez que la guerre que vos ennemis, le démon, le monde et la chair vous font, est implacable, et que vous ne sauriez vaincre tant de difficultés et tant de tentations, si vous n'excitez dans votre cœur une émulation assez vive, une ardeur assez impétueuse pour que vous puissiez renverser d'un choc irrésistible le serpent venimeux, et lui écraser la tête; car, avec sa malice diabolique, il se sert d'une foule de ruses, soit pour vous abattre, soit du moins pour vous arrêter en cette carrière, et pour vous empêcher d'arriver à la fin que vous poursuivez, à l'état que le Seigneur vous prépare, et pour lequel il vous a choisie.

691. Vous ne devez point ignorer, ma fille, combien le démon est attentif à la moindre négligence et à la plus petite distraction des âmes, qu'il assiége et

épie toujours (1), se prévalant de leurs moindres imprudences pour s'introduire perfidement chez elles avec ses tentations, puis réveillant les passions vis-à-vis desquelles il sait qu'elles ne se tiennent pas sur leurs gardes, afin qu'elles reçoivent la blessure du péché presque sans s'en apercevoir : et quand ensuite elles la sentent et qu'elles souhaitent le remède, c'est alors qu'elles trouvent une plus grande difficulté ; car elles ont besoin d'une plus forte grâce pour se relever après leur chute, que pour résister avant de tomber. Par le péché l'âme s'affaiblit dans la vertu ; son ennemi s'enhardit, les passions se rendent plus puissantes ; et c'est pour cela qu'il y en a tant qui tombent, et si peu qui se relèvent. La ressource contre ce péril est de vivre avec une attention vigilante, avec un désir continuel de s'attirer la divine grâce, et avec une ferme résolution de pratiquer ce qui est le plus parfait, ne laissant aucun moment libre où l'ennemi puisse trouver l'âme oisive, négligente et sans quelque œuvre de vertu. Par là le poids de la nature terrestre s'allége, on maîtrise les passions et les mauvaises inclinations, on intimide le démon, l'esprit s'élève et se fortifie contre la chair pour l'assujettir à la volonté divine.

692. Vous avez pour tout cela un vivant exemple en mes œuvres ; vous les écrivez, et je vous les manifeste par tant d'illuminations que vous avez reçues, afin que vous ne l'oubliiez pas. Or, soyez attentive,

(1) I Petr., v, 8.

ma très-chère fille, à tout ce qui vous est représenté dans ce brillant miroir : et si vous me reconnaissez pour votre Mère, pour votre Maîtresse et pour la Maîtresse de toute sainteté et de toute perfection véritable, ne tardez point à m'imiter et à me suivre. Il n'est pas possible que ni vous ni aucune autre créature arriviez à la perfection et à la sublimité de mes œuvres : aussi le Seigneur ne vous y oblige pas ; mais il vous est très-facile avec la divine grâce de remplir votre vie d'œuvres vertueuses et saintes, et d'y consacrer tout votre temps et toutes vos puissances, ajoutant de saints exercices à d'autres exercices, des prières à d'autres prières, et des vertus à d'autres vertus, sans qu'il y ait une époque, un jour, une heure de votre vie que vous ne remplissiez de bonnes œuvres, comme vous savez que je faisais. C'est pour cette raison que j'ajoutais de nouvelles œuvres aux autres occupations que me donnait le soin que je prenais de l'Église ; et que je célébrais tant de fêtes en la manière et avec les dispositions que vous avez connues et écrites. En achevant une action, je commençais à me préparer pour une autre, afin qu'il n'y eût pas dans ma vie un instant sans des œuvres saintes et agréables au Seigneur. Tous les enfants de l'Église peuvent, s'ils le veulent, m'imiter en cela, et vous le devez faire plus que les autres ; car c'est pour ce sujet que le Saint-Esprit a institué les fêtes de mon très-saint Fils, les miennes, et celles des autres saints que la même Église célèbre.

693. Je veux que vous vous signaliez d'une manière

toute particulière en ces diverses solennités, comme je vous l'ai prescrit en d'autres circonstances, et surtout en la mémoire des mystères de la divinité et de l'humanité de mon très-saint Fils, et de ceux de ma vie et de ma gloire. Je veux aussi que vous ayez une grande dévotion pour les anges, tant à cause de leur excellence, de leur sainteté et de leur ministère, qu'à raison des faveurs singulières que vous avez reçues par leur entremise. Je veux que vous tâchiez de leur ressembler par la pureté de votre âme, par la sublimité des saintes pensées, par l'ardeur de l'amour, et en vivant comme si vous étiez affranchie de votre corps terrestre et de ses passions. Ils doivent être vos amis et vos compagnons dans votre pèlerinage, afin qu'ils le soient plus tard dans la patrie céleste. C'est avec eux que doivent être maintenant vos entretiens les plus familiers; ils vous y découvriront les inclinations de votre Époux, et vous donneront une connaissance certaine de ses perfections; ils vous enseigneront les voies droites de la justice et de la paix; ils vous défendront contre les démons; ils vous avertiront de leurs tromperies, et à l'école ordinaire de ces ministres du Très-Haut vous apprendrez les lois de l'amour divin. Écoutez-les, et obéissez-leur en toute chose.

CHAPITRE XVII

Le Très-Haut envoya en ambassade l'ange saint Gabriel à la bienheureuse Marie, pour lui annoncer qu'il ne lui restait plus que trois ans à vivre sur la terre. — Ce qui arriva à saint Jean et à toutes les créatures à la suite de cet avis du Ciel.

694. Pour achever ce qu'il me reste à dire sur les dernières années de la vie de notre unique et divin Phénix, l'auguste Marie, il faut que le cœur et les yeux me fournissent l'encre avec laquelle je désire écrire des merveilles si douces, si tendres et si touchantes. Je voudrais inspirer aux dévots fidèles de ne point les lire ni les considérer comme passées, puisque la puissante vertu de la foi rend présentes les vérités ; et si nous les regardons de près avec la piété convenable et avec une véritable dévotion chrétienne, nous en tirerons sans doute le très-doux fruit, nous en sentirons les effets, et notre cœur jouira du bonheur qui a été refusé à nos yeux.

695. La bienheureuse Marie arriva à l'âge de soixante-sept ans sans avoir interrompu sa carrière, ni arrêté son vol, ni diminué l'ardeur de son amour et la grandeur de ses mérites depuis son immaculée conception ; mais plutôt elle augmenta tout cela dans tous les moments de sa vie. Les dons et les faveurs

ineffables du Seigneur l'avaient toute divinisée et toute spiritualisée; les affections, les désirs et les aspirations de son cœur très-pur ne la laissaient point reposer hors du centre de son amour; les chaînes de la chair lui faisaient violence; l'inclination qu'avait la Divinité de l'unir à elle par un éternel et étroit lien, était (selon notre manière de parler) à son plus haut degré; et la terre, indigne par les péchés des mortels de posséder le trésor des cieux, ne pouvait le conserver plus longtemps sans le rendre à son véritable Maître. Le Père éternel réclamait son unique et véritable Fille; le Fils sa Mère bien-aimée; et le Saint-Esprit désirait les embrassements de sa ravissante Épouse. Les anges souhaitaient la présence de leur Reine; les saints celle de leur grande Maîtresse; et tous les cieux demandaient à leur manière leur Habitante et leur Impératrice, afin qu'elle les remplît de gloire, de beauté et de joie. Ils alléguaient seulement en faveur du monde et de l'Église le besoin qu'elle avait d'une telle Mère et Maîtresse, et la charité avec laquelle Dieu aimait les infortunés enfants d'Adam.

696. Mais comme le terme de la carrière mortelle de notre grande Reine était inévitable, le décret de la glorification de la bienheureuse Mère fut (pour employer notre langage) rendu dans le divin consistoire, où fut considéré l'amour qui n'était dû qu'à elle seule, puisqu'elle avait amplement satisfait à la miséricorde envers les hommes pendant tant d'années que l'Église l'avait eue pour sa fondatrice et pour sa maîtresse. Le Très-Haut résolut de l'encou-

rager et de la consoler, en lui donnant un avis certain du temps qu'il lui restait à vivre, afin qu'assurée du jour et de l'heure si désirés, elle attendît avec joie la fin de son bannissement. En conséquence, la très-sainte Trinité députa le saint archange Gabriel avec plusieurs courtisans des hiérarchies célestes, afin qu'ils annonçassent à leur Reine quand et comment arriverait le terme de sa vie mortelle, et elle passerait à la vie éternelle.

697. Le saint prince descendit avec les autres anges à l'oratoire de notre auguste Reine dans le Cénacle de Jérusalem, où ils la trouvèrent prosternée les bras étendus en croix, demandant miséricorde pour les pécheurs. Mais en entendant la musique céleste et en s'apercevant de la présence des saints anges, elle se mit à genoux pour écouter le divin ambassadeur et ses compagnons, qui, revêtus de robes d'une blancheur éclatante, l'entourèrent avec un empressement et un respect inexprimables. Ils avaient tous à la main des couronnes et des palmes différentes, qui représentaient par leur beauté et leur inestimable richesse les diverses récompenses et prérogatives de leur grande Reine. Le saint ange lui adressa d'abord la salutation de l'*Ave Maria*, et poursuivant, il lui dit : « Notre auguste Impératrice, « le Tout-Puissant et le Saint des saints nous envoie « de sa cour avec ordre de vous annoncer de sa part « la fin très-heureuse de votre pèlerinage et de votre « exil en la vie mortelle. Bientôt viendra le jour, « divine Reine, bientôt viendra l'heure si désirée, où

« par le moyen de la mort naturelle vous obtiendrez
« la possession éternelle de la vie immortelle qui vous
« attend à la droite et dans la gloire de votre très-
« saint Fils, notre Dieu. Il ne vous reste plus dès
« aujourd'hui à vivre sur la terre que trois ans,
« après lesquels vous serez élevée et reçue en la joie
« éternelle du Seigneur, où tous les bienheureux
« vous attendent et souhaitent votre présence. »

698. La très-pure Marie entendit ce message avec une consolation ineffable, et se prosternant de nouveau, elle répondit comme lors de l'incarnation du Verbe : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum:* Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (1). Ensuite elle pria les saints anges de l'aider à rendre des actions de grâces pour une nouvelle qui lui était si agréable. La divine Mère entonna le cantique, et les séraphins et les anges lui répondirent alternativement l'espace de deux heures. Et quoique ces esprits angéliques soient par leur nature et par leurs dons surnaturels si actifs, si éclairés et si éloquents, la bienheureuse Vierge néanmoins les surpassait tous en tout, comme une reine ses sujets, car la sagesse et la grâce abondaient en elle comme chez la maîtresse, et en eux comme chez les disciples. Ayant achevé ce cantique, et s'humiliant de nouveau, elle chargea les esprits célestes de prier le Seigneur de la préparer pour passer de la vie mortelle à la vie éternelle, et de demander de sa part la même chose

(1) Luc., I, 38.

aux autres anges et aux saints qui étaient dans le ciel. Ils lui promirent de lui obéir en tout. Après cela saint Gabriel s'en retourna à l'empyrée avec tout son cortége.

699. La grande Reine de l'univers demeura seule dans son oratoire, et pleurant à la fois d'humilité et de joie, elle se prosterna; puis, baisant la terre comme la commune mère de tous, elle lui adressa ces paroles : « Terre, je vous offre les remercîments « que je vous dois, puisque, sans que je le méritasse, « vous m'avez nourrie durant soixante-sept ans. Vous « êtes la créature du Très-Haut, et par sa divine « volonté vous m'avez conservée jusqu'à présent. Je « vous prie de m'aider dans le temps qu'il me reste « à demeurer parmi vos habitants, afin que, comme « de vous et en vous j'ai été créée, de vous et par « vous j'arrive à la fin désirée de la vue de mon « Créateur. » Elle s'adressa aussi aux autres créatures, et leur dit : « Cieux, planètes, astres, élé« ments formés par la puissante main de mon Bien« Aimé, témoins fidèles et hérauts de sa grandeur et « de sa beauté, je vous remercie aussi de ce que vous « avez contribué par vos influences et par vos pro« priétés à la conservation de ma vie; assistez-moi « de nouveau dès aujourd'hui, car je la perfection« nerai avec la faveur divine dans le reste de ma car« rière, afin de montrer ma reconnaissance à mon « Créateur et au vôtre. »

700. Le jour auquel cette ambassade arriva, était celui qui dans le mois d'août répondait trois ans au-

paravant à celui de la glorieuse mort de l'auguste Marie, dont je parlerai dans la suite. Mais dès qu'elle eut reçu cet avis, elle s'enflamma de nouveau au feu du divin amour, elle multiplia et prolongea tous ses exercices comme si elle avait eu à réparer quelque chose que par négligence ou par tiédeur elle eût omis jusqu'à ce jour-là. Le voyageur hâte le pas lorsqu'il voit finir le jour et qu'il lui reste encore beaucoup de chemin à faire; l'ouvrier et le mercenaire redoublent d'efforts et de zèle quand le soir approche, et qu'ils n'ont point rempli leur tâche. Mais notre auguste Reine pressait le pas dans ses œuvres héroïques, non par crainte de la nuit, ni par aucune appréhension de ne pouvoir achever son travail, mais par l'amour et les ardents désirs de la lumière éternelle; non pour arriver plus tôt, mais pour entrer plus riche dans la joie du Seigneur. Elle écrivit aussitôt à tous les apôtres et à tous les disciples qui prêchaient en divers endroits du monde, pour les animer de nouveau à travailler à la conversion des peuples, et réitéra plusieurs fois ces exhortations pendant ces trois dernières années. Quant aux autres fidèles qui étaient près d'elle, elle leur donna des témoignages plus sensibles de son zèle, les encourageant et les affermissant dans la foi. Et quoiqu'elle ne leur découvrît point son secret, elle semblait néanmoins, par ses affections, comme se disposer à prendre bientôt congé d'eux, en cherchant à les laisser tous riches et comblés de bienfaits célestes.

701. Elle avait des raisons différentes qui la por-

taient à ne point agir envers l'évangéliste saint Jean comme envers les autres, car elle le regardait comme son fils, et de son côté il l'assistait et la servait avec plus d'assiduité. C'est pour cela que notre auguste Princesse crut devoir l'informer de l'avis qu'elle avait de sa mort, et quelques jours après qu'elle l'eut reçu, lui ayant en premier lieu demandé sa bénédiction et sa permission, elle lui dit : « Vous savez, mon fils et « mon seigneur, qu'entre les créatures du Très-Haut, « je suis la plus redevable et la plus obligée à être « soumise à sa divine volonté, et si tout ce qui est « créé dépend de cette même volonté, son bon plaisir « doit être entièrement accompli en moi pour le « temps et pour l'éternité. Et vous, mon fils, vous « me devez aider en cela, puisque vous connaissez les « titres que j'ai d'être toute à mon Dieu. Il m'a ma- « nifesté par sa bonté et par sa miséricorde infi- « nies, que le terme de ma vie mortelle pour passer à « la vie éternelle, arrivera bientôt; et à partir du « jour où j'ai reçu cet avis, il ne me reste plus que « trois ans pour achever mon exil. Je vous supplie, « seigneur, de m'aider pendant ce temps à rendre des « actions de grâces et quelque retour au Très-Haut « pour les bienfaits immenses que j'ai reçus de son « amour très-libéral. Priez pour moi, comme je vous « en supplie du fond de mon âme. »

702. Ces paroles de la bienheureuse Mère brisèrent le cœur de saint Jean, qui, sans pouvoir cacher sa douleur ni retenir ses larmes, lui répondit : « Ma Mère et « ma charitable Maîtresse, je suis tout prêt à obéir à

« la volonté du Très-Haut et à la vôtre, quoique mes « mérites ne puissent égaler mes obligations et mes « désirs. Mais vous, ma très-miséricordieuse Mère, « protégez votre pauvre fils, qui se voit sur le point « de rester orphelin et privé de votre sainte com- « pagnie. » Saint Jean n'eut pas la force d'en dire davantage, suffoqué qu'il était par les sanglots et par les larmes que lui arrachait la douleur. Et quoique notre très-douce Reine l'animât et le consolât par de tendres paroles et des raisons très-efficaces, le saint apôtre resta dès lors pénétré d'une si cruelle tristesse, qu'il en était tout affaibli, tout abattu, comme il arrive aux fleurs qui, ayant suivi dans sa carrière le soleil qui les vivifie, s'inclinent et se flétrissent vers le soir quand elles commencent à être privées de ses rayons. La bienheureuse Mère fit de grandes promesses à saint Jean dans cette affliction, afin qu'il ne mourût point de douleur, l'assurant qu'elle exercerait en sa faveur l'office de mère et d'avocate auprès de son très-saint Fils. L'évangéliste fit part de cette triste nouvelle à saint Jacques le Mineur, qui en qualité d'évêque de Jérusalem s'employait avec lui au service de la Reine de l'univers (ainsi que saint Pierre le lui avait recommandé, et que je l'ai dit en son lieu); et dès lors les deux apôtres étant prévenus du peu de temps qu'ils avaient à demeurer avec leur auguste Maîtresse, résolurent d'en profiter : c'est pourquoi ils la visitaient plus fréquemment, et surtout l'évangéliste, qui ne pouvait s'en éloigner.

703. Dans le cours de ces trois dernières années de

la vie de notre grande Reine, la puissance divine ordonna, par une secrète et douce force, que toute la nature commençât à prendre davantage le deuil pour la mort de Celle qui par sa vie donnait la beauté et la perfection à l'univers. Les saints apôtres, quoiqu'ils fussent dispersés en divers endroits du monde, commencèrent à sentir une nouvelle peine que leur causait la crainte qu'ils avaient d'être privés de leur Maîtresse et de leur Protectrice; car une illumination divine et mystérieuse leur faisait comprendre que ce terme inévitable ne pouvait plus être fort éloigné. Les autres fidèles qui se trouvaient dans Jérusalem et dans la Palestine reconnaissaient en eux-mêmes comme un secret avis qui leur faisait appréhender que leur trésor et la cause de leur joie ne leur fussent bientôt enlevés. Les cieux, les astres et les planètes perdirent beaucoup de leur beauté et de leur éclat, comme le jour lorsque la nuit s'approche. Les oiseaux donnèrent des marques singulières de tristesse dans les deux dernières années. Ainsi, il y en avait un très-grand nombre qui s'assemblaient d'ordinaire où était la bienheureuse Vierge, voltigeant autour de son oratoire, et faisant entendre, au lieu de leurs chants agréables, des cris plaintifs et des gémissements, comme pour témoigner leur douleur, jusqu'à ce que la Reine de l'univers leur ordonnât elle-même de louer leur Créateur par leurs concerts naturels. Saint Jean, qui les accompagnait en leurs tristes gémissements, fut plusieurs fois témoin de cette merveille. Quelques jours avant la mort de la divine Mère, une

infinité de petits oiseaux se présentèrent à elle, penchant la tête, becquetant la terre, et poussant des cris lugubres, comme pour se plaindre de ce qu'elle allait les quitter pour toujours, et lui demander en même temps sa dernière bénédiction.

704. Les bêtes féroces même prirent part à cette affliction universelle; car la bienheureuse Marie, allant un jour visiter les lieux sacrés de notre rédemption, selon sa coutume, fut entourée, en arrivant sur la montagne du Calvaire, de plusieurs de ces animaux qui étaient venus pour l'y attendre; les uns se prosternaient, les autres inclinaient leur tête, tous poussaient des gémissements lugubres, et manifestèrent pendant quelques heures la douleur qu'ils sentaient de ce que la terre allait perdre Celle qu'ils reconnaissaient pour leur Reine et pour l'honneur de l'univers. La plus grande merveille qui arriva dans ce deuil général de toutes les créatures fut que, durant les six mois qui précédèrent la mort de l'auguste Marie, le soleil, la lune et les étoiles, donnèrent moins de lumière qu'ils n'en avaient donné jusqu'alors aux mortels, et le jour de sa glorieuse mort ils s'éclipsèrent, comme à la mort du Rédempteur du monde (1). Plusieurs savants remarquèrent ce changement dans les cieux, mais les plus habiles en ignoraient la cause, et n'en purent avoir qu'un grand étonnement. Quant aux apôtres et aux disciples qui, comme je le dirai dans la suite, assistèrent à sa très-douce et

(1) Matth., XXVII, 45.

très-heureuse mort, ils connurent alors les regrets de toute la nature insensible, qui témoigna d'avance son deuil, tandis que les mortels, capables de raison, ne songeaient pas à pleurer la perte de leur légitime Reine et de leur véritable gloire. Pour ce qui regarde les autres créatures, il semble qu'en elles fut accomplie la prophétie de Zacharie qui dit, qu'en ce temps-là toute la terre et toutes les familles de la maison de Dieu seraient dans les larmes, et que chaque famille à part aurait un grand deuil, et que ce deuil serait comme celui qui arrive à la mort d'un fils unique, à laquelle tous ceux de la famille sont pénétrés de douleur (1). Ce que le prophète dit du Fils unique du Père éternel et du premier-né de la bienheureuse Marie, notre Sauveur Jésus-Christ, on le doit aussi appliquer, avec une juste proportion, à la mort de sa très-sainte Mère, comme étant la Fille aînée et la Mère de la grâce et de la vie. Et de même que les sujets et les serviteurs fidèles, non-seulement prennent le deuil à la mort de leur prince et de leur reine, mais s'affligent encore du moindre danger qui les menacent, dans la crainte de les perdre, de même les créatures irraisonnables donnèrent par avance des marques de leur tristesse lorsque la mort de l'auguste Marie approchait.

705. L'évangéliste les accompagnait en cette douleur, et fut le premier à s'affliger de cette perte plus que tous les autres, sans pouvoir cacher son affliction

(1) Zach., XII, 10 et 12.

aux personnes qui le fréquentaient plus familièrement dans la maison du Cénacle. Quelques membres de la famille, et notamment deux filles du maître de la maison qui étaient très-assidues au service de la Reine de l'univers, et d'autres personnes dévotes, remarquèrent la tristesse de l'apôtre saint Jean, et le virent maintes fois verser des torrents de larmes. Et comme elles savaient que le saint était d'une humeur fort égale, il leur sembla que ce changement supposait quelque chose de grave et d'inquiétant; c'est pourquoi, touchées de compassion, elles le prièrent, à diverses reprises, avec instance, de leur apprendre la cause de sa nouvelle tristesse, pour le soulager autant qu'il leur serait possible. Le saint apôtre leur en cacha la cause durant plusieurs jours. Mais, pressé par les charitables importunités de ces braves gens, il leur découvrit, non sans une disposition particulière de la divine Providence, que l'heureuse mort de sa Mère et de sa Maîtresse approchait. C'étaient les titres que l'évangéliste donnait à l'auguste Vierge en son absence. Et ainsi cette perte dont l'Église était menacée commença à être connue et pleurée quelque temps avant qu'elle arrivât, par diverses personnes qui avaient des rapports plus fréquents avec notre bienheureuse Reine; car toutes celles qui apprirent cette affligeante nouvelle ne purent retenir leurs larmes et les démonstrations de leur inconsolable douleur. Dès lors elles visitaient plus souvent la très-pure Marie, se prosternant à ses pieds, baisant la terre sur laquelle elle avait marché, et la priant de

leur donner sa bénédiction, de les attirer après elle, et de ne les point oublier dans la gloire du Seigneur, où elle enlèverait avec elle le cœur de tous ses serviteurs et de toutes ses servantes.

706. Ce fut par une providence très-miraculeuse du Seigneur que plusieurs fidèles de la primitive Église furent avertis si longtemps d'avance de la mort de leur Reine; car il n'envoie point d'épreuves ou de fléaux au peuple qu'il ne les découvre auparavant à ses serviteurs, selon qu'il l'assure par le prophète Amos (1). Et quoique cette affliction fût inévitable pour les fidèles de ce siècle, la divine clémence fit que la primitive Église réparât autant qu'il était possible cette perte de sa Mère et de sa Maîtresse, en la portant par ses larmes et par sa douleur pendant l'espace de temps qu'il lui restait à vivre, à favoriser les fidèles et à les enrichir des trésors de la divine grâce, qu'elle pouvait, comme en étant la Maîtresse, leur distribuer pour les consoler au moment de son départ, ainsi qu'elle le fit en effet; car les entrailles maternelles de la bienheureuse Marie s'émurent d'une compassion extrême à la vue de leurs larmes, et elle obtint dans les derniers jours de sa vie de nouveaux bienfaits et de nouvelles miséricordes de son très-saint Fils, pour eux et pour tout le reste de l'Église: ce fut pour ne point priver les fidèles de ces faveurs que le Seigneur ne voulut pas leur ôter à l'improviste la divine Mère, en laquelle ils trouvaient leur

(1) Amos., III, 7.

protectrice, leur consolation, leur joie, le secours dans leurs besoins, le soulagement dans leurs travaux, le conseil dans leurs doutes, la santé dans leurs maladies et toutes sortes de biens.

707. Il est certain que ceux qui ont cherché la grâce en Celle qui en était la Mère, n'ont jamais été frustrés dans leur attente. Elle a toujours secouru tous ceux qui n'ont point résisté à sa clémence maternelle. Mais on ne saurait s'imaginer les merveilles qu'elle opéra en faveur des mortels dans les dernières années de sa vie, à cause du grand nombre de personnes qui la visitaient. Elle donna la santé du corps et de l'âme à tous les malades qui se présentèrent à elle, en convertit beaucoup à la vérité de l'Évangile, et rétablit dans l'état de grâce une infinité d'âmes qu'elle tira du péché. Elle secourut plusieurs pauvres dans des nécessités pressantes, donnant aux uns ce qu'elle avait et ce qu'on lui offrait, assistant les autres d'une manière miraculeuse. Elle affermissait tous ceux qu'elle voyait dans la crainte de Dieu, dans la foi et dans l'obéissance qu'ils devaient à la sainte Église, et en qualité de trésorière des richesses de la Divinité, de la vie et de la mort de son très-saint Fils, elle voulut les distribuer avec une miséricorde libérale avant de mourir, pour laisser dans l'abondance les fidèles enfants de l'Église qu'elle allait quitter; et en outre elle les consola et les anima par la promesse des faveurs et des grâces qu'elle nous obtient aujourd'hui à la droite de son Fils.

Instruction que j'ai reçue de la grande Reine des anges.

708. Ma fille, pour comprendre la joie que causa en mon âme l'avis du Seigneur m'annonçant que la fin de ma vie mortelle approchait, il faudrait connaître la force de mon amour et du désir que j'avais de le voir et de jouir éternellement de sa divine présence dans la gloire qu'il m'avait préparée. Ce mystère surpasse la portée de l'esprit humain, et les enfants de l'Église se rendent indignes et incapables du peu qu'ils en pourraient pénétrer pour leur consolation; car ils ne regardent point la lumière intérieure, et ne s'appliquent pas à purifier leurs consciences pour en recevoir de plus abondantes effusions. Nous avons été, mon très-saint Fils et moi, fort libéraux à votre égard en cette miséricorde et en plusieurs autres, et je vous assure, ma très-chère Fille, que bienheureux seront les yeux qui verront ce que vous avez vu, et les oreilles qui entendront ce que vous avez entendu. Gardez votre trésor, et prenez garde de le perdre; travaillez de toutes vos forces à recueillir le fruit de cette science et de ma doctrine. Je veux que vous le fassiez consister en partie à m'imiter en vous disposant dès maintenant pour l'heure de votre mort, puisque quand même vous auriez quelque certitude de vivre encore longtemps, cet espace devrait vous paraître fort court pour y assurer une affaire qui doit aboutir à une éternité de gloire ou à une éternité de supplices.

Aucune créature raisonnable n'a pu être aussi sûre que moi de la récompense : c'est là une vérité infaillible, et cependant je reçus l'avis de ma mort trois ans d'avance, et vous avez appris que je m'y préparai, comme créature mortelle et terrestre, avec la sainte crainte que l'on doit avoir à cette dernière heure. Je fis en cela ce qui me regardait en qualité de mortelle et de Maîtresse de l'Église, lui laissant un exemple de ce que les autres fidèles doivent faire comme mortels, qui ont un plus grand besoin de cette préparation pour ne point encourir la damnation éternelle.

709. Parmi les stupides illusions que les démons ont introduites dans le monde, il n'en est pas de plus grande ni de plus pernicieuse que l'oubli de l'heure de la mort, et de ce qui doit arriver dans le juste jugement du souverain Juge. Considérez, ma fille, que le péché est entré dans le monde par cette porte, car la principale chose que le serpent prétendit persuader à la première femme, fut qu'elle ne mourrait point et qu'elle ne devait point songer à la mort (1). Il continue à tromper les hommes par le même mensonge, de sorte qu'il y a un nombre infini d'insensés qui vivent dans cet oubli, et qui meurent sans avoir réfléchi un seul instant au malheureux sort qui les attend. Or, afin que vous ne tombiez point dans cette funeste erreur, souvenez-vous dès à présent que vous devez infailliblement mourir, que vous avez reçu beaucoup, et peu payé en retour, et que vous rendrez

(1) Gen., III, 4.

un compte d'autant plus rigide, que le souverain Juge a été plus libéral à vous enrichir de ses dons, et plus patient à vous attendre. Je ne demande de vous ni plus ni moins que ce que vous devez à votre Seigneur et à votre Époux, et c'est de pratiquer toujours ce qu'il y a de plus parfait, sans négligence, sans interruption et sans oubli.

710. Et si votre faiblesse vous fait tomber dans quelque omission ou dans quelque négligence, faites en sorte que le soleil ne se couche point sans que vous vous en soyez repentie et confessée, si c'est possible, comme si vous aviez à rendre vos derniers comptes. Et après avoir pris la résolution de vous en corriger, quelque légère que puisse être la faute, vous commencerez à travailler avec une nouvelle ferveur et avec autant de soin que si vous n'aviez plus que quelques instants pour terminer une entreprise aussi importante et aussi difficile que l'est celle d'acquérir la gloire et la félicité éternelles, pour éviter de tomber dans une mort et dans des tourments qui n'auront point de fin. Ce doit être là l'application continuelle de toutes vos puissances et de tous vos sens, afin que votre espérance soit ferme et accompagnée de joie; que vous ne travailliez point en vain, et que vous ne marchiez point au hasard, comme font ceux qui se contentent de pratiquer quelques bonnes œuvres, et qui commettent une foule de péchés énormes (1). Ceux-là ne sauraient marcher avec

(1) II Cor., I, 7; Philip., II, 16; I Cor., IX, 26.

sûreté ni avoir la joie intérieure de l'espérance véritable : car leur propre conscience la leur fait perdre et les jette dans la tristesse, à moins qu'ils ne vivent dans l'insouciance et dans la folle allégresse de la chair. Pour remplir vos œuvres, continuez les exercices que je vous ai enseignés, et conservez l'habitude de penser à la mort, en faisant toutes les prières, tous les actes d'humiliation et les recommandations de l'âme qui vous sont ordinaires. En outre, recevez mentalement le viatique, comme si vous étiez près de partir pour l'autre vie, et détachez-vous de la vie présente, en oubliant tout ce qui s'y trouve. Enflammez votre cœur par des désirs ardents de voir Dieu, et montez jusqu'à sa présence, où vous devez avoir éternellement votre demeure, et maintenant votre conversation (1).

(1) Philip., III, 20.

CHAPITRE XVIII

Les désirs de voir Dieu redoublent chez la bienheureuse Marie dans les derniers temps de sa vie. — Elle prend congé des lieux saints et de l'Église catholique, et fait son testament, assistée de la très-sainte Trinité.

711. Je me trouve plus pauvre de paroles et d'expressions lorsque j'en aurais un plus grand besoin pour dire quelque chose de l'état auquel parvint l'amour de l'auguste Marie dans les derniers jours de sa vie, des élans et des entraînements de son très-pur esprit, de ses aspirations et de la véhémence incroyable de ses désirs pour arriver à l'étroit embrassement de la Divinité. Dans toute la nature je ne trouve point de terme de comparaison convenable, et si quelque chose peut en servir, c'est le feu, à cause des rapports qu'il présente avec l'amour. Cet élément est admirable par son activité et par sa force ; il n'y en a aucun qui souffre avec plus d'impatience d'être enfermé ; car, ou il meurt dans sa prison, ou il la rompt pour s'élancer avec une légèreté extrême vers sa propre sphère. S'il se trouve enfermé dans les entrailles de la terre, il la déchire, entr'ouvre les montagnes, et arrache les rochers avec une violence irrésistible. Sa prison fût-elle de bronze, s'il ne la brise

point, du moins il en ouvre les portes avec une force terrible qui porte l'effroi dans les environs, et lance dans l'espace le globe de métal qui empêche sa sortie, avec cette violence que l'expérience nous fait voir. Telle est la nature de cette créature insensible.

712. Mais si le feu de l'amour divin avait atteint son plus haut degré d'intensité dans le cœur de la bienheureuse Vierge (je suis réduite à employer ces termes), il est clair que les effets correspondaient à la cause, et que ces effets devaient être beaucoup plus merveilleux dans l'ordre de la grâce, et surtout d'une grâce si immense, que les premiers ne le sont en celui de la nature. Revêtue de son corps mortel, notre auguste Reine fut toujours pèlerine dans le monde, et un Phénix unique sur la terre; mais lorsqu'elle fut près de partir pour le ciel, et assurée de l'heureux terme de son pèlerinage, quoique son corps virginal se trouvât encore sur la terre, la flamme de son très-pur esprit s'élevait avec une vitesse inconcevable jusqu'à sa sphère, qui était la Divinité même. Elle ne pouvait arrêter ni empêcher les élans de son cœur, et il semblait qu'elle ne fût point Maîtresse de ses mouvements intérieurs; car elle avait livré toute sa liberté à l'empire de l'amour et aux désirs de la possession du souverain Bien qui l'attendait, en qui elle était transformée et comme détachée de la mortalité terrestre. Elle ne rompait point ces chaînes, parce qu'elles lui étaient conservées plutôt par miracle que naturellement; elle n'entraînait pas non plus avec

elle le corps mortel et pesant, parce que le terme n'était pas encore arrivé; et cependant la force de l'esprit et de l'amour eût pu l'enlever. Mais, dans ce doux et continuel combat, cette force suspendait en elle toutes les opérations vitales de la nature, de sorte qu'il semble que le corps ne recevait plus de cette âme si divinisée que la vie du divin amour; et afin que la vie naturelle ne fût point consumée, il fallait la conserver par miracle, et qu'une autre cause supérieure intervînt pour la soutenir, et pour empêcher qu'elle ne défaillît à chaque instant.

713. Il lui arriva souvent dans ces derniers jours, pour donner une issue à ces effluves intérieurs si violents, de rompre le silence dans sa solitude, et d'exhaler les sentiments de son cœur, prêt à éclater; et alors, s'adressant au Seigneur, elle disait: « Mon « très-doux Amour, mon souverain Bien, mon unique « Trésor, attirez-moi après l'odeur de vos parfums (1), « que vous avez fait goûter à votre servante et votre « Mère pèlerine dans le monde. Ma volonté vous a « toujours été consacrée, à vous qui êtes la Vérité « suprême et mon véritable bien : elle n'a jamais su « rien aimer hors de vous. O mon unique espérance « et ma seule gloire ! n'allongez point ma carrière, « ne reculez pas le terme où je dois trouver ma « liberté si désirée. Déliez les chaînes de la mortalité « qui me retiennent; faites que j'arrive à la fin vers « laquelle je marche dès le premier instant auquel je

(1) Cant., I, 4.

« reçus de vous l'être que j'ai (1). Ma demeure a été « prolongée parmi les enfants de Cédar (2) : mais je « regarde de toute la force de mon âme et de ses « puissances le Soleil qui lui donne la vie ; je me « dirige vers l'étoile polaire dont la lumière me « guide, et je tombe en défaillance sans la possession « du Bien que j'attends. O esprits célestes, je vous « en conjure, par la noblesse et l'excellence de votre « nature angélique et par le bonheur que vous avez « de jouir de la vue et de la beauté de mon bien-« aimé, dont vous n'êtes jamais privés, ô mes amis, « ayez compassion de moi. Plaignez, mes amis, cette « pèlerine entre les enfants d'Adam, captive dans « les chaînes de la chair. Dites à votre Maître et au « mien la cause de ma douleur, qui ne lui est pas « cachée (3) ; dites-lui que pour lui plaire j'embrasse « ses souffrances dans mon bannissement, et très-« volontiers ; mais je ne puis vouloir vivre en moi ; « et si je vis en lui pour vivre, comment pourrai-je « vivre en l'absence de ma vie ? L'amour me la « donne, et ce même amour me l'ôte. Je ne saurais « vivre sans aimer la vie ; or comment vivrai-je sans « la vie que j'aime uniquement ? Je languis dans « cette douce violence ; entretenez-moi du moins des « qualités de mon bien-aimé, car par ces fleurs aro-« matiques je serai fortifiée dans les défaillances que « mon amour impatient me cause (4). »

(1) Ps. CXLII, 8. — (2) Ps. CXIX, 5. — (3) Cant., V, 8. — (4) Cant., II, 5.

714. La bienheureuse Mère exhalait par ces paroles et par plusieurs autres encore plus tendres les feux de son esprit enflammé, au milieu de l'admiration et de la joie des saints anges qui l'entouraient et la servaient. Et comme ils sont si remplis de la divine science, ils répondirent dans une de ces occasions à ses désirs par les paroles suivantes : « Notre auguste « Reine, si vous voulez entendre de nouveau les qua- « lités que nous connaissons de votre bien-aimé, « sachez qu'il est la beauté même, et qu'il renferme « en lui toutes les perfections qui surpassent le désir. « Il est aimable sans défaut, agréable sans défiance, « et plus délicieux que tout ce qu'il y a de plus exquis. « Sa sagesse est inestimable, sa bonté sans mesure ; « sa puissance sans bornes, son être immense, sa « grandeur incomparable, sa majesté inaccessible, et « toutes les perfections qu'il renferme en lui sont « infinies. Il est terrible dans ses jugements (1), im- « pénétrable dans ses conseils (2), très-équitable dans « sa justice (3), très-secret dans ses pensées, véri- « dique dans ses paroles, saint dans ses œuvres (4), « et riche en miséricordes (5). Ce qui est vaste ne « lui donne aucune étendue ; ce qui est étroit ne le « limite point ; les choses tristes ne sauraient pas « plus le troubler que ce qui est joyeux ne saurait « l'émouvoir ; sa volonté ne change point (6) ; il n'y « a point d'abondance qui puisse rien ajouter, comme

(1) Ps. LXV, 5. — (2) Rom., XI, 33. — (3) Ps. CXVIII, 137. — (4) Ps. CXLIV, 14. — (5) Ephes., II, 4. — (6) Jacob., I, 17.

« il n'y a point de nécessité qui puisse rien retran-
« cher à ce qu'il a ; le souvenir ne lui apporte, et
« l'oubli ne lui ôte rien ; ce qui a été n'est point
« passé pour lui ; les choses à venir ne sont pas pour
« lui des faits nouveaux. Il n'y a point de principe
« qui ait marqué le commencement de son être ; et
« le temps ne lui donnera non plus aucune fin : sans
« qu'aucune cause lui ait donné un principe, il l'a
« donné à toute chose (1) ; non qu'il eût besoin d'au-
« cune (2), mais toutes ont besoin de sa participa-
« tion : il les conserve sans travail, et il les gouverne
« sans confusion. Celui qui le suit ne marche point
« dans les ténèbres (3) ; celui qui le connaît, qui
« l'aime et qui jouit de sa présence est bien heureux ;
« car il enrichit ses amis, et à la fin il les glorifie par
« sa vue et par sa compagnie éternelles (4). Telle est,
« auguste Reine, le Bien que vous aimez, et des em-
« brassements duquel vous jouirez bientôt, pour ne
« plus le quitter durant toute son éternité. » Ainsi
parlèrent les anges.

715. Ces entretiens se renouvelaient souvent entre notre grande Reine et ses ministres. Mais de même que quelques gouttes d'eau n'étanchent point la soif de celui qui est altéré par une fièvre ardente, et qu'au contraire elles l'augmentent ; de même ces sortes de soulagements ne modéraient point la flamme du divin amour en la très douce Mère, parce qu'ils renouve-

(1) Eccles., XVIII, 1. — (2) II Mach., XIV, 35. — (3) Joan., VIII, 12. — (4) Joan., XVII, 3.

laient en son cœur la cause de ses amoureuses peines. Et quoique dans ces derniers jours de sa vie les faveurs que j'ai rapportées en parlant des fêtes qu'elle célébrait, lui fussent continuées avec celles qu'elle recevait tous les dimanches, outre tant d'autres qu'il n'est pas possible d'énumérer, il fallait néanmoins, pour la soulager et la fortifier dans les angoisses de son amour, que son très-saint Fils la visitât en personne plus fréquemment que par le passé. Dans ces visites il la consolait par des caresses ineffables, et l'assurait de nouveau que son exil serait fort court; qu'il l'élèverait à sa droite, où elle serait placée, par le Père et par le Saint-Esprit, sur son trône royal, et absorbée dans l'abîme de sa divinité; et que son élévation remplirait d'une nouvelle joie tous les saints, qui l'attendaient et qui la souhaitaient. Dans ces occasions la très-charitable Mère redoublait ses prières pour la sainte Église, pour les apôtres, pour les disciples et pour tous les ministres qui, dans les siècles à venir, serviraient l'Église en prêchant l'Évangile et en travaillant à la conversion du monde, afin que tous les mortels reçussent la foi, et arrivassent à la connaissance de la vérité divine.

716. Entre les merveilles que le Seigneur fit à l'égard de sa bienheureuse Mère dans ces dernières années, il y en eut une dont furent témoins non-seulement l'évangéliste saint Jean, mais encore plusieurs fidèles : c'est que, quand notre auguste Reine communiait, elle restait pendant quelques heures toute resplendissante et environnée de clartés si ad-

mirables, qu'elle semblait être transfigurée par les dons de la gloire. Cet effet lui était communiqué par le sacré corps de son très-saint Fils, qui, comme on l'a vu, se manifestait à elle transfiguré et plus glorieux que sur le mont Thabor. Et tous ceux qui la regardaient dans cet heureux état se trouvaient pénétrés de joie, et sentaient des effets si divins, qu'ils pouvaient mieux en éprouver les douceurs que les déclarer.

717. La très-pieuse Reine résolut de faire ses adieux aux lieux saints avant de partir pour le ciel, et en ayant demandé la permission à saint Jean, elle sortit de la maison en sa compagnie et en celle des mille anges qui l'assistaient. Et quoique ces princes célestes l'eussent toujours suivie dans toutes ses démarches, dans toutes ses occupations, dans tous ses voyages, sans l'avoir quittée un seul moment dès l'instant de sa naissance, dans cette circonstance ils se manifestèrent à elle avec une plus grande lumière, comme se félicitant de leur prochain départ. La bienheureuse Vierge, se débarrassant des occupations humaines pour marcher vers sa propre et véritable patrie, visita tous les lieux de notre rédemption, adressant à chacun d'eux un dernier adieu en versant des torrents de larmes au douloureux souvenir de ce que son Fils avait souffert; elle faisait les actes les plus fervents et les plus admirables, poussait de profonds gémissements, et priait pour tous les fidèles qui visiteraient ces saints lieux avec une pieuse vénération dans tous les siècles à venir de l'Église. Elle s'arrêta plus long-

temps sur la montagne du Calvaire, demandant à son adorable Fils l'efficace de la mort et de la rédemption qu'il avait opérées en ce lieu pour toutes les âmes rachetées. Elle s'embrasa tellement des ardeurs de sa charité ineffable dans cette prière, qu'elle aurait perdu la vie naturelle avant de quitter la montagne, si elle ne lui eût été conservée par la vertu divine.

718. Son très-saint Fils descendit alors du ciel, et se manifesta à elle en ce lieu où il était mort. Et répondant à ses prières, il lui dit : « Ma Mère, ma « très-chère Colombe et ma Coadjutrice en l'œuvre « de la rédemption du genre humain, vos désirs et « vos demandes sont arrivés à mes oreilles et à mon « cœur ; je vous promets que je serai très-libéral « envers les hommes, et que je leur donnerai de « continuels secours de ma grâce, afin qu'en vertu « de mon sang ils méritent, par leur libre arbitre, la « gloire que je leur ai préparée, si eux-mêmes ne la « méprisent. Vous serez dans le ciel leur Médiatrice « et leur Avocate ; et je comblerai de mes trésors et « de mes miséricordes infinies tous ceux qui s'ac- « querront votre intercession. » Notre Sauveur Jésus-Christ renouvela cette promesse au lieu même où il nous racheta. Sa bienheureuse Mère, prosternée à ses pieds, lui en rendit des actions de grâces, et le pria de lui donner sa dernière bénédiction en ce même lieu consacré par son précieux sang et par sa mort. Le Seigneur la lui donna, et lui confirma toutes les promesses qu'il lui avait faites ; ensuite il s'en re-

tourna à la droite de son Père éternel. La très-pure Marie fut réconfortée dans ses amoureuses peines, et, continuant ses pieux exercices, elle baisa avec respect la terre du Calvaire, disant : « Terre sainte, lieu « sacré, je vous regarderai du ciel avec la vénération « que je vous dois, et je vous révèrerai dans cette « lumière qui manifeste toutes choses en leur propre « origine, d'où sortit le Verbe divin, qui vous a « enrichie en prenant la chair mortelle. » Puis elle recommanda de nouveau aux saints anges de garder ces lieux sacrés, et d'assister par de saintes inspirations les fidèles qui les visiteraient avec dévotion, afin qu'ils connussent et appréciassent le bienfait inestimable de la rédemption, qui y avait été opéré. Elle leur recommanda aussi de défendre ces sanctuaires; et si la témérité et les péchés des hommes n'eussent empêché cette faveur, il est certain que les saints anges les auraient mis à l'abri des profanations des infidèles; et encore les en ont-ils bien souvent garantis jusqu'aujourd'hui.

719. Notre grande Reine pria aussi les mêmes anges qui gardaient ces saints lieux, et l'évangéliste, de lui donner leur bénédiction dans cette dernière visite; après cela elle s'en retourna à son oratoire avec beaucoup de larmes, comme quittant avec une sorte de regret ce qu'elle aimait si tendrement sur la terre. Ensuite elle se prosterna la face contre terre, et fit une longue et très-fervente prière pour l'Église; elle y persévéra jusqu'à ce que, par la vision abstractive de la Divinité, le Seigneur lui répondit que ses

prières étaient exaucées au tribunal de sa clémence. Et pour donner en tout la plénitude de sainteté à ses œuvres, elle demanda au Seigneur la permission de prendre congé de la sainte Église, et lui dit : « Souverain Seigneur, mon unique bien, Rédempteur « du monde, chef des saints et des prédestinés, justi- « ficateur et glorificateur des âmes, je suis fille de la « sainte Église que vous avez acquise et fondée par « votre sang : permettez-moi, Seigneur, de faire mes « adieux à une si bonne mère et à tous mes frères « vos enfants. » Ayant connu à cet égard l'agrément de son très-doux Fils, elle s'adressa au corps de la sainte Église, et lui dit avec beaucoup de larmes et de tendresse ce qui suit :

720. « Église sainte et catholique (qui dans les « siècles à venir serez appelée romaine), ma mère et « ma maîtresse, véritable trésor de mon âme, vous « avez été l'unique consolation de mon exil, le refuge « de mes peines et le soulagement de mes travaux, « ma joie et mon espérance ; c'est vous qui m'avez « conservée en ma carrière, c'est en vous que pauvre « pèlerine j'ai vécu loin de ma patrie, et c'est vous « qui m'avez entretenue depuis que j'ai reçu en vous « l'être de la grâce par votre chef et le mien, Jésus- « Christ mon Fils et mon Seigneur. En vous sont les « trésors de ses mérites infinis, vous êtes pour ses « fidèles enfants le passage assuré qui mène à la terre « promise, et vous les protégez dans leur dangereux et « difficile pèlerinage. Vous êtes la maîtresse des na- « tions que tous doivent révérer ; en vous les afflic-

« tions, les opprobres, les sueurs, les tourments, la
« croix et la mort sont des joyaux d'un prix inestimable, car tout a été consacré par la mort de mon Seigneur votre Père, votre maître et votre chef, et réservé pour ses plus grands serviteurs et pour ses plus chers amis. Vous m'avez ornée de vos pierreries pour entrer aux noces de l'Époux, vous m'avez enrichie, comblée de dons et de présents, et vous avez en vous-même votre auteur dans l'adorable Sacrement. Heureuse mère, ma chère Église militante, vous êtes opulente et riche de trésors. Vous avez toujours eu tout mon cœur et tous mes soins; mais il faut que je vous quitte maintenant et que je m'arrache à votre douce compagnie pour arriver à la fin de ma carrière. Appliquez-moi l'efficace de tant de biens, arrosez-moi abondamment des flots sacrés du sang de l'Agneau que vous avez en dépôt, et qui pourrait sanctifier des milliers de mondes. Je voudrais au prix de mille vies vous acquérir toutes les nations et toutes les générations des mortels, afin qu'elles profitassent de vos trésors. Ma bien-aimée Église, mon honneur et ma gloire, je vous laisse en la vie mortelle, mais je vous trouverai triomphante en la vie éternelle, dans cet Être où toutes choses sont renfermées. Je vous regarderai de là avec tendresse, et je prierai toujours pour votre prospérité et pour tous vos progrès. »

721. Ce fut là l'adieu qu'adressa la très-pure Marie au corps mystique de la sainte Église catholique ro-

maine mère des fidèles, pour leur enseigner (quand ils en auront la connaissance) la vénération, l'amour et l'estime qu'elle avait pour elle, et qu'elle témoignait par de si douces larmes et par de si tendres affections. Après cet adieu, notre grande Dame détermina, comme Mère de la Sagesse, de faire son testament. Et lorsqu'elle eut manifesté au Seigneur ce très-prudent désir, sa divine Majesté voulut l'autoriser par sa présence. La très-sainte Trinité descendit donc dans l'oratoire de sa Fille et de son Épouse, avec une infinité d'anges qui entouraient le trône de la Divinité, et après que la très-pieuse Reine eut adoré l'être de Dieu infini, il sortit une voix du trône qui lui disait : « Notre Épouse et notre élue, exprimez votre dernière volonté comme vous souhaitez, nous l'accomplirons et la confirmerons en tous points par notre pouvoir infini. » La très-prudente Mère se retint quelque temps dans sa profonde humilité, parce qu'elle désirait savoir la volonté du Très-Haut avant de manifester la sienne propre. Mais le Seigneur répondit à cet humble désir, et la personne du Père lui dit : « Ma Fille, votre volonté me sera agréable, vous ne vous priverez point du mérite de vos œuvres en ordonnant ce que vous avez déterminé pour partir de la vie mortelle, car je satisferai vos désirs. » Le Fils et le Saint-Esprit confirmèrent cette parole. Et la bienheureuse Vierge ayant reçu ces promesses, fit son testament en cette forme.

722. « Dieu éternel, moi vermisseau de terre, je

« vous glorifie et vous adore du fond de mon âme,
« Père, Fils, et Saint-Esprit, trois personnes dis-
« tinctes en un même être indivisible et éternel, en
« une seule substance et en une majesté infinie, en
« attributs et en perfections. Je vous exalte et vous
« confesse pour l'unique, le véritable et le seul
« Créateur et conservateur de tout ce qui a l'être. Je
« déclare en votre divine présence que ma dernière
« volonté est celle-ci : Je n'ai rien à laisser des biens
« de la vie mortelle et du monde dans lequel je vis,
« car je n'ai jamais possédé ni aimé autre chose que
« vous, qui êtes mon unique bien et toutes mes ri-
« chesses. Je rends des actions de grâces aux cieux,
« aux astres, aux étoiles, aux planètes, aux éléments
« et à toutes les autres créatures, de ce qu'obéissant à
« votre volonté, elles ont pourvu à ma subsistance,
« sans que je l'eusse mérité. Je souhaite de tout mon
« cœur qu'elles vous servent et vous louent dans les
« offices et dans les ministères dont vous les avez char-
« gés, et qu'elles pourvoient à la subsistance de mes
« frères les hommes. Et afin qu'elles le fassent mieux,
« je cède et transporte aux mêmes hommes la posses-
« sion et, autant qu'il est possible, le domaine que
« votre divine Majesté m'avait donné de toutes ces
« créatures irraisonnables. Je laisserai à Jean deux
« tuniques et un voile dont je me suis servi pour me
« couvrir, afin qu'il en dispose, puisque je le regarde
« comme mon fils. Je demande à la terre de recevoir
« mon corps, puisqu'elle est la mère commune, et
« qu'elle vous sert comme votre ouvrage. Je remets,

« mon Dieu, entre vos mains mon âme dépouillée du
« corps et de tout ce qui est visible, afin qu'elle vous
« aime et vous glorifie pendant toute votre éter-
« nité. Je laisse la sainte Église ma mère pour l'héri-
« tière universelle de tous mes mérites, de toutes
« mes œuvres, de tous mes travaux et de tous les
« trésors que j'ai acquis avec votre divine grâce,
« avec votre permission; je les lui donne en dépôt,
« et je voudrais qu'il y en eût beaucoup plus. Je
« désire en premier lieu qu'ils servent à l'exaltation
« de votre saint nom, et à obtenir que votre sainte
« volonté se fasse toujours sur la terre comme au
« ciel, et que toutes les nations vous connaissent,
« vous aiment et vous rendent le culte suprême qui
« vous est dû, comme étant le seul et le véritable
« Dieu.

723. « En second lieu je les offre pour les apôtres,
« mes vénérables maîtres, et pour les prêtres pré-
« sents et à venir, afin que votre clémence ineffable
« les rende des ministres aptes à leur office et dignes
« de leur état, et que, par leur sagesse, leur vertu et
« leur sainteté, ils édifient et sanctifient les âmes
« rachetées par votre sang. En troisième lieu je les
« applique pour le bien spirituel des personnes qui
« me seront dévotes, qui me serviront et qui m'in-
« voqueront, afin qu'elles obtiennent votre grâce et
« votre protection, et ensuite la vie éternelle. En
« quatrième lieu je désire que mes travaux et mes
« services vous portent à être favorable envers tous
« les pécheurs enfants d'Adam, afin qu'ils sortent du

« malheureux état du péché. Et dès maintenant je « me propose de toujours prier, et je prierai toujours « pour eux en votre divine présence tant que le « monde durera. C'est là, mon Dieu, ma dernière « volonté, toujours soumise à la vôtre. » Notre auguste Reine conclut ce testament, et la très-sainte Trinité le confirma et l'approuva, et notre Rédempteur Jésus-Christ, comme en autorisant toutes les dispositions, écrivit dans le cœur de sa Mère ces paroles en guise de signature : *Que ce que vous voulez et ordonnez se fasse.*

724. Quand les enfants d'Adam, et en particulier ceux qui naissent dans la loi de grâce, n'auraient point d'autre obligation à la bienheureuse Marie que de les avoir fait héritiers de ses mérites immenses et de tout ce que son court et mystérieux testament renferme, ils ne sauraient s'acquitter de leur dette, pussent-ils en retour sacrifier leur vie au milieu de tous les supplices que les plus grands martyrs ont soufferts. Je ne fais point ici de comparaison, parce qu'il n'y en a aucune, avec les mérites et les trésors infinis que notre Sauveur Jésus-Christ nous a laissés dans l'Église. Mais quelle excuse auront les réprouvés qui n'ont fait leur profit ni des uns ni des autres, et qui les ont tous méprisés, oubliés et perdus? Quel sera leur tourment et leur désespoir lorsqu'ils reconnaîtront trop tard qu'ils ont perdu pour toujours tant de bienfaits et tant de trésors pour un plaisir passager? Ils avoueront l'équité du jugement par lequel ils sont très-justement punis et privés de la

présence du Seigneur et de celle de sa miséricordieuse Mère, qu'ils ont méprisé avec une folle témérité.

725. Après que notre grande Reine eut fait son testament, elle rendit des actions de grâces au Tout-Puissant, et lui demanda la permission de lui faire une autre prière; et l'ayant obtenue, elle dit : « Mon « Seigneur très-clément, Père des miséricordes, si « c'est votre gloire et votre bon plaisir, je souhaite « que mes vénérables maîtres les apôtres et les autres « disciples assistent à ma mort, afin qu'ils prient « pour moi, et que je parte avec leur bénédiction, « de cette vie, pour aller jouir de la vie éternelle. » Son très-saint Fils répondit à cette demande : « Ma « très-chère Mère, mes apôtres sont déjà en route « pour se rendre auprès de vous, et ceux qui sont « dans les provinces les plus voisines arriveront « bientôt; quant aux autres, qui parcourent des ré- « gions éloignées, je leur enverrai mes anges qui les « porteront, car ma volonté est qu'ils assistent tous « à votre glorieuse mort pour votre consolation et la « leur, et dans l'intérêt de ma plus grande gloire et « de la vôtre. » L'auguste Vierge s'étant prosternée rendit des actions de grâces pour cette nouvelle faveur et pour toutes les autres, puis les divines personnes s'en retournèrent dans l'empyrée.

Instruction que la grande Reine des anges m'a donnée.

726. Ma fille, vous admirez l'estime et le grand amour que j'eus pour la sainte Église, c'est pour cela que je veux vous aider à augmenter vos affections, afin que vous ayez aussi pour elle une nouvelle vénération, et que vous en conceviez une plus haute idée. Vous ne sauriez comprendre, tant que vous vivrez dans votre chair mortelle, ce qui se passait dans mon intérieur à l'égard de la sainte Église. Cependant, outre ce que vous avez appris, vous en découvrirez encore davantage si vous considérez les causes qui provoquaient les sentiments de mon cœur. Ces causes furent l'amour et les œuvres de mon très-saint saint Fils envers cette même Église, et c'est sur quoi vous devez méditer jour et nuit, car par ce qu'il a fait pour l'Église vous connaîtrez l'amour que j'eus pour elle. Pour être son chef en ce monde (1), et à jamais celui des prédestinés (2), il descendit du sein du Père éternel, et prit la chair humaine dans mes entrailles. Pour recouvrer ses enfants, qui étaient perdus par le premier péché d'Adam (3), il se revêtit de la chair mortelle et passible. Pour laisser aux hommes les exemples de son innocente vie (4) et la doctrine de la vérité et du salut, il vécut et conversa avec eux

(1) Colos., I, 18. — (2) Rom., VIII, 29. — (3) Luc., XIX, 10. — (4) Baruch., III, 38.

durant trente-trois années (1). Pour les racheter en effet, et pour leur mériter des biens infinis de grâce et de gloire que les fidèles ne pouvaient mériter, il souffrit la plus cruelle Passion, il versa son sang et subit la mort douloureuse et ignominieuse de la croix (2). Enfin, pour que l'Église sortît mystérieusement de son corps sacré déjà inanimé, il se laissa ouvrir le côté d'un coup de lance (3).

727. Et c'est parce que le Père éternel se complut infiniment dans sa vie, dans sa Passion et dans sa mort, que le même Rédempteur institua dans l'Église le sacrifice de son corps et de son sang, afin que les fidèles en renouvelassent la mémoire (4), et l'offrissent pour apaiser et satisfaire la divine justice; et aussi afin qu'il demeurât toujours sous les espèces sacramentales dans l'Église, pour être la nourriture spirituelle de ses enfants, et qu'ils eussent près d'eux la source même de la grâce, le viatique et le gage certain de la vie éternelle. Il envoya de plus le Saint-Esprit sur l'Église (5), afin qu'il la remplît de ses dons et de sa sagesse, lui promettant son assistance, et l'assurant qu'il la gouvernerait et la dirigerait à l'abri de l'erreur et de tous les dangers. Il l'enrichit de tous les mérites de sa Passion, de sa vie et de mort, les lui appliquant par le moyen des sacrements qu'il établit suivant les besoins des hommes, dès leur naissance jusqu'à leur mort, pour qu'ils pussent se purifier de leurs péchés, persévérer dans sa grâce, se

(1) I Petr., II, 21. — (2) Philip., II, 8. — (3) Joan., XIX, 34. — (4) Luc., XXII, 19. — (5) Act., II, 2; Joan., XV, 26.

défendre contre les démons, les vaincre avec les armes de l'Église, et maîtriser leurs propres passions naturelles, et laissant à cet effet des ministres capables de les administrer. Il se communique dans l'Église militante familièrement aux âmes saintes, il leur fait part de ses secrètes faveurs, il opère pour elles des miracles et des merveilles quand sa gloire l'exige, il agrée leurs œuvres et il exauce les prières qu'elles lui adressent, soit pour elles, soit pour les autres, afin de conserver dans l'Église la communion des saints.

728. Il y laissa une autre source de lumière et de vérité, qui sont les saints Évangiles et les divines Écritures, dictées par le Saint-Esprit, les décisions des conciles, et les traditions anciennes et authentiques. Il lui a suscité aux temps opportuns de saints docteurs pleins de sagesse; lui a donné une multitude de maîtres habiles, de prédicateurs et de ministres; l'a illustrée par des saints admirables; l'a embellie par la variété des ordres religieux, où l'on conserve et professe la vie parfaite et apostolique; et continue à la gouverner par un grand nombre de prélats. Et afin que cette constitution de l'Église fût plus parfaite, il y a établi un chef supérieur, qui est le Pontife romain, son vicaire, avec une juridiction suprême et un divin pouvoir, comme chef de ce beau corps mystique, qu'il protége et défendra jusqu'à la fin du monde contre les puissances de la terre et de l'enfer (1). Et entre toutes ces faveurs qu'il a faites

(1) Matth., XVI, 18.

et qu'il fait à son Église bien-aimée, la moindre ne fut pas de m'y laisser après son admirable ascension, afin que je la guidasse et que je l'affermisse par mes mérites et par ma présence. Je regardai dès lors, et je regarderai toujours cette Église comme mienne; le Très-Haut me fit cette donation, et m'ordonna d'en prendre soin comme en étant la Mère et la Maîtresse.

729. Ce sont là, ma très-chère fille, les grands titres et les pressants motifs que j'eus et que j'ai maintenant pour aimer la sainte Église comme vous avez vu que je l'aimais : et je veux que ce soient les mêmes qui vous excitent à m'imiter en tout ce qui vous regarde, comme étant ma disciple, ma fille, et celle de la même Église. Aimez-la, honorez-la et estimez-la du fond de votre cœur ; jouissez de ses trésors, et profitez des richesses du ciel, qui sont mises en dépôt dans l'Église avec son Auteur. Tâchez de l'unir à vous et de vous unir à elle, puisque vous trouvez en elle votre refuge, votre remède, la consolation dans vos épreuves, l'espérance en votre exil, et la vérité qui vous conduit parmi les ténèbres du monde. Je veux que vous travailliez pour cette sainte Église tout le reste de votre vie, puisqu'elle vous a été accordée à cette fin, et pour que vous m'imitiez dans la sollicitude infatigable que j'eus durant ma vie mortelle; c'est là votre plus grand bonheur, que vous devez reconnaître éternellement. Je veux aussi que vous sachiez que dans cette intention et ce désir je vous ai appliqué une grande partie des trésors de

l'Église, afin que vous écrivissiez ma vie ; et le Seigneur vous a choisie pour être la secrétaire des mystères cachés qui regardent sa plus grande gloire. Ne vous imaginez point que, pour avoir travaillé un peu par suite de ce choix, vous lui ayez donné une partie du retour que vous lui devez pour vous acquitter de cette dette ; au contraire, vous êtes maintenant plus obligée à mettre en pratique toute la doctrine que vous avez écrite ; et tant que vous ne le ferez point, vous serez toujours pauvre, vous ne satisferez pas à votre dette, et il vous sera demandé un compte rigoureux de ce que vous avez reçu. Voici le moment de travailler, afin que vous vous trouviez préparée et libre à l'heure de votre mort, et qu'il n'y ait rien en vous qui vous empêche de recevoir l'Époux. Considérez à quel détachement j'étais arrivée, et combien j'étais débarrassée et affranchie de tout ce qui est terrestre ; je veux que vous vous conduisiez par cette règle, et que vous veilliez à ce que l'huile de la lumière et de l'amour ne vous manque point, afin que vous entriez aux noces de l'Époux (1), et qu'il vous ouvre les portes de sa miséricorde et de sa clémence infinies.

(1) Matth., xxv, 8.

CHAPITRE XIX

La bienheureuse et glorieuse mort de l'auguste Marie, et comment les apôtres et les disciples arrivèrent auparavant à Jérusalem, et s'y trouvèrent présents.

730. Le jour que la divine volonté avait déterminé approchait, le jour où l'Arche vivante et véritable du Testament devait être transférée dans le temple de la Jérusalem céleste avec beaucoup plus de gloire et de joie que Salomon ne plaça dans le sanctuaire sous les ailes des chérubins celle qui en était la figure (1). Trois jours avant la glorieuse mort de notre grande Dame, les apôtres et les disciples se trouvèrent réunis à Jérusalem dans la maison du Cénacle. Le premier qui y arriva fut saint Pierre, parce qu'un ange l'y transporta de Rome, où il était en ce moment. Le messager céleste lui avait apparu, et lui avait dit que la mort de la très-pure Marie approchait, et que le Seigneur ordonnait qu'il vînt à Jérusalem pour y assister. Et lui ayant donné cet avis, il le porta d'Italie au Cénacle, où la Reine de l'univers était dans son oratoire. Déjà chez elle les forces du corps cédaient à la force de l'amour divin, qui, à mesure que sa

(1) III Reg., VI, 8.

fin approchait, lui faisait sentir ses effets avec plus d'efficace.

731. Notre auguste Reine se présenta à la porte de l'oratoire pour recevoir le vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ; et, s'étant mise à genoux, elle lui demanda sa bénédiction, et lui dit: « Je remercie et « bénis le Tout-Puissant de ce qu'il m'a amené mon « saint père, afin qu'il m'assiste à l'heure de ma « mort. » Bientôt arriva saint Paul, auquel la bienheureuse Vierge rendit à proportion le même respect, lui témoignant par d'égales démonstrations la joie qu'elle avait de le revoir. Les apôtres la saluèrent comme Mère de Dieu, comme leur propre Reine et comme Maîtresse de tout ce qui est créé; mais avec non moins de douleur que de vénération, parce qu'ils savaient qu'ils étaient venus pour assister à sa très-heureuse mort. Les autres apôtres et les disciples qui vivaient encore arrivèrent ensuite; et tous se trouvèrent réunis dans le Cénacle trois jours avant le triste événement: la divine Mère les reçut tous avec une profonde humilité et avec une tendresse maternelle, demandant à chacun sa bénédiction. Ils la lui donnèrent tous, et la saluèrent avec un respect inexprimable; et par l'ordre que notre Reine donna elle-même à saint Jean, ils furent tous logés et pourvus du nécessaire, l'apôtre saint Jacques le Mineur partageant tous ces soins avec saint Jean.

732. Quelques-uns des apôtres qui furent transportés par les mains des anges, apprirent d'eux le sujet de leur venue; et cette nouvelle les affligea

extrêmement, et leur fit répandre des torrents de larmes, parce qu'ils considéraient qu'ils allaient perdre leur Protectrice et leur unique consolation. Les autres l'ignoraient, et en particulier les disciples; car ils ne reçurent aucun avis extérieur des anges; ils sentirent seulement, par quelques inspirations douces et efficaces, que c'était la volonté de Dieu qu'ils se rendissent immédiatement à Jérusalem, comme ils le firent. En y arrivant ils communiquèrent aussitôt à saint Pierre la cause de leur venue, afin qu'il les informât des circonstances particulières qui se présentaient; car ils comprirent tous que, s'il n'y en avait pas eu, le Seigneur ne les aurait pas appelés avec la force qu'ils avaient sentie. L'apôtre saint Pierre, en qualité de chef de l'Église, les assembla tous pour leur apprendre le sujet de leur venue, et leur dit: « Mes très-chers enfants et mes bien-aimés frères, le « Seigneur ne nous a point appelés et fait venir à « Jérusalem de divers endroits si éloignés sans une « cause bien grande et bien affligeante pour nous. « Il veut élever à la gloire éternelle sa bienheureuse « Mère, notre Maîtresse, notre Protectrice, et toute « notre consolation; et il veut aussi que nous nous « trouvions tous présents à sa glorieuse mort. Lorsque « notre Maître et notre Rédempteur monta à la « droite de son Père éternel, quoiqu'il nous laissât « orphelins de sa vue si désirable, nous avions au « moins sa très-sainte Mère pour notre refuge et « pour notre véritable consolation dans la vie mor- « telle; mais maintenant que notre Mère et notre

« Lumière nous quitte, que ferons-nous? Quelle « protection et quelle espérance aurons-nous qui « nous anime dans notre pèlerinage? Je n'en trouve « aucune, si ce n'est que nous la suivrons tous avec « le temps. »

733. Saint Pierre ne put continuer son discours, suffoqué par les larmes et les sanglots qu'il ne put retenir. Les autres apôtres ne purent non plus lui répondre pendant longtemps que par des gémissements qu'ils poussaient du fond de leur cœur, et par des larmes abondantes; mais lorsque le vicaire de Jésus-Christ fut assez maître de son émotion pour pouvoir parler, il reprit en ces termes : « Mes enfants, allons trouver notre Mère, restons auprès « d'elle durant le peu de temps qu'il lui reste à « vivre, et demandons-lui sa sainte bénédiction. » Ils se rendirent tous avec saint Pierre à l'oratoire de notre grande Reine, où ils la trouvèrent agenouillée sur une petite estrade sur laquelle elle s'appuyait lorsqu'elle prenait un peu de repos. Ils la virent tous resplendissante de beauté, revêtue d'une lumière céleste, et entourée des mille anges qui l'assistaient.

734. La disposition naturelle de son corps virginal et de son visage était celle qu'elle avait eue à l'âge de trente-trois ans; car, à partir de cette époque, (comme je l'ai dit dans la seconde partie), elle ne subit aucun changement dans son état naturel; elle ne sentit point l'action du temps, ni les effets de la vieillesse; elle n'eut aucune ride ni sur son visage,

ni sur ses membres ; elle n'éprouva aucun affaissement, aucun affaiblissement, et son corps ne maigrit point comme celui des autres enfants d'Adam, que la vieillesse abat et défigure, au point qu'ils ne conservent presque rien de leur jeunesse ou de leur maturité. Cette immutabilité fut un privilége unique pour la bienheureuse Marie, tant parce qu'elle correspondait à la stabilité de son âme très-sainte, que parce que ce fut en elle une suite de l'immunité qui la préserva du premier péché d'Adam, dont les effets à cet égard n'atteignirent ni son sacré corps, ni son âme très-pure. Les apôtres, les disciples et quelques autres fidèles étaient rangés dans l'oratoire de l'auguste Marie ; saint Pierre et saint Jean se trouvaient au chevet du lit. Notre grande Dame les regarda tous avec la modestie et l'humble douceur qui lui étaient ordinaires, et leur dit : « Mes très-chers enfants, « permettez à votre servante de parler en votre pré- « sence, et de vous découvrir ses humbles désirs. » Saint Pierre lui répondit qu'ils l'écoutaient tous avec attention, et qu'ils lui obéiraient en ce qu'elle leur commanderait, et la supplia de s'asseoir sur le lit pour leur parler : car il parut à saint Pierre qu'elle devait être fatiguée d'avoir demeuré si longtemps à genoux, et que si elle priait en cette posture le Seigneur, il était juste que pour leur parler elle s'assît comme étant leur Reine.

735. Mais Celle qui était la Maîtresse de l'humilité et de l'obéissance jusqu'à la mort, pratiqua ces vertus à cette heure ; elle répondit qu'elle obéirait après

leur avoir demandé leur bénédiction, et les pria de lui permettre de se mettre en état de recevoir cette consolation. Avec le consentement de saint Pierre, elle descendit de l'estrade, et, se mettant à genoux devant le même apôtre, elle lui dit : « Seigneur, je « vous supplie, comme pasteur universel et chef de « la sainte Église, de me donner en votre nom et au « sien votre sainte bénédiction, et de pardonner à « votre servante le peu qu'elle a fait durant sa vie « pour vous servir, afin qu'elle s'en aille à la vie « éternelle. Et si c'est votre volonté, permettez que « Jean dispose de mes habits, qui consistent en « deux tuniques, et qu'il les donne à certaines filles « pauvres qui m'ont toujours obligée par leur cha-« rité. » Ensuite elle se prosterna, et baisa avec beaucoup de larmes les pieds de saint Pierre, comme vicaire de Jésus-Christ, à la grande admiration du même apôtre et de tous les assistants, qui étaient profondément attendris. Elle s'adressa ensuite à saint Jean, et, s'étant aussi prosternée à ses pieds, elle lui dit : « Pardonnez-moi, mon fils, de ce que je ne me « suis pas assez bien acquittée envers vous de l'office « de Mère que le Seigneur m'a confié, lorsque étant « sur la croix il vous destina pour être mon fils, et « me nomma pour être votre Mère (1). Je vous rends « d'humbles actions de grâces pour la bonté avec « laquelle vous m'avez assistée comme fils. Donnez-« moi votre bénédiction avant que j'aille jouir de la

(1) Joan., xix, 27.

« compagnie et de la vue éternelle de Celui qui m'a « créée. »

736. La très-douce Mère continua cet adieu, s'adressant séparément à tous les apôtres et à quelques disciples, et ensuite en général à tous les autres assistants, qui étaient nombreux. Puis elle se releva, et parlant à toute cette sainte assemblée, elle dit : « Mes « très-chers enfants et seigneurs, vous avez toujours « été écrits dans mon cœur, où je vous ai tendrement « aimés avec la charité qui m'a été communiquée par « mon très-saint Fils, que j'ai toujours regardé en « vous comme en ses élus et en ses amis. Je m'en « vais par sa sainte et éternelle volonté aux demeures « célestes, où je vous promets comme Mère que « vous me serez présents dans la très-claire lumière « de la Divinité, dont mon âme désire et attend la « vision avec confiance. Je vous recommande l'Église, « ma mère, l'exaltation du nom du Très-Haut, la « propagation de sa loi évangélique, l'estime des « paroles de mon très-saint Fils, la mémoire de sa « vie et de sa mort, et la pratique de toute sa doc- « trine. Aimez, mes enfants, la sainte Église, et « aimez-vous les uns les autres de tout votre cœur, « dans les liens de la charité et de la paix, que votre « adorable Maître a toujours enseignées (1). Et vous, « Pierre, pontife saint, je vous recommande mon fils « Jean, et les autres aussi. »

737. La bienheureuse Marie acheva de parler, et

(1) Joan., XIII, 34.

ses paroles, comme autant de dards enflammés du feu divin, percèrent et embrasèrent le cœur de tous les apôtres et de tous ceux qui étaient avec eux, et fondant en larmes, pénétrés d'une douleur inconsolable, ils se prosternèrent tous devant la très-douce Marie, qu'ils émurent si vivement par leurs sanglots et par leurs gémissements, que, ne voulant pas résister à leur juste douleur, elle se mit à pleurer elle-même avec ses enfants. Quelques instants après elle leur parla de nouveau, et les exhorta à prier avec elle et pour elle en silence, ce qu'ils firent. Au milieu de ce doux calme, le Verbe incarné descendit du ciel sur un trône d'un éclat ineffable, accompagné de tous les saints de la nature humaine et d'une multitude innombrable d'anges de tous les chœurs, de sorte que la maison du Cénacle fut toute remplie de gloire. L'auguste Marie adora le Seigneur et lui baisa les pieds, et se prosternant devant sa divine Majesté, elle fit, pour la dernière fois dans la vie mortelle, le plus profond acte de reconnaissance et d'humiliation; en ce moment la grande Reine de l'univers s'humilia plus que tous les hommes ensemble ne se sont jamais humiliés après leurs péchés, et ne s'humilieront jusqu'à la fin du monde. Son très-saint Fils lui donna sa bénédiction, et en présence des courtisans du ciel, il lui dit ces paroles : Ma très-chère Mère, que j'ai « choisie pour ma demeure, voici l'heure à laquelle « vous devez passer de la vie mortelle et du monde à « la gloire de mon Père et à la mienne, où se trouve « préparée à ma droite la place dont vous jouirez

« pendant toute l'éternité. Et de même que j'ai voulu « qu'en qualité de ma Mère, vous entrassiez dans le « monde libre et exempte du péché, de même je « veux que, pour vous en faire sortir, la mort n'ait « aucun droit de vous toucher. Si vous ne voulez « point passer par elle, venez avec moi, afin que « vous participiez à ma gloire que vous avez mé- « ritée. »

738. La très-prudente Mère se prosterna devant son Fils, et lui répondit avec un air joyeux : « Mon « Fils et mon Seigneur, je vous supplie de permettre « que votre Mère et votre servante entre dans la vie « éternelle par la porte commune de la mort natu- « relle, comme les autres enfants d'Adam. Vous qui « êtes mon véritable Dieu, vous l'avez subie sans être « aucunement obligé à mourir; il est juste que, comme « j'ai tâché de vous suivre en la vie, je vous suive « aussi en la mort. » Notre Sauveur Jésus-Christ approuva le sacrifice et la volonté de sa très-sainte Mère, et lui dit que ce qu'elle souhaitait pouvait s'accomplir. Aussitôt tous les anges commencèrent à chanter avec une harmonie céleste divers versets des cantiques de Salomon et d'autres nouvelles hymnes. Et quoique la présence de Jésus-Christ notre Sauveur ne fût manifestée par une illustration particulière qu'à saint Jean et à quelques apôtres, tandis que les autres éprouvaient seulement dans leur âme de divins et puissants effets, la musique des anges fut entendue, tant par les disciples et beaucoup de fidèles qui étaient avec eux, que par les apôtres.

L'air se remplit aussi d'une divine odeur, qui se faisait sentir comme la musique se faisait entendre jusque dans la rue. Toute la maison du Cénacle fut illuminée d'une splendeur admirable qui frappait tous les yeux, et le Seigneur, voulant augmenter le nombre des témoins de cette nouvelle merveille, y fit accourir beaucoup d'habitants de Jérusalem qui se trouvaient dans la rue.

739. Au moment où les anges commencèrent leurs chants, la bienheureuse Marie s'inclina sur son lit, sa tunique comme collée à son sacré corps, les mains jointes, les yeux fixés sur son très-saint Fils, tout embrasée de son divin amour. Et lorsque les anges vinrent à chanter ces versets du second chapitre du Cantique des cantiques : *Hâtez-vous de vous lever, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et venez; car l'hiver est passé*, etc. (1), alors, à ces douces paroles, elle prononça celles que dit son très-saint Fils sur la croix : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains* (2). Puis elle ferma les yeux et elle expira. La maladie qui lui ôta la vie ce fut l'amour, sans aucun autre accident ou infirmité, et voilà comment le pouvoir divin suspendit l'intervention miraculeuse par laquelle il lui conservait les forces naturelles afin qu'elles ne fussent point consumées par l'ardeur sensible que lui causait l'amour divin, et, ce miracle cessant, ce feu sacré produisit son effet, et dessécha en elle l'humide radical du cœur, de sorte que la vie naturelle dut finir.

(1) Cant., II, 10. — (2) Luc, XXIII, 46.

740. L'âme très-pure de Marie passa de son corps virginal à la droite et sur le trône de son très-saint Fils, où à l'instant elle fut placée avec une gloire immense. Bientôt on commença à s'apercevoir que la musique des anges s'éloignait dans la région de l'air, car tout ce cortége d'anges et de saints, accompagnant leur Roi et leur Reine, monta dans l'empyrée. Le corps sacré de l'auguste Marie, qui avait été le temple et le sanctuaire du Dieu vivant, resta revêtu de lumière et de splendeur, et il exhalait une odeur si délicieuse et si extraordinaire, que tous ceux qui se trouvaient présents se sentaient pénétrés dans leurs sens et dans leurs puissances d'une suavité céleste. Les mille anges composant la garde de la bienheureuse Vierge demeurèrent pour garder le trésor inestimable de son très-saint corps. Les apôtres et les disciples, partagés entre la douleur qui leur arrachait encore des larmes et la joie que leur causaient toutes ces merveilles, restèrent quelque temps dans une sorte de ravissement, puis ils se mirent à chanter plusieurs hymnes et plusieurs psaumes à l'honneur de la très-pure Marie déjà morte. Cette glorieuse fin de la grande Reine de l'univers arriva un vendredi à trois heures du soir, à la même heure que son adorable Fils mourut, le 13 août, et à la soixante-dixième année de son âge, moins les vingt-six jours qu'il y a du 13 août, jour où elle mourut, jusqu'au 8 septembre, anniversaire de sa naissance, auquel elle aurait accompli les soixante-dix ans. Après la mort de notre Sauveur Jésus-Christ, la divine Mère survécut dans le

monde vingt-un ans quatre mois et dix-neuf jours, et c'était la cinquante-cinquième année de son enfantement virginal. Il est facile de faire cette supputation. Lorsque notre Rédempteur Jésus-Christ naquit, sa Mère Vierge avait quinze ans trois mois et dix-sept jours. Le Seigneur vécut trente-trois ans et trois mois, de sorte qu'à l'époque de sa Passion, la bienheureuse Marie avait quarante-huit ans six mois et dix-sept jours; en y ajoutant vingt-un ans quatre mois et dix-neuf jours, on a soixante-dix ans moins vingt-cinq ou vingt-six jours.

741. De grandes merveilles et plusieurs prodiges marquèrent cette précieuse mort de notre auguste Reine; car le soleil s'éclipsa (comme je l'ai dit ailleurs) et en signe de deuil il déroba sa lumière pendant quelques heures. Beaucoup d'oiseaux de diverses espèces se réunirent autour de la maison du Cénacle, et par les cris plaintifs et les gémissements qu'ils ne cessaient de pousser, ils touchaient le cœur de tous ceux qui les entendaient. Toute la ville de Jérusalem s'émut, et ses habitants frappés d'admiration accouraient au Cénacle, publiant à haute voix la puissance de Dieu et la grandeur de ses œuvres. Il y en avait qui étaient tout éperdus et comme hors d'eux-mêmes. Quant aux apôtres, aux disciples et aux autres fidèles, ils ne faisaient que soupirer et pleurer. Beaucoup de malades accoururent, et tous furent guéris. Les âmes qui étaient dans le purgatoire en sortirent. Et la plus grande merveille fut, qu'au moment même où la bienheureuse Marie expira, trois personnes expirèrent

aussi, un homme à Jérusalem, et deux femmes qui habitaient près du Cénacle; elles moururent en état de péché et dans l'impénitence, de sorte qu'elles allaient être damnées; mais leur cause arrivant au tribunal de Jésus-Christ, sa très-douce Mère demanda miséricorde pour elles, et elles revinrent à la vie. Elles l'améliorèrent ensuite de telle sorte, qu'elles moururent en état de grâce et se sauvèrent. Ce privilége ne fut pas général pour les autres qui moururent ce jour-là dans le monde, mais seulement pour ces trois personnes de Jérusalem qui expirèrent à la même heure. Je dirai dans un autre chapitre ce qui arriva dans le ciel après la mort de l'auguste Vierge, et combien ce jour fut solennel dans la Jérusalem triomphante, pour ne point mêler cette joie avec le deuil des mortels.

Instruction que j'ai reçue de la grande Reine du ciel.

742. Ma fille, outre ce que vous avez appris et rapporté de ma glorieuse mort, je veux vous faire connaître un autre privilége que mon très-saint Fils m'accorda à cette heure. Vous avez écrit que sa divine Majesté laissa à mon choix de mourir ou de passer à la vision béatifique et éternelle, sans me soumettre à cette peine de la mort. Et si je n'eusse pas voulu la subir, il est certain que le Très-Haut m'en eût exemptée;

car, comme le péché n'eut aucune entrée en moi, la peine du péché, qui fut la mort, n'en aurait point eu non plus. Il en eût été de même, et à plus forte raison, pour mon très-saint Fils, s'il ne se fût chargé de satisfaire à la justice divine pour les hommes, au moyen de sa Passion et de sa mort (1). Je choisis moi-même la mort pour l'imiter, comme je l'avais fait dans les douleurs de sa Passion, et parce que si, après avoir vu mourir mon Fils et mon Dieu véritable, j'eusse refusé la mort, je n'aurais point satisfait à l'amour que je lui devais, et j'aurais laissé une grande disparate en la ressemblance que je désirais avoir avec le même Seigneur incarné, et que sa divine Majesté voulait que j'eusse en toutes choses avec sa très-sainte humanité; et comme en refusant la mort je n'aurais pu désormais faire cesser cette disparate, mon âme n'aurait point joui de la plénitude de joie que j'éprouve d'avoir accepté la mort à l'exemple de mon adorable Fils.

743. C'est pourquoi il lui fut si agréable que je choisisse de mourir, ma prudence et mon amour lui causèrent une si grande satisfaction, qu'il me fit en récompense à l'instant même une faveur singulière pour les enfants de l'Église, selon mes désirs. Ce fut que tous mes dévots qui l'invoqueraient à leur mort, en me prenant pour leur avocate et en me demandant mon secours, en mémoire de mon heureuse mort et du choix que je fis de mourir pour l'imiter, ceux-là

(1) Isa., LIII, 11.

soient sous ma protection spéciale en cette dernière heure, afin que je les défende contre le démon, que je les assiste, que je les protége, et qu'à la fin je les présente au tribunal de sa miséricorde, et que j'y intercède pour eux. Le même Seigneur m'accorda pour tout cela une nouvelle délégation et une nouvelle puissance, et me promit de leur donner de grands secours de sa grâce pour bien mourir et pour vivre avec une plus grande pureté, s'ils m'invoquaient avant cette heure, et s'ils honoraient ce mystère de ma précieuse mort. C'est pourquoi je veux, ma fille, que dès aujourd'hui vous en fassiez une continuelle mémoire avec une intime dévotion, et que vous bénissiez et magnifiiez le Tout-Puissant de ce qu'il a daigné opérer à mon égard tant de saintes merveilles en ma faveur et en celle des mortels. Par là vous porterez le Seigneur et moi aussi à vous protéger en cette dernière heure.

744. Et comme la mort suit la vie, et qu'ordinairement elles se ressemblent, soyez persuadée que le gage le plus sûr de la bonne mort est la bonne vie, et qu'il n'y a rien de plus important que de détacher son cœur de l'amour des choses de la terre, qui en cette dernière heure afflige et opprime l'âme, et lui sert de fortes chaînes, de sorte qu'elle ne jouit pas d'une pleine liberté et qu'elle a peine à s'élever au-dessus de ce qu'elle a aimé durant la vie. Oh! ma fille, combien peu les mortels entendent cette vérité, faisant en tout le contraire de ce qu'ils devraient faire pour s'assurer une bonne mort! Le Seigneur leur

donne la vie afin qu'ils y travaillent à se débarrasser des effets du péché originel pour ne les point sentir à l'heure de la mort; et ces ignorants et infortunés enfants d'Adam emploient toute cette vie à se charger de nouveaux embarras et de nouvelles chaînes pour mourir captifs dans leurs passions, et sous le pouvoir tyrannique de leur ennemi. Je n'eus aucune part au péché originel, et ses mauvais effets ne pouvaient aucunement influer sur mes puissances; cependant je vécus en usant sans cesse dans ma conduite des plus grandes précautions, toujours pauvre, sainte et parfaite, et toujours détachée de tous les objets terrestres; aussi, comme j'expérimentai cette sainte liberté à l'heure de ma mort! Soyez donc attentive, ma fille, à ce vivant exemple, et débarrassez chaque jour de plus en plus votre cœur, de sorte qu'en avançant en âge vous vous trouviez plus libre, mieux préparée et sans aucune attache aux choses visibles, afin que, lorsque l'époux vous appellera aux noces, vous ne soyez point alors obligée de chercher une liberté et une prudence que vous ne trouveriez plus.

CHAPITRE XX

De la sépulture du corps sacré de la bienheureuse Marie, et de ce qui y arriva.

745. Il fallut que la vertu divine consolât et fortifiât d'une manière spéciale les apôtres, les disciples et tant d'autres fidèles dans leur affliction extrême, afin qu'ils ne se laissassent point entièrement abattre, et que quelques-uns même ne mourussent de la douleur que leur causa la mort de la bienheureuse Marie; car la certitude qu'ils avaient de ne pouvoir réparer cette perte en la vie présente, ne leur permettait aucun soulagement; la privation de ce trésor était sans compensation possible; comme la très-douce et très-charitable conversation de cette grande Reine leur avait ravi le cœur, se voyant privés d'une telle protectrice et d'une telle compagnie, ils se trouvèrent comme sans âme et sans vie. Mais le Seigneur, qui connaissait la cause d'une si juste douleur, les assista et les encouragea secrètement par sa vertu divine, afin qu'ils ne succombassent point à l'excès de leur douleur, et qu'ils s'occupassent de ce qu'il était convenable de faire pour le sacré corps, et de tout ce que réclamaient les circonstances.

746. Après ce divin secours, les saints apôtres, que regardaient particulièrement les mesures à prendre, décidèrent entre eux qu'il fallait donner la sépulture au très-saint corps de leur Reine. Ils lui destinèrent dans la vallée de Josaphat un sépulcre nouveau, qui y avait été préparé par une disposition mystérieuse de la providence de son très-saint Fils. Et les apôtres se souvenant que le corps déifié du Seigneur lui-même avait été enveloppé dans un linceul avec des aromates, selon la coutume des Juifs (1), il leur sembla qu'il en fallait faire de même à l'égard du corps sacré de sa bienheureuse Mère, sans penser alors à autre chose. Or, voulant exécuter ce dessein, ils firent venir les deux filles qui avaient assisté notre auguste Reine durant sa vie, et qui étaient héritières du trésor de ses deux tuniques; et ils leur ordonnèrent d'envelopper avec la plus respectueuse circonspection, dans un linceul enduit de parfums précieux, le corps de la Mère de Dieu, afin de le mettre ensuite dans le cercueil. Ces filles entrèrent, pénétrées d'une sainte et profonde vénération, dans l'oratoire où la vénérable défunte était sur son lit; mais la splendeur dont elle était revêtue les arrêta et les éblouit de telle sorte, qu'elles ne purent toucher ni voir le corps sacré, ni savoir en quel lieu déterminé il se trouvait.

747. Elles sortirent de l'oratoire avec plus de crainte et plus de vénération qu'elles n'y étaient entrées, et rapportèrent, toutes saisies d'étonnement, aux apôtres

(1) Joan., XIX, 40.

ce qui leur était arrivé. Ils convinrent (non sans inspiration du ciel) qu'on ne devait point traiter cette Arche sacrée du Testament suivant les règles communes. Ensuite saint Pierre et saint Jean entrèrent dans le même oratoire, remarquèrent la splendeur, et entendirent en même temps la musique céleste des anges qui chantaient : *Ave, Maria, gratia plena : Dominus tecum*. Il y en avait d'autres qui disaient : *Vierge avant l'enfantement, dans l'enfantement et après l'enfantement*. Et dès lors beaucoup de fidèles de la primitive Église répétèrent avec dévotion ce divin éloge de la très-pure Marie ; dès ce temps-là la tradition l'a transmis jusqu'à nous qui le proclamons aujourd'hui, et la sainte Église l'a confirmé. Les deux apôtres saint Pierre et saint Jean restèrent quelque temps comme ravis en admiration de ce qu'ils entendaient et voyaient autour du corps sacré de la Reine de l'univers ; et pour délibérer sur ce qu'ils devaient faire, ils se mirent à genoux et prièrent le Seigneur de le leur manifester. Ils entendirent aussitôt une voix qui leur dit : *Qu'on ne découvre et qu'on ne touche point le sacré corps*.

748. Ils connurent par cette voix la volonté divine ; ensuite ils apportèrent un cercueil, et la splendeur s'étant tempérée, ils s'approchèrent du lit où était le corps virginal, et les deux mêmes apôtres joignirent avec une vénération inexprimable les extrémités de la tunique qui l'enveloppait, le soulevèrent sans en changer la position, puis déposèrent dans le cercueil cet inestimable trésor. Ils le firent sans aucune diffi-

culté, car ils ne sentirent aucun poids, il leur semblait qu'ils touchaient seulement la tunique d'une manière presque imperceptible. Quand le corps eut été mis dans le cercueil, sa splendeur se tempéra encore davantage, de sorte que tous les assistants purent voir et observer de leurs propres yeux la beauté du visage et des mains de la bienheureuse Vierge, le Seigneur le disposant ainsi pour leur commune consolation. Mais sa toute-puissance se réserva si exclusivement cet auguste Tabernacle de sa demeure, soit en la vie, soit en la mort, que personne n'en vit que ce qui était nécessaire pour la conversation humaine, à savoir son très-modeste visage afin qu'on la reconnût, et ses mains avec lesquelles elle travaillait.

749. Tel fut le soin jaloux qu'il prit de sa pudique et bienheureuse Mère, qu'à cet égard il ne montra pas autant de zèle pour son corps déifié que pour celui de la très-pure Vierge. En sa conception immaculée et sans péché, il la fit semblable à lui-même, ainsi que dans sa naissance, en tant qu'elle ne fut point soumise aux règles communes et naturelles suivant lesquelles naissent les autres enfants. Il la préserva aussi de toutes sortes de tentations contre la pureté. Mais en cachant son corps virginal, il fit pour elle, en sa qualité de femme, ce qu'il ne fit point pour lui-même, parce qu'il était homme et Rédempteur du monde par le moyen du sacrifice de sa Passion. Déjà pendant sa vie notre très-pure Reine l'avait prié de lui faire la grâce que personne ne vît son corps après

sa mort, et son désir fut accompli. Ensuite les apôtres songèrent à la sépulture, et par leurs soins, aidés de la dévotion des fidèles, alors réunis en grand nombre à Jérusalem, ils se procurèrent beaucoup de flambeaux, à l'égard desquels il arriva une merveille : c'est qu'étant tous allumés ce jour-là et les deux jours suivants, il n'y en eut aucun qui s'éteignît ni qui se consumât même en partie.

750. Or, afin que cette merveille et plusieurs autres que le Tout-Puissant opéra en cette occcasion, fussent plus notoires pour tout le monde, la divine Majesté poussa tous les habitants de la ville à se rendre aux funérailles de sa très-sainte Mère, et à peine resta-t-il dans Jérusalem un seul Juif ou un seul Gentil qui n'accourût à la nouvelle de ce spectacle. Les apôtres levèrent le sacré corps qui était le Tabernacle de Dieu ; nouveaux prêtres de la loi évangélique, ils portaient sur leurs épaules le Propitiatoire des divins oracles et des faveurs célestes ; puis ils partirent du Cénacle dans le plus bel ordre, traversant la ville pour aller à la vallée de Josaphat, et c'était là le convoi visible pour les habitants de Jérusalem. Mais il y en avait un autre invisible, c'était celui des courtisans du ciel. En premier lieu s'y trouvaient les mille anges de notre auguste Reine, continuant leur musique céleste, que les apôtres, les disciples et beaucoup d'autres personnes entendaient, et qui dura pendant trois jours avec la plus douce et la plus admirable harmonie. Il descendit aussi des hauteurs du ciel une multitude innombrable d'autres anges avec les

anciens patriarches et les prophètes, notamment saint Joachim, sainte Anne, saint Joseph, sainte Élisabeth, saint Jean-Baptiste et un grand nombre d'autres saints que notre Sauveur Jésus envoya de l'empyrée afin qu'ils assistassent aux funérailles de sa bienheureuse Mère.

751. Tout ce convoi du ciel et de la terre, invisible et visible, marcha accompagnant le corps sacré; et il arriva tant de miracles durant le trajet, que le récit m'en arrêterait trop longtemps. Je dirai seulement que tous les malades qui se présentèrent, et en très-grand nombre, furent parfaitement guéris, quelles que fussent leurs maladies. Beaucoup de possédés furent délivrés sans que les démons osassent attendre que les personnes dont ils s'étaient emparés s'approchassent du très-saint corps. Il y eut quelque chose de plus merveilleux encore dans la conversion d'un grand nombre de Juifs et de Gentils; car les trésors de la divine miséricorde s'ouvrirent pour les obsèques de la bienheureuse Marie, et par là bien des personnes obtinrent la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ, se mirent à le confesser à haute voix pour le vrai Dieu et pour le Rédempteur du monde, et demandèrent en même temps le baptême. De sorte qu'après les funérailles les apôtres et les disciples employèrent plusieurs jours à catéchiser et à baptiser ceux qui se convertirent ce jour-là à la sainte foi. Les apôtres, en portant le vénérable corps, éprouvèrent des effets admirables de la divine lumière et reçurent des consolations célestes, et les disciples y partici-

pèrent avec proportion. Tous ceux qui assistaient au convoi, sentant l'odeur délicieuse que le corps répandait, entendant la musique mystérieuse des anges, et remarquant plusieurs autres faits prodigieux, étaient saisis d'étonnement, et avouaient hautement que Dieu faisait éclater sa grandeur et sa puissance en cette créature; et en témoignage de leurs sentiments ils se frappaient la poitrine avec la plus vive componction.

752. Ils arrivèrent au lieu où était l'heureux sépulcre, dans la vallée de Josaphat. Et les mêmes apôtres saint Pierre et saint Jean, qui avaient enlevé le trésor céleste du lit pour le mettre dans le cercueil, l'en ôtèrent avec le même respect et avec la même facilité, le placèrent dans le sépulcre et le couvrirent d'un suaire, tout cela par les mains des anges plutôt que par les leurs. Ils fermèrent le sépulcre avec une grande pierre, selon la coutume, et les courtisans du ciel s'en retournèrent dans l'empyrée, tandis que les mille anges de la garde de notre auguste Reine demeurèrent auprès de son sacré corps, en continuant la même musique. Le peuple se retira, et les saints apôtres et les disciples s'en retournèrent au Cénacle en arrosant la route de leurs larmes. La très-douce odeur que le corps de notre grande Reine avait répandue dans toute cette maison, s'y fit sentir un an entier, et elle se conserva plusieurs années dans l'oratoire. Ce sanctuaire continua à être dans Jérusalem un lieu de refuge pour ceux qui allaient y chercher un remède à toutes leurs peines, à toutes leurs nécessi-

sités, car ils l'y trouvaient tous d'une manière miraculeuse, tant dans leurs maladies que dans leurs tribulations, et dans les autres maux qui affligent l'humanité. Quelques années après, les péchés des habitants de Jérusalem, entre plusieurs autres châtiments qu'ils leur attirèrent, les privèrent aussi de ce bienfait inestimable.

753. Les apôtres décidèrent dans le Cénacle que quelques-uns d'entre eux et des disciples resteraient auprès du saint sépulcre de leur Reine tant que l'on y entendrait la musique céleste, car ils attendaient tous la fin de cette merveille. Cette décision prise, les uns s'employèrent aux affaires qui regardaient l'Église, à catéchiser et à baptiser les néophytes; les autres se rendirent aussitôt au sépulcre, et tous le visitèrent durant ces trois jours. Mais saint Pierre et saint Jean répétaient et prolongeaient leurs visites plus que les autres, et quoiqu'ils allassent quelquefois au Cénacle, ils se hâtaient de regagner aussitôt le lieu où était leur trésor et leur cœur. Les animaux irraisonnables ne manquèrent pas non plus aux funérailles de la Reine de l'univers; car au moment où son sacré corps approchait du sépulcre, on vit venir de l'air une infinité de petits oiseaux et d'autres plus grands, et des montagnes voisines plusieurs bêtes féroces qui accouraient précipitamment au sépulcre : les uns par des chants lugubres, les autres par de tristes hurlements, tous par des mouvements de douleur, manifestaient à leur manière leurs regrets, comme s'ils eussent senti la perte commune. Il n'y eut que quelques Juifs

incrédules, plus durs que les rochers et plus cruels que les bêtes féroces, qui ne se montrèrent pas plus touchés de la mort de leur Réparatrice qu'ils ne l'avaient été de celle de leur divin Rédempteur.

—

Instruction que j'ai reçue de la grande Reine du ciel.

754. Ma fille, je veux que le souvenir de ma mort naturelle et de la sépulture de mon sacré corps, amène pour vous une espèce de mort civile et de sépulture morale, qui doit être le premier fruit et l'effet particulier du privilége que vous avez eu de connaître et de rapporter les mystères de ma vie. Je vous ai maintes fois manifesté ce désir et découvert ma volonté pendant tout le temps que vous avez employé à les écrire, afin que vous fissiez votre profit de ce grand bienfait que vous avez reçu de la bonté du Seigneur et de la mienne. C'est une chose honteuse qu'un chrétien, après qu'il est mort au péché, qu'il a été régénéré en Jésus-Christ par le baptême, et qu'il a appris que le divin Seigneur a sacrifié pour lui sa vie, retombe encore dans le péché; mais elle l'est surtout pour ceux qui, par une grâce particulière, sont choisis et appelés pour être les plus chers amis du même Seigneur, comme le sont ceux qui, avec cet espoir, se consacrent à son plus grand service dans les ordres religieux, chacun selon son état.

755. En ces âmes les vices du monde font véritablement horreur au ciel; car l'orgueil, la présomption, la fierté, l'immortification, la colère, l'avarice, les souillures de la conscience et la difformité des autres péchés, forcent le Seigneur et les saints à détourner leurs regards d'une pareille monstruosité, et à en être plus irrités et plus offensés que lorsqu'ils les aperçoivent en d'autres personnes. C'est pourquoi le Seigneur en répudie plusieurs qui portent injustement le nom de ses épouses, et qu'il les laisse entre les mains de leur mauvais conseil, parce qu'elles ont indignement manqué à la fidélité qu'elles ont promise à Dieu et à moi en leur vocation et en leur profession. Aussi toutes les âmes doivent-elles craindre ce malheur, afin de ne point commettre une infidélité si horrible. A votre tour, ma fille, il faut considérer combien vous seriez odieuse aux yeux de Dieu si vous vous rendiez coupable d'un pareil crime. Il est temps que vous mouriez à tout ce qui est visible, que votre corps soit enseveli dans la connaissance de vous-même et dans vos humiliations, et votre âme en l'être de Dieu. Vos jours et votre vie sont achevés pour le monde, et je suis le juge de cette cause pour exécuter en vous la division de votre vie et du siècle. Vous n'avez plus rien à faire avec ceux qui y vivent, ni eux avec vous. Écrire ma vie et mourir, ce doit être en vous une même chose, comme je vous l'ai dit si souvent, et comme vous me l'avez promis, en réitérant ces promesses entre mes mains avec des larmes qui partaient de votre cœur.

756. Je veux que ce soit là la preuve de ma doctrine et le témoignage de son efficace, je ne permettrai point que vous la décréditiez à mon déshonneur; mais il faut que le ciel et la terre connaissent la force de ma vérité et de mon exemple en la vérifiant dans toutes vos œuvres. Pour cela vous n'avez point à user de votre raisonnement ni de votre volonté, encore moins de vos inclinations et de vos passions, car tout cela est fini pour vous. Votre loi doit être la volonté du Seigneur, la mienne et celle de vos supérieurs. Et afin que vous n'ignoriez jamais par ces moyens ce qui est le plus saint, le plus parfait et le plus agréable, le Seigneur a tout prévu, tout ordonné par lui-même, par moi, par ses anges et par ceux qui vous dirigent. N'alléguez point votre ignorance, vos craintes, votre faiblesse, encore moins votre lâcheté. Pesez vos obligations, calculez votre dette, tenez constamment les yeux ouverts à la lumière qui vous éclaire, agissez avec la grâce que vous recevez; car, avec tous ces bienfaits et tant d'autres dont vous êtes favorisée, il n'y a point de croix pesante pour vous, il n'y a point de mort si amère qui ne vous doive être fort supportable et fort douce. Tout votre bien se trouve en la croix et en la mort, et vous y devez trouver toutes vos délices, puisque, si vous ne parvenez pas à mourir à tout, outre que je sèmerai d'épines toutes vos voies, vous n'acquerrez point la perfection que vous désirez, et vous n'arriverez point à l'état auquel le Seigneur vous appelle.

757. Si le monde ne vous oublie point, oubliez-le

vous-même ; s'il ne vous abandonne point, rappelez-vous que vous l'avez abandonné, et que je vous en ai éloignée. S'il vous poursuit, fuyez ; s'il vous flatte, méprisez-le ; s'il vous méprise, souffrez-le ; s'il vous cherche, faites qu'il ne vous trouve que pour glorifier en vous le Tout-Puissant. Mais en tout le reste vous ne devez non plus vous rappeler à son souvenir que les vivants ne se rappellent à celui des morts, et de votre côté vous devez l'oublier comme les morts oublient les vivants : ainsi je veux que vous n'ayez pas plus de commerce avec les habitants de ce siècle que les vivants et les morts n'en ont entre eux. Vous ne serez pas surprise qu'au commencement, au milieu et à la fin de cette histoire je vous répète si souvent cette leçon, si vous considérez combien il vous importe de la pratiquer. Réfléchissez, ma très-chère fille, aux persécutions secrètes que le démon vous a suscitées par le moyen du monde et de ses habitants sous divers prétextes. Et si Dieu l'a permis pour votre épreuve et pour l'exercice de sa grâce, ce n'en est pas moins pour vous une raison d'être persuadée que votre trésor est précieux, que vous le portez dans un vaisseau fragile (1), et que tout l'enfer conspire contre vous. Vous vivez dans la chair mortelle environnée et combattue par des ennemis vigilants et rusés. Vous êtes l'épouse de Jésus-Christ, mon très-saint Fils, et je suis votre Mère et votre Maîtresse. Reconnaissez donc votre misère et votre fai-

(1) II Cor., IV, 7.

blesse, et répondez à mes soins comme ma fille bien-aimée, et comme ma parfaite et toujours obéissante disciple.

CHAPITRE XXI

L'âme de la bienheureuse Marie entra dans l'empyrée. — Comme celui de notre Rédempteur Jésus-Christ, son sacré corps ressuscita le troisième jour, et en ce même corps elle monta à la droite du Seigneur.

758. Saint Paul, parlant de la gloire et de la félicité des saints qui participent à la vision béatifique et à la jouissance bienheureuse, dit avec Isaïe que les yeux des mortels n'ont point vu, que leurs oreilles n'ont point entendu, et que leur esprit n'a point conçu les choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment et qui espèrent en lui (1). D'après cette vérité catholique, on ne doit pas être surpris de ce qu'on rapporte être arrivé à saint Augustin, bien qu'il fût une si grande lumière de l'Église. Il se disposait à écrire un traité sur la gloire des bienheureux, quand son grand ami saint Jérôme, qui venait de mourir et d'entrer dans la joie du Seigneur, lui apparut et lui

(1) I Cor., II, 9; Isa., LXIV, 4.

fit comprendre qu'il ne pouvait pas exécuter le dessein qu'il avait formé, parce que jamais langue ni plume humaine ne serait capable de manifester la moindre partie des biens dont les saints jouissent dans la vision béatifique. Voilà ce que lui dit saint Jérôme. Et quand, par les témoignages de la divine Écriture, nous saurions seulement que cette gloire sera éternelle, par ce seul endroit elle surpasse toute la portée de notre intelligence, qui ne peut atteindre à l'éternité, quelque effort qu'elle fasse : car l'objet étant infini, incommensurable, il est par là même inépuisable et incompréhensible, quels que soient l'ardeur et l'amour avec lesquels on cherche à le connaître. Et de même que Dieu est resté infini et tout-puissant en créant toutes choses, sans qu'elles aient épuisé sa puissance, pas plus que ne l'épuiseraient des milliers d'autres mondes, s'il lui plaisait de les créer, parce qu'il serait toujours infini et immuable ; de même, quel que fût le nombre des saints qui le vissent, qui en jouissent, il leur resterait toujours infiniment à connaître et à aimer, parce qu'en la création et en la gloire tous ne reçoivent sa participation que dans une certaine mesure, selon la capacité de chacun : tandis qu'en lui-même il n'a ni terme ni fin.

759. C'est pour cette raison que la gloire du moindre des saints est ineffable : que dirons-nous donc de la gloire de l'auguste Marie, puisque entre les saints elle est la très-sainte, qu'elle seule est plus semblable à son adorable Fils que tous les saints en-

semble, et que par sa grâce et sa gloire elle les surpasse tous comme la Reine surpasse ses sujets? C'est là une vérité que l'on peut et que l'on doit croire; mais en la vie mortelle il n'est pas possible de la comprendre ni d'en expliquer la moindre chose, parce que la faiblesse et la disproportion de nos termes sont plus propres à l'obscurcir qu'à l'élucider. Travaillons maintenant, non à la comprendre, mais à mériter qu'elle nous soit un jour manifestée dans la même gloire, où selon nos œuvres nous participerons plus ou moins à cette joie que nous espérons.

760. Notre Rédempteur Jésus-Christ entra dans l'empyrée avec l'âme très-pure de sa Mère à sa droite. Elle seule entre tous les mortels n'eut point de cause à soumettre au jugement particulier, et n'eut aucun compte à rendre de ce qu'elle avait reçu; aussi ne lui en fut-il pas demandé; et c'est ce qui lui avait été promis lorsqu'elle fut exemptée du commun péché, comme étant choisie pour Reine, et affranchie par un privilége exclusif des lois des enfants d'Adam. Par la même raison, sans être jugée comme les autres, lors du jugement universel, elle viendra encore à la droite de son très-saint Fils, pour juger avec lui toutes les créatures. Et si dans le premier instant de sa conception elle fut une aurore brillante, rehaussée par les rayons du Soleil de la Divinité au-dessus des splendeurs des plus ardents séraphins, si elle fut depuis élevée jusqu'à toucher à la Divinité elle-même par l'union du Verbe avec sa très-pure substance et par

l'humanité de Jésus-Christ, il fallait bien, par conséquent, qu'elle fût pendant toute l'éternité sa compagne avec la ressemblance possible entre le Fils et la Mère, lui étant Dieu et homme, et elle une simple créature. A ce titre, le Rédempteur la présenta lui-même devant le trône de la Divinité; et, s'adressant au Père éternel en présence de tous les bienheureux qui étaient attentifs à cette merveille, la très-sainte Humanité dit ces paroles: « Mon Père éternel, ma « très-chère Mère, votre bien-aimée Fille et l'Épouse « chérie du Saint-Esprit, vient recevoir la possession « éternelle de la couronne et de la gloire que nous « lui avons préparée en récompense de ses mérites. « C'est elle qui est née entre les enfants d'Adam « comme une rose entre les épines, toute pure et « toute belle; elle mérite que nous la recevions en « nos mains, et que nous lui donnions la place à « laquelle aucune de nos créatures n'est arrivée, et « à laquelle ne sauraient parvenir ceux qui ont été « conçus dans le péché. C'est elle qui est notre élue « et notre unique favorite, à qui nous avons donné « la grâce et la participation de nos perfections au-« dessus de la loi commune des autres créatures, et « en qui nous avons déposé le trésor de notre Divi-« nité incompréhensible et de ses dons; elle l'a très-« fidèlement gardé; elle a fait profiter les talents « qu'elle a reçus de nous (1); elle ne s'est jamais « écartée de notre volonté, et elle a trouvé grâce

(1) Matth., xxv, 20.

« devant nos yeux. Mon Père, le tribunal de notre
« miséricorde et de notre justice est très-équitable ;
« nous y récompensons les services de nos amis avec
« surabondance. Il est juste que ma Mère soit ré-
« compensée comme mère : et si en toute sa vie et
« en toutes ses œuvres elle a été semblable à moi
« autant que pouvait l'être une simple créature, elle
« doit l'être aussi en la gloire et s'asseoir comme
« moi sur le trône de notre Majesté, afin que là où
« est la sainteté par essence, là soit aussi la somme
« de la sainteté par participation. »

761. Le Père et le Saint-Esprit approuvèrent ce décret du Verbe incarné. Aussitôt cette âme très-sainte de Marie fut élevée à la droite de son adorable Fils, et placée sur le trône même de la très-sainte Trinité, où jamais hommes, ni anges, ni séraphins n'ont pu et ne pourront monter pendant toute l'éternité. C'est la plus haute et la plus excellente prééminence de notre Reine, que d'être sur le trône même des divines Personnes, et d'y être placée comme Impératrice, pendant que les autres n'ont qu'une place de serviteurs et de ministres du souverain Roi. Et les dons de gloire, de compréhension, de vision et de jouissance correspondent, chez l'auguste Marie, à l'éminence ou supériorité de ce lieu, inaccessible à toutes les autres créatures ; de sorte qu'elle jouit au-dessus de tous et plus que tous les bienheureux ensemble de cet objet infini, dont ils jouissent à des degrés et avec des différences sans nombre. Elle connaît l'Être divin et ses attributs ; elle l'aime, elle

jouit de ses mystères, et pénètre ses profonds secrets plus que tout le reste des bienheureux. Et quoiqu'il y ait une distance infinie entre la gloire des divines Personnes et celle de la très-pure Marie, parce que, comme dit l'Apôtre, la lumière de la Divinité est inaccessible, et qu'en elle seule habite l'immortalité et la gloire par essence (1); quoique l'âme très-sainte de Jésus-Christ surpasse aussi sans mesure les dons de sa Mère, il n'en est pas moins certain que la gloire de cette grande Reine, comparée avec celle de tous les saints, s'élève au-dessus de tous comme inaccessible, et a une ressemblance avec celle de Jésus-Christ qu'on ne saurait comprendre ni exprimer en cette vie.

762. Il n'est pas possible non plus de dépeindre la nouvelle joie que sentirent ce jour-là les bienheureux, chantant de nouveaux cantiques de louanges au Tout-Puissant, et à la gloire de sa Fille, de sa Mère et de son Épouse, en qui il glorifiait les œuvres de sa droite. Et quoique le Seigneur lui-même ne puisse avoir une nouvelle gloire intérieure, parce qu'il a eu et qu'il a de toute éternité toute la gloire d'une manière immuable et infinie, les démonstrations extérieures de sa complaisance en l'accomplissement de ses décrets éternels furent néanmoins plus grandes en ce jour : car il sortit une voix du trône comme de la personne du Père, qui disait : « En la « gloire de notre bien-aimée Fille, notre sainte vo-

(1) I Tim., VI, 16.

« lonté et nos désirs se sont accomplis avec la plé-
« nitude de notre complaisance. Nous avons donné
« à toutes les créatures l'être qu'elles ont, les tirant
« du néant afin qu'elles participassent à nos biens et
« à nos immenses trésors, selon l'inclination de notre
« bonté infinie. Ceux mêmes que nous avons rendus
« capables de notre grâce et de notre gloire n'ont
« pas profité de ce bienfait. Notre seule bien-aimée
« et notre Fille n'a point pris part à la désobéissance
« et à la prévarication des autres : elle a mérité ce
« que les enfants de perdition ont méprisé comme
« indignes ; notre cœur n'a été frustré en elle en
« aucun temps, en aucun moment. A elle reviennent
« les récompenses que, par notre volonté commune
« et conditionnelle, nous avions préparées pour les
« anges rebelles et pour les hommes qui les ont
« imités, s'ils eussent tous coopéré à notre grâce et
« à notre vocation. Elle a réparé cette rébellion par
« sa soumission et par son obéissance ; elle nous a
« été pleinement agréable en toutes ses œuvres ; elle
« a donc mérité de s'asseoir sur le trône de notre
« Majesté. »

763. Il y avait trois jours que l'âme très-sainte de Marie jouissait de cette gloire pour ne la quitter jamais, lorsque le Seigneur manifesta aux saints qu'il voulait qu'elle revînt sur la terre, et qu'elle ressuscitât son corps sacré en s'y unissant, afin d'être de nouveau élevée en corps et en âme à la droite de son très-saint Fils, sans attendre la résurrection générale des morts. Les saints ne pouvaient ignorer la conve-

nance de cette faveur, ni le rapport qu'elle avait avec les autres qu'a reçues la Reine du ciel, et avec sa sublime dignité, puisqu'elle paraît si croyable même aux mortels, que quand même la sainte Église n'en aurait pas approuvé la croyance, nous regarderions comme impies et insensés ceux qui prétendraient nier le fait. Mais les bienheureux le connurent de la manière la plus nette, aussi bien que le jour et l'heure où il devait s'accomplir, lorsque sa divine Majesté leur manifesta en lui son décret éternel. Et quand le moment arriva de faire cette merveille, notre Sauveur Jésus-Christ descendit du ciel, emmenant à sa droite l'âme de sa bienheureuse Mère, au milieu d'innombrables légions d'anges, et des anciens patriarches et prophètes. Ils arrivèrent au sépulcre en la vallée de Josaphat, et s'arrêtèrent tous devant le temple virginal ; puis le Seigneur, s'adressant aux saints, dit ces paroles :

764. « Ma Mère a été conçue sans péché, afin que « de sa substance toute pure et immaculée je prisse « l'humanité en laquelle je vins au monde et le ra- « chetai du péché. Ma chair est sa chair ; elle a « coopéré avec moi aux œuvres de la rédemption ; « c'est pourquoi je dois la ressusciter, comme moi- « même je ressuscitai d'entre les morts ; et ce doit « être au même moment et à la même heure ; car je « veux qu'elle me ressemble en tout. » Les saints de la nature humaine rendirent tous des actions de grâces, et firent de nouveaux cantiques de louange au Seigneur pour ce bienfait. Et ceux qui se distin-

guèrent le plus, ce furent nos premiers parents Adam et Ève, et après eux sainte Anne, saint Joachim et saint Joseph, comme ayant des titres particuliers pour glorifier le Seigneur en cette merveille de sa toute-puissance. Aussitôt l'âme très-pure de notre auguste Reine, sur l'ordre de son très-saint Fils, entra dans son corps virginal et le ressuscita, lui donnant une nouvelle vie immortelle et glorieuse, et lui communiquant les quatre dons de clarté, d'impassibilité, d'agilité et de subtilité, qui correspondaient à la gloire de l'âme, d'où ils rejaillissent sur les corps.

765. La bienheureuse Marie, enrichie de ces dons, sortit en corps et en âme du sépulcre, sans mouvoir la pierre qui le fermait, la tunique et le suaire conservant les plis qu'ils avaient quand ils couvraient son vénérable corps. Et comme il est impossible de manifester la beauté et la splendeur qu'elle recevait d'une si grande gloire, je ne m'y arrête point. Il me suffit de dire que, de même que la divine Mère donna à son très-saint Fils la forme humaine dans son sein virginal, la lui donnant toute pure, sans tache et impeccable pour racheter le monde : de même, en récompense de ce don, le même Seigneur lui donna en cette résurrection et en cette nouvelle génération une autre gloire et une autre beauté semblable à la sienne. En ce commerce si mystérieux et si divin, chacun fit ce qu'il put ; en effet, l'auguste Marie engendra Jésus-Christ semblable à elle-même en tant qu'il fut passible ; et Jésus-Christ la ressuscita, lui

communiquant de sa gloire tout ce qu'elle put en recevoir dans sa capacité de simple créature.

766. Alors se déroula en partant du sépulcre une procession très-solennelle aux sons d'une musique céleste à travers les régions de l'air, qu'elle franchit pour s'élever à l'empyrée. Cette merveille arriva à la même heure que notre Sauveur Jésus-Christ ressuscita, un dimanche, immédiatement après minuit; c'est pourquoi tous les apôtres ne purent point la remarquer alors, à l'exception de quelques-uns qui en furent témoins, parce qu'ils veillaient autour du vénérable sépulcre. Les saints et les anges entrèrent dans le ciel chacun selon son rang; après eux venait notre Rédempteur Jésus-Christ, ayant à sa droite la Reine, revêtue, comme dit David, de l'or d'Ophir (1), parée des plus riches ornements, et si belle, que les courtisans du ciel étaient ravis d'admiration. Ils se tournèrent tous vers elle pour la regarder et la bénir avec une nouvelle jubilation et avec de nouveaux cantiques de louange. C'est là où l'on entendit ces éloges mystérieux que Salomon avait écrits pour elle : Sortez, filles de Sion, pour voir votre Reine (1), que louent les étoiles du matin, et que fêtent les enfants du Très-Haut. Quelle est celle-ci, qui s'élève du désert comme une colonne de vapeur, exhalant toute sorte de parfums (2)? Quelle est celle-ci, qui s'avance comme l'aube du jour, plus belle que la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée

(1) Ps. XLIV, 9. — (2) Cant., III, 11. — (3) *Ibid.*, 6.

rangée en bataille (1)? Quelle est celle-ci, qui monte du désert s'appuyant sur son bien-aimé (2), et répandant des délices avec abondance? Quelle est celle-ci, en qui la Divinité même s'est tellement plu et complu plus qu'en toutes les créatures, et qu'il élève au-dessus de toutes jusqu'au trône de son inaccessible lumière et de sa majesté? O merveilles dont les cieux n'ont jamais été témoins! O prodige digne de la sagesse infinie! O miracle de la toute-puissance, qui la glorifie et l'exalte de la sorte!

767. La bienheureuse Marie arriva avec toutes ces gloires en corps et en âme au pied du trône de la très-sainte Trinité. Les trois personnes divines la reçurent avec un embrassement éternel et indissoluble, et le Père éternel lui dit : « Montez plus haut que toutes « les créatures, ma Bien-Aimée, ma Fille et ma Co- « lombe. » Le Verbe incarné lui dit : « Ma Mère, de « qui j'ai reçu l'être humain, et le retour de mes « œuvres par votre parfaite imitation, recevez de ma « main la récompense que vous avez méritée. » Le Saint-Esprit lui dit : « Ma très-chère Épouse, en- « trez dans la joie éternelle qui correspond à votre « très-fidèle amour; aimez et jouissez sans inquié- « tude, car l'hiver des souffrances est passé (3), et « vous êtes arrivée à la possession éternelle de nos « embrassements. » Dans cet heureux état l'auguste Marie fut absorbée entre les personnes divines, et comme submergée dans cet océan infini et dans l'abîme

(1) Cant., VI, 9. — (2) Cant., VIII, 5. — (3) Cant., II, 11.

de la Divinité, tandis que les saints étaient pénétrés d'une admiration ineffable et d'une nouvelle joie accidentelle. Et comme cette œuvre de la Toute-Puissance renferme d'autres merveilles, je tâcherai d'en dire quelque chose dans le chapitre suivant.

Instruction que la grande Reine des anges m'a donnée.

768. Ma fille, l'ignorance des hommes est lamentable et sans excuse, puisqu'ils oublient si volontairement la gloire éternelle que Dieu a préparée pour ceux qui se disposent à la mériter. Je veux que vous gémissiez sans cesse sur cet oubli si pernicieux, et que vous le pleuriez amèrement; car il est hors de doute que ceux qui oublient de la sorte la gloire et la félicité éternelles, sont fort exposés à les perdre. Personne n'a aucune excuse légitime pour se justifier de cette faute, non-seulement parce qu'il ne coûte pas beaucoup aux mortels d'en avoir et d'en conserver le souvenir, mais surtout parce que la plupart travaillent, au contraire, de toutes leurs forces à oublier la fin pour laquelle ils ont été créés. Il est certain que cet oubli vient de ce que les hommes s'abandonnent à l'orgueil de la vie, à la concupiscence des yeux et à la concupiscence de la chair (1), c'est parce qu'ils y consacrent toutes leurs forces et toutes les puissances

(1) I Joan., II, 16.

de leur âme, et tout le temps de leur vie, qu'il ne leur reste aucun moyen, où qu'ils soient, de réfléchir d'une manière sérieuse, ou même autrement, au bonheur de l'éternelle béatitude. Que les hommes disent donc, qu'ils avouent s'il leur coûterait plus de s'en souvenir, qu'il ne leur coûte de suivre leurs passions aveugles, et de travailler à se procurer les honneurs, la fortune et des plaisirs passagers, qui finissent avant la vie; et encore combien de fois ne parviennent-ils pas à se les procurer, après mille efforts et mille fatigues!

769. Combien il est plus facile aux mortels d'éviter ce désordre, et particulièrement aux enfants de l'Église, puisqu'ils ont la précieuse ressource de la foi et de l'espérance, qui leur enseignent cette vérité sans qu'ils doivent se donner la moindre peine! Et quand il leur en coûterait autant pour mériter les biens éternels que pour acquérir les honneurs, les richesses et les autres plaisirs apparents, ce serait toujours une insigne folie de se donner autant de mal pour les choses fausses que pour les choses réelles, pour les peines éternelles que pour la gloire qui n'a point de fin. Vous comprendrez, ma fille, combien il y a là de criminelle stupidité, pour la déplorer, si, vivant dans un siècle tourmenté par tant de guerres et de désordres, vous considérez le nombre des infortunés qui courent à la mort pour un vain et fugitif honneur, pour satisfaire leur vengeance ou pour les plus vils intérêts, ne se souvenant et ne se souciant non plus de la vie éternelle que s'ils étaient privés de

raison. Assurément ils pourraient s'estimer heureux de terminer leurs destinées, comme les animaux, par la mort temporelle; mais comme la plupart ne commettent que l'iniquité, et que les autres vivent également dans l'oubli de leur fin, ceux-ci aussi bien que ceux-là encourent la mort éternelle.

770. C'est là une calamité au-dessus de toutes les calamités, c'est là un malheur sans égal et sans remède. Affligez-vous donc, et gémissez avec une douleur inconsolable, de la perte de tant d'âmes rachetées par le sang de mon très-saint Fils. Je vous assure, ma très-chère fille, que du ciel où je suis, dans la gloire que vous avez connue, je serais pressée par ma charité, si les hommes ne s'en rendaient pas indignes, de leur faire entendre une voix qui retentirait dans tout l'univers, et je leur crierais : *Hommes mortels et abusés, que faites-vous? A quoi pensez-vous? Savez-vous bien ce que c'est que de voir Dieu face à face, et de participer à sa gloire et à sa compagnie éternelle? Que prétendez-vous? Qui vous a troublé et fasciné l'esprit de la sorte? Que cherchez-vous, si vous perdez ce véritable bien et ce bonheur éternel sans en pouvoir trouver un autre? Le travail est court, la gloire infinie, la peine éternelle.*

771. Pénétrée de cette douleur que je veux exciter en vous, tâchez de travailler avec zèle pour ne point tomber dans ce péril. Ma vie, qui fut une souffrance continuelle, vous fournit un vivant exemple que vous avez connu; mais quand j'arrivai aux récompenses que je reçus, tout ce que j'avais souffert

me parut comme rien, et je l'oubliai comme si je ne l'avais jamais souffert. Résolvez-vous donc, ma chère fille, à me suivre dans le travail, et dussent vos épreuves surpasser toutes celles des autres mortels, regardez-les comme légères, de sorte que rien ne vous paraisse difficile, ou pesant, ou trop amer, quand même il vous faudrait passer par le fer et le feu. Portez vos mains à des choses fortes (1), et donnez à vos sens comme à vos domestiques un double vêtement, en souffrant et en agissant avec toutes vos puissances. Je veux de plus que vous vous gardiez d'une autre erreur commune des hommes qui disent : Tâchons seulement de nous assurer le salut, un peu plus, un peu moins de gloire ne nous importe guère, puisqu'en nous sauvant nous jouirons tous de la béatitude éternelle. Avec une semblable ignorance, ma fille, on n'assure point le salut, mais au contraire on le hasarde; car un pareil langage ne s'explique que par une grande folie et par un grand manque d'amour de Dieu, et ceux qui prétendent faire ces arrangements avec sa divine Majesté, l'offensent et la portent à les laisser en danger de tout perdre. La faiblesse humaine va toujours dans le bien moins loin que ses désirs, et si ces désirs ne sont pas grands, elle fait fort peu de chose; que s'ils sont tout à fait tièdes, elle court risque de ne rien avoir et de tout perdre.

772. Celui qui se contente d'un certain milieu ou

(1) Prov., xxxi, 19, 21.

du dernier rang dans la vertu, laisse toujours quelque liberté à sa volonté et à ses inclinations, pour admettre à dessein d'autres affections terrestres, et pour aimer les choses passagères; et cette disposition ne saurait durer sans s'opposer bientôt à l'amour divin: c'est pourquoi il est impossible d'empêcher qu'entre ces deux sentiments l'un ne se perde, et l'autre ne subsiste. Sans doute, lorsque la créature se détermine à aimer Dieu de tout son cœur et de toutes ses forces comme il le commande (1), le Seigneur tient compte de cette résolution, quand même l'âme n'arriverait point, à cause d'autres manquements, aux plus hautes récompenses. Mais si on les méprise délibérément, ou si on en fait peu de cas, alors, loin de témoigner l'amour d'un enfant ou d'un véritable ami, on ne montre que les sentiments d'un esclave qui se contente de manger et de passer son chemin. Tandis que si les saints pouvaient revenir sur la terre pour mériter encore quelque nouveau degré de gloire, en souffrant tous les tourments imaginables jusqu'au jour du jugement, ils le feraient avec plaisir, parce qu'ils connaissent parfaitement la valeur de la récompense, et qu'ils aiment Dieu d'un véritable amour. Il n'est pas convenable que cette grâce soit accordée aux saints, mais elle m'a été accordée, à moi, comme vous l'avez écrit dans cette histoire, et mon exemple confirme cette vérité, et condamne la folie de ceux qui, pour ne point souffrir ni embrasser la croix de Jésus-

(1) Deut., VI, 5.

Christ, demandent une récompense bornée, contre l'inclination de la bonté infinie du Très-Haut, qui désire que les âmes aient des mérites qu'il puisse amplement récompenser dans le bonheur de la gloire éternelle.

CHAPITRE XXII

La bienheureuse Marie est couronnée Reine des cieux et de toutes les créatures. — Plusieurs grands priviléges lui sont confirmés en faveur des hommes.

773. Lorsque notre Sauveur Jésus-Christ prit congé de ses disciples pour aller souffrir, il leur dit que leur cœur ne devait point se troubler pour les choses qu'il leur avait dites, parce qu'il y avait plusieurs demeures dans la maison de son Père, qui est la béatitude (1). Il les assurait par là qu'il y avait des places et des récompenses pour tous, malgré la différence de leurs mérites et de leurs bonnes œuvres; et leur enseignait que personne ne devait se troubler, ni s'affliger, ni perdre la paix et l'espérance en voyant son prochain favorisé de plus de grâces, ou plus avancé dans la vertu, parce qu'il y a beaucoup de

(1) Joan., XIV, 1 et 2.

degrés dans la maison de Dieu, où chacun sera content de la place qu'il occupera, sans porter envie aux autres. Et c'est là un des grands bonheurs de cette félicité éternelle. J'ai dit que l'auguste Marie fut élevée au degré suprême sur le trône de la très-sainte Trinité, et je me suis souvent servie, pour rapporter des mystères si grands, d'une expression qu'ont aussi employée les saints et même les divines Écritures (1). Cette remarque pourrait suffire, toutefois j'ajoute, pour ceux qui sont moins savants, que Dieu étant un très-pur esprit sans corps, et en même temps infini, immense et incompréhensible, n'a pas besoin d'un trône matériel; car il remplit toutes choses, il est présent chez toutes les créatures, aucune ne le comprend ou ne l'environne, mais au contraire il les comprend et les renferme toutes en lui-même. Les saints dans le ciel ne voient pas non plus la Divinité avec les yeux corporels, mais avec les yeux de l'âme; néanmoins, comme ils la regardent en un endroit déterminé (je recours à cette figure matérielle pour me faire mieux entendre), nous disons qu'elle est sur le trône où la très-sainte Trinité tient son siége, quoiqu'elle possède en elle-même la gloire, et qu'elle la communique en elle-même aux saints. Quant à l'humanité de notre Sauveur Jésus-Christ et à sa très-sainte Mère, je ne nie point qu'ils n'occupent dans le ciel un lieu plus éminent que les autres saints, et entre les bienheureux qui y seront en corps et en âme,

(1) Apoc., I, 4; III, 21.

il y aura un certain ordre d'après lequel ils seront plus ou moins près de notre Seigneur Jésus-Christ et de notre auguste Reine; mais ce n'est pas ici que je dois déclarer comment cela arrive dans le ciel.

774. Or, nous appelons trône de la Divinité cet endroit où Dieu se manifeste aux saints, comme cause principale de la gloire, et comme Dieu éternel, infini, qui ne dépend de personne, et de la volonté duquel toutes les créatures dépendent; il se manifeste comme Seigneur, comme Roi, comme Juge et comme Maître de tout ce qui a l'être. Notre Rédempteur Jésus-Christ a cette dignité en tant que Dieu par essence, et en tant qu'homme par l'union hypostatique par laquelle la divinité s'est comuniquée à l'humanité sainte; c'est pourquoi il est dans le ciel comme Roi, comme Seigneur et comme Juge suprême, et quoique la gloire et l'excellence des saints surpassent infiniment tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir, ils n'y sont que comme des serviteurs infiniment inférieurs à cette Majesté inaccessible. Après notre Sauveur Jésus Christ la bienheureuse Marie participe à cette excellence à un degré inférieur à son très-saint Fils, d'une manière spéciale, ineffable, et proportionnée à sa condition de simple créature immédiate au Dieu-Homme; elle est debout, toujours à la droite de son Fils (1) comme Reine et Maîtresse de tout ce qui est créé, étendant son empire jusqu'où s'étend celui de son Fils lui-même, quoique ce soit d'une autre manière.

(1) Ps. XLIV, 9.

775. L'auguste Marie ayant été placée sur ce trône très-éminent, le Seigneur déclara aux courtisans du ciel les priviléges dont elle jouissait par cette participation à la Majesté. Et la personne du Père éternel, comme premier principe de tout, dit, en s'adressant aux anges et aux saints : *Notre Fille Marie est l'objet que notre volonté éternelle a choisi et possédé entre toutes les créatures ; elle fait nos premières délices ; elle n'a jamais déchu du titre ni dégénéré de l'être de Fille que nous lui avons donné dans notre entendement divin, et elle a droit sur notre royaume, dont elle doit être reconnue et couronnée pour légitime Maîtresse et pour Reine unique.* Le Verbe incarné dit : *Toutes les créatures qui ont été par moi créées et rachetées appartiennent à ma Mère véritable et naturelle ; elle doit être la Souveraine légitime de tout ce dont je suis Roi.* Le Saint-Esprit dit : *Par le titre de mon Épouse, de mon unique et de mon élue, auquel elle a correspondu avec fidélité, la couronne de Reine pour toute l'éternité lui est également due.*

776. Ensuite les trois personnes divines mirent sur la tête de l'auguste Marie une couronne de gloire si magnifique et d'une splendeur si nouvelle, qu'on n'en a vu et qu'on n'en verra jamais une semblable sur la tête d'aucune autre simple créature. Au même moment sortit une voix du trône qui disait : « Notre « Bien-Aimée et notre Élue entre les créatures, notre « royaume est le vôtre ; vous êtes la Reine et la Maî- « tresse des séraphins, de tous nos ministres les « anges, et de toute l'universalité de nos créatures.

« Commandez et régnez sur elles (1); car, dans notre « consistoire suprême, nous vous donnons la domi- « nation, l'empire et la majesté. Étant pleine de « grâce au-dessus de tous, vous vous êtes humiliée « en votre propre estime jusqu'au rang le plus bas; « occupez maintenant le rang suprême qui vous est « dû, et recevez, par une délégation de notre auto- « rité divine, le domaine sur tout ce que nos mains « ont formé par notre toute-puissance. Du haut de « votre trône, vous commanderez jusqu'au centre « de la terre; et par le pouvoir que nous vous don- « nons, vous assujettirez l'enfer, tous ses démons et « tous ses habitants; ils vous craindront tous, comme « la souveraine Impératrice des abîmes, sombres « demeures de nos ennemis. Vous régnerez sur toute « la terre, sur tous les éléments, et sur toutes les « autres créatures. Nous mettons entre vos mains et « nous soumettons à votre volonté les vertus et les « effets de toutes les causes, leurs opérations, leur « perpétuité, afin que vous disposiez des influences « des cieux, de la pluie, des nuées, des fruits de la « terre, et que vous distribuiez tout cela à votre gré, « par une dispensation à laquelle notre volonté sera « attentive pour exécuter la vôtre. Vous serez la « Reine de tous les mortels, auxquels vous pourrez « soit envoyer la mort, soit conserver et prolonger « la vie. Vous serez l'Impératrice de l'Église mili- « tante, sa Protectrice, son Avocate, sa Mère et sa

(1) Ps. XLIV, 5.

« Maîtresse. Vous serez la Patronne spéciale des « royaumes catholiques, et si les fidèles et tous les « enfants d'Adam vous invoquent du fond de leur « cœur et vous servent fidèlement, vous guérirez « leurs maux, et vous les secourrez dans leurs « épreuves et dans leurs besoins. Vous serez la Pro- « tectrice, le Soutien, l'Amie de tous les justes nos « amis; vous les consolerez, vous les fortifierez et « les comblerez tous de faveurs, suivant qu'ils les « mériteront par leur dévotion. Pout tout cela nous « vous faisons la Dépositaire de nos richesses, et la « Trésorière de nos biens; nous mettons en vos mains « les secours de notre grâce, afin que vous les dis- « pensiez; nous ne voulons rien accorder au monde « que ce ne soit par votre entremise, et nous ne « voulons rien refuser de ce que vous accorderez aux « hommes. La grâce sera répandue sur vos lèvres (1) « pour tout ce que vous voudrez ordonner dans le « ciel et dans la terre; les anges et les hommes vous « obéiront partout, parce que tout ce qui est à « nous est vôtre, comme vous avez toujours été « nôtre; et vous règnerez avec nous pendant toute « l'éternité. »

777. En exécution de ce décret et de ce privilége accordé à la Reine de l'univers, le Tout-Puissant commanda à tous les courtisans du ciel, anges et hommes, de rendre obéissance à l'auguste Marie, et de la reconnaître pour leur Reine. Cette merveille

(1) Ps. XLIV, 3.

renfermait un autre mystère, et c'est que la divine Mère était ainsi récompensée de la profonde humilité et du culte de vénération avec lesquels elle avait honoré les saints lorsqu'elle était au nombre des voyageurs et qu'ils lui apparaissaient (comme on a pu le remarquer dans tout le cours de cette histoire), quoiqu'elle fût Mère de Dieu lui-même, et pleine de grâces au-dessus de tous les anges et de tous les saints. En effet, quand notre grande Dame vivait sur la terre, il était convenable pour son plus grand mérite qu'elle s'humiliât devant eux tous, parce qu'ils étaient compréhenseurs, et parce que le Seigneur l'ordonnait de la sorte; mais à présent qu'elle se trouvait en possession du royanme qui lui appartenait, il était juste que tous lui rendissent leur culte, et reconnussent leur infériorité et leur sujétion. C'est ce qu'ils firent dans ce très-heureux état, dans toutes les parties duquel règnent l'ordre, la proportion et l'harmonie. Les esprits angéliques et les âmes des saints rendirent cet hommage dans la même forme qu'ils avaient reconnu et adoré notre Seigneur Jésus-Christ, avec une crainte et un respect religieux, honorant sa divine Mère proportionnellement d'un culte semblable; et les saints qui étaient en corps et en âme dans le ciel se prosternèrent, et révérèrent leur Reine par des actes corporels. Toutes ces démonstrations et le couronnement de l'Impératrice des cieux lui procurèrent une gloire ineffable, transportèrent les saints d'une nouvelle allégresse, et furent très-agréables à la très-sainte Trinité; de sorte que ce

jour fut en tout solennel, et répandit dans le ciel une nouvelle gloire accidentelle. Ceux qui en reçurent le plus, ce furent son très-chaste époux saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne et tous les autres parents de notre auguste Reine, et encore les mille anges de sa garde.

778. En contemplant le corps glorieux de la grande Reine, les saints découvrirent sur sa poitrine la forme d'un petit globe lumineux d'une beauté et d'une splendeur singulières, qui leur causa et leur cause encore une admiration et une joie incomparables. Et c'est comme une récompense et un témoignage de ce qu'elle a conservé dans son cœur, comme dans un digne sanctuaire, le Verbe incarné sous les espèces sacramentales, et de ce qu'elle l'avait reçu si dignement, avec des dispositions si pures et si saintes, sans la moindre imperfection, mais avec une souveraine dévotion, avec un respect et un amour tels, que jamais aucun saint n'y a pu parvenir. Quant aux autres récompenses qui correspondaient à ses vertus et à ses œuvres sans égales, je ne saurais trouver de termes assez propres pour les exprimer; c'est pourquoi j'en remets la connaissance jusqu'à la vision béatifique, où chacun les découvrira selon qu'il l'aura mérité par ses œuvres et par sa dévotion. J'ai dit au chapitre dix-neuvième de ce livre que la mort de notre Reine arriva le 13 août. Sa Résurrection, son Assomption et son Couronnement eurent lieu un dimanche, le 15 du même mois, jour auquel la sainte Église en célèbre la fête. Son sacré corps demeura

dans le sépulcre trente-six heures, comme celui de son très-saint Fils : car sa mort et sa résurrection arrivèrent aux mêmes heures auxquelles notre adorable Rédempteur mourut et ressuscita. J'ai fait plus haut la supputation des années, à l'endroit où j'ai dit que cette merveille s'accomplit dans l'année 55 du Seigneur, de laquelle s'étaient écoulés les mois qu'il y a depuis la naissance du même Seigneur jusqu'au 15 août.

779. Laissons notre grande Dame à la droite de son très-saint Fils, où elle règnera pendant les siècles des siècles, et revenons aux apôtres et aux disciples, qui, sans pouvoir essuyer leurs larmes, entouraient le sépulcre de la bienheureuse Marie dans la vallée de Josaphat. Saint Pierre et saint Jean, qui y demeurèrent avec plus d'assiduité, remarquèrent le troisième jour que la musique céleste avait cessé, puisqu'ils ne l'entendaient plus; et, éclairés de l'Esprit divin, ils en conclurent que la très-pure Mère était ressuscitée et élevée au ciel en corps et en âme comme son adorable Fils. Ils se communiquèrent leur pensée, et s'y confirmèrent mutuellement; saint Pierre, comme chef de l'Église, décida qu'il fallait s'assurer du prodige, afin que la réalité en fût manifestée à tous ceux qui avaient été témoins de la mort et de la sépulture de l'auguste Vierge. Pour cela il assembla le même jour tous les apôtres, tous les disciples et les autres fidèles auprès du sépulcre. Il leur exposa les raisons qu'il avait d'attester à l'Église la vérité de ce prodige, qui obtiendrait la vénération de tous les siècles, et procurerait

une grande gloire au Seigneur et à sa très-sainte Mère. Ils approuvèrent tous le sentiment du vicaire de Jésus-Christ, et par son ordre ils enlevèrent aussitôt la pierre qui fermait le sépulcre, et y ayant bien regardé partout, ils n'y trouvèrent point le corps sacré de la Reine du ciel; sa tunique y était tendue comme lorsqu'elle le couvrait, de sorte qu'on voyait qu'il avait pénétré la tunique et la pierre sans les remuer ni les déranger; saint Pierre prit la tunique et le suaire, et les honora avec une juste vénération. Tous les autres en firent de même, convaincus de la résurrection et de l'assomption de la bienheureuse Marie; et, partagés entre la joie et la douleur, ils célébrèrent avec de douces larmes cette mystérieuse merveille, et chantèrent des psaumes et des hymnes à la louange et à la gloire du Seigneur et de sa très-sainte Mère.

780. Mais ils restaient tous à regarder le sépulcre, absorbés dans leurs tendres regrets, sans pouvoir s'en éloigner, jusqu'à ce que l'ange du Seigneur descendît, et se manifestant à eux, leur dit « Hommes de Galilée, « de quoi vous étonnez-vous, et pourquoi vous arrê- « tez-vous ici ? Votre Reine et la nôtre est maintenant « en corps et en âme dans le ciel, où elle règne pour « toujours avec Jésus-Christ. Elle m'envoie afin que « je vous confirme cette vérité, et pour vous dire « de sa part qu'elle vous recommande de nouveau « l'Église, la conversion des ames et la prédication « de l'Évangile; elle veut que vous repreniez au plus « tôt le ministère dont vous êtes chargés, et quoi-

« qu'elle soit dans la gloire, elle ne laissera pas de « vous assister. » Ces paroles encouragèrent les apôtres, et dans leurs voyages ils expérimentèrent la protection de notre charitable Reine, surtout à l'heure de leur martyre, car alors elle leur apparut à tous, et présenta leurs âmes au Seigneur. On rapporte diverses autres choses de la mort et de la résurrection de la bienheureuse Vierge, mais comme elles ne m'ont pas été manifestées, je ne les écris point; du reste, dans toute cette divine histoire, je n'ai pas eu à choisir mes matières, et je n'ai pu dire que ce qui m'a été enseigné, et ce qu'il m'a été prescrit d'écrire.

—

Instruction que m'a donnée la grande Reine du ciel la bienheureuse Marie.

817. Ma fille, si quelque chose était capable de diminuer la joie de la gloire ineffable que je possède, et si dans cet heureux état je pouvais recevoir quelque peine, assurément je serais fort affligée de voir la sainte Église et le reste du monde dans la triste situation où ils se trouvent maintenant, tandis que les hommes savent que je suis dans le ciel leur Mère, leur Avocate et leur Protectrice pour les secourir et pour les conduire à la vie éternelle. Cela étant, et le Très-Haut m'ayant accordé, comme à sa Mère et à raison

des autres titres que vous avez fait connaître, tant de priviléges que je fais servir et que j'applique en faveur des mortels avec une bonté et une clémence toutes maternelles, je serais, dis-je, fort affligée, si je pouvais l'être, de voir qu'ils ne s'en servent point pour leur propre avantage, et que tant d'âmes se perdent parce qu'elles ne m'invoquent pas du fond de leur cœur; cette vue seule suffirait pour déchirer mes entrailles de miséricorde. Mais si je suis à l'abri de la douleur, je n'en ai pas moins un juste sujet de me plaindre des hommes qui se procurent à eux-mêmes la peine éternelle, et qui ne veulent point me donner cette gloire de procurer leur salut.

782. On n'a jamais ignoré dans l'Église ce que vaut mon intercession et le pouvoir que j'ai dans le ciel pour secourir tous les mortels, puisque j'ai établi la certitude de cette vérité par une infinité de miracles et de merveilles que j'ai opérés en faveur de mes dévots; j'ai toujours été libérale envers ceux qui m'ont invoquée dans leurs besoins, le Seigneur les a aussi favorisés à ma considération; et cependant, quoique le nombre des âmes que j'ai assistées soit fort grand, il est bien petit par rapport à celles que je puis et que je désire assister. Pendant que le monde passe et que les siècles continuent leur marche rapide, les mortels tardent à se convertir à Dieu et à le connaître; les enfants de l'Église s'embarrassent dans les piéges du démon, le nombre des pécheurs augmente aussi bien que celui des péchés, parce que la charité se refroidit, quoique Dieu se soit fait homme, qu'il

ait enseigné le monde par sa vie et par sa doctrine, qu'il l'ait racheté par sa Passion et par sa mort, qu'il ait établi la loi évangélique, toujours efficace si la créature veut concourir de son côté, qu'il ait éclairé l'Église au moyen de tant de miracles, de lumières et de bienfaits, par lui-même et par ses saints, et qu'il ait en outre ouvert les portes de ses miséricordes par sa bonté et par mon intercession, en me signalant comme la Mère, la Protectrice et l'Avocate de tous les mortels, au profit desquels je m'acquitte de ces offices avec tant de ponctualité, de charité et de zèle. Après cela doit-on être surpris si la justice divine est irritée, puisque les hommes s'attirent eux-mêmes par leurs péchés le châtiment qui les menace et qu'ils commencent à sentir? N'est-il pas évident que par toutes ces circonstances leur malice arrive à son plus haut degré?

783. Tout cela, ma fille, est incontestable; mais ma bonté maternelle surpasse toute cette malice, incline la miséricorde infinie, arrête la divine justice, et le Très-Haut est disposé à distribuer libéralement ses trésors infinis, et à favoriser les mortels s'ils veulent profiter de mon intercession, et s'ils me portent à l'interposer avec efficace en sa divine présence. C'est là la voie sûre à suivre, c'est le puissant moyen à employer pour améliorer la situation de l'Église, pour remédier aux maux des royaumes catholiques, pour propager la foi, pour rendre la paix aux familles et aux États, et pour ramener les âmes à la grâce et à l'amitié de Dieu. J'ai voulu, ma fille,

que vous travaillassiez et que vous m'aidassiez en cette cause autant que vos forces vous le permettraient, avec l'assistance de la vertu divine. Vous ne devez pas vous imaginer que vous aurez satisfait à cette obligation en écrivant ma vie, mais il faut encore que vous l'imitiez en profitant de mes conseils et des instructions salutaires que vous avez reçues avec tant d'abondance, tant en ce que vous avez écrit, qu'au milieu d'autres faveurs innombrables qui ont suivi celle que le Très-Haut vous a faite de vous avoir choisie pour écrire ma vie. Considérez bien, ma très-chère fille, l'étroite obligation que vous avez de m'obéir comme à votre unique Mère, à votre véritable Maîtresse, à votre légitime Supérieure, puisque j'exerce envers vous tous ces offices, en vous comblant de tant d'autres bienfaits insignes, et que vous avez renouvelé maintes fois les vœux de votre profession entre mes mains, en me promettant alors une obéissance particulière. Souvenez-vous des promesses que vous avez faites si souvent au Seigneur et à ses anges; nous vous avons manifesté notre volonté, qui est que vous soyez, viviez et agissiez comme eux, que vous participiez dans la chair mortelle aux qualités et aux opérations angéliques, et que vous n'ayez de conversation et de rapports qu'avec ces esprits très-purs; et de même qu'ils se communiquent les uns aux autres leurs lumières, et que les supérieurs éclairent les inférieurs, de même ils vous instruiront des perfections de votre Bien-Aimé, et vous feront part de la lumière dont vous avez besoin pour pratiquer toutes les vertus, et

surtout la charité, qui en est la reine, et qui vous enflammera de l'amour de votre divin Maître et de votre prochain. Vous devez aspirer à cet état de toutes vos forces, afin de mériter que le Très-Haut accomplisse en vous sa très-sainte volonté, et se serve de vous pour tout ce qu'il désire. Que sa puissante droite vous accorde sa bénédiction éternelle, qu'elle vous manifeste la joie de sa face et vous donne sa paix : tâchez, de votre côté, de ne pas vous en rendre indigne

---

CHAPITRE XXIII

Acte de louanges et d'actions de grâces que moi la moindre des mortels, sœur Marie de Jésus, ai fait au Seigneur et à sa très-sainte Mère, pour avoir écrit cette divine histoire avec l'assistance de la Reine du ciel elle-même. — Suit une lettre qu'elle adresse aux religieuses de son monastère.

784. Je vous bénis, Dieu éternel, Seigneur du ciel et de la terre, Père, Fils, et Saint-Esprit, un seul et véritable Dieu, substance et majesté unique en une trinité de personnes, je vous bénis de ce que, sans qu'il y ait aucune créature qui vous ait donné quelque chose la première, pour en attendre la récompense (1)

(1) Rom., XI, 35.

vous découvrez par votre seule clémence ineffable, vos mystères aux petits (1), et de ce que vous le faites avec une bonté immense et avec une sagesse infinie; vous accomplissez en cela votre bon plaisir : qui sera assez osé que d'y trouver à redire? Par vos œuvres vous glorifiez votre saint nom, vous exaltez votre toute-puissance, vous manifestez votre grandeur, vous déployez vos miséricordes, et vous établissez la gloire qui vous est due comme saint, sage, puissant, bon, libéral, le seul principe et le seul auteur de tout bien. Personne n'est saint comme vous, personne n'est fort comme vous (2); vous êtes le seul Très-Haut qui tirez l'indigent de la poussière, et qui élevez le pauvre du fumier (3). O Dieu suprême! la terre vous appartient, et les cieux sont à vous (4). Vous êtes le Seigneur et le Dieu véritable de toute science (5), vous ôtez et vous donnez la vie (6), vous humiliez et vous abattez les superbes jusque dans l'abîme, vous élevez les humbles selon votre volonté, vous faites le pauvre et vous faites le riche (7), afin que nul homme ne se glorifie devant vous (8), que le plus fort ne présume point de sa force, et que le plus faible ne perde point courage à cause de sa fragilité et de sa bassesse.

785. Je vous glorifie, Seigneur véritable, Jésus-Christ, Roi et Sauveur du monde. Je loue votre saint

(1) Matth., XI, 25. — (2) I Reg., II, 2. — (3) Ps. CXII, 7. — (4) Ps. LXXXVIII, 12. — (5) I Reg., II, 3. — (6) *Ibid.*, 6. — (7) *Ibid.*, 7. — (8) I Cor., I, 29.

nom, et je donne la gloire à Celui qui donne la sagesse. Je vous exalte, auguste Souveraine des cieux, bienheureuse Marie, digne Mère de mon Seigneur Jésus-Christ, Temple vivant de la Divinité, dépositaire des trésors de sa grâce, principe de notre salut, Réparatrice de la ruine générale du genre humain, nouvelle joie des saints, gloire des œuvres du Très-Haut, et unique instrument de sa toute-puissance. Je vous bénis, très-douce Mère de miséricorde, refuge des misérables, protectrice des pauvres, consolation des affligés; je vous glorifie sous ces titres, et tout ce que les anges et les saints reconnaissent en vous, par vous et de vous, je le reconnais; de tout ce dont en vous et par vous ils louent et glorifient la Divinité, je la loue et la glorifie à mon tour, et pour toutes choses et en toutes choses je vous bénis, je vous magnifie, je vous confesse et je vous crois, ô Reine et Maîtresse de tout ce qui est créé, qui, par votre seule et puissante intercession, et parce que les yeux de votre clémence m'ont regardée, avez porté votre très-saint Fils à jeter sur moi ceux de sa miséricorde paternelle, et à ne pas dédaigner, à votre considération, de choisir ce vermisseau de terre et la moindre de ses créatures pour manifester ses vénérables et mystérieux secrets. Le torrent de mes péchés, de mes ingratitudes et de mes misères n'a pu éteindre sa charité immense (1), et mes honteuses et grossières infidélités n'ont pas été capables d'arrêter les écoulements de la

(1) Cant., VIII, 7.

lumière et les communications de la sagesse divine dont il m'a favorisée.

786. Je déclare, ô Mère très-bénigne, en présence du ciel et de la terre, que j'ai lutté contre moi-même et contre mes ennemis, et que mon âme s'est troublée, placée entre le sentiment de mon indignité et le désir de la sagesse. J'ai élevé mes mains en haut et j'ai déploré l'égarement de mon esprit (1); j'ai dirigé mon cœur vers la sagesse, et je l'ai trouvée dans la connaissance de moi-même (2); avec cette connaissance j'ai possédé la paix, et quand je l'ai aimée et cherchée, j'ai trouvé une bonne possession et je n'ai pas été confondue (3). La douce force de la sagesse a opéré en moi (4), elle m'a découvert les choses les plus secrètes et les plus incertaines pour la science humaine (5). Elle vous a mise devant mes yeux, auguste Marie, magnifique image de la Divinité et Cité mystique de sa demeure, afin que, dans la nuit de cette vie mortelle, vous me guidiez comme une étoile, et que vous m'éclairiez comme la lune du divin Soleil, afin que je vous suive comme ma Reine, que je vous aime comme ma Mère, que je vous obéisse comme à ma Directrice, que je vous écoute comme ma Maîtresse, et qu'en me regardant en vous comme dans un miroir sans tache et très-pur, je réalise en moi le modèle de la haute perfection et de la sainteté que vous m'avez présenté par la connaissance et le nouvel

(1) Eccles., LI, 26. — (2) *Ibid.*, 27. — (3) *Ibid.*, 28. — (4) Sap., VIII, 1, etc. — (5) Ps. L, 7.

exemple de vos vertus ineffables et de vos actions héroïques.

787. Mais qui a pu porter la Majesté souveraine à s'abaisser ainsi jusqu'à cette vile esclave, sinon vous, ô ma puissante Reine, qui êtes la grandeur de l'amour, l'étendue de la charité, le prodige de la grâce, Celle qui nous attire la miséricorde et qui a comblé les abîmes que les péchés de tous les enfants d'Adam ont creusés! La gloire, ô Vierge sainte! vous appartient, et cet ouvrage que j'ai écrit vous appartient aussi, non-seulement parce qu'il contient votre très-sainte et très-admirable vie, mais parce que vous lui avez donné le commencement, le milieu et la fin; et si vous ne l'eussiez dicté vous-même comme Maîtresse, jamais l'esprit humain n'aurait pu le concevoir. Chargez-vous donc de la reconnaissance, car vous seule la pouvez rendre dignement à votre très-saint Fils, notre Rédempteur, pour un si rare bienfait. Pour moi je ne puis que vous en supplier au nom de la sainte Église et au mien. C'est ce que je désire faire, ô Mère et Reine des vertus! et, humiliée profondément en votre présence, je confesse que j'ai reçu cette faveur et tant d'autres que je n'ai jamais pu mériter. Je n'ai écrit que ce que vous m'avez enseigné et prescrit, je ne suis qu'un muet instrument de votre langue, mû et dirigé par votre sagesse. Perfectionnez cet ouvrage de vos mains, non-seulement en le faisant dignement servir à la gloire du Très-Haut, mais en achevant encore ce qui y manque, afin que j'exerce votre doctrine, que je suive vos traces, que j'obéisse à vos

commandements, et que je coure à l'odeur de vos parfums (1), qui est le doux baume de vos vertus que vous avez répandu dans cette histoire avec une bonté ineffable.

788. Je me reconnais, ô Impératrice du ciel! comme la plus indigne et en même temps la plus redevable des enfants de la sainte l'Église. Et afin qu'elle ne soit pas témoin devant le Très-Haut et devant vous d'une monstrueuse ingratitude de ma part, je déclare, je promets et je veux que l'on sache que je renonce à tout ce qui est visible et terrestre, et que j'assujettis de nouveau ma liberté sous l'empire de la volonté divine et de la vôtre, pour n'user de mon libre arbitre qu'en vue de son bon plaisir et pour sa plus grande gloire. Je vous prie, ô vous qui êtes bénie entre toutes les créatures, de ne point permettre, puisque par la clémence du Seigneur et par la vôtre j'ai, sans l'avoir mérité, le titre de son épouse, que vous m'avez donné celui de fille et de disciple, et que le Seigneur votre Fils a daigné lui-même me le confirmer si souvent, de ne point permettre, ô très-pure Princesse, que je déchoie de ces titres honorables. Vous m'avez assistée de votre protection pour écrire votre vie miraculeuse, aidez-moi maintenant à pratiquer votre doctrine, en laquelle consiste la vie éternelle. Vous m'ordonnez de vous imiter, gravez en moi votre vive image. Vous avez semé le bon grain en mon cœur terrestre, conservez-le, arrosez-le, vous qui

(1) Cant., I, 3.

êtes ma Mère, ma Gouvernante et ma Maîtresse, et faites qu'il rapporte du fruit au centuple (1); empêchez qu'il ne me soit enlevé par les oiseaux de proie, le dragon et ses démons, dont j'ai vu la colère dans tous les événements de votre vie que j'ai rapportés. Conduisez-moi jusqu'à la fin, commandez-moi comme Reine, enseignez-moi comme Maîtresse, et corrigez-moi comme Mère. Recevez en reconnaissance votre vie même, et la souveraine satisfaction que par elle vous avez donnée à la très-sainte Trinité, comme étant l'abrégé de ses merveilles. Que les anges et les saints vous louent, que toutès les nations vous connaissent, que toutes les créatures bénissent éternellement leur Créateur en vous et par vous, et que toutes les puissances de mon âme vous exaltent.

789. J'ai écrit cette divine histoire (comme j'ai dû le répéter si souvent) par ordre de mes supérieurs et de mes confesseurs qui dirigent mon âme, m'assurant par ce moyen que c'était la volonté de Dieu que je l'écrivisse et que j'obéisse à sa bienheureuse Mère, qui me l'a prescrit pendant plusieurs années, et quoique je l'aie soumise tout entière au jugement de mes confesseurs, sans qu'il y ait une phrase qu'ils n'aient vue et examinée avec moi, je la soumets néanmoins de nouveau à leur censure plus approfondie, et surtout à la correction de la sainte Église catholique romaine, à l'enseignement de laquelle je proteste que je me soumets, comme étant sa fille, pour ne croire

(1) Luc., VIII, 8.

que ce que la même sainte Église notre mère approuvera, et pour condamner ce qu'elle condamnera; parce que je veux vivre et mourir sous son obéissance. Ainsi soit-il.

Aux religieuses de la Conception-Immaculée de la ville d'Agréda, de la province de Burgos, filles de notre père saint François, sœur Marie de Jésus, leur indigne servante et abbesse, au nom de l'auguste Reine la bienheureuse Marie, conçue sans la tache du péché originel.

1. Mes bien-aimées filles et très-chères sœurs présentes et à venir dans ce monastère de l'Immaculée-Conception de notre grande Reine, dès l'heure où la providence du Seigneur m'eut attribué les fonctions de supérieure, que je remplis indignement en vertu de la sainte obéissance, mon cœur fut percé de deux traits de douleur qui le pénètrent et le déchirent encore à présent. D'abord je sentis une vive crainte en voyant remis entre mes mains et sous ma garde le vase du plus précieux du sang de notre Sauveur Jésus-Christ : c'est-à-dire l'état et les âmes de Vos Révérences, appelées et choisies en vertu de sa Passion et de sa mort pour la plus grande pureté de vie et pour la plus haute sainteté. Ce grand trésor déposé dans des vases fragiles (1), et confié à

(1) II Cor., IV, 7.

un autre vase plus terrestre et plus exposé à se briser, c'est-à-dire à la moindre religieuse, à la plus tiède et à la plus négligente, me causa une grande surprise et une peine plus grande encore. Je sentis ensuite une vive inquiétude qui était la conséquence de cette crainte : car comment celle qui ne sait pas garder sa vigne, gardera-t-elle les vignes des autres (1)? Avec quelle tristesse celle qui trouvait dans l'obéissance sa consolation et le remède à ses misères, ne devait-elle pas perdre un bien qu'elle connaissait, et commencer à exercer une autorité qu'elle ignorait? Vos Révérences ont ouï dire plusieurs fois que la pureté virginale et la chasteté religieuse est le premier fruit, le plus odoriférant et le plus doux de la vie et de la mort de notre Rédempteur Jésus-Christ, que c'étaient les titres honorables que notre séraphique Père saint François donnait à cette vertu. Que si le Sauveur a versé pour tous le sang de ses veines sacrées (2), nous devons être persuadées, nous autres religieuses, qu'il nous a appliqué ce sang et surtout celui de son cœur ; car ce n'est pas sans mystère qu'il dit lui même à l'Épouse qu'elle lui a blessé le cœur (3); qui se laisse blesser le cœur ne veut point refuser son sang, et il semble qu'il le verse et le donne avec un plus grand amour. Du moins, mes très-chères sœurs, nous savons toutes par la doctrine véritable et catholique, dans laquelle la sainte Église nous élève, que notre Seigneur Jésus-Christ traite les âmes pures comme ses épouses, avec

(1) Cant., I, 6. — (2) II Cor., V, 15. — (3) Cant., IV, 9.

une tendre familiarité, et qu'il leur fait des caresses et des faveurs toutes particulieres, comme trouvant en elles ses délices et le fruit de son sang, de sa vie, de sa doctrine, de sa Passion et de sa mort douloureuse : cette vérité est établie dans toute l'Écriture, et spécialement dans les mystères du Cantique des cantiques que Vos Révérences méditent chaque jour.

2. Vous ne vous étonnerez donc pas de ma douleur et de mon inquiétude, et si vous ne voulez pas tant examiner ma faiblesse, que chacune de vous examine du moins la sienne propre. Considérez que nous sommes toutes formées du même limon et d'une pâte aisée à se rompre, des femmes imparfaites et ignorantes, et qu'aucune ne l'est plus que celle qui devrait l'être moins; c'est ce que vous devez toutes reconnaître et avouer, afin que nous craignions toutes le péril. Vos Révérences pourraient comprendre combien celui de la supérieure est plus grand que celui des inférieures, si elles mettaient dans un bassin de la balance leur tranquillité et leurs consolations, et dans l'autre mes soucis et mes afflictions. Il y a trente ans accomplis que je remplis indignement et malgré moi cet office. Or de quelle consolation ou de quel repos peut jouir une supérieure, sachant que si elle dort, si seulement elle sommeille, elle hasarde le trésor qui lui a été confié, puisque le Seigneur, pour nous assurer qu'il garde Israël, nous dit qu'il ne dort ni ne sommeille (1)?

(1) Ps. cxx, 4.

3. C'est beaucoup que Dieu ordonne à une créature terrestre et faible de ne point dormir; mais si on lui demande de ne pas sommeiller, qui pourrait se promettre de le faire, si le Seigneur même n'était la sentinelle qui nous garde avec vigilance, la vertu qui nous donne des forces, la lumière qui nous conduit, le bouclier qui nous défend, et l'auteur de toutes nos bonnes œuvres? Vos Révérences m'ont vue plusieurs fois affligée, d'autres fois impatiente et toujours craintive dans cet office; et je vous avoue que par l'expérience de mes négligences j'y aurais perdu courage, si Dieu ne m'eût fortifiée comme Père de la consolation et des miséricordes. Je ne puis pas oublier les ordres qu'il m'a donnés et les promesses qu'il m'a faites, et j'avoue que, le cas échéant, il m'a toujours prescrit d'accepter cet office et d'obéir à mes supérieurs, me promettant l'assistance de sa puissante grâce; et pour me tranquilliser et me satisfaire davantage, le Seigneur a toujours porté nos supérieurs, sans que j'eusse manifesté ses ordres, à m'obliger par leur autorité de l'accepter; et l'obéissance étant toujours le parti le plus sûr, je me suis soumise au joug qui m'a été imposé de gouverner Vos Révérences.

4. Le Seigneur daigna joindre par l'entremise de sa divine Mère une autre assurance à celle-là; car cette charitable Reine m'informa qu'il était convenable que j'obéisse au Très-Haut et à ses ministres, en me chargeant du soin de sa maison; et afin de satisfaire le désir que j'avais d'obéir et d'être infé-

rieure, elle me promit avec une bonté maternelle qu'elle exercerait à mon égard l'office de supérieure, qu'elle me dirigerait en tout, que je lui obéirais, et que Vos Révérences m'obéiraient. C'est dans cette occasion, à l'époque où je pris le gouvernement, que la bienheureuse Mère m'ordonna d'écrire l'histoire de sa vie; elle me fit connaître que c'était sa volonté et celle de son très-saint Fils, comme je l'ai déclaré dans ma première Introduction, où j'ai aussi dit que ces ordres furent réitérés, à cause du retard que j'apportais à commencer l'ouvrage. Je connus dès le premier jour la grandeur de cette entreprise, et ce ne fut pas ce qui me décourageait le moins, quoique le légitime empêchement pour m'excuser d'écrire sur une matière si sainte et si sublime, fussent mes péchés et mes tiédeurs. Je ne fus pas fort instruite dans les commencements des fins que le Seigneur a eues en cet ouvrage, car il me suffisait d'obéir au Très-Haut et à mes supérieurs, sans éplucher sa sainte volonté. Ensuite, dans le cours de cette histoire, j'ai dit ce que la grande Reine du ciel m'a ordonné et manifesté pour ce qui regardait mon propre avancement aussi bien que celui de Vos Révérences, comme vous le verrez lorsque vous lirez cette très-sainte vie, où vous trouverez beaucoup d'avis et d'instructions que la même Reine m'a prescrit de vous transmettre.

5. Mais à la fin de cette histoire, je veux m'expliquer d'une manière plus complète, en faisant connaître à Vos Révérences l'obligation en laquelle notre grande Reine les a mises; car j'ai souvent découvert

dans son cœur maternel l'amour particulier avec lequel elle regarde ce pauvre monastère; et j'ai su que c'est pour cela, et parce qu'elle agrée vos bons désirs et vos prières, qu'elle a daigné nous faire cette faveur singulière, à nous et à celles qui viendront après nous, de nous donner sa très-sainte vie comme un modèle et un miroir brillant et sans tache, afin que nous perfectionnions la nôtre. Et quand je n'aurais point d'autres raisons pour connaître cette volonté de notre charitable Maîtresse, elle résulterait bien clairement pour tout le monde de l'ordre même qu'elle m'a donné d'écrire sa très-sainte vie. Cette bonté si maternelle modéra mes peines, dissipa ma tristesse, et ranima mon cœur affligé, car il est certain, mes sœurs, qu'encore que je fusse si tiède, je sentis que je devais travailler autant qu'il dépendait de moi, à vous porter à être des anges par la pureté, zélées pour la perfection, enflammées de l'amour qu'exigent le nom que nous avons et l'état que nous professons de filles de la très-pure Marie, et d'épouses de son très-saint Fils notre Rédempteur.

6. Je pouvais bien souhaiter tout cela et plusieurs autres biens à Vos Révérences, mais je ne pouvais point les mériter, et je ne me trouvais point non plus capable de vous nourrir de la doctrine et de vous former par les exemples dont vous aviez besoin et que je devais vous donner. Notre très-douce Reine y suppléa en se donnant elle-même à nous comme Maîtresse et comme exemplaire; et ce fut le plus grand bienfait qu'elle pût nous accorder en la vie mortelle

en laquelle nous nous trouvons. Nous avons reçu encore une autre faveur bien particulière que vous connaissez, mais dont vous n'appréciez pas assez toute la valeur; et vous ne devez pas croire, ni celles qui viendront après vous, que ce soit une simple cérémonie et une dévotion ordinaire : c'est d'avoir été toutes inspirées par un sentiment mystérieux d'élire et de nommer l'auguste Marie conçue sans péché originel, patronne et supérieure de cette communauté. Je proposai ce dessein à Vos Révérences pour les raisons que j'ai dites, et pour plusieurs autres qu'il n'est pas nécessaire de rappeler; ensuite nous fîmes ensemble un écrit, où nous déclarâmes prendre la grande Reine du ciel pour notre patronne; et que nous conservons, afin qu'aucune de celles qui viendront après nous, ne l'ignore et n'y déroge, et que toutes les supérieures de ce monastère se regardent comme les coadjutrices et les vicaires de la bienheureuse Marie, notre unique et perpétuelle supérieure, et afin que nous lui obéissions toutes, puisque tout notre bonheur consiste en cela.

7. La divine Mère m'accorda cette faveur à cette condition, parce que je suis la première supérieure de ce monastère, et celle qui en avait un plus grand besoin, comme la plus inférieure et la plus indigne des créatures. Et comme ce bienfait fut une confirmation du premier, je veux que Vos Révérences sachent que notre grande Reine a accepté l'élection que nous en avons faite pour être notre patronne et notre supérieure, et que son très-saint Fils l'a con-

firmée : telle est la force que cette élection a dans le ciel. Après toutes ces précautions, j'ai remis entre les mains de la très-pure Marie le vase du précieux sang que le Seigneur m'a confié en me chargeant du soin des âmes de Vos Révérences, pour qu'il soit aussi en sûreté que je le désire. Et comme je n'ai pas été dégagée par là des obligations de la responsabilité qui m'incombent, je me jette aux pieds de Vos Révérences et de toutes celles qui viendront dans ce monastère, et je vous prie au nom du Seigneur lui-même et de son auguste Mère, de vous reconnaître plus étroitement et plus fortement liées par les douces chaînes de l'amour divin que toutes les autres filles de l'Église et de notre saint institut. Abandonnez donc, mes très-chères sœurs, le monde; oubliez-le de tout votre cœur, sans vous souvenir des créatures ni de la maison de vos parents (1); débarrassez vos puissances et vos sens des images et des soins des choses passagères, car vous avez beaucoup à faire pour vous acquitter de cette dette, et vous ne sauriez contenter notre Seigneur Jésus-Christ et sa très-douce Mère par une vertu ordinaire et commune, mais seulement par une vie et par une pureté angéliques. On doit mesurer le retour par le bienfait que l'on a reçu. Or comment satisferez-vous avec ce que les autres âmes font pour satisfaire à leur obligation, si vous devez plus qu'elles toutes? Notre Sauveur Jésus-Christ aurait pu se borner à faire à l'égard de ce monastère

(1) Ps. XLIV, 11.

ce qu'il fait communément à l'égard des autres, aussi bien que sa très-sainte Mère; mais sa divine clémence s'est montrée prodigue envers nous. Cela étant, serait-il juste, serait-il raisonnable que nous ne nous signalions point par notre amour, par notre humilité, par notre pauvreté, par notre oubli du monde et par la perfection de notre vie?

8. Notre grande Reine et notre auguste Maîtresse s'acquitte de cet office comme une très-fidèle et une véritable Supérieure. En voici une preuve : Quand, sur le point d'achever d'écrire cette troisième partie, je me demandais comment je lui dédierais l'histoire de sa très-sainte Vie, elle répondit à mon désir en me témoignant qu'elle l'approuvait et qu'elle l'agréait, parce que tout ce que cette histoire contenait venait d'elle : mais ensuite elle me prescrivit de la dédier à Vos Révérences, afin de vous enseigner en elle et par elle le chemin de la vie et de la perfection très-sublimes auxquelles nous sommes appelées, et pour lesquelles nous avons été tirées du monde. Et comme c'est là surtout ce que j'ai voulu vous faire connaître par ce que j'écris ici, j'ai cru devoir vous rapporter les paroles mêmes par lesquelles l'auguste Vierge m'a prescrit de vous l'annoncer de sa part; et pendant que notre charitable Supérieure parlera, je me tairai. Voici quelles furent ses paroles :

9. « Ma fille, dédiez cette histoire de ma vie à vos « religieuses, nos inférieures; et dites-leur de ma « part que je la leur donne comme le miroir devant « lequel elles doivent orner leurs âmes, et comme

« les tables de la divine loi, qui y est exposée dans « les termes les plus clairs. Je veux qu'elles se gou- « vernent et qu'elles règlent leur vie par elle ; exhor- « tez-les donc vivement à l'apprécier, à l'estimer et « à la graver dans leur cœur, afin qu'elles ne l'ou- « blient jamais. J'ai manifesté au monde son remède, « et à elles en premier lieu, afin qu'elles marchent « sur mes pas, dont je leur montre si clairement la « trace, et tout a été fait par la providence du Très- « Haut. Sa divine Majesté veut que les religieuses « de ce monastère observent inviolablement trois « choses. La première est d'oublier le monde, de « s'abstenir de toute espèce de relation et d'amitié « intime avec les créatures, de quelque état, de « quelque sexe ou de quelque condition qu'elles « soient ; et de ne parler que rarement à des per- « sonnes du siècle, et jamais en tête-à-tête, fût-ce « pour de bonnes fins, si ce n'est au confesseur pour « se confesser. La seconde, de conserver entre elles « une paix et une charité inaltérables, s'aimant de « tout leur cœur les unes les autres en Dieu, sans « partialité, sans divisions ni disputes, et chacune « souhaitant pour toutes ses consœurs ce qu'elle dé- « sire pour elle-même. La troisième, de se conformer « scrupuleusement à leur règle et à leurs constitu- « tions dans les grandes choses et dans les petites, « comme de très-fidèles épouses de Jésus-Christ. « Pour s'acquitter exactement de tout cela, elles « doivent avoir une dévotion cordiale pour moi, et « aussi pour l'archange Michel, et pour mon servi-

« teur François. Et si l'une d'elles ose témérairement
« entreprendre d'altérer en quoi que ce soit ce qui
« est écrit dans l'acte de mon patronage, ou méprise
« ce bienfait singulier de l'histoire de ma vie telle
« qu'elle est écrite, qu'elle sache qu'elle encourra
« l'indignation du Très-Haut et la mienne, et qu'elle
« sera punie en cette vie et en l'autre avec toute la
« sévérité de la divine justice. Quant à celles qui,
« pleines de zèle pour leur âme, pour l'honneur du
« Seigneur et pour le mien, travailleront à imiter
« cette vie, à la faire connaître et à maintenir dans
« la communauté la régularité, la paix et la charité
« que je veux qu'on y observe, je leur donne ma
« parole, comme Mère de Dieu, que je serai leur
« Mère, leur Protectrice et leur Supérieure; que je
« les consolerai et prendrai soin d'elles durant leur
« vie mortelle, et qu'après je les présenterai à mon
« très-saint Fils. Et si quelque autre monastère de
« religieuses, soit de mon ordre de la Conception,
« soit de tout autre institut quelconque, veut rece-
« voir, estimer et pratiquer cette doctrine qui se
« trouve dans l'histoire de ma vie, je lui fais la même
« promesse qu'à vos religieuses. »

10. Ce sont là les paroles de la grande Reine du ciel, après lesquelles je devrais me dispenser de vous en dire davantage, si je ne me sentais forcée de continuer par la tendre affection que je dois avoir pour Vos Révérences, après qu'elles m'ont supportée tant d'années non-seulement comme sœur, mais même comme leur supérieure, malgré toute mon indignité.

Je ne puis refuser cette marque de reconnaissance à une pareille charité, et je n'y saurais mieux satisfaire qu'en vous priant avec les plus vives instances de n'oublier jamais les promesses et les menaces que vous avez entendues, considérant qu'elles ont été faites par une Maîtresse souverainement puissante, aussi libérale pour accomplir ce qu'elle promet, que sévère pour châtier ceux qui l'offensent. Je désire profondément inculquer dans votre esprit cet avis important, et suppléer par mes pressantes exhortations à la brièveté de la vie; car si je ne sais pas jusqu'où le Seigneur me la prolongera, je sais que la vie la plus longue est très-courte pour satisfaire à tant d'obligations; c'est pourquoi je voudrais que toutes les conversations de Vos Révérences ne servissent qu'à leur rappeler avec cet avis les bienfaits du Seigneur et ceux de sa bienheureuse Mère, à l'exclusion de tout autre souvenir.

11. Souvenez-vous aussi, mes bien-aimées sœurs, non-seulement des bienfaits cachés et secrets, mais encore des bienfaits publics que Dieu a répandus sur ce monastère dès le premier jour de sa fondation, les augmentant chaque jour avec une clémence libérale. Tout le monde a trouvé miraculeux qu'il se soit établi nonobstant la pauvreté de mes parents, et que les volontés des personnes qui composaient leur famille se soient accordées pour cela; car il eût semblé impossible d'unir six personnes pour le même dessein, si la droite du Très-Haut n'eût agi. En très-peu de temps notre maison fut établie sans avoir les res-

sources nécessaires pour faire face à nos premiers besoins, et pour distribuer d'une manière convenable notre couvent si exigu; et ce qu'a opéré alors la divine grâce a excité l'admiration de tous les fidèles. Nous avons encore reçu plusieurs autres bienfaits qu'il n'est pas nécessaire de rapporter, puisque Vos Révérences les ignorent, mais qui ne laissent pas d'obliger les cœurs humbles et reconnaissants à rendre à Dieu de justes actions de grâces pour tant de bonté, et à donner au monde la satisfaction que nous lui devons, en faisant tout notre possible pour devenir telles et aussi bonnes qu'il nous croit, et plus parfaites que nous ne l'avons été jusqu'à présent. Vos Révérences ont vu en un court laps de temps tout ce que je viens de dire.

12. Et afin de conclure avec une plus grande efficace la prière et l'exhortation que je vous fais, je rapporterai quelque chose de ce qui m'est arrivé lorsque j'avais déjà entrepris cette histoire, puisque nos Supérieurs m'ordonnent d'en écrire ici une partie, afin que Vos Révérences sachent combien elles doivent estimer la doctrine de la Reine du ciel. Il m'arriva un jour de l'Immaculée Conception qu'étant au chœur pour dire Matines, je reconnus une voix qui m'appelait et qui demandait de moi une nouvelle attention pour les choses d'en haut. A l'instant je fus élevée de cet état à un autre plus sublime, où je vis le trône de la Divinité tout resplendissant de gloire et de majesté. Il sortit du trône une voix qui me semblait pouvoir se faire entendre de tout l'univers, laquelle

disait : « Pauvres, abandonnés, ignorants, pécheurs, « grands, petits, malades, faibles, vous tous enfants « d'Adam, de quelque état, condition et sexe que « vous soyez, prélats, princes et sujets ; écoutez « tous d'un pôle à l'autre, recourez pour votre re- « mède à ma libérale et infinie Providence, par l'in- « tercession de Celle qui a donné la chair humaine « au Verbe. Venez, car il est temps ; et bientôt les « portes se fermeront, parce que vos péchés mettent « des verrous à la miséricorde. Venez au plus tôt, « hâtez-vous, puisque cette seule intercession em- « pêche que ces verrous ne la ferment ; elle est seule « assez puissante pour solliciter votre remède et pour « l'obtenir. »

13. Après avoir ouï cette voix du trône, je vis sortir de l'Être divin quatre globes d'une lumière admirable, qui se répandaient comme des astres très-éclatants dans les quatre parties du monde. Il me fut ensuite découvert que dans ces derniers siècles le Seigneur voulait exalter et étendre la gloire de sa bienheureuse Mère, et manifester au monde ses miracles et ses mystères cachés, réservés par sa Providence jusqu'au temps où la connaissance lui en serait le plus nécessaire, afin que tous ceux qui vivent à cette époque se prévalent du secours, de la protection et de la puissante intercession de notre auguste Reine. Je vis ensuite un dragon hideux à sept têtes sortir de l'abîme, accompagné de milliers d'autres, qui parcoururent tous ensemble le monde, cherchant et se désignant les hommes dont ils se serviraient

pour s'opposer aux desseins du Seigneur, et pour tâcher d'empêcher la gloire de sa très-sainte Mère, et les bienfaits qui allaient être déposés dans sa main pour l'univers entier. Le grand dragon et ses satellites tâchaient de répandre des flots de fumée et de venin pour envelopper les hommes de ténèbres et les infecter, afin de les détourner de chercher le remède de leurs propres calamités par l'intercession de la très-douce Mère de miséricorde, et de lui décerner assez de gloire pour se la rendre favorable.

14. Cette vision des dragons infernaux me causa une juste douleur. Mais je vis aussitôt après que deux armées bien rangées se disposaient dans le ciel à combattre contre eux. L'une de ces armées était de notre grande Reine et des saints, et l'autre était de saint Michel et de ses anges. Je connus que le combat serait acharné de part et d'autre. Mais comme la justice, la raison et la puissance sont du côté de la Reine de l'univers, l'issue de la lutte n'était pas douteuse. Néanmoins la malice des hommes abusés par le dragon infernal peut beaucoup empêcher les très-hautes fins du Seigneur. En effet, il ne tend dans ses desseins qu'à nous procurer le salut et la vie éternelle ; mais comme il faut que notre libre arbitre y coopère de notre côté, la perversité humaine peut aussi s'en servir pour résister à la bonté divine. Et cette cause étant celle de notre très-douce et très-charitable Reine, il faudrait que tous les enfants de l'Église la regardassent comme la leur propre ; mais cette obligation regarde de plus près les religieuses de ce mo-

nastère, parce que nous sommes les filles aînées de cette auguste Mère, que nous combattons sous son nom et sous le vocable du premier de ses priviléges et des dons qu'elle reçut en sa Conception immaculée; et surtout parce que nous nous trouvons si favorisées de sa bonté maternelle.

15. Il arriva dans une autre circonstance que je me sentis fort inquiète, en me demandant si j'avais bien écrit cette divine histoire; et cette inquiétude était bien naturelle, puisque la grandeur de l'œuvre surpassait toute intelligence angélique et humaine; je comprenais que si je tombais dans quelque erreur, elle ne pouvait être légère; et je faisais d'autres réflexions qui, avec mon naturel timide et lâche, m'affligeaient beaucoup. Or, livrée à ces pensées, je fus appelée et élevée à un autre état supérieur, dans lequel je vis le trône de la très-sainte Trinité et les trois personnes divines, et la bienheureuse Vierge à la droite de son Fils, tous au milieu d'une gloire immense. Il se fit comme un silence dans le ciel, tous les anges et tous les saints étant attentifs à ce qui se passait sur le trône de la Majesté suprême. Je vis que la personne du Père tirait, comme du sein de son Être infini et immuable, un très-beau livre, d'un plus grand prix et enrichi de plus d'ornements qu'on ne pourrait se l'imaginer; mais il était fermé: et l'ayant remis au Verbe incarné, il lui dit: « Ce livre « et tout ce qui y est contenu est mien; il m'est « très-agréable. » Notre Sauveur Jésus-Christ le reçut avec une estime infinie; et, l'ayant comme

approché de sa poitrine, il répéta les paroles du Père éternel, que confirma à son tour le Saint-Esprit. Puis ils le mirent entre les mains de la bienheureuse Marie, qui le reçut avec une complaisance incomparable. Je considérais la beauté et la richesse du livre, et je remarquais l'approbation qui lui était donnée sur le trône de la Divinité; et cela excita en moi un désir très-ardent de savoir ce qu'il contenait: mais une crainte respectueuse m'empêchait de le demander.

16. Bientôt la grande Reine du ciel m'appela et me dit: « Voulez-vous savoir quel livre est celui que « vous avez vu? Soyez donc attentive et regardez-le. » La divine Mère l'ouvrit, et me le présenta, afin que je pusse le lire. Je le lus, et je trouvai que c'était la même histoire de sa très-sainte vie, dans le même ordre et avec les mêmes chapitres que je l'avais écrite. Après cela notre auguste Reine ajouta: *Vous pouvez bien être maintenant tranquille*. Elle me dit cela pour modérer et calmer mes craintes, comme elle le fit; car ces vérités et ces faveurs du Seigneur sont d'une telle nature, qu'elles font à l'instant cesser tout trouble, tout doute dans l'âme, qu'elles animent d'une très-douce force, qu'elles illuminent, qu'elles satisfont et reposent. Il est vrai aussi que le superbe dragon ne se croit pas vaincu pour cela; et le Seigneur le lui permettant pour nous éprouver, il revient inquiéter l'âme comme une mouche importune. Et c'est ce qu'il a fait à mon égard, sans me laisser écrire un mot dans cette histoire qu'il n'ait contredit

avec une obstination incroyable, et par des tentations qu'il n'est pas nécessaire de rapporter. La plus ordinaire de ces tentations, c'était de me dire que tout ce que j'écrivais ne venait que de mon imagination ou du raisonnement naturel, ou bien que tout était faux et uniquement propre à tromper le monde. Et la colère que cet ouvrage a inspirée à ce dragon est si grande, que, pour le décréditer, il s'humiliait à dire que ce n'était tout au plus qu'une méditation, et le fruit d'une oraison ordinaire.

17. Le Seigneur m'a défendue de toutes ces persécutions par le bouclier de l'obéissance et par la direction, les conseils et les instructions de mes directeurs, et pour me confirmer dans le bienfait que j'ai rapporté, il en ajouta un autre semblable à celui-là. Lorsque j'étais sur le point de finir cette histoire, un jour que je faisais oraison avec la communauté, je me trouvai placée, par les mêmes moyens que les autres fois, devant le trône de la Divinité; et après les actes et les opérations que l'âme y fait, je vis que du même être de Dieu et comme de la personne du Père, s'élevait un arbre d'une grandeur immense et d'une beauté merveilleuse. Notre Sauveur Jésus-Christ d'un côté, sa bienheureuse Mère de l'autre, et l'arbre entre les deux. Tous les mystères de l'incarnation, de la vie, de la mort et des œuvres de notre Seigneur Jésus-Christ, et tous ceux de la vie et des priviléges de sa très-sainte Mère, étaient écrits sur les feuilles de cet arbre, qui me les présentèrent tous en général, et chacun en particulier, tels que je les ai écrits. Le fruit de cet arbre

était comme un fruit de vie, et je connus que l'arbre était véritablement celui que signifiait cet autre que Dieu avait planté au milieu du paradis terrestre (1). Les saints regardaient cet arbre avec attention et avec plaisir. Et les anges disaient avec admiration : « Quel est donc cet arbre d'une beauté si merveil- « leuse, qui nous fait porter envie à ceux qui jouissent « de ses fruits? Heureux, trois fois heureux ceux qui « cueilleront et goûteront de ce fruit pour recevoir « une si grande grâce et la vie éternelle qu'il ren- « ferme en lui-même! Est-il possible que les mortels, « pouvant se nourrir de ce fruit, ne se hâtent point « de le cueillir? Venez, venez tous à cet arbre, car « son fruit est déjà mûr, vous en pouvez goûter. « La fleur qui nourrissait les anciens patriarches et « les prophètes, est devenue maintenant un fruit « exquis. Les branches qui étaient si élevées, se « sont maintenant abaissées à la portée de tous. » Les anges s'adressèrent à moi, et me dirent : « Épouse « du Très-Haut, soyez la première à en cueillir avec « abondance, puisque vous êtes si près de cet arbre « de vie. Que ce soit là le fruit des peines que vous « avez prises pour l'écrire ; témoignez ainsi votre « reconnaissance pour la manifestation des mystères « qui vous ont été découverts ; faites des prières au « Tout-Puissant, afin que tous les enfants d'Adam les « connaissent et profitent de l'occasion dans le temps « qui leur est favorable, et qu'ils louent le Très-Haut « en ses merveilles. »

(1) Gen., II, 9.

18. Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage à Vos Révérences pour vous faire aimer cet arbre et ses fruits. Je vous le mets devant les yeux afin que vous étendiez vos mains pour en cueillir et en goûter. Et je vous assure, mes très-chères sœurs, qu'il ne vous arrivera point ce qui arriva à notre mère Ève ; car le premier arbre et son fruit étaient défendus (1), tandis que le Seigneur vous invite à toucher à celui-ci, car il l'a planté pour cela. Le premier arbre et son fruit renfermaient la mort, cet arbre-ci renferme la vie. Goûtons de ce fruit que notre Patronne et notre Supérieure nous présente, et éloignons-nous de celui qu'elle nous a défendu ; car pour ne point le toucher, il faut ne pas le regarder, et pour ne pas le goûter, il faut ne point le toucher. Et afin que vous vous disposiez mieux à ce festin par les exercices spirituels que l'on a coutume de faire de temps en temps en religion, je vous donnerai pour les faire une méthode que je tirerai de cette histoire, suivant l'ordre de notre auguste Reine, ainsi que je l'ai dit plus haut. En attendant, vous vous servirez de celle qui a été tirée de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ, telle qu'elle est écrite. Demandez-lui sa divine grâce pour moi comme pour vous-mêmes, et que sa bénédiction éternelle descende sur toutes Vos Révérences. Ainsi soit-il.

J'ai achevé d'écrire pour la seconde fois cette divine Histoire et la Vie de la bienheureuse Marie le

(1) Gen., III, 6.

6 mai de l'année 1660, le jour de l'Ascension de notre Seigneur Jésus-Christ. Je supplie les religieuses de cette communauté de ne point permettre que cet original sorte du monastère; que si, par quelque ordre des supérieurs, on veut l'examiner, elles n'en donneront qu'une copie; et si l'on demande l'original pour la lui confronter, elles donneront seulement un livre après l'autre, et se feront rendre le premier avant de donner le second, et ainsi des autres, pour éviter de nombreux inconvénients, et parce que c'est la volonté de Dieu et celle de la Reine du ciel.

Sœur MARIE DE JÉSUS.

PROTESTATION PUBLIQUE,

DEMANDE ET CONSENTEMENT DE CE MONASTÈRE ET DES RELIGIEUSES DÉCHAUSSÉES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION DE CETTE VILLE D'AGRÉDA, POUR RECEVOIR POUR LEURS PATRONS ET POUR LEURS PROTECTEURS, EN PREMIER LIEU LA SUPRÊME REINE DU CIEL ET DE LA TERRE L'AUGUSTE MARIE, ET AVEC SON BON PLAISIR LE GLORIEUX PRINCE SAINT MICHEL ET NOTRE PÈRE SAINT FRANÇOIS.

La vénérable mère sœur Marie de Jésus l'écrivit elle-même étant abbesse dudit monastère.

SOUVERAIN SEIGNEUR DIEU ÉTERNEL,

Que tous les habitants du ciel en l'Église de la Jérusalem triomphante, et que tous les fidèles de l'Église militante sachent que nous toutes, religieuses de ce monastère de l'Immaculée-Conception de la bienheureuse Marie de cette ville d'Agréda, en notre nom et en celui de toutes celles qui doivent nous succéder dans le temps à venir, nous nous présentons en votre divine présence, et, prosternées contre terre, nous adorons votre saint nom et votre être immuable; une substance indivisible, une puissance et une majesté; un Dieu unique et véritable en trois personnes distinctes, Père, et Fils, et Saint-Esprit, et une seule Divinité, que nous adorons comme le Créateur univer-

sel et comme la cause première de tout ce qui a l'être, et comme digne de toute gloire, de tout honneur et de toute louange; nous confessons qu'il est juste que les anges et les hommes vous bénissent, vous louent, vous servent et vous aiment de toutes leurs forces. En foi de ces vérités infaillibles, nous autres chétifs vermisseaux de terre, et pauvres femmes unies par la charité aux justes et aux saints du ciel et de la terre, et confiantes en votre divine miséricorde, nous faisons cette protestation du fond de notre cœur. Nous disons, nous déclarons et nous affirmons que tout notre désir et tout notre soin est de nous consacrer éternellement de toutes nos forces, de toute notre âme et de tout notre cœur à votre divin amour, à votre service et à tout ce qui vous sera le plus agréable. Nous reconnaissons que nous sommes nées dans le péché, pleines de misères et de répugnances pour le bien. Nous vivons environnées d'ennemis, assaillies de leurs tentations, affligées de notre propre fragilité, et toujours exposées à perdre le bonheur éternel de la vision béatifique; nous savons et avouons que nous ne pouvons rien sans votre divine assistance, et que tout ce qui est parfait et tout ce qui est saint procède de votre volonté et vient de votre main; vous êtes l'origine et le principe de toute vertu, de toute perfection, de toute sainteté, de toute bonté et de toute bénignité; les hommes les plus savants ont puisé leur science dans votre entendement, les plus sages sont devenus sages dans et par votre sagesse infinie; tous les saints et tous les justes ont été dans votre être immuable avant d'avoir l'exis-

tence et la forme ; c'est par votre grâce qu'ils ont pratiqué le bien, et si vous le voulez nous nous sauverons du milieu des flots de cette mer dangereuse et de cette vallée de larmes. Nous savons aussi qu'à raison de la fragilité de notre sexe, nous avons besoin d'une protectrice pour acquérir la récompense de notre vocation, d'une colonne de feu qui nous guide comme votre peuple, d'une maîtresse qui nous enseigne votre divine loi, écrite avec le sang du Verbe incarné et émaillée des plaies de l'Agneau, d'une verge qui puisse frapper le rocher de notre cœur, afin d'en faire sortir l'eau qui rejaillisse jusqu'à la vie éternelle, d'une nuée qui nous couvre de son ombre dans ce long pèlerinage, d'un ange qui nous éloigne de Sodome, d'un messager qui nous recommande de craindre les périls de Babylone, d'une mère qui nous nourrisse, d'une amie qui nous console, d'une gouvernante qui nous commande et nous dirige, et d'une reine dont nous soyons les servantes, d'un miroir de sainteté, d'un modèle de chasteté, d'un exemple de virginité qui soit la beauté de toutes les vertus et la règle de la véritable prudence, et de tout ce qui peut et qui doit être appelé saint et parfait. Nous confessons qu'après votre Fils unique incarné, toutes ces excellences et tous ces dons se trouvent au suprême degré en sa divine Mère, notre auguste Princesse la très-pure Marie, avec beaucoup d'autres grâces qui surpassent la conception de l'intelligence des hommes et des anges ; et nous espérons de sa très-douce clémence qu'elle jettera sur nous des yeux pleins de miséricorde. Dans cette con-

fiance, souverain Seigneur de tout ce qui est créé, prosternées en votre présence et assemblées en votre nom, afin que selon votre divine promesse vous soyez avec nous, nous vous supplions humblement de nous accorder notre grande Reine, la Fille du Père, la Mère du Fils, et l'Épouse du Saint-Esprit, pour la Patronne, la Protectrice et la Mère spéciale de ce petit troupeau; car dès maintenant pour toujours nous la nommons, la souhaitons, la constituons et la demandons pour notre unique espérance, pour l'organe de tout notre bonheur, pour notre avocate et pour notre médiatrice dans nos nécessités. Et voulant perfectionner ce désir, nous disons et offrons tout ce que les saints du ciel et de la terre peuvent dire, et tout ce qui peut, ô souverain Roi, vous être le plus agréable.

Et pour vous attirer de notre côté autant que nous le pouvons avec votre divine grâce, nous vous offrons votre propre bonté et votre gloire infinie, votre Fils unique incarné, tous ses mérites infinis, l'amour avec lequel il a racheté le monde et nous a rendues ses épouses; sa propre Mère, notre charitable Maîtresse l'auguste Marie, comme la plus immédiate au même Fils, plus pure et plus sainte que toutes les créatures, écrite en votre mémoire éternelle avant aucune autre, préservée entre les enfants d'Adam de la commune contagion, choisie et sanctifiée dans le premier instant pour être la digne Mère de votre Fils unique, et élevée en dignité, en grâce, en mérites et en gloire au-dessus de tous les ordres des esprits angéliques et

des plus hauts séraphins. Et quoique nous combattions sous la bannière de notre Dame et sous le vocable du mystère de son immaculée conception, quoiqu'à ce titre nous soyons ses filles et que nous nous déclarions pour telles, puisque nous avons été réengendrées en religion sous ce nom, et que nous en faisons profession en notre habit et en notre institution, usant néanmoins maintenant de notre libre arbitre, et par une détermination spéciale, nous nous remettons de nouveau sous l'empire de cette grande Reine conçue sans le péché originel, et en la créance de ce privilége, unique et sans égal, nous la demandons, la proclamons et la nommons pour notre Patronne, encore qu'elle ne le fût point en vertu de notre profession.

Et vous, auguste Impératrice du ciel et de la terre, ne dédaignez point d'agréer avec votre bonté ineffable l'humble affection de vos pauvres servantes, qui prosternées à vos pieds vous invoquent et répandent leur cœur en votre très-douce présence. Écoutez, ô Reine des vertus, les gémissements que nous poussons pour marquer que nous cherchons votre protection maternelle. Ne rejetez point celles qui vous appellent avec de si tendres désirs et avec tant de sincérité. Accueillez celles qui sollicitent votre assistance miséricordieuse que vous promettez à ceux qui vous implorent. Souvenez-vous, ô Mère de la grâce, que par la divine bonté vous déclarez vous-même que le conseil et la justice, la prudence et la force sont avec vous; en vous se trouve toute l'espérance de la vie et

de la vertu, la vérité et le chemin de la grâce; en vous sont les richesses des trésors du ciel; votre esprit est plus doux que le miel, et votre héritage vaut mieux que les rayons du miel le plus exquis. Vous êtes Celle en qui le Créateur a reposé, et Celle qui habite en son héritage et qui prend racine dans ses élus et dans le peuple qu'il a honoré; vous avez établi votre demeure dans l'assemblée de tous les saints, votre mémoire vivra dans la suite de tous les siècles; ceux qui goûtent de vos douceurs en seront encore affamés, et ceux qui en boivent auront encore soif; celui qui vous écoute ne sera point confondu, et ceux qui agissent par vous et en vous ne pècheront point. Considérez donc, ô notre douce vie, qu'ayant goûté et reconnu combien il est bon de s'asseoir à votre table, nous avons encore faim, et qu'ayant été nourries à votre sein, nous sommes toujours plus altérées et plus avides de votre lait; nous brûlons d'éterniser votre mémoire dans les siècles à venir, et de paraître sans confusion à la fin des temps, pour avoir agi en vous par votre imitation. En votre lumière nous cherchons la prudence et le conseil; en votre sainteté, la justice parfaite et véritable; en votre faveur, la force; en votre intercession, notre espérance; en votre vérité, notre assurance; en votre direction, notre voie; en votre douceur, l'oubli de tout ce qui est terrestre; en votre suavité, la facilité de la vertu; en votre abondance, le remède à toute notre pauvreté; et nous désirons uniquement être votre partage, votre héritage et votre peuple, que vous

viviez en nous et jettiez vos racines dans notre cœur, que vous soyez toujours pour nous, et que nous soyons toujours pour vous; nous désirons trouver en vous une Mère, une Maîtresse, une Reine, un exemple, un miroir, un modèle, une correction, un amour et tous les biens réunis, avec lesquels nous puissions nous préparer et nous orner dans notre pauvreté, pour entrer dans le lit nuptial de votre très-saint Fils notre Époux, afin que tous les anges et tous les saints du ciel, et tous les justes de la terre vous connaissent pour notre Patronne, vous proclament telle par des hymnes de louanges, et qu'ils sachent que nous sommes vos servantes titrées, pour que le monde et tous ceux qui s'y trouvent nous oublient entièrement.

Et pour donner encore plus de force et de valeur à ce contrat, nous promettons, en notre nom et en celui de toutes celles qui viendront après nous dans ce monastère, de renoncer de tout notre cœur au monde et à toutes ses vanités; à tout l'amour, à toute l'amitié, au commerce, aux consolations et aux plaisirs de Babylone, et de ne point nous montrer indignes de notre profession, de notre habit, de notre nom, et du titre honorable de vos filles. Ainsi dépouillées de tout ce qui est terrestre et visible, nous promettons d'être vos servantes, vos véritables filles, et les épouses de votre Fils notre Rédempteur; et en foi de cette douce servitude, nous offrons en donation le droit que nous avons d'user de notre libre arbitre, afin que par votre intercession dès aujourd'hui notre

volonté soit soumise à vos pieds, et se trouve heureuse captive à la merci du saint et chaste amour de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous célèbrerons vos neuf fêtes avec toute la solennité spirituelle qui nous sera possible. Nous ferons ces jours-là une procession avec votre sainte image, chantant votre divin cantique et les hymnes; et la veille nous jeûnerons. Nous continuerons à dire tous les jours vos litanies, sans en laisser passer aucun que nous ne vous invoquions et exaltions comme Reine de l'univers. Et dès maintenant, pour tout le temps à venir, nous vous offrons et dédions toutes nos bonnes œuvres, communes et particulières, afin que vous soyez connue, révérée et aimée de toutes les nations pour la très-digne Mère de Dieu, pour la Maîtresse de tout ce qui est créé, et pour l'Avocate et le refuge de tous les mortels. Et afin qu'en premier lieu le petit troupeau de ce monastère, ses supérieurs et ces royaumes d'Espagne obtiennent cette grâce, nous vous offrons encore spécialement nos désirs et nos prières, afin que votre clémence maternelle porte le cœur de nos rois catholiques, Philippe et Marianne, à vous prendre pour Patronne et Protectrice de tous leurs États, qu'en récompense de cette dévotion vous les pacifiiez, et que par votre protection vous les défendiez et réformiez, en y faisant régner la justice et la paix, et en éclairant ses habitants, pour qu'ils n'aient sur la terre d'autre crainte que la crainte de Dieu, qu'ils propagent son Évangile, son culte et la foi catholique dans le monde, et qu'ils sollicitent la défini-

tion du mystère de votre immaculée conception, jusqu'à ce que le Saint-Siége apostolique veuille le déterminer pour votre gloire et pour la consolation universelle de la sainte Église. Et pour de si hautes fins de votre honneur et du bon plaisir de votre très-saint Fils, nous nous offrons toutes dans ce monastère à travailler, à souffrir, et à faire tout ce que nous pourrons, avec la divine grâce, et à sacrifier même notre vie, si c'était nécessaire.

Et comme nous souhaitons que toutes les créatures nous connaissent pour vos servantes et pour vos inférieures, et que votre très-saint et très-doux nom s'éternise en nous, et soit le signe de notre être et de nos œuvres, nous décidons que toutes les religieuses de ce monastère présentes et à venir s'appelleront Marie, conservant ce grand nom si elles l'ont, et le prenant si elles ne l'ont pas, avant ou après celui de leur baptême. Et moi, la plus petite de vos servantes, j'abdique entre vos mains l'office que j'ai de supérieure de cette humble communauté, afin que nous n'ayons plus d'autre Mère et d'autre Supérieure que vous, dont nous voulons être les inférieures ; et que toutes celles qui rempliront cette charge sachent qu'elles doivent se regarder comme vos coadjutrices et vos vicaires. Prosternées à vos pieds, nous vous prions, notre très-douce Mère, d'accepter cette élection, et de nous gouverner désormais comme notre Protectrice spéciale et notre unique Supérieure ; et, afin que ce décret soit irrévocable, nous vous donnons dès maintenant la possession et la propriété de

ce monastère, sans qu'aucune de celles qui doivent nous succéder puisse intenter aucune action ou prétendre aucun droit ; et, en témoignage de cette vérité, nous plaçons votre sainte image sur le siége de la supérieure et sur l'autel du chœur, afin que vous jouissiez toujours de la prééminence de supérieure, et que nous jouissions aussi de votre vue, qui nous instruise, anime et conduise, afin qu'au jour du jugement vous nous présentiez devant le tribunal du juste Juge comme vos véritables filles et vos fidèles disciples, nourries de votre lait et dirigées par votre doctrine. Et d'autant que le patronage ne peut se conserver que par la fondation de sa patronne, et que vous êtes, ô grande Reine, si riche et si puissante, communiquant sans envie ce que vous avez reçu sans fiction, nous demandons à votre charité très-libérale de doter cette pauvre famille par une vive foi, par une ferme espérance, par une ardente charité de Dieu et du prochain, par une véritable dévotion, par une humilité profonde, par une paix inaltérable et perpétuelle, par la pureté du cœur et des sens, par l'amour de la sainte pauvreté et de l'obéissance, par une crainte sainte et par l'oubli du monde ; par l'éloignement des créatures, par la mémoire de notre vocation et des bienfaits que nous avons reçus, et par tous les dons et toutes les grâces dont nous avons besoin pour nous élever de la vie terrestre à la vie angélique et séraphique, et qui nous portent à faire sur la terre la très-sainte volonté du Seigneur, de même qu'elle se fait au ciel, et comme vous le

voulez et le désirez de nous qui sommes vos humbles filles. Et parce que vous êtes en tout une Mère très-prévoyante, dont nous souhaitons suivre les traces par une imitation parfaite, nous vous prions aussi de nous accorder les bénédictions que nous attendons de votre main libérale, et de vous souvenir des nécessités temporelles de votre monastère, lui procurant le nécessaire, afin que nous n'ayons point à communiquer avec le monde autrement que par de simples mesures de prudence, et en plaçant toujours surtout notre confiance en votre très-saint Fils. Nous avouons en la présence du Très-Haut et en la vôtre que nous sommes indignes du moindre de ces bienfaits, puisque nous ne méritons point la vie naturelle ni le secours des éléments et des autres créatures qui nous souffrent; aussi nos prières et nos espérances ne sont point fondées sur nos mérites, mais sur les vôtres et sur ceux de votre très-saint Fils, sur la bonté infinie, sur la miséricorde éternelle du Très-Haut, et sur l'intercession de ses saints et de ses amis.

Et comme ceux qui entre tous ont le plus favorisé et obligé ce monastère, sont le grand prince des armées célestes et le patron de la sainte Église, l'archange saint Michel, et notre père séraphique saint François, prince des pauvres évangéliques et réparateur de l'Église; que nous avons été élevées dans sa religion apostolique, qui par ses soins nous conduit à la perfection à laquelle l'état que nous professons nous engage; que vous, ô Reine des vertus,

devez nous gouverner par l'entremise de vos ministres et de vos favoris, et que nous savons d'une manière certaine que nos deux avocats et bienfaiteurs sont de ce nombre, par toutes ces considérations, nous vous prions du fond de notre cœur de nous donner et de nous nommer pour protecteurs et copatrons spéciaux de cette famille, vos deux favoris saint Michel et saint François, en la dévotion desquels nous souhaitons nous distinguer ; nous recommandant à leur protection, afin qu'ils nous défendent de nos ennemis dans les périls de cette vie, qu'ils nous éclairent dans l'obscurité de la nuit, qu'ils nous enseignent dans l'ignorance, qu'ils nous animent et nous portent à pratiquer tout ce qui est le plus saint et le plus parfait ; que le saint archange nous présente au dernier jour de notre vie, libres du péché, devant vous et devant le souverain Juge ; et que notre glorieux Père nous reconnaisse pour ses véritables filles, et qu'il nous admette en qualité de porte-enseigne de la sainte Église, parmi ceux qui ont suivi Jésus-Christ sous l'étendard de la sainte croix.

Et vous, grand prince saint Michel, souvenez-vous de ces humbles religieuses, dévotes admiratrices de votre sainteté, et agréez notre zèle pour votre dévotion ; c'est pour le témoigner que nous célèbrerons perpétuellement vos trois fêtes avec un sentiment tout particulier de joie et de consolation ; nous jeûnerons la veille de ces fêtes, et celles qui le pourront jeûneront, à l'exemple de notre séraphique Père, le carême institué à votre honneur ; nous con-

tinuerons de vous invoquer, comme nous le faisons chaque jour, et nous aurons toujours une ferme confiance en votre protection, à cause de votre sainteté et de ce que vous devez au Très-Haut, de vous avoir choisi pour défendre la gloire et la vérité de son nom ineffable. Et vous, séraphin humanisé, glorieux saint François, recevez aussi les désirs et les affections de vos servantes, qui souhaitent avec une intime dévotion être vos filles particulièrement reconnues, suivre vos traces, imiter vos vertus et participer à votre esprit; et pour obtenir cette faveur, nous protestons que nous voulons toujours vivre sous l'obéissance de votre institut apostolique. Accordez-nous, Père charitable, ce bienfait; obtenez-le du Seigneur pour nous et pour celles qui nous succèderont, et attirez la bénédiction de sa puissante droite sur toutes celles qui persévèreront. Et quoique nous ne voulions point de nous-mêmes appeler votre malédiction sur celles qui entreprendraient de mettre la division dans ce monastère et de troubler la paix que le Très-Haut nous a donnée, et cette union qui nous porte à la parfaite charité, ou qui voudraient nous séparer de l'esprit et de l'obéissance de votre religion, qui est la nôtre, nous assurons néanmoins que celle qui, trompée par l'ennemi, le ferait, mériterait d'être maudite. Et, comptant sur la divine miséricorde, sur votre protection et sur celle de notre prince saint Michel, nous espérons que vous ne permettrez jamais qu'un si grand malheur arrive à ce monastère. Nous prions, nous avertissons et nous pressons, en présence du

Seigneur, celles qui nous succèderont d'observer toutes les choses qui se trouvent dans cette publique protestation, que nous toutes, religieuses de ce couvent, nous faisons d'un accord unanime. Et parce que c'est ce que nous voulons, établissons et déclarons d'un même consentement, nous le signons toutes ensemble, en ce monastère de l'Immaculée-Conception d'Agréda, ce 22 mars 1643. Nous renouvelons cet acte de patronage avec une nouvelle affection et un nouveau désir de plaire au Seigneur, ce 23 décembre 1657.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES CHAPITRES

TROISIÈME PARTIE. — LIVRE SEPTIÈME.

TROISIÈME PARTIE. — LIVRE HUITIÈME.



TOURS. — IMP. MAME.

